





- in v. XV pagination is odd  
p. 560 is followed by p. 361 <sup>but this is a</sup> misprint for 561  
p. 600 is followed by p. 529 II<sup>e</sup>  
p. 633 follows p. 560 II<sup>e</sup>  
Bulletin N° 39 Mars 1890 begins with p. 529  
Bulletin N° 41 Mai 1890 also begins with p. 529

Y 271.79

C 749b

F

v. 15 1889-'91

BULLETIN

DE LA

CONGRÉGATION



# BULLETIN

DE LA

# CONGRÉGATION

---

~~TOME DEUXIÈME~~

(TOME XV<sup>e</sup> DE LA COLLECTION COMPLÈTE)

1889 - 1891



MAISON-MÈRE

PARIS, RUE LHOMOND, 30

---







*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Cause du V. Père. — Guérison du F. Barnabé à la suite d'une neuvaine au V. Père. — **Bulletins des communautés.** **Haïti (suite).** — Maison de Pétienville. — Collège de l'Immaculée-Conception à Port-d'Espagne. — Résidence de Diégo-Martin. — **Guyane française.** Communauté du Très-Saint-Rédempteur, à Cayenne. — **Nécrologie.** Mort de Mgr Picarda. — *Mouvement du personnel.* — Nouvelles. — Avis.

## MAISON-MÈRE

### CAUSE DE NOTRE VÉNÉRABLE PÈRE

Le procès apostolique au sujet de la réputation de sainteté de notre Vénérable Fondateur s'est heureusement terminé.

On avait d'abord à faire la collation officielle de la copie des actes à envoyer à Rome; et, pour ce travail, un second notaire devait être adjoint au premier. M. l'abbé Sibassié, aumônier de l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, voulut bien accepter cet office, avec l'agrément de Mgr l'Archevêque de Paris. La copie faite par le P. Barthet ayant été soigneusement revue à l'avance, la collation a pu en être faite assez rapidement. Elle a été achevée en deux réunions, tenues, l'une le 13 novembre, et l'autre le 23.

Il ne restait plus, avant de clore le procès, qu'à trouver une bonne occasion pour en porter la copie à Rome; car elle ne peut être confiée qu'à un porteur assermenté, chargé de la remettre à la Sacrée Congrégation des Rites. Après quelques semaines de recherche, on apprit que M. Claudio Jannet, professeur d'économie politique à l'Université catholique de Paris, devait prochainement se rendre dans la Ville sainte. A la prière du R. P. Barillec, il accepta bien volontiers de se charger de

cette commission qu'il regardait, disait-il, comme un véritable honneur pour lui.

La séance de clôture devait se tenir sous la présidence de Mgr l'Archevêque de Paris, qui avait à apposer aux actes sa signature et son sceau, avec tous les membres du tribunal. Elle fut fixée par Sa Grandeur au lundi 14 janvier, à 3 heures.

A cette dernière réunion, tenue dans la salle du conseil de l'Archevêché, assistaient quatorze personnes : Mgr Richard et le vicaire général délégué pour le procès; les quatre chanoines faisant les fonctions de juges assesseurs, les deux sous-promoteurs, le notaire, le postulateur et le curseur, le porteur du procès et deux témoins, les PP. Barthet et Jean Latappy. La séance, commencée vers 3 heures un quart, ne s'est terminée qu'à 5 heures et demie. L'exemplaire des actes destiné à Rome a été remis à M. Claudio Jannet, sous pli scellé, pour être porté à Rome, et l'original déposé aux archives de l'Archevêché (1).

Il n'y a plus maintenant qu'à attendre le résultat de l'examen que doit faire de ce procès la Sacrée Congrégation des Rites. Nous avons la confiance qu'il sera favorable. Prions dans ce but avec ferveur.

---

## GUÉRISON DU F. BARNABÉ KURTZ

A LA SUITE D'UNE NEUVAINES AU VÉNÉRABLE PÈRE

Parmi les faveurs obtenues dans ces derniers temps par l'intercession de notre saint Fondateur, l'une des plus remarquables est celle que nous venons d'annoncer. Voici le récit qu'a bien voulu en faire lui-même le bon Frère qui en a été l'objet. Nous le donnons dans sa simplicité, sans vouloir d'ailleurs préjuger en rien le jugement à porter sur le caractère du fait.

### **Relation de ma maladie et de ma guérison.**

Vers la fin du mois de mai 1888, je fus saisi d'une forte constipation; je pris des médicaments qui ne me firent aucun effet. Alors, le R. P. Gerrier, notre supérieur, m'ordonna de prendre

(1) Nous conservons aussi dans les archives de la Maison-Mère la copie intégrale des actes de ce procès, ainsi que des procès précédents. Ce sont pour nous des documents précieux, dont le temps ne fera qu'augmenter la valeur.

des lavements, mais souvent je ne pouvais les rendre qu'après une journée d'horribles douleurs, qui me faisaient rouler à terre. Les maux d'estomac commencèrent, et alors l'appétit s'éloigna de plus en plus. Les vomissements me prirent au commencement de juin. M. le docteur Reulos me les fit disparaître presque totalement, à l'aide de médicaments qu'il me prescrivit. Un mieux sensible se fit sentir pendant quelques jours; mais bientôt les douleurs recommencèrent encore plus fortes et, depuis, je ne pus dormir plusieurs nuits de suite.

Le 13 juin, je fus obligé de quitter l'atelier (2) pour me rendre à l'infirmerie. Le mal empirait de plus en plus et je perdis entièrement l'appétit. Le docteur Reulos me soumit à un régime où je ne devais boire que du lait; mais, au bout de quinze jours, je ne pus plus en prendre. A la visite suivante, il me fit mettre des vésicatoires; ils ne me procurèrent qu'un soulagement léger et momentané. Les nuits devinrent de plus en plus terribles. On eut beau employer tous les remèdes connus : injections de morphine, pillules et sirop d'opium, rien ne put me soulager.

Il fut décidé que j'irais à Paris, consulter le docteur Coffin le 3 août. Ses remèdes ne me firent aucun effet, les vomissements reparurent; et, cette fois, le docteur Reulos fut impuissant à les arrêter. Enfin l'on constata la gravité du mal quand, il me fut impossible d'uriner. Alors on recourut à la sonde, ce qui me fit souffrir un vrai martyr. Les bains de siège, les suppositoires me calmèrent un peu, mais sans me procurer un soulagement satisfaisant, et je dus toujours employer la sonde. Tous les soins si empressés du cher F. Richard restèrent inutiles. Le docteur Coffin lui-même déclara qu'il ne pouvait rien faire. Le docteur Reulos me prescrivit encore un remède, mais avec une certaine indécision. Le F. Richard me donna un remède contre l'insomnie, qui me fit dormir, mais d'un sommeil troublé et rêveur.

A bout de ressources, le docteur Coffin me fit mettre à l'hôpital, dans l'espérance que je serais guéri. Le 18 septembre, je me rendis chez le docteur Gibroltau, remplaçant du docteur Guyon, à l'hôpital Necker (151, rue de Sèvres). Après avoir lu

(2) Ce Frère était employé à la cordonnerie.

la lettre de recommandation de M. Coffin, le médecin me déclara qu'il fallait entrer à l'hôpital. Ces paroles m'effrayèrent beaucoup; mais enfin, me dis-je en moi-même, que la sainte et adorable volonté du bon Dieu soit faite. Je retournai à la Maison-Mère avec ma feuille d'admission à l'hôpital, et j'eus le cœur bien gros, lorsque le P. Lancel me dit qu'il fallait me résigner.

Le lendemain, je fis donc mon entrée à Necker. Le docteur me promit de me voir le jour même, mais il n'en fit rien; il me laissa ainsi le lendemain et le surlendemain. Je restai *soixante heures* sans être sondé. Je me mis à crier au secours. Mais ni infirmier ni garçon de salle ne vinrent à mon aide. Enfin, au bout d'un certain temps, l'infirmier vint me soulager. Le lendemain, n'ayant pu faire entrer sa sonde, il en chercha une autre qu'il fit entrer de force et me creva quelque chose à l'intérieur. Le sang coula pendant deux heures, et alors je pus uriner, mais avec des douleurs atroces.

Le docteur Gibroltau partit le 20 septembre, sans rien dire de moi à son successeur. Je restai dans cet état jusqu'au dimanche 14 octobre. Alors ce dernier vint me trouver et me dit : « Mais le docteur Gibroltau ne m'a pas donné de renseignements sur vous. — Je m'en apercevais bien, lui répondis-je. » Alors je lui dis que je voulais sortir de l'hôpital. Ce ne fut qu'après trois demandes qu'il consentit à me signer les feuilles. Le Frère infirmier de la Maison-Mère vint me voir le même jour, à 1 heure de l'après-midi. Je lui racontai toute mon histoire et, vers 3 heures, nous partions ensemble.

Je suis resté dans cet hôpital de trois à quatre semaines, qui me parurent trois longues années. Je demurai encore cinq jours à la Maison-Mère, où le docteur Coffin me donna un remède que je laissai de côté, quand je sentis qu'il ne produisait aucun effet.

La même histoire recommença le 21 octobre. Alors le docteur Reulos me fit une injection de nitrate d'argent; je fus bientôt si mal qu'on désespéra de me sauver. Personne ne savait que faire. Les crises devinrent si fortes et si fréquentes qu'on fut obligé de mettre des planches de chaque côté de mon lit, pour m'empêcher de tomber; comme cela m'est arrivé souvent, surtout la nuit.

Voyant que tous les secours humains étaient impuissants pour me guérir, le R. P. Gerrer, Supérieur au Saint-Cœur de Marie, résolut de faire demander ma guérison au Vénérable Père Libermann. On avait bien raison, car Dieu seul pouvait me guérir.

Le 6 novembre, nous commençons cette neuvaine à Chevilly et à Grignon. Je la faisais restant au lit que je ne quittais plus depuis longtemps. Du 6 au 10 novembre, aucune amélioration ne se fit sentir ; le 11, fête de saint Martin, je me sentis encore plus mal. A six heures, je fis appeler les infirmiers, et nous fîmes la neuvaine ensemble dans ma chambre. Elle consistait à dire le *Miserere*, trois *Pater*, trois *Ave Maria*, trois *Gloria Patri*, en mémoire des trois jours d'agonie du Vénérable Père.

Aussitôt je me sentis mieux ; j'aurais crié au miracle, si je n'avais craint que ce ne fût momentané. Le lundi 12, je ressentis encore quelques petites douleurs à la vessie ; mais le mardi, fin de la neuvaine, tout avait disparu, j'étais guéri, et je le suis encore, et avec la grâce de Dieu, je le serai de longues années.

Le mercredi nous fîmes un pèlerinage au tombeau du Vénérable Père avec toute la Communauté. On chanta le *Magnificat* en action de grâces, qui fut suivi de quelques prières à notre Vénérable Père. *Gloire au Vénérable Père !*

Fait à Chevilly le 27 novembre 1888.

F. BARNABÉ.

Le P. Gerrer en transmettant cette relation au R. P. Barillec lui adressait la lettre suivante :

### **Lettre du P. Gerrer.**

Chevilly, le 11 décembre 1888.

« Mon Révérend Père,

Depuis la semaine dernière, j'ai à ma disposition la narration de la guérison du F. Barnabé, faite par lui-même. J'aurais voulu pouvoir vous l'envoyer, il y a plusieurs jours ; mais je voulais la compléter, et le temps m'a toujours manqué.

Voici en peu de mots ce que je crois devoir y ajouter.

1° Ce que raconte le F. Barnabé est exact en tous points, je puis le confirmer ;

2° Sa maladie a été constatée par trois médecins, qui ont unanimement déclaré que le bon Frère avait une *prostatite tuberculeuse*. Pendant plus de deux mois, il s'était plaint de constipation, seulement sans rien dire des souffrances que cela lui causait. M. Reulos l'a traité en conséquence, et ce n'est que vers le mois de septembre qu'il avait constaté la maladie.

3° Après son retour de l'hôpital, le malade n'allait pas mieux, l'appareil de la digestion ne pouvant pas fonctionner. Le 2 novembre, le docteur lui a encore fait une injection d'une solution de nitrate d'argent, qui l'a fait tellement souffrir, que le lendemain il semblait entrer en délire, et que les infirmiers sont venus m'appeler pour voir s'il n'y avait pas lieu de lui donner les derniers Sacrements. Vers midi, il allait un peu mieux.

4° C'est le 3 novembre que le bon F. Bénédicte l'a visité pendant la récréation. Ce Frère est fervent et sérieux. Dans la soirée, il m'a remis le billet que je joins à ces pièces, parce qu'il m'a tellement impressionné, en faveur de la demande faite, qu'il me semblait devoir y donner tout mon concours. Après l'heureuse issue de la neuvaine, j'ai recherché le billet et je l'ai retrouvé (1).

5° Pendant la neuvaine, faite par les Scolastiques théologiens, du 5 au 13 novembre, les Pères ont dit la Messe dans la

(1) Voici ce billet :

J. M. J. Mon cher Père. Il m'est impossible de résister plus longtemps à vous avertir d'un désir auquel je me sens vivement porté depuis hier, et qui s'est encore fortifié davantage depuis ce matin après la sainte Communion.

Hier midi, je suis allé voir le F. Barnabé, et tout à coup, j'eus la pensée que le bon Dieu voulait le guérir uniquement par l'intercession de notre Vén. Père.

A cette fin, je vous demande si vous ne pourriez pas charger un Père, par exemple le P. Michel, de dire la sainte Messe au tombeau pendant neuf jours ; et moi-même je demanderais à la servir et à faire la sainte Communion, autant que vous le permettriez. Ensuite, si vous le vouliez, nous unirions nos prières pendant ces neuf jours, avec les mérites et les intentions du Sacré-Cœur de Jésus et de l'Immaculé Cœur de Marie, en les offrant à la divine Majesté, à cette fin que la sainte volonté de Dieu se fasse. Vous avertiriez aussi le bon Frère, afin qu'il s'unisse à nos prières, en supportant bien ses souffrances, et se mettant tout à fait à la disposition du bon Dieu pour tout ce qu'il voudra faire. Vous voudrez bien aussi lui donner une relique de notre vénérable Père.

Cette grâce, mon Père, je vous la demande à genoux devant l'image de l'Immaculé Cœur de Marie et celle du Vénérable Père, pour l'amour de J. M. J.

chapelle du tombeau du Vénérable Père autant de fois qu'ils l'ont pu, cinq ou six fois. je crois.

6° Le 12 novembre, j'ai visité le Frère malade, vers 3 h. 1/2 du soir, il était encore couché. Le matin il s'était levé un peu, mais n'avait pu rester debout. Il me demanda néanmoins à aller faire le pèlerinage au tombeau du Vénérable Père; et comme il faisait un temps très doux, je le lui permis, lui disant, en souriant, de ne pas revenir sans être guéri.

7° Le lendemain 13 novembre, je ne l'ai pas vu, et n'ai pas pensé à lui. Vers 2 heures du soir, un novice de Grignon vint me voir, et me parla du miracle. Cela me rappela que nous étions à la fin de la neuvaine; mais je n'avais pas encore vu le Frère, et personne ne m'avait rien dit de lui. Ayant l'intention de le visiter vers 3 heures 1/2, pendant la classe des Scolastiques, je remis tout à ce moment. En montant l'escalier de l'infirmerie, je rencontrai le F. Barnabé, qui me dit avoir pu dormir la nuit précédente et avoir pu manger pendant la journée. Il venait de goûter et me demanda à aller faire au tombeau du Vénérable Père une visite d'action de grâces. Je le fis attendre, pour faire cette visite en communauté avec les Scolastiques après leur classe.

Le soir le Frère a pu manger de la salade et tout ce qui a été servi; et depuis il a suivi la Communauté, sauf les trois premiers jours après la guérison, pendant lesquels je l'ai fait travailler à l'infirmerie pour ne pas l'exposer au froid.

Voilà à peu près le complément de la narration du Frère. Les autres détails m'entraîneraient trop loin, je n'ai donné que le substantiel.

Votre tout dévoué serviteur,

B. GERRER.

---

# BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## HAÏTI

### MAISON DE SAINT-PIERRE A PÉTIONVILLE.

AOÛT 1886. — DÉCEMBRE 1888.

- 1: Personnel. Arrivée du P. Wenger. — 2. Mgr Hillion à Pétionville. Fête patronale. — 3. Nouvelle église. Chapelle provisoire. Don d'un harmonium. — 4. Lettre du P. Wenger au T. R. Père. Détails sur le saint ministère. Souvenir du P. François.

A défaut du *Bulletin* de Pétionville, que nous regrettons de n'avoir pas reçu, nous avons prié le P. Dehaesenberghé, en ce moment à Chevilly, de vouloir bien nous fournir quelques renseignements sur cette communauté. Nous les donnons ci-après, et les faisons suivre d'un extrait de lettre du P. Wenger.

1. — Le dernier *Bulletin* de Pétionville (août 1884) a donné tous les renseignements nécessaires pour faire connaître cette œuvre. Les résultats du saint ministère, pendant les années suivantes, peuvent être estimés à peu près semblables à ceux relatés dans ce *Bulletin*. Vers la fin de 1886, il y eut cependant une petite diminution dans le nombre des visites faites aux chapelles ; mais il faut se souvenir que le P. Lecomte, alors curé de la paroisse, ayant été obligé de rentrer en France pour cause de maladie (mars 1886), y avait laissé le P. Runtz tout seul. Or, ce cher Père, déjà surchargé de travail par la construction de sa nouvelle église, ne pouvait pas facilement s'absenter, de sorte que ses visites aux chapelles ont été moins fréquentes, quoique toujours fructueuses. De temps à autre, un Père du séminaire-collège allait lui prêter main-forte pour les grandes fêtes.

Le 23 janvier 1887, le P. Runtz fut installé comme curé de Pétionville par Mgr l'archevêque lui-même, qui, à cette occasion, donna la confirmation à 194 personnes.

Au mois de février suivant, arriva de France le P. Wenger, pour seconder le P. Runtz. Comme il avait déjà une longue expérience des pays chauds, il n'a pas reculé devant le travail et les ardeurs d'un soleil de plomb. Quelques jours après son arrivée à Pétionville, il a commencé à faire généreusement les



visites ordinaires aux chapelles : communions, visites aux malades, baptêmes, etc. ; tout a été accompli, au grand contentement des fidèles, qui, chaque fois, auraient désiré garder plus longtemps « leur père », comme ils ont l'habitude de l'appeler.

2. — Chaque année, à la Saint-Pierre, fête patronale de la paroisse, Mgr Hillion, archevêque de Port-au-Prince, daigne se rendre à Pétionville pour y célébrer une messe pontificale ; les prêtres de la ville et des environs vont rehausser de leur présence cette solennité. Les Pères qui ne sont pas absolument nécessaires au séminaire-collège s'y rendent aussi, dès la veille, pour entendre les confessions, qui se prolongent jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Le lendemain, dès l'aurore, ils vont les reprendre pendant de longues heures. Les élèves de l'établissement, sous la direction du P. Saint-Clair, prêtent volontiers le concours de leur musique instrumentale ; de sorte que la fête est réellement très belle ; tout le monde, habitants de Port-au-Prince ou gens des montagnes accourus en grand nombre, se retire satisfait et heureux. — Après la messe pontificale, un modeste dîner est offert à Sa Grandeur, au clergé et aux bienfaiteurs insignes de la nouvelle église.

3. — Les travaux de cette église sont en bonne voie : les principaux murs sont déjà à une hauteur de 5 à 6 mètres ; le chœur, plus avancé, pourra probablement être livré au culte pour la fête patronale de 1889.

Malheureusement, les tristes événements politiques dont le pays est, en ce moment encore, affligé, vont ralentir les travaux, par suite du manque de ressources.

Quant à la chapelle provisoire, construite entièrement en bois, elle paraît assez solide pour résister un bon nombre d'années. On l'embellit de plus en plus. Une pieuse bienfaitrice vient de lui faire don d'un magnifique harmonium à transposition. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il n'y a personne qui soit à même de le toucher... De loin en loin seulement, le P. Saint-Clair ou quelque autre Père du séminaire-collège vont faire entendre ses doux accords. Mais on travaille à former un jeune homme qui puisse, du moins, accompagner le chant des offices.

4. — Voici maintenant la lettre du P. Wenger au T. R. Père :

« Voici juste une année que je me trouve à Pétionville ; j'ai déjà parcouru nos montagnes dans tous les sens ; et par quels

chemins! Il faut les avoir vus pour s'en faire une idée. Lorsque vous m'avez envoyé ici, vous m'avez demandé si j'étais bon cavalier. Je ne l'étais pas grandement alors, mais j'ai appris à le devenir depuis, car je suis déjà tombé sept fois, heureusement sans me faire trop de mal, si ce n'est la dernière, il y a deux mois, où j'ai reçu en même temps au genou un coup de pied du cheval, qui fait que je boite encore un peu...

« Dans l'année qui vient de s'écouler, nous avons fait 1 011 baptêmes, et l'année qui commence ne s'annonce pas mal, puisque, depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'à ce jour (6 février), nous en avons déjà 185. Malheureusement, sur ce nombre, il y a relativement peu d'enfants légitimes. Ainsi, sur les 1 011 de l'année dernière, il n'y en a que 165.

« Cependant tous ou à peu près tous, ici, sont baptisés, mais la plupart vivent dans le désordre et le concubinage. L'ivrognerie et la superstition sont les plus grands obstacles à la conversion de ces pauvres gens. Nous faisons bien tout notre possible pour lutter contre ce mal; mais, hélas! l'esprit infernal a ici de vrais suppôts, du nom de *papa-loi*, qui, sous des dehors de piété et de religion, tiennent ces pauvres gens dans l'asservissement le plus complet du démon.

« Y a-t-il un malade dans une famille, on va quérir le *papa-loi*, et celui-ci, pour tromper davantage ces gens crédules, commence par prescrire des prières, il leur conseille de faire dire des messes, les envoie se confesser et même communier, ensuite le tout se termine par les plus ignobles orgies, on va même parfois, chose à peine croyable, jusqu'à sacrifier des enfants, dont ils savourent la chair tendre et délicate.

« Nous avons donc ici la vraie vie du missionnaire. De temps en temps, le bon Dieu nous console en nous appelant au lit de mort de ces pauvres gens, où, publiquement, devant tous leurs voisins réunis, ils réparent, autant qu'ils le peuvent, le scandale qu'ils ont donné, d'abord en s'unissant par le sacrement de mariage, et ensuite, si le bon Dieu leur en laisse le temps, par une bonne et fervente communion. Ordinairement, il y a beaucoup de voisins et amis qui viennent assister à ces mariages à domicile. Nous profitons de la circonstance pour adresser à tous ces pauvres gens quelques bonnes paroles, et souvent il y en a qui viennent ensuite se marier à l'église.

« Le bon P. François a laissé ici des souvenirs bien profonds. De tous côtés on ne parle que de lui. Et quand ils me voient, ils croient voir le P. François. J'ai donc un peu hérité de son influence, et je me sers souvent de son nom pour les rappeler à leurs devoirs...

« J'ai commencé cette nouvelle année en donnant une mission dans une de nos chapelles des mornes. Le bon Dieu a béni mes faibles efforts, car j'ai eu 280 communions, et j'ai fait 32 baptêmes. Le 10 de ce mois, je vais aller dans une autre de nos chapelles, où je compte faire encore un peu de bien. » (Lettre du 6 février 1888.)

---

## COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, A PORT D'ESPAGNE

SEPTEMBRE 1886. — JANVIER 1889.

1. Personnel. Mort du P. Power. — 2. Collège. Lutte contre le collège royal. Fermeture d'un collège espagnol. — 3. Premières communions. — 4. Offices solennels. Décoration de la chapelle. — 5. Séances récréatives. Jeux athlétiques. Excursions. — 6. Jubilé de Léon XIII. — 7. Vingt-cinquième anniversaire de la fondation du collège. — 8. Ministère extérieur. Paroisses desservies. Prédications.

1. — Le personnel de notre communauté se compose en ce moment de neuf Pères, de cinq Frères et de deux grands scolastiques. Ce sont : les PP. Browne, supérieur; William Power, chargé de la direction du collège; Julien, O'Shea, Schmitz, Kuhrmann, Allgeyer, Putz et Frédéric Griffin, professeurs au collège; les FF. Théodore, Auguste, Régis, Patrick et Cassien; les scolastiques Goodmann et Brandgan.

Dans le courant de cette année, le F. Vincentius a été obligé de nous quitter pour raison de santé. Ce bon Frère nous a rendu de précieux services, tant comme surveillant que comme professeur. Le P. Schmitz a dû aussi aller passer quelque temps en Europe; il est rentré au milieu de nous en décembre dernier, amenant avec lui le P. Fr. Griffin et le F. Cassien.

On connaît déjà la mort prématurée du P. Mathieu Power. Ce cher confrère, sur l'avis des médecins, avait été envoyé passer quelques mois à l'île Saint-Vincent, pour rétablir sa santé fortement ébranlée par une maladie de poitrine, qui faisait de sensibles progrès, et par les fatigues du professorat. Déjà, nous

écrivait-il, il se sentait mieux, lorsque nous arrive soudain ce télégramme : *P. Power, mort noyé*. Nous ne pouvions d'abord ajouter foi à cette triste nouvelle, lorsque qu'un second télégramme nous arrive, disant que le cher Père avait voulu aller prendre un bain, et qu'il avait succombé une demi-heure après son retour sur la plage. D'après l'autopsie du cher défunt, il serait mort étouffé ! Ses poumons d'ailleurs étaient dans un tel état, qu'il n'aurait pu vivre que quelques mois. Sa dépouille mortelle a été inhumée dans le souterrain même de l'église de Kingstown.

A l'exception des confrères mentionnés ci-dessus, les autres membres de la communauté ont joui d'une assez bonne santé. Grâce à Dieu, nous n'avons pas eu à souffrir d'un fléau qui vient de ravager notre île, pendant plus de neuf mois, et qui n'a pas entièrement cessé : c'est la dysenterie, sous forme d'épidémie contagieuse. La Vierge immaculée nous a visiblement protégés, car aucun de nous, ni de nos pensionnaires n'en avons été atteints.

2. — Le chiffre de nos élèves s'est élevé cette année à 233. Parmi eux, nous avons trois catégories : celle des pensionnaires proprement dits ; celle des demi-pensionnaires, qui restent au collège jusqu'à 6 heures du soir, et y prennent au moins un repas ; et celle des externes, qui sont en majorité. Si nous n'avons pas un plus grand nombre d'élèves, c'est faute de personnel, de local, et surtout de cours de récréation plus spacieuses : celles qui existent ne nous permettent guère d'établir, comme il serait à désirer, la séparation entre les grands et les petits.

Dans les examens publics, nous avons comme compétiteurs les élèves du collège du gouvernement, le *Royal collège*. Aussi, quand il s'agit des bourses coloniales, le combat est-il chaud. Cependant, nous sommes heureux de pouvoir le dire, nous reportons la majeure partie des prix.

Nous avons aussi pour concurrent, à Port d'Espagne, un autre collège espagnol, qui avait pour but d'élever les jeunes Vénézuéliens de la côte ferme. Il a été fermé en septembre dernier. Son directeur ayant pris la fuite, les professeurs sont restés un moment sans paye, et les élèves sans pain. A la fin, ceux-ci se sont révoltés contre leurs maîtres, et ils les ont mis à la porte.

Le mobilier de cet établissement vient d'être vendu aux enchères, car le directeur avait été déclaré en banqueroute pour une dette de près de 600,000 francs.

Ainsi est tombé ce pauvre collègue, qui avait pour directeur un franc-maçon, et où la morale n'était guère respectée. Un certain nombre de ses élèves sont venus frapper à notre porte. L'élément espagnol était déjà chez nous très nombreux, de manière même à nécessiter certains cours spéciaux. Les PP. Schmitz et Julien s'occupent auprès d'eux du côté spirituel : catéchismes, confessions, etc.

Nous avons cru opportun d'établir une nouvelle branche d'enseignement : c'est le cours de commerce, *commercial course*, dont l'objet est de procurer aux élèves qui ne se destinent pas aux carrières libérales l'instruction pratiquement utile. Après avoir fait leurs classes jusqu'en troisième, ils entrent dans ces cours, pour y étudier à fond la tenue des livres, l'échange, la correspondance, etc.

En général, nos élèves sont dociles et se plient facilement à la discipline, que nous tenons ferme. La piété est en honneur parmi eux ; ils assistent avec recueillement aux offices, et communient habituellement tous les mois.

3. — Les premières communions sont toujours pour nous un sujet de consolation, à cause de la ferveur avec laquelle nos enfants s'y préparent. En 1887, c'est le P. Putz qui leur a prêché la retraite ; l'année suivante, les mêmes exercices ont été donnés par le P. Kuhrmann. Il y a deux ans, Mgr Gonin, notre vénérable archevêque, vint lui-même présider cette cérémonie, toujours si touchante. Cette année (1888), c'est le nouvel évêque coadjuteur, Mgr Flood, qui a bien voulu venir nous procurer la même consolation.

Notre chapelle, en ces circonstances, est trop étroite, pour donner place aux parents et aux amis qui s'y pressent en grand nombre. Dans ce même jour, les premiers communiant reçoivent aussi, le matin, le sacrement de Confirmation, et la soirée se termine toujours par la rénovation solennelle des vœux du baptême. En 1887, l'abbé Browne prononça, à cette occasion, une allocution bien touchante, devant une nombreuse assistance. Cette année (1888), c'est le R. D<sup>r</sup> Maingot, ancien élève du séminaire français à Rome, et actuellement curé de San-

Fernando, qui a adressé la parole aux parents et aux élèves.

4. — Nos offices, les jours de grande fête surtout, se font d'une manière aussi parfaite que possible. Ce n'est qu'au collège, disent les gens, qu'on fait si bien les cérémonies. Grâce aux soins du P. Kuhrmann, on voit les enfants de chœur circuler autour de l'autel avec une retenue et une exactitude charmantes; ce qui fait toujours bonne impression. La musique aussi ne laisse rien à désirer, sous l'habile direction du *Maestro Famieré*, qui n'épargne aucune peine pour exercer notre orchestre et nos chantres, dont la plupart sont nos élèves actuels ou anciens. Notre chapelle ne contient que des sièges réservés, par suite de la foule qui se presse à nos offices, et qui préfère venir chez nous, à cause des messes que l'on peut entendre à quatre heures différentes le dimanche.

Les veilles de fête, nos confessionnaux sont assiégés et nous nous faisons un devoir d'être à la disposition de tous, pauvres et riches. Nous comptons d'ailleurs de 8 à 10 communions les jours ordinaires; de 40 à 50 le dimanche; et de 100 à 150 les jours de fête.

En parlant de notre chapelle, nous devons signaler les travaux artistiques des PP. Kuhrmann et Schmitz. Le premier a donné à notre sanctuaire, qui était sans style, un cachet tout à fait gothique, moyennant des plaques de zinc ingénieusement ajustées. Le P. Schmitz, de son côté, a exécuté un vrai chef-d'œuvre d'art et de goût. D'un côté, c'est saint Joachim et sainte Anne, qui voient apparaître dans les nues deux anges tenant en mains la tour de David, symbole de l'Enfant béni qu'ils attendaient. De l'autre côté est représenté le mariage de saint Joseph et de la sainte Vierge. Au-dessus de ces mystères plane une foule d'anges, dont chacun a quelque chose à porter ou des fleurs à répandre. La décoration de la voûte, qui est d'un autre genre, est due à l'habile pinceau du P. Kuhrmann.

5. — Nos séances récréatives ont pris, depuis quelque temps, une assez grande importance, si nous devons en juger par le nombreux auditoire qui se plaît à venir y assister, et par les comptes rendus élogieux qu'en font les journaux. Malheureusement, l'exiguïté de notre local ne nous permet d'y recevoir qu'environ cinq cents personnes. Le travail pénible d'exercer nos jeunes acteurs est confié aux soins du P. O'Shea. Les musi-

ciens, sous la direction du F. Auguste, s'efforcent aussi, pour leur part, de charmer le public par l'exécution de morceaux aussi difficiles que variés.

Les fêtes auxquelles nous donnons ces sortes de séances sont surtout celle du collège, le 8 décembre, et celle du R. Père supérieur. NN. SS. l'Archevêque et son coadjuteur, Son Excellence le gouverneur, les hauts fonctionnaires, le clergé, les parents des élèves et de nombreux amis, se font toujours un devoir d'y assister.

Nous avons aussi, comme faisant partie de l'éducation anglaise, les jeux athlétiques, *athletic sports*, qui ont lieu dans la grande savanne, ou champ de mars, devant le public. M. le gouverneur, d'ordinaire, y préside. Il faudrait voir aussi nos jeunes créoles s'exercer, dans la cour de récréation, au gymnase et aux exercices militaires, sous la direction du Père supérieur!

A l'occasion de la fête de sainte Cécile, nous donnons aux musiciens une grande promenade. Celle de 1886 mérite une mention spéciale. Un curé de la côte ferme nous ayant invités à rehausser, dans sa paroisse, la fête de l'Immaculée Conception, nous allâmes y célébrer une messe avec diacre et sous-diacre, musique et chants, ce que ses paroissiens n'avaient jamais vu. Aussi le brave curé fit-il volontiers tous les frais de notre voyage et nous passâmes une bien belle journée au milieu de ces Espagnols, gens simples et religieux.

6. — Nous avons célébré le Jubilé de Léon XIII avec la plus grande solennité. Le matin, il y eut grand'messe en musique avec accompagnement d'orchestre, chantée par le R. P. Demartini, curé de la paroisse Saint-Joseph et ancien élève du collège. Le soir, grande illumination. Des centaines de curieux vinrent stationner devant notre parloir, magnifiquement décoré, avec bannières, écussons et transparents, faits pour la circonstance par les artistes du collège, et représentant la ville de Rome, la maison de l'Immaculée-Conception, les armoiries de Léon XIII et un blason contenant les drapeaux des principales nations. Aussi les journaux de la localité se sont-ils plu, en cette circonstance, à décerner la palme au collège des Pères du Saint-Esprit.

7. — Le collège aussi a célébré le vingt-cinquième anni-

versaire de sa fondation. Quoiqu'il soit toujours délicat de se mettre en cause, nous devons avouer cependant que ce Jubilé a été pour nous un sujet de légitime fierté. La fête consistait en un triduum de messes en actions de grâces, pour attirer les faveurs du ciel sur l'œuvre. Le 15 août (1888), troisième jour du triduum, nombre d'élèves anciens et tous les élèves actuels firent la sainte communion à la première messe. Puis, à 7 heures et demie, grand'messe, à laquelle assistèrent, outre les anciens élèves en grand nombre, une foule d'amis du collège. La chapelle était trop étroite pour contenir l'assistance. Disons en passant que beaucoup de nos anciens élèves occupent des postes importants dans l'administration, le barreau ou le commerce.

Après la messe, tous les élèves se réunirent dans la grande salle d'étude. Les anciens d'abord lurent une adresse au Père supérieur; ensuite ce fut le tour des élèves actuels. Le Père supérieur répondit à ces belles adresses par quelques paroles de cœur, où il remercia les élèves de la cordialité avec laquelle ils célébraient la fête de leur collège et retraça brièvement l'histoire des années qu'il avait passées lui-même à la Trinidad; et, en terminant, il les exhorta tous à suivre le chemin si honorablement tracé par leurs prédécesseurs.

M. le Procureur général, *alting Sollicitor general*, ancien élève, prit alors la parole et nous entretenit agréablement pendant plus d'un quart d'heure. Il parla du zèle qu'avaient toujours montré les Pères du collège, non seulement pour donner l'éducation de l'intelligence, mais aussi celle qui fait le bon chrétien, etc., etc. Et, comme les avocats veulent toujours avoir le dernier mot, deux autres de nos anciens élèves, avocats à Port d'Espagne, dont l'un est catholique et l'autre protestant, clôturèrent la séance par des *speech* dignes de leur profession. Tout naturellement, les élèves demandèrent quelques jours de congé; ils leur furent généreusement accordés pour la rentrée suivante, qui fut retardée de deux jours.

Voici, du reste, comment un journal de la localité, *l'Ère nouvelle*, rendait compte de cette belle fête.

Le 13 août et les deux jours suivants ont été des jours mémorables dans l'histoire du collège de l'Immaculée-Conception. Pendant ces trois jours, tous les amis du collège, — et ils sont nombreux, — se sont réjouis, avec les Pères et les autres professeurs, d'avoir



vu s'accomplir le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. En effet, au mois d'août 1863, arrivèrent ici deux prêtres missionnaires pour jeter les semences d'une institution ayant pour but l'éducation scientifique et religieuse de la jeunesse de cette île. Commencé dans les privations de la pauvreté, le collège s'est élevé à sa position actuelle malgré de grandes difficultés. Les années qui ont suivi son installation ont vu de nouveaux professeurs venir pour continuer l'œuvre tracée par leurs prédécesseurs et de nouveaux élèves remplir les salles de l'établissement. Les fils de la belle France, les natifs des bords du Rhin et les Irlandais de la verte Erin se sont réunis ici par l'ordre de leurs supérieurs pour se consacrer à l'avancement moral et religieux des fils de la Trinidad. Depuis 1863, les portes du collège sont ouvertes sans distinction de classe, à tous ceux qui désirent se faire membres honorables de la Société. Le cours d'études suivi dans l'Institut embrasse tout ce qui est nécessaire pour les professions libérales et pour le commerce.

Non seulement les successeurs des deux premiers Pères ont travaillé pour la formation des enfants de la colonie, mais aussi à l'appel de l'Archevêque ou de ses prêtres, ceux des membres qui sont dans les ordres du sacerdoce ont prêché la parole de vie dans les différentes paroisses du diocèse de Port d'Espagne. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les services qu'ont rendus ces bons prêtres. Les noms du Révérend Père Supérieur et de ses confrères sont écrits dans les cœurs de ceux qu'ils ont instruits et édifiés...

Puissent les vieux professeurs, — le R. P. Browae, les F. Théodore, Auguste et Régis, — et les nouveaux continuer longtemps à instruire et édifier les fils de notre patrie!!!

#### UN AMI DU COLLÈGE.

9. — Quoique chargés avant tout de l'Œuvre de l'éducation de nos jeunes créoles, nous nous faisons un plaisir de prêter aussi notre concours à Monseigneur l'Archevêque et au clergé. L'archidiocèse de Port d'Espagne est d'ailleurs vraiment éprouvé par la disette de prêtres. Plusieurs paroisses sont actuellement vacantes; d'autres ont des curés infirmes ou trop âgés pour suffire à leur travail; d'autres, enfin, sont forcément négligées, car la fièvre n'épargne pas le prêtre.

Outre l'aumônerie des sœurs, nous avons eu, pendant quinze mois, à desservir la paroisse du Carénage, quartier pauvre, non seulement au point de vue matériel, mais surtout au point de vue spirituel; c'est là qu'on peut trouver des âmes abandonnés!

Ensuite nous avons eu tour à tour à desservir les paroisses de Saint-Joseph, Arouca, Couva, Maraval, New-town et plusieurs autres.

Nous devons aussi dire un petit mot de la prédication. Au temps de l'Avent et du Carême, plus d'un d'entre nous se fait un devoir de répondre aux invitations de MM. les Curés pour porter la parole aux fidèles et par là même travailler un peu plus directement au salut des âmes. Dans les églises de la ville de Port d'Espagne, c'est même généralement à nous qu'on s'adresse pour les sermons de circonstance. Ainsi, le P. Power prêche déjà depuis plus d'un an, tous les dimanches, à la belle église du Sacré-Cœur, rendez-vous de l'élite de la société. Les PP. O'Shea et Putz sont appelés aussi à prêter leur concours dans cette même église. Le P. Allgeyer prêche souvent dans les paroisses de Maraval et de Diégo-Martin.

Nous sommes donc heureux de travailler ainsi de notre mieux à répandre la vérité, malgré les efforts redoublés de nos adversaires qui, de leur côté, répandent l'erreur parmi les pauvres ignorants. Monseigneur l'Archevêque, toujours plein de bienveillance pour nous, nous a offert les meilleures et les plus importantes paroisses du pays; mais vu notre peu de personnel nous n'avons malheureusement pas pu les accepter. Quel grand bien cependant nous aurions pu faire dans ce ministère! Car, il faut bien le remarquer, les RR. PP. Dominicains ne parlent guère que le français, ce qui ne répond qu'imparfaitement aux besoins actuels du pays, surtout dans les paroisses importantes. De là vient que nombre de catholiques, ne sachant que l'anglais, vont au temple protestant pour entendre parler leur langue. Espérons que nous recevrons bientôt du renfort, et qu'il nous sera donné de travailler selon nos désirs au salut des âmes.

---

## RÉSIDENTENCE DE DIEGO-MARTIN

SEPTEMBRE 1886. — JANVEIR 1889.

1. Exercices du Jubilé. — 2. Achèvement du clocher. Lambrissage du sanctuaire. — 3. Desserte d'une paroisse voisine. Maladie du P. Coquet. — 4. Epidémie de dyssenterie. — 5. Comptes rendus annuels. Ecoles.

1. — Le P. Coquet reste toujours chargé de desservir la paroisse de Diégo-Martin, où les Pères de la communauté du

collège trouvent toujours aussi un bon changement d'air, vu la salubrité de son climat. Ils peuvent en même temps apporter à leur confrère un concours précieux pour le saint ministère.

Ainsi le P. Allgeyer, alors en vacances, est venu l'aider pour les instructions et les confessions du jubilé, accordé par le Souverain Pontife en 1886. Les exercices publics commencèrent le jour de l'Assomption de la sainte Vierge et se terminèrent le 22 août. Pour la clôture, il y eut environ 300 communions; mais le nombre de ceux qui ont participé aux grâces du jubilé peut être évalué à environ 450.

2. — A la fin de cette même année, a été terminé le clocher, commencé sept ans auparavant; sa construction avait dû être interrompue à diverses reprises, faute de ressources. Le plan de la première partie, c'est-à-dire de la maçonnerie, est dû à M. de la Bastide, architecte du gouvernement; mais celui de l'octogone et de la flèche est l'œuvre du P. Kukrmann. Ce clocher, d'un bel effet, mesure 90 pieds de hauteur, et a coûté la somme de 11,000 francs. Cet argent a été fourni par diverses allocations du gouvernement, par des loteries, et principalement par les ressources de l'église. Sur la façade a été placée la statue de saint Jean l'évangéliste, patron de la paroisse. En un mot, ce clocher, comme ensemble, n'est point inférieur à ceux des paroisses les plus importantes de la Trinidad. — Le P. Browne en a fait la bénédiction solennelle le 1<sup>er</sup> mai 1887.

Ce travail important terminé, il restait beaucoup de matériaux provenant des échafaudages. Nous les avons fait servir à lambrisser le sanctuaire, qu'on a en même temps repeint et orné; ce qui contribue à donner un plus bel aspect à l'église tout entière.

3. — Dans ces pays tropicaux et débilitants, il n'est pas rare de voir des prêtres de paroisse être obligés de retourner en Europe pour refaire une santé plus ou moins compromise. C'est ce qui est arrivé au curé du Carénage, paroisse voisine de celle de Diégo-Martin. Sa maladie étant trop avancée, il a même succombé en France, au bout de quatre mois. Pendant ce temps, Mgr l'Archevêque confia cette paroisse au P. Coquet, qui devait la desservir avec l'aide des Pères du collège. Cet intérim dura quatorze mois. Dans les courses qu'il y fit pour la visite des malades, le P. Coquet contracta une fièvre bilieuse qui l'obligea

de cesser ce service. Les Pères du collège vinrent alors à son aide à Diégo-Martin. Pour se remettre, il alla passer quelques semaines à l'une des petites îles de la Grenade, où il avait été invité par son excellent ami, M. Petretto.

4. — Cette année (1888), la Trinidad, comme on l'a déjà vu au Bulletin du collège, a été bien éprouvée par une épidémie de dyssenterie, qui n'a pas encore entièrement disparu. La paroisse de Diégo-Martin a été l'une des plus éprouvées. Le fléau a surtout sévi sur les enfants; mais plusieurs grandes personnes en ont aussi été atteintes. Le nombre des décès occasionnés par cette seule maladie s'est élevé à environ 60, alors qu'il n'y en a eu en tout, pendant l'année, que 89. Quoique cette cruelle maladie n'ait pas encore dit son dernier mot, elle est cependant dans une période de décroissance. Les médecins se sont souvent réunis pour savoir à quoi l'attribuer; mais jusqu'ici ils n'ont pu s'entendre à cet égard : les uns l'attribuent à l'eau, d'autres à l'air et d'autres enfin à la réunion de différentes causes.

5. — Voici maintenant le tableau comparatif de l'état de la paroisse pour les trois dernières années.

	1886	1887	1888
Communions annuelles.	5881	5456	5053
Premières communions.	51	35	28
Confirmations. . .	103	»	»
Baptêmes. . .	102	67	73
Décès. . .	38	43	89
Mariages. . . . .	14	10	17

L'école des Sœurs de Saint-Joseph continue à donner des résultats satisfaisants. Les allocations du gouvernement (à savoir 30 francs environ par enfant qui passe avec succès ses examens) permettent de continuer cette œuvre qui fait un si grand bien parmi la jeunesse de la paroisse. Voici le tableau comparatif des trois dernières années.

	1886	1887	1888
Enfants inscrits sur le registre. .	133	135	163
Enfants présentés aux examens. .	109	102	127
Enfants les ayant passés avec succès.	93	79	109

# GUYANE FRANÇAISE

---

## COMMUNAUTÉ DU TRÈS-SAINT-RÉDEMPTEUR, A CAYENNE

NOVEMBRE 1886. — JANVIER 1889.

- I. Ministère en général. Associations pieuses. — 2. Erection d'une confrérie de Saint-Joseph. Jubilé. Retraite des hommes. Sermons. Catéchismes. — 3. Déserte de l'hospice du pénitencier, des paroisses de Matoury et de Rémire. — 4. Incident de Rémire. — 5. Travaux de réparations à l'église. — 6. Retraites annuelles des Pères et des prêtres séculiers. — 7. Mort de M. l'abbé Vialleton. — 8. Changement de gouverneur. Arrivée de M. Gerville-Réache. — 9. Vote de la laïcisation des écoles communales. — 10. Incendie de Cayenne. — 11. Naufrage d'une goëlette.

I. — Le saint ministère est toujours très actif à Cayenne, surtout à l'approche des grandes fêtes. Bien que les associés des diverses confréries se soient confessés dès l'avant-veille ou les jours précédents, la veille même de la fête les Pères passent toute la journée à entendre des confessions. Ces jours-là, leur besogne n'est pas terminée avant neuf ou dix heures du soir. Malheureusement, à part les enfants des Frères, les hommes qui fréquentent les sacrements sont peu nombreux; puis ceux qui les fréquentent, hommes et femmes, sont, pour la plupart, de la classe pauvre et ouvrière. C'est parmi eux surtout qu'on trouve de ces chrétiens réellement fervents, qui font la consolation des missionnaires et les secondent de toutes leurs forces. Et, grâce à Dieu, ils sont encore assez nombreux à la Guyane française, malgré la propagande d'impiété que font les demi-savants de la classe bourgeoise et les adeptes des sociétés secrètes.

Ce bon résultat, nous l'obtenons surtout grâce aux confréries et autres associations pieuses : confréries du Saint-Rosaire, de Saint-Joseph et du Sacré-Cœur de Jésus, Tiers-Ordre de Saint-François, congrégation du Saint-Cœur de Marie, etc.; elles sont appropriées aux divers âges et aux diverses conditions. Pour maintenir la ferveur des associés, on les réunit toutes les semaines et un Père préside la réunion; de plus, pour chaque association, il y a tous les ans une retraite de trois ou quatre jours. Les membres de ces réunions forment un bon noyau dans la population. S'ils sont chefs de famille, ils veillent à

l'éducation de leurs enfants, les obligent à fréquenter régulièrement les écoles, à venir aux offices le dimanche, etc. Quand quelqu'un est gravement malade, et que personne ne s'occupe de lui, ils lui rendent tous les services en leur pouvoir, et surtout ils préviennent le prêtre, si les parents n'y songent pas eux-mêmes.

2. — Le 17 octobre 1886, la confrérie de Saint-Joseph a été canoniquement établie à Cayenne et dans les différents quartiers de la colonie. Peu après commencèrent les exercices du jubilé. On profita du mois du Rosaire pour le faire suivre aux fidèles, et la clôture en fut faite le jour de la Toussaint. De très nombreuses communions témoignèrent de la piété avec laquelle les fidèles avaient tenu à gagner cette indulgence extraordinaire.

Au mois d'avril 1888, le P. Laurent a prêché une retraite aux hommes, qui a produit d'heureux fruits. Elle a été comme l'origine d'un commencement d'association, destinée à rechercher les vieux pécheurs, et surtout les hommes qui n'ont pas encore fait leur première communion.

Pour le sermon de la Passion, l'église de Cayenne, cependant très vaste, ne suffit pas à contenir la foule énorme des auditeurs. Le P. Helmer a donné à cette occasion, en 1888, une émouvante et fort belle instruction. Le silence de l'auditoire marquait toute son admiration.

Les touchantes solennités de Pâques, auxquelles les fidèles de Cayenne assistent toujours avec un particulier empressement, nous sont une preuve que la foi est encore, Dieu merci, profondément enracinée dans leurs cœurs.

Le nombre des enfants, tant garçons que filles, qui suivent les catéchismes de première communion et de persévérance, est considérable. Signalons en passant le zèle déployé dans cette œuvre par le P. Le Belley, qui veut bien se charger de tous les pauvres petits domestiques. Il leur consacre de longues heures pour les préparer à la première communion.

3. — Outre le ministère que les Pères exercent dans la paroisse de Saint-Sauveur, à Cayenne, ils desservent encore, dans les environs de la ville, l'hospice du camp Saint-Denis et le pénitencier; et, un peu plus loin, les quartiers de Matouri et de Rémire.

A l'hospice du camp Saint-Denis, où les Pères sont secondés

par les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, il y a en temps ordinaire cent cinquante malades ou infirmes, tous indigents ou en service chez des particuliers. De temps en temps, on y trouve des marins des États-Unis et d'Angleterre, des Brésiliens, des Coolis, des Arabes sortis du bagne, des Annamites, des Chinois : c'est, en un mot, le refuge des malheureux de toute sorte. Il y a là un bien immense à faire, car il faut convertir les uns au catholicisme; instruire les autres, dont un grand nombre n'ont pas fait leur première communion ou ne sont pas même baptisés; les ramener tous enfin dans la bonne voie. Un Père va tous les matins dire la sainte messe au camp Saint-Denis, et fait après sa messe la visite des malades. Il y va, en outre, chaque fois qu'il y a quelqu'un en danger de mort. Dans ces cas-là, les Sœurs ont bien soin de nous prévenir, et de nous préparer la voie. On y envoie toujours le même Père, autant que possible, afin que, connaissant bien son monde, il puisse aussi faire plus de bien. Le P. Rabany a été chargé de desservir cet établissement à son arrivée à Cayenne. Il aide en même temps les autres Pères qui sont plus spécialement chargés du service religieux de la paroisse (1).

Nous avons encore à desservir le pénitencier, situé, comme le Camp Saint-Denis, à un kilomètre de la ville. Tous les dimanches, un Père s'y rend pour y célébrer la messe et faire une instruction. Souvent il y va aussi la veille, surtout à l'époque des grandes fêtes et dans le temps pascal. Car plusieurs d'entre eux sont encore heureux de pouvoir remplir leurs devoirs religieux; et le nombre en serait encore bien plus grand, si l'administration pénitentiaire secondait nos efforts; mais, hélas! soit ignorance, soit malveillance, soit dédain pour les pratiques religieuses, c'est le contraire que nous constatons à chaque instant. Ainsi, le dimanche, au lieu de laisser à tous les hommes le moyen de venir à la messe, les surveillants militaires les conduisent à des corvées, qui sont à faire au port, dans certains établissements publics et ailleurs; ils ne craignent pas non plus de les narguer, après qu'ils se sont approchés publiquement des

(1) Il a aussi remplacé le P. Le Beller, à son départ pour France, en qualité de directeur de la Congrégation de l'Immaculée-Conception et de celle des Enfants de Marie.

sacrements. Voilà au moins la conduite que tiennent quelques-uns d'entre eux.

Matouri est un quartier d'environ 600 habitants, situé à 14 kilomètres au sud de Cayenne; c'est le P. Laurent qui le dessert depuis 1884. L'église de ce quartier, avant qu'il y arrivât, était ouverte à tous les vents; c'était un grand hangar, dont le sanctuaire seulement était carrelé. Notre confrère a entouré l'église de persiennes dormantes, et empêché le public d'y entrer autrement que par la porte. Il a aussi refait à neuf le logement du Père; jusqu'à présent ce n'était qu'une pauvre case couverte en chaume. L'église et le presbytère d'un quartier abandonné, le Canal Torcy, lui ont fourni, presque en totalité, les matériaux nécessaires pour ces différents travaux. Le conseil général de la colonie lui a voté quelques milliers de francs pour l'aider à les faire exécuter; il y a eu aussi dans ce but quelques souscriptions ouvertes à Cayenne même.

Le quartier de Rémire, situé à 12 kilomètres à l'est de Cayenne, est desservi aussi par nos Pères. La confrérie du Saint-Rosaire, le Tiers-Ordre de Saint-François et la réunion des enfants de Marie contribuent puissamment à maintenir les fidèles de divers âges et de diverses conditions dans les bonnes mœurs et l'accomplissement de leurs devoirs.

4. — Le P. Holder, qui depuis quatre ans est chargé de cette paroisse, a su y gagner l'estime et l'affection de tous, comme on le verra par le fait suivant. Nous l'extrayons d'une lettre adressée par lui-même au P. Guyodo.

Je viens vous donner connaissance d'un fait bien regrettable qui s'est passé hier (20 mars 1887) dans notre église pendant l'office public.

Quelques moments avant la grand'messe, plusieurs personnes de Cayenne entrent à l'église et se mettent à faire du désordre en parlant et en riant. Je me bornai d'abord à leur faire signe de se taire. Ensuite, pendant l'instruction, l'un d'eux que je reconnus le fils d'un négociant de Cayenne, sort, rentre, rit et dérange ceux qui sont autour de lui. Fatigué d'une conduite si peu respectueuse, je m'adressai à ce jeune homme pour l'inviter à se taire ou à sortir de l'église. Alors il m'apostrophe, en me demandant si je m'adressais à lui. « Oui, c'est à vous-même, ai-je répondu. Ce n'était pas la peine de vous déranger de Cayenne pour venir nous scandaliser et je vous prie de sortir. »

Aussitôt il s'en alla et avec lui toutes les personnes qu'il avait



accompagnées. Il y eut à ce moment dans l'église un mouvement général d'indignation. M'adressant aux paroissiens, je leur dis : « Mes frères, vous voyez, par ce qui vient de se passer, comment se conduisent ceux qui ne croient pas en Dieu. Eh bien ! nous tous ici nous faisons profession d'y croire, et nous avons bien le droit de demander qu'on ne vienne pas nous troubler pendant nos offices. Oui, je n'entends pas que les Blancs de Cayenne viennent ici faire du désordre, et je veux qu'ils respectent votre église et tous ceux qui s'y trouvent. »

Tout a été calme jusqu'à la fin de la messe. Pendant que je faisais mon action de grâces, j'entends un grand tumulte à la porte de l'église. J'entre dans la sacristie et j'apprends que le jeune B... m'attendait pour me cravacher. Après quelques moments, je sors par la grande porte de l'église. Aussitôt je me vois entouré de toute la population accourue pour me protéger, s'imaginant, bien à tort sans doute, qu'on voulait me faire un mauvais parti. Le tumulte était si grand que j'eus peine à entrer au presbytère, escorté du sieur Samba, garde-police à Rémire et d'un grand nombre de mes paroissiens.

MM. Rambaud et Raymond Quintrie, dans l'intention de me demander raison de ma conduite à l'église, voulaient me suivre au presbytère; mais ils en furent empêchés par la foule. Voyant qu'une entrevue avec moi leur était matériellement impossible, ils se retirèrent en me faisant prévenir qu'ils porteraient plainte au préfet apostolique.

Quant aux faits qui se sont passés ensuite, je n'y suis pour rien. La vraie cause de l'attitude menaçante de la population de Rémire contre ces Messieurs de Cayenne, c'est qu'eux-mêmes ont déclaré, au sortir de la messe, qu'ils cravacheraient le curé.

Ces Messieurs, ajoutait le P. Guyodo dans une lettre au T. R. Père, sont venus me trouver furieux, pour me faire une plainte en règle contre le P. Holder, demandant son expulsion de la colonie. Comme je n'avais pas encore vu le Père, je ne savais que dire et j'ai tâché de les calmer. Ils avaient déjà porté plainte au conseil général, au procureur, etc. Le P. Holder, à son arrivée, me raconta les choses telles qu'il les a exposées dans sa lettre. Comme l'administration gardait le silence, je me décidai à aller trouver M. le Gouverneur et M. le Directeur de l'Intérieur. Tous les deux reconnurent que le P. Holder était dans son droit, que ces Messieurs étaient dans leurs torts, et que si l'on portait l'affaire au tribunal, ils seraient condamnés.

Personne d'ailleurs, ne leur donne raison; le public, au contraire, blâme sévèrement leur conduite. Il paraît même que s'ils avaient eu le malheur de toucher au P. Holder, il y aurait eu un massacre épouvantable. Tous les gens de Rémire étaient tellement indignés de

leurs menaces qu'ils avaient pris en mains des pierres, des bâtons, des cocos, pour les exterminer. Ils ont conduit ces Messieurs à coups de pierre jusqu'à leurs voitures... (Lettre du 3 avril 1887.)

5. — L'église paroissiale de Cayenne exigeait, depuis longtemps, de grandes réparations; le plafond était à refaire en entier : il existait déjà depuis cinquante-huit ans. Pour refaire ce travail, une somme de 48,000 francs était nécessaire, d'après les devis fournis par divers entrepreneurs. Et la fabrique n'avait pas les fonds requis pour faire face à cette dépense.

Comme c'est l'église principale de la colonie, elle est assimilée à une cathédrale; et pour ce motif, le conseil de fabrique, vu l'insuffisance de ses ressources, pria le Conseil général, à diverses reprises, de voter les fonds voulus pour faire cette réparation. Plusieurs années de suite, pour une raison ou pour une autre, il les refusa, malgré l'urgence des travaux. Il les a enfin votés en 1887. On a mis alors les travaux en adjudication; mais comme l'exécution en était difficile, un seul entrepreneur a soumissionné, au prix de 25,000 francs.

D'entente avec le Directeur de l'intérieur, nous avons prié la Direction des ponts et chaussées de se charger de ce travail; ce qu'elle a fait, au prix du devis, à la satisfaction de tout le monde. Mais ce n'est pas sans beaucoup de démarches et de persévérance de notre part.

Vers la même époque, on montait et on installait dans le clocher deux nouvelles cloches, arrivées de France depuis quelque temps. Rien que leur installation a coûté à l'église 4,500 francs, qui ont été fournis par la fabrique seule. Au moins nous avons maintenant une belle sonnerie.

6. — Notre retraite annuelle, en 1886, eut lieu du 7 au 14 novembre. Après les fatigues et les soucis du saint ministère, on éprouve comme un besoin impérieux de se reposer quelques jours aux pieds de Notre-Seigneur. Les exercices de cette retraite, à laquelle prirent part tous les Pères de la Guyane, à l'exception des PP. Krænner et Delpuech, retenus à Mana, furent donnés par notre vénéré supérieur, le R. P. Guyodo. — Le jour de la clôture, le P. Jalabert émit entre ses mains les vœux perpétuels. Celle de 1887 a commencé le 11 septembre pour se terminer le 18. Les exercices en ont été donnés par le P. Guyodo, ainsi que ceux de l'année suivante (1888).

Celle-ci s'est ouverte le deuxième dimanche de septembre, fête du Saint Nom de Marie. Au jour de clôture, le 15, le P. Holder a émis ses vœux perpétuels.

Les prêtres séculiers ont été convoqués par le R. P. Préfet, pour suivre aussi en commun les exercices de la retraite. Elle a commencé le 11 octobre (1888). Tous les prêtres avaient répondu à l'appel. Le P. Le Belley, désigné pour la prêcher, prit pour base de ses instructions le pontifical qu'il expliqua avec un zèle tout apostolique. Aussi cette retraite fut-elle suivie avec une particulière ferveur.

7. — Le 4 août 1888 une bien douloureuse nouvelle nous arrivait de Montsinéry, petit quartier assez proche de Cayenne; M. l'abbé Vialleton venait de mourir. Dieu l'avait rappelé à lui pour couronner une vie toute de dévouement et de sacrifice.

Né à Marlihes, diocèse de Lyon, en 1846, il entra au séminaire du Saint-Esprit, le 25 octobre 1873, et partit pour la Guyane le 7 avril 1877, peu après son ordination.

Parmi les divers postes qu'il occupa, il faut surtout citer celui de Matouri, où il se dépensa beaucoup pour réparer l'église et le presbytère. Il était à Montsinéry depuis son retour de chez les Indiens du territoire contesté, où il fit beaucoup de bien pendant cinq ans.

Vers la fin de 1883, il demanda et obtint la faveur d'être agrégé à la congrégation. Son genre de vie était celui d'un fervent religieux. C'était un prêtre d'un grand zèle, d'une bonne et solide piété et d'une vertu éprouvée. Sa mort est une grande perte pour la Mission de la Guyane.

8. — Le gouverneur M. Le Cardinal, a quitté Cayenne, le 25 septembre 1887, pour se rendre en France. Dans la dernière épidémie de fièvre jaune, il avait été très éprouvé en perdant coup sur coup cinq de ses enfants. Cette perte cruelle n'était pas de nature à l'attacher à un pays, où il n'avait guère rencontré d'ailleurs que de l'opposition.

Le nouveau gouverneur, M. Gerville-Réache, depuis si longtemps attendu, débarqua enfin à Cayenne le 19 avril 1888. Le *Moniteur officiel* de l'époque consacre de longues colonnes à célébrer sa venue. Le mois suivant, dans sa tournée d'inspection, il visita d'abord le fameux *collège colonial*, qui émerge au budget pour la modeste somme de 80,000 francs. Il dit à Mes-

sieurs les Professeurs que la situation actuelle du collège demandait de sérieuses réformes, et leur déclara même, avec une franchise un peu crue, qu'il n'était point satisfait d'eux. Chez les Frères, au contraire, il se montra très courtois. Il exprima au Frère supérieur sa satisfaction des réponses des élèves. Il lui donna, toutefois, à entendre que les idées du jour ne lui permettraient pas de les conserver longtemps encore, mais il ajouta : « Le jour où je devrai me priver de votre concours, je ne le ferai qu'avec une peine profonde. »

9. — La question est maintenant tranchée. Dans la session du mois de septembre 1888, le conseil général a voté la laïcisation des écoles communales. Dans cette affaire, il y a eu beaucoup de faiblesse de la part de quelques-uns de ses membres. Le parti Hérard (conservateur) avait la majorité; ils étaient 8 contre 6. Mais, quand la discussion concernant les écoles est arrivée, quelques-uns des conseillers conservateurs ne se sont pas présentés aux séances, de sorte que les autres ont eu un succès complet. Ainsi M. Hérard avait proposé : 1° Que l'instruction religieuse fit partie du programme; 2° Que les Frères et les Sœurs pussent apprendre à leurs élèves les prières et le catéchisme en dehors des classes; 3° Que les Frères et les Sœurs pussent au moins instruire les enfants dans les locaux scolaires. Le tout a été refusé.

Le Supérieur des Frères de Ploermel assistait à toutes les séances. Il en a été tellement indigné qu'il a cru devoir demander le rapatriement immédiat de tous les Frères. Comme l'administration n'était pas actuellement en mesure de les remplacer, elle a refusé leur passage, car elle est assez embarrassée de son triomphe. Son budget, en effet, est déjà grevé de 500,000 francs de déficit sur l'exercice 1887. Or la laïcisation va considérablement augmenter les dépenses.

Toutes ces choses se passaient pendant que les Sœurs de Saint-Joseph étaient en retraite. Aussitôt après, la Supérieure alla trouver M. le gouverneur pour lui demander quelle était leur position, puis elle lui déclara qu'après ce vote elles ne pouvaient plus s'occuper des écoles. M. Gerville-Réache lui fit mille promesses, disant qu'il n'y aurait rien de changé, qu'elles pourraient enseigner comme par le passé; que le conseil général avait été un peu trop loin, etc. Belles paroles et

belles promesses, qui pourront se réaliser peut-être tant qu'il sera au pouvoir, mais il peut être changé et les décisions du conseil général restent. (Lettre du 2 octobre 1888.)

Finalement, l'administration a permis de ne rien changer aux méthodes d'enseignement des Frères et des Sœurs jusqu'à décision du ministère, et les écoles primaires communales demeureront, jusqu'à nouvel ordre, dans le *statu quo*.

10. — Le 11 août 1888 a eu lieu un événement sans précédent dans les annales de Cayenne : nous voulons parler de l'incendie qui a détruit la plus grande partie de la ville.

Vers trois heures du matin, des clameurs prolongées s'élevaient de toutes parts. Bientôt les cloches retentissent avec des accents lugubres. Le feu s'est déclaré dans le quartier le plus riche de la ville. Impossible de décrire la stupeur, l'effroi de tous devant ce spectacle. Le feu, attisé par une forte brise, soufflant de l'est à l'ouest, marchait avec une rapidité effrayante, et il n'y avait pas d'eau ni de pompe en état de fonctionner. Les riches magasins, la loge, la banque, etc., deviennent la proie des flammes.

Voici comment M. Le Boucher, membre du conseil général, rendait compte de ce sinistre, dans un article publié par le journal *la Vérité*. (Oct. 1888.)

C'est Cayenne presque entière qui est détruite; ce n'est pas un quartier de la ville qui a brûlé, c'est la ville elle-même qui a disparu dans sa partie la plus riche et la plus prospère, ce qui reste n'équivaut pas, comme valeur, à la moitié de ce qui existait auparavant. Le feu s'est déclaré, dans la nuit du 10 au 11 août, sur les 2 heures du matin; au jour, avant 6 heures, avec une rapidité que rien ne peut décrire, le fléau avait accompli son œuvre. Rien n'a pu arrêter cet immense incendie, les constructions de Cayenne étant toutes en bois, le feu s'est propagé d'une maison à l'autre sans que les habitants pussent faire autre chose que d'assister, consternés, à la consommation de leur ruine, car rien n'était assuré, faute de Compagnies d'assurances.

On ne connaît pas encore le chiffre exact des dégâts; mais ce n'est pas trop dire que d'évaluer les pertes à 20 millions. Comment Cayenne se relèverait-elle si la France ne lui tendait la main? A la première nouvelle du sinistre, M. Franconie, député de la Guyane, et avec lui ses collègues des autres colonies ont aussitôt poussé le cri d'alarme, avec une ardeur qu'on ne saurait trop louer. Secondés

par les créoles de passage à Paris et qui se sont groupés autour d'eux, ils ont formé immédiatement un comité de secours, sous la présidence de M. Franconie. Déjà les premiers subsides sont partis ; en attendant mieux, le gouvernement a envoyé une somme de 100,000 francs ; une liste de souscription s'est aussitôt couverte de signatures ; le chiffre des offrandes recueillies à Paris s'élève déjà à près de 300,000 francs. (*La Vérité*, oct. 1888.)

A l'occasion de cet incendie, M. le gouverneur Gerville-Réache adressa à la population consternée la proclamation suivante :

Quelques heures ont suffi, habitants de la Guyane, pour plonger dans la désolation et la ruine un grand nombre d'entre vous, qui espéraient pouvoir jouir paisiblement des fruits de toute une vie de labeur.

La vieille cité de Cayenne a disparu dans un incendie, dont aucune force n'a pu enrayer la marche rapide. Il a fallu faire la part du feu pour sauver l'autre moitié de la ville. Le quartier le plus riche, le centre si actif de votre commerce a été emporté dans la catastrophe.

Votre ville m'était déjà chère par les sympathies que j'y ai trouvées. Vos malheurs ont fait grandir mon attachement. L'importance de mes devoirs a augmenté en raison de mon affliction. Comptez sur tout mon dévouement.

Une autre lettre fut adressé par M. le Gouverneur aux chefs d'administration et fonctionnaires de tous les ordres. Inutile d'ajouter que les conséquences de cet épouvantable incendie sont incalculables. Que de malheureux ! Que de familles ruinées et sans asile !

11. — Le commencement de cette même année 1888 avait été marqué par un événement qui a jeté la consternation dans Cayenne. La goëlette, *Fleur de la mer*, partie le 21 janvier pour l'Awa, fit naufrage en vue d'Iracoubo, avec soixante et onze passagers ; soixante-trois personnes périrent. Le 24, nous célébrâmes un service de 1<sup>re</sup> classe pour ces malheureuses victimes de la mer.

L'année précédente, à peu près à pareille date, un sinistre semblable avait eu lieu dans les parages qui avoisinent Sinnamary.

---

## NÉCROLOGIE

Au moment de terminer ce Bulletin, un télégramme venant de Dakar, en date du 23 janvier au matin, nous apporte une bien douloureuse nouvelle : Mgr Picarda, vicaire apostolique de la Sénégambie, a succombé le 22, par suite d'une fièvre typhoïde d'accès pernicieux. On avait déjà été informé de sa maladie par une lettre du P. Stoffel en date du 8 janvier; mais comme il annonçait une amélioration dans l'état du cher malade, nous étions loin de nous attendre à un si prompt et si pénible dénouement.

Après la mort encore si récente de Mgr Riehl, c'est une nouvelle épreuve bien cruelle, à la fois pour la Congrégation et pour la Mission de la Sénégambie. — Le T. R. Père recommande d'une manière toute spéciale le cher et vénéré défunt aux prières et saints sacrifices des membres de la congrégation.

---

 MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Sont rentrés, le 27 décembre, à la Maison-Mère, le P. Auguste Gommenginger et le F. Darius, de la Mission du Zanguebar. Partis de Zanzibar le 4 décembre, ils sont arrivés le 23 à Marseille, où ils ont passé les fêtes de Noël.

Est revenu de la Trinidad, le 14 janvier, le P. William Quinn, pour raison de santé.

**Nominations.** — Ont été nommés : Supérieur à *Beauvais*, le 31 décembre, le P. Philippe Kieffer, en remplacement du P. Limbour, envoyé provisoirement en Irlande;

Préfet du petit Scolasticat de Merville, depuis le mois d'octobre, le P. Pascal-Lacour, en remplacement du P. Le Floch;

Vice-supérieur à Conway, le P. Eugène Schmidt, en remplacement du P. Steurer, revenu en France (24 septembre).

Mentionnons aussi, à cette occasion, la nomination du P. Girard comme supérieur de la communauté de la Guadeloupe, omise par mégarde à l'époque où elle a eu lieu (24 déc. 1887).

**Placements.** — Ont été placés récemment :

A *Beauvais*, le P. Dehaesenberghe, revenu d'Haïti, et le F. Anicet, de Langonnet (15 janvier);

A *Epinal*, le F. Hermias, de Mesnières (17 janvier);

A *Mesnières*, le F. Lucain, d'Epinal (18 janvier) ;

A *Castelnaudary*, le P. Jacques Haas, pour s'y reposer.

**Départs d'outre-mer.** — Se sont embarqués :

Pour le *Congo français*, le 31 décembre, à Hambourg, le F. Polyeucte, nouveau profès ;

Pour la *Sénégalie*, le 16 janvier, à Bordeaux, le P. Audren, d'Epinal, et le F. Sotère, de Chevilly ;

Pour le *Para*, le 28 novembre, à Lisbonne, le F. Tite, qui avait été envoyé provisoirement à Cintra.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Saint-Paul de Loanda.** — Le P. Antunès a laissé dans cette ville, au lieu du P. Muraton, le P. Marquès, qui devait y être ordonné prêtre. Mgr Castro a bien voulu, en effet, conférer la prêtrise à celui-ci le premier dimanche de l'Avent (2 déc. 1888), d'après une dispense de vingt mois, obtenue du Saint-Siège par l'intermédiaire de Son Ex. le Nonce de Lisbonne.

**Zanguebar.** — Des dépêches de Zanzibar, en date du 17 janvier, publiées dans les journaux, ont annoncé la destruction par les Arabes, le 13 du même mois, de la Mission des Bénédictins de Bavière. Une Sœur et deux Frères auraient été tués, une Sœur et trois Frères faits prisonniers, un Frère seul aurait réussi à s'enfuir. Dans une lettre du 1<sup>er</sup> janvier, Mgr de Courmont nous écrivait, en effet, que Bushiri se proposait de faire une attaque de ce côté.

Pour nos Missionnaires, ce chef leur a déclaré à plusieurs reprises qu'ils n'avaient rien à craindre, parce qu'il sait tout le bien fait par eux au pays. Il n'en veut, dit-il, qu'aux Allemands.

## AVIS

**Bulletin.** — Prière aux communautés de Grignon, de Chevilly, de Langonnet et de Saint-Ilan d'envoyer leurs Bulletins pour le 1<sup>er</sup> avril au plus tard.

Maison-Mère, 28 décembre 1888.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.





*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fête du T. R. Père Général. — Le 2 février au Saint-Cœur de Marie. — **Bulletins des communautés.** Saint-Laurent du Maroni. — Mana. — **États-Unis.** Communauté de Pittsburgh. — Maison de Saint-Stanislas. — **Nécrologie.** Décès du P. Lohéac et du F. Faron. — Notice de Mgr Picarda. — *Mouvement du personnel.* — Nouvelles. — Avis.

## MAISON-MÈRE

### FÊTE DU TRÈS RÉVÉREND PÈRE GÉNÉRAL

Le 28 janvier au soir, veille de la saint François de Sales, tous les membres de la communauté de Paris sont allés présenter au Très Révérend Père leurs sentiments de piété filiale. Avec eux se trouvait Mgr Duboin.

Le R. P. Collin, premier assistant, s'est fait à peu près en ces termes leur interprète :

« Mon Très Révérend Père, je viens, au nom de tous les Pères de la communauté ici présents, et aussi comme représentant de la Congrégation tout entière, vous offrir nos vœux et nos souhaits de bonne fête. Le meilleur bouquet que nous puissions vous présenter, c'est de vous dire que nous sommes heureux sous votre paternelle direction et que tous nos cœurs sont à vous. Aussi demanderons-nous à Dieu, dans nos prières et saints sacrifices, de vouloir bien vous conserver de longues années encore à notre affection, et nous prions aussi votre saint patron de vous obtenir la grâce de l'imiter toujours de plus en

plus dans son humilité, sa douceur et toutes ses vertus. Il nous exaucera, nous en avons la confiance.

« Et maintenant, mon Très Révérend Père, veuillez nous donner à tous votre bénédiction, afin que, de notre côté, nous soyons toujours envers vous des fils dévoués et soumis. »

Le T. R. Père a répondu :

« Mon cher Père Collin, je suis bien sensible à tous les vœux que vous venez de me faire. Vous m'avez dit que l'on se trouve heureux sous ma direction. De mon côté, je constate tous les jours avec bonheur aussi la filiale affection qui anime envers moi tous les membres de la Congrégation, et particulièrement ceux avec qui je partage les soucis de l'administration générale. Entre eux et moi se réalise vraiment à la lettre notre belle devise : *Cor unum et anima una*.

« Priez donc, mes chers Pères, mon saint patron, pour que j'arrive à posséder quelque chose de ses vertus, et demandez-lui tout particulièrement qu'il m'obtienne de Dieu la grâce de force et de résignation qui m'est si nécessaire au milieu des peines et des difficultés de chaque jour; car, je vous l'avoue, plus j'avance et plus je sens la pesanteur du fardeau qui m'a été imposé. Il n'est pas de jour, en effet, vous le comprenez, mes chers Pères, qui ne m'apporte, de la part de l'une ou l'autre de nos œuvres, avec quelque sujet de véritable consolation, son contingent de peines. Je demande seulement à Dieu que tout cela tourne à sa plus grande gloire et au bien des âmes. C'est ce que vous demanderez aussi demain, mes chers Pères, dans vos prières et saints sacrifices. Oui, demandez bien à Dieu et à mon saint patron que nous restions tous de dignes fils de notre Vénérable Père. »

Après ces paroles, sur la demande du R. P. Collin, le T. R. Père nous donna sa bénédiction et nous embrassa tous, en commençant par Mgr Duboin. A huit heures un quart, les Frères vinrent à leur tour. Le R. Père, premier assistant, prit encore pour eux la parole, et le T. R. Père y répondit avec une très grande bonté. Puis il les embrassa, après les avoir bénits comme les Pères.

---

## LE 2 FÉVRIER AU SAINT-CŒUR DE MARIE

Le T. R. Père devait aller célébrer les offices à Chevilly le jour de la Purification de la très sainte Vierge; mais ayant été retenu à la Maison-Mère par le dîner offert, ce jour-là, aux membres du tribunal institué pour la cause du V. Père, il s'est fait remplacer par le R. P. Delaplace, qui a chanté la messe et les vêpres.

Après le dîner, le T. R. Père, accompagné du R. P. Barillec et de plusieurs autres Pères de la Maison-Mère, se rendit à Chevilly. A quatre heures et demie, eut lieu la conférence d'usage, donnée, cette année, par le R. P. Grisard, et à laquelle ont assisté, avec toute la communauté de Chevilly, les novices de Grignon. Le Père avait pris pour texte : *Nisi granum frumenti cadens in terram mortuum fuerit, etc.* (Jean. XII, 24.)

Il a fait l'application de ces paroles à la vie du V. Père, en montrant comment il a été mortifié dans son corps, dans son cœur et dans son âme, par la pauvreté, les humiliations et les souffrances de toutes sortes. Il l'a suivi pas à pas, à Saint-Sulpice, à Rennes, à Rome, à la Neuville et à Paris, où il a terminé sa sainte carrière. Il l'a montré, dans ces différentes étapes de son existence, soumis aux plus vives douleurs, mais toujours abandonné à la volonté divine et gardant la paix de son âme au milieu des plus grandes épreuves.

Il a été facile ensuite au R. P. Grisard de montrer l'abondance des fruits produits par ce grain de froment broyé et anéanti sous le pressoir divin des humiliations et des souffrances de tout genre. Depuis la mort du V. Père, en effet, les vocations dans l'Institut n'ont fait que s'augmenter. Chaque année apporte un plus grand contingent de recrues pour les missions. L'Afrique, qui a coûté si cher à notre saint Fondateur, est maintenant évangélisée sur une échelle de plus en plus vaste.

En terminant, le R. P. Grisard exhorte tout le monde à marcher sur les traces du V. Père, afin de produire comme lui beaucoup de fruits pour la gloire de Dieu et le salut des âmes; et, pour cela, il les engage à lire sa vie et à se pénétrer de son esprit et de sa doctrine répandus dans ses écrits. Tous, nous n'avons pas besoin de le dire, ont écouté ce pieux entretien avec un vif intérêt.

Cette belle fête s'est terminée par le salut solennel du très saint Sacrement, donné par le T. R. Père. .

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## GUYANE FRANÇAISE

(Suite.)

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-LAURENT DU MARONI

NOVEMBRE 1886 — FÉVRIER 1889

1. Nouvelle église. Travaux interrompus. — 2. Suppression du poste de deuxième aumônier. Protestation du conseil municipal. — 3. Mauvais vouloir des employés. Ministère à l'hôpital. — 4. L'Œuvre des relégués à Saint-Jean. Le P. Buisson nommé aumônier. Ministère à l'hôpital de Saint-Jean. — 5. Epidémie de fièvre jaune. Visite du gouverneur. Nombreuses victimes. — 6. Première communion, confirmation. Retraite aux Sœurs. — 7. Visite de M. Hurard. — 8. Personnel. — 9. Quêtes pour bonnes œuvres.

4. — Le dernier bulletin du Maroni se terminait en mentionnant la pose de la première pierre de notre future église paroissiale. Malheureusement, les travaux ayant été interrompus à plusieurs reprises, elle est, en ce moment, bien loin encore d'être achevée. On a cependant promis de la livrer au culte pour Pâques 1889.

Voilà plus de deux ans que nous faisons tous les offices religieux à la chapelle de l'hôpital, et nous ne nous en plaignons pas trop, car, grâce aux galeries assez spacieuses qui l'entourent, elle est plus commode et plus vaste que l'église qu'on nous construit. Il est bien à regretter que l'administration ait fait, à grands frais, l'acquisition en France d'une chapelle quelconque pour l'envoyer au Maroni. Cette chapelle, évidemment destinée à quelque région polaire, nécessitera plus d'une transformation coûteuse. Il faudra, de plus, l'agrandir, puisqu'elle ne mesure que près de 100 mètres carrés, alors que notre ancienne église paroissiale, qui n'était pas trop grande, en avait plus de 800.

C'est donc, au dire de tout le monde, une église complètement manquée. Les personnes du village et les concession-

naires urbains, qui sont d'anciens condamnés libérés de leurs peines, disent déjà qu'ils n'iront pas à cette église, parce qu'ils n'y auront pas de place. Le personnel condamné, hommes et femmes, ne pouvant non plus y trouver une place distincte et séparée, n'y sera pas davantage amené. De sorte que l'administration, entrant dans les vues du gouvernement, ne pouvait dire plus clairement à tout le monde : Désormais, on se passera d'église.

2. — En mai 1887, sur la proposition de M. Armand, directeur de l'administration pénitentiaire, on a supprimé le traitement du deuxième aumônier du Maroni. Mais le Conseil municipal a protesté contre cette suppression, et le ministère a fait droit à cette réclamation. Toutefois, les choses sont restées en l'état jusqu'à ce jour.

Il est impossible cependant qu'un prêtre puisse suffire au Maroni, où il y a :

1° La paroisse de Saint-Laurent, qui demande à être desservie comme toute autre paroisse, et où deux messes sont à dire, tous les dimanches, pour les besoins de la population ;

2° L'hôpital qui, à lui seul, offre assez d'occupations pour un prêtre, puisqu'on y enregistre annuellement une centaine de décès. Dans cet hôpital, en effet, il n'y a pas que des transportés, mais aussi des fonctionnaires, des militaires, etc.

3° Les transportés encore en cours de peine, dont le desservant de Saint-Laurent doit également s'occuper, puisqu'il est leur aumônier. S'il voulait rester étranger pour ces hommes qu'il est appelé à moraliser, il se mettrait dans l'impossibilité de leur faire aucun bien.

3. — Est-il besoin d'ajouter que les fonctionnaires, au lieu d'aider au bien, l'entravent généralement, non seulement par leurs tristes exemples, mais encore par leur mauvais vouloir ? Les transportés ne peuvent guère remplir leurs devoirs religieux sans s'exposer à toutes sortes d'avaries de la part de ceux qui les gouvernent. On pousse même l'odieux jusqu'à faire accompagner, par des contre-maitres arabes, ceux qui demandent à venir se confesser !

C'est donc à l'hôpital, auprès des malades, que doit s'exercer plus particulièrement notre ministère de consolation, que tous, généralement, acceptent avec reconnaissance. Cet hôpital, qui

compte une centaine de malades, est administré par deux médecins de la marine, un pharmacien, un infirmier major, et desservi par onze religieuses de Saint-Paul de Chartres.

4. — Le Maroni ayant été choisi pour recevoir les relégués de France, on a établi les trois cents hommes, amenés par un premier transport en juin 1887, à une douzaine de kilomètres de Saint-Laurent, sur l'emplacement de l'ancien pénitencier de Saint-Jean, abandonné depuis une vingtaine d'années. Les vingt-quatre femmes reléguées, qui arrivèrent par ce même convoi, n'ayant pu trouver place à Saint-Jean, furent laissées à Saint-Laurent, où l'on dut sacrifier l'école de garçons pour les recevoir, comme on a sacrifié plus tard, en partie, du moins, les bâtiments destinés à l'école des filles, pour recevoir un autre convoi de vingt-quatre femmes, arrivées en octobre 1888.

A Saint-Jean, les hommes relégués étaient au nombre de six cents en 1887, et le gouvernement n'avait pas encore prévu un aumônier. Aussi ces hommes eux-mêmes réclamèrent-ils contre cet état de choses; ils vinrent eux-mêmes s'en plaindre à moi devant le sous-directeur de la relégation, M. Campana, avec qui j'étais monté plusieurs fois à Saint-Jean pour y dire la sainte messe. Plus de trente hommes étaient déjà morts, et plusieurs avaient vainement réclamé l'assistance du prêtre. Enfin, en janvier 1888, nous avons appris la nomination d'un aumônier.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'administration, qui n'avait pas nommé d'aumônier, sous prétexte d'économie sans doute, avait nommé, dès le commencement, un instituteur de la relégation, à 4,000 francs de traitement. Personne ici, n'a jamais pu comprendre ce qu'un instituteur avait à faire à Saint-Jean; aussi cet instituteur, qui n'était autre qu'un noir de Cayenne, d'une vingtaine d'années à peine, a-t-il cru devoir donner sa démission, faute d'occupation quelconque, après avoir néanmoins touché sa solde pendant plus d'un an.

Le P. Buisson, nommé aumônier de la relégation, n'a pu rejoindre son poste que le 25 mai 1888, à cause des quarantaines de fièvre jaune. Depuis cette époque, trois cents autres récidivistes sont arrivés à Saint-Jean, et l'on attend un autre convoi.

Plus de cent cinquante relégués sont déjà morts, la plupart de

dyssenterie; et ce nombre serait plus que doublé, si la fièvre jaune ne les eût épargnés.

En septembre 1888, l'hôpital de Saint-Jean a été confié aux soins des Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Jusque-là, les relégués eux-mêmes en étaient chargés, sous les ordres d'un surveillant. Les Sœurs y sont au nombre de quatre, à la satisfaction générale. Elles n'ont pas tardé, en effet, à améliorer sensiblement le service de cet établissement, si négligé auparavant. Elles ne manquent pas surtout de contribuer à préparer les malades à une mort chrétienne. En moyenne, c'est de dix à quinze décès qu'enregistre chaque mois le P. Buisson.

5. — La fièvre jaune fit son apparition ici vers la fin de 1885, pour sévir davantage l'année suivante. Sa première victime fut une religieuse de Saint-Joseph de Cluny, sœur Julie, enlevée en moins de douze jours de maladie, le 11 novembre 1885. Les décès se succédèrent ensuite rapidement. Mentionnons, entre autres, le commandant intérimaire du pénitencier de Saint-Maurice, le chef mécanicien de l'usine de ce pénitencier, plusieurs militaires et surveillants des transportés et enfin M. Martin, médecin de première classe et chef du service de santé, mort le 15 décembre 1886, alors que les quarantaines étaient déjà levées.

Dans les commencements de 1887, il se présenta encore plusieurs cas isolés. Au mois de mars de cette même année, nous arriva le gouverneur de la Guyane, M. Le Cardinal, accompagné du directeur de l'administration pénitentiaire, du médecin en chef de Cayenne et d'autres fonctionnaires. La veille de leur arrivée, nous avons encore enterré un commis de l'administration pénitentiaire atteint du fléau. Le Conseil sanitaire fut donc invité à se réunir, et il imposa une nouvelle quarantaine d'observation. Ces Messieurs de Cayenne en profitèrent pour remonter plus haut dans le fleuve et inspecter l'emplacement qui devait bientôt recevoir les relégués. Au bout de cinq jours, ils étaient de retour à Saint-Laurent. Le lendemain, il y eut réception officielle, et, le 19, il y eut un dîner de plus de vingt couverts, où M. le Gouverneur, non seulement n'oublia pas l'aumônier, mais lui donna même une place d'honneur à sa droite. Le 20 mars, qui était un dimanche, M. Le Cardinal, ainsi que le directeur de l'administration pénitentiaire, assis-

tèrent à la messe, et le P. Friedérich leur adressa publiquement quelques paroles de félicitation avant son instruction aux paroissiens. Enfin, le 21 mars, ces Messieurs repartirent à Cayenne, non sans laisser à notre personnel de Saint-Laurent, trop peu religieux, l'influence d'un bon exemple.

A partir de cette époque, l'état sanitaire resta assez satisfaisant. Malheureusement, avec l'année 1888, la fièvre jaune fit une nouvelle apparition. La première victime, cette fois, fut une des femmes reléguées, qu'on avait dû laisser à Saint-Laurent, faute de place à Saint-Jean; et, en moins de quatre mois, nous enregistrons plus de cinquante autres décès, parmi lesquels ceux de deux religieuses hospitalières de Saint-Paul de Chartres, arrivées ensemble le 15 février, et mortes, la première, sœur Florine, le 28 du même mois, et la seconde, sœur Thérésine, le 7 mars suivant.

Nous avons tenu à rendre à ces deux religieuses les derniers honneurs avec le plus de solennité possible. N'ayant pu passer par l'église avec leurs dépouilles mortelles, nous avons fait les cérémonies au parloir même des Sœurs. Bien qu'il n'y eût pas eu de convocation officielle, presque tous les fonctionnaires vinrent assister à leur enterrement. Quelques jours après, nous avons encore célébré pour elles un service solennel, auquel les deux commandants supérieurs du Maroni, MM. Campana et Berthuin, ne manquèrent pas d'assister avec tout le monde officiel.

Cependant, sous prétexte de les préserver de l'épidémie, on ne tarda pas à empêcher les femmes reléguées de venir à la chapelle de l'hôpital, comme elles l'avaient fait jusque-là. Les enfants des écoles purent y venir seulement le dimanche. Déjà, depuis longtemps, on empêchait les transportés du camp de s'y rendre.

Le P. Friederich crut alors devoir protester contre tant de mesures arbitraires; mais sa lettre à l'administration demeura sans effet.

6. — Mentionnons, avant de terminer, une première communion de douze garçons et de sept filles, qui eut lieu le jour de Pâques 1888. Le P. Buisson leur avait prêché une petite retraite pendant la semaine sainte. Le R. P. Guyodo vint le 18 juillet suivant, accompagné du P. Tranquilli, pour donner la Confir-



mation. Outre les enfants de la première communion, plusieurs grandes personnes reçurent le sacrement des forts. Le P. Tranquilli prépara tout ce monde par une retraite de trois jours, tandis que le R. P. Préfet la donnait aux Sœurs.

7. — Une visite d'un autre genre fut celle du fameux député de la Martinique, M. Hurard. A Cayenne, il a dû parler en faveur des idées laïques dans la loge. Comment s'expliquer autrement la manie furieuse de laïcisation qui a éclaté chez les bons maçons du Conseil général, malgré la protestation de la population?

8. — En octobre 1888, le P. Friederich a eu le bonheur de voir arriver auprès de lui, au Maroni, le P. Helmer. Celui-ci devait aller à Saint-Jean; mais son état de santé ne lui ayant pas permis de prendre possession de son poste, le R. P. Préfet l'a laissé provisoirement à Saint-Laurent, où le P. Friederich se trouvait seul depuis le départ du P. Buisson pour Saint-Jean.

9. — Terminons en disant qu'au milieu de beaucoup d'indifférence religieuse, nous trouvons encore quelques sujets de consolation, particulièrement aux jours des principales fêtes, qui attirent beaucoup de monde à nos offices. Ce sont ces jours-là que l'on choisit pour faire les quêtes pour les bonnes œuvres. La liste suivante montre que nous ne restons pas en arrière sous ce rapport.

	PROP. DE LA FOI	SAINTE-ENFANCE	DENIER DE SAINT-PIERRE
1887. . .	84,00. . .	117,00. . .	163,00
1888. . .	86,00. . .	131,00. . .	167,00

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE MANA

OCTOBRE 1886 — FÉVRIER 1889

1. Personnel. Pères en changement d'air. — 2. Etat général de la paroisse. Etrangers attirés par les mines d'or. Tristes exemples. — 3. Maintien des pratiques religieuses. — 4. Premières communions et retraites. — 5. Maladie du P. Kraenner. Son retour de Cayenne. Il est nommé conseiller municipal de Mana. — 6. Naufrage du P. Moysan. — 7. Léproserie de l'Acarouany. — 8. Etat général de la Mission.

1. — La communauté de Mana, en raison de la salubrité du climat, reçoit assez fréquemment de nouveaux membres en chan-

gement d'air. Ainsi, au mois d'octobre 1886, le P. Jalabert ayant été appelé, par le R. P. Guyodo, à Cayenne, le P. Delpuech fut désigné pour le remplacer à Mana. Plus tard, le P. René Moysan, jeune profès, arrivé de France en pleine épidémie de fièvre jaune, nous fut envoyé aussi, par mesure de prudence. Enfin le P. Holder, souvent pris de fièvres à Remire, s'est vu obligé de venir nous demander le rétablissement de sa santé ébranlée. C'est lui qui assiste, en ce moment, le P. Kraenner, toujours souffrant de son ancienne maladie de foie.

2. — Depuis plusieurs années, Mana est devenu un lieu de passage pour ceux qui se rendent aux mines d'or. Ces mines prennent chaque jour une plus grande extension, et c'est là un grand obstacle pour le bien; car les mineurs, presque tous originaires de la Martinique, apportent ici de déplorables exemples. En attendant le jour de leur départ pour les placers, on les voit se traîner nonchalamment de cabaret en cabaret, accompagnés presque toujours de malheureuses jeunes filles, dont la seule présence au milieu d'eux en dit assez. Le va-et-vient continuel de ces étrangers, la conduite peu chrétienne des employés mineurs qui stationnent au bourg de Mana, tout cela est de nature à ébranler la foi de nos pauvres paroissiens. Les jeunes gens surtout se laissent facilement prendre à l'appât du mal. Dégoûtés du travail des champs, et fascinés par l'amour du gain, ils abandonnent l'agriculture et se font canotiers, pour transporter les vivres et les marchandises aux différents chantiers, dans l'espoir que ce métier, d'ailleurs moins pénible, leur procurera, en peu de temps, une petite fortune. Il en résulte que ces pauvres jeunes gens perdent bientôt tout sentiment chrétien, car l'argent gagné par eux au métier de canotier, ils le dépensent à mener joyeuse vie. Et l'un des plus fâcheux résultats de cette conduite, c'est la perte absolue de tout amour filial. Combien, en effet, ne voyons-nous pas, tous les jours, de leurs pauvres parents, vieux débris de l'esclavage, ramassés par la Révérende Mère Javouhey pour la fondation du bourg de Mana, plongés dans la dernière misère et mendier un morceau de *cassave* (galette de manioc), pendant qu'eux-mêmes font bombance!

3. — Toutefois, malgré tous les efforts du démon, l'œuvre divine suit son cours. Il est consolant pour nous, en effet, de

voir encore, au milieu de tout ce mal, la grande majorité de la paroisse assister, chaque matin, au divin sacrifice de la messe, lorsque les travaux de *l'abattis* n'y mettent pas obstacle. Le mois de saint Joseph, le mois de Marie et le mois du Sacré-Cœur, sont suivis avec beaucoup de dévotion. Chaque soir, pendant ces mois, on fait une lecture appropriée à la circonstance, et ces exercices se terminent par des cantiques.

Les Confréries du Sacré-Cœur, du Rosaire, du Tiers-Ordre et de Saint-Joseph font aussi un grand bien dans la paroisse. Celle-ci, inspirée par le R. P. Guyodo, a été organisée en 1886 par le P. Jalabert, surnommé ici *le Père des jeunes gens*, à cause de son zèle vraiment apostolique pour eux.

Nous pouvons donc espérer qu'en dépit des difficultés, Mana conservera toujours ses bonnes traditions religieuses. Aux jours de fête, notre église est littéralement comble. Nous tâchons, d'ailleurs, de donner à nos cérémonies tout l'éclat que nous permettent nos moyens. A Noël et à la Saint-Joseph, patron de la paroisse, la voix imposante du canon se mêle aux sons joyeux des cloches.

4. — Le 17 juillet 1887, nous avons eu une première communion présidée par le R. P. Guyodo, qui a donné ensuite la confirmation. Il était accompagné du P. Tranquilli, prédicateur de la retraite, dont la parole avait si bien su captiver son jeune auditoire. Le nombre des premiers communiants fut de 23, dont 12 garçons, 6 filles et 5 grandes personnes.

Après la cérémonie de première communion, le R. P. Guyodo donna les exercices de la retraite annuelle aux sœurs de Saint-Joseph, pendant que le P. Tranquilli prêchait celle des Enfants de Marie.

5. — Le 27 septembre 1887, le P. Kraenner, souffrant beaucoup de sa maladie de foie, dut se rendre en changement d'air à Cayenne, où il passa près de six mois. Ses forces revenues, le cher Père repartit pour Mana le 30 mars 1888. Son retour fut l'occasion d'une touchante démonstration de la paroisse à son égard. C'était le Vendredi Saint. Les fidèles étaient réunis à l'église, et on allait commencer les offices, lorsqu'on annonce l'arrivée du Père. Aussitôt tout le monde sort, et se porte à sa rencontre pour le conduire triomphalement au presbytère. Toute la journée, les visiteurs ne cessèrent d'affluer ;

chacun voulait le voir et lui demander des nouvelles de sa santé.

On venait aussi le féliciter de son élection comme conseiller municipal de Mana, qui avait eu lieu pendant son absence. De son côté, le conseiller général de Mana, M. Dupuy, disait tout haut et à qui voulait l'entendre, qu'il était personnellement très heureux de cette élection, et qu'il ferait tout son possible pour que le P. Kraenner fût nommé conseiller général à sa place, se proposant lui-même de partir pour France.

Pendant, sur le désir du R. P. Préfet, le P. Kraenner donna sa démission de conseiller, sentant fort bien d'ailleurs combien il lui serait difficile de concilier cette charge avec celle de pasteur des âmes, dans ce pays surtout où la lutte des partis est un des plus grands obstacles au bien.

6. — Quelques mots sur un accident de voyage arrivé au P. Moysan. Ce cher confrère, accompagné du Frère Directeur des écoles de garçons à Mana, se rendait à l'Acarouany, dans le petit canot des Pères, lorsqu'arrivé entre le grand coffre du dessèchement du sud et la ligne télégraphique, il fit naufrage. Le canot trop chargé recevait tant d'eau par-dessus bord que, malgré les efforts désespérés des passagers pour le vider, il ne tarda pas à sombrer. Fort heureusement, il se trouvait alors à une petite distance de la rive gauche; le P. Moysan ainsi que le Frère directeur parvinrent, quoique non sans peine, à s'accrocher aux acacias et aux tiges de *moucou-moucou* qui croissent sur les bords. Les deux canotiers, malgré leurs talents de bons nageurs, éprouvèrent aussi bien des difficultés à remettre le canot à la disposition des deux naufragés. Le P. Moysan fut quitte de cet accident pour la perte de son bréviaire.

7. — Rien au monde, assurément, n'est plus triste à voir qu'une léproserie. Aussi quel mérite pour les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, chargées du soin de ces pauvres malades! Mais nous devons ajouter que c'est aussi, dans l'exercice du saint ministère auprès d'eux, que nous trouvons nous-mêmes les plus douces consolations.

Ces jours derniers, il est mort à la léproserie une pauvre femme qui souffrait le martyre. Pendant la dernière période de sa maladie, elle n'avait qu'une crainte : c'était de mourir sans recevoir les derniers sacrements; car, à cette époque, le P. Moysan était parti pour Cayenne, et le P. Kraenner, seul et malade, ne pouvait

monter à l'Acarouany. Un jour, cette pauvre malade, si saintement résignée à la volonté de Dieu, dit à la Sœur : « Ma Mère, pas cassé ou kio; bon Diè pas oulé mo mouri sans mon Père. » Ma Mère, ne vous tourmentez pas; le bon Dieu ne veut pas que je meure sans être assistée par le Père.

Le lendemain, en effet, le P. Holder, qui venait d'arriver à Mana, monte à l'Acarouany. Quand la pauvre Marie (tel était son nom) apprit la présence du Père, elle éprouva comme un tressaillement de joie, et oubliant toutes ses souffrances, elle s'écria : « *Oui, oui, bon Diè, bon grè mèci!* (grand merci). *Papa bon Dieu, grè mèci! Maman Marie, grè mèci! Papa saint Joseph, grè mèci!* » C'était véritablement un cœur débordant d'actions de grâces. Elle mourut le lendemain; et Dieu, sans doute, ne lui a pas fait attendre longtemps la récompense que lui auront méritée tant de souffrances, supportées avec un courage vraiment héroïque, et que l'amour de Dieu peut seul inspirer.

En ce moment, la léproserie de l'Acarouany compte 30 malades, y compris la pauvre Sœur Sainte-Agnès qui, de plus en plus affaiblie, ne tardera pas à quitter cette terre de misère pour aller au ciel.

Le Conseil général, ému des ravages que fait cette triste maladie de la lèpre, à Cayenne, a, dans une de ses dernières séances, émis le vœu d'augmenter le nombre de places à l'hospice de l'Acarouany. On doit voter aussi les fonds nécessaires pour l'entretien d'un médecin, comme cela existait autrefois. Un convoi de 20 malades nous est arrivé dans les premiers jours de janvier 1889.

8. — Quelques mots maintenant sur l'état général actuel de la Mission. *Messis quidem multa, operarii autem pauci.* Cette parole du divin Maître s'applique d'une manière toute spéciale à notre pauvre Guyane. Plusieurs quartiers, Oyapoch, Kaw, Montsinéry, n'ont pas de prêtres. Dans ces deux dernières années, trois jeunes missionnaires nous ont été enlevés par une mort prématurée : ce sont les abbés Gacon et Tourneux, et notre cher agrégé, le P. Vialleton; d'autres ont dû se hâter de regagner la France pour éviter le même sort : ce sont les abbés Rével, Curtil, Gallais, etc.

A Cayenne, le bien se maintient par les confréries. Le Tiers-

Ordre se développe même ; déjà nous y comptons un bon noyau d'hommes. L'élan est donné, et tout porte à croire que dans quelques années d'ici leur nombre aura triplé.

Mais, à côté du bien qui se fait lentement et sans bruit, nous rencontrons toujours le mal ; et, à Cayenne, il s'affirme de jour en jour d'une manière plus effrayante. On a abandonné la culture pour se précipiter dans les mines d'or. On ne songe qu'à s'enrichir... Les exploitations aurifères absorbent presque tous les bras ; et c'est là, peut-être, une des causes principales de l'état misérable à tous les points de vue, où gémit la Guyane. On est donc bien loin de son but ; mais on ne veut pas voir.

---

## COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A PITTSBURGH

NOVEMBRE 1886 — FÉVRIER 1889

1. Personnel. Mutations. — 2. Collège. Nombre d'élèves. Bourses d'externes. Diverses branches d'enseignement. — 3. Séances littéraires. Distributions des prix. — 4. Ministère extérieur. — 5. Petit scolasticat. Décès de MM. Carey et Danner. — 6. Noviciat des Frères. — 7. Achat de deux propriétés. Question des impôts. — 8. Paroisse de Glenfield. — 9. OEuvre des Noirs. — Ecole. Congrès des Noirs catholiques.

1. — Le personnel de notre communauté a subi en ces dernières années, divers changements. Les PP. Wilms et Quinn, avec le F. Arnold, en ont été détachés pour aller former la nouvelle œuvre de Millvale. Vers la même époque, le P. Jaworski a reçu la direction de la paroisse polonaise de Saint-Stanislas, à Pittsburgh. Le P. Roth, après avoir remplacé pendant quelque temps le P. Julien, à Détroit, a été nommé ensuite, en novembre 1888, supérieur de la nouvelle communauté de Bay-City, dans l'État du Michigan. Le P. Eugène Schmidt a été chargé de la paroisse de Conway en Arkansas, en remplacement du P. Steurer, rentré en France pour raison de santé. Quant au P. Mac Eneany, il est mort, comme on le sait, le 30 août 1888.

Voici donc le personnel dont se compose actuellement notre communauté : les PP. Strub, supérieur provincial et local ; Murphy, directeur du collège ; Zielenbach, économiste ; Phelan, directeur du scolasticat ; Mac Dermott ; John Griffin, Héhir, Tobin, Fitzgibbon et Barth, professeurs. Le P. Healy, de la

communauté de Blackrock, est depuis quelques mois au milieu de nous, pour restaurer sa santé.

Il y a, en outre, les FF. Jacob, Engelbert, Fabien, Vincentius, Tertullen, Titus, Fridericus, Daniel, Gottfried et Julien. Le nombre des scolastiques est de 26, dont 16 titulaires et 10 postulants.

2. — Le chiffre de nos élèves au collège n'a pas augmenté : il est, en moyenne, de 140, non compris les scolastiques.

Nous avons trois genres d'études complètement distincts :

1° Le cours d'études littéraires ou classiques, fréquenté par nos scolastiques et par les élèves aspirant à la prêtrise, au droit ou à la médecine. Environ 45 élèves suivent ce cours, en dehors des scolastiques.

Mgr l'Évêque et un grand nombre de prêtres du diocèse sont portés à diriger vers nous les jeunes gens qui donnent des marques de vocation ecclésiastique, regardant notre œuvre comme le petit séminaire du diocèse. C'est dans cette considération que notre digne évêque, Mgr Phelan, nous a fait un don de 5,000 fr. pour une bourse d'externe aspirant à la prêtrise. Un autre excellent prêtre, le R. P. Pollard, mort depuis, nous avait donné la même somme pour le même but. Une douzaine d'autres prêtres, ne pouvant fournir une bourse perpétuelle, se sont offerts à payer chaque année une somme de 250 francs, pour un élève externe de leur paroisse. Le clergé prend ainsi un intérêt de plus en plus actif à notre œuvre, en ce qui concerne surtout la formation des aspirants au sacerdoce.

Au cours d'études classiques dont nous venons de parler, se rattachent les cours de physique et de chimie. Pour ce dernier, on a fait appel à un professeur laïque distingué, et l'on a installé un laboratoire avec appareils complets pour analyses chimiques, dont quelques prêtres de la ville et plusieurs laïques, amis du collège, ont contribué généreusement à couvrir les frais.

Le cours classique est de six années. C'est en 1889 seulement que, pour la première fois, le titre de bachelier ès lettres pourra être conféré à quatre élèves, et celui de bachelier ès sciences à deux autres.

2° Outre le cours classique, nous avons un cours spécial de commerce : c'est le plus fréquenté. Pittsburgh, en effet, est, avant tout, une ville commerçante et industrielle. Aussi les

jeunes gens ne viennent-ils généralement au collège qu'avec l'intention d'y rester juste le temps nécessaire pour se préparer à une position lucrative dans le commerce. Les éléments de grammaire, les mathématiques, la calligraphie, la tenue des livres et le dessin, sont les branches principales par lesquelles il faut les faire passer le plus vite possible. A ce cours de commerce se rattache aussi l'étude de la sténographie et de la typographie.

3° La troisième catégorie est celle des plus jeunes enfants, qui suivent le cours préparatoire, équivalent à ce qu'on appelle l'école primaire en France.

Nous avons enfin un cours du soir pour les adultes. Il est suivi par une vingtaine de jeunes gens et d'hommes mariés, qui viennent se perfectionner dans le genre de connaissances qui leur est le plus nécessaire. Ce sont principalement les professeurs laïques qui en sont chargés.

3. — Parmi les élèves, nous avons formé une société qui se réunit tous les quinze jours pour des séances de controverse et de débats littéraires. Tous les mois, il y a lecture des notes de tous les élèves; à cette réunion assistent, non seulement tous les professeurs, mais quelquefois même Mgr de Pittsburgh et plusieurs prêtres de la ville : c'est un grand moyen d'émulation.

Généralement, les élèves donnent, dans le cours de l'année, une pièce de théâtre, en dehors de celle qu'ils jouent à la distribution des prix. C'est, pour l'établissement, l'occasion de recueillir quelques milliers de francs.

Les distributions des prix se font ici avec beaucoup de solennité. Monseigneur lui-même y préside généralement, et la plupart des prêtres de la ville aiment à venir y assister.

Pour donner une idée de nos séances récréatives et littéraires, nous empruntons au journal *le Catholique* de Pittsburgh le compte rendu suivant de celle qui a eu lieu en avril 1887.

Une séance récréative, tout à la fois littéraire et musicale, a été donnée au collège du Saint-Esprit, à Pittsburgh, à l'occasion des vacances de Pâques. La grande salle du collège était remplie d'amis et d'élèves de l'institution.

Après la première partie de la séance, qui comprenait de la musique, de la déclamation, des chants comiques, etc., le R. P. Murphy,



directeur du collège, a adressé la parole à l'auditoire pour lui exposer les progrès accomplis dans l'école. Il a fait connaître ensuite les résultats des examens de Pâques, en faisant ressortir que l'éclat donné à cette réunion n'avait d'autre motif que de fournir aux élèves une cause d'émulation par la pensée que leurs succès seraient proclamés devant une assemblée nombreuse et capable de les bien apprécier. — L'espoir de la faculté de l'école n'a pas été déçu sous ce rapport, car les élèves ont apporté à la préparation des examens une émulation sérieuse et un enthousiasme merveilleux. — Le P. Murphy a ensuite exposé le programme des études, et il a terminé son allocution en disant que l'expérience qu'il avait acquise au sujet des élèves de Pittsburgh n'avait fait que confirmer les premières impressions favorables conçues à leur sujet. Il ne manquait donc plus à l'établissement que la continuation de l'intérêt et des encouragements qu'il avait reçus des parents de Pittsburgh et d'Allegheny pour lui assurer le succès et lui permettre d'atteindre le but qu'il s'était proposé : la culture morale, sociale et intellectuelle de la nouvelle génération des deux cités et des districts environnants.

A la fin de la séance, Mgr Phelan a félicité en peu de mots les parents et les élèves des travaux accomplis pendant le trimestre.

4. — Les Pères du collège continuent à prêter une large assistance aux prêtres du diocèse pour le saint ministère. Nous sommes heureux par là de pouvoir faire du bien aux âmes et d'obliger en même temps les prêtres qui nous en sont très reconnaissants. Le P. Murphy a prêché, en diverses occasions solennelles, soit à la cathédrale, soit à d'autres principales églises de la ville. Le P. Zielenbach a prêché aussi à l'occasion d'un triduum en l'honneur de saint Alphonse, chez les PP. Rédemptoristes, puis à un autre en l'honneur du bienheureux Clément Hofbauer, et enfin à la première messe de M. l'abbé Vogt, un de nos anciens élèves. Celui-ci est venu plus tard chanter une messe solennelle au collège. Le P. Murphy a profité de la circonstance pour faire aux élèves une chaleureuse allocution sur la vocation ecclésiastique. Tous les autres Pères sortent à peu près régulièrement tous les dimanches pour quelque ministère extérieur.

5. — Notre petit scolasticat va toujours en progressant, et compte en ce moment vingt-six scolastiques. Nous en avons perdu plusieurs ces dernières années. Le *Bulletin* a déjà donné une petite notice sur deux d'entre eux : MM. Fieser et Barth,

morts à Chevilly. Voici quelques détails sur deux autres que nous avons perdus ici en 1887, MM. Carey et Danner.

Jean-Marie-Paul Carey, scolastique titulaire depuis un an et neveu du regretté P. Carey, est mort dans sa famille, à Boston, le 5 octobre 1887. Il était âgé de dix-huit ans, et avait passé deux années dans notre petit scolasticat. Il s'y était fait beaucoup aimer de ses camarades par son bon caractère, et remarquer de ses supérieurs, à cause de sa grande piété, de son amour de la règle et de ses talents plus qu'ordinaires. Il a succombé à la maladie qui, il y a un an, enleva son oncle, mais fortifié par les sacrements de l'Eglise et entièrement résigné à la sainte volonté de Dieu.

— Jean-Marie-Paul Danner est mort à l'hospice de la Merci le 24 octobre 1887, à l'âge de vingt ans et dix mois. Ce cher enfant avait passé deux ans au collège, comme externe, lorsqu'il entra au petit scolasticat, en seconde, le 8 septembre 1883. Après avoir terminé ses études classiques (juin 1885), il fut employé au collège comme professeur et surveillant. Au dire de ses confrères et de ses supérieurs, il se montra toujours un modèle de parfait scolastique. Très fort élève, d'une piété sans affectation, et d'une grande douceur de caractère, il se faisait aimer de tout le monde.

Sa vie avait été d'une innocence d'ange; aussi n'a-t-il eu, pendant sa maladie, ni regrets, ni tentations, ni inquiétudes. Son directeur lui ayant demandé, quelques jours avant sa mort, s'il n'avait pas peur de paraître devant le bon Dieu : « Oh ! non, répondit-il; j'ai aimé la sainte Vierge, j'ai toujours tâché d'être fervent, j'ai gardé la règle; non, mon Père, je n'ai pas peur du bon Dieu. »

Le R. P. Provincial l'ayant autorisé à faire les vœux de religion, le cher malade les prononça avec une grande consolation le 29 septembre, fête de saint Michel. Il reçut ensuite l'Extrême-Onction le 2 octobre, fête du saint Rosaire, et émit enfin, entre les mains du R. P. Provincial, et une demi-heure avant sa mort, les vœux perpétuels, en la fête de saint Raphaël.

6. — Le noviciat des Frères, languissant depuis longtemps faute de sujets, a cessé d'exister en fait. Le dernier novice, le F. Julien, amené de France par le P. Strub, a fait sa profession le 9 décembre 1888. C'est, d'ailleurs, une plainte générale des instituts religieux, aux Etats-Unis, que partout on manque de vocations de Frères. Jusqu'en ces derniers temps, nous avons été assez favorisés, car depuis le dernier *Bulletin* six novices ont été admis à la profession : ce sont les FF. Adolphe, Fridéricus, Daniel, Jérôme, Gottfried et Julien. Espérons que

saint Joseph nous en enverra d'autres encore. Les retraites des Frères ont été prêchées, en 1887, par leur préfet, le P. Zielenbach; en 1888, par le P. Schwab; celui-ci, en l'absence du R. P. Provincial, a présidé les deux dernières cérémonies de profession, à la Pentecôte et le 9 décembre 1888.

7. — Notre établissement se trouvant à proximité de deux propriétés qui nous gênaient beaucoup et nous empêchaient d'avoir une cour avec clôture régulière, nous en avons fait l'acquisition, dans le courant de l'année dernière. Notre dette, il est vrai, s'est trouvée par là considérablement augmentée; mais nous espérons revendre plus tard une partie de ces terres qui sont moins à notre propre convenance. Par ailleurs, dans ces propriétés nouvellement achetées, se trouvent plusieurs maisons dont le loyer nous rapporte plus que l'intérêt du capital consacré à cet achat. En outre, la briqueterie établie sur notre propriété nous permettra de tirer un parti avantageux du terrain acheté. Cette briqueterie est louée à une compagnie, qui nous donne tant par millier de briques. Dans les deux dernières années, elle nous a rapporté un bénéfice annuel d'environ 10,000 francs.

Au dernier *Bulletin*, il était question des impôts énormes dont la ville voulait nous charger. Nous avons protesté et fait introduire une défense légale. Mais, jusqu'ici, aucune décision n'a encore été prise par la cour de justice. Actuellement, la question est de nouveau agitée. Espérons que le Sacré-Cœur de Jésus, sous la protection duquel nous avons placé cette cause, d'une très grande importance pour notre œuvre, nous obtiendra une décision favorable.

8. — L'église de Glenfield, paroisse rurale près de Pittsburgh, continue à être desservie par un de nos Pères. Le dernier *Bulletin* de nos œuvres a donné à ce sujet quelques détails.

Il y a deux ans, le P. Gross ayant pu se procurer un magnifique dais, nous avons fait, pour la première fois, la procession solennelle du Très Saint-Sacrement, à laquelle nous avons donné tout l'éclat que nous permettaient nos faibles moyens. Cette procession impressionna beaucoup, et elle fut l'occasion de la conversion d'un homme qui, depuis de longues années, ne s'était plus approché des sacrements.

La première communion de cette année (1888) a été prêchée

par le P. Zielenbach, le P. Gross étant alors en voyage en Arkansas.

Quant à la paroisse en général, on peut dire qu'elle est très bonne; les sacrements sont bien fréquentés, et nos braves fermiers s'imposent de grands sacrifices pour l'entretien de leur église.

9. — Depuis longtemps, nous sentions le besoin d'établir une œuvre d'évangélisation pour la population noire de Pittsburgh, laquelle augmente beaucoup chaque année. Ce ne peut être, en effet, qu'avec un sentiment de douleur que nous voyons tant de milliers de ces pauvres gens (de 25,000 à 30,000) abandonnés pour la plupart aux méthodistes ou vivant dans le paganisme le plus grossier. Il y a une dizaine d'années, on avait bâti pour eux une petite église, où se réunissaient de 100 à 150 personnes. Malheureusement, des difficultés avec l'autorité épiscopale ayant obligé le prêtre qui s'en était chargé à quitter le diocèse, cette église fut fermée et l'Œuvre des Noirs complètement abandonnée. Depuis, aucun effort n'avait été tenté pour la relever et, par suite, le petit noyau de catholiques qui se formait alors avait presque entièrement disparu.

Tel était l'état des choses, lorsque, au mois d'octobre 1888, sur les vives instances du R. P. Provincial, Mgr Phelan s'est résolu à rétablir l'œuvre abandonnée et à nous la confier. Il a été décidé que la première chose à faire serait d'ouvrir une école pour les enfants, laquelle serait confiée aux Sœurs de la Merci. Le 12 novembre dernier, a donc eu lieu l'ouverture de cette petite école avec trois enfants seulement; mais leur nombre a augmenté petit à petit, et il est aujourd'hui d'une quarantaine. Trois ou quatre de ces enfants sont catholiques; les autres sont méthodistes; ce qui veut dire que, pratiquement, ils sont païens. On fait à ceux dont les parents le permettent un cours d'instruction religieuse.

Vers le commencement de décembre, une école du soir, pour les jeunes Noirs adultes, fut aussi ouverte par le P. Mac Dermott. Avant Noël, elle comptait déjà une trentaine de jeunes gens, dont trois ou quatre catholiques. Quant aux autres, le Père espérait pouvoir les gagner peu à peu à la foi. Par le moyen de cette école, il espérait aussi se faire connaître des jeunes gens catholiques de la ville, et exercer une influence

salutaire sur les Noirs, en général. Mais n'ayant pu obtenir la moindre diminution dans son travail de professeur au collège, il se vit obligé, après le nouvel an, de fermer cette école. Ce fut un malheur, car de l'aveu de tous, elle donnait à espérer de très bons résultats. Les premiers à le regretter furent les jeunes gens eux-mêmes, qui auraient voulu continuer à la fréquenter, et dont presque tous promettaient d'amener d'autres recrues de leurs amis.

Il est donc fâcheux qu'un Père ne puisse se consacrer entièrement à cette œuvre, d'autant que, selon toute probabilité, il pourrait ouvrir prochainement une église. Ajoutons que les Pères du dernier concile de Baltimore, en 1884, avaient fait, en faveur des Noirs des États-Unis, le plus pressant appel au zèle des prêtres, séculiers ou religieux. Les Noirs, eux-mêmes, par la bouche des membres du dernier congrès des catholiques noirs des États-Unis, ont émis le même vœu en faveur de leurs frères égarés dans les ténèbres de l'infidélité. A ce congrès des noirs catholiques assistaient, pour représenter notre Congrégation, les PP. Mac Dermott et Healy. Le premier a lu un long rapport sur la Vie de notre V. Père et son dévouement à la race noire; le P. Healy a donné la statistique détaillée de nos œuvres et missions en Afrique, aux Antilles, à Bourbon et à Maurice.

Pour tous ces motifs, espérons que la divine Providence nous fournira les moyens de nous occuper sérieusement de cette œuvre des Noirs, qui rentre d'ailleurs si bien dans les fins de notre Institut.

---

## MAISON DE SAINT-STANISLAS

DÉCEMBRE 1886 — FÉVRIER 1889

1. Historique de cette paroisse. Installation du P. Javorski, par Mgr Phelan. —
2. Nouvelle école. Eglise provisoire. — 3. Achat d'un emplacement pour la nouvelle église. — 4. Sœurs Polonaises. Difficulté d'apprendre la langue. Ministère.

1. Vers la fin de décembre 1886, Mgr Phelan, évêque-coadjuteur du diocèse, nous confia provisoirement la desserte de la paroisse polonaise de Saint-Stanislas, à Pittsburgh, située à 2 kilomètres du collège. Sur la demande du Conseil provincial du 27 août, la

Maison-Mère a bien voulu autoriser l'acceptation définitive de cette paroisse et la fondation de la vice-communauté de Saint-Stanislas.

La paroisse polonaise de Saint-Stanislas a été établie, en 1863, par un prêtre polonais, le R. P. Klavister. Après lui, plusieurs autres prêtres de la même nationalité en furent successivement chargés, mais aucun ne put s'y maintenir, par suite des divisions qui existaient parmi les paroissiens. Enfin, Mgr Tuigg la confia à deux Pères Bénédictins, et, sous leur administration, le bien y fit quelques progrès. Malheureusement le P. Supérieur étant tombé malade, et le second Père ne sachant pas assez le polonais, ils durent tous deux abandonner ce poste. En 1865, un Père de la Congrégation de Sainte-Croix du Mans en fut provisoirement chargé, et c'est à ce dernier qu'a succédé enfin le P. Jaworski.

Le 16 décembre 1886, Mgr Phelan, évêque-coadjuteur de Pittsburgh, l'a installé dans sa nouvelle paroisse. La situation, à cette époque, n'était pas brillante. Il y avait une petite église froide et obscure, qui avait servi autrefois au culte protestant, et un presbytère plus pauvre encore. La paroisse se composait de trois cents familles. L'école, qui se trouvait dans une espèce de cave sous l'église, était fréquentée par une centaine d'enfants. C'était un réduit noir, humide, malsain, mal aéré, enfin si misérable, que le P. Jaworski ne put s'empêcher de pleurer en le voyant.

2. — Mais on ne bâtit pas une école avec des larmes ; il fallait de l'argent, et aussitôt le Père se mit en tournée pour faire une quête à domicile. Il visita toutes les familles, et cette première collecte lui rapporta 20,000 francs. C'était un bon commencement. Il organisa ensuite des quêtes mensuelles à faire par les marguilliers, qui rapportèrent environ 1500 francs par mois. Les paroissiens prirent courage et, mettant toute leur confiance dans leur pasteur, ils lui prêtèrent de l'argent sans intérêts pour lui venir en aide ; de sorte que, le 18 mars 1887, il put, de concert avec l'évêque, faire l'acquisition d'un emplacement pour la nouvelle école. Cet emplacement coûta 100,000 francs. Au mois de mai, on commença à creuser les fondations ; mais, au grand désappointement de tout le monde, on ne trouva pas de fondement solide, et il fallut planter des pieux pour y asseoir les fon-

dations, ce qui causa un surcroît de dépenses. Enfin, au mois de mars 1888, le deuxième dimanche après Pâques, eut lieu la cérémonie de bénédiction de la nouvelle école par Mgr Phelan. Le R. P. Pollard fit, en anglais, le discours de circonstance, tandis qu'un prêtre polonais de Cincinnati le fit en sa langue.

De nombreuses sociétés polonaises, allemandes ou anglaises, prirent part à la cérémonie, et ainsi fut solennellement inaugurée, au grand contentement de son zélé pasteur, l'école de Saint-Stanislas.

Cette nouvelle construction a coûté environ 120,000 francs. Elle a trois étages : à l'étage supérieur est une église provisoire, qui a très bonne apparence ; dans les étages inférieurs, on a installé les salles de classe. Sous le même toit se trouve annexé un bâtiment, devant servir plus tard aux Sœurs de l'école, et utilisé, en attendant, comme presbytère.

3. — Monseigneur ayant donné l'autorisation de vendre l'ancienne église, avec son école et son presbytère, la Société catholique de Saint-Georges, ou plutôt les Chevaliers de Saint-Georges, l'achetèrent, le 15 mai 1888, pour 75,000 francs. Immédiatement le P. Jaworski fit, au prix de 62,500 francs, l'achat d'un emplacement adjacent à la nouvelle école, et sur lequel on se propose de bâtir la nouvelle église, dès que les circonstances le permettront.

4. — En attendant, l'ordre et la paix règnent dans la paroisse, qui compte en ce moment six cents familles. Deux cent cinquante enfants fréquentent l'école, et il y en aura beaucoup plus dès que les Sœurs seront arrivées pour en prendre la direction. Elles ont promis de venir au mois de mai prochain. C'est notre R. P. Provincial qui, dans son dernier voyage en Europe (juin 1888), nous a obtenu le concours de ces Sœurs polonaises, de la Congrégation de Saint-Charles Borromée.

Le P. Jaworski se trouvant d'abord seul pour l'administration de la paroisse, les PP. Laengst, Gross et Weckel lui ont été successivement adjoints comme aides. On espérait qu'ils pourraient apprendre le polonais, mais tous les trois ont dû y renoncer, tellement cette langue leur a paru difficile. Puisse la divine Providence nous envoyer quelques bonnes vocations polonaises, dont on a tant de besoin en Amérique ! Dans toutes les grandes villes, en effet, il se trouve des milliers de Polonais,

et bien souvent sans prêtres. Or, quoique pauvres, ils donnent beaucoup pour leur église ; et l'on peut même dire que de toutes les nationalités ce sont les Polonais qui sont les plus généreux. C'est ce que nous avons pu nous-mêmes constater dans notre paroisse de Saint-Stanislas, où les quêtes et les offrandes s'élèvent jusqu'à 50,000 francs par an.

Mais, s'ils ont un cœur généreux, c'est qu'ils ont aussi une foi bien vive et une grande piété. Le P. Jaworski passe au confessionnal non seulement le dimanche, mais une grande partie de la semaine ; aussi ne pourra-t-il résister longtemps à tant de fatigue, si l'on ne vient à son aide.

Pendant l'année 1888, il y a eu, dans la paroisse de Saint-Stanislas, deux cent deux baptêmes, soixante-cinq mariages et quatre-vingt-trois enterrements.

---

## NÉCROLOGIE



Une lettre de Mgr de Courmont, datée du 1<sup>er</sup> février, nous apporte la nouvelle de la mort du F. Faron Dollinger, décédé à la Longa, par suite de fièvre bilieuse, dans sa vingtième année, après trois ans et cinq mois de profession. C'est une très grande perte pour la mission, ajoute Mgr de Courmont, car ce bon Frère avait très bien appris le Souhahili, et aurait pu devenir un excellent catéchiste.

Au dernier moment, nous recevons l'annonce de la mort du P. Jean-Marie Lohéac, décédé le 23 février, à Notre-Dame de Langonnet, par suite de phtisie, dans sa vingt-sixième année, et après six mois de profession.

Voici la notice de Mgr Picarda.

### MGR PICARDA

DÉCÉDÉ A DAKAR, LE 22 JANVIER 1889.

*Notice envoyée par un missionnaire de la Sénégambie.*

Encore sous le coup de la douloureuse émotion que nous a causée la mort si prématurée et si inattendue de Mgr Picarda,



nous nous bornons à jeter un coup d'œil d'ensemble sur sa vie : ce sera un hommage rendu à sa vertu et un exemple de plus proposé à notre imitation.

Mgr Picarda (Mathurin) est né le 12 mai 1845, à Meslan (Morbihan). Il appartenait à une de ces bonnes et respectables familles de la campagne, taillées à l'antique et où les traditions chrétiennes sont conservées par-dessus tout.

Ses parents, Mathurin Picarda, qui fut longtemps maire de la commune, et Jeanne Stanguennec, aux mœurs vraiment patriarcales, après avoir reçu de Dieu six enfants, comme autant de bénédictions, n'hésitèrent pas à les lui rendre, quand il les leur redemanda. On les vit donner, l'un après l'autre, leurs quatre fils à la Congrégation pour en faire autant de missionnaires; une fille se déroba à leur tendresse pour aller chercher, à l'ombre du cloître, un autre genre de sacrifice, non moins méritoire, peut-être, ni moins utile au salut des âmes.

Il n'y avait à cela, du reste, rien de bien nouveau dans cette famille. Les neveux trouvaient, en effet, le chemin du sacrifice ouvert et frayé par leurs oncles. Dans une allocution, prononcée en 1879 à l'enterrement de l'un d'eux, M. l'abbé Picarda, recteur de Cléguer, nous lisons :

La mort de M. Picarda laisse un grand vide dans le milieu où il vivait. Une pensée nous console, c'est qu'il aura dans sa famille des continuateurs zélés et capables. Ce digne prêtre laisse six neveux qui sont prêtres aussi et qui continueront le bien qu'il a fait.

Il avait contribué, pour une bonne part, à leur instruction et à leur éducation religieuse; j'estime que c'est la plus belle et la meilleure œuvre de sa vie. J'ignore comment elle sera appréciée par les hommes. Je crois que c'est celle qui pèsera le plus dans la balance de Dieu. (*Semaine religieuse* de Vannes.)

Celui de ces neveux dont nous parlons en ce moment, après avoir passé plusieurs années au collège de Notre-Dame de Langonnet, y sollicita son admission au petit scolasticat, où il entra le 2 octobre 1863.

Depuis quatre ans, disait-il dans sa demande d'admission, que la Providence m'a conduit à Notre-Dame de Langonnet, j'ai passé des jours heureux sous la direction de ces bons Pères, si dévoués à l'éducation de la jeunesse. Le départ de quelques-uns de ces Pères pour les Missions a excité mon admiration; puis j'ai envié leur

bonheur. D'abord vague, ce désir de les imiter s'est accru en moi, et, depuis deux ans, mon vœu le plus ardent a toujours été de me consacrer à Dieu, dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Cependant, ce désir d'imiter nos missionnaires, ce vœu ardent de se consacrer à Dieu sans réserve, ne devaient se réaliser qu'au prix de bien des épreuves. Comme notre Vénérable Père, le jeune postulant fut, lui aussi, arrêté assez longtemps, par l'état de sa santé, au seuil de la Congrégation. Mais les bonnes dispositions qu'on remarquait en lui, l'estime et l'affection dont ses confrères l'entouraient, ses talents, sa vertu, son bon esprit, tout cela plaida en sa faveur; on finit par passer outre, et Mathurin Picarda fut admis à l'oblation le 20 mars 1863. Il avait alors vingt ans.

Qu'il fut heureux en offrant à Dieu ce premier sacrifice de tout lui-même! Il n'y revint jamais dans la suite que pour le renouveler et pour le transformer de plus en plus en parfait holocauste. Il remercia avec effusion de cœur le T. R. Père de l'insigne faveur qu'il lui avait enfin accordée et, pour témoigner sa reconnaissance à Dieu et au Saint-Cœur de Marie, il crut ne pouvoir mieux faire que de se lier encore plus étroitement à l'Institut. Il demanda le même jour et obtint la faveur d'émettre les vœux privés de religion et celui de stabilité dans la Congrégation.

Plus tard, une seconde fois, nous le trouvons arrêté dans le cours de ses études théologiques. Les maux de tête continuels dont il souffrait, l'avaient mis dans la nécessité d'interrompre son travail au grand scolasticat et on l'envoya au séminaire-collège de la Martinique.

C'est là qu'il commença à gravir les premiers degrés du sanctuaire, et sa lettre de remerciement au T. R. Père général nous fait connaître les sentiments qui débordaient alors du cœur de notre jeune lévite.

C'est du fond du cœur que je viens vous remercier, mon Très Révérend et bien-aimé Père, vous, à qui je suis redevable de cette faveur, que je trouve bien précieuse. Désormais nouvel homme, mon héritage sera le Seigneur, ma demeure sera le sanctuaire : *Vos amici mei estis*, nous disait Notre-Seigneur, pendant la touchante cérémonie de l'ordination. Je suis tout heureux quand j'y pense, et ce souvenir

me donnera, je l'espère, force et courage pour porter ma croix, bien petite en réalité, mais que je trouve cependant parfois bien lourde pour mes faibles épaules.

Le R. P. Emonet, alors Supérieur du collège de la Martinique, l'avait aidé à faire ce premier pas. C'est lui encore qui, devenu Supérieur général, fera déposer sur son front le couronnement et la perfection du sacerdoce.

Mathurin Picarda, après avoir reçu la tonsure à la Martinique, rentra en France, pour y faire son noviciat à Chevilly. Il y reçut les saints Ordres et fut ordonné prêtre le 16 mars 1872. Le 25 août de la même année, en la fête du Très Saint Cœur de Marie, il faisait sa profession religieuse.

Comme accablé de tant de grâces, le P. Mathurin Picarda ne sait exprimer son dévouement que par ces lignes :

En considérant, dit-il, des yeux de la foi, pendant ce saint temps du noviciat, la conduite de la Providence à mon égard, et les voies diverses par lesquelles elle m'a conduit, jusqu'ici, il ne m'est guère permis de douter que la place qu'elle m'a destinée ne soit dans la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

En retour de la faveur qu'elle accorde, elle a droit d'attendre de ses membres qu'ils puissent lui rendre des services et travailler à ses œuvres. Pour moi, je ne puis guère offrir en ce moment que ma bonne volonté, et le désir de consacrer aux œuvres de la Congrégation les faibles ressources dont le bon Dieu me permettra de disposer, et peut-être ne serai-je d'ici à longtemps qu'une charge à la Congrégation.

Après sa profession, le P. Picarda fut envoyé de nouveau à la Martinique, au Séminaire-Collège. Il était dans sa famille, quand il reçut la nouvelle de sa destination. Aussitôt il en écrit au R. Père général : « Quant au poste que vous m'assignez, je le reçois de votre main, mon très Révérend Père, comme de la main de Dieu. »

Deux ans plus tard, il fut envoyé au Morne-Rouge, pour aider à desservir le Pèlerinage de la Sainte-Vierge, confié aux Pères de la Congrégation.

Dès lors, il se consacra tout entier au service de Notre-Dame de la Délivrante, et, comme on le verra dans la suite, cette dévotion lui resta chère jusqu'à la fin de ses jours.

C'est là qu'il fit ses vœux perpétuels, en 1875 ; c'est là qu'il

travailla sans relâche et avec le plus grand succès, l'espace de neuf ans, au salut des âmes, à la gloire de Dieu et de sa très sainte Mère; c'est là que, sous sa direction active et infatigable, on vit s'élever successivement une chapelle en l'honneur du Sacré-Cœur, derrière l'abside de l'église; un Calvaire, au haut de la colline du cimetière; enfin, dans le creux d'un délicieux ravin, une grotte de Lourdes ravissante, du fond de laquelle se détache, suave et toute pleine de grâces, la blanche statue de Marie Immaculée.

Ce petit coin du ciel, égaré sur notre pauvre terre, est abrité par le massif d'un ombrage toujours vert, toujours frais, toujours entretenu par les eaux d'un torrent qui coule toujours, et qui, par ses murmures, tantôt plus doux, tantôt plus sévère, ouvre l'âme, soulage le cœur, inspire la prière.

Le P. Picarda était tout heureux de procurer aux nouveaux venus, parmi ses confrères, des promenades agréables et de les conduire en ces endroits transformés et sanctifiés par ses soins. Mais alors une rude épreuve vint exercer sa patience et sa confiance en Dieu, qui récompense souvent par des croix ses plus fidèles serviteurs.

« Au jour de la bénédiction solennelle de la chapelle du Sacré-Cœur, dit le *Bulletin* de la Communauté, le P. Picarda, qui avait contribué à son érection, était cloué sur son lit de douleur, par suite d'un fâcheux accident. »

Le 31 octobre 1879, il était allé se baigner dans la rivière de la Capote, près du Morne-Rouge. Pendant qu'il était assis sur un banc de liane attaché à un grand arbre et plongeant dans l'eau, une grosse branche morte tomba sur sa jambe droite un peu au-dessus du genou, et y fit une blessure large et profonde.

Ce fut, pour le bon Père, le commencement d'un martyre qui dura six mois; car il n'en guérit qu'au mois de mai de l'année suivante.

Ajoutons que ce genou blessé resta dès lors chez lui une partie faible qui lui rendit désormais plus pénible sa vie apostolique, et qui devait, hélas! contribuer à abrégier ses jours.

A Notre-Dame de la Délivrande, le P. Picarda, selon l'esprit de la Congrégation, savait faire une large part, dans son ministère, aux âmes les plus pauvres et les plus délaissées. Or, on

sait qu'aux Antilles, ceux qui occupent le plus bas degré de l'échelle sociale, si toutefois ils ne sont pas relégués en dehors de la société, ce sont les coolies, pauvres païens de l'Inde, ensevelis dans les plus épaisses ténèbres de l'idolâtrie. Le zélé missionnaire écrivait donc à leur sujet :

Malgré tout le travail qu'exigent les œuvres établies par le P. Dufrien, et le maintien du pèlerinage à la hauteur de sa réputation, une pensée me poursuit sans relâche, celle de l'évangélisation des pauvres *coolies*, qui se trouvent absolument abandonnés. On dit que, devant retourner dans leur patrie idolâtre, ils sont moralement assurés d'apostasier. Mais il y a là une erreur de fait; c'est qu'un grand nombre de coolies ne retournent pas dans leur pays... Et cependant, personne que je sache, ne leur a jamais parlé de baptême, auquel ils sont bien loin d'être hostiles.

Et, après avoir raconté comment il vient de préparer une pauvre Indienne au sacrement de la régénération, il ajoute :

A peine avais-je versé l'eau sur son front que je me sentis subitement inondé d'une joie inexprimable. Je considère ce moment comme l'un des plus heureux de ma vie. La pauvre Marie est morte quelques jours après, et je suis tenté de l'invoquer comme un des anges de sa patrie. J'ai eu depuis l'occasion de baptiser plusieurs Indiennes malades et de leur ouvrir les portes de la bienheureuse éternité. Ce sont là des consolations bien douces pour un missionnaire.

Le P. Picarda continua à remplir les fonctions du saint ministère au Morne-Rouge, jusqu'en février 1883.

Rappelé en France, il dut faire ses adieux à la Martinique, cette île charmante, qu'on ne quitte pas sans regret. Quelques mois après, toujours aux ordres de ses supérieurs, et toujours prêt à répondre à l'appel de Dieu, il partait pour le Sénégal.

Désigné d'abord, d'une manière provisoire, comme successeur du P. Le Pennec, dans la charge de supérieur de la communauté et de curé de la ville de Saint-Louis, il reçut sa nomination définitive, le 1<sup>er</sup> janvier 1885.

Mgr Riehl le choisit pour vicaire général, et après la mort, si prompte, hélas! du digne vicaire apostolique, le P. Picarda administra, par intérim, la préfecture ainsi que le vicariat.

Après un délai d'un an, et dont la Mission n'eut pas peu à souffrir, Mgr Picarda fut enfin nommé préfet apostolique du Sénégal par un décret de la S. Congrégation de la Propagande,

en date du 11 juillet 1887. Le 19 du même mois, un bref du Souverain Pontife le nommait vicaire apostolique de la Sénégambie, avec la dignité épiscopale, sous le titre d'évêque de Paphos.

Le sacre avait été fixé d'abord à la fête de la Nativité de la sainte Vierge. Mgr Bécel, que le nouvel élu avait choisi comme évêque consécrateur, ne se trouva pas libre ce jour, ni le dimanche suivant.

Mgr Picarda, loin d'être fâché de ce contre-temps, y reconnut au contraire une attention délicate de la Providence; car le 18 septembre, fête des Sept-Douleurs de la très sainte Vierge, finalement adopté pour la cérémonie, était, en effet, le jour anniversaire de l'érection d'un Calvaire en dehors de la ville de Saint-Louis. Mgr Picarda n'avait ménagé ni ses forces ni sa santé pour amener à bonne fin cette œuvre. Elle avait rencontré partout de nombreuses difficultés. Mais malgré tout et contre tout, le signe béni de notre salut avait été planté dans cette plaine déserte de Sor et exposé aux regards stupéfaits de la population mahométane, comme aux colères impies des loges maçonniques.

Sa Grandeur parlait avec bonheur de ce rapprochement si consolant pour elle; et c'est la croix qu'elle voulut faire dominer dans ses armes; c'est l'image de Notre-Dame des Sept-Douleurs qu'elle nous laissa à tous, comme souvenir de sa consécration épiscopale.

Après les fêtes de cette grande et imposante cérémonie, le nouvel Évêque alla pour quelques jours dans son pays natal. Comment, en effet, aurait-il pu se dispenser d'aller invoquer sainte Anne, la bonne et puissante patronne de la Bretagne, de remercier de nouveau le pieux Evêque qui lui avait donné l'onction épiscopale, et d'embrasser une dernière fois sa vieille mère.

Il se rendit ensuite à Rome pour déposer aux pieds du Saint-Père ses hommages, sa gratitude et sa piété filiale, et solliciter, pour lui et pour ses brebis, la bénédiction apostolique.

Quand il eut retrempé sa foi et sa vertu aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, et satisfait sa dévotion auprès de la Confession des glorieux apôtres Pierre et Paul, il revint à Paris. Le jour de la Toussaint, il fit une nombreuse ordination de novices à Chevilly. C'étaient les prémices de son épiscopat et ce devait être,

hélas! sa dernière ordination. Enfin, le 5 novembre, il repartit pour la Sénégambie, où son troupeau fidèle l'attendait avec impatience.

Sa première tournée épiscopale ne pouvait guère se passer sans fatigues; mais il en fut amplement dédommagé par l'accueil le plus cordial et le plus enthousiaste qu'il reçut partout. Malheureusement cet épiscopat, inauguré sous d'aussi heureuses auspices, ne devait pas durer longtemps, et bientôt ces fleurs, ces oriflammes, ces arcs de triomphe, ces joyeux coups de fusil des Noirs, devaient être remplacés par tous les emblèmes du deuil et de la mort.

Toutefois, bien que ce digne successeur de Mgr Riehl n'ait guère fait que passer, il a pourtant laissé des traces durables de son passage. Nous ne parlerons ici que du pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande, à Bop'ngine, et de la Mission du Soudan français, à Kita.

On se rappelle tout le zèle que Mgr Picarda déploya à la Martinique, au service de Notre-Dame de la Délivrande. Cette dévotion, comme on peut bien le penser, le suivit en Afrique; et dès que son autorité ne fut pas restreinte à la sphère limitée de la paroisse de Saint-Louis, il chercha dans la Sénégambie un endroit qui pût devenir la demeure de Notre-Dame de la Délivrande africaine, et le rendez-vous des pieux pèlerins.

Son choix s'arrêta sur le Cap de Naze, la pointe la plus élevée de toute la côte sénégambienne. La puissance du Démon qui régnait sur ces contrées en maître absolu et tyrannique; la beauté sauvage du site, sa position géographique à peu près au milieu de cette zone immense, sur laquelle sont échelonnées nos missions: tout semblait avoir désigné Bop'ngine comme emplacement du futur pèlerinage. Monseigneur aimait à adopter la prononciation et l'orthographe de ce mot, telles que nous les employons ici; car la signification étymologique de Bop'ngine serait en volof: « Tête du Génie, tête du Serpent ». C'était donc bien la place de celle qui, dès le commencement, fut annoncée par Dieu lui-même, comme devant écraser la tête du serpent infernal. *Ipsa conteret caput tuum.*

Depuis trois ans, le P. Strub travaillait cette terre aride et rocheuse en l'arrosant de ses sueurs; et cependant elle paraissait condamnée à la stérilité. C'est là une épreuve bien dure pour

l'ouvrier évangélique; mais rien ne put arrêter le zèle infatigable et persévérant du généreux missionnaire.

La sainte Vierge allait le récompenser; une fête magnifique se préparait. Tandis qu'en Afrique on voyait enfin se former un petit noyau de jeunes chrétiens noirs et se dessiner les premières lignes d'une chapelle provisoire; en France, en Normandie, une pieuse zélatrice du culte de Marie, de concert avec les missionnaires de Notre-Dame de la Délivrande, nous envoyait une statue de la très sainte Vierge en tout semblable à celle de Caen. Le mardi de la Pentecôte fut fixé pour l'inauguration du pèlerinage africain. Quel spectacle, en ce jour, pour ce pauvre village! Réception solennelle de l'évêque, que les piroguiers nous portaient sur les bras, à travers la brillante écume des brisants; procession splendide qui gravit la pente escarpée du rivage; salve indescriptible de l'artillerie plus que primitive des noirs; bénédiction de la nouvelle statue; messe pontificale chantée pour ainsi dire en plein air; communion nombreuse des pèlerins; enfin baptême pontifical d'une trentaine d'adultes qui allaient former la première assise de cette nouvelle église. Rien ne manqua à cette fête, la plus belle, sans doute, que ce pays ait jamais vue. Le cœur du pieux prélat surabondait de joie et de confiance en Notre-Dame de la Délivrande pour le salut de ces pauvres noirs.

L'inauguration de la nouvelle Mission de Kita fut aussi une des belles œuvres de Mgr Picarda. Depuis quatre ans, les vœux les plus ardents de nos évêques et de nos missionnaires se portaient vers ces hautes régions du grand fleuve. Mais toutes les tentatives avaient échoué devant des difficultés sans cesse renaissantes. Enfin, après un voyage d'exploration de deux Pères, au mois d'août dernier, à l'effet de sonder les dispositions des habitants, au point de vue religieux, et de chercher un emplacement convenable pour les missionnaires, Monseigneur envoya une caravane de six apôtres, dès le mois d'octobre suivant. Cette nouvelle mission lui promettait de grandes consolations, lorsque déjà sa fin commençait à approcher.

Déjà, en effet, depuis le commencement de novembre, Monseigneur paraissait bien fatigué; il se plaignait parfois de ces petites fièvres qui le poursuivaient partout, sans trêve ni merci. Ces légères indispositions, toutefois, n'étaient pas de nature



à nous inspirer des craintes sérieuses, vu que, dans ces régions tropicales, on est toujours plus ou moins souffrant; on en prend son parti. Aussi quelle émotion pénible et profonde lorsque, moins de trois mois après, il rendit son âme à Dieu.

La maladie se présenta d'abord avec les caractères de la fièvre typhoïde; ces signes disparus, il se produisit au genou droit un énorme abcès, qui fit vivement souffrir le vénéré malade. On aimait cependant à espérer, mais plutôt dans une intervention surnaturelle que dans les remèdes humains. Dieu en disposa autrement. Le R. P. Pascal annonçait ainsi ses derniers moments et sa mort au T. R. Père général.

Dakar, le 27 janvier 1889.

Mon Très Révérend Père. Hélas! nous voilà donc encore une fois orphelins et notre chère mission privée de son pasteur.

Monseigneur est mort dans la nuit du 22 au 23 janvier, à onze heures moins cinq minutes. L'inflammation du genou droit est devenu un abcès que le médecin a dû ouvrir à plusieurs reprises. La seconde fois qu'il a opéré sur le genou, le médecin a reconnu une carie de l'os; dès lors il n'y aurait plus eu de ressources que dans une amputation de la jambe; mais, outre que l'opération était en elle-même fort chanceuse, la faiblesse du cher malade interdisait absolument d'y songer. Durant tout le cours de sa maladie, Sa Grandeur a montré une douceur et une patience qui ont excité l'admiration de tout le monde et lui ont gagné le cœur de tous ceux qui l'approchaient. Aussi, médecin, pharmaciens, infirmiers, lui ont-ils prodigué les soins les plus dévoués et les plus respectueux.

Pour le spirituel, Monseigneur a été également aussi favorisé que possible. Dès que la maladie a pris une tournure un peu inquiétante, il a demandé lui-même à faire une confession générale, et quand on lui a proposé le saint Viatique et l'Extrême-Onction, il a accepté avec empressement, et il a reçu ces derniers sacrements avec les dispositions les plus édifiantes. C'est le P. Guth et moi qui avons eu la consolation de l'assister dans ses derniers moments.

Le 22, à la fin de la récréation de midi, les Sœurs envoyèrent avertir à la Mission, qu'elles croyaient que Monseigneur touchait à sa fin. Nous montâmes aussitôt à l'hôpital. A notre arrivée, Monseigneur était en effet très mal; nous commençâmes les prières des agonisants. Bientôt cependant la crise se calma, et le malade parut un peu mieux; néanmoins, il alla en déclinant peu à peu. Vers 10 heures et demie, il entra en agonie, et vingt minutes après, il rendit le dernier soupir.

Son agonie a été relativement douce, il a gardé sa connaissance jusqu'au dernier moment, et fait effort jusque-là pour redire les pieuses aspirations que nous lui suggérions. Nous lui avons appliqué, outre l'indulgence apostolique de la bonne mort, celle des scapulaires du Mont-Carmel et de l'Immaculée-Conception.

Aujourd'hui, à 7 heures et demie, a eu lieu son enterrement au milieu d'une affluence telle, que bon nombre de personnes n'ont pu entrer dans l'église, pourtant assez vaste, de Dakar. Six bateaux avaient amené une nombreuse caravane de Gorée.

A Gorée et à Dakar, il y a bien eu près de deux cents communions. Tous les personnages officiels assistaient aux funérailles en grande tenue. Durant la journée d'hier, l'affluence aussi avait été considérable pour prier près du corps exposé dans le parloir de la communauté.

Tout cela est une petite consolation au milieu d'une grande douleur. Pauvre Mission! Il est donc dit qu'elle ne recevra des Pasteurs que pour les voir mourir à bref délai!

J'oubliais de vous dire que nous avons obtenu l'autorisation d'enterrer Monseigneur dans l'église de Dakar. Il repose donc maintenant près de Mgr Truffet et de Mgr Kobès, dans la chapelle latérale dédiée à saint Joseph.

A Notre-Dame de Langonnet, où le regretté défunt avait fait ses premières études et son petit scolasticat, un service solennel réunit, le 7 février, une vingtaine de prêtres. « Avant la messe de *Requiem*, écrivait le P. Jégou, supérieur de la communauté, nous avons chanté un Nocturne. La mère de Mgr Picarda est admirable de résignation. Pauvre mère! Dieu semble l'avoir réservée, comme la divine Marie, pour porter le deuil de son cher enfant! Mais il priera pour elle; il priera pour nous et pour toute la Congrégation. »

De son côté, le vénérable Prélat qui, seize mois auparavant, avait consacré Mgr Picarda, exprimait ainsi au T. R. Père ses sentiments de condoléance :

Mon Très Révérend Père, la mort prématurée de Mgr Picarda me cause une peine profonde. Ce pieux et zélé missionnaire laissera un grand vide dans votre congrégation et dans son vicariat apostolique.

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Placements et départs.** — Le 5 février, est revenu de Saint-Joseph-du-Lac le F. Porphyre, employé depuis aux travaux de maçonnerie à *Grignon*. Il a été remplacé à *Saint-Joseph-du-Lac*, par le F. Damien, arrivé il y a quelque temps de Saint-Ilan à Chevilly.

Le 10 février, s'est embarqué à Saint-Nazaire, pour *Cayenne*, le F. Convoyon, précédemment à Saint-Joseph-du-Lac, et le 12, à Marseille, pour l'île *Mayotte*, le F. Gaëtan.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Maison-Mère.** — Suivant la tradition, plusieurs membres de la Maison-Mère sont allés le 6 janvier, fête de l'Epiphanie, à l'office de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, prier pour la Congrégation et ses œuvres. La cérémonie a été présidée par le T. R. Père, accompagné des PP. Barthet, Gerrer, Hassler et Grappe, et de plusieurs Frères tant de Paris que de Chevilly.

Le P. Grappe avait été chargé de donner le sermon d'usage. Il a développé ces paroles de l'épître du jour : *Surge illuminare Jerusalem, quia venit lumen tuum et gloria Domini super te orta est*. L'Epiphanie étant par excellence la manifestation de Dieu, le prédicateur a surtout fait ressortir cette triple manifestation de Dieu à l'âme : 1° en l'appelant à l'admirable lumière de la foi ; 2° en la déifiant par sa grâce ; 3° en la béatifiant par la gloire au séjour des bienheureux.

Parmi les nombreuses recommandations que M. le Directeur de l'Archiconfrérie a adressées aux fidèles, il a rappelé d'une manière toute spéciale à leurs prières la Congrégation et nos Missions d'Afrique.

**Sénégalie.** — Mgr Picarda avait choisi comme vicaire général le P. Pascal, supérieur de Saint-Joseph de Ngazobil. C'est donc ce Père qui se trouve chargé de l'administration de la Mission, depuis la mort si regrettée de Monseigneur. Cependant, au point de vue civil, le P. Guérin est considéré, pour la

préfecture du Sénégal, comme préfet apostolique par intérim, à titre de curé de Saint-Louis.

**Zanguebar.** — On a vu par les journaux que les Bénédictins Allemands, faits prisonniers par les Arabes à Dari-Salam, ont été rendus à la liberté. C'est grâce à l'entremise de Mgr de Courmont et du P. Baur auprès de Bushiri que l'on a pu obtenir leur délivrance.

Nos propres stations de Bagamoyo et de l'intérieur n'ont jusqu'ici rien eu à souffrir. Bushiri et les autres chefs arabes ont juré d'expulser tous les blancs, et surtout les Allemands, mais en faisant exception pour les *Padri Wafranza*, comme bienfaiteurs du pays. (Lettre de Mgr de Courmont, 1<sup>er</sup> fév. 89.)

---

## AVIS

**Correspondance.** — Quelques supérieurs, pour garder le double de leurs lettres à la Maison-Mère, en font le décalque, au moyen d'une presse à copier. C'est une chose qu'il a déjà été recommandé d'éviter, dans les avis, n° 17 (page 137). Le plus souvent, en effet, les lettres soumises à pareille opération deviennent presque illisibles. Du reste, il est beaucoup plus simple et plus commode, pour les correspondances ordinaires, d'en garder sur un cahier à part le relevé sommaire, selon qu'il est dit dans les Constitutions et dans la circulaire n° 28. (Const., 83, 1. — Circ. 28, p. 181.)

Maison-Mère, 28 février 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fondation de Bay-City, aux États-Unis. — Abandon de la mission du Betchuanaland. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** *Etats-Unis (suite).* — Sharpsburg. — Milvale. † Marienstadt. — Atkins et Saint-Vincent. — Conway. — Détroit. — Bay-City. — *Brésil.* Para. — Saint-Pierre et Miquelon. — **Nécrologie.** Décès du F. Fortunat, des PP. Hirtzlin, Buguel, Lohéac et du F. Jacob. — Notice du F. Jacob. — *Mouvement du personnel.* — Nouvelles. — Avis.

## MAISON-MÈRE

### FONDATION DE BAY-CITY, AUX ÉTATS-UNIS

DÉCISION DU 29 NOVEMBRE 1888

De l'avis du conseil provincial de nos communautés des États-Unis, la Maison-Mère a cru devoir autoriser le P. Strub à accepter la desserte de la paroisse française de Bay-City, dans le Michigan. La nouvelle communauté érigée dans ce but est consacrée, comme la paroisse elle-même, à saint Joseph.

Les lettres suivantes du P. Strub exposent très bien les circonstances et les motifs qui ont porté à faire cette nouvelle fondation.

Pittsburgh, le 4 octobre 1888.

Mon Très Révérend Père, l'évêque de Grand-Rapids, Mgr Richter, est venu nous voir avant-hier, pour nous offrir la paroisse française de Bay-City. Ce prélat est très bon, et c'est vraiment un homme de Dieu. Il voudrait avoir des religieux à Bay-City; et sachant tout le

bien que nos Pères ont déjà fait à Détroit, il s'est adressé de préférence à notre congrégation.

Bay-City est une ville de 20,000 âmes, appartenant, comme celle de Détroit, à l'Etat du Michigan. Elle est en grande partie catholique. Il s'y trouve quatre grandes paroisses : une française, une anglaise, une allemande et une polonaise. La paroisse française est la plus importante, et se trouve au centre de la ville. Malheureusement elle a été jusqu'ici bien négligée.

Bay-City n'est qu'à 30 lieues de Détroit; elle est un peu plus au nord, sur les bords du lac Huron. Le trajet se fait en quatre heures, en chemin de fer, et ne coûte que 8 francs. Le voisinage de ces deux villes sera pour nous d'un grand avantage. Les deux œuvres se fortifieront mutuellement, et les Pères des deux communautés pourront, au besoin, se visiter et s'entr'aider. Aussi le conseil provincial que j'ai réuni avant-hier, pour examiner l'affaire, a-t-il été unanime pour l'acceptation. Monseigneur demande une prompte décision, car le poste est vacant en ce moment. Je vais me rendre à Bay-City pour bien me rendre compte de la situation.

Détroit, 10 novembre 1888.

Je me suis rendu avec le P. Roth à Bay-City et, de là, nous sommes allés, à Grand-Rapids, voir Mgr Richter, qui nous a fait le plus aimable accueil. Ce pieux et excellent prélat nous sera certainement très favorable.

La paroisse française de Bay-City a une église en bois, assez vaste et dédiée à saint Joseph. Il y a aussi un presbytère convenable; sur la paroisse est une école dirigée par neuf Sœurs franciscaines, qui prient depuis longtemps saint Joseph afin qu'il leur envoie des prêtres religieux.

Cette visite m'a confirmé dans la pensée qu'il importe pour nous d'accepter. Tout le monde considère cette offre comme d'autant plus favorable qu'il est maintenant difficile pour les religieux d'obtenir leur entrée dans un diocèse aux États-Unis.

---

## ABANDON DE LA MISSION DU BETCHUANALAND

(JANVIER 1889)

Le dernier bulletin de cette Mission laissait déjà entrevoir le peu d'espérance de succès qu'elle paraissait présenter pour l'avenir. Une expérience de deux années n'a fait que confirmer ces appréciations.

La population, en effet, est très peu nombreuse et disséminée sur une vaste étendue de terrain. En outre, tous les villages indigènes se trouvent fermés au missionnaire catholique, par suite d'un accord formel conclu entre les chefs et les ministres des diverses sectes protestantes, depuis longtemps établies dans la contrée.

Les PP. Fogarty et Nolan ont fait tout ce qui leur a été possible pour surmonter ces difficultés. Ils ont parcouru le pays et visité diverses localités afin d'essayer de s'y introduire; et partout ils ont reçu des chefs la même réponse : « Nous ne pouvons vous recevoir; nous avons déjà nos ministres, et il est convenu que nous n'en admettrions pas d'autres. » A Mafeking même, ils étaient obligés de demeurer en dehors du village indigène, et ne pouvaient qu'y faire des visites.

Une difficulté plus spéciale encore pour nous, c'est l'éloignement de ce pays de nos autres Missions d'Afrique. Il n'y a pas même de communications possibles entre cette contrée et la partie nord de la préfecture de la Cimbébasie, à laquelle appartient le Betchuanaland. La station de Mafeking se trouvait ainsi complètement isolée. Il était donc plus naturel et plus convenable, pour le bien même de l'œuvre, de la rattacher à l'une des Missions voisines, d'où l'on pourrait plus facilement aller visiter et évangéliser le pays.

De l'avis du Conseil, le Très Révérend Père a cru devoir exposer ces considérations à la S. C. de la Propagande, qui nous a autorisés, en conséquence, à nous retirer du Betchuanaland.

---

## ADMISSIONS AUX VŒUX

Par décision du Conseil, en date du 7 mars, ont été admis :

### Aux vœux perpétuels :

- Le P. REEB Antoine, de la Mission des Deux-Guinées;
- Le F. GUÉNAEL Allanos, de la Cté de N.-D. de Langonnet;
- Le F. ANDÉOLE Jaouen, de la Cté de Mesnières;
- Le F. AQUILIN Stroesser, de la Cté de Mesnières.

**Aux vœux de cinq ans :**

Le P. GRIFFIN Gérald, de la Cté de Beauvais ;  
 Le P. SCHÉREER Ignace, de la Cté de Port-au-Prince (Haïti) ;  
 Le F. ILLIDE Jos, de la Cté du Saint-Cœur de Marie ;  
 Le F. CLAIR Haering, de la Cté de Mesnières ;  
 Le F. AUBRY Augustin, de la Cté de Saint-Joseph-du-Lac ;  
 Le F. ALPINIEN Walter, de la Mission de Sénégalie.

**A la profession, le 19 mars :**

*Au noviciat du Saint-Cœur de Marie, les FF. :*

ANTIPAS Umbdenstock, né le 29 déc. 1866, à Hausen (Alsace) ;  
 GABRIEL Delalandre, né le 5 juin 1871, à Gournay (Seine-Inférieure) ;  
 GERVAIS Schwartz, né le 13 déc. 1869, à Fréland (Alsace) ;  
 ELEUTHÈRE Deussen, né le 10 août 1864, à Düsseldorf (Prusse) ;  
 PATROCLE Schulte, né le 4 sept. 1865, à Soest (Prusse) ;  
 JUSTIN Wathlé, né le 24 avril 1863, à Ueberach (Alsace) ;  
 AUGUSTIN Janssen, né le 11 août 1860, à Schinveld (Hollande) ;  
 ATHANASE Lustig, né le 20 mars 1864, à Rosheim (Alsace) ;  
 MACAIRE Lebreton, né le 25 nov. 1870, à Betteville (Seine-Infre) ;  
 LUBIN Schilling, né le 27 mai 1868, à Himmelgeist (Allemagne) ;  
 ALBAN Baumberger, né le 14 janvier 1869, à Kirchberg (Suisse) ;  
 BONNET Vollmer, né le 30 janvier 1860, à Altschweier (Bade) ;  
 ELIE Jouault, né le 15 f. 1860, à St-Hilaire-du-Harcouët (Manche).

*Au noviciat de N.-D. de Langonnet, les FF. :*

CLET Castrec, né le 6 octobre 1861, à Bohars (Finistère) ;  
 CAÏUS Labousse, né le 30 juin 1870, à Plouharnel (Morbihan) ;  
 ONÉSIME Robert, né le 14 mars 1859, à Lanvallon (Côtes-du-Nord) ;  
 BLAISE Lénévez, né le 27 janvier 1863, à Cléden-Poher (Finistère) ;  
 GERMAIN Le Gall, né le 29 octobre 1865, à Lignol (Morbihan) ;  
 ARISTON Bellec, né le 4 avril 1871, à Prat (Côtes-du-Nord) ;  
 MANSUET Pocher, né le 23 j. 1872, à St-Michel-en-Glommel (C.-d-N.).

---



## ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis à l'oblation, par décision du T. R. Père :

*Au noviciat des Clercs, le 19 mars, MM. :*

LUEC Mathurin, du diocèse de Nantes, patron relig. saint Clair;  
 PAULUS Pierre-Paul, du dioc. de Metz, pat. rel. saint Joseph;  
 BAUD Jean-Marie, du dioc. d'Annecy, pat. rel. saint François;  
 ARTIGUELA Jean-Marie, du dioc. de Tarbes, pat. rel. s. Joseph.

*Au grand scolasticat, le 15 mars, MM. :*

GUYOT Charles, du dioc. de Clermont, pat. rel. s. Franç. de S.;  
 GOURDY Jean, du diocèse de Clermont, patron rel. saint Joseph;  
 BACHELARD Jean, du dioc. de Chambéry, pat. rel. s. Franç. de S.;  
 BAILLY-COMTE Paul, du d. de St-Claude, pat. r. s. L. de Gonzag.;  
 AUCOPT Henri, du diocèse de Moulins, pat. rel. Marie-Joseph;  
 REICHART Michel, du d. de Ratisbonne, p. r. s. Pierre-Claver;  
 CUSIN Jules, du dioc. d'Annecy, pat. rel. saint François de Sales;  
 JACQUEMOUD Lucien, du dioc. d'Annecy, pat. rel. s. F. de Sales;  
 MULLER Joseph, du dioc. de Strasbourg, pat. rel. s. Jean l'Évang.;  
 BOSSON Marie-Louis, du diocèse d'Annecy, pat. rel. saint Joseph;  
 VIDAL Ludovic, du dioc. de Périgueux, pat. rel. saint François.

*Au scolasticat de Langonnet, le 19 mars, MM. :*

MORVAN Yves, du diocèse de Quimper, pat. rel. saint Joseph;  
 GUILLERM Henri, du dioc. de Quimper, pat. rel. saint Joseph;  
 LÉNA Louis, du dioc. de Vannes, pat. rel. saint Alph. de Liguori;  
 ENGASSER Jean-Baptiste, du d. de Strasbourg, pat. rel. s. Joseph;  
 EGLIN Alfred, du d. de Strasbourg, pat. rel. s. Jean Berkman;  
 GOLIO Louis, du d. de Strasbourg, pat. rel. s. Jean l'Évangéliste.

*Au scolasticat de Blackrock, le 25 mars, MM. :*

BYRNE Jean, du dioc. de Cashel, pat. rel. s. François d'Assise;  
 WHITE Kyran, du diocèse d'Ossory, pat. rel. saint Alphonse;  
 MOLLOY Thomas, du dioc. de Kildare, pat. rel. s. Franç. Xavier;  
 O'NEILL Jacques, du dioc. de Down, pat. rel. s. Jean l'Évang.;  
 MURPHY Jacques, du dioc. de Galloway, pat. rel. saint Stanislas;  
 O'SULLIVAN Daniel, du d. de Cork, pat. r. s. Louis de Gonzague;  
 DUNCAN Patrice, du d. de Bombay (Inde), p. r. s. François Xavier.

*A la Martinique, le 5 mars, M. :*

DURET François, du diocèse d'Annecy, pat. rel. s. Pierre Claver.

**Novices-Frères.**

Ont été admis également à l'oblation, comme Novices-Frères :

*Au Saint-Cœur de Marie, le 19 mars, les Postulants :*

DUBAT Vital, du dioc. de Besançon. en religion *F. Simplicien* ;

LANG Charles, du dioc. de Strasbourg, en religion *F. Honoré* ;

MATHERN Aloïse, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Theodemir* ;

ZIPPER Ignace, du dioc. de Strasbourg, en religion *F. Solanus* ;

WOELFFEL Benjamin, du dioc. de Strasbourg, en r. *F. Hilarien* ;

CADOT Louis, du diocèse de Paris, en religion *F. Jovinien*.

*A N.-D. de Langonnet, le 19 mars, le Postulant :*

YAN Yves-Jérôme, du dioc. de Quimper, en religion *F. Moïse*.

*A Cellule, le 2 février, les Postulants :*

STIERLEIN Jean-Thiébaud, du dioc. de Strasbourg, en r. *F. Josué* ;

HUGEL Léon, du dioc. de Strasbourg, en religion *F. Privat* ;

BERTRAND François-Joseph, du d. de Liège, en r. *F. Téléphore*.

*A Mesnières, le 19 mars, les Postulants :*

LEVOL Joseph, du diocèse de Beauvais, en religion *F. Jean* ;

DISCU Emile, du dioc. de Strasbourg, en religion *F. Nolasque*.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE SHARPSBURG

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Personnel. Confrères en changement d'air. — 2. Ministère. Confréries. — 3. Dévotion pour les âmes du Purgatoire. Chapelle funéraire.

1. — La communauté de Sainte-Marie de Sharpsburg se compose de trois Pères et de deux Frères : le P. Schwab, curé de la paroisse, prend soin des écoles ; le P. Otten joint à l'économat

la direction des jeunes gens; le P. Laengst est chargé de l'aumônerie du Bon-Pasteur, à Troy-Hill. Quant aux Frères, le F. Marcus s'occupe tour à tour du jardinage et du soin matériel de la maison; le F. Hieronymus est cuisinier, portier, linge et, au besoin, infirmier, etc.

On le voit, les occupations ne manquent pas à chacun de nous. Grâce à Dieu, cependant, nos santés se sont bien soutenues. Le F. Marcus, qui nous a été envoyé du collège de Pittsburgh, malade et affaibli, reprend ici visiblement de nouvelles forces.

Quelques Pères de différentes communautés sont venus demander à l'air pur et vivifiant de Sharpsburg le rétablissement de leur santé ébranlée. Ainsi le bon P. Schlæsser, qui nous est arrivé de l'Arkansas miné par la fièvre, est resté trois mois avec nous, et s'est entièrement remis; de sorte qu'il a pu reprendre, avec une nouvelle vigueur, les pénibles missions de Saint-Vincent et d'Atkins en Arkansas.

2. — La paroisse de Sharpsburg, qui comprend environ 450 familles, a 25 milles de circonférence (8 lieues). Ces familles, en général, sont bonnes et montrent un grand attachement pour le prêtre. L'église peut contenir 1,600 personnes, et elle est remplie deux fois chaque dimanche et les jours de fête. Nos catholiques s'approchent fréquemment des sacrements. En 1888, il a été distribué 7,500 communions.

Ce qui aide beaucoup à entretenir la dévotion de nos fidèles, ce sont les différentes confréries et associations religieuses. Toute la paroisse est enrégimentée dans ces associations, et forme, sous ce rapport, comme un corps d'armée. Les enfants de l'école ont leur réunion de la *Sainte-Enfance*; ceux qui ont fait la première communion vont encore, pendant trois ans, au catéchisme de persévérance, et sont fiers de leur titre d'*enfant de Marie*; des conférences mensuelles réunissent tour à tour les pères et les mères de famille, ainsi que les jeunes gens et les jeunes filles. Ces conférences sont données par le P. Otten.

Une œuvre surtout qui promet beaucoup, c'est l'association des jeunes gens. Dans leurs moments de loisir, ils se réunissent dans une maison à deux étages, de 50 pieds de long sur 30 de large, que le P. Otten leur a fait construire, et où ils apprennent le chant, la musique, jouent des pièces de théâtre, etc. Aussi

ces jeunes gens se montrent-ils fort attachés à leur zélé directeur, et lui sont-ils très reconnaissants.

3. — Nos fidèles ont aussi une grande dévotion pour les âmes du Purgatoire. Ainsi, dans le courant de 1888, 1,200 dollars (6,000 francs) nous ont été offerts pour des grand'messes, et près de 1,000 (5,000 francs) pour des messes basses, à l'intention des trépassés.

Afin de nourrir et d'augmenter encore cette dévotion, le P. Schwab a fait bâtir, au cimetière, une chapelle mortuaire, qui a été terminée l'an dernier (1888). C'est une belle construction en brique, de 54 pieds de long sur 32 de large et 43 de haut. Sur le frontispice s'élève un élégant clocheton, dont la hauteur est de 75 pieds. Une cloche de 1,200 livres invite, trois fois par jour, les fidèles à la prière, et annonce aussi les enterrements. Sous la chapelle on a ménagé des caveaux, qui pourront servir aux membres de la congrégation. Dans l'intérieur de l'édifice se trouve un autel en marbre, de belles stations du chemin de la croix, un groupe de statues représentant le crucifiement de Notre-Seigneur, etc. La construction de cette chapelle a coûté 25,300 francs, et l'ornementation intérieure, 8,500 francs. Tout cela a pu être payé en 1888, et, en outre, la dette de l'église a été amortie de 12,250 francs.

---

## MAISON DE MILLVALE

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Paroisse allemande de Saint-Antoine de Padoue. Construction d'une chapelle provisoire. — 2. Sa bénédiction, par Mgr Phelan. — 3. Résultats du saint ministère. Ecole paroissiale. — 4. Paroisse irlandaise de Sainte-Anne.

1. — Le *Bulletin* de décembre 1886 a indiqué les raisons qui ont fait ériger deux paroisses distinctes pour les catholiques allemands et irlandais de Millvale, confiées l'une au P. Willms, supérieur de la communauté, et l'autre au P. Quinn. Il a été fait aussi mention des travaux entrepris par les catholiques allemands pour commencer une église spéciale à leur usage. Mais, entraînés par un zèle peu discret, ils avaient conçu le projet de la construire en brique, et dans de telles proportions, que la paroisse eût été grevée, pour de longues années, d'une dette

écrasante, et même, très probablement, ils ne seraient point arrivés à achever l'édifice.

Afin d'éviter les difficultés d'une telle entreprise, et dans le but aussi de réunir le plus tôt possible les éléments épars de la population catholique allemande, le P. Willms, qui prit la direction de la paroisse allemande après le P. Heizmann, résolut de bâtir une chapelle provisoire en bois, de moindres proportions, pour servir au culte divin, en attendant qu'on eût une église définitive. Voulant laisser libre l'emplacement destiné à celle-ci, il acheta quatre lots de terrain de l'autre côté de la rue ; et c'est là que se trouve actuellement cette chapelle provisoire, dédiée à saint Antoine de Padoue. Elle peut contenir environ quatre cents personnes. L'intérieur en est très joli et pieux : tout le monde s'y sent dans la maison du Seigneur. Les bancs sont en bois de frêne, et les trois autels en bois de chêne. Le sanctuaire est couvert d'un beau tapis, et, aux jours de fête, l'entrée de la sacristie, du côté du sanctuaire, est ornée de draperies en soie de couleur d'or. Les fenêtres de la chapelle, en style gothique, sont munies de vitraux portant des emblèmes religieux, dont l'un, celui du frontispice, représente les armes de la congrégation. La chapelle possède des ornements nombreux et très beaux, et, en outre, quatre belles statues, de près de 6 pieds de haut, sorties de la maison Froc-Robert de Paris, et représentant la sainte Vierge, saint Joseph, saint Antoine, patron de la paroisse, et saint François d'Assise. Le tout a coûté près de 70,000 francs. Cette dette a été amortie, dans l'espace de deux ans, de 57,000 francs, preuve éclatante de la générosité de nos pauvres gens, surtout pendant la dernière année, où l'usine qui entretenait la place a cessé tout travail.

Cet événement est venu justifier la prudente manière d'agir du P. Willms, car depuis quatre mois à peine avait-on pris possession de la chapelle provisoire, que l'immense usine fournissant du travail à toute la paroisse suspend ses opérations, après avoir fait banqueroute ; et, depuis près d'un an que cela dure, on ne sait pas quand on pourra reprendre les travaux, de sorte que tout le monde est dans la misère. Par suite du manque de travail, un millier de personnes environ ont quitté la ville pour aller s'établir ailleurs.

2. — La bénédiction de la chapelle provisoire, de Saint-

Antoine a été faite par Mgr Phelan. Ce jour-là, Millvale avait revêtu un air de grande fête. Dans les rues décorées de fleurs, de guirlandes et de drapeaux, on voyait se dérouler une immense procession, formée de toutes les corporations de Pittsburgh et d'Allegheny, et évaluée à près de 4,000 personnes. Le P. Mollinger, de Troy-Hill, donna le sermon en allemand; puis eut lieu la messe chantée par le P. Bernard Hell, assisté d'un Père capucin comme diacre, et du P. Schwab comme sous-diacre.

Après avoir procédé à la bénédiction de la chapelle, Mgr Phelan adressa quelques paroles à l'assistance. Il résuma brièvement les difficultés surmontées par les paroissiens de Saint-Antoine, et les félicita des résultats obtenus. Ensuite, il expliqua en quelques mots le caractère de la cérémonie, en faisant remarquer que si l'Église y déployait tant de solennité, c'est que, pour les catholiques, leurs maisons de prière n'étaient pas simplement des lieux de meeting, mais la résidence du Rédempteur des hommes, etc.

3. — Voici, pour ces deux dernières années, les résultats du saint ministère.

**1887** : 600 communions pascales, 13 mariages, 41 enterrements.

**1888** : 600 communions pascales, 19 mariages, 99 baptêmes, 39 enterrements.

L'école paroissiale de Saint-Antoine compte de 230 à 250 enfants. Quatre Sœurs du Tiers-Ordre de Saint-François y donnent l'enseignement.

4. — Après l'érection de la paroisse allemande de Saint-Antoine, les Irlandais gardèrent l'ancienne église de Sainte-Anne, qu'ils avaient d'ailleurs construite. Il restait alors seulement soixante-dix familles irlandaises, et cette poignée de gens avait à lutter contre une dette énorme. Mais, grâce à leur parfaite entente avec le P. Quinn, leur zélé pasteur, non seulement ils ont pu y faire face, mais encore exécuter des travaux importants, tels qu'un grand mur le long de l'église, travail rendu nécessaire par le percement d'une nouvelle route, et, en outre, une école destinée aux enfants anglais. A défaut d'une école catholique, ils allaient auparavant à l'école publique. Maintenant qu'ils possèdent une école spéciale pour eux, il y a de 60 à 80 enfants qui la fréquentent.

Quant au spirituel, la paroisse en général est bonne. On y compte, annuellement, environ 30 baptêmes, 6 mariages et 400 communions pascales. Nous avons eu une première communion de 36 enfants; 50 personnes ont eu le bonheur d'être confirmées, ce jour-là, par Mgr Phelan. Sa Grandeur s'est montrée très satisfaite de tout ce qui a été accompli depuis notre arrivée dans la paroisse; et pour encourager le bien, il a donné l'autorisation d'exposer le Saint Sacrement tous les premiers vendredis du mois. Vers la fin de l'année passée, presque tous les membres de la paroisse se sont approchés des sacrements, en vue de participer aux indulgences du jubilé accordé par Léon XIII.

---

## COMMUNAUTÉ DE MARIENSTATT (ARKANSAS)

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Changement de personnel. Santé éprouvée. — 2. Immigration. Amélioration sanitaire. — 3. Ministère. Processions. Confirmation. — 4. Œuvre des Noirs. Ecoles spéciales pour eux. — 5. Récoltes satisfaisantes.

1. — Au mois d'octobre 1886, les PP. Heizmann et Schløesser sont venus remplacer ici les PP. Zielenbach et Otten; le premier a pris la direction de l'Œuvre et le service religieux de Marienstatt et de Morrilton, le second a été chargé des stations de Saint-Vincent et d'Atkins. Personne ne sachant le polonais, il fallut abandonner Waren. Le P. Schløesser, peu accoutumé à parler l'allemand, était d'abord assez gêné pour faire les instructions en cette langue, mais au bout de peu de temps cela lui devint facile. Malheureusement, sa santé ayant eu à souffrir, pendant l'été de 1888, d'accès de fièvre réitérés, il se vit obligé de se rendre, en changement d'air, chez nos confrères de Scharpsburg, qui lui donnèrent la plus cordiale hospitalité; ce qui lui permit de se remettre entièrement. Pendant son absence, le P. Gross, venu de Pittsburgh, le remplaça pour le ministère d'Atkins et de Saint-Vincent.

Le P. Heizmann a eu à souffrir aussi de la fièvre l'été dernier, de même que les Frères. La santé du F. Térrence a nécessité un changement de climat. Il alla passer quelque temps à Pittsburgh, et de là reçut son obédience pour Détroit. Le F. Adol-

phus, venu de Pittsburgh, le remplaça, ici, comme cuisinier, et il remplit encore en ce moment cette charge, tandis que le F. Ammon cultive la vigne, et le F. Burchard a soin du jardin et de la basse-cour.

2. — L'immigration a été assez faible, ces dernières années, à cause de la sécheresse et de la fièvre. Cependant, l'année passée, plusieurs bonnes familles sont venues des Etats de Pensylvanie, mais, par contre, d'autres ont quitté le pays. Le nombre des familles de Morrilton et de Marienstatt est actuellement de 95, dont 69 allemandes, 17 françaises, 5 italiennes et 4 anglaises.

La mortalité diminue beaucoup : à mesure qu'on cultive les terres, le climat s'améliore. Ainsi, nous avons eu, en tout, huit décès d'enfants et treize d'adultes en deux ans.

3. — En général, nos fermiers sont de bons chrétiens, à l'exception de quelques familles françaises et italiennes qui négligent leurs devoirs religieux. Il est vrai que les Italiens demeurent à 24 kilomètres de l'église; il leur est donc difficile d'y venir régulièrement.

Nous faisons ici, en grande solennité et en public, les processions du Très Saint-Sacrement, des Rogations, du dimanche du Rosaire et du jour des Morts. Presque tous nos catholiques viennent y prendre part. Le jour de la confirmation a été également pour nous une belle fête : Mgr Fitzgerald, de Little-Rock, a administré ce sacrement à 60 personnes.

4. — Dans l'Arkansas, comme dans les États du Sud, les Noirs sont relativement très nombreux. Quelques Américains prétendent même qu'il y en a beaucoup trop. « C'est là le fléau de notre pays », disent-ils. Ils voudraient les avoir comme esclaves, pour travailler les terres basses, très malsaines, mais excessivement fertiles.

Le dernier Concile de Baltimore a prescrit des quêtes annuelles devant servir à faire donner des missions aux indigènes, surtout aux Noirs, et a exhorté tous les évêques à faire tout leur possible pour la conversion de ces pauvres gens, si malheureux. Dans ce but, Mgr de Little-Rock nous a obtenu les secours nécessaires pour bâtir deux écoles, l'une à Morrilton et l'autre à Conway, en faveur des enfants Noirs; et il nous envoie 200 francs par mois pour les deux Sœurs qui y donnent l'enseignement. L'école de Morrilton est actuellement fréquentée



par 63 enfants Noirs. La Sœur qui la dirige a été assez longtemps en Afrique, et elle sait à merveille gouverner son petit monde.

Pour que l'Œuvre en faveur des Noirs prit de l'accroissement, il faudrait qu'un Père pût s'en occuper. Actuellement, le même Père a les deux stations de Marienstatt et de Morrilton, qui sont éloignées de 3 kilomètres l'une de l'autre. Par n'importe quel temps il doit se rendre quatre fois par semaine de l'une à l'autre. Il lui reste donc peu de temps à consacrer aux Noirs. D'ailleurs, le même Père ne peut guère être chargé des Blancs et des Noirs, à cause des préjugés.

5. — Il reste encore un mot à dire de notre vigne et de la ferme. Les récoltes ont été bonnes en 1888, et tout le monde en est content. Pour notre part, nous avons vendu une assez grande quantité de vin, et il nous reste encore en cave 8,000 litres de la dernière récolte, que nous vendons généralement 1 franc le litre.

---

## STATIONS D'ATKINS ET DE SAINT-VINCENT

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Atkins. — Site. Nombreux protestants. Familles catholiques bien bonnes. —
2. Ministère. Ecoles. — 3. Paroisse de Saint-Vincent. Eglise restaurée. —
4. Confirmation. Ecole. — 5. Dévotion aux âmes du Purgatoire. — Mission par un Père Capucin : Visites du R. P. Provincial. — Amélioration sanitaire.

1. — Les stations d'Atkins et de Saint-Vincent sont desservies, depuis 1886, par le P. Schlæsser, qui s'y rend alternativement tous les quinze jours.

Atkins est une petite ville située à 5 lieues de la communauté de Marienstatt, et assise au pied d'une jolie colline, ce qui lui donne un aspect assez pittoresque. Le climat en est agréable et le sol passablement fertile.

Le voyageur qui se rend de Little-Roch, capitale de l'Arkansas, à Fort-Smith, aperçoit, en traversant Atkins, plusieurs églises surmontées d'un clocher, mais sans la croix de notre divin Rédempteur, ce qui indique que la population est presque entièrement protestante. Il ne s'y trouve, en effet, qu'une quarantaine

de familles catholiques, toutes allemandes. Ces braves gens, après avoir subi, sur le sol de l'Arkansas, maintes épreuves, commencent maintenant à s'y trouver un peu mieux.

2. — Au point de vue religieux, on ne peut rien désirer de mieux. Toutes les six semaines, il y a communion générale des jeunes gens et des jeunes filles. Les pères et les mères de famille s'approchent de la sainte Table à toutes les fêtes d'obligation. Pas un seul qui ne fasse ses Pâques.

En juin 1887, fête de la Sainte-Trinité, vingt-deux enfants se sont approchés, pour la première fois, de la sainte Table. En ce moment, neuf autres se préparent à ce grand jour.

Quant à l'école, le nombre des enfants qui la fréquentent est de 42; ils sont assez dociles et vont en classe autant qu'il leur est possible. En général donc, nous n'avons qu'à nous louer des bonnes dispositions de nos catholiques. En mars 1887, la pauvre petite église d'Atkins, construite en bois, a été enrichie de deux autels latéraux et d'une magnifique armoire servant aux ornements sacrés.

3. — La paroisse de Saint-Vincent est située sur un magnifique plateau; l'air y est pur et sain, mais le sol est peu fertile. La distance qui la sépare de la communauté de Marienstatt, résidence du Père, est de 18 kilomètres. Il la franchit ordinairement en deux heures, monté sur son âne, lorsque celui-ci n'est pas pris de caprices, ce qui lui arrive quelquefois.

La paroisse de Saint-Vincent compte 51 familles, dont 49 allemandes et 2 américaines. Ce qui a été dit des catholiques d'Atkins peut aussi s'appliquer à ceux de Saint-Vincent. Tous sont animés des meilleures dispositions et fréquentent assidûment les sacrements.

En 1887, l'église, dédiée à Notre-Dame du Perpétuel-Secours, a été restaurée par le P. Otten, et enrichie d'un magnifique maître-autel. Le presbytère est une des plus belles maisons, à 5 lieues à la ronde. Il a deux étages et a été bâti par le P. Otten, dont le souvenir restera longtemps gravé dans les cœurs des pauvres gens de Saint-Vincent.

4. — En novembre 1887, une trentaine d'enfants ont reçu le sacrement de confirmation des mains de Mgr Fitzgerald, évêque de Little-Rock. Durant cette belle cérémonie, deux beaux sermons ont été donnés, l'un en allemand par le P. Heizmann,

supérieur de la communauté de Marienstatt, et l'autre en anglais par Monseigneur lui-même.

Les enfants s'efforcent, par leur application et leur bonne conduite, de contenter leur pasteur et leur maîtresse d'école. Ils fréquentent régulièrement la classe et le catéchisme pendant cinq mois de l'année, mais la culture des champs ne leur permet pas d'y aller plus longtemps. Leur nombre est de 67. En mai 1887, 13 ont fait leur première communion.

5. — La dévotion aux âmes du purgatoire a été établie à Atkins, ainsi qu'à Saint-Vincent, au mois de décembre 1888, par le P. Schlæsser. Ces pauvres gens ont un attrait tout particulier pour cette belle dévotion : tous les dimanches, ils se font un pieux devoir de réciter, à l'église, le chapelet et les litanies pour les âmes du purgatoire.

Au mois de décembre 1886, un Père Franciscain a prêché une mission à Atkins, ainsi qu'à Saint-Vincent; elle a produit de très bons fruits.

En 1887 et 1888, le R. P. Provincial est venu visiter Saint-Vincent, ainsi qu'Atkins. Inutile de dire que ces visites ont grandement réjoui tous ces braves gens.

Durant ces deux dernières années, nous n'avons eu que sept décès à enregistrer, à Atkins, et huit à Saint-Vincent, preuve que le climat de l'Arkansas n'est pas aussi meurtrier qu'on l'avait dépeint jusqu'ici.

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A CONWAY

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Etat de la paroisse. Population. — 2. Ecole paroissiale. Ecole des Noirs. — 3. Personnel. — 4. Statistique du ministère.

1. — Conway est un chef-lieu de canton (*county seat*) situé à 40 kilomètres de Little-Rock, capitale de l'Arkansas. C'est là qu'a été fondée, il y a dix ans, la paroisse catholique de Saint-Joseph, confiée à nos Pères, et faisant partie de notre colonie de l'Arkansas. Depuis cette époque, l'œuvre a passé par des épreuves persistantes et bien douloureuses, causées par des

sécheresses et des maladies qui ont affligé le pays. Aussi la population catholique a-t-elle très peu augmenté pendant les sept premières années. Maintenant la situation s'est un peu améliorée. Les deux années qui viennent de s'écouler ont été exceptionnellement bonnes, et la colonie commence à faire quelques progrès.

La paroisse compte à présent de 95 à 100 familles, à peu près 500 âmes, appartenant à cinq nationalités différentes. Les Allemands forment la grande majorité, et ce sont eux qui semblent le mieux réussir pour la culture du coton et de la vigne. C'est cette diversité de langues et d'éléments qui rend le saint ministère si difficile au Père qui a la charge de l'œuvre. Il est obligé de prêcher en trois langues (français, anglais et allemand). Pour le catéchisme, les Sœurs de Saint-Joseph lui prêtent un concours précieux. Elles instruisent généralement les enfants français, qui presque tous persistent à ne pas vouloir apprendre l'anglais.

2. — L'école paroissiale qu'elles dirigent compte 40 garçons et 32 filles ; elles se donnent beaucoup de peine pour procurer à ces enfants une éducation solide et chrétienne. Le plus grand obstacle à cet égard, c'est qu'en hiver les chemins sont si mauvais qu'on ne peut presque pas y passer ; en été, au contraire, les chaleurs sont excessives ; et comme les familles catholiques sont pour la plupart à une assez grande distance de l'église et de l'école, il s'ensuit qu'il est rare que plus des deux tiers des enfants inscrits, ou même la moitié, soient présents à l'école. La diversité des langues rend encore l'enseignement extrêmement difficile : nous avons une division anglaise, une division allemande, une division polonaise, etc.

Nous avons aussi une école des Noirs, subventionnée par l'évêque. Les ministres protestants en sont très mécontents, et les pauvres Sœurs de Saint-Joseph qui la dirigent forment généralement le thème favori de leurs prêches du dimanche ; mais l'école des Noirs n'en continue pas moins à être fréquentée par 30 à 40 enfants.

3. — C'est le P. Eugène Schmidt qui est chargé de la paroisse, depuis le mois d'octobre dernier. Il remplace le P. Steurer, contraint, par suite de maladie, de rentrer en France. Ce dernier s'est acquis des mérites tout particulier par le zèle infatigable avec lequel il a si longtemps travaillé au développement de la

paroisse. L'église magnifique qu'il a bâtie après le désastre de 1884 en témoigne plus que tout le reste. On garde également un excellent souvenir de la patience avec laquelle il a partagé les épreuves de ses paroissiens pendant les années mauvaises, et ceux-ci aiment à espérer qu'il pourra bientôt revenir au milieu d'eux.

4. — Voici la statistique du ministère pendant les deux dernières années.

1887 : 11 baptêmes, 9 enterrements, 6 mariages, 30 premières communions.

1888 : 20 baptêmes, 13 enterrements, 7 mariages, 3 premières communions.

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOACHIM, A DÉTROIT

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Personnel. Santé. — 2. Saint Ministère. — 3. — Confréries. — Associations. 4. Première communion. — Confirmation. — 5. Réception du nouvel évêque. — 6. Difficultés avec l'administration de l'ancienne église. — Décision en faveur de saint Joachim. — 7. Construction d'une école. — Ouverture. Bénédiction par Mgr Foley. — 8. Voyage du P. Daugelzer au Canada. — 9. Visites.

1. — Le P. Michel Dangelzer, chargé, comme curé, de la paroisse de Saint-Joachim, a avec lui, en ce moment, le P. Meyer, appelé, en novembre 1888, à remplacer le P. Roth. Le F. Térance, qui a le soin du matériel et de la sacristie, est aidé, depuis trois mois, par un postulant de dix-sept ans, d'une bonne famille canadienne de la paroisse. Ce jeune homme va partir incessamment pour Pittsburgh, afin d'y achever son temps de probation.

2. — La paroisse de Saint-Joachim, que nous avons à desservir, a une étendue d'au moins 4 milles anglais, et est formée d'environ sept cents familles, venues pour la plupart des campagnes ou des bois de Québec ou de Montréal. Malheureusement, il existe un antagonisme prononcé entre ceux qui arrivent de Québec et ceux qui viennent de Montréal, ce qui fait que l'union dans la paroisse laisse assez sensiblement à désirer. De plus, les anciennes familles établies à Détroit depuis des centaines d'années, se tiennent à l'écart et ne veulent pas se mêler aux nouveaux venus, qu'ils traitent d'ignorants, etc.

Nous avons cependant quelques familles bien bonnes et bien fidèles à remplir leurs devoirs. Dans l'ensemble, si notre ministère n'est pas aussi consolant qu'on pourrait le souhaiter, nous sommes heureux de constater d'année en année, un progrès marquant vers le bien. Notre église est souvent fréquentée par les familles qui nous environnent, soit anglaises, soit allemandes. Il en est de même du confessionnal où, presque chaque jour, nous faisons usage de trois langues.

Dans le diocèse de Détroit, le temps pascal commence le premier dimanche du Carême, pour ne se terminer que le jour de la Trinité. Or, l'année dernière, nous avons distribué, pendant cette période, plus de 4,500 communions, et entendu au moins autant de confessions.

3. — Ce bien est beaucoup aidé par les confréries érigées canoniquement depuis quelque temps. Celle du Saint-Sacrement, pour les hommes, se compose de 62 membres; celle de Sainte-Anne, pour les femmes, de 130. Outre ces deux associations, le P. Supérieur s'occupe activement de la formation d'une Société ou conférence de Saint-Vincent de Paul, pour secourir les familles pauvres, si nombreuses dans la paroisse. Le P. Meyer a la direction de la congrégation de la Sainte-Vierge, pour les jeunes personnes, et de celle de Saint-Louis de Gonzague, pour les jeunes gens.

Outre ces confréries, il y a encore d'autres associations qui ont un but de bienfaisance mutuelle : elles sont plus ou moins attachées à l'église paroissiale, et c'est le curé de la paroisse qui en est de droit le directeur spirituel. Celle de Saint-Jean-Baptiste, une des plus importantes, compte 80 membres.

4. — Parmi les nombreuses fêtes que nous pourrions mentionner, il en est une qui est toujours un sujet de consolation et pour les pasteurs et pour les fidèles : c'est celle de la première communion. En 1887, le P. Julien, appelé depuis à la Trinidad, eut le bonheur d'y préparer plus de cent enfants. L'année dernière, leur nombre fut de 83 ; c'est le P. Roth qui leur prêcha la retraite préparatoire.

Comme il n'y avait pas eu de confirmation depuis deux ans, à cause de la vacance du siège épiscopal de Détroit, le P. Supérieur invita l'ancien évêque, Mgr Borgess, qui s'est retiré dans une maison de campagne des environs, à venir la donner. Sa Gran-

deur voulut bien accepter; et, le 17 juin 1888, il conféra ce sacrement à plus de 180 de nos enfants, ainsi qu'à plusieurs adultes convertis.

5. — Après être resté vacant pendant près de seize mois, le siège de Détroit a été enfin pourvu d'un nouveau titulaire : au mois d'octobre dernier, Rome a nommé le docteur Foley de Baltimore, évêque de Détroit. Dès la nouvelle de sa nomination, prêtres et laïques s'occupèrent de lui préparer une réception digne de la ville. Et comme le nouvel élu était un Américain, toutes les diverses corporations s'associèrent à ce mouvement. Le P. Supérieur fut nommé membre du Comité chargé d'organiser les détails de la fête. Le sacre de Mgr Foley devant se faire à Baltimore, le Père profita de cette occasion pour aller à Pittsburgh faire sa retraite annuelle, et de là se rendre au lieu fixé pour la cérémonie. Vingt-trois prêtres et trente laïques de Détroit s'y étaient rendus également. En outre, vingt-cinq évêques assistèrent à cette consécration, faite dans sa cathédrale, par S. Em. le cardinal Gibbons, ami intime du nouveau prélat.

Le 23 novembre (1888), Mgr Foley fit son entrée dans la ville de Détroit. Un train spécial, portant une députation de six cents personnes, tant laïques que prêtres, s'était rendu à la rencontre de l'évêque jusqu'à Toledo, à 90 milles de Détroit. Aux approches de notre ville, le train s'arrêta, et Monseigneur put voir un beau spectacle. Toute la ville semblait en feu. Les sociétés de la ville accouraient de toutes les paroisses pour aller recevoir leur nouvel évêque. Chaque homme portait un flambeau ou une torche. Monseigneur suivit la procession formée par des sociétés civiles et militaires, au nombre de près de 25,000 hommes. Les 600 délégués étaient à la suite de l'évêque, tous dans de beaux carrosses à deux chevaux. La procession passa par les principales rues, qui étaient illuminées, et dura environ deux heures. Arrivée au palais épiscopal, Sa Grandeur monta sur une estrade, tandis que les sociétés défilaient devant elle, en la saluant. Pendant près de trois quarts d'heure, cette foule immense put jouir de beaux feux d'artifice, préparés pour cette occasion, et représentant, les uns, la ville de Détroit; d'autres, la Vierge immaculée; d'autres, les noms de Mgr Foley avec les armes de l'évêché de Détroit, et les armoiries du Souverain Pontife.

6. — Notre précédent *Bulletin* indiquait les raisons qu'on avait eues de démolir, en 1886, l'ancienne église de Sainte-Anne, et de construire à sa place deux églises distinctes, pour les deux nouvelles paroisses de Saint-Joachim et de Sainte-Anne, la première placée, comme l'ancienne, à l'est de la ville, et la seconde à l'ouest. La vente de l'ancienne église et des propriétés qui en dépendaient avait rapporté la somme de 200,000 piastres. En toute justice, chacune des deux paroisses devait recevoir la somme de 100,000 piastres. La corporation qui administrait légalement les revenus de l'ancienne et unique église, alloua d'abord certains crédits pour la construction de l'église et du presbytère de Saint-Joachim; mais, une fois ces travaux terminés, elle manifesta l'intention d'appliquer tous les fonds qui restaient à la paroisse de Sainte-Anne. Le P. Dangelzer devait soutenir les droits de Saint-Joachim, qui comptait d'ailleurs de 600 à 700 familles, tandis que la nouvelle paroisse de Sainte-Anne n'en avait que 350. Toutefois, ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à les faire reconnaître. Après bien des contestations, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici, Mgr l'Evêque de Détroit porta une décision qui obligeait le trésorier de la corporation de la nouvelle église de Sainte-Anne à rendre à la paroisse Saint-Joachim une somme de 21,800 piastres. Sur ces entrefaites, arriva de Rome l'acceptation de la démission de Mgr Borgess et la nomination du R. P. Joos, comme administrateur. Celui-ci ratifia la décision prise précédemment par Mgr Borgess, et ainsi se termina cette affaire.

7. — Dès qu'il fut en possession de la somme allouée, le P. Dangelzer fit l'achat d'un terrain près de l'église, pour y bâtir une nouvelle école. Les travaux de construction commencés au mois de mai 1888 furent terminés au mois de décembre suivant. Cette école est située à 20 pieds de l'église et à 11 de notre maison d'habitation. Bâtie en forme de croix, elle mesure 80 pieds de front et 105 de longueur ou profondeur. Elle a trois étages et un soubassement; sur le devant du bâtiment, se trouvent deux grandes entrées. Le premier étage est réservé aux filles; le deuxième, aux garçons; et le troisième forme une salle immense pour les réunions de la paroisse ou pour les jeux des enfants. L'école est chauffée à l'air chaud, au moyen d'un système nou-



veau qui renouvelle l'air dans les appartements toutes les 15 minutes.

Le 10 décembre fut fixé comme jour d'ouverture. Les familles de la paroisse s'étaient colisées pour préparer un grand banquet et un bazar. Le nouvel évêque, Mgr Foley, arrivé depuis quelques jours dans le diocèse, accepta gracieusement de venir présider le souper qui se donnait dans la grande salle. Le prix du billet d'entrée était de 2 fr. 50. Plus de 1200 personnes, au nombre desquelles étaient les plus notables de la ville, prirent part à cette fête.

Mgr Foley répondit en français, et en anglais aux trois compliments qui lui furent adressés, l'un par le P. Supérieur, l'autre par un des marguilliers, et le troisième au nom des enfants.

Le 13 janvier, Mgr Foley est venu de nouveau chanter la messe pontificale et bénir solennellement l'école. Le R. P. Provincial assistait à cette nouvelle fête.

Actuellement, près de 500 enfants fréquentent l'école, et nous avons encore de la place pour 500 de plus.

Les frais de construction de cette école se sont élevés à 26,000 piastres. Pour diminuer notre dette, nous avons fait une quête dans nos familles, qui nous a rapporté 1,400 piastres. Le bazar en a donné 1,500; de telle sorte que nous ne devons plus actuellement que 3,000 piastres. Et encore nous reste-t-il une ancienne propriété qui est actuellement mise en vente.

8. — Nous avons mentionné plus haut, au nombre des sociétés de bienfaisance mutuelle, celle de Saint-Jean-Baptiste. Au mois de juin 1888, les membres de cette société choisirent le P. Supérieur, leur chapelain, pour les représenter au congrès des Canadiens français, qui devait se tenir dans la petite ville de Nashua, dans l'Etat du New-Hampshire. Comme tous les frais du voyage étaient couverts par la société, le P. Dangelzer accepta cette mission.

Ce congrès dura trois jours. Plus de 500 délégués, tant prêtres que laïques, étaient venus de toutes les parties des Etats prendre part à cette réunion patriotique. Le quatrième jour, les Canadiens des Etats de l'Est, car c'est là qu'ils sont les plus nombreux, étaient convoqués pour une démonstration nationale. Plus de 10,000 hommes portant leurs emblèmes nationaux et des étendards montrant à quelle paroisse apparte-

naient les différentes sociétés, marchaient en procession à travers les rues de Nashua. Le gouverneur, le sénateur, en passaient la revue.

Le soir, eut lieu un banquet national auquel prirent part, outre les délégués des différents Etats, le gouverneur du New-Hampshiré, le sénateur Bellaire, le maire de la ville et deux membres du parlement de Québec. En cette circonstance, le P. Supérieur fut appelé à répondre au toast adressé à nos prêtres par le président.

Sa mission accomplie, le P. Supérieur repartit pour Montréal, remonta le golfe de Saint-Laurent et débarqua à Québec. Son Eminence Mgr le Cardinal était en tournée pastorale. Mais les directeurs du grand Séminaire et de l'Université de Laval lui firent un accueil très cordial, particulièrement Mgr Paquet et Mgr Duhamel. Celui-ci invita même le P. Dangelzer à prendre part à un pèlerinage qui devait se faire le lendemain à Sainte-Anne de Beaupré. Bien plus, il voulut l'accompagner lui-même et lui montrer en détail les beautés des environs de Québec. « Voilà, mon cher Père, lui dit-il, voilà ce que votre congrégation aurait dû accepter autrefois. » Ce pèlerinage est maintenant desservi par quinze Pères rédemptoristes. Depuis qu'ils sont là, au moyen de dons et de souscriptions, ils ont élevé une magnifique basilique en l'honneur de la patronne du Canada, avec un hôpital et un établissement pour les Sœurs.

Pendant cette semaine d'absence, le P. Supérieur eut donc l'occasion de visiter les divers établissements de Québec, de Montréal, de Kingston et de Toronto.

9. — Avant de terminer ce *Bulletin*, mentionnons les visites de quelques confrères, que l'on est toujours si heureux de revoir après une longue absence. Ainsi, au mois d'août 1887, le P. Frécenon vint passer quelques jours au milieu de nous avec le Préfet apostolique de Saint-Pierre Miquelon, qu'il accompagnait. Nous avons eu également, pendant une quinzaine de jours, le P. Healy de Blackrock. Enfin nos confrères de Pittsburgh sont aussi toujours heureux de venir prendre quelques jours de repos à Détroit.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, BAY-CITY

NOVEMBRE 1888 — DÉCEMBRE 1889

1. Notions sur le pays. — 2. Les premiers missionnaires. Constructions d'églises. — 3. Bon accueil fait à nos Pères. Débuts consolants. Projet de construction d'une nouvelle église.

1. — La paroisse de Saint-Joseph, confiée depuis le 16 novembre 1888 au zèle de nos Pères par Mgr Richter, évêque de Grand Rapids, est située presque au centre de la ville de Bay-City.

Avant 1838, le terrain où se trouve actuellement cette ville et quelques villages environnants était une vaste forêt appartenant aux Indiens, qui y avaient leurs huttes et la parcouraient en tous sens, à la poursuite des animaux sauvages. Mais, en 1837, l'homme rouge vendit toutes les terres de la vallée de Saginan au gouvernement américain, et on ne le vit plus. A partir de cette époque, grâce à l'activité, à l'énergie et à la persévérance de hardis pionniers, parmi lesquels figuraient avec honneur deux Français, MM. Tremblay et de Marsac, la belle vallée de Saginan fit rapidement place à une jolie petite ville, nommée Bay-City, admirablement située sur les bords de la rivière Saginan, que remontent et descendent en été des vapeurs et des trois mâts.

Aujourd'hui, 35,000 habitants occupent la partie est de la ville, et 15,000 la partie ouest, qui se trouve sur le bord opposé de la rivière. Trois lignes de chemin de fer la sillonnent déjà, et, cette année, une quatrième va la relier aux plus grands centres de l'Amérique. A voir les émigrants qui y affluent sans cesse, on peut croire que, dans un avenir peu éloigné, Bay-City deviendra une grande ville.

2. — Ce fut en 1829 que les premiers missionnaires y arrivèrent; d'autres les suivirent, et en 1851, grâce aux efforts et à la bonne volonté des Canadiens, on put construire la première église. Comme le nombre des catholiques augmentait toujours et comptait, outre les Canadiens, des Irlandais, des Allemands et des Polonais, on fut obligé de bâtir de nouvelles églises pour ces diverses nationalités. Maintenant chacune d'elles a son église propre. Les Canadiens français en ont même deux, dédiées toutes les deux à saint Joseph.

3. — Pour nous qui sommes les derniers arrivés et les seuls

religieux dans ce vaste champ du Seigneur, nous y avons reçu fort bon accueil. Les paroissiens semblent heureux et fiers de leurs nouveaux prêtres, qui, disent-ils, sont plus Canadiens qu'eux-mêmes et mettront leur église à la hauteur de toutes les autres. Aussi viennent-ils souvent s'approcher des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et assistent-ils avec assiduité aux offices.

Jusqu'à l'arrivée du P. Weckel, c'est-à-dire jusqu'au 31 décembre dernier, le P. Roth, durant l'espace d'un mois et demi qu'il était resté seul, a pu distribuer 1,132 communions; depuis l'arrivée du cher Père, elles ont augmenté, et les confréries de Sainte-Anne et de la Sainte-Vierge ont été formées. Bientôt nous aurons la confrérie des jeunes gens, sous le patronage de saint Louis de Gonzague, qui, jointe à celles qui existaient déjà avant notre arrivée, nous permettra de diriger dans la bonne voie la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse.

Ces nombreuses confessions et communions, l'empressement des Canadiens à entrer dans la nouvelle confrérie, le beau présent qu'il nous ont fait à Noël d'une somme de 570 francs et d'une belle pyxide en or sont pour nous des marques certaines de leur estime, et nous donnent l'espoir de faire le bien dans notre nouvelle paroisse. Sans doute nous ne manquerons pas de difficultés pour diriger les 700 familles qu'elle renferme, pour entretenir son école dirigée par neuf Sœurs Dominicaines, pour payer bien des dettes du passé; mais, avec le secours d'en haut, nous espérons en triompher. Déjà la paroisse prend une bonne direction, un plus grand nombre d'enfants fréquentent l'école, 2,500 francs ont été payés des anciennes dettes, et, à la fin de l'année, nous aurons soldé ce qui en reste. Nous avons même le projet de commencer, dès l'année prochaine, une nouvelle église, car celle qui existe est bien trop petite pour nos paroissiens. Espérons qu'avec la grâce de Dieu nous pourrons accomplir ce travail important.

---

## COMMUNAUTÉ DE N.-D. DU CARMEL, A PARA (BRÉSIL)

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Nos premiers défunts, les PP. Bruyère et Descot. — 2. L'Œuvre du séminaire-collège. Admission d'externes. Nombre d'élèves. — 3. Section des petits séminaristes. — 4. Bonnes dispositions des enfants. Etudes. — 5. Distributions des prix. — 6. Epidémie de variole. Accident au P. Berthon. — 7. Maisons de campagne. — 8. Ministère au Carmo et au dehors. — 9. Visites. — 10. Evangélisation du Haut-Amazone.

1. — Ouvrons notre second *Bulletin* de Para par un pieux souvenir à nos chers morts, les PP. Jean Bruyère et Léon Descot, qui se sont succédé de quelques jours seulement dans la tombe.

Dès les premiers mois de notre arrivée à Para, le P. Jean Bruyère, au retour d'une promenade, fut pris de crachements de sang, suite de la maladie de poitrine qui le minait depuis longtemps, et à laquelle il a succombé. Pendant les grandes vacances, il alla passer un mois à Marajò, pays renommé pour sa salubrité, ce qui lui fit grand bien ; mais, après son retour à Para, le mal se fit de nouveau sentir, et le médecin conseilla un prompt retour en France. Ce cher Père nous quitta donc le 2 avril 1887, pour rentrer à la Maison-Mère. Il nous écrivait ensuite qu'il avait bon espoir de revoir le Para. Mais ses espérances, hélas ! ne devaient pas se réaliser. On sait, en effet, qu'il est mort au sein de sa famille, le 21 juin 1887.

Le P. Jean Bruyère était une de ces heureuses natures qui sont un trésor pour une communauté. Plein de zèle pour la formation de la jeunesse, il eut, comme maître d'étude et surveillant, une large part dans la difficile besogne des premiers mois.

Quinze jours après le départ du P. Bruyère, le P. Léon Descot, nouvellement arrivé au Para, fut pris d'un violent accès de fièvre typhoïde, qui résista à tous les traitements. Le médecin le visitait jusqu'à trois fois par jour, et le Père préfet de santé ne le quittait presque pas. Le 5 mai 1887, le cher malade rendit le dernier soupir, laissant toute la communauté dans les plus vifs regrets. On l'avait demandé à la Maison-Mère pour venir prendre la direction de la musique, et il s'était mis avec ardeur à la besogne. Vrai artiste, sous plus d'un rapport, il a embelli notre

petit théâtre d'une toile très remarquée. C'est lui, également, qui a transformé, en grande partie, notre petite cour intérieure, autrefois dans un si pitoyable état, en un joli petit jardin orné de fleurs. Il n'a pas eu le temps de jouir de son travail.

Quand on considère que Dieu aime à se choisir des victimes parmi les âmes les plus pures, on ne s'étonne pas qu'il nous ait sitôt ravi le P. Descot; car de lui aussi on peut dire : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa*.

2. — Notre première année au Para avait été marquée par des épreuves. Sa Grandeur, reconnaissant pour nous la difficulté de continuer notre œuvre avec un séminaire pur et simple, où il y aurait peu de vocations, finit par permettre de recevoir des externes dans les cours primaires.

Mais, vers le même temps, un chanoine assez en vogue détruisait notre projet et nos espérances, en ouvrant un externat d'enseignement primaire, à deux pas de notre maison, dans les bâtiments mêmes du grand séminaire, laissé vacant par la retraite des PP. Oblats de Saint-François de Sales et la dispersion des quelques séminaristes qui le composaient.

Le nouvel établissement eut une brillante rentrée, et le séminaire du Carmo se trouva réduit au petit nombre de 72 élèves. Plusieurs de nos anciens internes avaient passé à la nouvelle œuvre : mais celle-ci n'a pu tenir longtemps.

Depuis cinq ou six ans, d'ailleurs, le Para fait des progrès sous le rapport de l'instruction. Chaque année voit surgir quelque nouvel établissement d'enseignement secondaire et d'enseignement primaire. C'est par demi-douzaine que l'on compte les premiers, et l'on ne compte plus le nombre des petites écoles primaires pour garçons et filles. Mais les internats ne sont pas nombreux et ont peu d'élèves.

3. — Nous avons fait, dans notre œuvre, un choix de nos meilleurs enfants, pour en former une section à part, qui renferme nos séminaristes proprement dits : ils sont en ce moment au nombre de douze, dont six portent la soutane; ils nous donnent pleine satisfaction pour leur piété et leur travail. Deux d'entre eux ont terminé leur philosophie, et attendent une décision de Monseigneur pour aller, en Europe, faire leur théologie. Nous espérons bien voir leur nombre augmenter, si la province nous conserve les bourses qu'elle a

votées par le passé, en leur faveur; car ici bien peu de familles aisées consentent à seconder les enfants qui montrent quelques dispositions pour l'état ecclésiastique.

4. — Au point de vue religieux, nous sommes également satisfaits de nos enfants en général. Les confessions et les communions sont devenues quasi hebdomadaires parmi eux. Tous les premiers vendredis du mois, la grande majorité s'approche de la Sainte-Table, avec les membres déjà nombreux de la confrérie du Sacré-Cœur, dont nous avons la direction à Para.

Sous le rapport des études, nous suivons toujours l'ancien programme de l'établissement, en nous rapprochant le plus possible de celui des examens officiels. Monseigneur n'ayant pas encore jugé opportun que nous préparions aux examens universitaires, nos enfants se retirent, après deux ou trois ans de cours secondaires, pour achever leur préparation avec des professeurs particuliers, qui sont assez souvent leurs interrogateurs à la commission des examens. Jusqu'ici, les élèves sortis du séminaire ont eu autant de succès que ceux des autres établissements.

5. — Depuis trois ans, nous n'avons eu qu'une fois l'honneur de posséder Mgr de Macédo pour présider nos distributions de prix. En 1887, c'est le premier vicaire général, M. l'abbé José Grégorio Coêlho, qui remplaça Sa Grandeur. Il prononça un discours fort sympathique pour notre Congrégation, nos Pères de Rome, ses anciens directeurs, et la nouvelle Communauté de Para, qu'il regarde, a-t-il dit, « comme une des meilleures bénédictions qu'ait reçues le diocèse ». Il termina par un chaleureux *vivat* en l'honneur de notre cher Institut et des nouveaux directeurs du séminaire.

Cette année, la maladie nous privait de Monseigneur et de son vicaire général. A leur défaut, M. l'Administrateur du diocèse, le chanoine Muniz, et M. le Gouverneur de la province présidèrent notre petite fête de famille. Elle avait attiré beaucoup de monde. On se dispute, en effet, les cartes d'entrée, depuis la belle représentation littéraire et dramatique que nos élèves ont donnée, le 21 avril dernier, en l'honneur des noces d'or de Léon XIII. A la suite de ces deux dernières fêtes, on a été unanime à féliciter le P. Berthon de l'aisance et de l'entrain avec lesquels les enfants ont représenté leurs drames traduits

en partie par eux du français en portugais, et préparés uniquement pendant les récréations du dimanche et du jeudi.

La musique instrumentale, inaugurée le jour de la fête de saint Joseph (1888), trois mois à peine, après l'entrée en charge du F. Acace, a aussi bien rehaussé nos fêtes. Ici, plus que partout ailleurs, la musique instrumentale et le piano entrent, pour une large part, dans l'éducation, aussi les parents ont-ils vu, avec une satisfaction bien marquée, quelques élèves jouer des morceaux sur le piano, avec accompagnement de flûtes et de violons.

6. — Par une protection toute spéciale de Notre-Dame du Mont-Carmel, l'état de nos santés a été assez satisfaisant, ces deux dernières années. Voilà bientôt un an que la variole règne à l'état épidémique dans presque toute la province du Para, et nous n'en avons eu, au séminaire, qu'un seul cas assez bénin, vers les derniers mois de 1888. Espérons qu'elle nous épargnera encore à l'avenir, car elle est loin de diminuer en ville, où il y a en ce moment sept ou huit décès par jour.

Pour l'année 1887, il reste encore à enregistrer l'accident arrivé au P. Berthon, à Marajò. Au moment où notre confrère mettait pied à terre pour prendre un bain à marée basse, il se sentit tout à coup blessé comme par un poignard, un peu au-dessus du mollet. La douleur était atroce, et le cher Père avait toute la jambe et le côté paralysés. Il put néanmoins retrouver assez de force pour rentrer à la maison, après avoir bandé sa plaie avec un mouchoir. Là, nous pûmes voir ce dont était capable la queue d'une raie. Le dard s'était ouvert, dans la jambe, un passage de la largeur du pouce et de 7 ou 8 centimètres de profondeur. L'espèce d'humeur visqueuse qui recouvre la défense de l'animal, est un venin des plus violents. Bien que ne se mêlant pas à la circulation du sang, il insensibilise les chairs dans toute la région de la plaie. Un grand nombre de pêcheurs de la côte demeurent estropiés par suite de ces accidents.

Le médecin de la localité, appelé en toute hâte et accoutumé à traiter ces blessures, cautérisa immédiatement à l'ammoniaque, et proscrivit au malade le repos le plus complet. Il craignait, dès les premiers jours, un fort érysipèle, qui heureusement, ne se déclara point. Le patient eut la fièvre pendant



quatre jours. Grâce à des soins continus, la blessure prit enfin une meilleure apparence, peu à peu les chairs putréfiées tombèrent, et, après sept longs mois de suppuration, la plaie se ferma.

7. — Souré a été, ces deux dernières années, le *sanitarium* préféré de la communauté. Tous, en effet, s'accordent à reconnaître que ce point est le plus convenable pour une maison de campagne. Jusqu'ici, cependant, nous nous sommes contentés d'y louer une maison bien modeste, pour y passer, à tour de rôle, une partie des vacances.

Il serait bien à désirer que nous pussions faire mieux. Souré est une grande paroisse de 8 à 10.000 âmes, dispersées sur un territoire presque aussi grand qu'un de nos départements. La population a fait faire plusieurs démarches, cette année, à l'évêché et auprès du P. Supérieur, pour que nous en prissions la direction. Elle est sans prêtres depuis cinq ans. Pendant notre séjour à Souré, nous y faisons tout le bien que nous pouvons. Cette année, nous avons visité plusieurs points de l'intérieur, et un certain nombre de *fazendas*. Partout on nous a reçus avec plaisir, et nous avons pu constater par nous-mêmes qu'il y aurait là un grand bien à faire. A l'intérieur, l'indifférence est beaucoup moins grande qu'à Souré. On y garde encore religieusement le souvenir des vaillants religieux qui ont autrefois évangélisé toute cette grande île de Marajò. Les populations y sont généralement dociles, simples, aimant le prêtre. La plainte qui revenait à chaque instant, dans nos entretiens avec eux, c'était de n'avoir point de *vigario* (curé).

8. — Au *Carmo*, notre ministère se borne aux confessions dans notre église. C'est celle où il y en a le plus, dit-on, à cause de la facilité qu'ont les fidèles d'y trouver, matin et soir, quelque Père pour les entendre.

Depuis l'année dernière, nous sommes chargés de l'aumônerie du pensionnat de Saint-Antoine, dirigé par les religieuses italiennes de Sainte-Dorothée. Cet établissement compte environ cent quarante enfants internes, et une vingtaine de religieuses. Nous avons aussi la desserte, tous les dimanches et jours de fête, d'une petite chapelle de Saint-Jean, en dehors de la ville. L'année dernière, quelques Pères ont été chargés *par intérim* de l'hôpital des aliénés et des lépreux à une bonne heure de la ville, du catéchisme et du service religieux de l'arse-

nal de marine. Souvent on vient de l'hôpital de la Miséricorde chercher quelque Père pour l'administration des sacrements. Chaque fois que le malade est un anglais, c'est le P. Desnier qui est appelé. Il a déjà eu la consolation d'en ramener plusieurs à la vraie foi ; aussi la colonie anglaise lui donne-t-elle des témoignages non équivoques de sa gratitude.

Nous avons commencé à prêcher à certaines solennités, et, sur la recommandation de Monseigneur, quelques Pères font des conférences aux religieuses des hôpitaux et de Saint-Antoine. Enfin nous continuons, autant que possible, à rendre service à MM. les Curés de la ville, pour les solennités religieuses.

9. — Depuis la suppression du grand séminaire, qui a fait place à l'école *San-José*, notre établissement est devenu le pied-à-terre des religieux étrangers, qui sont de passage au Para. Ainsi, en 1887, nous avons hébergé, pendant dix jours, trois Pères franciscains de la province d'Assise, se rendant à Manaos, et deux en 1888.

Parmi nos hôtes de l'année 1887, nous devons encore signaler un Père Jésuite, que nous avons eu pendant près d'un mois au séminaire. Il avait été envoyé pour prêcher deux retraites : celle du clergé et celle des Sœurs de Sainte-Dorothée. Etant tombé malade, il dut être remplacé pour celle du clergé ; mais il put, toutefois, prêcher celle des Sœurs. Les Pères Jésuites n'ont que deux établissements d'instruction au Brésil : ceux de la province de Rome ont le collège d'Itu, qui passe pour le meilleur établissement d'éducation du Brésil ; ceux d'Allemagne en ont un autre à Nova-Hamburgo.

Mentionnons enfin les trois Oblats de Saint-François de Sales, avec lesquels nous avons eu les relations les plus fraternelles. Monseigneur les avait fait venir pour prendre la direction du grand séminaire ; mais l'œuvre ne pouvant se soutenir, faute de ressources, ils passèrent dans la République de l'Equateur, à Rio-Bamba, où ils étaient appelés par l'évêque de Mayobamba.

10. — On sait que la *catéchèse*, ou évangélisation des Indiens du Haut-Amazone, a été confiée aux religieux Franciscains, qui ont un préfet apostolique résidant à Manaos, capitale de la province des Amazones. L'un d'eux, ancien missionnaire, qui avait parcouru tout le territoire compris entre le Pérou, la Bolivie et l'Amazone jusqu'à Vénézuëla, nous a donné des dé-

tails très intéressants sur ces contrées. On ne sait guère au juste, paraît-il, le nombre des Indiens sauvages, répandus sur toute l'étendue de ce vaste territoire, et principalement dans l'intérieur des forêts insondables des Amazones. « On a voulu, dit à ce propos le missionnaire Capucin, nous faire croire qu'il n'y avait que 500,000 Indiens encore à l'état sauvage. Qui donc en a fait le recensement? Nous autres missionnaires, nous sommes convaincus qu'il y a en bien davantage. »

Le fait est que presque chaque province du Nord a ses tribus d'Indiens non civilisés, et que la majeure partie du territoire brésilien est encore leur domaine. Les Pères Jésuites ont eu autrefois, au milieu de ces tribus, des missions florissantes, fondées quelques années après la conquête portugaise. Le P. Antonio Vieira, le Bossuet portugais, avait la direction des missions du Para et de l'Amazone. C'était le grand défenseur des pauvres Indiens. Les récits des brillants succès de son apostolat sont propres à exciter de l'enthousiasme. Certes, ils ont travaillé sur ce sol brésilien, ces héroïques enfants de Saint-Ignace. Ce sont eux, en effet, qui ont construit toutes ces églises, aujourd'hui désertes, et n'ayant plus même un prêtre pour y célébrer les saints mystères. Ce sont eux qui ont civilisé les quelques tribus indiennes, qui ont fini par se mêler aux colonies européennes. Le grand rêve de Vieira, comme aussi le motif de sa grande lutte contre le gouvernement colonial portugais, c'était la liberté des Indiens. *L'Indien libre dans sa terre libre*, voilà ce qu'il voulait pour faire un peuple. Mais une colonisation de cette nature ne plaisait guère aux gouverneurs envoyés au Brésil, qui voulaient, disent les critiques, l'or des Indiens plutôt que leur civilisation. Ces missionnaires furent donc expulsés, et, pendant longtemps, le Brésil eut bien d'autres préoccupations que celle de l'évangélisation des Indiens.

Enfin, quand on songea à la reprendre, on fonda la *catéchèse* d'aujourd'hui, qui fait de l'évangélisation de ces tribus une partie de l'administration civile. Il est nommé un gouverneur général des Indiens. Ce gouverneur a sous ses ordres un certain nombre d'employés, qui vont percevoir les impôts dans les quartiers où les Indiens sont formés en *aldeias* (villages). Enfin apparaît le Franciscain, chargé de la *catéchèse*, qui a une rétribution fixe.

Dans cette province de l'Amazone, plus grande à elle seule que la France, ils sont sept, en ce moment, sous la direction d'un préfet apostolique, qui relève directement de la Propagande. Malheureusement, ils n'en sont guère plus libres pour cela, et ils comptent déjà bien des déboires.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE ET MIQUELON

DÉCEMBRE 1886 — MARS 1889

1. Personnel. — 2. Collège. Nombre d'élèves. Bonnes dispositions. — 3. Epidémie de rougeole. Nombreuses victimes. Secours aux indigents, — 4. Election du délégué de la colonie. — Votes favorables du Conseil général. — 5. Distributions des prix, présidées par M. le gouverneur. — 6. Voyage de M. l'abbé Le Tournoux et du P. Frécenon. — 7. Calice offert au Saint-Père. — 8. Retraites et missions. — 9. Association des anciens élèves.

1. — La communauté des îles de Saint-Pierre et Miquelon, composée du P. Oster, supérieur, des PP. Frécenon, Cadoret et Folie, et des FF. Pius et Phébus, recevait, au mois de juin 1887, un membre de plus en la personne du cher F. Ronan, précédemment à Langonnet.

2. — Le collège compte toujours un assez bon nombre d'élèves, relativement à la population. Ils sont en ce moment au nombre de 75, répartis en quatre classes. Sans être complètement à l'abri de l'influence délétère des idées du jour, on remarque en eux cependant du respect et de l'affection pour leurs maîtres. Ces bonnes dispositions sont surtout entretenues par la communion mensuelle, établie maintenant pour tous les enfants de la paroisse, et fixée au troisième dimanche du mois. Ce jour-là, il y a communion générale, distribution de souvenirs, allocution et chants. C'est une fête pour tous les enfants. Le P. Folie leur adresse à tous, à l'église, quelques paroles dont ils paraissent avides et bien touchés.

3. — Au début de 1887, la colonie eut à souffrir d'une grande épidémie de rougeole, et près de 150 enfants en furent victimes. Par suite, notre ministère se trouva très surchargé. Durant cette épidémie, notre maison était convertie en bureau de charité, et nos bons frères Pius et Phébus distribuaient à une foule nombreuse : pain, thé, café, charbon, etc. De plus, le concours

d'un bon nombre de personnes généreuses mirent le Père supérieur à même de donner plus de 2000 francs aux familles indigentes.

4. — Ces générosités et ce dévouement des membres de notre communauté ne plurent pas à tout le monde. Des élections faites quelques semaines plus tard (27 février 1887), pour nommer un délégué à la colonie, vinrent le montrer clairement. Discours, promesses, affiches, tout prit les Pères comme point de mire des élections. Mais la Providence fit tourner les choses à notre avantage. Les accusations de nos ennemis retombèrent sur eux-mêmes, et leur candidat fut écarté par une écrasante majorité, accordée à M. Charles Salomon, père d'un de nos anciens élèves.

Ce témoignage général de sympathie en notre faveur fut une leçon pour nos conseillers généraux, et le revirement a été aussi complet que possible, à n'en juger que par leurs récentes décisions. Ils ont créé de nouvelles bourses, et, sur la demande du Père supérieur, ils nous ont reconnus propriétaires de notre immeuble, que nous devons occuper treize ans encore, pour en devenir définitivement les maîtres. Cette décision nous permettra de bâtir sous peu, nous l'espérons.

5. — L'année scolaire de 1886-1887 fut couronnée, comme toujours, par la distribution solennelle des prix. Nos enfants jouèrent avec un grand succès le petit drame intitulé : *les Jeunes Captifs*. Les feuilles publiques en parlèrent avec éloges, et le gouverneur lui-même, qui présidait cette petite fête, en témoigna toute sa satisfaction au Père supérieur.

En 1888, nous eûmes encore le bonheur de voir le gouverneur, M. Henri de Lamothe, présider cette solennité. Les enfants y représentèrent *le Marquis de Carabas*. L'élève qui mérita, cette année-là, le prix d'excellence, offert par M. le Gouverneur, reçut, en outre, la gracieuse invitation de passer huit jours de vacance dans la maison de campagne du chef de la colonie.

Celui-ci est donc loin de nous être hostile. Le Père supérieur, son compatriote d'Alsace, a été invité au diner offert à l'occasion de son voyage de congé en France, et ils sont restés en de très bons termes. Il est vrai que les élections n'ont pas nui à ces bons rapports, les électeurs ayant jugé bon de confondre notre cause avec celle de l'administration.

6. — Pendant les vacances de 1887, M. l'abbé Le Tournoux,

supérieur ecclésiastique des îles Saint-Pierre et Miquelon, a fait un voyage aux États-Unis, en compagnie du P. Frécenon. Durant ce voyage, ils visitèrent nos communautés de Pittsburgh, de Sharspburg et de Détroit, où ils reçurent, de la part de nos confrères, le plus cordial accueil. Pendant son absence, M. Le Tournoux fut remplacé par le P. Supérieur, qui eut à diriger en même temps des réparations entreprises au collège pour l'amélioration de l'Établissement.

7. — Au mois de septembre 1887, un grand coup de vent engloutit plusieurs équipages de nos marins. Ce fut une consternation générale dans toute la colonie, Le P. Supérieur chanta un service pour les naufragés : L'église n'avait jamais revêtu tant de parures de deuil, et jamais non plus paroles plus émues que celles qu'il prononça en cette circonstance n'avaient impressionné les cœurs.

C'est au milieu de ces événements pénibles que le P. Oster recueillit les offrandes des fidèles pour le jubilé sacerdotal du Saint-Père. Grâce à son ingénieuse activité, il put mettre plus de 1000 francs à la disposition de M. le Curé, pour l'achat d'un beau calice. C'est notre T. R. Père Général qui fut chargé de le présenter à Sa Sainteté.

8. — Le P. Joseph Cadoret, deuxième vicaire de la paroisse, a prêché, cette même année, les exercices de la retraite annuelle, d'abord aux Frères de Ploermel, puis aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Ce bon Père reste toujours chargé de l'hôpital militaire de la ville, et va, de temps en temps, dans la paroisse de Miquelon, prêter son concours au curé de l'endroit. A son retour de France, où il était allé passer quelques semaines en 1888, il fut chargé de remplacer provisoirement à Miquelon M. l'abbé Guillo, parti en congé.

En l'année 1888, nous avons eu une mission prêchée par le R. P. Hamon, de la résidence de Québec. Son arrivée coïncidait avec le cinquantième anniversaire de la profession religieuse de la R. Mère Marie-Joseph, supérieure principale des Sœurs de Saint-Joseph, dans la colonie. Sa première instruction eut donc lieu le 2 février, à l'occasion de ces noces d'or. L'auditoire en conservera longtemps le meilleur souvenir.

La mission a fait, en outre, un bien réel et consolant. Elle a donné une nouvelle impulsion à toutes les œuvres et confréries

paroissiales, telles que la *Société des marins*, l'*Apostolat de la prière*, et elle a provoqué la fondation de la *Ligue des hommes*. De plus, le missionnaire a pu décider les fabriciens à agrandir l'église, manifestement trop petite pour la population.

9. — L'association de nos anciens élèves se développe peu à peu. Ces jeunes gens, de seize à vingt-quatre ans, communient à leurs fêtes patronales, particulièrement à celles du Sacré-Cœur et de l'Épiphanie. Le jour des Mages, ils ont leurs fraternelles agapes. Outre leur réunion mensuelle obligatoire, où il leur est fait une conférence, ils viennent, par section, chaque dimanche, se récréer au collège et faire leur partie de billard.

Les Sœurs de Saint-Joseph nous ont imités à leur pensionnat. Elles réunissent leurs anciennes élèves tous les premiers vendredis du mois. Un Père leur dit la messe et leur adresse quelques paroles. Plus de 30 communient chaque mois, sans parler des grandes fêtes.

En général donc, le bien se fait, et, grâce à cette année de jubilé pour la chrétienté et de mission pour nous, les communions à la paroisse ont atteint le nombre de 18,000. Espérons que le Sacré-Cœur voudra bien nous continuer ses bénédictions et multiplier encore ces résultats si consolants.

## NÉCROLOGIE



Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons eu la douleur de perdre cinq de nos confrères. Ce sont :

1° Le F. Fortunat Engel, décédé à Landana, le 19 janvier 1889, par suite de fièvre ;

2° Le P. Antoine Hirtzlin, décédé à Bagamoyo, le 10 février, par suite de fièvre également ;

3° Le P. Victor Buguel, décédé à Port-Louis (île Maurice), le 18 février, par suite d'épuisement ;

4° Le P. Jean-Marie Lohéac, décédé à Notre-Dame de Langonnet, le 24 février, par suite de phtisie ;

5° Le F. Jacob Immakus, décédé à Pittsburgh, le 25 février, par suite d'un érépipèle.

Voici la notice que nous envoie le P. Strub sur le F. Jacob, en nous faisant part de sa mort.

### LE FRÈRE JACOB IMMAKUS,

DÉCÉDÉ A PITTSBURGH, LE 25 FÉVRIER 1889

Hier, 25 février, fête de l'apôtre saint Mathias; à huit heures du soir, le bon vieux F. Jacob a rendu sa belle âme à Dieu. Il a été emporté dans sa soixante-dixième année, par un érépipèle, après huit jours de maladie.

Ce bon Frère, né le 22 mars 1819, à Olpen (Prusse-Rhénane), diocèse de Paderborn, n'entra dans la Congrégation que dans un âge assez avancé, mais dans des circonstances que l'on pourrait considérer comme providentielles; et s'il ne fut pas, dans la vie religieuse, un des ouvriers de la première heure, il n'en travailla pas moins avec zèle et fidélité à la vigne du Père de famille. Dans sa petite ville natale il n'y avait guère de bonnes œuvres auxquelles il ne prit part : c'est ainsi qu'il fut un des membres les plus zélés de la conférence de Saint-Vincent de Paul et du Tiers-Ordre de Saint-François.

Il fut reçu, le 23 juin 1865, par le R. P. Frédéric Levavasseur, qui visitait alors les communautés d'Allemagne. Après avoir vu Marienstadt, que la Congrégation venait d'acheter du duché de Nassau, le R. P. Levavasseur disait au P. Strub : « Ce qu'il vous faudrait maintenant, c'est un bon Frère forgeron et un bon Frère serrurier : il vous les faut absolument pour restaurer cette grande abbaye en ruine. » Quelle ne fut pas la surprise des deux Pères, en rentrant le soir, à la communauté de Marienstadt, lorsque le Frère portier les avertit qu'il y avait au parloir deux postulants frères, parents l'un de l'autre, qui les attendaient pour demander leur admission; l'un était forgeron, l'autre serrurier. Mais, ajoutait le Frère, tous les deux sont déjà bien vieux. « N'importe, dit le R. P. Levavasseur, il faut les accepter, c'est la Providence qui les envoie. » Huit jours après, les deux postulants entraient à Marienstadt, apportant avec eux tous leurs outils de forge et de serrurerie. Dès son entrée au noviciat, le F. Jacob se mit sérieusement à l'œuvre de sa sanctification. Doué



d'un caractère bon et enjoué, il ne tarda pas à se concilier l'estime et l'affection de ses confrères, dont il devint bientôt le modèle par son exactitude à remplir tous les points de la règle et par son amour du travail. Ayant eu l'habitude de fumer, le R. P. Levavasseur lui avait accordé la permission de continuer; mais il ne voulut point en profiter; il laissa peu à peu sa pipe, et, après un an de noviciat, il la mit complètement de côté, ce qui fut certainement pour lui une grande mortification.

Il regrettait beaucoup de ne pouvoir plus apprendre le français, afin de pouvoir aller en mission : c'eût été là son plus grand bonheur, mais il en fit le sacrifice, en cherchant à se rendre utile par un laborieux travail. De fait, connaissant à fond son métier de forgeron, il rendit de très grands services dans les œuvres où il fut employé.

Le F. Jacob fit sa profession le 9 juin 1867, fête de la Pentecôte, à Marienstadt, où il travailla pendant huit ans jusqu'à l'expulsion de nos communautés d'Allemagne. Il fut ensuite envoyé en Amérique. Et c'est là qu'après seize ans d'un travail dévoué pour nos établissements des États-Unis, il s'est endormi dans le Seigneur, pour aller recevoir sa récompense au Ciel.

Malgré son grand âge, ce bon Frère s'acquittait encore régulièrement de ses fonctions ordinaires, et suivait les exercices de la Communauté avec une ponctualité admirable. Il était toujours le premier à l'oraison le matin, et il ne manquait jamais, nonobstant les fatigues de la journée, de faire le chemin de la croix à la chapelle, après la prière du soir. C'était, sous tous les rapports, un Frère vraiment modèle.

Animé d'un grand esprit de foi, il avait pour tous les Pères, quelque jeunes qu'ils fussent, la plus grande déférence. Un jour, pendant la récréation, il arriva à un jeune Frère de faire la remarque que, si les Pères pouvaient cirer eux-mêmes leurs souliers, cela ferait gagner du temps aux Frères pour d'autres travaux : « Oui, dit le F. Jacob, mais vous oubliez que, dans ce cas, les Frères perdraient le grand mérite de servir les Pères. »

Sa mortification était exemplaire : depuis longtemps il ne prenait plus de dessert à table, et il employait les moyens les plus ingénieux, pour le cacher; mais, dès qu'il voyait qu'on pouvait s'en apercevoir, il reprenait du dessert, pendant quelque temps afin de ne pas paraître singulier.

La pensée de la mort l'occupait sans cesse depuis de nombreuses années; il y revenait toujours, et il en avait même une frayeur exagérée. Chose remarquable, pendant les huit jours de sa maladie, ce sentiment de crainte avait complètement disparu; si bien qu'après avoir reçu le saint viatique, quelques heures avant sa mort, il était si heureux qu'il commença à entonner le *Te Deum* en allemand. Le Frère infirmier assure que, pendant les huit jours de sa maladie, on n'a jamais pu remarquer un seul mot de plainte ou d'impatience. Sa résignation était parfaite. Il a fait une mort vraiment édifiante après une vie exemplairement religieuse.

Pendant sa maladie, il parlait souvent de notre vénérable Père en qui il avait une grande confiance; et, à cause de son nom de religion, Jacob, il croyait avoir un droit spécial à sa protection.

Espérons que ce bon Frère est maintenant au Ciel, où, en union avec notre vénérable Père, il prie pour nous, pour notre chère Congrégation et pour ses œuvres, auxquelles il avait voué, avec tant d'abnégation et de générosité, sa vie et ses travaux.

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Les PP. Fogarty et Nolan ont quitté le *Betchuanaland* le 11 janvier et sont arrivés à la Maison-Mère le 11 mars, deux mois après leur départ de Mafeking. En passant à Lisbonne, ils y ont laissé le F. Onufre, qui s'est rendu provisoirement à Cintra, en attendant le beau temps.

Le 21 mars est arrivé d'*Onitsha* le P. Lécuyer, revenu en France pour cause de santé. Grâce à Dieu, il s'est déjà bien remis dans le voyage.

**Placements.** — Les PP. Roth et Weckel ont été placés à *Bay-City*; le premier a été nommé par le T. R. Père Supérieur de la nouvelle communauté (29 nov. 1888).

Le P. Fogarty vient de recevoir son obédience pour *Black-rock*; quant au P. Nolan, il est destiné aux Etats-Unis (27 mars).

Le F. Serge a été appelé, le 5 mars, de Castelnaudary à *Chevilly*.

Le F. Liboire est revenu de Braga le 16 mars, et a été envoyé

le 22 à *Epinal*. Il doit être remplacé en Portugal par un des nouveaux profès, le F. Augustin.

Le F. Bernardin a été envoyé de Chevilly à *Mesnières*, ainsi que trois nouveaux profès, qui s'y trouvaient déjà employés comme novices, les FF. Antipas, Macaire et Alban.

Les FF. Bonnet et Elie ont été placés pareillement dans les maisons où ils se trouvaient avant leur profession : le premier à *Cellule*, le second à *Epinal*.

Le F. Gervais a été placé de même à la *Maison-Mère*, à Paris, où il était déjà employé.

**Départ d'outre-mer.** — Le 15 mars, s'est embarqué à Rochefort, pour la *Guyane*, sur un transport de l'Etat, le P. Le Beller, qui était revenu en France à la fin du mois d'août de l'an dernier.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Saint-Cœur de Marie.** — Les Frères ont eu le bonheur d'avoir, cette année, le T. R. Père lui-même, pour prédicateur de leur retraite annuelle du mois de mars. Il leur a parlé sur les grandes vérités de la religion, auxquelles il a su ajouter, dans ses conférences, les enseignements les plus pratiques concernant la vie religieuse.

Cette retraite a été clôturée, le jour de Saint-Joseph, par une belle cérémonie de prise d'habit, de profession et de vœux perpétuels. — Le même jour, sept novices Frères ont fait leurs premiers vœux à Notre-Dame de Langonnet.

**Grand scolasticat.** — Les grands scolastiques ont eu également une retraite préparatoire à l'ordination des Quatre-Temps, prêchée par le P. Hubert, et comptant 38 tonsurés, 40 minorés, 35 sous-diacres, 3 diacres et un prêtre. Cette ordination a été faite par Mgr Duboin.

**Blackrock.** — Le P. Huvéty, supérieur provincial de nos maisons d'Irlande, qui se trouvait très fatigué depuis quelque temps, est venu prendre un peu de repos à la *Maison-Mère*, où il est arrivé le 7 février. Il va déjà mieux, et l'on espère qu'il pourra bientôt aller reprendre ses fonctions.

**Bourbon.** — Les journaux ont déjà annoncé la mort de la T. R. Mère Madeleine de La Croix, fondatrice et première supérieure générale des Filles de Marie de Bourbon. Elle s'est éteinte à Saint-Denis, le 27 janvier. Ses obsèques ont eu lieu le 30 au soir, au milieu d'une nombreuse assistance. Mgr Fuzet a prononcé, en cette circonstance, un éloquent éloge funèbre de la vénérée défunte, où il a parlé des rapports qui ont toujours existé entre notre congrégation et celle des Filles de Marie.

**Zanguebar.** — A l'occasion d'une discussion qui a eu lieu à la séance du Reichstag du 26 janvier, M. l'abbé Simonis a prononcé un remarquable discours, où il a fait l'éloge de nos missions d'Afrique. Ce discours a été ensuite publié par lui, en français, sous forme de petite brochure; il a eu l'amabilité de nous en adresser un certain nombre d'exemplaires, que l'on enverra aux principales communautés.

---

## AVIS

1° *L'Etat du personnel*, n° 3, a été expédié ces jours derniers. Prière d'en accuser réception.

2° On joint à ce numéro la *table des matières* du dernier volume du *Bulletin*.

3° Prière aux supérieurs des communautés de France de vouloir bien nous envoyer au plus tôt leurs bulletins.

Maison-Mère, 28 mars 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



**Ferveur. — Charité. — Sacrifice.**

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fondation de Kita. — Indult relatif à la consécration des pierres d'autel. — Pouvoir des préfets apostoliques pour la présentation de leurs sujets aux saints ordres. — **Bulletins des communautés.** Noviciat des clercs. — Communauté du saint Cœur de Marie. Scolasticat de théologie. Scolasticat de philosophie. Noviciat des Frères. — Séminaire du Saint-Esprit. — N.-D. de Langonnet. — **Nécrologie.** Décès du P. Carrol Griffin. — Notices : PP. Hirtzlin, Lobéac; F. Faron. — *Mouvement du personnel.* Nouvelles des communautés. — **Avis.** Nouvelle édition des lettres du V. Père. — Dispenses de mariages. — Envoi des bulletins.

## MAISON-MÈRE

### FONDATION DE KITA, DANS LE HAUT-SÉNÉGAL

21 NOVEMBRE 1888

Comme on l'a vu dans les *Bulletins* précédents (1), depuis plusieurs années déjà on avait le projet de fonder une nouvelle station de Mission dans le Haut-Sénégal. Dès le mois de juillet 1884, Mgr Riehl avait adressé à ce sujet un rapport spécial à la Maison-Mère, et le T. R. Père écrivit en conséquence au ministère de la Marine et des Colonies, afin de s'assurer sa protection et son appui pour l'établissement projeté. Mais, sur ces entrefaites, éclatèrent dans le Haut-Fleuve quelques soulèvements parmi les indigènes; et le ministre répondit qu'il lui semblait opportun de remettre à plus tard la fondation de l'œuvre, craignant qu'elle n'excitât le fanatisme musulman.

(1) Voir *Bull.*, n° 7, t. I<sup>er</sup>, p. 229.

Le pays ayant été depuis pacifié entièrement, le T. R. Père écrivit, le 25 juillet 1888, au sous-secrétaire d'État des Colonies que le moment lui semblait venu de reprendre le projet jusque-là ajourné. Le nouveau commandant du Soudan français, M. Archinard, que le P. Étienne Montel avait vu à diverses reprises, lui donnait toute son approbation. Il en était de même du nouveau gouverneur du Sénégal, M. Clément Thomas. Le général Faidherbe, qui, dès le début, s'était tout particulièrement intéressé à l'œuvre, voulut bien encore lui donner tout son appui auprès de l'administration.

Aussi le ministère répondit-il, le 21 septembre, qu'il était tout disposé à seconder notre entreprise, et il voulut même, selon la demande du T. R. Père, nous accorder le transport gratuit de nos missionnaires et de leurs bagages de France à Kita, avec la ration réglementaire de vivres durant un certain temps.

On s'empessa aussitôt de tout préparer pour la nouvelle fondation; et, le samedi 20 octobre, les Pères et les Frères destinés à la commencer s'embarquèrent à Saint-Louis pour le Haut-Fleuve, avec douze jeunes Bambaras choisis pour être le noyau de la chrétienté naissante.

C'est le 21 novembre, jour de la Présentation de Marie au Temple, qu'a eu lieu l'inauguration de la nouvelle communauté de Kita. Selon le désir des Pères, elle a été placée sous le vocable de Notre-Dame du Saint-Rosaire.

D'après les lettres du P. Guillet, que vient de recevoir le T. R. Père, sous la date du 17 mars, cette Mission offre les meilleures espérances. Pendant que le P. Guillet travaille aux constructions nécessaires pour l'œuvre, avec les PP. Diouf et Marcot, le P. Montel prépare de nombreux enfants au saint baptême. Et malgré leurs travaux fatigants, sous une chaleur de 41 degrés à 3 heures de l'après-midi, les santés de tous sont excellentes.

Le commandant supérieur du Haut-Fleuve, M. Archinard, se montre toujours on ne peut mieux disposé pour l'œuvre et la seconde autant qu'il est en son pouvoir.

---

## INDULT AU SUJET DE LA CONSÉCRATION DES PIERRES D'AUTEL

17 FÉVRIER 1889.

Sur un doute proposé par Mgr l'évêque de Saint-Paul de Minnesota (États-Unis), relativement à des pierres d'autel dont le sépulcre avait été fermé seulement avec du plâtre, la S. C. des Rites avait répondu, le 9 septembre 1880, qu'elles devaient être consacrées de nouveau.

Comme un grand nombre de pierres d'autel se trouvent dans ces conditions, le Souverain Pontife autorise facilement à s'en servir pour la célébration du saint Sacrifice, jusqu'au moment où on aura pu revalider leur consécration, sans prescrire à cet égard aucune limite de temps; et il permet en outre, aux ordinaires qui le demandent, de faire cette revalidation ou de la faire faire par de simples prêtres, par une cérémonie très courte.

Sur la demande que la Maison-Mère en a fait adresser à Rome par le P. Eschbach, le Saint-Père a bien voulu accorder la même faculté à tous les supérieurs de nos Missions. Voici cet indult :

*Ex audientia SSmi habita die 17<sup>a</sup> februarii anni 1889.*

« SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto Archiepiscopo Tyren. S. Congñis de Propaganda Fide Secretario, ad preces Rmi P. Alphonsi Eschbach Procuratoris generalis Congñis S. Spiritus et Imm. Cordis Mariæ, facultatem tribuens omnibus Superioribus Missionum ad exteros memoratæ Congregationis utendi eadem concessione quæ jam Episcopo Sti Pauli de Minnesota per S. Rituum Congñem die 9<sup>a</sup> mensis septembris anni 1880 facta est, benigne indulisit, ut altaria quæ nova indigent consecratione, sensim sine sensu consecrentur, prudenter capta occasione, nullo temporis limite præfatis Superioribus præscripto, juxta breviorum ritum in similibus casibus statutum, nimirum ut in iisdem aris, antea rite efformato sepulchro, memorati Superiores vel per se vel per alios presbyteros, hoc tantum in casu Apostolicæ Sedis nomine delegandos, certas Sanctorum reliquias in iisdem aris reponant; iis solummodo cæremoniis servatis, quæ in Pontificali Romano præscribuntur, dum in sepulchro reconduntur reliquiae et superponitur lapis, scilicet ut signetur sacro chrismate con-

fessio seu sepulchrum, et interim dicatur oratio *Consecretur et sanctificetur*, postea, reconditis reliquiis cum tribus granis thuris et superposito operculo ac firmato, dicatur altera oratio *Deus qui ex omnium cohabitatione sanctorum*, et nihil aliud. — Contrariis quibuscumque minime obstantibus.

« Datum Romæ ex ædibus dictæ Sacræ Congn̄is die et anno ut supra.

« † D. Archiepiscop. Tyren. Secret. »

---

## POUVOIRS DES PRÉFETS APOSTOLIQUES

### POUR LA PRÉSENTATION DE LEURS SUJETS AUX SAINTS ORDRES

On s'est demandé plusieurs fois si les préfets apostoliques avaient la faculté de présenter aux saints ordres les sujets de leurs missions, ou s'il fallait pour cela une autorisation spéciale de la S. C. de la Propagande.

Le T. R. Père a fait consulter sur cette question, à l'occasion de demandes faites par Mgr Carrie et le P. Campana. Et voici la réponse que le P. Eschbach a transmise à la Maison-Mère :

« Les préfets apostoliques ont le pouvoir de faire ordonner leurs sujets, quoiqu'il ne soit pas mentionné dans la feuille qu'ils reçoivent. C'est de droit commun. Ainsi a-t-on dit au *Congresso* (1) de la Propagande. » (Lettre du 19 février 1889.)

Sur une nouvelle demande relativement aux *Exeat* à accorder par les préfets apostoliques à leurs sujets, le P. Eschbach a répondu dans une autre lettre :

« A la Propagande, on est un peu surpris que nous insistions tant sur cette question. On déclare que, pour les ordinations, ils peuvent ce que peuvent les vicaires apostoliques, par conséquent, accorder aussi des *Exeat*. » (Lettre du 23 mars 1889.)

« Il faut remarquer cependant que les sujets doivent être ordonnés *titulo missionis*, avec le serment de se dévouer aux Missions, ainsi que cela se pratique à la Propagande. De plus, pour les dispenses d'interstices et d'*extra tempora*, il faut toujours une faculté spéciale de Rome. » (10 avril 1889.)

(1) On appelle ainsi les réunions privées du secrétaire et des autres prélats chargés de l'expédition des affaires à la Propagande.

---



# BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, A GRIGNON

FÉVRIER 1887 — AVRIL 1889

1. Arrivée du personnel. Consécration au S. Cœur de Jésus et à la très sainte Vierge. — 2. Travaux d'installation. Bénédiction de la chapelle. — 3. Les nouvelles constructions et la chapelle. — 4. Personnel. Ministère extérieur. — 5. Ordinations. Jubilé de Léon XIII. Loterie. Baptême d'un Juif converti.

1. — Le Vénérable Père avait écrit : « Le noviciat est une sainte solitude. » Nous avons donc béni la divine Providence d'avoir ménagé, pour cette œuvre, la retraite paisible de Grignon (1).

Notre premier *Bulletin*, en date du 20 février 1887, a donné quelques détails sur la propriété, et sur les nouveaux bâtiments, alors en voie de construction. Dès qu'ils furent en état de recevoir leurs hôtes, le T. R. P. Général voulut bien venir en faire la bénédiction, et l'on choisit, pour cette cérémonie, le beau jour de la Nativité (8 septembre 1887). Le lendemain, à quatre heures du matin, le R. P. Grizard venait y offrir le saint Sacrifice et s'y installer définitivement. Deux jours après, il y fut suivi par cinq novices, auxquels vinrent s'adjoindre, le 15 du même mois, quarante-cinq scolastiques, arrivés de Mesnières, où ils étaient allés passer leurs vacances.

Ce même jour eut lieu la consécration au divin Cœur de Jésus, patron du noviciat, et à sa sainte Mère. La cérémonie, à laquelle prit part tout le personnel de la maison, se fit, le soir, dans le jardin. Là, tout près d'un bassin qu'alimente un jet d'eau, quelques novices avaient édifié un piédestal, sur lequel se trouvait placée la statue du Sacré-Cœur (souvenir de leurs aînés de 1873), entourée d'une brillante illumination. Après le chant

(1) Un mot du village de Grignon. La structure des habitations voisines rappelle les anciens couvents. La tradition rapporte même que l'une d'elles abrita jadis les *Chevaliers du Saint-Esprit*. Ces villas ne sont guère habitées que pendant la belle saison. A cette époque, de soixante à quatre-vingts personnes assistent à la grand-messe du dimanche, dans notre chapelle.

de quelques cantiques, on exécuta ce morceau, composé pour la circonstance.

En ton asile	Là, point d'alarmes!	L'âme inspirée
Vivre tranquille,	Tout devient charmes	Goûte enivrée
C'est le bonheur!	En ce séjour!	L'hymne d'amour!

Le R. P. Supérieur bénit ensuite une statue de la très sainte Vierge, portant, en souvenir des origines de l'Institut, cette inscription : *Tutela domus*. Les premières règles de M. Poulard-Desplaces portent, en effet, ce texte en l'honneur de Marie : *Cujus imago partæ anteriori majoris portæ collocetur cum hac inscriptione : Tutela domus*. La cérémonie se termina par un cantique à la sainte Vierge.

2. — Ainsi commença l'année 1887-88. Le local était restreint : Novices et Frères assistaient aux conférences dans la même et unique salle. L'ameublement des chambres se trouvait aussi bien incomplet. Notre-Seigneur, lui-même, habitait dans une humble demeure provisoire. Malgré cela, tout le monde était content; car on était réconforté par le souvenir des premiers novices de la Neuville, qui étaient bien autrement dans la gêne, lorsqu'ils devaient tremper leur plume dans l'encrier commun, et s'en aller, tout bonnement, à la fontaine, avec une simple cruche, puiser de l'eau pour toute la communauté.

Tout le monde se mit à l'œuvre pour achever l'installation; et il eût fallu voir le zèle déployé par tous ces novices, sacristains, peintres, maçons et menuisiers! Enfin, le 8 décembre, les autels provisoires étaient dressés et la grande chapelle suffisamment aménagée pour recevoir la bénédiction. Le T. R. Père vint lui-même la faire, et tandis que toute l'Eglise chantait en l'honneur de la Vierge immaculée : *Sanctificavit tabernaculum suum Altissimus*, avec quelle joie nous redîmes ces mêmes paroles, en les appliquant à la circonstance!

3. — Aujourd'hui, toutes les nouvelles constructions sont à peu près terminées. Le bâtiment principal est parallèle à la rue du village, mais en est séparé par une petite cour; l'autre façade, qui a vue sur le jardin, regarde l'Orient. Au rez-de-chaussée se trouvent des salles communes, la sacristie et un large corridor, où l'on peut se promener à l'aise, dans le mauvais temps, sous l'œil maternel de la sainte Vierge, *Tutela*

*domus*; au premier étage, une salle de réception, les chambres du T. R. Père et du R. P. Supérieur et plusieurs autres appartements. Le deuxième et le troisième sont spécialement affectés aux cellules des novices : il y en a en tout quatre-vingt-une.

Aux extrémités nord et sud de ce corps de bâtiment se trouvent deux ailes parallèles, mesurant chacune 31 mètres. Celle du sud comprend le réfectoire, la cuisine et ses dépendances; celle du nord forme la chapelle.

Cette chapelle est en style roman. Le fond du sanctuaire se termine par une grande niche, dont le pourtour est orné de feuillages et couronné par une rosace portant les emblèmes de la congrégation. Un jour légèrement affaibli se reflète sur la statue du Sacré-Cœur, placée dans la niche. Cette statue repose sur un globe terrestre, supporté et entouré par des nuages parsemés de têtes de chérubins.

Un beau chemin de croix orne le chœur, et, par ses proportions monumentales, occupe avantageusement chaque travée. Au sommet des cadres sculptés se trouve un petit dôme, surmonté de la croix en bois, et rappelant celui qui figurera plus tard sur la basilique de Montmartre. L'auteur a voulu, en cela, avoir la consolation de mettre comme un trait d'union entre cette grande basilique et notre modeste sanctuaire, érigé sous le même vocable.

Autour du sanctuaire figurent six beaux vitraux : à droite de son divin Fils, la Vierge immaculée; à gauche, saint Joseph, tenant le lys virginal. Viennent ensuite les patrons de l'apostolat : saint Pierre, saint Paul, saint Jean et saint Pierre Claver. L'entrée du chœur est ornée de sept lampes en bronze, dont cinq brûlent nuit et jour pour nos missions, nos œuvres et les pieuses personnes qui les entretiennent. Les dalles de la chapelle sont en carreaux, imitation mosaïque, aux vives couleurs. Nous avons en tout vingt autels, dont neuf en terre cuite, fabriqués à Choisy-le-Roy. C'est M. Eugène Schwindenhammer qui a fait les plans des divers travaux d'ornementation de la chapelle; pour leur exécution, il a été secondé par les Frères, principalement par les FF. Juste et Eugène.

4. — Le R. P. Grizard, supérieur et maître des novices, a, comme aide, le P. Liagre, chargé des cours d'ascétisme et de

liturgie. Après la dernière retraite générale, Le P. Heintz a été adjoint à notre communauté, en qualité d'économe et, surtout, pour nous seconder dans le ministère extérieur. En effet, directeurs et novices ne peuvent s'y livrer que d'une manière accessoire et dans une mesure très restreinte.

En 1888, le R. P. Supérieur avait à confesser et à diriger les professes et les novices de la communauté des Sœurs de Saint-Joseph, à Thiais, et le P. Liagre remplissait les fonctions d'aumônier au pensionnat de l'Immaculée-Conception, à Vitry. Dans ces deux communautés, ainsi que chez les petites Sœurs de l'Assomption, à Choisy-le-Roy, la messe était dite chaque matin par les novices. De plus, tous les dimanches, deux d'entre eux se rendaient, l'un à la paroisse de Rungis, et l'autre à celle de Thiais, tandis que deux de leurs confrères allaient à Chevilly remplir les fonctions de diacre et de sous-diacre à la grand-messe. L'expérience ayant démontré que ces sorties fréquentes étaient préjudiciables au recueillement, et que souvent même elles entravaient la marche régulière du noviciat, le R. P. Supérieur, d'entente avec la Maison-Mère, a pris pour ligne de conduite, au début de cette année, de supprimer ou refuser tout ministère extérieur difficilement conciliable soit avec les fonctions des directeurs, soit avec les exercices réguliers des novices.

L'arrivée du P. Heintz nous a apporté un concours précieux pour ce ministère. Il a pu, en effet, être chargé des confessions, directions et conférences au noviciat de Thiais et, en outre, de l'aumônerie de Vitry, ce qui permet au R. P. Supérieur de borner à une après-dîner par semaine le temps qu'il consacre aux confessions des Sœurs de Saint-Joseph, et, au P. Liagre, d'aller seulement une matinée par semaine à Vitry. A la prière du R. P. Delaplace, le P. Heintz a accepté aussi d'entendre les confessions des Sœurs Servantes du Saint Cœur de Marie, qui dirigent, à Vitry, l'orphelinat de M. Groult.

Quant aux novices, ils sont entièrement déchargés des ministères de Rungis, de Chevilly et de Vitry. En ce moment, trois d'entre eux seulement vont chaque jour dire la messe au dehors : l'un à la communauté de Thiais, un autre à celle de Choisy-le-Roy, et le troisième à la paroisse de Thiais, en faveur des Sœurs de Saint-André, qui ont fait à ce sujet les plus vives instances. Mais la proximité de ces localités permet aux novices qui s'y

rendent, d'être facilement de retour pour les premiers exercices de la journée.

Le ministère de la prédication est encore plus difficile à concilier avec les exigences du noviciat. Aussi ne l'acceptons-nous que très rarement. Toutefois, il nous a été impossible, l'année dernière et cette année, de refuser à M. le Curé de Thiais un prédicateur pour le Carême. L'une et l'autre fois, le R. P. Supérieur a confié ce soin à des novices ayant déjà exercé le saint ministère. Le P. Heintz a également prêché le Carême, cette année, à la paroisse de Vitry. Ses instructions ont été bien suivies.

Pour compléter ce qui regarde le ministère, nous devons encore mentionner quelques retraites données par les Pères au petit postulat des Sœurs de Saint-Joseph, à Antony, aux orphelines de l'usine Groult, au pensionnat des Sœurs de l'Immaculée-Conception, à Vitry, et, enfin, à celui des Sœurs de Saint-Joseph de Maisons-Alfort.

5. — Le 2 novembre 1887, l'ordination des novices à la prêtrise fut faite, à Chevilly, par Mgr Picarda, nouvellement sacré, que nos pieux regrets devaient, hélas ! sitôt accompagner dans la tombe. Le soir, le vénéré prélat vint à Grignon assister à la profession de MM. Le Berre, Moysan, Le Serre, Hivet et Deplanche. Cette cérémonie eut lieu dans notre chapelle provisoire.

L'ordination de 1888 a été faite par Mgr Duboin, en la belle fête des apôtres saint Simon et saint Jude. Sa Grandeur voulut bien rester avec nous pour célébrer pontificalement les offices, le jour de la Toussaint.

Une pieuse réjouissance vint ouvrir l'année 1888. Nous voulûmes fêter dignement, nous aussi, le grand pontife Léon XIII, par une séance musicale et littéraire donnée en son honneur. Toutes les langues représentées au noviciat furent mises à contribution. Nous eûmes le plaisir d'entendre une hymne latine, chantée en chœur ; un prologue sur l'objet de la fête ; un élégant discours français sur cette devise : *Lumen in cælo* ; une poésie allemande sur ces paroles : *Pasteur et Père* ; une cantate au *Roi de Rome* ; un long dialogue poétique, déroulant l'histoire du pontificat de Léon XIII, de ses bienfaits, de ses victoires pacifiques ; enfin, un sonnet intitulé : *la Tempête*.

Le 19 juillet de la même année, nous avons eu une loterie,

organisée dans le but d'aider à couvrir les frais d'ornementation de la chapelle. Le tirage eut lieu au rez-de-chaussée, et le public y fut admis. Après une allocution expliquant la pensée et le but de cette loterie, un chant wolof fut exécuté par les novices, sous la direction du P. Étienne Montel, et accompagné avec tam-tam par le P. Labrousse. Après le tirage de la seconde moitié des lots, le P. Visseq dirigea l'exécution d'un chant fiot, qui fut également très applaudi.

Cette même année 1888, en la fête de l'Exaltation de la sainte Croix, nous avons eu une cérémonie exceptionnelle et bien touchante : ce jour-là, le R. P. Supérieur conféra le baptême à un juif converti, M. René Rubenstein, qui avait suivi avec succès les cours de l'université, et qui poursuit maintenant ses études latines, en vue du sacerdoce, au jувénat des Pères de Sion. Le maire de Thiais, M. René Panhart, avait bien voulu accepter d'être parrain, et la marraine fut M<sup>lle</sup> Louise Thirion Montauban.

---

## COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE

FÉVRIER 1887 — AVRIL 1889

### Scolasticat de théologie.

1. Séparation des théologiens et des philosophes. Personnel. — 2. Ordinations. Retraites. Prises d'habit. — 3. Fêtes. Séance théologique. — 4. Vacances. Pèlerinages. — 5. Souvenir aux défunts.

1. — Le dernier *Bulletin* du Saint-Cœur de Marie annonçait la création de deux nouveaux cours de théologie, par suite du nombre toujours croissant des élèves. Cet accroissement faisait vivement souhaiter de pouvoir aussi séparer les élèves de philosophie et de théologie en deux sections distinctes. Ce projet put être mis à exécution en octobre 1887, lors du départ des novices clercs pour Grignon : les bâtiments occupés par ces derniers furent mis à la disposition des philosophes. Après la séparation, le nombre des théologiens se trouva de cent vingt-quatre, et acuellement il est encore le même : cent douze titulaires et douze postulants.

Depuis le mois d'octobre 1887, le personnel enseignant com-

prend : le P. Gerrer, supérieur de la communauté et directeur du grand scolasticat ; le P. Kræmer, directeur des philosophes et professeur de morale en deuxième et troisième année ; le P. Grappe, professeur de morale en première année ; le P. Croagh, professeur de dogme en première année ; le P. Høgy, chargé des cours de droit canon, d'histoire, de chant, du culte et de l'économat ; enfin, le P. Michel, professeur d'Écriture sainte et de dogme en deuxième et troisième année.

2. — Nos grandes ordinations se font d'ordinaire aux Quatre-Temps du carême. Celle de 1887 a eu lieu le 5 mars et comptait 26 sous-diacres, 26 minorés et 33 tonsurés ; celle de juillet de la même année, 25 diacres, 5 sous-diacres, 6 minorés et 7 tonsurés, en tout 43 ordinands ; à celle du 25 février 1888, leur nombre s'élevait à 102 ; en juillet, à 36 : 26 diacres, 3 sous-diacres, 1 minoré et 6 tonsurés ; celle enfin du 16 mars 1889 a été la plus nombreuse : elle comprenait 2 diacres, 34 sous-diacres, 40 minorés et 34 tonsurés, en tout 110 ordinands.

Les retraites annuelles ont été prêchées, en 1887, par le R. P. Delaplace, et, en 1888, par le P. Philippe Kieffer. Quant aux retraites d'ordination, celle de mars 1887 a été donnée par le P. Limbour et, celle de juillet, par le P. Gerrer ; en 1888, la première, par le P. François et la seconde, par le P. Grappe ; enfin, au mois de mars dernier, nous avons eu le P. Hubert.

Les prises d'habit ont lieu habituellement aux approches des ordinations du carême et de la Trinité. Nous sommes heureux de voir le T. R. Père venir toujours présider lui-même ces touchantes cérémonies.

3. — On sait avec quelle solennité nous célébrons les fêtes, en général, au scolasticat. Nous cherchons, en particulier, à donner le plus d'éclat possible à celle du Très Saint-Sacrement. Les diverses communautés du Saint-Cœur de Marie rivalisent de zèle pour honorer Notre-Seigneur dans le sacrement de son amour. A partir de 1888, nous avons permis l'entrée de la Communauté aux personnes du dehors qui désiraient suivre la procession.

Notre fête patronale de *Jésus au temple* nous est aussi particulièrement chère. Cette année, les scolastiques ont saisi cette heureuse circonstance pour offrir leurs souhaits au T. R. Père, ce qui a été l'occasion d'une vraie fête de famille.

Une séance théologique avait été préparée. Vers trois heures et demie, tout le monde se réunit dans la grande salle d'étude. Un scolastique adresse d'abord un compliment au T. R. Père; puis, après un morceau de musique, un de ses confrères lit une thèse sur les miracles; ensuite, pour reposer les esprits et mieux les préparer à l'argumentation qui allait suivre, un chœur, avec accompagnement d'harmonium, de flûtes et de violons exécute une fort belle cantate en l'honneur du T. R. Père. L'argumentation théologique dura plus d'une heure : on y traita d'abord de la nécessité de la grâce actuelle, même pour ceux qui sont en possession de la grâce habituelle; puis, de la causalité physique des sacrements. Cette argumentation fut suivie d'une intéressante dissertation sur la nature, l'excellence et l'histoire du plain-chant, théorie que vinrent appuyer des exemples choisis et exécutés par les meilleurs chantres. A la fin, le T. R. Père nous adressa quelques bonnes et paternelles paroles, pour nous exprimer tout son contentement, et féliciter particulièrement ceux qui avaient concouru à la séance.

4. — Un mot des vacances. Les scolastiques sortant de la première et de la troisième année de théologie sont allés, comme les années précédentes, passer six semaines sous le beau ciel de Normandie, à Mesnières-en-Bray. Ils s'en sont si bien trouvés qu'ils ont failli en revenir avec le mal du pays. Ceux qui restent à Chevilly disposent leurs grandes promenades de manière que quelques-unes soient de vrais pèlerinages. Ainsi, en juillet dernier, comme de coutume, ils sont allés à Montmartre. Un certain nombre s'y étaient rendus, dès la veille, pour faire l'adoration nocturne dans la chapelle provisoire du Vœu national. Le lendemain, le P. Gerrer y chanta la grand'messe et donna le salut. Vers la fin des vacances, il est de tradition que l'on se rende à N.-D. de Longpont, pour y entendre la sainte messe. On ne manque jamais non plus de faire le pèlerinage de Notre-Dame des Victoires, pour mettre sous la protection du Cœur Immaculé de Marie la retraite et la nouvelle année scolaire.

5. — Avant de terminer, un souvenir à nos chers défunts. L'année 1887 a été une année d'épreuves pour le scolasticat. Depuis bien longtemps, il n'y avait pas eu tant de décès à enregistrer. Et ce qui est encore plus frappant, c'est que presque tous étaient de la même année. Le 31 janvier 1887, M. Bernard



Ribeiro succombait après deux mois de souffrances, supportées avec une patience et une résignation exemplaires. Le 15 février, nous perdions encore M. Wintz, malade depuis plusieurs années; le 20 du même mois, M. Ollier, sous-diacre, mort d'une fluxion de poitrine. En 1888, le nécrologe a eu trois décès à enregistrer : celui de M. Barth, scolastique tonsuré, décédé le 5 juin, dans les plus grands sentiments de piété et de résignation; le 21 juillet, celui de M. Goubin, scolastique minoré, emporté au bout de quatre jours par une fluxion de poitrine; enfin, le 30 août, celui de M. Bataille, mort de phtisie dans sa famille.

Cette année (1889) deux scolastiques minorés sont déjà morts en Portugal : M. Coutinho, décédé le 7 février, dans sa famille; et M. Lecoq, à Braga, le 8 février, après avoir rempli avec dévouement ses fonctions jusqu'à l'avant-veille de sa mort.

### Scolasticat de philosophie.

1. Personnel. — 2. Retraites. Prises d'habit. — 3. Visites du T. R. Père.  
4. Nombre. — Local insuffisant.

1. — Le P. Kræmer, directeur des philosophes, a comme aides le P. Bernard, sous-directeur et professeur de philosophie, et le P. Grappe, chargé des cours de sciences. *Sanseverino* a remplacé *Tongiorgi* comme manuel de classe. Le T. R. Père ayant affecté certains dons à notre cabinet de physique, les expériences peuvent se faire maintenant avec plus de précision et de profit.

2. — Les retraites du commencement de l'année sont communes aux philosophes et aux théologiens. Il leur est même donné d'assister aux instructions des retraites préparatoires aux ordinations. Les belles considérations sur le sacerdoce qui y sont développées, excitent en tous un ardent désir d'apporter le plus grand soin à la préparation aux Saints Ordres.

Nous avons eu, en juin 1888, une prise d'habit qui comptait 5 titulaires; celle qui a eu lieu le 19 mars dernier, en la fête de saint Joseph, en comprenait six autres. Ce nombre pourra paraître restreint. Disons cependant qu'en ces deux dernières années, la divine Providence nous a déjà envoyé une trentaine de postulants.

3. — Comme dans toute maison de formation, rien ne vient

rompre l'uniformité de nos exercices. Nous devons faire une exception toutefois pour les fréquentes visites et conférences du T. R. Père. Avec quelle respectueuse émotion nous l'entendons nous parler de l'imitation des vertus de notre V. Père, et de l'importance que nous devons attacher à l'exactitude dans les petites prescriptions de la règle ! Deux fois déjà, nous avons pu lui adresser nos souhaits de fête, et ses réponses pleines de bonté et d'à-propos sont restées dans la mémoire de tous.

4. — Ce qui nous manque, c'est un peu plus de place ; car, au lieu de 45 philosophes que nous avons l'année dernière, nous en avons en ce moment 58. Or, il n'y a en tout pour eux qu'une trentaine de chambres. Aussi prions-nous notre V. Père de nous procurer un local assez vaste pour loger convenablement tous ses nouveaux enfants.

### Noviciat des Frères.

1. Changement de directeur. — 2. Nombre d'aspirants. Retraites. Prises d'habit.

1. — Au mois de mai 1887, le R. P. Burg, dont la mémoire est toujours en vénération au Saint-Cœur de Marie, a été remplacé par le P. Guyot. Celui-ci ayant été appelé au mois de septembre dernier en Savoie, comme supérieur des orphelinats de Saint-Joseph du Lac et de Douvaine, a été remplacé à son tour par le P. Hassler, précédemment préfet du petit scolasticat de Mesnières. Depuis son retour d'Haïti, le P. Gaepfert remplit les fonctions de sous-directeur au noviciat des Frères.

2. — Le nombre de nos aspirants est actuellement de 71. Le 21 mars dernier, le T. R. Père a envoyé 12 de nos petits postulants à Saint-Mauront, près de Merville, pour y former le noyau d'une nouvelle œuvre.

Les prédicateurs des retraites des Frères ont été, pour 1887 : le P. Hubert au mois de mars, et le P. Limbour en septembre ; pour 1888 : le P. Barthet en mars, et le P. Kieffer en septembre. Enfin celle de mars 1889 a été prêchée par le T. R. Père, lui-même, qui a bien voulu donner ainsi aux Frères un nouveau témoignage de sa paternelle affection. Dans ces saints exercices, il a surtout fait ressortir tout le bien que les Frères sont appelés à réaliser au sein de la Congrégation. De là, pour eux, la stricte

obligation de ne jamais perdre de vue leur sanctification personnelle, basée sur une vie d'abnégation et de sacrifice.

A la suite de ces différentes retraites, 63 novices ont été admis à émettre les premiers vœux, et 55 postulants ont reçu le saint habit religieux, des mains du T. R. Père.

---

## SÉMINAIRE DU SAINT-ESPRIT

FÉVRIER 1887. — AVRIL 1889.

1. Personnel. — 2. Diminution des bourses. — 3. Nombre d'élèves. — 4. Ordinations. — 5. Appel en faveur des vocations. — 6. Visites épiscopales. — 7. Nouvelle édition du Cérémonial. — 8. Ministère. — 9. Mort de M. Morot.

1. — Le personnel de la Maison-Mère et du Séminaire a fait une perte sensible dans la personne du cher et regretté P. Hervé, décédé le 2 septembre 1886. Excellent professeur, casuiste sûr et pratique, ce pieux et docte confrère a laissé, dans la mémoire de tous ceux qui eurent l'avantage de le connaître, un doux et profond souvenir. A la rentrée des cours qui suivit sa mort, on chanta pour lui une messe solennelle de *Requiem*, qui fut célébrée par le T. R. P. Général.

2. — Aux épreuves que le séminaire du Saint-Esprit avait eu à subir les années précédentes sont venues s'en ajouter de nouvelles. Une lettre du ministère de la marine et des colonies, en date du 31 mars 1888, annonçait au T. R. Père qu'à partir de cette même année le nombre des élèves boursiers était fixé à 48. Ce système de réductions successives était de nature à nous faire craindre de voir diminuer encore la subvention qui nous est annuellement accordée. Et, en effet, un communiqué du sous-secrétaire d'État aux colonies (4 février 1889) nous annonce que, par suite de la réduction votée par la Chambre, le montant de l'allocation octroyée au Séminaire est ramené à 39,700 francs et le chiffre maximum des élèves fixé à 38.

3. — Malgré la suppression des frais de trousseau et la diminution des bourses, nous aurions, chaque année, un nombre assez considérable de demandes d'admission, si un choix prudent nous permettait de les accueillir toutes. A la rentrée de 1887, le nombre total des séminaristes présents s'élevait à 45; les ordinations et quelques départs l'ont encore abaissé.

4. — Nos ordinations, faites par Mgr Duboin, ont donné aux colonies 12 prêtres véritablement pieux et zélés; l'un d'entre eux, M. Curtil, envoyé d'abord à la Guyane, vient d'entrer au noviciat de Grignon, et il y a été rejoint par M. l'abbé Humez, également ancien élève du séminaire, revenu de Bourbon pour raison de santé. Enfin nous sommes heureux d'ajouter à ces deux noms celui d'un excellent curé de la Martinique, M. François Anxionnaz.

5. — Ces vocations nous font regretter que nous ayons tant de peine à trouver des sujets convenables, et que, malgré la réduction des bourses, nous n'arrivions pas à les remplir; déjà l'exercice du saint ministère est en souffrance dans nos colonies. Ceux de nos confrères qui, soit en France, soit dans le pays d'outre-mer, pourraient nous préparer ou nous adresser des jeunes gens vraiment aptes aux fins de notre cher séminaire, feraient une œuvre agréable à Dieu et mériteraient beaucoup de l'Église et de la Congrégation.

6. — Pendant la saison d'été 1887, Mgr Carméné, évêque de la Martinique, ancien élève du séminaire, a fait parmi nous un assez long séjour. Le vénéré Prélat a bien voulu faire aux séminaristes plusieurs conférences spirituelles dans lesquelles on ne savait qu'admirer le plus de sa touchante simplicité ou de ses conseils vraiment apostoliques, fruit de sa longue expérience. Mgr Riordan, archevêque de San-Francisco, lui aussi élève du séminaire, où il a passé l'année scolaire 1860-1861, est venu nous faire une visite le 21 décembre 1888. Sa Grandeur a désiré revoir la chapelle, la cour de récréation et toute la maison dont elle a gardé le plus affectueux souvenir.

7. — La septième édition du Cérémonial du R. P. Le Vavasseur est sur le point de paraître. Cette édition aura une grande supériorité sur les précédentes, au point de vue typographique, sans parler des autres améliorations qui y sont apportées.

Comme les précédentes, elle a été tirée à 5000 exemplaires. Le R. P. Le Vavasseur a déjà reçu, pour cette nouvelle édition, l'approbation de S. Em. le Cardinal Archevêque de Toulouse et de NN. SS. les Archevêques et Evêques de Cambrai, Grenoble, Saint-Flour, Vannes, Périgueux, Séez, Aire et Langres.

8. — Les Pères de la Maison-Mère et du Séminaire, outre leurs fonctions dans la communauté, continuent toujours à remplir

quelque ministère à l'extérieur. Sont chargés, comme par le passé, des confessions dans les communautés religieuses : le R. P. Collin, à l'Immaculée-Conception; les RR. PP. Barillec et Delaplace, à la Maison-Mère des sœurs de Saint-Joseph; le P. Hubert, chez les Bénédictines du T. S.-Sacrement; les PP. Duby et Le Bozec, chez les religieuses de la Réparation; le P. Meillorat, chez les sœurs de Saint-Joseph de la rue d'Ulm et de Maisons-Alfort. Le P. Jouan est aumônier du petit postulat et de l'orphelinat des sœurs de Saint-Joseph, à Antony; le P. Vulquin remplit la même fonction à l'asile Saint-Raphaël; le P. Latappy, à l'orphelinat de la Sainte-Famille; le P. Genoud, à l'Immaculée-Conception.

Citons encore diverses œuvres de zèle, telles que la *Sainte-Famille* et l'*archiconfrérie du Saint-Esprit* : directeur, le R. P. Delaplace; le *Patronage Sainte-Mélanie* : directeur, le P. Lancel; la confrérie de la *Sainte-Face* chez les Bénédictines : directeur le P. Hubert. Quelques Pères donnent, en outre, assez souvent des retraites dans des paroisses, dans des communautés religieuses ou des établissements d'instruction. Les PP. Leclerc, Hubert et Jouan sont spécialement chargés de ce ministère.

9. — En terminant ce *Bulletin*, nous croyons devoir mentionner la mort de M. Morot, professeur au collège Sainte-Barbe, qui a eu des rapports tout particuliers avec le séminaire. Beaucoup de nos confrères l'ont connu et savent qu'il était à la tête de toutes les bonnes œuvres de son quartier, en qualité de président des conférences de Saint-Vincent de Paul. Pendant près de quarante années, il a présidé aux réunions de la *Sainte-Famille*.

M. Morot, ayant connu notre Vénérable Père, a bien voulu déposer dans le procès apostolique achevé récemment au sujet de sa réputation de sainteté. De plus, il s'est toujours montré plein de dévouement pour nos jeunes Pères qui se sont adressés à lui en vue de leurs examens pour les sciences.

Il est mort le 6 janvier 1889, laissant dans tout le quartier une mémoire bénie et vénérée. Le R. P. Barillec, qui était son confesseur depuis la mort du T. R. P. Frédéric Levavasseur, l'a assisté à ses derniers moments, ainsi que le R. P. Delaplace, à qui il avait toujours été uni par les liens d'une étroite affection. Plusieurs Pères se sont fait un pieux devoir d'assister à ses obsèques.

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LANGONNET

MARS 1887. — AVRIL 1889

1. Personnel. Mutations. — 2. Petit scolasticat. Nombre. Retraites. Prises d'habit. — 3. Collège. Elèves peu nombreux. — 4. Noviciat des Frères. — 5. Ministère extérieur. — 6. Fêtes. Visites. Incendie. Distributions des prix. — 7. Souvenir à nos chers défunts.

1. — Le personnel de la communauté de Notre-Dame de Langonnet a subi, dans ces deux dernières années, quelques mutations, tant parmi les Pères que parmi les Frères. En 1887, les PP. Kienlen et Épinette ont été envoyés, l'un à Cellule, l'autre à Castelnaudary. Ils ont été remplacés : le premier par le P. Cotonéa, venu de Saint-Ilan ; le second par le P. Muller, arrivé de Mesnières. En septembre 1888, le P. Conyngham était appelé à Saint-Joseph d'Épinal, et le P. Travers, nouveau profès, nous était envoyé pour faire la troisième.

Trois des Frères profès qui, en 1887, appartenaient au personnel actif de notre maison, ont été appelés dans d'autres communautés : ce sont les FF. Ronan, envoyé à Saint-Pierre et Miquelon ; Isaac, parti pour le Haut-Sénégal ; et Anicet, pour Mayotte. Un Frère malade de Saint-Ilan, le F. Ildefonse, est venu se joindre à notre Frère aveugle, le bon F. Hermann Joseph. — Le F. Méliton, rentré de Cayenne, en 1888, avec une santé épuisée, a bientôt repris, grâce au bon air de la Bretagne, ses anciennes forces et son ardeur accoutumée au travail.

Le personnel actuel de l'abbaye se compose comme il suit : les PP. Jégou, supérieur, Pellerin, Muller, Le Douarin, Dévigne, Faugère, Cotonéa, Parsus, Urien, Thiallier, Le Serre, Travers, et M. Goetz, grand scolastique ; les FF. Colomban, Xavier, Patern, Méliton, Kenny, Maternus, Malo, Tudy, Gordien, Diodore, Jean de Matha, Bruno, Jean-Palémon, Réole, Gildas, Thurien, Ruélin et Georges.

2. — Le petit scolasticat reste toujours sous la direction du P. Jégou, ayant comme aide le P. Thiallier. Cette œuvre, que les temps actuels sembleraient devoir entraver, pourrait, au contraire, si nos ressources le permettaient, prendre plus d'extension. Beauvais, en 1887, nous a envoyé un nombre assez grand de nouveaux pour remplir les vides faits par les

départs des rhétoriciens. En 1888, la rentrée a été très faible, mais le chiffre total n'a pas baissé, car deux rhétoriciens seulement sont entrés au grand scolasticat. C'est le plus faible contingent fourni jusqu'ici par Notre-Dame de Langonnet. Actuellement, nous avons 59 aspirants, dont 39 titulaires. Ces enfants, en général, répondent bien aux soins qui leur sont donnés. Leurs sentiments religieux facilitent d'ailleurs le travail de leur formation.

Les retraites annuelles, prêchées en 1887 par le P. Cotonéa, et, en 1888, par le P. Muller, ont été, comme toujours, pour ces chers enfants, une occasion de renouvellement dans la piété et la ferveur. De plus, les retraites mensuelles, établies en 1886, en facilitant un retour sur les résolutions de la retraite annuelle, permettent de conserver et d'augmenter ces bons résultats.

La dévotion au saint Enfant Jésus, patron du petit scolasticat, au Sacré-Cœur, à la très Sainte Vierge, à saint Joseph, à saint Louis de Gonzague, et surtout les mois bénis consacrés à ces dévotions, sont en très grand honneur parmi nos aspirants, et attirent sur leurs âmes de nouvelles bénédictions du Ciel.

Trois fois chaque année, depuis quelque temps, ont lieu des prises d'habit, auxquelles prennent part et les postulants scolastiques et les postulants frères : à Saint-Joseph, à la Pentecôte et à la Toussaint. Dans ces deux dernières années ont pris le saint habit :

Le 19 mars 1887,	8 post. scolastiques,	4 post. Frères
Le 29 mai 1887,	9 —	4 —
Le 19 mars 1888,	7 —	9 —
Le 20 mai 1888,	3 —	» —
Le 1 <sup>er</sup> novembre 1888,	2 —	3 —
Le 19 mars 1889,	6 —	1 —

C'est donc, en tout, pour 1887 et 1888, 35 nouveaux titulaires scolastiques, et 21 novices Frères.

L'état des santés au scolasticat a été, pendant ces deux années, aussi satisfaisant que possible. Cela nous confirme dans la pensée que les quelques semaines de vacances passées, chaque année, à Saint-Ilan, sont un excellent régime réparateur et fortifiant.

3. — Pendant trois ans, le P. Faugère a été directeur du

collège, en même temps que professeur de troisième. Ayant été désigné pour faire la seconde, au départ du P. Conyngham, il a été déchargé de ses fonctions de préfet, et les a passées au P. Cotonéa, qui était son second l'année dernière.

Les enfants du collège sont aussi, en général, animés de bonnes dispositions. Ils s'approchent fréquemment des sacrements, et sont très heureux d'être reçus congréganistes de la Très Sainte-Vierge. Ils ont acheté deux belles statues en fonte, l'une de l'Immaculée Conception pour la cour des grands, et l'autre de saint Joseph pour la cour des petits.

Les jours de première communion, fixée au 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, sont toujours très solennels. L'année dernière, le sermon de circonstance a été donné par un bon Père capucin, qui a su édifier et intéresser tout le monde.

Nous ne pouvons pas ne pas parler de nos craintes au sujet de cette œuvre du collège. Pendant cette période de deux ans, elle a subi, en effet, une baisse très sensible. En 1887-88, nous comptions encore 125 élèves. Aujourd'hui, fin mars 1889, ils sont 92, y compris les externes; et ce nombre tend même à diminuer. La misère est très grande dans nos campagnes, et c'est là, sans doute, une des causes de cette diminution; mais il en est d'autres, plus inquiétantes pour l'avenir. Des écoles libres de Frères s'établissent en face des écoles communales laïques, dans les trois cantons qui nous environnent. Gourin possède déjà la sienne, qui ne compte pas moins de 300 élèves environ. On y enseigne le latin jusqu'en troisième. Le Faouët et Guémené auront les leurs, à la prochaine rentrée de septembre ou d'octobre. Nous perdrons évidemment les enfants de ces villes et des environs, tant pour nos cours primaires que pour nos classes latines.

Notre éloignement des chemins de fer et des centres populeux, la proximité relative des petits séminaires de Plouguernevel et de Sainte-Anne, avec leurs bourses et leurs avantages, l'obligation pour nos élèves se destinant au grand séminaire de passer au moins une année à Sainte-Anne, toutes ces causes, jointes à d'autres encore, sont autant d'obstacles qui empêcheront toujours le développement de cette œuvre.

Mais si la position de Notre-Dame de Langonnet semble peu favorable pour un collège, elle paraît excellente pour une maison



de formation à la vie religieuse. Ici, en effet, on est dans une vraie solitude, avec des terres en plein rapport, de vastes bâtiments construits ou exhausés, une ancienne abbaye restaurée. Tout semble disposé pour des œuvres de ce genre, et c'est, peut-être, ce que la divine Providence réserve à cette maison, sanctifiée par saint Maurice, et qui a vu dans son enceinte tant de générations de moines pendant les six siècles de son existence.

4. — A côté du petit scolasticat et du collège, se trouve le noviciat des Frères. Le P. Epinette, qui en était chargé, fut remplacé, en août 1887, par le P. Muller, économiste. Celui-ci a pour aide le P. Pellerin, chargé des petits postulants. Le nombre des aspirants, qui était de 34 au dernier *Bulletin*, s'élève encore à 35, après la profession qui vient d'avoir lieu au mois de mars.

Nos aspirants Frères montrent toujours un grand attrait pour les Missions, et soupirent après le jour où ils auront le bonheur de s'employer au salut des pauvres Noirs d'Afrique.

Les retraites annuelles se font régulièrement, l'une à l'abbaye vers la fin de septembre, l'autre à Saint-Michel, la dernière semaine d'octobre. Celles de l'abbaye ont été prêchées : en 1887, par le P. Le Douarin, et, en 1888, par le P. Supérieur; celles de Saint-Michel, par le P. Muller, en 1887; et, en 1888, par le P. Pellerin.

5. — Pour ces retraites, le cher et regretté P. Lejeune nous était d'un précieux secours, quoiqu'il fût spécialement appliqué aux prédications bretonnes, dans lesquelles il déployait un zèle tout apostolique. Il n'a pu, hélas! être remplacé. Tout notre ministère extérieur se borne à peu près, maintenant, à la communauté des Sœurs de Saint-Joseph, à Gourin. C'est le P. Supérieur qui, pendant ces deux dernières années, a donné les exercices des retraites à leurs pensionnaires, ainsi qu'aux novices, à l'occasion des prises d'habit. Ce sont aussi nos Pères qui prêchent ordinairement la retraite annuelle à ces mêmes Sœurs. En 1887, c'était le P. Pellerin, et en 1888, ce fut le P. Leclerc, venu de la Maison-Mère; mais le P. Pellerin alla l'aider pour les confessions et les conférences des novices.

Depuis quelques années, nous allons aussi donner la retraite pascalle aux enfants de la communauté de Saint-Ilan. En 1887 et 1888, c'est le P. Pellerin qui a rempli ce ministère, et cette année, c'est le P. Muller.

Les occupations et les fatigues du professorat ne permettent guère aux pères d'aider le clergé des environs. Il faudrait, d'ailleurs, pour le faire utilement, connaître la langue bretonne, et la plupart l'ignorent complètement. Aller dire, de temps à autre, une messe pour remplacer l'un de ces messieurs absents, voilà donc à quoi se borne notre ministère dans les paroisses. Le P. Supérieur est cependant parfois appelé à donner quelques instructions bretonnes à l'occasion des fêtes patronales.

6. — Si notre solitude est ordinairement tranquille, elle s'anime aux jours de fête, et à l'occasion de certaines visites. La procession de la Fête-Dieu, la Saint-Maurice, le dernier dimanche de juillet, sont des fêtes toujours bien suivies et bien édifiantes pour tous.

Nos distributions solennelles des prix attirent aussi beaucoup de monde. Celle de 1887 fut présidée par Mgr Duboin, qui, deux jours auparavant, avait officié pontificalement à la fête de Saint-Maurice. Notre catholique et vaillant député, M. de Mun, arriva au commencement de la pièce et sa présence donna un nouvel éclat à cette joyeuse fête de famille. Au dîner, on porta un toast au valeureux champion de la cause catholique. L'année dernière, à la même occasion, il daigna encore nous honorer de sa présence. Il profite de ces réunions pour se mettre en rapport avec le clergé et voir les personnes influentes du pays.

Rappelons, pour mémoire, l'illustre visite faite à Notre-Dame de Langonnet par S. Em. le cardinal di Rende, le 21 avril 1887, en compagnie de notre T. R. Père. Le *Bulletin* de mai 1887 a donné la relation de cette visite.

Nous étions encore tout à la joie, quand, quelques jours après, Notre-Dame de Langonnet faillit devenir la proie des flammes. Dans la nuit du 29 au 30 avril 1887, le feu prit, en effet, à la porterie. Des braises que l'on croyait éteintes, déposées sous des étagères de drap, y avaient mis le feu. Vers minuit, un Frère, logeant à l'infirmerie et heureusement réveillé par la fumée, donne l'alarme. Le tocsin se fait entendre et aussitôt tout le monde se lève. On organise des chaînes pour alimenter la pompe à incendie, qu'on était allé chercher en toute hâte à Saint-Michel. Grâce à elle, au travail de tous et aux prières adressées à Marie, on eut enfin raison du feu. L'escalier était calciné, quelques cloisons endommagées, ainsi

qu'une partie du plancher, au premier étage. Les pertes subies ont été couvertes par une compagnie d'assurances. Un nouvel escalier, plus large et plus commode, remplace l'ancien : toutes les traces de l'incendie ont disparu.

La sainte Vierge n'a pas permis que cette année jubilaire de 1887 (notre prise de possession de la maison date de 1857) fût une année de ruines.

La Providence nous a encore ménagé deux autres visites épiscopales, dont nous devons dire aussi un mot. C'est d'abord celle de Mgr Picarda, ancien élève de Notre-Dame de Langonnet. La veille (2 octobre 1887), toute la communauté s'était rendue à Meslan, sa paroisse natale, pour assister à la messe pontificale qu'il devait célébrer en ce jour de Notre-Dame du Rosaire. Notre présence donna à cette fête si touchante un caractère plus solennel.

Monseigneur, dont les jours, hélas ! étaient comptés, avait bien voulu inviter ses anciens condisciples du collège à un dîner de famille, qui eut lieu à l'abbaye, le mardi 4 octobre 1887. Sa Grandeur présida, entourée d'un grand nombre de prêtres et de quelques laïques venus pour cette circonstance. M. le comte de Lescouet, conseiller général de Gourin, prit la parole, au nom de tous pour féliciter Monseigneur de son élévation à l'épiscopat et lui souhaiter longue vie et succès apostolique. Sa Grandeur répondit par quelques paroles toutes de cœur, remerciant ses anciens condisciples d'être venus à cette fête et se recommandant, lui et sa Mission, à leurs ferventes prières.

Dès le lendemain, Monseigneur nous quittait pour aller se mettre sous la protection de sainte Anne, la bonne et puissante patronne de notre Bretagne, et pour remercier de nouveau notre pieux évêque qui lui avait donné l'onction épiscopale.

Quelque temps après, S. Gr. Mgr Bécél venait aussi dans nos parages. Il accourait, à la prière du vénérable doyen de Gourin, pour bénir la nouvelle et magnifique école libre, confiée aux Frères de Ploërmel. Sa Grandeur vint passer une journée à l'abbaye (27 octobre 1887). Depuis lors, Monseigneur n'est pas revenu au milieu de nous ; mais, à plusieurs reprises, il a manifesté la part qu'il prend toujours à nos peines comme à nos joies. Et, quand la mort si inattendue de Mgr Picarda est venue jeter le deuil au milieu de nous, Sa Grandeur nous a

encore exprimé, en termes bien émus, ses sentiments de condoléance.

Encore quelques semaines, et ce prélat qui, cette année, fait sa tournée épiscopale dans nos cantons, sera au milieu de nous, pour conférer à nos enfants les dons de l'Esprit-Saint.

7. — Terminons par un pieux souvenir à nos défunts. Trois Pères sont morts depuis notre dernier *Bulletin*, et, chose digne de remarque, tous les trois ont été appelés à Dieu le samedi, jour consacré au culte de notre divine Mère.

C'est d'abord le P. Joseph Figenwald : ancien scolastique de Notre-Dame de Langonnet, il est venu avec bonheur se préparer à la mort au berceau même de sa vie religieuse. Arrivé en décembre 1886, il s'est doucement endormi dans le Seigneur, le samedi matin 19 février 1887. Son enterrement s'étant fait le dimanche 20, à l'heure ordinaire de la grand'messe, il s'y trouva beaucoup de monde, et de nombreuses prières montèrent vers le ciel pour le repos de son âme.

A un peu plus d'un an de distance, le 21 avril 1888, succombait à une attaque d'apoplexie le cher P. Lejeune. Il venait de terminer, à Plounevez-Lochrist, une nombreuse et fatigante retraite d'enfants. Ses restes mortels furent rapportés à Notre-Dame de Langonnet ; et, après, une messe solennelle de *Requiem*, chantée pour le repos de son âme, en présence d'un concours considérable de fidèles et d'une cinquantaine de prêtres, ils furent déposés dans notre cimetière à côté de la tombe de M. Libermann, frère de notre V. Père.

Sa perte, qui a excité de si unanimes regrets, ne cesse de se faire sentir au milieu de nous. Il était, en effet, pour la communauté, une vraie providence : dans ses courses apostoliques, il recueillait de nombreuses intentions de messes, et il suscitait des vocations pour le noviciat des Frères. Le *Bulletin* de mai 1888 renferme une notice intéressante sur notre regretté P. Lejeune.

Enfin, le samedi 23 février 1889, un jeune Père de la dernière profession, arrivé ici en janvier, s'en allait à Dieu, le sourire aux lèvres : c'était le jeune P. Lohéac, dont on lira plus loin la notice. Il était d'un village situé à 7 lieues de l'abbaye. Aussi, son père, sa mère, ainsi que ses frères, sœurs, beaux-frères et autres parents se sont-ils fait un pieux devoir d'assister à son enterrement, qui a eu lieu le lundi 25 février.

---

## NÉCROLOGIE



Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons eu la douleur d'apprendre la mort du P. Carrol Griffin, de l'avant-dernière profession, décédé à Maryborough, le 14 mars, par suite de phthisie galopante. Ce cher confrère, qui est la première victime choisie de Dieu dans la nouvelle œuvre de l'Australie, n'avait pas encore trente ans; mais il était déjà souffrant de la poitrine au noviciat.

Voici les notices des PP. Hirtzlin et Lohéac, et du F. Faron :

## LE P. HIRTZLIN,

DÉCÉDÉ A BAGAMOYO, LE 10 FÉVRIER 1889.

Le P. François-Antoine Hirtzlin naquit à Bisel, diocèse de Strasbourg, le 31 juillet 1850, d'une famille foncièrement chrétienne. Dès l'époque de sa première communion, la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi* et de la *Sainte Enfance* fit naître en lui le désir de se consacrer aux missions étrangères. Mais des malheurs, qui le privèrent de bonne heure de ses parents, entravèrent son généreux dessein. A l'âge de dix-huit ans, il sentit se raviver ce désir avec plus de force, et il entra au collège d'Altkirch. Le principal, qui était un laïc, s'opposa à son admission immédiate dans les classes latines; mais une maladie grave et subite ayant obligé le jeune Hirtzlin à rentrer dans sa famille, il se présenta, après sa guérison, au petit séminaire de Colmar (Haut-Rhin). C'était en 1869. Il se mit à l'étude du latin avec une telle ardeur qu'il put, pendant le second semestre de l'année, faire les classes de huitième et de septième, et se préparer à entrer en cinquième à la rentrée suivante. Il continua ainsi ses études jusqu'à la troisième, toujours stimulé par un vif désir d'entrer au séminaire des *Missions étrangères*. Ayant appris, sur ces entrefaites, qu'il ne pouvait y être admis qu'après avoir terminé sa philosophie, il en éprouva un grand désappointement et se laissa aller, pendant quelque temps, à

une amère tristesse. Ce fut alors que Dieu, qui le destinait à travailler au salut des Noirs d'Afrique, lui fit faire la rencontre d'un scolastique de Langonnet. Celui-ci lui représenta qu'il n'y avait pas de différence entre les Missions de la Congrégation, en Afrique, et celles des Missions d'Asie, qu'il avait d'abord eu en vue, et que les pauvres nègres étaient beaucoup plus malheureux et plus abandonnés que les peuples de l'Orient. Un nouvel horizon se découvrit pour lui, et il se décida à solliciter son admission au scolasticat de Notre-Dame de Langonnet. Six mois après, il y recevait l'habit de scolastique.

Pendant tout son temps de probation, le P. Hirtzlin fut plus ou moins tourmenté par la pensée du séminaire des Missions Étrangères, où son imagination lui faisait entrevoir une plus grande liberté de mouvement et d'action; mais son grand esprit de foi le fit triompher de ces illusions.

Admis à la profession en 1878, il fut envoyé peu après au Zanguebar.

Placé d'abord à Bagamoyo, il prit tout de suite le plus grand intérêt à l'œuvre des enfants. Le R. P. Horner, l'ayant destiné à la station de Mhonda, il demanda au bon Dieu, s'il ne voulait pas qu'il quittât Bagamoyo, de lui envoyer une fièvre la veille du jour fixé pour le départ. Sa prière fut exaucée : le dimanche, veille du jour où la caravane devait se mettre en route, il célébra la sainte messe et prêcha; puis, aussitôt, la fièvre se déclara. Le P. Horner décida alors que le P. Hacquard partirait à sa place.

Animé d'un véritable esprit apostolique, le P. Hirtzlin se livra avec ardeur à l'étude du kiswahili et, ayant surmonté toutes les difficultés, il fut bientôt à même de catéchiser les enfants et de prêcher en cette langue. Il s'appliqua ensuite à la traduction de Cantiques, de Litanies, de Mois de Marie, de Mois de l'Enfant Jésus, du Chemin de croix; travaux qui l'aiderent puissamment à acquérir une connaissance si complète de kiswahili, qu'il pouvait le parler aussi bien que les indigènes eux-mêmes.

Ainsi préparé, ce zélé missionnaire commença, en 1882, ce ministère si fructueux qu'il a continué jusqu'à la fin. Voici comment il en rendait compte au T. R. Père, dès le début, dans une lettre qu'il lui écrivait le 29 janvier 1883 :

Avec la permission du R. P. supérieur, j'ai commencé mes courses

apostoliques le lundi de Pâques, ne prévoyant pas trop où tout cela aboutirait. Je me suis assis avec les pauvres gens dans leurs cases, je leur ai parlé en chemin, pour me familiariser avec eux, car la plupart avaient encore envie de s'enfuir devant le Blanc. J'ai bien vite senti que la volonté du bon Dieu est que je m'occupasse d'abord des malades. Obligé de faire un peu de médecine dans la communauté, j'ai acquis, à cet égard, quelques petites connaissances qui m'ont permis de me faire passer, aux yeux des Arabes, comme médecin. Je me suis muni d'un sac; nombre de petits flacons y sont rangés pour toutes les maladies. Par ce moyen, je suis parvenu, depuis huit mois, à baptiser une soixantaine d'enfants, dont une trentaine sont déjà allés au ciel. Pour les malades adultes, je les invite à venir se faire soigner à la maison, où je les fais porter. La plupart y meurent après avoir reçu le baptême. Dans ces huit mois, j'en ai baptisé ainsi vingt-sept. Quelques-uns guérissent et s'en vont proclamer au dehors l'habileté du Blanc. De plus, je me fais connaître comme recevant les petits enfants orphelins ou ceux que les mamans voudraient rejeter, en les payant 1 roupie (8 pesas). Depuis Pâques, nous en avons acheté une vingtaine et, parmi ceux-là, j'en ai apporté trois dans mes bras de bien loin, suivi d'une foule noire qui ne pouvait comprendre qu'un Blanc pût ainsi aimer de petits Noirs. Parmi ces enfants achetés, dix-huit sont allés au ciel.

Laissez-moi vous raconter à ce sujet, mon T. R. Père, un petit fait qui, certainement, vous intéressera : Pour la dernière fête de Noël, je me trouvais tout seul à Bagamoyo; j'ai chanté la messe de minuit et prêché devant une grande foule qui affluait pour voir nos cérémonies. Plus de deux cents enfants y ont fait la sainte communion; après avoir récité avec eux les prières d'action de grâces, je leur ai dit : « Mes enfants, disons trois *Ave Maria* pour que l'Enfant Jésus nous envoie beaucoup de petits païens. » Notre prière a été exaucée. Le lendemain, un de nos enfants, en passant à Bagamoyo, a trouvé un petit Noir jeté dans les broussailles; je l'ai baptisé aussitôt et, le lendemain, il est allé au ciel. A midi, selon mon habitude, je suis sorti aussi et j'en ai reçu un autre que j'ai porté à la Mission.

Voilà près de quatre ans que je me trouve à Bagamoyo, content, selon Dieu, de ce que la Congrégation m'a confié. Une grande consolation pour moi, au lit de mort, sera de n'avoir pas posé de raisons nécessitant mon changement et de ne l'avoir pas demandé moi-même. Je crois qu'il vaut mieux rester à son poste malgré les difficultés, car ce n'est qu'après un certain temps qu'on est capable de faire le bien.

La grande œuvre du P. Hirtzlin à Bagamoyo fut donc l'organi-

sation du ministère des baptêmes des enfants et des adultes en danger de mort, à l'aide de baptiseuses et de catéchistes. On en a rendu compte dans le dernier *Bulletin* de cette mission. (Voir page 619). Il s'y employa jusqu'à ce que les événements politiques vinssent jeter la perturbation dans le pays et entraver son zèle. On peut même dire que ce furent ces événements qui ont été en grande partie la cause de sa mort. Voici comment Mgr de Courmont le raconte, dans sa lettre du 12 février 1887, au T. R. Père.

Quand cette lettre vous arrivera, vous aurez déjà appris la triste nouvelle de la mort du P. Hirtzlin. Quelle perte pour la Mission! et combien vous la ressentirez douloureusement vous-même, mon T. R. Père!

Vous le savez, le P. Hirtzlin avait un tempérament à part; son état habituel de santé demandait beaucoup de mouvement et, par malheur, depuis la fin de septembre, il lui était devenu impossible de faire dans les campagnes de Bagamoyo, théâtre de perpétuels combats, ces longues et fatigantes courses, pourtant si salutaires à ses forces physiques, mais surtout si fructueuses pour son ministère.

La veille du 2 février, fête de notre V. Père, il passa presque toute la journée à la chapelle pour entendre les confessions des enfants. La chaleur est ici à son maximum en cette saison, et cette chapelle recouverte en tôle est dans l'après-midi une véritable étuve. Le soir, il dit au frère Adelin : « Je n'en puis plus; j'ai la fièvre. »

Le lendemain, il se traîna tout le jour, et le dimanche, 3 février, il ne put dire la sainte Messe (1).

Ce ne fut que le mercredi 6 février, qu'il quitta sa chambre pour l'infirmerie. Le lendemain il voulut se confesser et le jour suivant demanda l'extrême-onction, ce que le P. Baur ne jugea pas opportun de lui accorder. Dans la nuit, un peu après onze heures, le cher malade se réveille et s'informe de l'heure. « Pas encore minuit, dit-il; eh bien! je suis très mal; faites venir le P. Supérieur. » A sa demande réitérée, et pour ne pas le contrarier, le P. Baur lui donna alors

(1) Je ne dois pas cacher, ajoute ici Mgr de Courmont, que le P. Hirtzlin était ce que nous appelons ici *un mauvais malade*, n'acceptant que les soins que lui-même jugeait convenir à son état. Ainsi il passa les quatre premiers jours de sa maladie, ne faisant rien de ce que lui ordonnait le P. Baur et même quand à ses propres yeux son état parut grave, il refusait les traitements énergiques, disant : « Mais cela va me tuer. » Aussi sa fièvre, insignifiante au début, et qui n'a revêtu aucun caractère particulier, s'enracina si bien qu'il fut impossible de la couper.



l'Extrême-Onction. Le samedi, il se confessa encore et il fut convenu que le lendemain il recevrait la sainte Communion.

La pensée de son œuvre ne le quittait pas. Quelque temps auparavant, il avait préparé et fait faire deux nombreuses premières communions. Il avait aussi profité de mon séjour à Bagamoyo pour la confirmation de tous ces premiers communians et de quelques autres chrétiens.

Les événements de la guerre l'avaient profondément attristé. Quelle expression d'amère douleur dans les paroles suivantes, dites à ceux qui l'assistaient et seulement quelques heures avant sa mort. « Cette guerre... les Allemands... Bushiri. Oh! ils ont mis fin à mon travail. Je n'ai plus rien à faire... La guerre a rompu mon œuvre. Depuis janvier j'ai perdu plus de 300 baptêmes. »

Dès le commencement de la nuit du samedi au dimanche, il n'y eut plus chez le cher malade que des alternatives de lucidité d'esprit et de délire.

Presque tout le temps on le voyait entendant des confessions. Il écoutait, interrogeait, faisait des exhortations, donnant pénitence et absolution, comme s'il eût été au confessionnal, parlant tantôt français, tantôt allemand ou kiswahili, selon la langue dont se servait son pénitent.

Des aspirations ou invocations venaient aussi à ses lèvres : « *Deus meus et omnia! Moyo wa Jesus utu sagidie!* (Cœur de Jésus, secourez-nous!) »

Comme s'il eût senti l'effet des prières que l'on faisait pour lui, « Remerciez, disait-il, le frère Polycarpe de ses bonnes prières ».

La sœur lui avait dit avant minuit : « Mon Père, vous faites la sainte communion demain : — Non, répondit-il, demain viendra un navire anglais qui me prendra et m'em mènera (1). »

Le dimanche, vers deux heures du matin, il dit : « Aujourd'hui le Sacré-Cœur recevra un bon cadeau. »

A partir de trois heures il perdit tout à fait connaissance; on ne distinguait que des sons inarticulés ou des mots inintelligibles.

Après la prière du matin nous allâmes tous auprès de lui; il était en agonie. Je récitai les prières de la recommandation de l'âme et ensuite nous dîmes tous ensemble le chapelet. Vers six heures, il fallut le quitter pour aller à la première messe que je célébrai. A

(1) En rapportant ces paroles la sœur disait : « Ça m'a rappelé le P. Laval. M. Mazuy lui demandant, quelque temps avant sa mort, s'il ne voyait rien venir, il répondit : « Je vois venir un petit navire aux voiles bien blanches; il « vient de très loin; il arrivera en son temps. » Touchante similitude dans ces détails des derniers moments entre deux âmes qui ont plus d'un trait de ressemblance dans leur apostolat auprès des noirs.

l'élévation, il rendit son âme à Dieu, au son de la cloche marquant cet instant solennel du saint sacrifice. C'était le dimanche 10 février, jour où la congrégation célèbre la fête du Saint-Cœur de Marie, refuge des pécheurs. Quel jour et quelle heure aurait pu mieux choisir un missionnaire du Saint-Cœur de Marie, pour se présenter au tribunal du Souverain Juge!

---

## LE P. LOHÉAC

DÉCÉDÉ A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 23 FÉVRIER 1889

Le P. Jean-Marie Lohéac naquit le 15 avril 1863, à Château-neuf (Finistère). Après avoir achevé ses humanités à Notre-Dame de Langonnet, il alla faire sa rhétorique au petit séminaire de Pont-Croix. Là, comme à Langonnet, il se fit toujours remarquer, selon le témoignage de son supérieur, « par sa piété, son bon esprit et son application ». Ayant demandé à être admis dans la Congrégation, il entra en philosophie à Chevilly, le 22 septembre 1883, et fut reçu à l'oblation le 2 juillet 1884. Malheureusement, sa santé était un peu faible; il souffrait surtout du larynx, ce que l'on attribuait aux fatigues de la musique instrumentale, à laquelle il s'était adonné.

D'un naturel un peu timide, mais d'une application et d'une régularité exemplaires, il poursuivit le cours de ses études en se faisant estimer de tous par son excellent caractère et son attachement à la Congrégation.

Arrivé au moment de la profession, un seul obstacle semblait s'y opposer, sa santé; car il semblait sérieusement menacé de la poitrine. Mais ses bonnes qualités déterminèrent le conseil à lui accorder la dispense que la règle exigeait sur ce point. On espérait, d'ailleurs, que le climat des pays chauds pourrait lui être favorable, et on l'avait par suite destiné à la mission du Sénégal.

Avant de partir outre-mer, le T. R. Père lui avait accordé d'aller passer quelque temps dans sa famille, dans la pensée que l'air du pays natal contribuerait à le rétablir. Mais il en fut tout autrement. Son mal ne fit que s'aggraver, et il se vit obligé de se retirer à Notre-Dame de Langonnet. Et c'est là qu'il est mort,

le 23 février dernier. Voici comment le P. Jégou annonçait ce décès au T. R. Père :

Je viens vous annoncer la mort de notre cher P. Jean-Marie Lohéac. C'est ce matin, vers une heure qu'il a rendu son âme à Dieu, entre les mains du Frère infirmier et de deux Frères aspirants chargés de le veiller. Nous pouvons dire, avec assurance, que sa mort a été précieuse devant Dieu. Il était préparé depuis longtemps déjà au passage de l'autre monde. Depuis le 3 janvier dernier, jour de son arrivée ici, je l'ai confessé tous les huit jours, et même plus souvent; tous les jours aussi, sauf dans les premières semaines de son séjour à Notre-Dame de Langonnet, il a eu le bonheur de recevoir la sainte Communion. Après avoir reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction et fait ses vœux perpétuels le 8 janvier dernier, le Père, croyant qu'il allait mourir peut-être le lendemain (et nous partagions ses craintes), demandait et demandait toujours le bon Dieu. C'était presque sa seule nourriture. Nous avons été heureux de pouvoir lui offrir cette consolation suprême. Hier, vers trois heures, je l'ai encore confessé, exhorté à offrir ses peines à Notre-Seigneur, pour l'expiation de ses péchés, pour les missionnaires, et les missionnaires d'Afrique en particulier, les pauvres Noirs, le T. R. Père et toute la Congrégation. Il m'a répondu : « Oui, volontiers. Oui, mourir, prêtre victime, prêtre hostie. Je suis content de donner ma vie pour Jésus, en union avec lui, pour le salut du monde. Oui, prêtre victime, mourir pour les âmes. »

Après cela, le Frère infirmier et moi, nous lui avons parlé encore de la mort en le consolant et lui disant que s'il partait bientôt, nous ne tarderions pas à le suivre. Vous êtes, cher Père, comme un train de chemin de fer qui va passer bientôt, et, nous serons bientôt aussi comme un autre qui marchera à toute vapeur sur vos traces. A bientôt donc !

La soirée fut assez calme, la nuit aussi; et c'est vers une heure ce matin, après trois accolades fraternelles du Frère infirmier, une pour le T. R. Père dont il parlait souvent, une pour tous les membres de la Congrégation et une pour l'infirmier lui-même, qu'après avoir entendu réciter les prières des agonisants, il rendit son âme à son Créateur, sans secousse, sans douleur et sans agonie, en prononçant les doux noms de Jésus, de Marie et de Joseph. Ses funérailles ont eu lieu le 25 février, il a été inhumé dans le cimetière de la communauté.

---

## LE F. FARON DOLLINGER

DÉCÉDÉ A LA LONGA (ZANGUEBAR) LE 23 JANVIER 1889

Le F. Faron (François-Antoine Dollinger) est né le 1<sup>er</sup> mai 1869 à Uhlviller, dans la Basse-Alsace. Dès l'âge de quinze ans, il résolut de se consacrer à Dieu dans la vie religieuse. Fidèle à l'appel d'en haut, il vint frapper à la porte du noviciat des Frères à Chevilly, le 17 mai 1883. Admis à la profession le 8 septembre 1883, il partit peu après pour la Mission du Zanguebar.

Dans les différents emplois qui lui ont été confiés, ce bon frère a été jusqu'à la mort un modèle de piété et d'abnégation. Il fut d'abord employé à Notre-Dame de Bagamoyo, où il fut chargé successivement de la section des plus jeunes enfants, puis de celle des grands. Il avait plusieurs fois manifesté le désir de se dévouer dans les postes plus pénibles de l'intérieur, heureux de partager avec ses autres confrères leur isolement et aussi leurs privations. A force d'instances, il obtint de Mgr de Courmont d'être envoyé dans la station nouvellement fondée de La Longa; et là, il se mit généreusement à l'œuvre, sans compter avec les sacrifices qu'il y pouvait rencontrer. Il savait très bien la langue indigène et avait diverses aptitudes pour la cuisine et les travaux manuels, ce qui le rendait très utile. Jeune encore et d'une forte santé, il promettait, en outre, de faire dans cette mission une longue et fructueuse carrière; mais le bon Dieu voulait se contenter de sa bonne volonté. Après plusieurs accès de fièvre qui mirent sa vie plus d'une fois en danger, il lui survint une nouvelle crise, vers le commencement de janvier : elle devait être la dernière. Le cher Frère expira dans la nuit du 23 janvier, vers minuit, après avoir reçu le sacrement d'Extrême-Onction, en faisant à Dieu généreusement le sacrifice de sa vie.

Le bon F. Faron, nous pouvons l'espérer, prie maintenant au ciel, pour cette Mission si éprouvée du Zanguebar, et pour la station de La Longa, d'où il s'est envolé vers le ciel.

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Le T. R. Père vient de recevoir de Lisbonne un télégramme lui annonçant l'arrivée du R. P. Campana, préfet apostolique du Bas-Congo, et du P. Ernest Lecomte, de la Mission de Cimbébasie (21 avril).

Le F. Onufre, qui s'était arrêté quelque temps en Portugal, en revenant du Betchoualand, est arrivé à la Maison-Mère le 11 avril.

Le P. Félix Cadoret vient d'arriver de la Guadeloupe, le 26 avril.

**Départs d'outre-mer.** — Le F. Anicet, de la communauté de Beauvais, a été envoyé à Nossi-Bé, à titre d'instituteur-adjoint; il s'est embarqué le 12 avril à Marseille.

**Placements et mutations.** — Ont été placés :

A *Grignon*, le F. Genès, revenu il y a quelque temps des États-Unis; le F. Pascal, précédemment à Saint-Michel; le F. Gabriel, nouveau profès du noviciat du Saint-Cœur de Marie;

A *Chevilly*, le F. Barnabé, revenu de Mesnières, et les FF. Athanase et Mansuet, de la dernière profession;

A *Beauvais*, le F. Osée, de Langonnet, en remplacement du F. Anicet;

A *Saint-Mauront*, les FF. Modeste et Damas, de la communauté du Saint-Cœur de Marie;

A *Langonnet*, les FF. Onésime, Germain, Clet, Caius et Blaise, les uns et les autres de la dernière profession.

Ainsi qu'on l'a vu par l'état du personnel, la nouvelle communauté fondée dans le Haut-Sénégal, à *Kita*, sous le titre de communauté du Saint-Rosaire, se compose des PP. Guillet, Étienne Montel, Diouf et Marcot, et des FF. Zénon et Isaac.

Le P. Guillet en a été nommé supérieur.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Le T. R. Père.** — Le T. R. Père général part, à la fin du mois, pour aller visiter nos communautés des États-Unis, où plusieurs questions importantes réclament sa présence, et notamment le projet d'œuvres à créer pour les Noirs. Il doit être accompagné par le P. Huvéty, à la santé duquel, on l'espère, ce voyage sera favorable. Tous les deux doivent quitter la Maison-Mère le vendredi soir, 26 avril, et s'embarquer le lendemain au Havre pour New-York, à six heures du matin. Tous nos confrères prieront avec nous, afin que le bon Dieu bénisse ce voyage et le rende aussi fructueux que possible pour la Congrégation et ses œuvres aux États-Unis. Le T. R. Père pense être de retour à la Maison-Mère vers la mi-juin.

**Sénégalie.** — Comme on l'a déjà appris par les correspondances, c'est le P. Barthet que le T. R. Père a cru devoir proposer comme successeur à Mgr Picarda, dans la double charge de préfet apostolique du Sénégal et de vicaire apostolique de la Sénégalie. Ce choix a été agréé sans retard par le gouvernement, grâce surtout à l'avis favorable du gouverneur du Sénégal, M. Clément-Thomas, qui a été, par le passé, chef de service à Chandernagor, et avec lequel le P. Barthet a toujours été en d'excellentes relations.

**Cimbébasie.** — Des bruits apportés par un Noir à Loanda, et transmis en Europe par le courrier de mars, nous avaient jetés dans de vives inquiétudes, au sujet de nos chers confrères de la Cimbébasie. Les missionnaires de la nouvelle station de l'Okavango (ou Couvango) avaient été, disait-on, massacrés par les indigènes, ainsi que l'officier portugais accouru au secours de la Mission.

Grâce à Dieu, un télégramme du P. Ernest Lecomte, expédié par lui au T. R. Père, dès son arrivée à Lisbonne, vient de nous rassurer. Tous ces bruits de massacres sont faux. Cependant il y a eu effectivement, parmi les indigènes de l'Okavango, un soulèvement qui a obligé d'abandonner transitoirement cette station. Ce mouvement est dû à la sécheresse et à la famine,

dont les sorciers faisaient retomber la cause sur la Mission (Lettre du P. Schaller, 29 janvier 1889.)

**Zanguebar.** — Les deux Frères et la Sœur de la Mission bavaroise, qui avaient été faits prisonniers par les Arabes, ont été enfin rendus à la liberté, grâce à l'active intervention de nos missionnaires. Le P. Baur est allé les chercher lui-même, le 9 mars, au camp de Bushiri; et le 12 ils rentraient à Zanzibar. Tous sont repartis pour l'Europe le 4 avril. Cette nouvelle Mission se trouve donc pour le moment abandonnée.

Tout, dans nos stations, continue à bien aller. Les Allemands et les indigènes se montrent bien disposés pour les *Padri Wafranza*. Seulement, l'établissement de Bagamoyo a toujours à nourrir 2,500 réfugiés, ce qui n'est pas, comme on le pense bien, une petite difficulté pour le mince budget de la Mission.

---

## AVIS

**Lettres du V. Père.** — La nouvelle édition des lettres spirituelles de notre saint Fondateur, que le P. Meillorat était chargé de préparer, vient de paraître au commencement de ce mois. Elle comprend trois volumes et renferme trois cent quatre-vingt-cinq lettres, écrites à des personnes de toute condition.

On avait d'abord eu la pensée de publier en volumes à part les lettres adressées à des ecclésiastiques, prêtres ou séminaristes, celles adressées à des religieux, et celles enfin écrites à des personnes du monde, afin que les volumes pussent se vendre séparément. Le travail avait même d'abord été préparé dans ce sens; et c'est ce qui en a retardé l'achèvement. Mais, après mûr examen, il a paru plus convenable de suivre l'ordre chronologique, comme pour la première édition. Une table analytique, placée à la fin du dernier tome, donne, d'ailleurs, la facilité de rechercher dans les trois volumes ce qui se rapporte à un même sujet.

L'ouvrage a été tiré à quatre mille exemplaires. Il est, comme on le peut voir, parfaitement imprimé. Nous n'avons pas besoin d'engager nos confrères à le faire connaître et à le répandre autour d'eux, autant qu'il leur sera possible. Chacun, nous n'en

doutons pas, y mettra tout son zèle. C'est un livre qui peut, certainement, faire le plus grand bien, soit dans les séminaires et les maisons religieuses, soit parmi les personnes pieuses qui vivent au milieu du monde.

On prépare en ce moment un autre volume des lettres du Vénérable Père, qui n'est pas destiné au public, mais aux membres de la Congrégation. Il comprend ces lettres plus intimes que l'on a parfois fait lire avec tant de fruit dans les retraites annuelles de la Maison-Mère, et doit paraître à la fin de juin. On s'occupera ensuite de la publication des opuscules.

**Dispenses de mariage.** — La S. C. du Saint-Office a rendu, le 20 février 1888, une importante décision relativement aux dispenses des empêchements de mariage *in articulo mortis*. Voici les termes qui la résument.

Sanctitas Sua benigne annuit pro gratia, qua locorum Ordinarii dispensare valeant sive per se, sive per ecclesiasticam personam sibi benevisam, ægrotos in gravissimo mortis periculo constitutos, quando non suppetit tempus recurrendi a S. Sedem, super impedimentis, quantumvis publicis, matrimonium jure ecclesiastico dirimentibus, excepto sacro presbyteratus Ordine, et affinitate lineæ rectæ ex copula licita proveniente.

Le Décret ajoute que par *Ordinaires*, on entend ici tous les prélats ayant juridiction : évêques, administrateurs ou vicaires apostoliques, préfets, ainsi que leurs vicaires généraux. Nous transmettons le texte de ce décret aux chefs de nos Missions.

**Bulletins.** — Prière instante aux communautés de France qui n'ont pas encore envoyé leur *Bulletin*, de le faire parvenir sans retard à la Maison-Mère.

Les maisons de Rome, du Portugal et d'Irlande ont aussi à préparer leurs *Bulletins* pour le mois de juin, et celles de la Sénégalie pour les mois de juillet et d'août.

Maison-Mère, 26 avril 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.





*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Indulgences obtenues pour l'Archiconfrérie du Saint-Esprit. — **Bulletins des communautés.** Saint-Michel. — Saint-Ilan. — Bordeaux. — Cellule. — Beauvais. — Merville. — **Nécrologie.** Décès : P. Poulard, F. Thurien. — **Notices.** P. Buguel, F. Fortunat. — *Mouvement du personnel.* — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.**

## MAISON-MÈRE

### ARCHICONGRÉRIE DU SAINT-ESPRIT

#### INDULGENCES OBTENUES DE ROME POUR LES ASSOCIÉS

Tout ce qui concerne cette pieuse association ayant pour nous un intérêt spécial, nous croyons utile de donner au *Bulletin* le nouveau rescrit que le T. R. Père a fait demander en faveur de ses membres.

#### BEATISSIME PATER

Alphonsus Eschbach, procurator generalis Congregationis Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ, ad pedes S. V. humiliter provolutus, exorat ut benigne concedere velit indulgentias infrascriptas sodalibus qui nomen dederint archisodalitati S. Spiritus in ecclesia principe seu seminarii ejusdem Congregationis in civitate Parisiensi canonice erectæ, nempe plenarias :

1° Omnibus utriusque sexus christifidelibus vere pœnitentibus, confessis ac sacra communione refectis et aliquo temporis spatio ad mentem Summi Pontificis orantibus die eorum ingressus in præfatam archisodalitatem ;

Sodalibus uti supra dispositis et aliquam Ecclesiam, vel pu-

blicum sacellum devote visitantibus ibique ut supra pariter orantibus.

2° In festo Immaculatæ Conceptionis B. Mariæ Virginis ;

3° In festo S. Joseph Sponsi B. V. Mariæ ;

4° In festo SS. Apostolorum Petri et Pauli ;

5° Die festo Pentecostes aut uno ex septemdiebus eundem festum diem immediate sequentibus ;

6° In mortis articulo item si uti supra dispositi, vel saltem contriti, ore sin minus corde, SSimum Jesu nomen devote invocaverint ;

7° Tandem orator enixe petit à S. V. quatenus indulgentias tum partiales, tum plenariam jam concessam semel in mense universis christifidelibus pluries aut saltem semel in die devote recitantibus in honorem Sancti Spiritus hymnum *Veni Creator* æt sequentiam *Veni Sancte Spiritus* lucrari etiam valeant illi sodales qui nescientes recitare præfatum hymnum et sequentiam, recitaverint quotidie, in honorem ejusdem S. Spiritus, ter Orationem Dominicam, Angelicam Salutationem et *Gloria Patri*, ceteris adimpletis piis operibus pro lucranda supradicta plenaria indulgentia injunctis.

Et Deus.

*Ex audientia Sanctissimi diei 27 januarii 1888.*

Sanctissimus Dominus Noster Leo Papa XIII benigne annuit pro gratia in omnibus juxta preces. Præsenti *in perpetuum* valituro absque ulla brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romæ ex Secretaria Sac. Congregationis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis præpositæ, Die 27 januarii 1888.

\* S. Card. VANUTELLI, *Præfectus*.

† ALEXANDER, *Episcopus Oensis, secretarius*.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## MAISON DE SAINT-MICHEL

MARS 1887 — MAI 1889

1. Transformation de l'Œuvre. — 2. Arrestation d'un Frère. Complot déjoué. Sa mise en liberté. — 3. Visites du T. R. Père, de Mgr Duboin, etc. — 4. Construction et aménagements nouveaux. Gaz et conduite d'eau. — 5. Développement des ateliers. — 6. Récoltes. Conserves alimentaires. — 7. Œuvre. Bonnes dispositions des enfants. Baptêmes. Succès aux examens. — 8. Retraites pascales. Fruits consolants.

1. — Depuis notre dernier bulletin, l'œuvre de Saint-Michel s'est complètement transformée : nous n'avons plus de colons ; ils ont tous été transférés à Saint-Ilan, le 8 mai 1888. Donc plus d'inspections, de rapports ni de visites officielles. Il est vrai que cette mesure nous a fait perdre nos meilleurs travailleurs ; mais nos enfants actuels sont mieux élevés, plus accessibles aux bons sentiments, et nous donnent en général plus de satisfaction. Les familles nous les confient aussi plus volontiers. Nos ateliers sont même trop restreints pour recevoir tous ceux qui se présentent.

Ce sont surtout les Parisiens qui forment le principal élément de notre effectif. Il s'élève actuellement à 260 enfants et serait de 300, sans le malheureux incident que tous connaissent déjà : l'arrestation d'un de nos Frères, poursuivi sous l'inculpation de faits graves, imaginés par quelques petits garnements, bientôt convaincus de mensonge (1). Mais le bruit de cette arrestation, bien vite répandu par les mauvais journaux, suffit pour nous faire enlever une quarantaine d'élèves en huit jours.

2. — Voici en peu de mots l'explication de cette affaire. Trois petits mauvais sujets de Paris et du Havre, dont l'un arrivé depuis quelques jours seulement, ayant formé le complot de s'évader, partirent le 20 octobre, et réussirent à prendre le train à Lorient, sans rien payer, disant qu'un prêtre qui les accompagnait viendrait après eux, avec leurs billets. Arrivés à Nantes,

(1) Voir n° de décembre 1888, tome XIV, p. 791.

ils furent arrêtés et conduits à la préfecture de police, où on les interrogea de toutes manières. Là ils répondirent par d'ignobles calomnies contre leur Frère de section. Aussitôt averti, le procureur de la République de Pontivy arriva à Saint-Michel comme un coup de foudre, accompagné du juge d'instruction et de son greffier.

Les trois enfants, dont l'un avait lu les journaux parlant des affaires de Citeaux, avaient donné le mot à quelques-uns de leurs camarades, qui soutinrent avec audace leurs accusations devant le juge d'instruction. Malgré ses protestations d'innocence, le pauvre Frère fut immédiatement appréhendé et conduit à Pontivy, entre deux gendarmes, les menottes aux mains et enchaîné avec un homme de Guéméné.

Pendant les trois jeunes gens arrêtés à Nantes avaient été conduits à Pontivy pour être confrontés avec le Frère; et interrogés séparément, ils ne firent plus que se contredire. Le juge d'instruction résolut alors de faire une seconde enquête, plus approfondie cette fois. En effet, elle eut lieu le 10 novembre et dura de une heure jusqu'à huit heures du soir. Plusieurs enfants se rétractèrent formellement; d'autres se contredirent ou soutinrent des choses matériellement impossibles. Le juge ayant ensuite demandé des témoins à décharge, la section entière se leva, tous les enfants, au nombre de près de 90, se disputant l'honneur de témoigner en faveur de leur maître.

A la suite de cette nouvelle enquête, le Frère fut mis en liberté le 11 novembre, à une heure de l'après-midi. Sa captivité n'avait pas duré moins de dix-sept jours. Son premier soin fut de se rendre à l'église pour y remercier Dieu. Il se rendit ensuite chez M. l'Archiprêtre de Pontivy, qui le reçut à bras ouverts, le fit dîner au presbytère et envoya immédiatement une dépêche au T. R. Père, ainsi qu'au P. Jégou. Le bruit de la mise en liberté du Frère s'était répandu comme un éclair à la sortie des vêpres. Aussi tous les braves gens vinrent-ils le saluer et le féliciter. M. le Curé voulut même l'accompagner jusqu'à la voiture qui devait le reconduire, et, sur le point de le laisser partir, il dit à ses paroissiens qui l'entouraient : « Vous le voyez, mes amis, en ce moment la réputation d'un prêtre ou d'un religieux dépend d'un polisson ou du premier gamin venu. — Hélas! M. le Curé, répondit l'un d'entre eux, c'est un bien triste temps

que nous traversons, tant pour la religion que pour tout le reste. »

Le Frère arriva vers onze heures du soir à Saint-Michel. Le lendemain matin, 12 novembre, il se retrouvait à la chapelle au milieu de ses confrères, ses vieux compagnons d'armes depuis plus de vingt ans. Quel bonheur pour eux de le revoir !

Dans ces circonstances si pénibles pour nous, le Président de la *Société de patronage des enfants abandonnés* de Paris, M. Bonjean, et celui de la *Société des amis de l'enfance*, M. Michelin, nous ont donné les marques les plus vives de leur sympathie. Ils se sont même offerts à témoigner en notre faveur pour attester le bien fait par notre œuvre aux nombreux enfants qu'ils nous ont confiés. Heureusement, nous n'avons pas eu besoin de produire leurs témoignages.

3. — Mais notre plus douce consolation a été d'avoir, en cette occasion, la visite du T. R. Père général, qui a eu la bonté de venir passer quelques jours au milieu de nous, pour nous soutenir et nous encourager ; tous nous lui en sommes profondément reconnaissants.

En juillet 1887, Mgr Duboin a bien voulu aussi venir confirmer 57 de nos enfants. Nous avons tous été très heureux de posséder au milieu de nous Sa Grandeur, et les enfants parlent encore de la bonté de Mgr l'Évêque missionnaire. Mgr Picarda et Mgr Bécél sont également venus nous voir. Celui-ci a même laissé un petit pourboire de 50 francs à ceux qu'il appelle « ses petits amis de Saint-Michel ».

Nous l'attendons encore le 5 mai ; il doit donner la confirmation à 80 de nos enfants.

4. — Un de nos bâtiments menaçant ruine, nous avons dû construire, en 1888, une aile parallèle du côté sud ; elle n'est pas encore complètement aménagée, faute de ressources. Les travaux vont très lentement. Du reste, il nous a fallu faire aussi des dépenses pour une nouvelle étable.

A la suite d'une visite de M. Landais, inspecteur du travail des enfants, nous avons dû changer notre mode de soudage avec le charbon, réputé malsain pour les enfants, et nous avons installé le gaz. Nous avons en ce moment une machine de 100 verres pouvant éclairer tout l'établissement, en même temps qu'elle dessert parfaitement l'atelier de conserves. C'est

bien plus économique que tous les autres modes d'éclairage. Pas d'accidents à craindre non plus, car le gaz se produit seul et à mesure seulement des besoins; par conséquent pas d'explosion possible.

Il a été également établi une conduite d'eau pouvant alimenter le même atelier, où il en faut de 35 à 40 barriques par jour, qu'on devait autrefois pomper à la main. Aujourd'hui, l'eau s'élève toute seule à une hauteur de 15 mètres au-dessus du niveau de nos cours, et peut ainsi desservir tous les appartements. Un autre précieux avantage, c'est que les deux sources captées sont abondantes, et que l'eau ne manque jamais.

5. — Depuis deux ans, nous avons dû créer de nouveaux ateliers pour satisfaire aux demandes nombreuses qui nous sont adressées par les parents au sujet d'un état à apprendre à leurs enfants. Ainsi l'atelier d'horlogerie a été agrandi, et le bon F. Hilarion, malgré son mauvais état de santé, est parvenu à installer à Saint-Michel une grande et belle horloge, sonnante les quarts et avant-quarts, et entendue de tous les points de la propriété. Deux autres, construites depuis, sont maintenant à la disposition du public. L'état d'horloger est très demandé par les familles.

Il en est de même pour la menuiserie, la serrurerie et l'ajustage : ces trois ateliers renferment 35 élèves.

Quant à l'imprimerie, elle est aussi l'objet de beaucoup de demandes. Aujourd'hui le bon F. Barthélemy est à même d'imprimer convenablement des opuscules de 50 à 100 pages; et, dans peu de temps, quand nous aurons assez de caractères, il nous sera facile de composer des ouvrages de plus longue haleine. On peut juger de notre travail par le *Manuel des prières* de la Congrégation, qui est sorti de nos presses.

Les petits Parisiens sont très aptes aux métiers industriels et fort peu à l'agriculture. C'est pour cela qu'il est urgent de développer nos ateliers. A cette condition, les enfants de Paris ne nous manqueront pas, malgré la distance qui nous en sépare, car il y a bien peu de maisons qui leur offrent les mêmes avantages.

6. — Nos récoltes ont été d'un rendement moyen en 1887, et médiocre en 1888. Rien ne marche, à cause de l'état des affaires. Aussi nos produits ne s'écoulent-ils plus comme par le passé. Il nous reste en magasin une grande quantité de conserves, et

personne n'en demande. A cette occasion, nous nous recommandons particulièrement à nos confrères, surtout à ceux d'outre-mer. Nous sommes à même de fournir légumes, viande, tout, en un mot, ce qui se trouve dans le commerce en fait de conserves ordinaires.

7. — Nos enfants sont, en général, animés de bonnes dispositions. Les sacrements sont bien fréquentés, et tous se confessent au moins une fois chaque mois. Plusieurs d'entre eux nous sont venus de Paris sans aucune notion de Dieu ni de la religion, et sans être même baptisés. Depuis un an, trois baptêmes d'enfants, de dix à treize ans, ont eu lieu en grande pompe à la paroisse de Priziac, et deux autres se préparent à recevoir la même grâce.

C'est une véritable fête pour tous leurs camarades, qui sont heureux d'assister à cette cérémonie. M. le recteur de Priziac invite à sa table, ce jour-là, parrains, marraines et nouveaux baptisés. La musique instrumentale, composée de 40 exécutants, joue ses plus beaux morceaux, et tous les enfants chantent ensemble : *Je suis chrétien, c'est là ma gloire, mon espérance et mon soutien.*

Saint-Michel, on le voit, est une véritable mission de petits noirs Français : il y a beaucoup de bien à y faire.

La légion du Sacré-Cœur, établie depuis longtemps, produit aussi d'heureux fruits. Nos jeunes Parisiens sont tout fiers de porter sur leur poitrine la médaille du Sacré-Cœur, ou, comme ils disent, la médaille d'honneur.

Beaucoup de ceux qui nous ont quittés restent en relations avec nous ; ce sont, de leur part, des lettres très bonnes, remplies d'excellents sentiments. Répondre à tout ce monde n'est pas la moindre de nos besognes.

Les succès de nos élèves aux examens du certificat d'études primaires, mentionnés au dernier *Bulletin*, n'ont fait que s'accroître de plus en plus : 13 d'entre eux ont obtenu le certificat d'études primaires en 1887, et 17 en 1888.

8. — Les retraites pascales, prêchées en 1887 par le P. François, et, en 1888, par le P. Colonéa, ont été bien fructueuses. L'an dernier, le R. P. Placide, capucin de Nantes, est venu donner celle de première communion à la Trinité. Cet excellent religieux a laissé ici un très bon souvenir.

Mais c'est surtout la retraite pascale de cette année qui a produit des résultats consolants. Le bon père Capucin, que nous avons demandé à Lorient, s'est prodigué avec un zèle admirable, et a véritablement opéré des merveilles parmi ses jeunes auditeurs. Qu'il était doux de les voir suspendus à ses lèvres, et versant des larmes au récit des souffrances de la Passion! Enfin Pâques arriva. Cette grande et belle fête devait être en même temps le jour de la première communion pour 32 de nos enfants. Qu'on juge de l'enthousiasme produit dans tous les cœurs par ce fait qu'un grand nombre d'entre eux n'ont plus d'autre pensée, depuis ce moment, que de se faire prêtres ou religieux, et même Capucins! Cet enthousiasme ne durera pas sans doute; depuis cependant tout va beaucoup mieux, à notre grande consolation.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-ILAN

MARS 1887. — MAI 1889.

1. Personnel. — 2. Visites du T. R. Père et de Mgr Duboin. — 3. Confrères en changement d'air. — 4. Retraites. — 5. Fêtes. Pèlerinages. — 6. Distributions de prix. — 7. Mort de Mgr Bouché et de M<sup>me</sup> du Clésieux. — 8. Diminution des colons. Difficultés. — 9. Inspections. — 10. Orphelinat. — 11. Offre du Conseil général de créer une école de pomologie, non acceptée. — 12. Décès d'enfants. — 13. Mur de clôture.

1. — Le personnel de la communauté se compose de quatre Pères et de vingt-sept Frères. Ce sont les PP. Aloïs Kuentz, supérieur, Stervennou, Sigrist et Mallet, valétudinaire. Nous avons, en outre, avec nous M. l'abbé Soudan, aumônier de marine en retraite, et M. Tanguy, et de plus cinq agrégés.

Les Frères se partagent, à la colonie et à l'orphelinat, les fonctions de surveillants, d'instituteurs, de chefs d'ateliers, etc. Quatre ou cinq jouissent d'une paisible retraite due à leur âge et à leurs infirmités.

2. — De tous les événements qui ont marqué le cours des deux années qu'embrasse le présent *Bulletin*, le plus heureux et le plus consolant pour nous a été, sans contredit, la visite de notre T. R. et bien-aimé Père Supérieur général. Aussi commençons-nous par là notre relation.



C'était le mercredi soir, 7 novembre 1888, qu'il devait nous arriver de Langonnet. Le P. Supérieur, accompagné de M. l'abbé Soudan, était allé l'attendre à la gare de Saint-Briec. Il était 5 heures environ quand la voiture parut au haut de la colline. Tambours et clairons allèrent aussitôt à sa rencontre pour saluer son arrivée. Pères, Frères et enfants l'attendaient près de la grande porte d'entrée. Pendant qu'il descend de voiture et nous embrasse, la musique, sous l'habile direction du F. Rogatien, exécute un de ses plus beaux morceaux. Puis un orphelin s'avance pour lire un compliment au nom de tous. Fatigué du voyage et fortement enrhumé par un temps brumeux, le T. R. Père se borne à une courte réponse, promettant de parler plus longuement aux enfants dans leur salle.

Durant les trois jours qu'il voulut bien rester au milieu de nous, tous les membres de la communauté eurent le bonheur de s'entretenir avec lui. Le vendredi 9 novembre, fidèle à sa promesse, il se rendit, à la fin de la classe du soir, dans la grande salle des colons, élégamment ornée pour la circonstance. Les Frères et les enfants s'y trouvaient déjà réunis. Le T. R. Père leur exprime tout d'abord sa surprise de voir leur salle si bien décorée, puis il provoque une triple salve d'applaudissements par la levée des punitions et la concession d'un jour de congé à prendre pendant le mois ; enfin, il les exhorte à bien profiter de leur séjour dans la maison, en leur rappelant que plus tard le plus heureux d'entre eux sera celui qui, dès à présent, aura été le plus obéissant et le plus respectueux pour ses maîtres, dont le travail aura été le plus consciencieux et qui y aura apporté le plus d'application et de désir de s'instruire.

Dans la matinée du samedi, le T. R. Père préside encore la réunion des Pères et, dans l'après-midi, le chapitre des Frères. Mais déjà le moment du départ est venu. Près de la grande porte, les enfants se sont rangés sur deux lignes. Le T. R. Père traverse leurs rangs et leur dit à plusieurs reprises qu'il a été bien content de rester quelques jours avec eux ; ses paroles sont acclamées par les cris trois fois répétés de : « Vive le T. R. Père ! » Il se retourne ensuite pour les bénir une dernière fois, puis il embrasse les Pères et monte en voiture, accompagné du P. Supérieur, qui ne le quitte qu'au départ du train.

Ainsi se sont passées ces heureuses mais trop courtes jour-

nées, dont le souvenir est et restera profondément gravé dans nos cœurs.

Nous devons aussi une mention spéciale à la visite dont Mgr Duboin nous a honorés en août 1887, lors de son voyage à Notre-Dame de Langonnet, où Sa Grandeur était allée présider la distribution de prix. A notre grand regret, son séjour au milieu de nous a été de trop courte durée pour qu'il nous fût possible de lui en témoigner notre joie et notre reconnaissance comme nous l'aurions désiré. Ce court passage a néanmoins laissé de salutaires impressions sur tous nos enfants.

3. — Outre les petits scolastiques de Notre-Dame de Langonnet, toujours accompagnés de deux Pères chargés de leur direction, la situation particulièrement agréable de notre établissement nous amène, chaque année, à l'époque des vacances, quelques confrères malades ou fatigués. Nommons entre autres, pour 1887, le P. du Plessis, du Séminaire français, à Rome, et le F. Mathurin; et, pour 1888, les PP. Renaud, Binger et Grœll, ainsi que le F. Adelin. En septembre 1887, le P. Labrousse est aussi venu passer dans notre communauté quelques jours, en attendant son départ pour l'Afrique. Enfin ceux de nos confrères de Langonnet qui se rendent à Paris ou en reviennent, ont leur pied-à-terre à Saint-Ilan, où ils sont assurés de trouver toujours l'accueil le plus cordial et le plus fraternel.

4. — En 1887, les deux retraites annuelles des Frères ont eu lieu successivement du 1<sup>er</sup> au 8 et du 8 au 15 septembre. L'une et l'autre ont été prêchées par le P. Cogniard. L'année suivante, grâce à la présence plus prolongée de quelques scolastiques, nous avons pu organiser la surveillance de façon à permettre aux Frères de prendre part tous à la fois aux mêmes exercices; ils ont été donnés, par le P. Mauger, du 9 au 16 septembre.

Les enfants ont aussi leur retraite annuelle; elle a toujours lieu les trois derniers jours de la Semaine sainte et se termine par la communion pascale. Ces deux dernières années, elle leur a été prêchée par le P. Pellerin. Celle de l'an passé a été suivie, à huit jours d'intervalle, de la bénédiction solennelle d'une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, qu'on a ensuite portée processionnellement et au chant des cantiques, à la grotte préparée pour la recevoir. Cette grotte, construite par les colons et ornée par les orphelins, se trouve au fond d'un petit bosquet, près de

l'ancienne porterie. Elle est devenue comme un lieu de pèlerinage où tous, Pères, Frères et enfants aiment à aller prier la Vierge Immaculée.

5. — La Fête-Dieu garde toujours le premier rang parmi nos fêtes les plus solennelles. Son éclat est rehaussé, chaque année, par la présence d'un nombreux clergé, et plusieurs laïques de distinction tiennent à honneur de venir la célébrer avec nous. L'affluence des étrangers y est également très grande, quoique nous la fassions le jeudi. Les offices ont été présidés, en 1887, par le R. P. Ruel, Mariste, alors professeur au grand séminaire, et en 1888, par M. l'abbé Gancel, archiprêtre et curé de la cathédrale.

Nous avons coutume d'aller, chaque année, en pèlerinage à la chapelle Saint-Guillaume et à Notre-Dame d'Espérance, à Saint-Briec. C'est une fête, non seulement pour nos enfants, mais encore pour la ville qui, ce jour-là, se trouve tout entière sur notre passage. On se figure à peine l'admiration qu'excitent notre canne-major, notre musique et la démarche toute militaire de nos enfants. Toutefois, le premier de ces pèlerinages, depuis longtemps fixé au jour même de la fête de saint Joseph, n'était pas sans présenter de sérieux inconvénients, tant pour les Frères que pour les enfants. L'année dernière, entre autres, le temps était on ne peut plus mauvais! Impossible de se mettre en route; le pèlerinage dut être remis à plus tard. On le transféra donc dans l'octave du Patronage de Saint-Joseph, et c'est l'époque à laquelle il fut décidé qu'il se ferait dorénavant.

6. — Disons un mot aussi de nos distributions de prix. Elles ont toujours lieu vers le mois de juillet. M. Gagon, président du conseil général des Côtes-du-Nord, a bien voulu venir, sur notre invitation, présider celle de 1887. Il était accompagné de M. Pradal, conseiller de préfecture, et de deux membres de la commission de surveillance. En 1888, ni M. le préfet ni aucun autre de ces messieurs ne pouvant se rendre à notre invitation, la fête fut présidée par M. l'abbé Caro, recteur de la paroisse, entouré des nombreux prêtres que l'adoration du Saint-Sacrement avait réunis à Langueux.

7. — La mort de Mgr Bouché, en enlevant au diocèse de Saint-Briec un cher et vénéré Pasteur, nous a privés d'un protecteur aussi influent que sincèrement dévoué à notre œuvre. Mgr Bou-

ché avait, en effet, une affection toute particulière pour l'établissement de Saint-Ilan, et lui portait le plus vif intérêt. Il aimait à y venir passer les rares moments dont ses nombreuses occupations lui laissaient la libre disposition. Lorsqu'il recevait un visiteur auquel il voulait ménager le plaisir d'une promenade, il ne manquait pas de lui proposer une visite à Saint-Ilan. Il a profité de toutes les occasions pour attirer sur notre œuvre l'attention et la bienveillance de son clergé. Parmi les nombreuses recommandations faites par lui à ses prêtres, pendant la retraite ecclésiastique de 1887, la colonie de Saint-Ilan ne fut point oubliée. Dans son numéro du 29 septembre de la même année, *la Semaine religieuse* du diocèse, organe officiel de l'évêché, revenait sur cette recommandation et nous consacrait un article plein d'éloges, dont voici le passage le plus important :

En résumé, installation parfaite en ce qui regarde l'agriculture et l'horticulture, outillage complet pour les différents corps de métiers, instruction sérieuse et solide, éducation soignée, discipline exacte, position agréable, air salubre, proximité de la mer, terrains et bâtiments spacieux, capables de recevoir un grand nombre d'orphelins et d'apprentis : voilà ce qu'on trouve à la colonie de Saint-Ilan. Cet orphelinat serait plus nombreux s'il était mieux connu, et voilà pourquoi nous croyons rendre au pays un réel service, en rappelant ici l'éloge qu'en a fait Mgr de Saint-Brieuc. A l'heure actuelle, cette recommandation est d'autant plus opportune, que les subsides de l'Etat sont enlevés progressivement à la colonie de Saint-Ilan, pour être reportés sur les établissements laïques du même genre.

Frappé subitement, comme on sait, d'une attaque d'apoplexie au cours de ses visites pastorales, Mgr Bouché mourut dans sa seconde ville épiscopale, à Tréguier, le lundi 4 juin 1888. Le jour même de sa mort, le P. Supérieur et M. Soudan y étaient allés dans le but de visiter encore une fois l'auguste malade et de solliciter pour eux et pour notre œuvre une dernière bénédiction; mais, malgré leurs instances réitérées, ils ne purent obtenir la faveur de l'approcher.

Les obsèques eurent lieu à Saint-Brieuc, le 9 juin. Tous les Pères de la communauté, plusieurs Frères et une députation de colons et d'orphelins y représentèrent la maison : c'était un suprême hommage de reconnaissance dû aux restes mortels de

celui qui, de son vivant, nous avait donné tant de preuves de sa bienveillante affection.

Nous devons aussi un souvenir spécial de reconnaissance à la mémoire de M<sup>me</sup> la comtesse Achille Datinier du Clésieux, pieusement décédée à Saint-Brieuc, le lundi 20 février 1888. La cérémonie des funérailles eut lieu trois jours plus tard. Nous nous fîmes un devoir d'y assister. Deux Pères, plusieurs Frères et une vingtaine d'enfants des deux catégories furent chargés d'y représenter la communauté. Après l'absoute, le corps de la défunte fut conduit à la chapelle du château, où se trouve le caveau de famille. A l'entrée du parc, tous nos enfants, rangés sur deux lignes, se joignirent au cortège pour accompagner à sa dernière demeure celle qui, avec M. le comte Achille du Clésieux, avait veillé sur le premier berceau de « l'OEuvre de Saint-Ilan ».

8. — Malgré le vœu émis en faveur de notre établissement par le conseil général des Côtes-du-Nord, sur la motion de son président, l'honorable M. Gagon, dont le dévouement pour nous ne s'est jamais démenti, notre colonie ne comptait plus, au 1<sup>er</sup> mars 1889 que cent élèves. Encore ce chiffre est-il dû, en grande partie, à la suppression de la colonie de Saint-Michel, dont tous les jeunes détenus, au nombre de 43, ont été transférés dans notre établissement, à la date du 8 mai 1888. Voici en quels termes M. le ministre nous annonçait ce transfèrement :

Cette mesure a été motivée par la diminution d'effectif qui s'est produite dans ces deux établissements (de Langonnet et de Saint-Ilan), et qui rend difficile, pour l'un comme pour l'autre, une bonne gestion des services d'éducation correctionnelle.

Il n'était pas possible à mon administration de ramener aux chiffres précédemment atteints les effectifs de ces colonies, le nombre des enfants envoyés en correction par les tribunaux, présentant lui-même chaque année une diminution sensible sur celui de l'année précédente. (Lettre ministérielle du 21 octobre 1887.)

Dans les circonstances actuelles, la direction d'une œuvre comme la nôtre devient de jour en jour plus difficile. L'empressement que l'on met à saisir les moindres prétextes pour sévir contre les congréganistes nous oblige à redoubler de prudence, particulièrement en ce qui concerne les moyens de répression. Aussi la discipline s'en ressent-elle malheureusement.

Peu après la fermeture de Cîteaux et de Brignais, dans une

visite que le P. Supérieur eut occasion de faire à M. le Préfet, et dans laquelle il lui parla de la rapide décroissance de notre effectif, celui-ci s'offrit à nous appuyer pour obtenir des enfants de l'Assistance publique de Paris. Le moment était assez mal choisi pour nous faire de pareilles offres, et il va sans dire qu'on n'a pas hésité un seul instant à les décliner.

9. — Pour être justes, nous devons ajouter cependant que l'administration est bien éloignée de nous susciter des difficultés. A aucune époque peut-être, nous n'avons joui d'une aussi parfaite tranquillité; mais ne serait-ce pas le calme qui, d'ordinaire, précède l'agonie? Les inspections, il est vrai, se font encore, mais elles sont trop rapides et trop sommaires pour qu'on soit tenté de les prendre au sérieux.

Celle de 1887 a été faite par l'inspecteur général, M. Merlin, déjà venu en 1884 et 1885. Il se présenta le 28 juillet. Nos enfants étaient, ce jour-là, partis en grande promenade. M. l'inspecteur n'en témoigna ni surprise ni mécontentement, et ne manifesta nullement le désir de les voir. Il fut tout heureux de trouver le P. Supérieur, et lui exprima de nouveau la bonne impression qui lui était restée de sa première visite en 1884. Il se contenta de signer les registres, de visiter le réfectoire et un dortoir, et repartit après avoir accepté un peu de cidre et de fromage. Le tout ne dura pas plus d'une heure et demie.

Un mois auparavant, le 10 juin, nous avons déjà reçu la visite officielle de M. Hallo, directeur de la maison centrale de Rennes. Il fut très aimable et, après avoir apposé sa signature sur un registre, il se borna à demander au P. Supérieur les renseignements dont il avait besoin pour son rapport. Il prit des notes à l'effet de nous obtenir un plus grand nombre d'enfants, et nous quitta bien satisfait de tout, en ajoutant qu'il enviait notre position.

Cette visite fut suivie, peu de jours après, de celle de M. le procureur Drouart, accompagné de son substitut. C'était la veille de la fête de saint Pierre et de saint Paul (28 juin 1888), et au moment des confessions. M. le Procureur se borna, pour cette fois, à prendre quelques notes et pria le P. Supérieur de lui envoyer un rapport. Mais avant de partir, il manifesta l'intention de revenir plus tard, pour voir les enfants et pour les questionner sur leur éducation morale et intellectuelle. Il revint

en effet deux jours après, pour compléter les renseignements pris l'avant-veille.

En 1888, nous pensions déjà être tombés dans l'oubli quand, le 6 novembre, nous fûmes surpris par l'arrivée inopinée de M. l'inspecteur général Pluchard, qui se dit parent de Mgr l'Évêque de Beauvais, accompagné du directeur de la maison centrale de Landerneau, M. Vincenzini. Dès l'abord, l'entrevue s'annonce courtoise, bienveillante. Après un souvenir aimable accordé au P. Bangratz, qui l'avait reçu en 1883, il demande à visiter les divers locaux affectés à l'usage des colons. Il s'informe du personnel dirigeant et dirigé, trouve toutes choses en ordre, ne fait aucune observation désagréable et, à chaque instant, relève la situation exceptionnelle de notre établissement comme sanatorium, comme site, et même comme installation. Quant à nous envoyer des enfants, ajoute-t-il, c'est impossible, car on arrive à peine à fournir les maisons de l'État (???). La plupart des colons se trouvant au loin, dans les champs, on avait envoyé des exprès pour les chercher; mais M. l'inspecteur avait hâte de partir, et ils ne purent arriver à temps. Cependant, les tailleurs ayant quitté un instant leur atelier pour descendre dans la cour, M. l'inspecteur leur demanda si quelqu'un d'entre eux voulait lui parler; personne ne se présenta, et on s'en tint là pour l'inspection des enfants.

M. Pluchard, en artiste musicien, s'est intéressé surtout à notre musique. Il s'est même adressé au Frère organiste pour différents renseignements concernant la musique religieuse.

Rappelons encore, pour cette même année 1888, la visite de M. le Procureur de la République, à Saint-Brieuc; elle eut lieu le 23 juillet. Après avoir demandé au P. Supérieur différents renseignements pour son rapport annuel, M. le Procureur exprima le désir de voir et d'interroger les enfants. Malheureusement ceux-ci venaient de partir pour la grève, afin de prendre un bain au moment de la marée. M. le Procureur en parut assez contrarié et descendit sur la grève. Il y rencontra une section et en détacha quatre enfants pour les interroger séparément sur l'enseignement moral, la nourriture et la discipline, mais aucune question désobligeante ou captieuse ne leur fut posée.

10. — Notre orphelinat, si souvent et si chaleureusement recommandé à l'attention et à la bienveillance de son clergé,

par notre Évêque si regretté, Mgr Bouché, dont nous avons plus haut mentionné la mort prématurée, n'en a pourtant pas augmenté davantage. Son effectif se maintient, comme toujours, entre 40 et 50 enfants. Dans les temps actuels, cette œuvre ne rencontre pas moins de difficultés que la colonie ; elle a, de plus, l'inconvénient de n'offrir qu'un personnel flottant, sur lequel notre action se trouve nécessairement très limitée.

11. — C'est ici le lieu de mentionner les démarches faites auprès de nous par MM. les Membres du Conseil général des Côtes-du-Nord, dans le but de solliciter la création, dans notre établissement, d'une école de pomologie et de laiterie. La démarche était flatteuse pour nous ; mais, tout en remerciant ces messieurs de la confiance dont ils voulaient bien nous honorer, nous leur avons répondu que les œuvres déjà existantes ne nous permettaient pas d'accéder à leur désir.

12. — Depuis notre dernier *Bulletin*, nous n'avons eu d'autres décès à enregistrer que ceux de quatre colons ; tous ont fait la mort la plus consolante, et l'on a entendu plusieurs de leurs camarades, témoins de leurs derniers instants, répéter hautement que, s'ils devaient mourir jeunes, ils voudraient bien que ce fût à Saint-Ilan.

13. — Disons un mot, en terminant, d'une construction, sinon très élégante, du moins très utile et très importante, faite dans le courant de l'année dernière. Jusqu'à cette époque, Saint-Ilan ne possédait guère qu'une clôture murale, trop souvent impuissante à empêcher et les excursions du dedans et les incursions du dehors. Il devenait urgent d'y remédier. Pendant l'hiver de 1887-1888, des matériaux de construction furent préparés ; les travaux commencés avec les premiers jours du printemps ne furent interrompus que par les premières gelées de l'hiver. Ils ne sont pas encore terminés, et déjà notre mur de clôture n'a pas moins de 750 mètres de longueur, sur une hauteur de 2<sup>m</sup>.50 en dehors du sol. Il est tout entier l'ouvrage de nos colons, depuis l'extraction de la pierre et du sable, jusqu'à la maçonnerie ; la chaux seule a dû être achetée.

L'hiver est passé, on vient de se remettre à l'œuvre, et il y a tout lieu d'espérer que bientôt Saint-Ilan possédera son enceinte de clôture, comme la plupart de nos communautés. Elle aura, dans tout son développement, plus d'un kilomètre.



## COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE A BORDEAUX

MARS 1887. — MAI 1889

1. Personnel. OEuvres à la chapelle. — 2. Ministère au dehors. Pèlerinages. —
3. Travaux de réparations et de constructions. — 4. Visites.

1. — Le personnel de notre petite communauté se compose actuellement comme il suit : P. Lefeuvre, supérieur ; PP. Dhyèvre, Aymonin et Bosch ; M. Ovide Leroy, prêtre agrégé ; FF. Ulric, Conrad et Romain.

L'exercice du saint ministère est notre unique occupation. Parlons d'abord des œuvres particulières qui ont leur centre dans notre chapelle. Chaque année, ont lieu matin et soir les exercices d'une retraite générale pour nos mères de famille, les neuf jours qui précèdent la fête de la Purification de la Sainte Vierge.

Cette retraite est toujours suivie religieusement par tous les membres de la confrérie, auxquels viennent s'adjoindre un certain nombre de personnes pieuses. Le jour de la clôture, outre la communion générale, il y a réception solennelle des nouvelles associées mères de famille. Cette cérémonie produit toujours une grande édification sur le public qui vient y assister.

A l'approche de la grande solennité de la Pentecôte, il y a une neuvaine d'instructions, suivies du salut, en faveur des membres de la confrérie de l'*Amour de Dieu*, érigée canoniquement en notre chapelle. Autre neuvaine, prêchée dans les mêmes conditions, pour se préparer aux fêtes de saint Joseph et de sainte Anne (26 juillet). Enfin, les mêmes exercices spirituels se renouvellent avant la fête de la Maternité de la Bienheureuse Vierge Marie, le troisième dimanche d'octobre. C'est à proprement parler, la fête patronale de nos mères de famille. Ce jour-là, au salut du soir, il y a toujours de nouvelles réceptions.

Outre ces neuvaines qui se prêchent régulièrement, il y a instruction tous les jours aux réunions du mois de Marie.

Nous constatons toujours avec bonheur qu'une affluence nombreuse et recueillie assiste à tous ces pieux exercices. Tout cela semble indiquer une recrudescence de l'esprit de foi, qui grandit en raison même des persécutions religieuses de l'heure présente,

Aussi, le nombre des confessions et des communions a-t-il notablement augmenté ces deux dernières années.

Les prières prescrites par le Souverain Pontife dans le cours du mois d'octobre sont suivies avec la même assiduité que les exercices du mois de Marie, tant la dévotion à notre bonne Mère du ciel renferme, comme le cœur sacré de Jésus, la vertu salutaire d'attirer tout à elle : *Ad Jesum per Mariam*.

2. — Voilà sommairement, nos œuvres principales à l'intérieur de la maison. Parmi celles du dehors, il y en a qui occupent régulièrement certains de nos confrères : ce sont les aumôneries des Sœurs de l'Assomption, à Latresne; des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny; des sœurs de la Sainte-Agonie, au Tondu et à Arlac, etc. Puis, il y a les prédications de Carême dans les paroisses de campagne, avec les nombreuses confessions qui s'ensuivent; les petites retraites préparatoires à la première communion; les adorations perpétuelles et les fêtes paroissiales. Nous sommes loin de pouvoir suffire à toutes les demandes qui nous sont faites. Le zèle de nos confrères a pu s'exercer ainsi à Libourne, à Bègles, à Vertheuil, Saint-Selves, Lussac, Belin, Saint-Emilion, etc. Le P. Aymonin a terminé l'an dernier sa station du carême par l'enterrement du curé de Saint-Estèphe.

Disons encore un mot de nos pèlerinages annuels. Le plus important est celui de Notre-Dame de Verdélais, à 10 lieues environ de Bordeaux, et pour lequel (ce qui étonnera peut-être) nous frêtons à *nous seuls* un bateau à vapeur. Nous y sommes tout à l'aise pour y prier et chanter, soit à l'aller, soit au retour. Un de nos Pères dit la sainte messe, à laquelle il y a communion générale, tandis qu'un autre Père prêche à la fin des vêpres et avant le salut du Saint-Sacrement.

Il va sans dire que ce sont nos chanteuses qui font les frais de la solennité, sous l'habile direction de notre organiste. Après le salut, le pèlerinage tout entier, présidé par le P. Supérieur, gravit la haute colline de Verdélais en faisant le chemin de la croix aux différentes stations, sous forme de chapelles, qui se trouvent échelonnées sur un parcours assez long. Au sommet de la colline s'élèvent trois croix monumentales, portant le Christ et les deux larrons; l'effet en est des plus saisissants. Ce calvaire se voit à plusieurs lieues de distance, et semble protéger tous les pays d'alentour.

Notre second pèlerinage annuel se fait à Notre-Dame de Pitié, à Talence, le dimanche de la Sainte-Trinité. Le soir du même jour, il y a, dans notre chapelle, une consécration des tout petits enfants à la Sainte Vierge. Cette cérémonie, si chère à nos mères de famille, est suivie d'une procession dans l'intérieur de la cour. On y chante les litanies de Lorette, et le tout se termine par un salut solennel.

Enfin notre troisième pèlerinage se fait à l'église du Sacré-Cœur de Bordeaux, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu. Malheureusement, les processions restent encore interdites à l'intérieur de la ville, bien qu'on ait fait les plus pressantes instances pour les voir rétablies.

3. — Nous avons aussi à mentionner des travaux assez importants de construction ou de réparation. Commençons par ceux que l'on a faits dans notre petite chapelle. Les deux piliers qui se trouvent à l'entrée du sanctuaire ont pu être décorés de deux belles statues, posées sur de jolis socles : l'une représente le Sacré-Cœur de Jésus, et l'autre saint Jean l'Évangéliste. On ne pouvait mieux choisir pour inviter les fidèles à venir adorer Dieu dans le sacrement de son amour. L'autel de sainte Anne a, de chaque côté, les statues de sainte Elisabeth de Hongrie et de sainte Monique. Enfin, l'autel de saint Joseph a comme statues latérales saint François de Sales et saint Pierre Claver, patron des Noirs.

A la tribune du fond, l'orgue a subi une importante amélioration : son clavier se trouve distinct du bel instrument et fait face au maître-autel. Cette réparation a coûté 800 francs. Le bâtiment principal de la communauté a été agrandi d'une aile sur la partie sud de la cour, et donne sur la rue Leyteire, 83. Au rez-de-chaussée, il y a un large couloir, une petite chambre pour le futur portier, et deux parloirs assez bien décorés. Au premier étage se trouvent trois chambres bien convenables. Cet agrandissement nous permet de loger plus facilement nos confrères de passage.

Au côté opposé, on a fait un préau couvert pour le lieu de la récréation.

Au mois de novembre 1887, le P. Bosch, obtint du T. R. Père l'autorisation de se joindre à un pèlerinage bordelais qui se rendait à Rome. Il eut la consolation de voir les préparatifs

imposants du Jubilé de Sa Sainteté Léon XIII ; mais le temps ne lui permit pas d'assister aux grandes solennités qui eurent lieu peu après dans l'immense basilique de Saint-Pierre de Rome.

L'an dernier, le même Père, fatigué par les travaux du saint ministère, dut, pour se rétablir, aller passer le beau mois de mai chez un de ses frères, curé à Kientzheim. En son absence nous arriva, au printemps de 1888, le P. Lang, qui nous fut d'un précieux secours. Il voulut bien rester avec nous et partager nos travaux jusqu'au mois de juin. Nous sommes d'ailleurs toujours heureux de donner l'hospitalité soit à nos confrères, soit à d'autres missionnaires qui viennent nous la demander. En juillet et novembre 1887, ce fut Mgr Picarda qui rentrait dans sa chère Mission, où il devait, hélas ! bientôt après, faire le sacrifice de sa vie. En septembre de la même année, nous avons hébergé quelques jours M. Michel Achy, prêtre maronite du mont Liban. Il célébrait la sainte messe à demi-voix, en langue syriaque, avec des modulations qui ressemblaient à une prière chantée, et de nombreux encensements de l'autel et du peuple.

4. — Au mois d'octobre, nous fûmes honorés de la visite de notre bien-aimé Père général qui se rendait à Castelnaudary. En 1888, ce fut Mgr Duboin, qui allait à Braga. Puis, au mois de mai, le bon P. Duparquet nous faisait une agréable visite, que nous ne pensions guère devoir être la dernière. Au moment de son départ, fête de la Pentecôte, nous arrivait, de Lisbonne, Mgr le Nonce Vannutelli, qui voulut bien passer deux jours avec nous. Enfin, au mois de septembre, le P. Leclerc, de la Maison-Mère, descendit chez nous pour aller donner les exercices de la retraite générale aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, au Bouscat.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-SAUVEUR, A CELLULE

MARS 1887. — MAI 1889

1. Personnel, mutations. — 2. Petit séminaire. — 3. Petit scolasticat. — 4. Noviciat des Frères. — 5. Orphelinat. — 6. Constructions. — 7. Ministère. — 8. Visites de Mgr Boyer. Distributions des prix. — 9. Réunions des anciens élèves.

1. — Dans ces deux dernières années, il y a eu quelques changements dans le personnel de la communauté : à la fin de 1887, le P. Kienlen est venu de Notre-Dame de Langonnet ; au

mois de septembre 1888, les PP. Spielmann et Planeix ont été envoyés à Épinal, le P. Muespach et les PP. Gagnère et Lutaud les ont remplacés ; au mois de janvier dernier, le P. Prosper Kuentz a été désigné pour remplir les fonctions d'économe dans la nouvelle maison d'Épinal, et le P. Muespach a recueilli sa succession ; enfin, au mois de septembre 1888, nous est arrivé le P. Schaal.

Le personnel actuel se compose donc du P. Brunetti, supérieur, et des PP. Chauffour, Schaal, Dessaint, Pallier, Jarles, Muespach, Thomas, Kienlen, Grès, Rumbach, Gagnère et Lutaud. M. Fray, novice-clerc, et MM. Klein, Laurans, Kohler, Bertèche, Jacques et Ganot, grands scolastiques, professeurs ou surveillants.

2. — Le petit séminaire, notre œuvre principale, compte en ce moment 137 élèves. L'esprit de nos enfants est, grâce à Dieu, excellent, et la piété est en honneur dans la maison. La section des grands, composée d'une cinquantaine d'élèves, fait tout entière partie de la congrégation de la Sainte-Vierge ; la jolie chapelle des congréganistes, où se font tous les exercices, est leur rendez-vous préféré.

A la fin de l'année, sur nos 21 élèves de rhétorique, 20, selon toute probabilité, entreront au grand séminaire. Pourrons-nous remplir ces vides ? C'est ce que nous nous demandons, car les vocations semblent devenir de plus en plus rares, et le nombre de nos enfants, qui s'est maintenu pendant ces trois dernières années entre 130 et 150, tend à diminuer. Les causes principales de cette diminution sont : la difficulté des temps où nous sommes ; le nombre de plus en plus restreint d'enfants dans les familles, spécialement dans la Limagne ; la concurrence du collège universitaire *Michel l'Hospital*, établi depuis quelques années à Riom, et de la maîtrise de Clermont, qui vient d'être annexée au petit séminaire de la même ville et en suit les classes. Nous comptons sur le zèle et le dévouement de nos chers anciens, toujours bien attachés à Cellule, pour nous envoyer des sujets, ainsi que sur la protection spéciale de Notre-Dame de la Vocation et de saint Joseph, sous le patronage desquels se trouve l'établissement.

Les retraites annuelles ont été prêchées, en 1887, par le Père Supérieur et, en 1888, par le P. Michel Planeix.

3. — Le petit scolasticat est toujours sous la direction du P. Grès, à qui le P. Lutaud prête son concours. Cette œuvre pourrait prendre encore plus d'extension; nous avons reçu en effet bon nombre de demandes, mais la plupart de ces enfants n'avaient pas commencé encore l'étude du latin et devaient être adoptés gratuitement ou à peu près; et, malheureusement, nos ressources ne nous permettent pas de les recevoir à ces conditions.

Actuellement, nous avons 55 petits scolastiques, dont 23 titulaires et 32 postulants. Ils ont une bonne part des succès obtenus dans nos différentes classes.

En 1887, 22 de nos enfants, dont 16 scolastiques et 6 séminaristes, sont entrés au grand scolasticat.

En 1888, leur nombre a été de 16, dont 10 scolastiques et 6 séminaristes.

4. — Le noviciat des Frères fournit annuellement son petit contingent de vocations. Trois prises d'habit ont eu lieu depuis notre dernier *Bulletin* : ce sont celles des 18 mars et 19 mai 1888, et celle du 2 février dernier. Chacune d'elles comptait trois novices; la plupart d'entre eux ont été envoyés au Saint-Cœur de Marie pour y terminer leur noviciat; un seul, le F. Bonnet, a été admis à la profession à Cellule, et a émis ses vœux à Chevilly le jour de Saint-Joseph de cette année. 4 novices et 10 postulants composent actuellement l'effectif de l'œuvre.

A cette occasion, mentionnons la mort d'un agrégé de la maison, du nom de Joseph Metz. Précédemment attaché à l'établissement de Mesnières, où il avait fait entrer ses deux enfants en qualité d'aspirants, il vint à Cellule pour payer, autant qu'il était en lui, sa dette de reconnaissance à la congrégation. Tout le monde ici a constaté son dévouement et sa bonne volonté; le bon Dieu, en l'appelant à lui, n'a pas voulu qu'il nous en donnât de plus longues preuves.

5. — L'orphelinat marche toujours bien. Les enfants sont au nombre de 18; quelques-uns nous sont envoyés de Paris par M<sup>me</sup> Marcade, présidente de l'œuvre de Saint-Joseph, en faveur des orphelins. Depuis plusieurs années déjà, on se proposait de construire une nouvelle porterie. Aussi le P. Brunetti songea-t-il bientôt à faire mettre à exécution le projet du P. Hubert. C'est en avril 1887 que furent commencées les fondations de

notre bâtiment des parloirs. Pour ceux qui connaissent notre maison de Cellule, cette construction était de la première importance. Malheureusement, le manque de ressources ne nous a pas permis d'en faire plus des deux cinquièmes. Espérons que des temps meilleurs nous permettront d'en reprendre bientôt la continuation.

Voulant profiter de la présence d'ouvriers spéciaux, dits *crépisseurs tyroliens*, nous avons fait crépir le bâtiment du petit scolasticat qui, depuis bien des années, en avait besoin. En ce moment, nos maçons travaillent à la construction d'un mur d'entourage du côté du nord de notre propriété; l'établissement, ainsi que notre jardin potager, seront clos de toutes parts.

Vers la même époque, nous avons réussi à vendre notre machine à vapeur, devenue un meuble inutile depuis les agrandissements faits au moulin.

Sur la fin de son séjour à Cellule, le P. Prosper Kuentz, notre économiste, a encore doté notre basse-cour d'un poulailler, en sorte qu'aujourd'hui les loisirs de nos meuniers, ainsi que les déchets de leurs grains, sont utilement employés.

7. — Nous sommes toujours chargés de l'aumônerie des sœurs de la Miséricorde à Cellule. Le P. Supérieur est leur confesseur, et le P. Thomas va tous les jours dire la sainte messe dans leur chapelle. Le P. Supérieur est en même temps confesseur extraordinaire de plusieurs communautés de la même congrégation, établies dans les paroisses environnantes. Nous prêchons, chaque année, en janvier ou février une retraite aux enfants de leur pensionnat de Cellule.

Le P. Planeix a été remplacé, comme vicaire de la paroisse, par le P. Gagnière. Notre ministère extérieur prend, chaque année, des développements plus étendus. C'est surtout au temps de Pâques que nous nous trouvons presque tous en tournée apostolique, les uns pour les confessions pascales, les autres pour prêcher la Passion. MM. les curés des environs se montrent heureux de nous avoir pendant l'année pour leurs Premières Communions, leurs fêtes de l'Adoration et leurs fêtes patronales. Ce ministère, on le conçoit, outre le bien qu'il nous donne occasion de réaliser, nous fait connaître et aimer dans le pays, et nous attire des vocations pour notre séminaire.

8. — Mgr l'Evêque de Clermont saisit, avec empressement,

toutes les circonstances favorables pour nous manifester l'affectueux intérêt qu'il porte à l'établissement. Notre fête patronale de saint Joseph, la Pentecôte, fête de la congrégation, la réunion des anciens, la distribution des prix, et, l'an dernier, la Fête-Dieu et la Première Communion ont été rehaussées de sa présence. En outre, il a présidé, ces deux dernières années, comme par le passé, nos distributions des prix, toujours entouré d'un clergé nombreux et sympathique. En 1887, Sa Grandeur a pris la parole avant la proclamation des prix de sciences, et elle a exprimé sa satisfaction et ses sentiments d'attachement pour son petit séminaire de Saint-Sauveur. Monseigneur a exhorté les enfants à élever leurs études et leurs connaissances au niveau des difficultés des temps présents. A la fin, il a donné sa bénédiction à l'assistance. Avant la distribution, on a joué un drame en vers en cinq actes, dont le titre était : *Joseph reconnu par ses frères*. En 1888, le drame, également en vers, avait pour titre : *l'Enfant prodigue*. Ces deux pièces, composées par le P. Chauffour, et qui viennent d'être imprimées, avec l'autorisation du T. R. Père, bien interprétées par nos jeunes acteurs, ont produit, l'une et l'autre, une profonde impression sur la nombreuse assistance, et ont fait couler bien des larmes. Il y a dans ces belles scènes bibliques, qu'il est toujours bon de remettre sous les yeux des enfants, d'admirables leçons de foi et de piété qui ont naturellement leur place dans ces fêtes scolaires.

A ce sujet, qu'on nous permette de signaler aussi un autre ouvrage, composé par le F. Sébastien, notre organiste. C'est un recueil de 280 cantiques, notés en musique, suivis de 50 motets latins pour les saluts du Saint-Sacrement. Cet ouvrage, approuvé par Mgr l'Evêque de Clermont, peut être d'une grande utilité, surtout dans les pensionnats (1).

Monseigneur préside lui-même habituellement notre fête patronale du petit séminaire, et celle de saint Joseph. Cette année, cependant, n'ayant pu venir le jour même, il nous est arrivé le lendemain et a passé toute la journée avec nous. Une quinzaine de prêtres des environs avaient pris part, la veille, à notre belle fête, terminée dans la soirée par une séance littéraire et récréative.

(1) Gros in-18 de 640 pages. Prix : 2 fr. 50.



9. — L'association des anciens élèves du petit séminaire continue à avoir ses réunions annuelles. Celle de 1887, présidée par le P. Brunetti, recevait, de la part de l'évêque du diocèse, un témoignage de bienveillance dont elle gardera précieusement le souvenir. Plus de 80 d'entre eux avaient répondu à l'appel des membres du Comité, et la plus franche cordialité a marqué cette réunion. Elle célébrait le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation par le P. Hubert; car elle avait pris naissance, avec la congrégation des enfants de Marie, en 1861, dans une modeste chapelle, au pied de l'autel de la Sainte-Vierge. Elle comptait alors 12 membres; en ce moment, ils sont plus de 300. Et c'était pour la première fois que Mgr Boyer, depuis qu'il avait bien voulu accepter d'en être le premier membre d'honneur, l'honorait de sa présence.

En 1888, bien que le temps fût affreux et les circonstances peu favorables, près de 88 anciens se sont rendus à l'appel du comité. Pour la seconde fois, Monseigneur s'est fait un devoir de répondre à l'invitation qui lui avait été faite et a voulu passer une bonne partie de la journée avec nos chers anciens.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE BEAUVAIS

MARS 1887 — MAI 1889.

1. Œuvres, personnel. — 2. Archiconfrérie de Saint-Joseph. — 3. Aumônerie des Frères. — 4. Ministère dans la ville et dans le diocèse. — 5. Œuvre des Clercs. — 6. Visites.

1. — Les œuvres principales de la communauté de Saint-Joseph de Beauvais comprennent la direction de l'Archiconfrérie et l'aumônerie du pensionnat des Frères des Écoles chrétiennes, l'école apostolique des Clercs et le saint ministère dans le diocèse. Pour toutes ces œuvres, nous ne sommes que neuf Pères et trois Frères : les PP. Kieffer, supérieur, Bangratz, Richert, Mauger, Édouard Pallier, Gérald Griffin, Dehœsenberghe et Reignat; les Frères Innocent, François-Joseph et Osée. Trois scolastiques sont chargés des classes et de la surveillance.

Depuis notre dernier *Bulletin*, les PP. Buguel et Guy-Grand

nous ont quittés pour retourner, l'un à l'île Maurice et l'autre dans la mission de Sénégal. Enfin, au mois de décembre dernier, le P. Limbour nous quittait pour se rendre en Irlande. Nous n'avons pas besoin de dire quels regrets a causés son départ parmi ses nombreux amis.

2. — L'Archiconfrérie de Saint-Joseph continue à s'étendre dans toutes les parties du monde. C'est pour la diriger que l'évêché de Beauvais nous a appelés dans ce diocèse, il y a quinze ans. A cette époque, il y avait 800,000 associés inscrits, leur nombre dépasse en ce moment 1,500,000 ; les abonnements au *Messenger* ont doublé ; les lettres reçues sont trois fois plus nombreuses cette année.

Le sanctuaire de l'Archiconfrérie, éloigné d'une centaine de pas de notre habitation, sert de chapelle de communauté aux Frères des Ecoles chrétiennes et à leurs élèves. De grands travaux y ont été exécutés à différentes époques. L'Evêque actuel, Mgr Péronne, fort dévot à saint Joseph, dont il porte le nom, voulut « non seulement que le sanctuaire de l'Archiconfrérie fût agrandi et mis en rapport avec l'extension du culte de saint Joseph, mais encore d'un libre et facile accès pour tous, et qu'il se présentât avec un portail splendide, surmonté de la statue monumentale du glorieux Patriarche ».

Quand le tout fut exécuté, Sa Grandeur dit : « Nous avons fait à peu près tout ce que nous devons, mais nous devons à peu près tout ce que nous avons fait. » Cette dette s'éteignant difficilement, plusieurs notes émanées de l'évêché, et insérées d'office dans le *Messenger*, ont prié les associés de se souvenir, dans leurs aumônes, du sanctuaire de Beauvais.

3. — Entre notre Communauté et celle des Frères des Ecoles chrétiennes, la plus parfaite entente n'a jamais cessé de régner. Le P. Bangratz est le confesseur en titre des cinquante religieux composant le personnel enseignant. Les PP. Richert et Reignat ont la direction spirituelle des élèves.

Ce ministère est vraiment béni de Dieu. Depuis les plus jeunes, spécialement confiés aux bons soins du P. Richert, jusqu'aux grands jeunes gens de l'Institut agricole parcourant les quartiers pauvres de Beauvais, pour y porter, sous la conduite du P. Reignat, aumônes et consolations, tous s'efforcent de servir Dieu avec générosité. Leur reconnaissance envers leurs

maîtres s'est manifestée surtout lors du Triduum en l'honneur du Bienheureux Jean-Baptiste de La Salle. C'est grâce à leur concours que les trois sanctuaires de Beauvais purent être décorés d'une façon splendide.

4. — Le ministère que nous exerçons à Beauvais et dans le diocèse a pris une telle extension que, si le nombre de nos Pères était triplé, à peine pourrions-nous répondre à toutes les demandes. En commençant par notre doyen d'âge, le P. Bangratz, outre sa fonction de confesseur des Frères, et celle de confesseur ordinaire des Sœurs de Saint-Joseph, attachées à la communauté, et de confesseur extraordinaire des Dames du Sacré-Cœur qu'il doit entendre d'une manière presque habituelle, leur confesseur ordinaire étant souvent absent, il est de plus chargé des prédictions en allemand aux domestiques alsaciens de la ville.

Parler des missions données par les autres confrères, ce serait donner la nomenclature d'une grande partie des paroisses du diocèse. Avant les tournées de confirmation, on nous demande de toutes parts pour préparer les enfants, en un mot évangéliser la paroisse.

5. — Parlant aux Clercs de Saint-Joseph, notre T. R. Père leur disait, il y a quelques années : « De toutes les œuvres de la Congrégation, nulle ne m'apparaît plus entourée des soins attentifs de la divine Providence que l'œuvre apostolique des Clercs de Saint-Joseph. » Il nous est doux de nous rappeler ces consolantes paroles, gage de succès dans nos difficultés. Il faut bien l'avouer, depuis quelques années, de puissantes oppositions semblent vouloir détruire cette pépinière d'apôtres. Peu après le départ du P. Limbour, nous avons cru devoir envoyer à nos nombreux amis la circulaire suivante; elle fera connaître la situation actuelle :

Fondée il y a quinze ans par le R. P. Limbour, l'Œuvre apostolique des Clercs de Saint-Joseph n'a pas cessé de grandir.

En même temps qu'elle envoyait chaque année de quinze à vingt élèves dans les alumnat, scolasticat et noviciat de différentes sociétés religieuses et dans les séminaires des diocèses manquant de vocations ecclésiastiques, elle ouvrait ses portes à un nombre toujours plus grand de nouvelles recrues venant non seulement des provinces les plus reculées de la France, mais encore de la Belgique, de la Suisse, de l'Irlande, du Canada, de la Guyane, du Sénégal, etc., etc.

Ces accroissements merveilleux d'une œuvre qui répond à un des premiers besoins de notre époque, celui des vocations sacerdotales, a vivement frappé toutes les âmes attentives aux indications de la Providence. Saint Joseph n'a pas manqué de lui susciter de généreuses sympathies.

Mais, à mesure que l'Œuvre s'est développée, ses besoins ont nécessairement grandi. La rentrée de cette année nous amenait 82 élèves ; il faut les nourrir, car ils sont entièrement à notre charge. De plus, nous payons la pension de 20 étudiants placés par nous dans différentes maisons ecclésiastiques ; il faut continuer l'œuvre commencée.

Il faudrait même développer cette œuvre. Tout nous y convie : les besoins des Missions et des diocèses, les demandes des évêques et des vicaires apostoliques, les nombreuses vocations que Dieu suscite et qui, en vain, frappent à notre porte ; nous ne pouvons les accueillir, faute d'avoir le morceau de pain qui donnerait un prêtre de plus à l'Église de Jésus-Christ.

Enfin il est une dette que Saint-Joseph doit tenir à honneur de payer : celle de la maison que le P. Limbour a bâtie à ses Clercs et qui s'achève en ce moment. Pour bâtir dans une grande ville, quelque modeste prétention qu'on ait, il faut compter avec des frais énormes. La foi seule et la confiance en saint Joseph ont pu inspirer une si sainte audace. Les amis du R. P. Limbour, — et nous savons qu'il en a dans le monde entier, — voudront lui prouver qu'il n'a pas trop fait en tirant traite sur leur charité au nom de saint Joseph.

Nos enfants continuent de nous donner pleine satisfaction par leur piété et leur ardeur au travail. Les santés sont bonnes ; cependant l'un d'eux ayant été emporté après une courte maladie, nous avons jugé prudent de louer une maison de campagne dans les environs de Beauvais. L'air y est pur, le site agréable. C'est un ancien couvent sécularisé à l'époque de la Révolution. La chapelle et la salle du chapitre sont fort bien conservées. Ce sera pour nous une joie de pouvoir faire goûter les plaisirs de la campagne aux confrères qui viendront nous visiter. Parmi ceux qui ont passé quelque temps au milieu de nous pour se reposer, citons les PP. Jauny, Kræmer et Høgy. Espérons que notre communauté ne perdra rien de sa réputation de bonne hospitalité. En ce moment, nous avons le P. Grappe, venu très fatigué de Chevilly, par suite d'une forte bronchite qui ne lui permettait plus de faire sa classe.

6. — Plusieurs évêques nous ont honorés de leur visite : en

octobre 1877, Mgr Péronne, évêque du diocèse, accompagné de Mgr Dannel. Les enfants chantèrent un hymne composé pour la circonstance. Au mois de janvier de cette année, il voulut bien dîner chez nous avec les principaux ecclésiastiques de la ville. Mgr Picarda s'était arrêté ici en se rendant à Rouen. Enfin Mgr Duboin, au mois de janvier de l'année dernière, nous honora de sa présence pendant quelques jours. Nous lui souhaitâmes sa fête et nous conservons l'espoir de le revoir au milieu de nous.

A la fin de décembre dernier, il nous a été donné de présenter nos souhaits d'heureuse année à notre T. R. Père. Après avoir embrassé chacun de ses enfants de Beauvais, il répondit à leurs souhaits par des paroles pleines d'amabilité et d'encouragement. Chacun en garde précieusement le souvenir pour y puiser courage et confiance.

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A MERVILLE

MARS 1887. — MAI 1889

1. Constructions, acquisitions. — 2. Collège : nombre, esprit. — 3. Piété : conférence de Saint-Vincent de Paul. Fêtes. Retraites. Première communion. Confirmation. — 4. Etudes. Examens. Succès. Classe de philosophie. — 5. Petit scolasticat. — 6. Ministère extérieur. — 7. Nécrologie : F. Leu, MM. Bataille et Prinsen. — 8. M. le doyen Becquart.

1. — Signalons tout d'abord les améliorations matérielles accomplies durant cette période de deux années.

Depuis longtemps, nous avons projeté d'exhausser et de prolonger l'ancien corps de logis. Mais des raisons financières firent retarder la réalisation de nos plans jusqu'en août 1887, époque où l'on put commencer l'entreprise. Le gros œuvre fut terminé au mois de mars et, quelques semaines plus tard, le P. Supérieur fit la bénédiction du nouvel édifice. Les petits scolastiques y ont maintenant, au rez-de-chaussée, une belle salle d'études; au second étage, un spacieux dortoir et un vestiaire. Avec des chambres pour les professeurs, nous avons encore obtenu des salles de classe et une salle de bibliothèque, que des legs généreux nous ont aidé à garnir. Une autre pièce est réservée à l'installation d'un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Mais, hélas! les collections nous manquent.

Aussi bien nous pardonnera-t-on de faire appel ici au concours charitable de nos confrères des Missions. Que nous leur serions reconnaissants s'ils pouvaient nous envoyer des spécimens de faune et de flore, d'ornithologie, de minéralogie, etc. ! Nous ne demandons pas que tous ces objets aient un caractère scientifique bien déterminé : nous accepterions avec la même gratitude des articles de simple curiosité, à l'effet d'intéresser nos visiteurs aux œuvres apostoliques.

Nous avons aussi à mentionner l'établissement d'un nouvel oratoire à la place de l'ancienne sacristie. Cet oratoire est destiné à nos exercices de règle et aux réunions des congréganistes. Grâce à mesdemoiselles Loridan, dont la générosité est toujours inépuisable, nous y avons placé un autel et une statue de la *Mère admirable*, le tout en chêne verni et d'une valeur artistique très réelle. C'est, du reste, l'œuvre d'un sculpteur émérite, M. Debert-Gobrecht de Bailleul. Un remarquable *Chemin de croix*, sorti des ateliers de galvanoplastie du Grand-Quévilly, est venu, presque en même temps, embellir notre chapelle déjà si bien décorée.

2. — L'institution de Notre-Dame d'Espérance compte présentement cent onze élèves, dont cinquante pensionnaires. Ce chiffre, assez peu considérable en soi, ne laisse pas que d'avoir une importance relative, si l'on considère le nombre des établissements de même genre qui nous avoisinent. Ajoutons que la qualité compense la quantité, car si le travail ne répond pas toujours à nos désirs, nous rencontrons, du moins, parmi ces enfants, des cœurs dociles et des âmes foncièrement religieuses.

3. — Nous employons, d'ailleurs, tous les moyens pour faire fleurir au milieu d'eux la piété et les vertus chrétiennes. Outre la congrégation de la Sainte-Vierge et d'autres pieuses associations, nous avons la conférence de Saint-Vincent de Paul, laquelle a pris, en ces derniers temps, une extension des plus heureuses. Il y a quelques mois, M. Woussen, l'un des catholiques notables d'Armentières et président de la circonscription régionale de l'OEuvre, est venu agréger notre petite conférence à la Société générale. Cet excellent chrétien a donné à nos jeunes gens des encouragements et des recommandations dans un langage qui les a vivement impressionnés. Depuis ce temps, tous les dimanches, un certain nombre d'entre eux s'en vont,

sous la conduite du maître, s'asseoir au foyer du pauvre et distribuer aux membres souffrants de Jésus-Christ les secours de la charité chrétienne.

Nous trouvons encore, dans la célébration de nos fêtes patronales, un moyen efficace de cultiver l'esprit de foi et de piété parmi nos enfants. C'est ainsi que nous solennisons, avec un éclat tout particulier, l'Immaculée-Conception, la Pentecôte, la fête de saint Pierre et de saint Paul, le 29 juin. A cette dernière date se rattache, dans les éphémérides du collège, la fête du P. Supérieur. (A suivre.)

---

## NÉCROLOGIE



Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons eu la douleur d'apprendre la mort d'un Père et d'un Frère.

Le P. Jean-Marie Poulard, profès des vœux perpétuels, est décédé à Saint-Joseph des Bengas (Gabon), dans sa trente et unième année, le 11 avril 1889, par suite d'un coup d'apoplexie.

Le F. Thurién Le Jacq, profès des vœux de trois ans, est décédé à Notre-Dame de Langonnet, dans sa vingt-huitième année, le 2 mai, par suite de phtisie galopante.

En attendant que nous puissions donner leurs notices, voici celles du P. Buguel et du F. Fortunat Engel, dont nous avons déjà annoncé les décès.

### LE P. BUGUEL

DÉCÉDÉ A PORT-LOUIS, LE 18 FÉVRIER 1889

Le P. Victor Buguel naquit à Quimper, le 6 juillet 1829. Il appartenait à une famille honorable par son caractère foncièrement chrétien et la position sociale où elle se trouvait. Il était diacre lorsqu'il fit son entrée au noviciat de Notre-Dame du Gard, le 15 octobre 1852. Ordonné prêtre, à Amiens, le 17 décembre 1853, il fit sa profession, à Paris, le 27 août 1854. Envoyé, quelque temps après, à Maurice, il y arriva le 8 décembre 1855.

Là, nous dit-il lui-même, je fus reçu, à bras ouverts, par le vénéré P. Laval, qui me dit, en me pressant sur son cœur : « Que le bon Dieu vous bénisse, cher Père; soyez le bienvenu! Le bon Dieu vous a donné de la force et de la santé, le travail ne vous manquera pas ici, Dieu merci. Vous aurez de quoi exercer votre zèle au milieu de nos chers enfants, les bons noirs. Vous les aimerez, comme nous, dès que vous les connaîtrez (1). »

Le lendemain, il recevait son obéissance pour aller aider le P. Thevaux, menacé de l'amputation d'une jambe, et chargé de la vaste paroisse des Pamplemousses, comprenant 36,000 âmes. Il lui fallait un auxiliaire actif et doué d'une forte santé. Le P. Buguel fut regardé comme l'homme destiné par la Providence à lui donner ce précieux concours.

En 1857-58, nous le voyons occupé à bâtir une église au saint Cœur de Marie, de 100 pieds de long sur 30 de large et 20 de haut. Le P. Beaud, dans un rapport adressé au T. R. Père, en mai 1858, en parlait avec éloges : « Ce sera, disait-il, le seul sanctuaire un peu considérable qui soit destiné à conserver, à Maurice, le souvenir des premiers jours de la congrégation. (*Bull.* t. I, p. 392.)

A cette même époque, nous trouvons le P. Buguel associé aux travaux apostoliques des PP. Laval et Beaud, portant la parole à un auditoire de quatre mille personnes, réunies à la Sainte-Croix, en plein air, pour la rénovation des vœux du baptême. Peu après, il tombe malade, et se voit obligé d'interrompre ses travaux. Après s'être rétabli, il est adjoint au P. Thiersé, dans le vaste quartier du Grand-Port, composé de 60,000 âmes (1860). Là, il fait reconstruire une chapelle à saint François-Xavier et fait de grands embellissements à la chapelle de Saint-Patrice.

Atteint d'une toux qui fait craindre pour sa poitrine, il rentre en France, en 1862, pour se remettre et prononcer ses vœux perpétuels. Puis, il retourne à Maurice, où il arrive le 24 novembre de la même année, et est attaché à la communauté de Port-Louis. Il prêche le carême de 1863, à la cathédrale, avec le P. Thevaux. En 1867, il retombe malade, le jour de la Fête-Dieu, et se voit obligé de quitter l'autel, laissant exposé le

(1) Notes sur le vénéré P. Laval.



Saint-Sacrement, qu'un fidèle replace dans le tabernacle. Il se rétablit, et continue à se dépenser, avec zèle, à Maurice, jusqu'en 1872. A cette époque, les crises de nerfs dont il souffrait, par suite de ses fatigues, étant devenues de plus en plus fréquentes, on crut devoir le faire passer à Bourbon.

Dans cette colonie, il fut employé au collège Saint-Charles, puis il eut la desserte d'une paroisse proche de Saint-Denis. En août 1877, sa santé le contraignit à rentrer en France, et il fut envoyé successivement à Bordeaux et à Beauvais.

Ses désirs, cependant, le reportaient souvent vers les Missions des noirs.

Vous le savez, écrivait-il au T. R. Père, le 15 juin 1879, il y aura bientôt deux ans, j'ai été obligé d'abandonner, pour quelque temps du moins, la Mission qui m'avait été assignée par la divine Providence et dans laquelle je me plaisais à merveille. Malgré des peines nombreuses, je pouvais, Dieu aidant, opérer beaucoup de bien au milieu des pauvres et des malheureux. La maladie seule et les infirmités qui en furent les conséquences, m'obligèrent à demander au climat de la patrie, le rétablissement de mes forces, pour reprendre ensuite mes travaux apostoliques. Depuis cette époque, j'ai été partout où la sainte obéissance m'a appelé, sans hésitation et sans murmure, car je savais que le Seigneur me parlait par la voix de mes supérieurs. Et quoique partout je me sois trouvé très bien, je me suis cependant toujours senti comme un poisson hors de l'eau, tout à fait en dehors de ma sphère, et je n'ai jamais cessé de soupirer ardemment après l'heureux moment où il me serait donné de retourner au milieu de mes chers enfants d'autrefois, ou partout ailleurs où il plairait au bon Dieu de m'envoyer.

Le T. R. Père exauça ses vœux en l'envoyant à la Guyane au mois d'octobre 1879. Il partit avec confiance et se livra généreusement au ministère qui lui fut confié, d'abord à Cayenne, puis à Mana et au Maroni. Mais bientôt ses forces trahirent de nouveau son courage, et, en juillet 1883, il fut contraint de revenir en France. A peine rétabli, il demanda à retourner en Mission, et, trois mois après, il repartait pour la Guyanne (nov. 1883).

Mais, au mois d'août de l'année suivante, les médecins le condamnèrent à revenir en Europe, et, cette fois, disaient-ils sans espoir de retour.

Le cher Père fut donc de nouveau placé à Beauvais, où il

reprit, à l'Archiconfrérie et dans le diocèse, ses travaux précédents. Son cœur cependant était toujours à son ancienne Mission; comme sa santé paraissait assez fortifiée, le T. R. Père accédant à ses vœux lui donna son obédience pour Maurice.

Placé à Sainte-Croix, près du tombeau du V. P. Laval, il y travailla avec zèle au bien des pauvres Noirs. Beaucoup étaient dans une profonde misère. C'est par centaines et par milliers qu'ils allaient lui demander quelques secours pour avoir du riz. Il ne négligeait rien pour les soulager, et l'une de ses grandes peines était de ne pouvoir le faire comme il l'eût désiré.

Sa santé cependant s'affaiblissait de plus en plus.

Le 1<sup>er</sup> octobre 1888, écrivait-il lui-même, je devais prêcher aux nombreux pèlerins de la Délivrande, j'ai eu une forte attaque et la langue partiellement paralysée. Avec ces infirmités, je bénis le Seigneur de ce que mon heure approche. Dans ce moment, je consacre mes derniers travaux et mes dernières sueurs apostoliques à près de soixante-quinze enfants et adultes et à deux cent-cinquante autres personnes de la Sainte-Croix qui vont communier le 21 novembre et être confirmées le 16 décembre.

Comme on le voit, il avait le pressentiment de sa mort prochaine. Dieu ne devait pas tarder, en effet, de l'appeler à lui. Voici comment le P. Garmy rend compte de ses derniers moments :

Le bon P. Buguel a été transporté à l'hôpital le 9 février. Huit jours après, il rendait sa belle âme à Dieu. Nous étions loin de nous attendre à une fin si précipitée, mais lui ne se faisait pas illusion. Dès le 11, il fit appeler le P. Lainé pour entendre sa confession générale. Quelques jours après, le médecin nous ayant fait prévenir qu'il était urgent de lui donner les derniers sacrements, je me rendis auprès de lui en toute hâte. J'entendis sa dernière confession et me préparai à lui donner le saint Viatique. A peine le saint Sacrement était-il déposé sur la table préparée à cet effet, qu'il m'appelle et me demande bien pardon de toutes les peines qu'il aurait pu me causer, et me charge de demander ce même pardon à tous ses confrères. Puis il reçoit le saint Viatique et l'extrême-onction avec la ferveur la plus sensible. Il prie le F. Alphonse, qui était à ses côtés, de réciter pour lui le sacrifice de sa vie. A partir de ce moment, le bon Père fut d'une grande gaieté jusqu'à la fin. Le matin même de sa mort, à 4 heures, il chantait des psaumes, et, à 7 heures un quart, il s'éteignait tout doucement le sourire aux lèvres.

Le lendemain, j'ai chanté l'office funèbre, et M. M. a donné l'absoute. La cathédrale était littéralement remplie. Une foule immense a accompagné notre cher défunt à sa dernière demeure. Nous avons mis deux heures et demie pour nous rendre au caveau de la communauté.

Le bon P. Buguel est vivement regretté. Nous perdons en lui un de nos meilleurs ouvriers apostoliques. (Lettre du P. Garmy, du 23 février 1889.)

---

## LE F. FORTUNAT ENGEL

DÉCÉDÉ A LANDANA LE 19 JANVIER 1889

Le jour même de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854, deux jeunes hommes quittaient l'Alsace pour se rendre au Noviciat des Frères. Louis et Florian Engel étaient les deux derniers enfants d'une nombreuse et honorable famille de cultivateurs de Guémar (Haut-Rhin). Leur frère Léger, que le R. P. Freyd avait attiré du grand séminaire de Strasbourg à Notre-Dame du Gard, et qui devait succomber le premier sur la terre d'Afrique (1), avait été l'instrument de la Providence pour leur indiquer l'appel de Dieu.

Louis, qui devint le F. Fortunat, nous donne lui-même des détails sur sa famille et sur son enfance.

Ses premières années furent consacrées aux travaux des champs. Étant venu à perdre ses frères et ses sœurs, il se mit en apprentissage, pendant deux ans, chez un cordonnier. « Cela m'a servi à quelque chose, dans la congrégation, dit-il dans son écrit, car j'ai monté plusieurs ateliers de cordonnerie à Cellule, au Zanguebar et au Congo. »

Ce qui lui a servi beaucoup plus, c'est son esprit de piété, qui se trahit plus d'une fois dans son naïf récit. On peut en conclure qu'il vint vers nous ayant conservé son innocence. Il reconnaît d'ailleurs avec larmes les étourderies de son temps d'apprentissage. « Je regrettais beaucoup cette manière de vivre, et plus d'une fois je me mettais à genoux dans ma chambre, les bras en croix, demandant pardon à Dieu. »

Cette âme de bonne volonté se donna sans réserve au Saint-

(1) Le P. Engel, décédé à Gorée, le 10 novembre 1856, après huit ans de profession, dans l'épidémie de fièvre jaune qui ravagea alors le Sénégal.

Cœur de Marie et n'eut jamais une pensée contraire à sa vocation, pas même au départ du F. Florian, qui était entré avec lui au postulat.

En 1856, il fit avec bonheur sa profession, et son premier emploi fut auprès des grands scolastiques qu'on venait d'installer à Paris, à l'impasse des Vignes (rue Rataud). Il quitta ce poste pour être attaché à la nouvelle fondation qui se faisait à Cellule.

De là, en 1859, il fut envoyé à l'île Bourbon, où, pendant plus de dix ans, il donna ses soins et son dévouement aux enfants du pénitencier et aux malades de la léproserie.

Dès qu'il eut le temps voulu pour se lier par les vœux perpétuels, il s'empessa de solliciter cette grâce. Elle lui fut accordée; et le 8 juin 1862, il se consacrait pour toujours à Dieu dans la congrégation, entre les mains de son supérieur provincial, devenu Mgr Duboin.

Son zèle pour sa perfection et pour le salut des âmes ne cessa de s'accroître à partir de cette époque. Il pouvait écrire le 18 décembre 1864 : « Je viens de passer une année bien tranquille avec le P. Dhyèvre à la léproserie. Que je m'estimerais heureux de finir mes jours parmi ces pauvres lépreux ! » Mais, en bon religieux, il se tenait prêt à tout entre les mains de ses supérieurs. Mgr Duboin aime à redire, dans ses lettres de cette époque, combien ce Frère était fervent, dévoué, industrieux, toujours prêt à faire ce qui pouvait être utile, jusqu'à des statuettes, etc...

Il ne quitta Bourbon que lors de la suppression de la Providence; et ce fut pour aller continuer sa vie de dévouement sur la côte orientale d'Afrique, où le R. P. Horner fut heureux de le recevoir. C'était en 1870.

Sous l'habile direction du R. P. Duparquet, il s'adonna au défrichement et à la culture des terres de Bagamoyo. Les émanations que suscitérent ces travaux du sol, donnèrent naissance à des fièvres auxquelles il ne put se soustraire. Il eût bien voulu quand même continuer sa mission, mais on fut obligé de prendre pour lui des précautions que son zèle aurait négligées; et l'on crut utile de le renvoyer se rétablir en France. Le R. P. Horner ne tarissait pas d'éloges sur lui, et écrivait qu'on ferait bien de lui faire faire un voyage en Alsace : « Comme c'est

un religieux solide dans sa vocation, disait-il, il n'y aura aucun danger pour lui de respirer l'air natal. » (Lettre du 17 mai 1871.)

Il reprit peu à peu de nouvelles forces, et nous voyons par une lettre du 8 décembre 1872, adressée par lui au T. R. Père Schwindenhammer, que déjà il se sentait mieux. Il désirait se perfectionner dans la cordonnerie, puis retourner en Afrique. En attendant, il n'avait pas à la Maison-Mère une vie inoccupée; car il y remplissait les fonctions d'infirmier, linge, chambriste, et cela à la satisfaction de tout le monde.

Bientôt cependant, selon ses désirs, il reçut de nouveau son obédience pour la terre africaine; mais, cette fois, c'est à la Mission du Congo qu'il fut destiné. Le 25 juillet 1873, il s'embarqua pour la station de Landana avec le P. Duparquet, qui l'avait apprécié à Bagamoyo, et qui avait exprimé le désir de l'avoir avec lui, en allant commencer cette œuvre importante. C'est dans cette Mission que le bon F. Fortunat s'est généreusement dépensé jusqu'à la fin.

Nous ne pouvons mieux faire que de citer ici longuement Mgr Carrie, qui, dès le début de cette Mission, l'a toujours eu avec lui jusqu'à sa consécration épiscopale. Voici dans quels termes élogieux il en écrivait au R. P. Campana qui lui avait annoncé sa mort :

..... Le bon et cher F. Fortunat est donc parti pour le ciel. C'est bien pour lui, mais c'est pénible pour nous. Et pour moi en particulier qui l'aimais tant, à cause de ses qualités et de ses vertus. Et puis, il était l'un des fondateurs de Landana. Il avait bien eu sa part de tracas et de peines, mais jamais il ne s'était plaint ni découragé; même au plus fort de nos luttes aux débuts de la Mission, je l'ai toujours trouvé à mes côtés sans peur et sans reproche. Et puis quel travailleur infatigable! Sous des dehors un peu rudes, quel excellent cœur! Que de fois lui ai-je vu les larmes aux yeux, quand il s'agissait des intérêts de la Mission, de la gloire de Dieu, du soin des pauvres Noirs qu'il aimait véritablement, et pour lesquels il ne s'est jamais épargné.....

Je me figure la peine qu'ils ont dû ressentir de sa perte, et les larmes abondantes qu'ils ont dû verser quand il a fallu lui dire le suprême adieu. *In memoriu æterna erit justus*. Oui, on se souviendra longtemps, bien longtemps à Landana, du cher et regretté frère Fortunat!...

Il m'a envoyé ses adieux, ce bon Frère. Oh! que j'aurais voulu

être auprès de lui, à cette heure suprême, pour lui faire les miens, ou plutôt lui dire au revoir, à bientôt, dans un monde meilleur, et me recommander à ses prières auprès du bon et commun Maître. *Moriatur anima mea morie justorum, amen....!*

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 10 mai, le P. Troxler, de la Mission des Deux-Guinées (1) ;

Le 13, le F. Phocas, revenant d'Haïti ;

Le 23, le P. Garmy, supérieur provincial de nos maisons de Maurice.

Le 16 mai, est arrivé à Bordeaux le P. Barthélemy Stoffel, obligé de revenir du Sénégal par suite d'une fièvre bilieuse. Les médecins lui ont prescrit les eaux de Vichy, qui, on l'espère, achèveront de le remettre.

**Départs d'outre-mer.** — Se sont embarqués :

Le 27 avril, à Queenstown, pour les États-Unis, le P. Nolan, revenu récemment du Betchuanaland ;

Le 3 mai, au Havre, pour les États-Unis également, le F. Arthème, précédemment à Saint-Mauront, et destiné spécialement à la nouvelle communauté de Bay-City ;

Le 12 mai, à Marseille, pour le Zanguebar, le P. Boulé, de la communauté de Merville ;

Le 13, dans le même port, pour Sierra-Léone, le F. Jacques, revenu de cette Mission au mois d'octobre de l'an dernier, pour raison de santé, et un nouveau profès de Chevilly, le F. Valentin. L'un et l'autre sont destinés au Rio-Pongo.

**Placements.** — Ont été envoyés récemment :

En Portugal, le F. Augustin, de la dernière profession du Saint-Cœur de Marie, placé à Cintra (25 avril) ;

(1) Le P. Troxler s'étoit embarqué le 29 février au Gabon, sur un navire de l'État, où on lui avait offert un passage gratuit. Mais des avaries éprouvées par ce bâtiment l'ont obligé ensuite à prendre les paquebots anglais jusqu'en Gambie, où il a profité de l'occasion d'un navire marchand pour se rendre à Marseille ; il y est enfin arrivé le 2 mai. De larges plaies aux bras et aux jambes lui avaient rendu la traversée encore plus pénible. Depuis son retour, il va beaucoup mieux.

A Saint-Mauront, le F. Baruch, de la communauté de Grignon, en remplacement du F. Rigobert, qui l'a remplacé à Grignon. (22 mai.)

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Le T. R. Père aux États-Unis.** — Le T. R. Père et le P. Huvétyts ont fait un excellent voyage. Partis du Havre le samedi 27 avril, ils sont arrivés à New-York le dimanche 5 mai. Étant débarqués à 11 heures du matin, ils ont pu entendre la sainte messe, pendant que le P. Strub, venu à leur rencontre, s'occupait de leurs affaires.

Dans l'après-midi, le T. P. Père est allé faire visite à Mgr l'Archevêque de New-York et à Mgr Keane, évêque de Richmond, grand partisan de l'œuvre des Noirs; et, le lendemain, il se rendait à Philadelphie, où l'on nous offre un établissement pour cette œuvre. Mgr Ryan, archevêque de cette ville, que connaissaient déjà les PP. Strub et Huvétyts, s'est montré tout disposé en faveur de ce projet. Le mardi soir, le T. R. Père est parti pour Baltimore, avec ses compagnons de voyage, et, le mercredi matin, il arrivait heureusement à Pittsburgh. (Lett. du 8 mai.)

Dès le lendemain, 9 mai, un des journaux de cette ville, le *Pittsburgh Post*, annonçait son arrivée par un article portant comme titre : *LEUR SUPÉRIEUR GÉNÉRAL. L'ordre du Saint-Esprit a un visiteur distingué. Le T. R. P. Emonet arrive de Paris pour visiter les maisons religieuses dont il a la charge.*

Le T. R. Père a vu successivement toutes nos maisons de Pittsburgh et des environs et reçu tous leurs membres en direction. Le dimanche où l'on célébrait le patronage de saint Joseph, il a chanté la grand'messe dans la belle et vaste église de Sharpsburg, où il a été vivement touché par l'excellente tenue des fidèles et les beaux chants des offices. (Lett. du 13 mai.)

Le 15 mai, le T. R. Père est parti pour aller visiter nos maisons de l'Arkansas.

**Sénégalie.** — Le gouverneur du Sénégal, M. Clément Thomas, a visité, au commencement d'avril, les villes de Gorée, de Dakar et de Rufisque. Il a montré un intérêt spécial pour les écoles, et a exprimé sa vive satisfaction aux Frères et aux

Sœurs qui en sont chargés. En retournant à Saint-Louis, il s'est arrêté à Thiés, pour voir l'établissement agricole que nous y avons commencé. Il a vivement félicité nos confrères des résultats qu'ils ont déjà obtenus, et a promis au P. Audren un concours efficace pour le développement de cette œuvre.

**Congo français.** — D'après une lettre de Mgr Carrie, le P. Augouard est parti de Brazzaville, le 15 mars, avec le P. Paris, pour aller commencer la nouvelle station de l'Oubanghi. Ils ont profité, pour ce voyage, de l'occasion d'un vapeur français, le *Djoué*, sur lequel on leur a offert le passage. (Lett. du 10 avril.)

**Zanguebar.** — Le consul anglais de Zanzibar a eu recours aux bons offices de nos missionnaires, de concert avec l'amiral allemand Deinhard, pour négocier la délivrance des ministres protestants des deux stations anglaises de Mpwapwa et de Mamboya, plus ou moins menacées par les Noirs. Leurs démarches ont heureusement réussi. Mais Bushiri a exigé une forte rançon pour relâcher ces prisonniers.

Nos propres stations n'ont encore eu jusqu'ici rien à souffrir. Mgr de Courmont en avait reçu des nouvelles le 11 avril. Tout y allait bien. (Lett. du 3 mai.)

**Guadeloupe.** — Le sacre de Mgr Laurencin, administrateur de cette colonie, a eu lieu à Grenoble le 1<sup>er</sup> mai. C'est Mgr Fava qui a conféré l'onction pontificale au nouveau prélat; il avait comme assistants Mgr Duboin et le R. P. Abbé de la Trappe de Chambarand.

---

## AVIS

**Bulletin.** — Prière aux Supérieurs des maisons de Rome d'Irlande et du Portugal d'envoyer leurs *Bulletins* de communauté le 1<sup>er</sup> juillet au plus tard.

Nous rappelons aussi à nos confrères de Sénégambie qu'ils doivent faire en sorte que leurs *Bulletins* nous arrivent au commencement du mois d'août.

Maison-Mère, 29 mai 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.





*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

**SOMMAIRE.** — **Maison-Mère.** Admissions à l'oblation et aux vœux. — Subsidés accordés à nos Missions. — **Bulletins des communautés.** Merville (*suite*). — Maison de Saint-Mauront. — Mesnières. — Grand-Quevilly. — Épinal. — Douvaine et Saint-Joseph du Lac. — Castelnaudary. — **Nécrologie.** Décès : F. Osmond. — Notices . FF. Thurien et Osmond. P. Poulard. — *Mouvement du personnel.* — Nouvelles. — **Avis.**

## MAISON-MÈRE

### ADMISSIONS A L'OBLATION ET AUX VŒUX

#### Admission à la Profession.

A été admis à la Profession, à Pittsburg, le 9 décembre 1888 :  
Le F. JULIEN Simon, né le 26 mai 1870, à Mariantal (Prusse rhénane) (1).

#### Admissions au Scolasticat.

Ont été admis à l'Oblation :

COMME GRANDS SCOLASTIQUES, MM. :

HUTTER Charles-Jean, du d. de Limbourg, p. rel. B. Cl. Hofbauer;  
GRÉGOIRE Henri, du diocèse de Rodez, pat. rel. Joseph-Marie;

Ces deux scolastiques ont pris le saint habit dans les maisons où ils se trouvent employés : le premier à Merville, le 9 juin, jour de la Pentecôte, et le second à Castelnaudary, le 14 juin.

(1) L'inscription de ce Frère avait été omise par mégarde au *Bulletin* où elle devait être insérée.

AU PETIT SCOLASTICAT DE MERVILLE, LE 21 AVRIL, MM. :

RÜHL Jean-Joseph, du dioc. de Limbourg, pat. rel. s. Alphonse ;  
 SEYNAVE Alex., du dioc. de Cambrai, pat. rel. s. François-Xavier ;  
 GENEL Louis, du dioc. de Cambrai, pat. rel. saint Alphonse ;  
 GUYADER René, du dioc. de Quimper, pat. rel. saint Joseph ;  
 LECLÈRE Edmond, du dioc. de Paris, pat. rel. saint Joseph ;  
 BARBIER Jean-Baptiste, du d. de St.-Brieuc, pat. rel. s. F.-Xavier ;  
 BERNHARD Louis, du dioc. de Strasbourg, pat. rel. saint Joseph ;  
 LE BERRE Jean Louis, du d. de Quimper, pat. rel. s. L. de Gonz. ;

A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 9 JUIN, MM. :

DURNY Ch.-Fr., du d. de Strasbourg, pat. rel. s. Ant. de Padoue ;  
 MULLER Albert, du dioc. de Strasbourg, pat. rel. saint Joseph.

A MESNIÈRES, LE 9 JUIN, MM.

KEILING Louis, du d. de Strasbourg, pat. rel. s. François-Xavier ;  
 WILHELM Charles, du d. de Strasbourg, pat. rel. s. Fr.-Xavier ;  
 MUNSCU Aloyse, du dioc. de Strasbourg, pat. rel. Marie-Joseph ;  
 NŒGEL Adolphe, du d. de Strasb., pat. rel. s. Louis de Gonzague ;  
 LIOT Joseph, du d. de Strasbourg, pat. rel. s. Louis de Gonzague ;  
 WUST Joseph, du dioc. de Limbourg, pat. rel. saint Étienne.

A PITTSBURGH, LE 9 JUIN, MM.

FROMMIERZ Fridolin, du dioc. de Pittsburgh, pat. r. s. François.  
 GOEBEL Henry, du dioc. de Détroit. pat. rel. s. François.  
 KITTER Gaspar, du dioc. de Détroit, pat. rel. s. François.  
 SZPOTANSKI Stanislas, du d. de Scranton, pat. rel. s. François.  
 GRAFF Albert, du dioc. d'Allegheny, pat. rel. s. François.

#### Admissions de Novices Frères.

Ont été admis, le 9 juin, en qualité de Novices Frères :

A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 28 MAI, LES POSTULANTS :

PHILIPPE Jean-Pierre, du dioc. de Quimper, en religion *F. Alory* ;  
 LE ROUX Yves, du dioc. de Quimper, en religion, *F. Bénigne*.  
 LOGEAT Jean-Guillaume, du d. de Quimper, en rel. *F. Paphnuce*.

AU NOVICIAT DE CINTRA, LES POSTULANTS :

BALTHASAR José, du dioc. de Guarda, en religion *F. Arnaldo*.  
 GOMES Marcellin, du dioc. de Braga, en religion *F. Silvano*.

AFFONSO DA SILVA Joaquim, du d. de Guarda, en rel. *F. Antero*.  
 ESTEVES DA SILVA Joaquim, du d. de Guarda, en rel, *F. Fructuoso*.  
 PEREIRA Luiz, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Ricardo*.  
 DOS SANTOS Romao, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Bento*.

A HUILLA, POUR LE MOIS DE JUILLET, LE POSTULANT :

FERREIRA DE CARVALHO F., du d. de Funchal, en r. *F. Estanislao*.

## SUBSIDES ACCORDÉS A NOS MISSIONS

EXERCICE DE 1889-1890.

Les recettes de l'OEuvre de la Propagation de la Foi ont subi, cette année encore, une diminution assez sensible, ce qui a obligé les conseils centraux à réduire proportionnellement les allocations de plusieurs missions.

Cette diminution a été, grâce à Dieu, heureusement compensée par l'accroissement inespéré des ressources de la Sainte-Enfance, qui, malgré les difficultés des temps, se sont accrues de plus de 150,000 francs.

Voici la part faite à nos Missions par ces deux œuvres. La Mission du Bas-Niger, récemment détachée du vicariat des Deux-Guinées, a obtenu pour la première fois une allocation spéciale.

MISSIONS	PROP. DE LA FOI		STE ENFANCE	TOTAUX
	<i>Alloc.</i>	<i>Dons.</i>		
Sénégalie.	50,000	250	48,000	98,250
Sierra-Léone . . .	21,900	»	14,000	35,900
Bas-Niger . . . .	12,000	»	10,000	22 000
Deux-Guinées. . .	33,700	1,909 50	32,000	67,609 50
Congo français.	50,000	1,053 50	32 000	74,053 50
Bas-Congo . . . .	34,200	575	22,000	56,775
Cimbébasie. . . .	17,300	11.25	16,000	33,311.25
Cunène . . . . .	10,000	50	10,000	20,050
Zanguebar . . . .	50,300	2,963.55	46,000	99,263.55
Guyane . . . . .	5,000			5,000
Mayotte, Nossi-bé, Sainte-Marie. . . .			9,652.79	9,652.79
	<u>284,400</u>	<u>6,812.80</u>	<u>230,652.79</u>	<u>521,865.59</u>

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A MERVILLE

*Suite (1).*

MARS 1887. — JUIN 1889

Le 29 juin 1887, Mgr Scott, protonotaire apostolique et doyen d'Aire, de pieuse mémoire, vint nous donner une dernière marque de son affectueux attachement. Malgré son grand âge et ses infirmités, l'aimable prélat voulut célébrer une messe pontificale, revêtu des splendides ornements de sa chapelle. Quelques semaines plus tard, nous devions avoir la douleur de perdre, en ce saint prêtre, un de nos amis les plus dévoués. Il avait pour nous, pour les petits scolastiques, particulièrement les attentions les plus délicates. Aussi, à l'époque des vacances nous ne manquions pas d'aller, en troupe nombreuse, lui rendre visite. Il nous offrait alors la plus cordiale hospitalité. Nous repartions heureux d'avoir pu contempler, dans cet auguste vieillard, un des plus vénérables représentants du clergé de France, et, dans son église, qui est un monument superbe l'image vénérée de Notre-Dame Panetière.

Les jours de retraites et de première communion ont aussi sur nos élèves, une salutaire influence. La retraite annuelle de 1887-88 a été prêchée par le P. Cogniard, et celle de 1888-89 par le P. Richert.

Le 3 mai 1888, dix-neuf enfants du collège s'approchaient pour la première fois de la table sainte. Le lendemain, 4 mai était le jour fixé pour la confirmation. Mgr Hasley voulut bien s'imposer un surcroît de fatigues pour venir, de bon matin célébrer la messe à Notre-Dame d'Espérance et confirmer nos enfants. Sa Grandeur fut reçue dans la chapelle avec le cérémonial d'usage, et le R. P. Supérieur le complimenta à l'entrée du chœur. Monseigneur répondit en paroles très aimables et très élogieuses. Mais il fut impossible de songer, cette fois-là, à une

(1) Voir notre n° 38, p. 175.

réception plus solennelle, car le digne pasteur dut repartir aussitôt. C'est à la suite de cette tournée pastorale qu'il est mort d'épuisement.

4. — Quant aux études, nous nous efforçons de faire de la préparation au baccalauréat un moyen d'émulation. Grâce à Dieu, les succès obtenus aux examens ont jusqu'ici pleinement correspondu à nos efforts.

Au même chef, nous devons rapporter l'institution du cours de philosophie, qui est venu compléter la série de nos classes. Il a été établi au commencement de l'année scolaire 1887-88. Au mois de juillet, les élèves de ce cours peu nombreux, il est vrai, se présentèrent devant les Facultés de Lille et de Paris : ils revinrent avec leurs diplômes et une mention d'honneur.

Nos distributions de prix ont été présidées, en 1887, par notre regretté doyen, M. l'abbé Becquart, et, en 1888, par notre bien-aimé Supérieur général. Le Très Révérend Père nous arriva, accompagné du R. P. Barillec, le dimanche 29 juillet, veille de la distribution. Le lendemain une foule nombreuse et sympathique accourut à notre fête scolaire. Nos élèves représentèrent avec intelligence et avec âme un drame chrétien intitulé : *le Martyre de saint Euphémien*. Ce titre avait l'avantage de rappeler les précieuses reliques qui sont déposées sous l'autel majeur de notre chapelle. Puis, avant qu'on décernât les récompenses classiques, le P. Riaux prononça le discours d'usage.

Au dîner, qui réunissait près de cinquante ecclésiastiques, M. l'abbé Parent, nouveau doyen de Merville, porta un toast chaleureux au Très Révérend Père, rappelant les services rendus dans la contrée par la Congrégation, et le rang honorable occupé par notre collègue. La réponse du Très Révérend Père fut empreinte de ce cachet de simplicité, de bonté et d'à-propos qui charme toujours en lui.

5. — Une œuvre qui nous touche encore de plus près que le collègue, c'est notre petit scolasticat. Il compte, en ce moment, vingt-neuf aspirants, dont neuf titulaires. Une prise d'habit qui se prépare doublera bientôt ce dernier chiffre. Plusieurs de ces enfants ont débuté à Saint-Joseph de Beauvais, cette intéressante pépinière de jeunes d'apôtres. Ils nous viennent surtout d'Alsace, de Bretagne, de notre Flandre, des provinces catholiques de l'Allemagne. Ils continuent de nous consoler par leur

fidélité aux prescriptions de la règle, leur piété et leur assiduité au travail.

Le P. Le Floch a été chargé de cette œuvre pendant l'année scolaire 1887-88; mais comme il souffrait beaucoup de la gorge le Très Révérend Père a nommé pour le remplacer le P. Pascal Lacour.

6. — Notre ministère extérieur est toujours fort important, et malgré nos désirs de faire le bien, il nous est impossible de répondre à toutes les demandes qui nous sont adressées par MM. les Curés. Que n'avons-nous, au sein de notre communauté, un Père libre d'autres soins et qui pût se consacrer tout entier à l'apostolat dans les paroisses et les maisons religieuses! Quels services il rendrait à nos œuvres, et quel champ illimité s'ouvrirait à son zèle, au milieu de cette population qui a conservé la vivacité de la foi et la ferveur des pratiques chrétiennes!

Nous avons pu néanmoins, en ces dernières années, prêter un concours efficace au clergé des environs. C'est ainsi que le R. P. Supérieur, prenant part à ce laborieux ministère, s'est fait entendre à Aire-sur-la-Lys, dans notre église paroissiale, etc. Au mois d'octobre dernier, il devait prêcher l'Adoration à l'église de Saint-Vaast d'Armentières et le triduum préparatoire, lorsqu'il est tombé gravement malade, comme le *Bulletin* l'a déjà fait connaître. Aujourd'hui nous sommes heureux d'annoncer qu'il est en voie de complète guérison.

Le P. Riaux a prêché en maintes circonstances et, de plus, il est chargé, à titre d'aumônier, du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, à Armentières, après avoir rempli transitoirement les mêmes fonctions au pensionnat des mêmes Sœurs, à Quesnoy-sur-Deûle.

En un mot, nous avons tous participé aux diverses œuvres de la prédication et aux fonctions auxiliaires du ministère des âmes.

7. — Avant de finir, nous nous faisons un pieux devoir d'évoquer le souvenir de nos morts.

Le *Bulletin* a relaté la fin édifiante du F. Leu, décédé au Saint-Cœur de Marie, le 6 avril 1888. Pendant les trois années qu'il a passées à Merville, ce bon Frère s'est acquitté de ses pénibles fonctions de professeur du cours élémentaire avec un dévouement et un esprit de sacrifice dont il a sans doute déjà reçu la récompense.

Nous avons eu la douleur de perdre aussi M. J. Bataille, grand scolastique, mort à Lourdes, où il était allé se mettre sous la protection de Marie. Sa piété sincère, son abnégation parfaite, le charme et la naïveté de son esprit, sa bonté attrayante, sa candide franchise, tant d'aimables qualités lui avaient attiré tous les cœurs. Sa dépouille mortelle fut transportée à Houplines et inhumée dans le caveau de la famille. Nos aspirants titulaires et les Pères disponibles se rendirent à ses funérailles.

Rappelons également la mort d'un postulant scolastique, M. Raphaël Prinsen, ravi, le 8 janvier 1888, à nos soins affectueux. Il était né à Cambrai, le 18 octobre 1872, au sein d'une famille très chrétienne. Après avoir passé quelques années à l'institution de Notre-Dame des Dunes, à Dunkerque, il entendit, jeune encore, l'appel de Dieu. Il entra donc au postulat, le 3 octobre 1885, non pas comme il le croyait pour devenir un jour missionnaire, mais pour nous édifier par sa pieuse conduite et par sa sainte mort, car le pauvre enfant portait déjà le germe de la maladie de poitrine qui devait l'enlever. Il a rendu le dernier soupir après avoir été admis, suivant le plus ardent de ses désirs, à l'oblation et à l'émission de ses vœux.

Il nous reste aussi à nous incliner, avec reconnaissance, devant la mémoire vénérée de M. l'abbé Becquart, doyen de Merville, mort subitement le 11 novembre 1887, à la suite d'une attaque d'apoplexie. C'est lui qui avait été le promoteur de notre œuvre, et, depuis lors, il n'avait cessé de nous aider de ses conseils, de son influence et de son dévouement. Aussi le souvenir de ses bienfaits demeurera-t-il à jamais gravé dans nos cœurs.

La *Semaine religieuse* du diocèse a retracé avec autorité la belle physionomie de ce prêtre, dans un article nécrologique que nous regrettons de ne pouvoir citer en entier. En voici du moins quelques traits relatifs à notre œuvre.

La première fois qu'il vint me voir, après son installation comme doyen de Merville, dit M. l'abbé Henri Delassus, auteur de cette notice, M. Becquart me dit : « Il faut à Merville un collège. Sans collège, la ville ne sera jamais ce qu'elle doit être, ni pour Dieu, ni pour les familles, ni pour son propre avenir. » Rien de plus juste. Mais aussi rien de plus impossible que cette création. Les difficultés matérielles étaient grandes, les difficultés morales paraissaient insurmontables. Comment proposer à l'autorité ecclésiastique, en peine de

prêtres et de professeurs, d'établir un nouveau collège, entre Hazebrouck et Bailleul, à côté d'Estaires? Demander des religieux? Mais tous auraient à faire les mêmes objections. Je lui conseillai de s'adresser à la Congrégation du Saint-Esprit. Il le fit, s'appuyant uniquement sur Dieu dont la volonté lui paraissait évidente. La force de conviction qu'il puisait dans cette persuasion triompha des hésitations des Révérends Pères, emporta l'acquiescement de Monseigneur, obtint le concours de ceux de ses paroissiens qui étaient appelés à le donner et lui fit trouver les ressources nécessaires à cette grande œuvre. Grande en effet cette œuvre du collège qui compte maintenant deux cents élèves, donne à la jeunesse de Merville et des environs, avec une éducation profondément chrétienne, une instruction des plus solides, prépare des prêtres au diocèse et en même temps forme, au noviciat qui y est annexé, des missionnaires pour les pays infidèles.

A la fondation du collège, il faut joindre la construction d'une église monumentale qui sera l'une des plus belles de la contrée, tant au point de vue de la conception artistique que de la richesse de l'ornementation. Sa note originale est d'être construite dans le beau style roman du onzième siècle avec des tendances byzantines nettement accentuées dans la coupole. La dépense atteindra le chiffre de 700,000 francs. Pour couvrir des frais si considérables, M. le doyen Becquart a su exciter, dans la population de Merville, une émulation à laquelle on ne saurait assez rendre hommage.

---

## MAISON DE SAINT-MAURONT

MARS 1887. — JUIN 1889.

1. Nouvelles constructions. Terres. — 2. Visite du T. R. Père. — 3. Petits postulants de Chevilly envoyés pour commencer l'OEuvre.

1. — Le dernier *Bulletin* de la communauté s'était arrêté à la pose de la première pierre de la maison destinée à un orphelinat. Cette cérémonie s'accomplit le 15 avril 1887. Hélas! deux années se sont écoulées et les constructions ne sont pas encore entièrement terminées. Cependant une aile des futurs bâtiments est achevée. Elle se compose de deux étages, rez-de-chaussée et grenier pouvant servir de chapelle au besoin.



La ferme s'est agrandie d'une splendide écurie, système moderne, voûtée et capable de loger quarante bêtes à cornes. Elle excite l'admiration des visiteurs.

Nos terres s'améliorent sensiblement et notre situation aussi. Nous avons bon espoir que dans quelques années Saint-Mauront sera une des plus belles communautés de la Congrégation.

2. — Un précieux encouragement au milieu de nos luttes d'installations a été une visite de notre T. R. P. Général accompagné du R. P. Barillec, au mois d'août 1888.

3. — Au mois de mars dernier, la Maison-Mère nous a envoyé douze petits postulants Frères de Chevilly, pour former ici le noyau d'une nouvelle Oeuvre. Ils sont animés des meilleures dispositions, et nous rendent de précieux services pour les travaux d'agriculture.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE MESNIÈRES

AVRIL 1887. — JUIN 1889.

1. Collège. Nombre. Conférence de Saint-Vincent de Paul. Don au R. P. Supérieur. Succès aux examens. — 2. Séparation des enfants en trois sections. Association des anciens élèves. — 3. Petit scolasticat Nombre. Cours de chant. Dévotion au Sacré-Cœur. — 4. Pensionnat primaire. Nombre. Bonnes dispositions. Enseignement. Emploi d'auxiliaires. — 5. Ecole professionnelle. Consécration au Sacré-Cœur. Enseignement. Ateliers. Médaille accordée par l'Association des Agriculteurs normands. — 6. Fêtes. Premières communions. Réceptions de Mgr l'Archevêque de Rouen. — 7. Bâtimens et travaux exécutés. — 8. Epreuves.

1. — Grâce à Dieu, nos œuvres ont été visiblement bénies de Dieu en ces dernières années. Parlons d'abord du collège.

Depuis la rentrée de 1887, le nombre de nos élèves s'est maintenu entre 90 et 100, appartenant, pour la plupart, à d'honorables familles du pays. Le bon esprit qui les anime, et qu'ils puisent dans la réception fréquente des sacrements, rend notre tâche relativement facile. Beaucoup communient tous les dimanches ou tous les quinze jours, et c'est d'autant plus remarquable que, même dans les familles chrétiennes, les sacrements sont peu fréquentés dans cette partie de la Normandie.

Une œuvre qui témoigne des bonnes dispositions de ces enfants, c'est la Conférence de Saint-Vincent de Paul, que nous

avons trouvée établie au collège et qui s'y maintient sur un très bon pied. Ses membres, au nombre de 12 à 15, se recrutent chaque année parmi les meilleurs élèves. Ils vont, le dimanche, dans les familles pauvres s'enquérir de leurs besoins, et leur délivrent des bons de toute nature. Une petite bibliothèque, établie l'an dernier, leur permet aussi de faire du bien aux âmes par de bonnes lectures. Une douzaine de familles sont ainsi visitées et secourues. Les dépenses annuelles de la Conférence sont de 5 à 600 francs, provenant de cotisations personnelles des membres, et du produit d'une loterie qu'ils organisent au collège. Dans leurs visites aux familles, ils sont accompagnés par un Père ou par des scolastiques. Les membres de la Conférence sont, autant que possible, pris dans les deux Congrégations de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges.

Une preuve que nos élèves aiment l'établissement et ne se contentent pas d'en dire du bien en toutes circonstances, c'est la générosité dont ils ont fait preuve aux deux dernières fêtes du R. P. Supérieur. Deux cotisations, se montant à près de 800 francs, lui ont été offertes en guise de bouquet, pour aider à l'acquisition d'un orgue, que notre chapelle réclame depuis longtemps. A l'occasion d'une retraite prêchée par le P. Kieffer, leur ancien directeur, ils lui ont également offert une collecte de 50 francs, pour les petits clercs de Saint-Joseph.

Au point de vue des études, nous avons obtenu aussi de bons résultats. Les deux années scolaires 1887 et 1888 nous ont donné 12 bacheliers, dont 11 pour les lettres et 1 pour les sciences.

2. — Une heureuse innovation, toute au profit de la discipline et du travail, a été introduite à la rentrée de janvier 1888, Jusqu'alors, faute de locaux aménagés, tous les élèves, grands et petits, étaient réunis, pour les études, dans une salle commune. Ils sont maintenant répartis en trois divisions : grands, moyens et petits, ayant chacune son préfet de discipline, sa salle d'étude et son surveillant. Ils ne se trouvent plus réunis qu'à la chapelle et au réfectoire ; tous les jours nous constatons les heureux effets de cette séparation.

M. Derivière, ancien professeur de Mesnières, licencié ès sciences mathématiques, actuellement professeur à Rouen, a eu l'initiative d'une association d'anciens élèves et la pensée première de sa fondation.

Précédemment, déjà, MM. Balavoine, doyen du Chapitre de Rouen, et Margueritte, vicaire général, tous les deux autrefois directeurs du collège de Mesnières, avaient l'habitude d'inviter, chaque année, un certain nombre des plus anciens élèves et de professeurs ecclésiastiques de l'établissement à un banquet fraternel. M. Derivière eut la pensée de faire mieux que cela et de fonder une association proprement dite entre les anciens professeurs et les anciens élèves de Mesnières, à l'imitation de ce qui existe dans nombre d'autres établissements. Un comité fut fondé, des circulaires avec un projet de statuts lancés. Une première séance fut tenue le 26 juillet 1887. On y émit le vœu unanime de voir les Pères de Mesnières faire partie de l'association, ce que nous avons accepté de grand cœur. Dans une séance générale du 15 avril 1888 tenue à Rouen, et à laquelle assistaient le R. P. Supérieur et le P. Léon Latappy, il fut convenu que, chaque année, les membres de l'association se réuniraient en assemblée générale à Mesnières. Conformément à cette résolution, une première assemblée se tint au château, le 28 juin 1888. Une cinquantaine de membres prirent part à cette réunion et au banquet qui la suivit.

3. — En 1887, le nombre de nos petits scolastiques était de 45. A la rentrée suivante, ce nombre s'est élevé à 58. Le 4 décembre 1887, cinq d'entre eux reçurent le saint habit, et, le 40 mai 1888, douze autres eurent le même bonheur. Nous comptons actuellement 30 titulaires et 20 postulants.

Le *Bulletin* a déjà mentionné le changement de leur directeur. Le P. Hassler a été appelé à Chevilly, et un nouveau profès, le P. Gaschy, a eu pour mission de lui succéder.

Le chant étant une connaissance presque indispensable pour le prêtre et un moyen de conversion très puissant pour le missionnaire, le R. P. Supérieur a fait établir, au commencement de cette année, des cours de plain-chant et de solfège, pour les scolastiques comme pour les enfants du pensionnat primaire. L'entrain qu'on met à les suivre rend facile la tâche ardue de ceux qui ont la direction du chant et de la musique à la chapelle.

La dévotion à la Sainte Vierge, à saint Joseph et aux âmes du purgatoire est en honneur parmi nos scolastiques; mais celle qui leur est particulièrement chère est la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Le premier vendredi de chaque mois est pour

tous un jour de renouvellement dans la ferveur. Chacun apporte au Sacré-Cœur le trésor de ses bonnes œuvres et de ses prières ; puis, réunis au pied de sa statue brillamment illuminée, on prend une résolution pratique pour le mois, et, animé d'une nouvelle ardeur, chacun se met à l'œuvre en louant et bénissant Dieu. Daigne le divin Sauveur accepter ces vœux et ces prières, et faire de tous nos scolastiques des apôtres zélés de son Sacré-Cœur !

4. — Le nombre des enfants, au pensionnat primaire, se maintient toujours entre 230 et 250 environ. La majeure partie vient de Paris. La Normandie commence toutefois à nous fournir également son contingent. L'esprit des enfants est toujours excellent. Un mot, un simple signe du Frère chargé de la discipline suffisent pour leur imposer silence ou les faire rentrer dans l'ordre. Il est, du reste, bien rare qu'on ait à les y rappeler en masse. C'est un plaisir de voir partout la bonne tenue de ces enfants. Les étrangers en sont frappés. Une supérieure des Sœurs de Saint-Vincent de Paul, venue de Paris avec un président de l'une des conférences de la même Société, dans la capitale, n'en revenait pas en voyant le silence que ces enfants observaient en entrant à l'étude, leur tenue modeste, la précision de leurs mouvements, la piété avec laquelle ils prenaient tous de l'eau bénite et faisaient leur signe de croix. Elle en a parlé cette année encore au R. P. Supérieur. Un grand nombre d'entre eux aspire à faire partie de la Congrégation de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges, et tous sont assidus à s'approcher des sacrements.

D'après cela, on peut juger de leur application à l'étude. Répartis en sept classes inférieures, jusque et y compris la classe de ceux qui se préparent à l'obtention du certificat d'études élémentaires, et en trois classes composant le cours supérieur, ces enfants travaillent avec beaucoup d'ardeur et de succès. Sur 28 élèves qui ont été présentés l'an dernier pour le certificat d'études, 24 ont été reçus ; et, sur 4 présentés pour le brevet de capacité, 3 l'ont obtenu. Le petit nombre de ces derniers vient moins de leur avancement dans les études que du défaut d'âge réglementaire. Les élèves qui suivent les classes du cours supérieur se préparent soit au brevet supérieur, soit au commerce, à l'industrie ou aux écoles d'arts et métiers, pour le diplôme d'ingénieur civil. Outre le cours normal des études

classiques françaises et du dessin, ils suivent des cours de technologie et s'exercent, à certains jours, dans nos ateliers à des travaux sur bois, sur le fer, le cuivre, etc. C'est un véritable plaisir de les surprendre en classe, de les interroger, et l'on est frappé de la manière avec laquelle les plus avancés surtout passent leurs examens.

Sans parler de la direction morale donnée à nos enfants, et de leur formation sous le rapport des bienséances et de la civilité, nous donnons une large part aux exercices du corps et aux exercices militaires, et nous en constatons les plus heureux résultats sous le rapport de la tenue, du maintien, de la discipline et de la régularité.

On nous a souvent fait remarquer le peu d'homogénéité de notre personnel de professeurs pour cette œuvre. Nous sommes obligés, en effet, d'employer quelques auxiliaires, faute d'avoir un nombre suffisant de Frères brevetés. On fait comme l'on peut. Pour nous mettre en règle avec les lois sur l'instruction primaire, il nous faut une dizaine de sujets au moins munis de leur brevet, et nous n'avons eu, jusqu'à ces derniers temps, qu'un seul Frère auquel nous l'avons fait prendre ici. Force nous a donc été de recourir à des auxiliaires étrangers. D'ailleurs, si nous avons été assez mal partagés pendant quelque temps, nous le sommes heureusement fort bien maintenant. Plusieurs de ces auxiliaires sont avec nous depuis l'origine de l'œuvre; d'autres depuis plusieurs années, et tous nous sont très attachés, ainsi qu'à nos enfants, qu'ils instruisent avec zèle et succès, car ils ont une longue habitude de l'enseignement et une méthode uniforme, ayant tous été formés par les Frères des Écoles chrétiennes, chez lesquels ils ont obtenu leur brevet élémentaire ou supérieur. Ce ne sont pas sans doute des religieux; mais, dans un grand établissement comme le nôtre, il y a de la place pour bien du monde, et ils suivent, avec une grande ponctualité, le règlement qui leur est tracé, en sorte qu'ils ne sont ni gênants, ni trop disparates dans un milieu comme le nôtre.

5. — Notre école professionnelle a changé, elle aussi, de physionomie depuis la rentrée de septembre 1888. Jusque-là elle manquait un peu de direction, faute de Frère qu'on pût mettre à la tête de l'œuvre. Aussi déplorions-nous cet état de choses,

dont les conséquences se faisaient nécessairement sentir, au grand détriment du bien de nos enfants et de leur formation professionnelle. Cette année notre T. R. Père, à la demande du R. P. Supérieur, a bien voulu combler cette lacune en nous donnant pour cela le F. Octave, précédemment employé au Grand-Quevilly et à Rambervillers, et en lui adjoignant quelques bons Frères de section. Nous nous apercevons déjà des bons résultats de cette nouvelle organisation.

Le 23 novembre dernier, à la demande du F. Octave, le P. Supérieur a béni, dans la salle de réunion de ces enfants, une belle statue du Sacré-Cœur de Jésus pour mettre l'œuvre sous la protection de ce divin Cœur. Sur le nombre de ces enfants, qui oscille entre 70 et 100, la plupart sont excellents. Nous en avons envoyé plusieurs déjà au noviciat des Frères à Chevilly, et il s'en prépare d'autres encore parmi eux.

A l'école professionnelle, les enfants, outre l'instruction primaire, reçoivent aussi une instruction technique qui comprend un cours de trois années, en rapport avec leur genre d'apprentissage. Quant aux ateliers, où les enfants sont formés aux métiers divers, nous n'en ferons pas l'énumération; nous nous contenterons de parler d'une nouvelle branche d'industrie qui s'est considérablement améliorée et accrue depuis deux ans : nous voulons parler de l'horlogerie. Le père d'un de nos anciens élèves du collège, qui est à la tête d'une fabrique considérable d'horlogerie, a bien voulu, à la demande du R. P. Supérieur, fonder et prendre la direction d'un atelier d'horlogerie à Mesnières.

A cet effet, sous la direction immédiate d'un ouvrier contre-maître de la fabrique, nos enfants apprennent, dans une période de trois ans d'apprentissage, à faire le réveil-matin, la pendule de salon, l'horloge de voyage et ensuite la montre. Une vitrine, établie à la porterie de l'établissement, renferme un bel assortiment de réveils de tous modèles, de pendules de salon ou autres; de petites horloges de voyage avec étuis, etc., que nous vendons, à nos nombreux visiteurs, au profit de nos enfants pauvres et de nos orphelins. Plusieurs de nos confrères de France ou des missions qui ont visité Mesnières en ont acheté, et nous profitons de cette circonstance pour recommander cette petite industrie à nos autres confrères.

Nous devons mentionner également notre atelier de reliure, auquel M<sup>lle</sup> Lefebvre, directrice des Sourds-muets de Rouen, a fait don, cette année, d'un bel assortiment d'outils et de machines de la valeur de 2,000 francs environ.

Dans les premiers jours de juillet 1887, les membres du jury de l'Association Normande pour les progrès de l'agriculture, de l'industrie et des arts, vinrent visiter notre établissement. Après leur déjeuner ils inspectèrent, en compagnie du R. P. Supérieur, les ateliers de notre école professionnelle. Ils furent si satisfaits de leur visite, de la tenue et du travail des enfants, qu'ils proposèrent spontanément au R. P. Supérieur de décerner à l'école la plus haute récompense, consistant en une médaille de vermeil. Cette médaille fut décernée à Saint-Saëns, à la distribution des récompenses, le 10 juillet 1887. Elle fut envoyée à l'établissement avec un diplôme, exposé depuis dans le grand parloir (1).

6. — A la chapelle, les jours de grande solennité, notre maîtrise, composée de 70 enfants, qui se divisent en sopranos, altos, ténors et basses, et notre orchestre, composé de 23 exécutants, contribuent admirablement à relever la majesté de nos offices. Ce qui n'y contribue pas moins c'est la bonne tenue de nos enfants de chœur, tirés des rangs de nos élèves du pensionnat primaire. Dans une belle allocution adressée à ces derniers par M. le chanoine Dubloc, en réponse à un de leurs compliments, il faisait en ces termes la description de nos petits choristes :

Voyons les entrer dans l'Église, dit-il, ils sont vraiment beaux avec

(1) Voici ce diplôme :

### ASSOCIATION NORMANDE

POUR LE PROGRÈS DE L'AGRICULTURE, DE L'INDUSTRIE ET DES ARTS

#### Concours provincial de 1887

A SAINT-SAËNS (SEINE-INFÉRIEURE)

Nous, Sous-Directeur, Directeur honoraire, Secrétaires généraux, Inspecteurs et Membres du Jury de l'Association, attestons que l'Établissement de Mesnières a obtenu une Médaille de vermeil grand module (École professionnelle, ensemble d'œuvres philanthropiques).

En foi de quoi, le présent Certificat lui a été délivré à Saint-Saëns, le 10 juillet 1887.

(Suivent les signatures des membres du comité.)

leurs blanches cottes, leurs fraîches soutanes rouges et leurs petits souliers de même couleur. Leur démarche est composée, mais non guindée; grave, mais sans raideur. La pose de leurs mains rappelle les saints du moyen âge; leurs saluts mutuels s'échangent avec le sérieux d'hommes faits; leurs génuflexions devant le Saint Sacrement sont bien des actes d'adoration. Dans leurs divers services à l'autel, ils semblent vouloir rivaliser avec les anges qui font tous leurs mouvements sans empressement et sans bruit. Que j'aime à les voir sur leurs sièges, tenant leurs livres de leurs deux mains, le buste droit, et suivant dévotement l'office! Je comprends alors la pensée de saint Basile qui voulait que pour prier Dieu, des religieux eussent devant eux leurs petits donnés (petits scolastiques de ce temps) : « Vous serez portés à la dévotion, leur disait-il, en voyant celle des enfants. »

Le jour de la première communion et de la confirmation, qui suit ordinairement la première, est surtout pour nous un jour de grande solennité. Ce jour-là est en même temps un jour de grand labeur pour notre économe et la pauvre sœur Damas, notre cuisinière. L'an dernier, outre le service des sept réfectoires de la communauté, se composant d'un personnel de plus de 650 personnes, elle a eu à organiser un dîner pour près de 430 étrangers qui ont assisté à la fête et ont pris leur repas dans l'établissement. Ils occupaient deux grandes salles : la salle d'étude du pensionnat primaire où l'on avait préparé 300 couverts, et le grand parloir de l'hôtel, où l'on comptait 130 couverts, pour les parents et amis des premiers communicants du collège.

La cérémonie de première communion de cette année, qui a eu lieu le 12 mai, ne le cédait en rien à celles des années précédentes.

Nos fêtes profanes ont aussi leur caractère, et si nous ne craignons de nous étendre outre mesure, nous relaterions à titre d'exemple un article, sur l'une de ces fêtes, paru dans le *Journal de Neufchatel*, sous la rubrique de : « Une page d'histoire. Visite de Mgr l'Archevêque de Rouen, le 6 juin 1888. »

7. — Depuis le dernier *Bulletin*, nous avons continué, dans la mesure de nos ressources, à installer convenablement nos diverses œuvres. On a achevé non seulement de construire, mais encore d'ameubler le grand bâtiment affecté aux enfants du pensionnat primaire. Le mobilier scolaire a été renouvelé et



complété dans les classes et l'étude. On l'a pourvu d'un calorifère thermo-siphon qui parcourt et chauffe le bâtiment dans toute sa longueur.

L'an dernier, on a élevé un autre bâtiment à trois étages, de 32 mètres sur 7<sup>m</sup>.40, destiné aux lingeeries et au vestiaire des enfants, et contigu à la cour des Sœurs.

Les enfants de l'école professionnelle ont été pourvus d'un grand préau de 41 mètres de long sur 5 de large. Ce préau fait face aux ateliers et sépare la cour des enfants du jardin potager.

Nos ateliers ont exécuté différents travaux d'art, soit pour la maison, soit pour le dehors. Signalons d'abord un magnifique travail en fer forgé, sorti de notre atelier de serrurerie, et exécuté par M. Augustin Thorel, avec le concours des enfants. C'est une grille ou balustrade installée au sommet du perron, et qui clôt avec beaucoup d'élégance, à droite et à gauche, tout ce côté de la cour d'honneur. Ce travail est fort admiré de tous les visiteurs ainsi que le pont-levis auquel il fait suite. Les gracieux enroulements de cette grille, les délicats vases de fleurs qui la surmontent, les riches arabesques des pilastres qui la décorent de place en place, tout, jusqu'aux robustes chapiteaux crénelés qui la couronnent, a un caractère d'originale beauté qui s'harmonise très bien avec le monument de la renaissance dont il relève et garde les abords. La meilleure preuve de son cachet artistique, c'est que le marquis des Roys, qui vient de construire dans nos environs une demeure princière pour laquelle il dépense près de 2 millions, nous a demandé à en prendre le croquis et le plan afin d'en faire une semblable pour son château.

Dans notre atelier de sculpture, on a exécuté, entre autres œuvres, dans ces derniers temps, une très belle chaire, style gothique du dix-septième siècle, pour l'hospice de Dieppe. De belles stalles pour l'église de Gamaches, près de Gisors (Eure). Deux portes et un hôtel gothiques, style treizième siècle, pour la chapelle du château de Gouneville, dont la propriétaire, M<sup>me</sup> Labarbe, consacre les dépendances à la fondation d'un hospice pour les vieillards. Différents autres travaux du même genre sont en voie d'exécution dans cet atelier, où nos enfants, sous l'habile direction de MM. Moulin et Maguet, se forment au

dessin, au modelage, puis à la sculpture sur bois et à la confection des meubles d'art.

Un autre genre de travail s'achève en ce moment pour la décoration de notre grande salle d'étude ou de réunions du collège. C'est une grande pièce du château dont une partie des plafonds sont ornés de belles peintures. Nous avons entrepris d'y faire quelque chose d'analogue à la salle des cartes géographiques du Vatican, en couvrant les murs de cartes peintes à fresques. Ces cartes ont été exécutées par nos scolastiques et quelques-uns de nos jeunes apprentis décorateurs. Elles font bon effet et donnent à toute la salle une fort belle apparence.

8. — Achevons ce *Bulletin*, déjà trop long, en disant un mot de nos épreuves. Elles ont été de plus d'un genre. Dans ces dernières années, nous avons eu successivement une épidémie de rougeole, puis de scarlatine, enfin d'angine et de laryngite stridante, qui ont donné au R. P. Supérieur, surtout, beaucoup de préoccupation et de mal. Heureusement, et grâce à sa vigilance et aux soins empressés donnés à nos jeunes malades, nous n'avons perdu dans ces épidémies qu'un seul enfant, mort presque subitement dans la maison.

A ces épreuves intérieures s'en sont ajoutées quelques autres. C'est ainsi qu'à l'instigation d'un membre du conseil municipal de Neufchatel, excellent catholique et ayant des attaches de plus d'un genre avec notre établissement, la partie radicale du conseil a voté, contre le gré de la partie conservatrice, la fondation, dans l'école communale laïque de Neufchâtel, d'un pensionnat qui s'élève en ce moment, et qu'on espère nous opposer. C'est une concurrence que nous ne redoutons guère du reste, et ce pensionnat n'aura probablement d'autre effet que de grever en pure perte le budget de la ville. C'est l'opinion générale.

Une autre épreuve qui aurait pu nous nuire davantage, c'est une petite campagne entreprise au mois d'août dernier contre nous par quelques mauvais journaux du pays. On nous reprochait notamment le grand nombre de sujets allemands que renfermait la maison, et on voulut nous susciter une affaire à la suite d'une altercation de l'un de nos Frères avec les gendarmes à propos d'un délit supposé et insignifiant. Tout, heureusement, s'arrangea sans suites fâcheuses pour nous, grâce

surtout à l'intervention d'un de nos excellents amis, ancien élève de N. T. R. Père, lorsqu'il était supérieur du collège de Saint-Pierre, à la Martinique, et qui occupe un poste dans l'administration à Neufchatel.

---

## MAISON DE SAINT-JOSEPH, AU GRAND-QUEVILLY

MARS 1887. — JUIN 1889.

1. État de l'œuvre. Bienveillance de l'administration. — 2. Champs d'expériences. — 3. Constructions. — 4. Section des petits dirigés par les Sœurs. Boulangerie. — 5. Placements. — 6. Retraite et première communion.

1. — Le nombre de nos enfants est resté à 70 depuis deux ans, bien que les bâtiments soient faits pour en recevoir 100. Ce sont les messieurs et les dames formant le comité du Refuge qui admettent ces enfants, et ils en fixent le nombre en raison des ressources qu'ils peuvent se procurer. La concurrence d'un refuge laïc, patronné par le Préfet et, de plus, l'existence d'une troisième œuvre semblable, tenue par de pieuses demoiselles, s'oppose au développement de notre personnel, insuffisant pour une communauté régulière, et déjà pourtant trop nombreux pour 70 enfants. Néanmoins, notre maison, de l'avis de tout le monde, tient le premier rang. L'administration civile elle-même en convient et se montre presque bienveillante à notre égard. Le P. Directeur, de son côté, reste dans d'excellents termes avec le directeur de l'œuvre laïque.

2. — Une preuve de l'estime dont jouit notre établissement, c'est le choix qu'en a fait M. le Préfet de la Seine-Inférieure pour faire, sur nos terres, des expériences de culture avec engrais chimique. C'est la troisième année que nous avons des champs classés par la direction de la station agronomique de Rouen. Les résultats ont été très concluants en faveur de l'engrais chimique. On a cultivé 1 hectare dans ces conditions en 1887, 2 hectares en 1888, et 3 hectares cette année 1889.

L'opération consiste à faire sur ces champs d'expériences une récolte, soit de céréales, soit de racines ou tubercules, en donnant à une moitié une fumure complète de fumier ordinaire, et à l'autre moitié une demi-fumure de fumier et une dose d'en-

grais chimique. La différence, en bénéfice net, en faveur de la moitié cultivée avec engrais chimique, a été, pour les deux années, de 70 francs, en moyenne, par demi-hectare. Nous considérons donc l'emploi judicieux de l'engrais chimique comme le moyen certain de faire de la culture rémunératrice.

3. — Notre excellent M. Lefèvre, qui a donné les terres et gardé à sa charge les frais de toutes les constructions, ne néglige rien pour aider à la prospérité de notre exploitation. On est en train d'élever une magnifique grange, avec sous-sol pour les racines et pommes de terre. Une vacherie s'élève en même temps à côté, sous forme d'appentis.

L'automne dernier, il a fait construire, du côté des Sœurs, des appentis sur une longueur de 35 mètres, pour servir de classe aux petits enfants et de dépendances aux différents services. Il ne reste plus à faire que la chapelle pour avoir une œuvre de 120 enfants convenablement organisée.

4. — Ces agrandissements nous ont permis de mettre du côté des Sœurs la section de nos petits enfants, avec une installation complète et bien séparée. Elles les gardent toute la journée, pour la classe, les récréations, les repas et le travail. Le soir, un Frère va les prendre à la porte de leur cour, pour les conduire à leur dortoir, dans le bâtiment de l'Œuvre. Un don de 2000 francs nous a permis d'établir une boulangerie, de façon à pouvoir donner à nos enfants un pain plus nourrissant et moins cher. Nous nous servons de farine de soldats, donnant un pain très substantiel et recherché par nos petits consommateurs.

5. — Un rapport que le P. Directeur vient de faire à la Société du Refuge touchant les enfants sortis de l'Œuvre, donne des résultats encourageants au point de vue de l'avenir de ces enfants. En général, ceux qui ont été placés, soit chez les cultivateurs, soit comme domestiques, donnent pleine satisfaction à leurs maîtres. Aussi ne pouvons-nous suffire aux demandes qui nous viennent de tous côtés.

6. — C'est le bon P. Lang, en passage à Mesnières, qui vient de donner à nos enfants les pieux exercices de la retraite de première communion, qui a eu lieu le dimanche de Quasimodo. Nous sommes vraiment heureux des résultats obtenus par ce cher Père : c'est tout un complet renouvellement.

Ici, plus qu'ailleurs encore, nous avons besoin de remuer de temps à autre la masse, qui reçoit trop souvent, hélas! des germes de corruption par les nouveaux venus, ramassés dans la rue, avec des habitudes et une façon de s'exprimer qui sont loin d'être convenables. La plupart, fort heureusement, finissent par s'amender, le mal n'étant guère qu'à la surface. Pour les incorrigibles, on ne tarde pas à les renvoyer, ainsi que ceux qui reviennent à leurs instincts pervers. Le plus souvent, ce sont les mauvais parents qui nous font obstacle dans ce travail de régénération.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH D'ÉPINAL

OCTOBRE 1888. — JUIN 1889.

1. Transfert à Épinal de l'Œuvre de Rambervillers. Comité formé par Mgr de Briey. Souscriptions. Titre du collège. — 2. Travaux de construction. Description de l'établissement. Eclairage et chauffage. — 3. Attaques du *Memo-rial*. Réponse à l'article 7. — 4. Première rentrée. 170 élèves. Messe du Saint-Esprit. Mort de Mgr de Briey. Assistance à ses funérailles. — 5. Nombre actuel des élèves. Bonnes dispositions. Conférence de Saint-Vincent de Paul.

1. — Nous voici donc définitivement établis à Saint-Joseph d'Épinal. L'idée première de la fondation d'un collège catholique en cette ville remonte aux fondateurs même de Saint-Nicolas de Rambervillers. En acceptant la direction de cet établissement, en 1880, on comprit, en effet, que la petite ville de Rambervillers, avec sa position isolée et ses communications difficiles, ne pouvait être pour nous qu'un pied-à-terre. Épinal, au contraire, chef-lieu du département, ville commerçante et centre d'un réseau de nombreuses voies ferrées reliant tous les points du pays, présentait les conditions les plus avantageuses pour la création d'un vaste établissement d'éducation secondaire. Ajoutons à cela qu'il n'y avait pas un seul collège libre dans tout le diocèse de Saint-Dié. Aussi la Maison-Mère n'avait-elle accepté l'institution de Rambervillers que dans la pensée de la transférer plus tard à Épinal. Toutefois l'exécution d'un projet de cette importance était subordonnée à une épreuve, celle de la confiance publique. Grâce à Dieu, cette épreuve a réussi. Huit années de bons résultats nous avaient acquis la confiance des familles chrétiennes des Vosges.

Mais il faut aussi reconnaître que nos seuls efforts auraient été stériles; nous avons besoin de l'appui de l'autorité ecclésiastique. Mgr de Briey, évêque de Saint-Dié, prit à cœur notre projet et, considérant cet établissement comme un des premiers besoins religieux de son diocèse, il ne voulut céder à personne l'initiative de cette entreprise. Il s'associa un comité composé des hommes les plus influents et les plus respectables du pays. Ce comité, constitué en société civile, acquit un vaste terrain d'environ 5 hectares; puis il émit 600 obligations de 500 francs, à 3 pour 100, pour les constructions des bâtiments.

La mission de recueillir ces 300,000 francs fut confiée au zèle du P. Basile Kuhn. Pendant un an, ce cher confrère battit la plaine et la montagne avec un dévouement admirable, qui lui mérite un souvenir spécial dans les annales de notre fondation, car il fut couronné d'un plein succès.

Le titre de *Jeanne d'Arc*, comme vocable du nouvel établissement, souriait beaucoup au cœur patriotique des Vosgiens, et nous partagions ce sentiment; mais Mgr de Briey lui préféra celui de *Saint-Joseph*. La protection du saint Patriarche semble, en effet, avoir répondu à la confiance du saint Évêque; car, dans l'immense chantier qui, pendant un an, a occupé des milliers de bras, nous n'avons pas eu à déplorer le plus petit accident.

2. — Les premiers travaux commencèrent le mardi de la Pentecôte, 1<sup>er</sup> mai 1887. Grâce au beau temps qu'il fit tout l'été, les constructions de maçonnerie étaient sous toiture en novembre suivant. En six mois, un vaste bâtiment de 86 mètres de façade, à trois étages, et couvrant 1,200 mètres carrés de surface, s'était élevé comme par enchantement. L'architecte, l'entrepreneur, les contre-maîtres étaient étonnés eux-mêmes de leur œuvre. Les travaux intérieurs et l'aménagement demandèrent plus de temps et causèrent plus de soucis. Néanmoins, en octobre 1888, la maison était prête à recevoir son personnel de professeurs et d'élèves.

Voici une description sommaire de l'édifice et de sa position : l'établissement est situé à l'extrémité sud-est de la ville d'Épinal, sur le versant ouest de la côte de Laufremont. Du plateau où il est assis, l'on jouit d'une vue splendide sur toute la ville et la vallée de la Moselle.

Le bâtiment principal, de 66 mètres de long, a ses deux

façades exposées à l'est et à l'ouest. Le fronton de cette dernière, du côté de la ville, est surmonté d'une belle statue de Saint-Joseph, don spécial de Mgr de Briey. Chaque extrémité du corps principal se termine par un autre bâtiment ou grand pavillon de face, formant saillie de chaque côté à 13 mètres de profondeur.

Tout cet ensemble comprend un sous-sol, un rez-de-chaussée, et trois étages dont le dernier est en mansardes. On y compte quatre-vingt-cinq pièces, dont plusieurs, comme la chapelle, le réfectoire, les dortoirs, les études, sont d'assez grande dimension. La chapelle gothique occupe tout le pavillon nord-est. Elle est au premier étage, contient quatre cents places et se trouve placée sous le vocable du Sacré-Cœur, dont une remarquable statue orne le fond du sanctuaire.

Tout le monde admire le grand couloir du rez-de-chaussée richement dallé en mosaïque, et s'étendant sur toute la longueur du bâtiment à l'ouest. Quatre études, disposées en gradins et pouvant recevoir 350 élèves, s'ouvrent sur ce couloir.

Au premier étage sont les chambres des professeurs, numérotées de 1 à 34. La première, au centre, est celle du P. Supérieur; à droite, le salon de réception et à gauche la chambre de Mgr l'Évêque de Saint-Dié, lors de ses visites à l'établissement.

Au second et au troisième, sont quatre dortoirs, chacun de 300 mètres carrés et 1,200 mètres cubes, pouvant renfermer 360 lits. Enfin il existe, dans différentes parties du bâtiment, 22 salles de classe, contenant chacune 30 élèves; puis les parlours, l'infirmierie, la lingerie et d'autres pièces accessoires.

L'intérieur est éclairé par 400 lampes électriques, répandant partout une abondante lumière, et il est chauffé à l'aide d'un calorifère à eau chaude, alimenté par sept chaudières et distribuant la chaleur au moyen de tuyaux en fonte de 10 centimètres de diamètre et ayant un développement total de 3,400 mètres.

En résumé, l'institution réunit des conditions hygiéniques vraiment exceptionnelles : air salubre, panorama admirable, promenades attrayantes en plaine et en montagne, vastes cours, locaux spacieux et habilement distribués, tout semble s'harmoniser pour perfectionner le développement physique de nos enfants au profit de leur culture morale et intellectuelle.

3. — Dès l'origine de l'entreprise et surtout au commence-

ment des travaux, l'attention publique fut vivement impressionnée; car il fallait de l'audace pour venir, en ce temps-ci, nous asseoir au sein même d'Épinal, citadelle de l'opportunisme, inféodée en quelque sorte au chef du parti. L'opinion se partagea. *Le Mémorial*, organe de M. Jules Ferry, nous lança traits sur traits, s'attaquant tantôt au caractère religieux de l'institution, tantôt au personnel, ne ménageant pas plus Mgr de Briey que nous-mêmes. Mais toutes ses agressions nous trouvaient impassibles, tandis qu'au contraire elles déplaisaient fortement aux honnêtes gens qui finirent par prendre notre défense et imposèrent silence aux clameurs du *Mémorial*.

L'institution Saint-Joseph est si populaire qu'en ville on ne l'appelle que « le Lycée ». Un mot heureux, dit en chemin de fer, peint suffisamment l'état des esprits. Ce mot répété par tous les journaux du pays semble authentique. Un jour, M. Jules Ferry se rendant de Saint-Dié à Épinal et contemplant de la voie ferrée les grandioses constructions de Saint-Joseph, demanda à un voyageur quelle était cette nouvelle caserne que l'on bâtissait à Épinal : « Ce n'est point une caserne, répondit l'interlocuteur, c'est une réponse à l'article 7. »

4. — C'est le 11 octobre 1888 que se fit notre première rentrée à Épinal; et, dès le lendemain, nous avons présents à la messe du Saint-Esprit 170 élèves, dont 139 pensionnaires et 40 externes. Le R. P. Supérieur dit la sainte messe à laquelle assistaient tous les professeurs, et il adressa la parole à son nouvel auditoire. C'est avec une émotion profonde qu'il éleva la voix dans notre nouveau sanctuaire. Sa première parole fut une parole de bénédiction et de reconnaissance envers la bonté divine dont la Providence avait permis la création, au cœur des Vosges, de cette institution, consacrée à la gloire de Dieu, et destinée à l'éducation chrétienne de la jeunesse du pays. Après quelques avis paternels, il exhorta vivement professeurs et élèves à travailler avec courage pour faire fleurir dans la maison, sous le regard de saint Joseph, la piété, les lettres et les sciences.

Notre rentrée venait de se faire sous les plus heureux auspices. L'inauguration solennelle du nouveau collège, avait été fixée au 13 novembre, lorsque le 10, il plut à Dieu d'appeler à Lui, le pasteur vénéré du diocèse, et le principal fondateur de notre établissement. Nous n'avons pas à rappeler la grandeur de cette



perte. Depuis longtemps la santé de Mgr de Briey était chancelante; et il semblait que la Providence ne prolongeât son existence que pour édifier l'œuvre de Saint-Joseph. Aussitôt achevée et installée, en effet, Dieu le rappelait à lui sans même le laisser jouir du succès de son entreprise. Mais sa pieuse mémoire vivra toujours au collège de Saint-Joseph d'Épinal.

A ses funérailles la Congrégation fut représentée par Mgr Du-boin; l'établissement, par le P. Supérieur et quelques autres Pères, ainsi que par une députation d'élèves. C'était pour la première fois que ceux-ci paraissaient en public, revêtus de leur uniforme. La beauté du costume, leur bonne tenue et leur maintien produisirent la plus favorable impression.

La mort de Mgr l'Évêque de Saint-Dié a fait remettre jusqu'à nouvel ordre la bénédiction solennelle de la maison.

5. — Un dernier mot sur le nombre de nos élèves. La rentrée de Pâques qui vient de s'effectuer nous a amené 14 nouveaux; ce qui porte le chiffre des élèves présents aujourd'hui dans la maison à 198. Aux deux sessions de novembre et d'avril, nous avons eu six bacheliers, qui nous ont quittés après avoir reçu leur diplôme.

Les nouvelles recrues d'Épinal se font spécialement dans les rangs élevés de la société vosgienne. Ce personnel d'une origine plus aristocratique que le niveau de Rambervilliers a modifié d'une manière très avantageuse l'esprit général de la maison. D'autre part, notre régime paternel, plus cordial et simple que celui qui règne généralement dans les établissements ecclésiastiques de la région, plaît beaucoup à nos enfants et les attache à Saint-Joseph. Cette cordialité nous donne beaucoup d'empire sur eux; aussi, la discipline, la piété et les études sont-elles dans un état prospère.

Nous avons pu, dès le commencement de cette première année, établir avec l'agrément de M. le Curé d'Épinal, une conférence de Saint-Vincent de Paul, qui compte l'élite de nos grands élèves, et qui fonctionne déjà à merveille. Grâce à cet esprit religieux, nous espérons établir prochainement des congrégations pieuses, qui embrasseront toutes les divisions et y mettront la piété en grand honneur.

Nous travaillons et faisons des vœux pour que, sous les auspices du Sacré-Cœur de Jésus et de saint Joseph, notre

œuvre, qui est encore dans la période d'enfance, se développe et prospère pour la gloire de Dieu, le bien des âmes et pour l'honneur de la Congrégation.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES A DOUVAINE

MAI 1887. — JUIN 1889.

1. Personnel. Première communion et retraite. — 2. Latinistes. Santé. — 3. Relations avec le clergé. Visites. — 4. Nouvelles constructions.

1. — Le personnel de Saint-François se compose du P. Schlewck et des FF. Louis de Gonzague et Fuscien : le P. Guyot, supérieur des deux maisons, réside habituellement à Saint-Joseph du Lac. Le F. Fuscien est le titulaire de l'école primaire. Le F. Aloïse, appelé le 28 octobre dernier à Mesnières, n'a pas encore été remplacé. Pour le service matériel, nous sommes secondés par des Sœurs théodosiennes. Le nombre de nos enfants s'élève à quatre-vingt-dix en ce moment.

Tous les ans, nous avons une première communion. En 1887 et 1888, la retraite préparatoire fut prêchée par le P. Heintz, alors supérieur. Le nombre des premiers communians s'est élevé, pour les deux années, à trente. Les enfants qui ont le bonheur de s'approcher pour la première fois de la sainte table s'y préparent toujours de leur mieux : maîtres et prédicateurs sont obligés de leur rendre ce témoignage. Outre ces retraites préparatoires à la première communion, nous en avons tous les ans encore une autre que tous les enfants doivent suivre ; et c'est ordinairement un membre de la congrégation, étranger à l'établissement, qui la prêche. Ainsi, en 1887, ce fut le P. Brunetti qui vint exprès de Cellule pour évangéliser nos orphelins. C'est avec beaucoup d'attention et de recueillement que les enfants écoutèrent ses instructions. En 1888, ce fut le nouveau supérieur, le P. Guyot, qui donna ces exercices. Lui aussi fut consolé par les heureux fruits de ses instructions.

2. — Dans le dernier *Bulletin*, on avait parlé d'un commencement d'école de latin. Depuis deux ans qu'elle existe, elle a fourni au petit scolasticat de Cellule sept postulants qui, jusqu'à présent, ont tous persévéré. Nous avons l'espoir que le bon

Dieu donnera à d'autres encore l'inspiration de suivre leurs camarades.

La santé du personnel et des enfants est excellente. Depuis plus de deux ans, nous n'avons pas eu de mort à déplorer, quoique nos enfants, en entrant dans la maison, soient, en général, d'une frêle complexion et d'une santé chétive; la plupart, en effet, avant d'être reçus chez nous, ont été en butte à toutes sortes de misères et de privations.

3. — Au mois de septembre dernier fut installé, à Douvaine, un nouveau curé-archiprêtre, M. l'abbé Gruffat, frère d'un de nos novices-clercs. Nos relations avec ce nouveau pasteur sont bonnes et amicales, mais c'est cependant plutôt par le clergé suisse que notre OEuvre est patronnée et favorisée.

Parmi nos visiteurs, nous avons compté outre les PP. Brunetti, Strub, Schaffner et Haas, Mgr Juteau, évêque de Poitiers, et, quelque temps auparavant, M. le colonel Lambert; tous les deux passèrent quelques jours dans notre communauté.

4. — Cette année, le R. P. Joseph a fait construire, dans la prairie qui se trouve en face de l'entrée de la maison, un manège au moyen duquel les eaux sont distribuées à tous les étages de la maison. En même temps, nous nous sommes mis en règle pour ce qui concerne la clôture. Un escalier en fonte, placé dans un des angles de la chapelle, donne accès à six chambres construites pour les Pères et les Frères; de sorte que nous avons notre entrée et sortie tout à fait indépendantes du reste du personnel de la maison.

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DU LAC

MAI 1887. — JUIN 1889.

1. Le R. P. Joseph soutien de l'OEuvre. Ses prédications, ses quêtes, etc. — 2. Sœurs Théodosiennes. Leur installation. — 3. Nouvelles constructions. Pêche sur le lac. — 4. Santé. Vocations. — 5. Ministère extérieur.

1. — Le premier *Bulletin* des maisons de la Savoie a fait connaître le but de cette fondation nouvelle, la convention passée avec le R. P. Joseph, la nature de l'OEuvre ainsi que son mode de fonctionnement.

On sait que le R. P. Joseph, dont le nom est synonyme de zèle

pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, et surtout des orphelins, a fondé ses orphelinats aux portes de Genève, dans le but hautement avoué d'arracher au protestantisme le plus grand nombre possible d'enfants. Mais cette œuvre, éminemment méritoire, est bien lourde, il faut l'avouer. Pour la faire réussir, le bon Père doit mettre en jeu toutes les industries de son zèle apostolique. De là, cette correspondance nombreuse et quotidienne, avec des personnes de toute condition, amies des orphelins; ces prédications quasi-incessantes et si goûtées, tantôt au loin, tantôt aux environs de Genève, notamment pendant le Carême; de là, ces discours si éloquents et si pathétiques qui, dans nos assemblées catholiques, tiennent sous le charme un public de choix; de là, encore, ces quêtes annuelles sollicitées près du pauvre plus encore que près du riche; de là, enfin, cette publication spéciale de l'Œuvre, et destinée à la faire connaître et la soutenir, intitulée : *l'Ange de l'orphelin*. Quand on voudra faire la monographie de nos orphelinats de Savoie, on n'aura qu'à puiser dans ce précieux trésor.

2. — Le premier *Bulletin* a fait connaître que les services d'intérieur à Douvaine étaient, depuis douze ans, confiés à des religieuses de la Suisse, appelées Théodosiennes, du nom de leur fondateur, le P. Théodose, mais dont la dénomination canonique est *Sœurs de charité de la Sainte-Croix*. Depuis le mois d'octobre 1888, nous possédons aussi deux de ces Sœurs, à Saint-Joseph du Lac. Ici, comme à Saint-François, c'est, de leur part, le même esprit de simplicité et de dévouement qui ne recule devant aucune répugance. Cette congrégation paraît vraiment être suscitée de Dieu pour combler une lacune dans le champ du Père de famille, car sa rapide propagation dans six provinces, depuis sa fondation en 1844, ses quatre cents maisons en Suisse, dans le duché de Bade, dans le Tyrol, l'Autriche, la Bohême, la Turquie et à Rome, ne semblent-elles pas tenir du prodige?

C'est dans la maison des anciens propriétaires que les Sœurs ont été installées ici. Elles sont chargées de la cuisine et de la lingerie. Leur séparation du reste de la communauté est donc aussi complète que possible; et elles ont, comme les Frères, la jouissance d'un beau jardin bien clos, renfermant un berceau de 24 mètres de long, sur le bord du lac.

3. — La première conséquence de l'installation des Sœurs a été de mettre aussi à l'étroit que possible, le personnel des Pères et des Frères. Aussi la nécessité de construire s'est-elle fait immédiatement sentir, afin de pouvoir nous loger convenablement et offrir un certain nombre de chambres aux confrères qui voudront bien venir se reposer près de nous, sur le bord de l'incomparable lac Léman, et dans le pays réputé le plus baut de l'Europe. La construction dont nous jetons actuellement les fondements, sur les bords du lac, réunira notre habitation actuelle avec la chapelle; elle aura 17 mètres de long sur 10 de large, et renfermera, au rez-de-chaussée, une belle salle qui nous faisait défaut, huit chambres au premier et un dortoir au deuxième. Elle aura de plus le précieux avantage de permettre, par la sacristie, l'accès de la jolie chapelle, sans qu'on soit obligé de sortir.

Une fois terminée, cette nouvelle bâtisse, complétant un plan conçu depuis longtemps par le zélé fondateur de l'OEuvre, offrira un fort joli coup d'œil aux nombreux voyageurs qui passent et repassent à tout instant, sous nos fenêtres, dans les bateaux à vapeur dont notre beau lac est sillonné.

Inutile de dire que les frais de construction, d'acquisition récente de plusieurs pièces de terre, de création d'un superbe berceau dans le jardin des Frères, etc., etc., sont supportés par le bon P. Joseph. Ah! si sa bourse était aussi pleine d'écus que son cœur l'est de dévouement et de tendresse, que de belles et bonnes choses ne ferions-nous pas ici!

On ne peut assurément être mieux placé qu'au bord du grand lac de Genève pour se livrer à la pêche. Aussi nous sommes-nous empressés de nous mettre en règle avec l'administration et de ressusciter une industrie qui a eu naguère ici, dit-on, des jours prospères. A la vérité, nos débuts permettent de bons résultats.

4. — S'il faut juger du climat par l'état sanitaire du personnel de nos deux maisons depuis mai 1887, il est des plus salubres; en effet, les santés se sont si bien soutenues que les infirmeries ont été peu visitées, et que le seul décès qui est venu nous attrister, est dû à un malheureux accident: un de nos enfants est mort du tétanos pour s'être laissé prendre la main dans un engrenage pendant le broiement des fruits.

Depuis que nous avons pris la direction de ces deux maisons, les vocations religieuses se sont déclarées en assez bon nombre, tant pour le noviciat des Frères que pour le scolasticat de notre Institut. On peut même dire que de tous nos orphelinats, ceux de Savoie ont été les plus féconds sous ce rapport.

5. — Quoique nos occupations ne nous laissent guère de loisir, nous faisons néanmoins notre possible pour rendre service à MM. les Curés des environs, en Savoie et en Suisse. D'ordinaire ce ministère est accompli par le P. Sublet, en sa qualité d'enfant du pays. Ainsi il a dû donner des missions, des retraites pascals ou de première communion, sans compter plusieurs sermons qu'il a prêché, dans les environs. Quant au P. Supérieur, il a été prié de confesser et de prêcher en Suisse, à Hermance et à Genève. Une fois aussi l'honneur de présider une séance du Cercle catholique de Genève lui est échu avec la charge de parler des orphelinats de la Savoie pendant un quart d'heure devant un public nombreux.

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES A CASTELNAUDARY

SEPTEMBRE 1887. — JUIN 1889.

1. Historique de l'œuvre. Collège. Alumnat. — 2. Accueil sympathique. — 3. Personnel. P. Haas malade. Auxiliaires. Elèves. Alumnistes. — 4. Rentrée. — 5. Messe du Saint Esprit. — 6. Réunion des actionnaires. — 7. Succès aux examens. — 8. Retraite annuelle des élèves. Fête-Dieu. Première communion et confirmation. — 9. Diverses associations. — 10. Soirées récréatives et séances littéraires. — 11. Distribution des prix. — 12. Ministère extérieur. — 13. Excursion à Mazamet. Voyage à Perpignan.

1. — Le *Bulletin* a déjà parlé de la fondation de notre communauté. La Congrégation cherchait depuis longtemps à s'établir dans le Midi de la France. La maison de Castelnaudary, offerte avec instances, a été acceptée par le conseil général dans sa réunion du 8 janvier 1887.

Castelnaudary, ville du département de l'Aude, compte 10,000 âmes; elle est située sur la grande ligne du Midi, de Bordeaux à Cette, à peu de distance de Toulouse et de Carcassonne. C'est là que commence l'embranchement de la ligne de

Castres et Albi. Son climat, quoique un peu humide pendant l'hiver, est d'une grande salubrité.

L'établissement, fondé en 1875 sous l'inspiration de Mgr Leullieux, évêque de Carcassonne, a été établi sur le modèle de l'école de Sorèze, rendue célèbre par le P. Lacordaire. Il comprend aujourd'hui un collège et un alumnat.

Le collège est en plein exercice. Il est même plus complet que les collèges ordinaires : il possède tous les cours de l'enseignement secondaire pour les lettres et les sciences ; il prépare aux baccalauréats ès lettres et ès sciences ; de plus, il a des cours spéciaux pour la préparation aux grandes écoles du gouvernement. Son titre officiel est : *École Saint-François de Sales*. Sa devise, *Laboremus*, renferme un appel au travail ; et son blason comprend une ruche à l'ombre de la croix.

Nos élèves nous viennent des bonnes familles du Midi, où la fortune et la foi chrétienne se sont assez bien conservées ; la plupart d'entre eux se destinent à la carrière militaire. D'ailleurs, nous avons beaucoup d'enfants d'officiers supérieurs de l'armée.

L'alumnat est, pour le moment, une véritable école cléricale. Nous espérons pouvoir l'appeler bientôt École apostolique. Les élèves s'y trouvent au nombre de 34, et tous se destinent à l'état ecclésiastique ; 5 ou 6 d'entre eux se préparent à la vie religieuse, et forment ainsi le commencement d'un scolasticat qui donnera à l'avenir, nous aimons à l'espérer, de nombreux et fervents sujets à notre Congrégation. L'alumnat est un bâtiment séparé du collège, mais suffisamment rapproché pour que les alumnistes puissent aller en classe régulièrement avec les autres élèves. Ces enfants tiennent en général un rang très honorable dans les classes, et, pour ce motif, il sont bien vus, estimés même par leurs condisciples du collège. En dehors des classes, ils sont chez eux pour les études et tous les exercices de la journée.

2. — Quand on a su dans le diocèse de Carcassonne que la congrégation allait prendre la direction de l'École Saint-François de Sales, le clergé et les familles chrétiennes en ont exprimé la plus vive satisfaction. On aime, dans cette contrée, l'enseignement donné par les religieux ; or, le diocèse de Carcassonne n'avait pas de collège congréganiste. Comme c'est sur les instances de Mgr Billard, évêque de Carcassonne, que l'œuvre a

été acceptée, Sa Grandeur profite de toutes les occasions pour témoigner sa satisfaction d'avoir réussi à nous attirer dans son diocèse. Avant l'arrivée des Pères, les trois curés de la ville de Castelnaudary annoncèrent en chaire le changement de direction qui allait avoir lieu, et parlèrent avec éloges du nouveau personnel. L'ancien directeur de l'école, M. l'abbé Le Camus, en parla aussi en termes très élogieux dans une brochure qu'il publia à cette occasion.

Hommes de l'Église avant tout, disait-il, les RR. PP. du Saint-Esprit offrent aux familles chrétiennes toutes les garanties de savoir, de distinction et de bonté que les plus difficiles peuvent attendre. Les grands collèges qu'ils dirigent déjà ont fait voir ce qu'ils peuvent, celui qu'ils vont prendre chez nous montrera ce qu'ils veulent.

Une autre sympathie bien précieuse nous vient du vénéré cardinal Desprez, archevêque de Toulouse. Dans une foule de circonstances, l'éminent cardinal a exprimé les meilleurs vœux pour le succès de notre œuvre de Castelnaudary, et il a donné à nos Pères plusieurs marques d'une paternelle bienveillance.

3. — Pour ne pas rompre brusquement avec le passé, et pour conserver toutes les bonnes traditions en usage à l'école, nous avons gardé, pendant la première année, quatre professeurs ecclésiastiques de l'ancienne direction. Ces messieurs ont été contents de nous prêter leur concours, et ils seraient volontiers restés plus longtemps avec nous; mais, à la seconde rentrée scolaire, la Maison-Mère a complété notre personnel. Nous avons conservé cependant deux laïques, professeurs de mathématiques spéciales, qui nous sont d'une grande utilité; et deux frères de Lamennais, qui ont une grande expérience des jeunes enfants.

Depuis le commencement de janvier 1889 jusqu'au milieu du mois de mai, la communauté a eu le bonheur de donner l'hospitalité au cher P. Haas, revenu l'an dernier de Siera-Léone bien fatigué. Il souffre beaucoup de la gorge et a perdu la voix complètement. Le printemps a amené, heureusement, une petite amélioration dans son état, ce qui lui a permis de se rendre en Allemagne, au milieu du mois de mai, pour y suivre un traitement spécial. Daigne le Cœur immaculé de Marie lui obtenir prompt et complète guérison!

Avant de nous présenter pour prendre la direction de l'éta-



blissement, le T. R. Père avait fait imprimer la liste du nouveau personnel. Cette liste fut envoyée à toutes les familles qui avaient des enfants à Castelnaudary. Cette mesure produisit le meilleur effet, car les parents comprirent tout de suite qu'ils étaient en présence d'un personnel complet sur lequel ils pourraient compter.

4. — Les bonnes dispositions des parents et de leurs enfants se montrèrent surtout le jour de la rentrée. Les élèves étaient nombreux dès le premier jour, plus nombreux même que les années précédentes. Ils ne se présentaient pas timides ou mécontents devant leurs nouveaux maîtres. Parents et enfants étaient enchantés de faire connaissance avec la nouvelle administration. La première année (1887-88), nous avons eu 34 nouveaux élèves, et la deuxième année (1888-89), 49 nouveaux à l'école et 12 à l'alumnat.

5. — Le 19 octobre 1887 a eu lieu notre première fête solennelle. Mgr l'évêque de Carcassonne a célébré la messe du Saint-Esprit, en présence de nombreux parents accourus pour la circonstance, afin d'attirer, selon sa propre expression, les meilleures bénédictions de Dieu sur l'école et sur le nouveau personnel appelé à la diriger. Le T. R. Père Supérieur général est venu tout exprès de Paris pour y assister, et apporter, lui aussi, à toute la communauté, ses encouragements et ses bénédictions.

Une relation détaillée de cette solennité a été faite dans *la Semaine catholique* de Toulouse du 30 octobre 1887, par un père de famille.

Une brillante fête, disait-il, a eu lieu le 19 octobre à l'école Saint-François de Sales, de Castelnaudary. Mgr l'Evêque de Carcassonne a visité ce bel établissement et y a célébré la messe du Saint-Esprit, pour la rentrée des classes.

Le changement survenu dans l'école Saint-François de Sales a donné à la visite du premier Pasteur du diocèse une importance exceptionnelle. Les Pères de la Congrégation du Saint-Esprit venaient de prendre la direction de la maison; ils avaient encore avec eux le T. R. Père Emonet, supérieur général, qui était accouru de Paris pour encourager les débuts de ses religieux.

La visite de Mgr l'Evêque fut donc une sorte de consécration de ce qui s'était fait, avec l'agrément et sous les auspices de Sa Grandeur.

Dans la réception qui a été faite à Sa Grandeur, tout a été solennel et imposant. Dès que Monseigneur eût franchi le seuil de la maison, le nouveau directeur, le R. P. Corbet, s'est avancé, et, en d'excellents termes, a exprimé à Sa Grandeur tout le bonheur que causait sa présence aux professeurs et aux élèves, ensuite il a indiqué, avec une conviction bien sentie le but de l'établissement qui consiste à donner aux élèves une instruction solide et profonde avec une éducation foncièrement chrétienne.

Monseigneur, avec cet à propos qui caractérise toutes ses allocutions, a dressé quelques mots très aimables au nouveau personnel, en disant qu'il était sûr d'avance des succès de l'établissement et de l'esprit chrétien qui présidera toujours aux études, parce qu'il savait à quelles habiles mains la jeunesse était confiée. Puis, rappelant sa première bénédiction donnée au R. P. Directeur, avant qu'il eût pris possession de la maison, Sa Grandeur ajouta avec une grâce parfaite : « On dit qu'au moyen âge la bénédiction des Evêques produisait parfois des miracles; eh bien! je suis heureux de le constater, un vrai miracle s'est produit ici après ma bénédiction, puisque vous avez gagné tous les cœurs dès votre arrivée et que la population tout entière vous a accueillis avec enthousiasme dès le premier jour. »

Monseigneur ne s'est point trompé dans son appréciation : les nombreux élèves qui sont arrivés le jour de la rentrée sont une preuve manifeste de la satisfaction des familles.

A la fin d'une séance qui a suivi la messe, Mgr Billard, dans une ravissante inspiration, a salué le drapeau de l'École, avec sa belle devise : *Laboremus*, et, comme suprême marque de sa haute satisfaction, Sa Grandeur a nommé le R. P. Directeur chanoine honoraire de la cathédrale de Carcassonne. De bruyants vivats et des applaudissements prolongés ont répondu à cette nomination qui honore à la fois le corps enseignant, les élèves et les parents des élèves.

6. — L'établissement a été fondé par actions, par M. l'abbé Le Camus. L'action était de 1,000 francs. Pendant quatre années, on servit des intérêts aux actionnaires, et même jusqu'à 5 pour 100 par an. Mais ensuite, par suite de la diminution des élèves, la maison ne put payer le plus petit dividende. Aussi un grand nombre d'actionnaires furent-ils contents de céder leurs actions, à un prix très réduit à l'ancien Directeur, qui leur avait laissé soigneusement ignorer notre arrivée. On devine leur mécontentement quand ils l'apprirent.

Sur ces entrefaites eut lieu la réunion générale des associés. Le T. R. Père qui, d'après les statuts de la nouvelle société,

est président de droit de toutes les réunions, se fit remplacer par M. l'abbé Cros, vicaire général de l'Evêque de Carcassonne. M. l'abbé Le Camus voulut assister à la séance; mais il reçut de la part des actionnaires un accueil qui l'obligea à se retirer. Après une assez longue discussion, on parvint cependant à s'entendre à l'amiable.

7. — La Providence nous a bien bénis pour les examens de nos élèves. Deux mois après notre installation, au mois de novembre 1887, nous avons présenté, au baccalaurat ès lettres, 12 élèves qui avaient échoué à la session de Juillet; 9 sur 12 ont été reçus. Ce premier succès a produit la plus heureuse impression sur les familles et sur les élèves. Nous avons eu de même un succès très encourageant à toutes les autres sessions. Depuis que nous sommes à Castelnaudary, du 1<sup>er</sup> octobre 1887, au 1<sup>er</sup> mai 1888, dans l'espace de dix-huit mois, nous avons fait recevoir 18 bacheliers ès lettres, 4 bacheliers ès sciences et 2 candidats à Saint-Cyr.

8. — Tous les ans nos élèves ont une retraite générale pour se préparer à passer saintement l'année et pour attirer les bénédictions du Ciel sur leurs études. Elle a lieu du 28 octobre au 1<sup>er</sup> novembre.

En octobre 1887, la retraite a été prêchée par le P. Corbet, supérieur de l'établissement; en 1888, par le P. Voegtl, professeur de philosophie. Ces retraites ont été suivies avec la plus grande édification.

Le 31 mai 1887, l'Ecole a célébré solennellement la Fête-Dieu. Le matin, il y eut communion générale, et le soir splendide procession qui attira dans nos murs le clergé, les communautés religieuses et l'élite de la population de la ville.

Le 3, le 8 et le 10 juin, la fanfare de l'Ecole a prêté son concours aux processions des trois paroisses de Castelnaudary.

Le 20 mai, saint jour de la Pentecôte, après une retraite de trois jours prêchée par le P. Epinette, 13 de nos élèves ont fait leur première communion. Le P. Supérieur a présidé la cérémonie et a fait les instructions de la journée.

Le lendemain. S. Gr. Mgr Billard, évêque de Carcassonne, a bien voulu célébrer la sainte messe dans la chapelle de l'Ecole et conférer le sacrement de confirmation aux premiers communicants.

9. — Pour stimuler la piété, nous avons établi l'Apostolat de la prière et la Conférence de Saint-Vincent de Paul. L'Apostolat de la prière existe avec les trois degrés qui sont recommandés, et tous les élèves de la maison en font partie. La Conférence de Saint-Vincent de Paul fonctionne très activement; elle a ses réunions hebdomadaires, et chaque semaine les membres visitent les pauvres à domicile. Les membres de la Conférence sont au nombre de 44 et ils visitent 22 familles.

Pour favoriser les études, nous avons les corporations savantes, à savoir : l'*Athénée* pour la Cour des galons rouges, le *Portique* pour la Cour des galons bleus, et la petite *Académie* pour la Cour des galons jaunes. Ces diverses associations sont tout à fait en honneur et elles complètent, à la satisfaction générale, l'instruction et la formation morales, trop négligées maintenant par suite de la préparation aux examens publics.

10. — L'établissement possède une superbe salle de théâtre. Cette salle donne un charme particulier à nos soirées dramatiques et musicales qui attirent, chaque fois, un nombre considérable de messieurs et de dames de la ville. Jusqu'ici nos élèves ont eu, à leurs petites séances, un succès vraiment surprenant, tant pour la déclamation que pour la musique. Nous avons trois séances dans l'année, une à chaque trimestre : le 3 décembre, fête du R. P. Supérieur; le mardi gras et la troisième pendant la saison d'été.

Outre les récréations dramatiques, nous avons aussi des réunions littéraires. Une remarquable séance littéraire a eu lieu le 29 janvier, fête de saint François de Sales, patron de l'Ecole. On a pris le sujet de la séance dans l'histoire de Castelnaudary. Ce sujet et la manière dont il a été traité ont produit la plus agréable impression sur l'auditoire.

11. — La distribution des prix de 1888 a eu lieu le 23 juillet, sous la présidence de notre T. R. Père Général. Une foule nombreuse et sympathique était venue rehausser l'éclat de cette fête de famille. C'est le P. Corbet, supérieur de l'établissement, qui a prononcé le discours d'usage. Ce discours était le développement oratoire du programme de la maison, de l'esprit qui doit inspirer l'enseignement des maîtres et des dispositions qui doivent animer les élèves. Il a trouvé un sympathique écho dans les cœurs des auditeurs.

La proclamation des prix a été entremêlée de gracieuses déclamations et de magnifiques morceaux d'orchestre. La séance a été longue ; mais, grâce à la variété du programme, les nombreux assistants se sont retirés, ravis et enchantés de tout ce qu'ils ont vu et entendu.

12. — Le P. Corbet est le confesseur extraordinaire de plusieurs communautés religieuses : des Sœurs de Nevers, à Castelnaudary ; des Sœurs de Saint-Joseph, à Carcassonne, et des Sœurs de l'Immaculée-Conception, à Toulouse. Il a prêché la retraite au pensionnat de Notre-Dame, à Castelnaudary, et à celui des Sœurs de Saint-Joseph, à Carcassonne ; il l'a prêchée aussi à la maison mère des Sœurs de l'Immaculée-Conception, à Castres, et à Limoux, chez les Sœurs de Saint-Joseph,

En outre, dans le courant de l'année, il a dû prêcher et officier souvent, ainsi que le P. Voegtli, à Castelnaudary et dans les environs. Pendant les vacances, celui-ci a donné les exercices de la retraite annuelle aux Sœurs de l'Immaculée-Conception, à Béziers. De plus, presque tous les Pères ont prêché dans les paroisses des premières communions, des adorations perpétuelles, la Passion, etc.

La communauté est chargée de l'aumônerie de la prison de Castelnaudary ; deux Pères y vont pour la messe, les prédications et les confessions. Tous les dimanches, des Pères vont dire aussi la messe en différentes communautés religieuses de la ville ; souvent aussi, les curés des environs nous demandent, ou pour les remplacer quand ils doivent s'absenter, ou pour leur rendre service en officiant chez eux les jours de fête.

13. — Mazamet est un grand et important centre industriel du département du Tarn. Nous avons déjà huit élèves de cette ville. On y va en chemin de fer de Castelnaudary, en passant par Castres. Nous y avons fait une excursion pour donner une récompense à nos musiciens et à nos élèves les plus méritants, et pour nous faire connaître davantage dans ces villes, qui pourront nous envoyer beaucoup d'enfants, quand nous y serons avantageusement connus.

C'est le jeudi 21 juin, fête de saint Louis de Gonzague, que nous avons fait cette charmante excursion. La population de Mazamet, prévenue de notre arrivée, nous attendait et nous a fait l'accueil le plus sympathique, le plus cordial, le plus cha-

leureux. Elle s'est mise en fête avec nous. Le P. Supérieur a dit la messe dans la belle église de Saint-Sauveur et nos élèves y ont exécuté des chants magnifiques. Après la messe, la fanfare a témoigné sa reconnaissance à Mazamet, en lui donnant une aubade sur la place de l'église. La journée entière a été délicieuse sous tous les rapports et, le soir, toute la population nous a accompagnés à la gare, applaudissant les derniers accords de la fanfare et nous criant avec enthousiasme : « Au revoir ! A bientôt ! »

A toutes les vacances, nos Pères accompagnent les élèves dans les différentes directions. On va sur les lignes de Toulouse. Albi, Carcassonne, Limoux, Béziers. Depuis le mois de janvier de cette année, nous avons quatre élèves de Perpignan ; c'est une ville où nous ne sommes guère connus ; nous le sommes moins encore dans le département des Pyrénées-Orientales.

Le P. Supérieur a donc profité des vacances de Pâques pour accompagner jusqu'à Perpignan les enfants de cette ville. Il a reçu l'accueil le plus amical de la part de leurs parents. Un d'eux, le médecin le plus distingué de la ville, lui a offert l'hospitalité la plus généreuse et lui a fait visiter plusieurs familles.

Le P. Supérieur a profité aussi de ce voyage pour présenter ses hommages à Mgr Gaussail, évêque de Perpignan. Sa Grandeur l'a reçu avec la plus grande bienveillance et l'a retenu très longtemps. Le docteur Puig, dont il vient d'être parlé, en écrivant à son fils ces jours derniers, raconte la bonne impression qui a été produite à Perpignan par le passage du P. Supérieur, et il ajoute qu'à la prochaine rentrée l'école en recueillera les bons résultats.

---

## NÉCROLOGIE



Dans ces derniers temps, nous avons été, grâce à Dieu, moins éprouvés que précédemment. Nous avons cependant à annoncer le décès, à Blackrock, du bon F. Osmond, dont on trouvera la notice après celle du F. Thurien.

## LE F. THURIEN LE JACQ

DÉCÉDÉ A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 2 MAI 1889.

Le F. Thurien Le Jacq naquit à Landivisiau (Finistère), le 1<sup>er</sup> novembre 1861. En 1885, il sollicita la faveur d'entrer au postulat des Frères à Notre-Dame de Langonnet, où il fut admis le 5 décembre 1885.

Dès son entrée, il s'y fit remarquer par une piété solide, qui ne devait que s'accroître de jour en jour, grâce à ses efforts constants pour observer avec une rigoureuse fidélité les plus petits points de la règle. Sa régularité, son exactitude aux exercices de communautés, édifiaient tout le monde. Son caractère aimable, sa douceur, sa patience, sa charité, lui attirèrent bientôt l'estime et l'affection de ses confrères. Tous le considéraient comme un fervent et saint religieux, et il pouvait, à bon droit, leur servir à tous de modèle.

Reçu à la profession religieuse le 1<sup>er</sup> novembre 1887, le F. Thurien continua avec une nouvelle ardeur cette vie toute d'obéissance, de soumission pleine et entière, d'admirable régularité dont il donna, jusqu'à sa mort, l'exemple le plus édifiant et le plus parfait.

Le faible état de sa santé ne nous laissait pas grand espoir de le conserver longtemps. Vers la fin de 1888, la cruelle maladie de poitrine qu'il avait contractée, s'accrut avec une effrayante rapidité. Pour lui, plein d'énergie et de courage il supportait ses souffrances avec une patience et une résignation admirables, ne se faisant pas illusion, d'ailleurs, sur la gravité de son état : « Je m'en vais », disait-il quelquefois en souriant.

Malgré son extrême faiblesse, il observait la règle et accomplissait ses exercices avec une foi plus grande, une fidélité plus scrupuleuse encore. Mais, enfin, il fut vaincu par la maladie. Le moment approchait où il allait recevoir du divin Maître la récompense de ses vertus. Contraint de garder la chambre, il n'y resta que quelques jours et succomba, le 2 mai 1889, vers 2 heures du matin, après avoir eu le bonheur de faire ses vœux perpétuels et de recevoir les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême onction, avec les sentiments de la piété la plus vive.

Il est mort emportant les regrets de tous ses confrères, qui le

considèrent comme un élu de Dieu et un protecteur de plus pour nous dans le ciel.

---

### LE F. OSMOND MURPHY

DÉCÉDÉ A BLACKROCK LE 5 JUIN 1889.

*Notice envoyée par le P. Ebenrecht.*

Le F. Osmond naquit, le 25 mai 1846, à Clonmel, petite ville du comté de Waterford, de parents respectables et bien chrétiens. D'un naturel doux et paisible, il ne tarda pas à attirer l'attention des religieux Franciscains dont il fréquentait l'église. Un jour qu'il pria beaucoup et méditait sur le choix de sa vocation, il lui sembla voir, comme dans une vision, la sainte Vierge qui lui montrait un habit religieux et lui faisait signe de le mettre sur lui. Son père spirituel lui conseilla en même temps d'écrire au bon P. Leman pour son admission à Blackrock, où il reconnut dans l'habit du Frère qui lui ouvrit la porte celui que la sainte Vierge lui avait montré. Les Franciscains ayant appris que celui sur lequel ils avaient compté pour leur ordre s'était, à leur insu, rendu à Blackrock, le gardien du couvent de Clonmel vint le trouver et essaya par tous les moyens possibles de le ramener avec lui; mais William Murphy, — c'était son nom dans le monde, — demeura inébranlable dans sa résolution de devenir un enfant du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Pendant son postulat, il édifia la communauté par son humilité, sa douceur, sa régularité et son profond respect pour l'autorité. Il fit sa profession à Blackrock, le 19 mars 1870. Comme profès, il remplit les charges les plus difficiles avec la plus grande perfection. Il fut, pendant très longtemps, auxiliaire pour les travaux intérieurs, puis longtemps aussi chargé du vestiaire de tout l'établissement; et toujours on l'a trouvé affable, plein de douceur, aux petits soins pour tout ce qui regardait sa fonction. Sa patience était à toute épreuve.

Son emploi lui permettant de rester seul et sans beaucoup de dérangement, il mettait à profit ce précieux temps de silence pour s'exercer dans la pratique de la vie intérieure, de la



sainte présence de Dieu et de l'oraison. Il ne tarda pas à faire des progrès sensibles dans la vie spirituelle et contemplative. Je puis affirmer que ce bon Frère passait ses journées entières sans perdre la sainte présence de Dieu, même quand il vaquait à son travail. La grâce régnait en souveraine dans son âme. Au milieu des travaux les plus pressants, agaçants même, comme aux jours de rentrée et de fin d'année, où le linge est occupé des effets de tant de monde à la fois, on le voyait toujours calme, paisible, obligeant. Puis, intelligent et soigneux comme il l'était, il savait toujours contenter tout le monde.

Il était particulièrement remarquable pour son humilité. Aux Pères, il ne parlait jamais sans se découvrir. En parlant à ses confrères, il était poli, gracieux sans affectation et plein d'égards pour eux. Ayant remarqué, au commencement de sa maladie, qu'il n'avait pas sa croix auprès de lui, je dis à un Frère qui se trouvait à l'infirmerie d'aller la chercher à la lingerie, où le bon Frère la tenait suspendue devant sa table de travail. Le F. Osmond, le rappelant aussitôt, lui dit : « Auriez-vous la bonté, si vous voyez le Frère qui me remplace, de le prier de m'apporter ma croix quand il viendra de ce côté de la maison, si cela ne le gêne pas ? »

Dans tous ses rapports avec les personnes du dehors, il était particulièrement modeste et charitable. Avec les enfants, il était bon, doux et ferme à la fois, et savait gagner ainsi leur respect et leur confiance. Il était parfait, au point de vue de l'obéissance. Les avis donnés, même en général, mais surtout en chapitre de règle, étaient pour lui choses sacrées, et il ne les transgressait jamais. Pendant sa dernière maladie, ce cher Frère fut surtout admirable de *patience* et de *résignation*. A la fleur de l'âge, il avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie. Il acceptait généreusement et de bon cœur les plus grandes souffrances, sans jamais se plaindre, sans jamais donner le moindre signe d'impatience; il obéissait, en tous points, à l'infirmier avec la docilité d'un enfant.

Un cancer dans les intestins le dévorait lentement depuis plusieurs mois. Voyant qu'aucun remède ne le soulageait, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort; il reçut les derniers sacrements avec la plus grande édification, le 23 mai, et plusieurs fois depuis la sainte communion sous forme de viatique.

J'avais fait disposer près de lui un timbre d'appel électrique. Il n'en fit usage qu'une seule fois; on accourut pour le voir entrer en agonie. Il avait eu le bonheur de renouveler ses vœux perpétuels, de recevoir l'indulgence de la bonne mort et il rendit sa belle âme à Dieu, le 5 juin, jour anniversaire de la mort du P. Leman, entouré de plusieurs Pères et de Frères qui l'avaient assisté pendant sa longue et douloureuse agonie. En le voyant s'éteindre si doucement, ils ne purent s'empêcher de dire : « Oh! la belle mort! Frère Osmond, vous êtes au Ciel, priez pour nous! »

---

### LE P. POULARD

DÉGÉDÉ A SAINT-JOSEPH DES BENGAS, LE 11 AVRIL 1889

Le P. Jean-Marie-Joseph Poulard était né le 2 décembre 1858, à Champeaux (Ille-et-Vilaine). C'est par le P. Le Roy qu'il fut attiré dans la Congrégation, ainsi que nous le voyons dans sa lettre de demande d'admission.

J'ai connu, dit-il, pour la première fois la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, lors du passage du P. Le Roy en Bretagne, en 1883; j'étais alors au grand séminaire de Rennes, ayant terminé mes études théologiques. J'appris avec un vif plaisir que cette Congrégation répondait parfaitement à mon grand désir de devenir missionnaire. Le but qu'elle se propose me remplit d'une sainte admiration, et mon vœu le plus ardent est depuis lors de devenir un de ses enfants...

Il eut, en effet, le bonheur d'y être admis, le 15 février 1884. Étant alors minoré, il passa quelque temps au grand scolasticat à Chevilly. Ordonné prêtre, le 20 décembre de la même année, il fit profession le 25 août 1885.

Envoyé peu après au Gabon, il fut placé à Saint-Joseph des Bengas. C'est là qu'une mort foudroyante est venue le ravir à ses chers Noirs, pour lesquels il se prodiguait avec un zèle tout apostolique.

Le P. Morvan, qui l'assistait dans la station de Saint-Joseph des Bengas, fait ainsi part au T. R. Père, de ses derniers moments.

Hélas! mon T. R. Père, encore une nouvelle bien affligeante. Le

P. Poulard, supérieur de la station, n'est plus ! Il a rendu son âme à Dieu, le 11 avril, à huit heures du soir, à Saint-Joseph même. Ce bon Père a été foudroyé par un coup d'apoplexie : je n'ai même pas eu le temps de l'administrer. L'enterrement s'est fait ici le 12 à cinq heures du soir, par le P. Lejeune, venu tout exprès de Sainte-Marie du Gabon... Notre consolation, dans ce grand deuil, est de penser que notre cher Père aura obtenu la couronne pour laquelle il avait tout quitté, et n'avait cessé de se sacrifier. (Lettre du 18 avril 1889.)

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Sont arrivés de la Mission des Deux-Guinées à la Maison-Mère :

Le 2 juin, le F. Gustave, parti du Gabon sur un voilier le 13 février, et arrivé à Marseille seulement le 28 mai ;

Le 17 juin, le P. Jean-Marie Picarda, descendu au mois d'avril de la station du Haut-Ogowé au Gabon.

**Départ d'outre-mer.** — S'est embarqué le 1<sup>er</sup> juin à Marseille, pour la nouvelle maison de Ballarat, le P. Leininger, de la communauté de Rockwell.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Le T. R. Père.** — Après bientôt deux mois d'absence, le T. R. Père est enfin rentré à la Maison-Mère, avec le P. Huvéty, le dimanche 23 juin, vers cinq heures du soir. Son voyage s'est heureusement accompli et a été particulièrement béni de Dieu. On en donnera le récit au prochain *Bulletin*.

**Fête de la Pentecôte.** — Comme les années précédentes, on a invité à venir prendre part à cette fête, à la Maison-Mère, MM. les Chanoines et les autres ecclésiastiques qui ont bien voulu travailler à la cause de notre vénérable Père, les Supérieurs de Saint-Lazare et du séminaire des Missions étrangères, et les principaux membres des Œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance. Mais plusieurs de ces messieurs n'ont pu se rendre à notre invitation.

Mgr Duboin a officié pontificalement à la grand'messe, aux vêpres et au salut.

Le samedi suivant, Monseigneur a fait l'ordination du séminaire; elle comptait 1 prêtre, 5 diacres, 6 sous-diacres, 2 minorés et 3 tonsurés.

**Deux-Guinées.** — Le P. Davezac est retourné, à la fin du mois de mai, à Lastoursville, pour y rejoindre le P. Reeb, resté seul avec les FF. Martinus et Sidoine.

**Congo français.** — Au dernier *Bulletin*, nous annonçons le départ des PP. Augouard et Paris pour aller commencer la fondation de Saint-Louis de l'Oubanghi. D'après une lettre que nous venons de recevoir du P. Augouard, cette nouvelle station a été inaugurée le 3 avril, jour de la fête de saint Benoît le Maure. (Lettre du 17 avril.)

**Zanguebar.** — Mgr de Courmont avait eu la bonne inspiration d'écrire à Mgr l'Archevêque de Cologne, président du Comité anti-esclavagiste allemand, le 29 avril dernier, pour lui demander un secours, afin de subvenir aux besoins des deux à trois mille Noirs réfugiés à Notre-Dame de Bagamoyo. Dès la réception de cette lettre, que la Maison-Mère s'est empressée de lui transmettre, Mgr Krementz a réuni la commission administrative du Comité, qui a voté aussitôt à l'unanimité une subvention de 25,000 francs, en faveur de la Mission, *comme ayant mérité, par ses résultats vraiment magnifiques, les éloges et l'admiration des explorateurs de toute croyance et de toute nationalité.* Sa Grandeur en a informé immédiatement Mgr de Courmont par une dépêche télégraphique. (*Echo der Gegenwart* « Echo du présent », 30 mai 1889.)

Dans une réunion générale qui vient d'avoir lieu (13 juin), le Comité a ratifié à l'unanimité la concession de ce secours, et a décidé que d'autres allocations lui seraient encore accordées.

---

**AVIS. — Bulletins.** Nous attendons incessamment les *Bulletins* de Rome et d'Irlande; puis, pour le 1<sup>er</sup> août, ceux du Portugal, et, pour le 1<sup>er</sup> septembre, ceux du Sénégal et de la Sénégambie.

Maison-Mère, 28 juin 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



**Ferveur. — Charité. — Sacrifice.**

## VOYAGE DU T. R. PÈRE GÉNÉRAL

AUX ÉTATS-UNIS

27 AVRIL — 23 JUIN 1889

*Relation faite par le P. Huvéty, son compagnon de voyage.*

Depuis le commencement de son administration, le T. R. P. Général a consacré, chaque année, quelques semaines à la visite de nos différentes communautés d'Europe. Ainsi il a vu successivement, non seulement toutes nos maisons de France, mais encore celles de Rome, d'Irlande et du Portugal.

Cette année, sur les vives instances du R. P. Strub, provincial des États-Unis, il s'est décidé à aller dans ce pays, où des questions très importantes réclamaient sa présence ; et, comme je me trouvais en ce moment à la Maison-Mère, il a bien voulu me prendre pour l'accompagner. Sur le désir qui m'en a été exprimé, je suis heureux de donner ci-après la relation de ce voyage qui, sans doute, ne sera pas sans intérêt pour nos confrères.

**Arrivée à New-York. — Visite à l'archevêque et à Mgr Keane.  
La ville et ses voles aériennes.**

Parti du Havre le samedi 27 avril, à 8 heures 15 du matin, le paquebot *la Gascogne*, de la Compagnie transatlantique, sur lequel nous avons pris passage, entré au port de New-York, après une heureuse traversée, le dimanche 5 mai, à 11 heures du matin. Le R. P. Strub nous attendait au quai de débarquement. On se hâta de se rendre à l'église voisine, où la dernière messe allait commencer. Privés du bonheur d'offrir le saint

Sacrifice, nous eûmes, du moins, celui d'y assister. L'église était comble, les fidèles édifiants et recueillis, le chant bien exécuté, les cérémonies pieuses, ce qui nous causa une très bonne impression (1).

A New-York, la première visite fut naturellement pour l'archevêque, Mgr Corrigan. Sa Grandeur fit au T. R. Père un accueil courtois et bienveillant. Après une longue et intéressante conversation sur les progrès et l'état du catholicisme aux États-Unis, et sur les Noirs d'Amérique, le prélat lui recommanda de ne pas quitter New-York sans visiter Mgr Keane, l'éminent recteur de l'université catholique de Washington, et ancien évêque de Richmond, dans la Virginie. Ce prélat, revenant de Rome et d'Irlande, était arrivé en Amérique quelques heures avant nous; il avait eu pour compagnon de voyage le P. Nolan, de notre congrégation. Mgr Keane, tout dévoué à l'œuvre des Noirs aux États-Unis, s'est occupé d'une manière spéciale de pourvoir à leur évangélisation, pendant son administration du diocèse de Richmond. Il prit donc le plus vif intérêt à ce que lui dit le T. R. Père de nos Missions africaines; et, comme il parle le français avec pureté et distinction, il lui exprima en termes émus toute son admiration pour nos succès en Afrique; mais, en même temps, il le conjura instamment de ne pas refuser son concours à l'évangélisation de la race noire, dans ce pays d'Amérique, où ces pauvres âmes sont si abandonnées.

« Attendez un peu, s'écria-t-il ensuite tout à coup, le Pape prépare en ce moment une Encyclique aux évêques des États-Unis sur cette question si importante; oui, attendez un peu, mon T. R. Père, mais dès que Léon XIII aura parlé, mettez-vous à l'œuvre avec courage, et Dieu bénira vos travaux! »

Le T. R. Père alla visiter aussi d'autres membres distingués du clergé : d'abord, M. l'abbé Taylor, grand ami de notre congrégation, et curé de la paroisse la plus aristocratique de l'archidiocèse. Cet excellent ecclésiastique s'est empressé de

(1) Le P. Strub a été notre Mentor dans tous les voyages que nous avons faits sur le vaste continent américain. Nous devons à la vérité de le dire : il eût été difficile d'avoir un guide, plus aimable, plus attentionné, plus expérimenté. Grâce à lui, nous avons été exempts de toute préoccupation, et nous avons toujours obtenu, sur les lignes du chemin de fer, la réduction du tiers et quelquefois de la demi-place, assez souvent accordée aux membres du clergé.

nous faire visiter, en voiture, les bords de l'Hudson, le parc central, la cathédrale Saint-Patrice; il a voulu même que nous prissions tous nos repas avec lui. M. l'abbé Taylor se glorifie, et avec raison, de l'honneur et de l'avantage de posséder, comme son paroissien, le maire de la cité, qui est un fervent catholique.

Le T. R. Père alla voir également un autre prêtre, non moins éminent et zélé, M. l'abbé O'Farrell, curé de l'une des paroisses les plus populeuses de New-York. Ainsi que l'indique son nom, c'est un apôtre venu de *l'île des saints*. Comme M. Taylor, il est très attaché à nos Pères; et, comme lui aussi, il est toujours heureux de leur offrir, quand ils passent à New-York, une bienveillante et généreuse hospitalité. C'est dans son église que nous avons assisté au salut, le dimanche, et célébré la sainte messe, le lendemain.

A celui qui désirerait savoir quelle impression fait sur le voyageur la ville de New-York, nous répondrons que, à n'en pas douter, il n'y a au monde qu'un seul Paris « la ville incomparable »; mais nous nous empresserons d'ajouter que New-York nous a paru en tout digne d'une grande nation, digne d'être la capitale de la grande république de l'Ouest. En tenant compte de Brooklyn, qui doit lui être incorporé, New-York, qui a déjà 1,200,000 habitants, n'en comptera pas moins de 2,000,000, dont près d'une moitié professent notre sainte religion. Le catholicisme, nous avons été heureux de le constater, y est en honneur, en progrès constant : les églises sont belles et nombreuses, et les œuvres catholiques s'y développent d'une manière admirable. Ce qui caractérise New-York, ce sont ses grandes voies *aériennes*, appelées par les New-Yorkais *elevated roads*. Ils entendent par là ces chemins de fer soutenus par de fortes colonnes, élevées jusqu'à la hauteur du second, voire même du troisième étage des maisons, et traversant toutes les grandes rues, les longues avenues, toutes les principales artères de la cité. Paris se glorifie de son chemin de fer de ceinture; Londres, de son *metropolitan railway*, chemin de fer souterrain reliant tous les points de la vaste métropole; New-York n'est pas moins fier de ses chemins de fers aériens. La ville y perd, sans doute, en beauté et en clarté; mais les Américains sont surtout gens pratiques : on ne saurait rien imaginer de plus commode à la fois et de plus disgracieux.

**Philadelphie. — Visite à l'Archevêque. — Œuvre des Noirs.  
Baltimore. — Visite au grand séminaire.**

Le lundi 7 mai, vers quatre heures, nous quitions New-York, et trois heures après, le train express nous déposait à Philadelphie.

Mgr l'Archevêque avait été prévenu de notre visite. Irlandais pur sang, Mgr Ryan, l'Evêque-orateur, comme on l'appelle dans l'Union, connaissait déjà avantageusement la Congrégation par nos Pères d'Irlande et de Pittsburgh, et il désirait ardemment terminer la question de l'établissement d'une œuvre de Noirs, dans sa ville archiépiscopale. Après la célébration du saint Sacrifice, dans la cathédrale, et le déjeuner au palais, le T. R. Père fut présenté à Sa Grandeur, qui lui fit un accueil des plus gracieux. Pendant la journée, ils s'entretenirent des conditions de l'œuvre, et tout s'arrangea promptement, selon les désirs du T. R. Père, qui put ainsi quitter Philadelphie ce jour-là même, pour la vieille cité de Baltimore. C'était un court trajet de deux heures en chemin de fer.

Dans cette ville, quelques heures d'arrêt suffirent. Son Em. le cardinal Gibbons était, depuis quelques jours, à la Nouvelle-Orléans. Le R. P. Général se contenta de visiter le grand séminaire, tenu par les Sulpiciens, et où furent formés un grand nombre des prêtres qui évangélisent, en ce moment, les États-Unis d'Amérique. Il admira la belle et vaste salle où se tinrent, il y a deux ans, les séances du troisième concile plénier de Baltimore. La plupart des directeurs étant Français, nous reçurent de la manière la plus cordiale. Le Supérieur en particulier, le R. P. Magnin, se montra plein d'amabilité, et nous accompagna dans la visite, que nous fîmes au R. P. Slattery, recteur du séminaire Joséphite, fondé récemment pour les Noirs.

**Pittsburgh. — Séance au collège. — La ville et ses usines.**

Le soir même nous quitions Baltimore, et, le lendemain, à huit heures du matin, nous étions au milieu de nos confrères de Pittsburgh. On devine sans peine le bonheur qui était dans tous les cœurs au moment de notre première entrevue.

Dès le jour de son arrivée, le T. R. Père commença à recevoir en direction les membres de la communauté, et il continua les



jours suivants, jusqu'à ce qu'il eût vu tout le personnel de la circonscription, Pères et Frères. Le premier jour, il fut interrompu plusieurs fois par l'arrivée successive des Pères de Sharpsburg, de Millvale et de Saint-Stanislas, qui vinrent tour à tour lui souhaiter la bienvenue.

Pendant ce premier séjour à Pittsburgh, le T. R. Père n'alla faire visite qu'au vicaire général, le docteur Wall, et à Sa Grandeur quand celle-ci fut de retour. L'invitation du même vicaire général est aussi la seule qu'il ait acceptée.

Le lundi suivant, il y eut, en son honneur, au collège, une séance de déclamation fort intéressante. Un public nombreux remplissait l'immense salle, où avait lieu la séance. Après un discours du P. Murphy, directeur du collège, un élève lut un compliment en latin, à l'adresse du R. P. Général, qui répondit, lui aussi, en cette langue. Son discours fut écouté avec le plus vif intérêt. Les journaux du lendemain, en relatant les incidents de la soirée, louèrent surtout la clarté et l'à-propos de cette allocution. Pour se faire mieux comprendre, le T. R. Père, avec cette netteté de parole qui lui est propre, se servit de la prononciation italienne, comme se rapprochant le plus de la prononciation américaine. A cette occasion, le R. P. Provincial avait invité à dîner quelques-uns des principaux curés de Pittsburgh, et les supérieurs des communautés religieuses. Mgr Phelan, évêque de Pittsburgh, voulut bien présider ce repas, mais il ne put rester à la séance, ayant ce jour-là une nombreuse confirmation, à huit heures du soir. Sa Grandeur se montra très gaie, très aimable, et porta un toast à la santé du R. P. Général et de tous les membres de la Congrégation, dont il fit le plus bel éloge.

Pittsburgh, siège de notre principal établissement, est une ville admirablement située entre l'Allegheny et le Monongahela, dont les eaux s'unissent, en aval de la ville, pour former l'Ohio. Elle est entourée de charmantes collines, parsemées de villas, dont les lumières, le soir, ressemblent à une illumination féerique. Des usines enfumées, en nombre presque incalculable, s'échelonnent le long des deux rivières, et font, jour et nuit, un épouvantable vacarme; et comme de toutes ces cheminées s'échappent incessamment d'immenses gerbes de flammes, on se croirait, en arrivant à Pittsburgh, selon l'expression d'un voya-

geur, transporté à l'une des bouches de l'enfer. Le collègue domine la ville : on y peut donc jouir à l'aise de ce spectacle vraiment grandiose. Les rues sont généralement dans un état qu'on ne comprendrait guère en Europe. Mais, pour être juste, il faut dire aussi qu'il y a dans la ville un fort beau quartier appelé *Liberty Street*. Presque tous les foyers des usines sont alimentés par le gaz naturel ; et l'on s'en sert aussi, non seulement pour l'éclairage, mais pour les cuisines, la cuite des briques, etc. C'est une des villes les plus riches des États-Unis ; et qui ne peut que prospérer toujours davantage : elle possède, en effet, dans son sein trois éléments précieux de richesses naturelles : le *charbon*, le *gaz* et l'*huile*. Du flanc de ses collines s'extrait un charbon d'une qualité supérieure, qu'il n'est pas besoin de voiturier ; car de la houillère à la ville des plans inclinés le font glisser doucement, presque sans travail et sans frais, tandis que du sein des montagnes, d'immenses quantités d'huile minérale, au moyen d'énormes conduits, perçant montagnes et vallées, sont chaque jour dirigées vers le grand *emporium* de l'ouest, Philadelphie, situé à plus de 500 milles de Pittsburgh.

**Sharpsburg. — Messe chantée par le T. R. Père.  
Visite des écoles.**

Nous passâmes à Sharpsburg la journée du dimanche 12 mai, fête du patronage de saint Joseph. Le T. R. Père y officia solennellement, ayant pour assistants les PP. Otten et Healy. Le P. Schwab, curé de cette belle et importante paroisse, fit en allemand un sermon court, mais éloquent. L'église, d'ailleurs très vaste, était comble. L'excellente tenue et le recueillement des fidèles furent pour nous un sujet de grande édification. La paroisse compte cinq cents familles : belle église, beau presbytère, vaste maison séparée, récemment bâtie et servant de salle de réunion aux hommes. A 1 kilomètre environ, au sommet de la colline, s'élève une jolie chapelle mortuaire avec autel en marbre ; elle a coûté plus de 50,000 francs. Sous la chapelle, dans un caveau, repose en paix le bon P. Mac Eneany, tandis qu'un peu, à l'extérieur, sont enterrés un Frère et deux scolastiques.

Après les offices, le T. R. Père fit la visite des écoles. Dans de

vastes et beaux bâtiments, plus de trois cents enfants sont formés par des religieuses allemandes. Ici, comme à Millvale, à Saint-Stanislas, à Détroit, à Bay-City, à Conway et à Morrilton, il fit son entrée dans la salle, au milieu des applaudissements chaleureux des enfants; et les religieuses qui aident nos Pères dans ces diverses localités, ne manquèrent pas de le faire complimenter, tantôt en français, tantôt en anglais ou en allemand. Il y eut aussi des chants, de la musique, des récitation et des petites pièces; le tout bien réussi. Nous devons ici une mention spéciale aux écoles de Sharpsburg et de Détroit, qui se sont distinguées entre toutes. Dans cette dernière, on eut l'attention de faire jouer *le Petit Savoyard*. Et à Sharpsburg, les exercices de gymnastique militaire, exécutés par les petits garçons, furent des plus amusants.

Pendant ce premier séjour à Pittsburgh, le T. R. Père ne fit que visiter, en passant, les communautés de Millvale et de Saint-Stanislas. Il se réservait de les voir plus à loisir à son retour de l'Arkansas, pour lequel nous nous mêmes en route avec le P. Strub, huit jours après notre arrivée à Pittsburgh.

#### Cincinnati. — Covington. — Saint-Louis.

Dans ce voyage, nous avons fait plusieurs étapes, ce qui nous a valu l'agrément de passer en chemin de fer trois nuits consécutives. C'était, d'ailleurs, le seul moyen de gagner du temps, et de ne pas manquer la célébration du saint sacrifice (1). Cincinnati fut notre première station; nous y arrivâmes le jeudi 16 mai. Dans une église allemande, non loin de la gare, nous pûmes tous les trois célébrer la sainte messe. Le curé de la paroisse nous reçut avec une grande bienveillance, nous fit servir un excellent déjeuner, et, pour nous laisser plus de liberté, il se retira en nous disant avec beaucoup d'amabilité « qu'il mettait toute sa cave à notre disposition et qu'il avait

(1) Dans les chemins de fer, en Amérique, on fait grand usage du *fauteuil-lit*, sans avoir à payer d'extra. Le dos du fauteuil s'abaisse à volonté, tandis que certains *adjuncta*, fort commodes, supportent les pieds et les jambes. Cela donne au corps une position quasi-horizontale, qui facilite le sommeil. De plus, dans chaque wagon (le wagon est en général de soixante places), il y a une fontaine d'eau glacée pour se rafraîchir et des cabinets de toilette, etc. On peut se laver, se raser, comme on le ferait dans sa chambre.

donné ordre à sa bonne de nous servir autant d'eau que nous voudrions! »

Cela fait, nous allons directement à l'Archevêché. Nous avons, en effet, le plus grand désir de faire la connaissance du vénérable Mgr Elder, qui n'a pas seulement l'air et la réputation d'un saint, mais qui l'est en réalité. Quelque chose d'austère, joint à une très grande bonté, confirma tout ce que nous avons entendu dire de ce prélat.

Il suffisait de traverser l'Ohio pour nous rendre à Covington. Nous pouvions donc nous accorder ce plaisir, et nous n'y avons pas manqué. D'ailleurs, c'était presque un devoir pour nous de faire visite à Mgr l'Évêque, qui est un ami de la Congrégation. Le prélat était absent, mais nous fûmes admirablement reçus par le vicaire général et par le secrétaire, qui est Canadien. On nous servit un bon dîner; mais quel ne fut point l'ébahissement du T. R. Père quand l'excellent vicaire général entassa dans son assiette d'immenses tranches de bœuf, de mouton, des pommes de terre, des asperges à la crème, de la salade, des gâteaux! Le T. R. Père ne savait par quel bout commencer. Ses deux compagnons, plus ou moins au courant de la méthode, se trouvèrent moins embarrassés. La ville de Cincinnati, si nous exceptons quelques quartiers de New-York, est une des plus belles que nous ayons vues jusque-là en Amérique.

Le soir, à 8 heures, le train nous emportait vers Saint-Louis, où nous arrivâmes le lendemain matin. Là encore nous dîmes la sainte messe dans une église allemande, située dans un quartier pauvre, où nos Pères avaient prêché une mission. Le curé venait de partir pour l'Europe, mais son vicaire, M. Happy, nous reçut avec l'affectueuse timidité d'un bon jeune prêtre. Il nous servit dans sa chambre un verre d'excellent vin; mais à dîner nous fûmes assez pauvrement traités et soumis à un régime exclusif d'eau glacée. Ce bon abbé se trouvait gêné par la présence d'un autre vicaire, confrère peu bienveillant pour lui.

Sur la fin du repas arrive un ancien scolastique, du nom de Hutler, curé d'une des paroisses des environs de Saint-Louis. Il avait appris en ville notre arrivée. Il fit venir aussitôt une belle voiture à deux chevaux, ce qui nous permit de visiter, en quelques heures, les plus beaux quartiers de la ville et de ses environs. Plusieurs églises sont réellement fort belles, mais rien

n'égale la beauté et la richesse de la chapelle et du couvent du Sacré-Cœur. Nous avons trouvé dans cette communauté trois religieuses venant de Paris, et qui avaient voyagé sur le même bateau que nous, mais auxquelles, par discrétion, nous n'avions jamais adressé la parole. Elles nous en firent le reproche d'une manière aussi spirituelle qu'aimable.

Tout près de la même ville se trouve une communauté de Saint-Joseph d'Annecy. Le T. R. Père fut heureux d'y rencontrer quelques compatriotes, ayant presque oublié le français, tellement il y avait longtemps qu'elles n'avaient parlé que l'anglais. L'une de ces Savoisiennes était maîtresse de dessin et de peinture, et nous avons admiré quelques-uns de ses tableaux, vraiment dignes de figurer à une exposition. A notre insu, un souper avait été préparé; mais nous dûmes décliner l'invitation, sous peine de manquer le train qui devait, le soir, nous conduire à Little-Rock.

A 10 h. 30 du matin, samedi 18, nous arrivions dans cette dernière ville, heureux d'y trouver le P. Schmidt, venu à notre rencontre. Le train de correspondance, étant parti quelques minutes plus tard, nous déposait, vers 11 heures et demie, à la communauté de Conway, dans l'Arkansas.

**Conway. — Marienstatt. — Saint-Vincent. — Atkins.**  
**Accident de voiture.**

Le T. R. Père resta à Conway jusqu'au lundi suivant. Il vit en direction les membres de la communauté. Le dimanche, à la grand'messe, que je chantai, il prêcha en français. Il présida aux offices de l'après-midi; le reste de la journée fut consacré à visiter quelques fermiers français et allemands. Après la grand'messe, tous les paroissiens, y compris les enfants des écoles, s'étaient réunis devant le presbytère, et nous avaient souhaité la bienvenue en un langage simple et touchant. Les Sœurs de Saint-Joseph, toujours si dévouées, surtout dans l'Arkansas, ne furent point oubliées. Le T. R. Père avait célébré le saint Sacrifice, le matin, dans leur chapelle privée, et vu chacune d'elles en particulier.

L'église de Conway est en bois avec soubassement en pierres. Elle est très propre et suffisamment grande. Quant au presbytère, il est des plus confortables.

Le lundi, à 11 heures, accompagnés par le P. Schmidt, nous partions pour Morrilton. Vers midi, le train entra en gare. Le P. Heizmann, à la tête des notables de la paroisse, nous attendait à la station; et les Sœurs de Saint-Joseph, avec leurs enfants, nous recevaient à l'entrée de leur vaste enclos. A notre arrivée, le dîner était tout servi. Le T. R. Père visita ensuite la maison des Sœurs, leurs classes, l'école des Noirs. Et après avoir été complimenté par les enfants, il monta dans une voiture légère, appelée *buggy* dans le pays, et partit pour Marienstatt, distant de 3 kilomètres environ.

Le P. Heizmann lui avait ménagé une surprise. Environ à mi-chemin, au milieu de la route, s'élevait, orné de drapeaux et de feuillages, un gracieux arc de triomphe. derrière lequel on apercevait une double ligne de cavaliers. C'était une cavalcade organisée pour faire honneur au T. R. Père. La soirée fut consacrée à visiter les vignes et les terres appartenant à la congrégation. Le P. Schlösser partit le soir même pour Saint-Vincent, où nous devons nous rendre le lendemain. On se mit en route de bonne heure. Les PP. Strub et Heizmann en *buggy*, le T. R. Père et moi à cheval, sur deux nobles coursiers. Le trajet se fit en trois heures. A 4 kilomètres environ de Saint-Vincent, se tenait rangée en bon ordre une nouvelle cavalcade, plus nombreuse encore que celle de la veille. Parmi ce cortège d'honneur, tous ceux qui montaient des chevaux galopèrent en avant sur deux files, tandis que ceux qui avaient des mules suivaient en rangs pressés, fermant la marche et servant d'arrière-garde. A un intervalle assez considérable, mais à égale distance des uns et des autres, au centre, s'avancait le T. R. P. Général, accompagné des Pères.

La petite chapelle de Saint-Vincent s'aperçoit de loin, et produit un très bel effet. On est quelque peu désappointé en arrivant, car elle ne réalise point les espérances qu'elle donne à une certaine distance. Elle est pourtant propre et suffisamment grande pour la population. Le presbytère est très convenable, mais il a l'inconvénient de renfermer aussi l'école. Toute la paroisse était réunie. Après le repas de midi et une petite promenade chez quelques habitants, il y eut bénédiction du Saint-Sacrement, aussi solennelle que possible; puis les hommes s'étant réunis en meeting, invitèrent le T. R. Père à les présider

un instant : c'était pour lui demander qu'un Père résidât à poste fixe. Le T. R. Père ne voulut s'engager en aucune façon. Il se contenta de les assurer de toute sa bienveillance.

Au départ, la cavalcade fut de nouveau organisée et force coups de fusil tirés. On se sépara à l'endroit où nous avons été reçus le matin. Après qu'ils nous eurent quittés, leurs vivats et leurs hurrahs continuèrent à se faire entendre longtemps encore. Ce fut quelques instants après que le T. R. P. Général et son compagnon, un peu trop confiants, prirent les devants et s'égarèrent. Quand ils s'aperçurent de leur méprise, il était déjà tard. Aussi, après 9 heures, erraient-ils encore seuls dans les bois de l'Arkansas, absolument inconnus pour eux. Mais, au milieu des ténèbres, comme à Pierre dans la prison, le Seigneur envoya son ange : *Misit Dominus angelum suum*. Le P. Schlæsser, qui s'était mis à leur recherche, les rencontra soudain dans l'endroit le plus obscur de la forêt, et alors qu'ils venaient de laisser leurs montures s'engager dans un petit sentier. A Marienstatt, on commençait à être sérieusement inquiet ; un Frère avait été envoyé jusqu'à Morrilton, tandis que le P. Schlæsser prenait la route opposée. Cette méprise nous valut le plaisir de rester pendant cinq heures à cheval.

La matinée du mercredi fut consacrée aux Sœurs de Saint-Joseph. Accompagné du P. Heizmann, le T. R. Père vint leur dire la sainte Messe et les entretint chacune en particulier. Il était de retour à Marienstatt pour le dîner. Dans l'après-midi, ce fut le tour des Frères pour la direction. Et, ce soir-là même, il y eut chapitre et conseil. Tous les Pères de la circonscription y assistèrent, le P. Schmidt étant venu tout exprès de Conway à Marienstatt.

Jeudi, dans la matinée, nous partions pour Atkins, laissant pourtant, à Morrilton, les PP. Strub et Schmidt. La bonne population de cette petite localité voulut, elle aussi, faire honneur au T. R. Père. Elle était toute réunie aux abords de la gare, ayant un certain nombre d'hommes à cheval. Un *hack*, aussi beau qu'on avait pu le trouver, nous attendait, attelé de chevaux pleins de feu. Aussi, à peine y étions-nous montés qu'ils prirent le mors aux dents, sans qu'il fût possible au cocher de les maîtriser. La voiture fut mise en pièces, en se heurtant à un *push-car* ou wagonnet à bras de chemin de fer

et à d'autres pièces en fer et en fonte. C'est à une protection toute spéciale de Dieu et de nos bons anges que nous attribuons d'être sortis de dessous les débris de notre voiture, vivants et même sans aucune fracture de membres. Il ne s'en est pas fallu d'un demi-mètre que nous n'eussions la tête fracassée contre les traverses du chemin de fer. Heureusement nous en fûmes quittes pour quelques contusions sans gravité à la tête, aux épaules, aux jambes. Le P. Heizmann, seul, fut assez souffrant pendant quelques jours.

La population était consternée; cet accident lui semblait de mauvais augure, et tous nos efforts pour la consoler et la mettre en gaité restèrent plus ou moins inutiles. La bénédiction solennelle du Très Saint-Sacrement eut néanmoins lieu, environ une demi-heure après. Redire la ferveur et l'entrain avec lesquels ces bonnes gens chantèrent en allemand, après la bénédiction, le *Grosser Gott*, serait chose bien difficile, sinon impossible.

#### Little-Rock. — Saint-Louis. — Chicago.

Vers trois heures, nous prenions la route de Little-Rock (1), sans plus nous arrêter à Morrilton, où descendirent les PP. Heizmann et Schlösser, et où nous rejoignit le P. Strub.

A 6 heures, nous étions auprès de Monseigneur, qui nous reçut fort gracieusement et nous fit souper avec lui. A 2 heures du matin, nous reprenions le chemin de fer pour Saint-Louis et Chicago. C'est le seul jour, durant notre voyage, où nous ayons été privés de célébrer la sainte messe. Le surlendemain, samedi, à 6 heures du matin, après vingt-huit heures de chemin de fer, avec seulement deux heures d'arrêt à Saint-Louis, nous contemplions la grande et fameuse ville de Chicago, *la Reine des Prairies*. Dévastée, il y a quelques années à peine, par un vaste incendie, qui consuma plus d'un tiers de la ville, Chicago renaît de ses cendres, plus belle et plus régulière que jamais. Aux constructions petites et hâtivement bâties des premiers jours ont succédé, sous la surveillance de la municipalité, de beaux et vastes bâtiments, des avenues droites et larges. C'est une ville toute pleine d'avenir.

(1) Little-Rock porte le nom de « ville des roses »; elles y viennent, en effet, admirablement et à profusion.



Après avoir célébré la sainte Messe dans l'église des Carmes et déjeuné chez ces bons religieux, nous fîmes, en attendant l'heure de réception de Mgr l'Archevêque, une promenade dans un beau parc public, sur les bords du lac Michigan. Sa Grandeur nous reçut gracieusement; mais notre conversation avec elle fut des plus banales. Notre visite, d'ailleurs, n'avait d'autre but que celui de faire sa connaissance. Le docteur Feehan s'enquit avec intérêt de ses neveux, de ses nièces, de ses oncles, vivant tout près de notre communauté de Rockwell, puis nous laissa prendre congé de lui sans nous inviter à dîner. C'était évidemment un oubli; car, parmi bien d'autres vertus épiscopales, il possède, assure-t-on, celle d'être très hospitalier. .

Nous avons hâte d'arriver à Détroit; nous prîmes donc le train de 3 heures, et il était minuit moins quelques minutes, quand il nous fut donné d'embrasser, à la gare, les PP. Dangelzer et Meyer. Nous avions grand faim, et il nous était impossible d'arriver au presbytère avant minuit. Force nous fut d'entrer dans le premier restaurant venu : du fromage, avec quelques restes de jambon, ce fut tout ce que l'on put trouver. Après quelques hésitations, le maître d'hôtel consentit à nous servir une ou deux tasses de *lait mousseux* (1).

Nous nous couchâmes bien tard, ou plutôt de très bonne heure. Les circonstances, heureusement, nous permettaient de faire la grasse matinée; le R. P. Général ne devait dire la sainte messe, appelée *messe des enfants*, qu'à 9 heures, et moi je devais chanter la grand'messe à 10. C'est à cette dernière que le T. R. Père, à la grande satisfaction de nos bons Canadiens, prêcha en français. Il leur donna des nouvelles qui réjouirent leurs cœurs, en leur parlant de la vraie France, de la France catholique, dont ils se disent fiers d'être les enfants.

(1) En maints endroits, aux Etats-Unis, *lait mousseux* signifie *bière*, et *thé froid* s'entend d'une boisson plus forte. Les habitués obtiennent assez facilement, paraît-il, ces deux articles, servis dans des tasses. Pour les autres, ils doivent prendre leurs repas au restaurant, puis aller, s'ils le désirent, boire leur verre de vin ou de bière dans quelque échoppe.

Ce sont des usages provenant du puritanisme qui tend, en Amérique, à envahir la société. Dans certains Etats de l'Union, en effet, il est défendu de par la loi, de vendre, d'acheter, de garder dans sa maison et de boire, même chez soi, aucune liqueur. Il est actuellement question, pour la Pensylvanie, de cette loi prohibitive. Si elle passait, nos Pères de la circonscription de Pittsburgh auraient à se contenter d'un régime exclusif d'eau.

Le T. R. Père accorda trois jours entiers à la paroisse de Saint-Joachim. Le dimanche fut entièrement consacré aux offices et aux exercices de la paroisse; le lundi, aux directions des membres, et à la visite de quelques églises et maisons religieuses. Il se trouva que le supérieur des Basiliens, chargés de la seconde paroisse française de la ville, était Savoisien. Le T. R. Père le reconnut de suite à son accent.

Un petit accident bien bénin, cette fois, nous rappela celui de l'Arkansas. M. l'abbé Laugel, ancien novice, curé de Marine-City, près du lac Saint-Clair, nous avait fait la même gracieuseté que M. l'abbé Hutler à Saint-Louis. Il nous avait loué une voiture pour nos visites. Une des roues de devant se brisa net, au milieu de la ville. Les chevaux firent des efforts pour s'emporter; mais la main vigoureuse du cocher les domina cette fois. Nous nous hâtâmes de nous jeter hors de la voiture, et nous continuâmes nos visites à pied.

Lé mardi, par un temps superbe, les *trustees* de la paroisse (marguilliers), pour faire honneur au T. R. Père, vinrent nous chercher avec cinq belles voitures, attelées de chevaux extrêmement ardents. Ils nous conduisirent dans une île superbe, appelée autrefois *île des Cochons* et aujourd'hui *Belle île* (1).

Située en face du Canada, dont elle n'est séparée que par la rivière, cette île est reliée à la côte américaine par un pont remarquablement beau et très long. Elle est destinée à devenir un parc superbe pour les habitants de Détroit. En quittant l'île, nous fûmes conduits, à plus de 8 milles de la ville, à travers de magnifiques résidences et le long du lac Saint-Clair, petit lac sillonné de vapeurs et qui se trouve entre les lacs Huron et Erié. Nous disons « petit lac », par rapport aux grands lacs, qui l'avoisinent, car il est lui-même assez considérable. Au retour, une surprise nous attendait. Sous prétexte de nous faire visiter un *club*, c'est-à-dire une maison de réunions honnêtes, maison immense et richement meublée, on nous servit un banquet princier, où il y eut même du vin de Champagne!

Nous tenions beaucoup à mettre le pied sur la terre canadienne, et nous n'avions pour satisfaire ce désir, qu'à traverser

(1) Cette île anciennement, était remplie de serpents très venimeux et, pour les détruire, on la peupla de *cochons*. D'où le nom pendant longtemps : d'*île des Cochons*.

la rivière de Détroit. Ce fut l'affaire de quelques minutes en bateau à vapeur. Le T. R. Père y fit une courte visite à M. l'abbé Wagner qui, l'année dernière, était venu en France, quêter pour ses œuvres des Noirs, et que nous avons reçu à la Maison-Mère.

#### **Bay-City. — Visite des écoles.**

La veille de l'Ascension, vers une heure de l'après-midi, nous arrivons à Bay-City. Nous y trouvons un curé, plein d'ardeur et de gaieté, et un vicaire grave et souriant à peine. Nous nous mettons à table, et nous mangeons de bon appétit. Pendant notre séjour à Bay-City, nous avons pu constater que les truites du lac Huron sont magnifiques; elles valent celles de la Savoie, pour la finesse de leur chair. Le jour de l'Ascension, le T. R. Père, ainsi qu'il l'avait fait à Détroit, célébra la messe des enfants à 9 heures. A 10 heures, je chantai la grand'messe à laquelle il prêcha en français.

Dans l'après-midi, visite à l'école des Sœurs, mais beaucoup d'enfants manquent à l'appel; car il règne dans toute la région une tempête furieuse. Le T. R. Père est complimenté par les jeunes élèves. Le soir, devait avoir lieu, présidée par lui, une nombreuse réception d'enfants de Marie, plus de quarante; mais, la tempête ayant redoublé d'intensité et brisant tout, la cérémonie devint impossible. Quelques rares personnes seulement purent assister à la bénédiction du Très Saint-Sacrement. Le lendemain, tout le temps resté libre après celui donné aux directions fut consacré à visiter les curés et les églises; mais il ne fut pas possible de visiter la partie est de la ville, tous les ponts ayant été endommagés. Le T. R. Père désirait faire le voyage de Grand-Rapids, où réside l'Evêque, mais il dut y renoncer; cela lui aurait pris trop de temps.

Le vendredi soir, nous rentrions à Détroit; et le lendemain, vers 10 heures, nous partions pour Buffalo, à travers le Canada.

#### **Un train en bateau. — Buffalo. — Les cataractes du Niagara.**

Au début de ce voyage s'offrit une circonstance toute nouvelle et bien intéressante pour nous. Pour passer au Canada, le train

(1) En Amérique, nos Pères chargés des paroisses ont une juridiction à la fois locale et personnelle. C'est ainsi qu'à Bay-City, la paroisse française se

entra tout entier, locomotive et wagons, dans un bateau à vapeur, qui le transporta de l'autre côté de la rivière, sur la rive canadienne. Ces bateaux, très larges, peuvent recevoir jusqu'à trois rangées de wagons. Tout est si bien installé que le train entre dans le bateau et en sort sans même que les passagers s'en aperçoivent. Durant le trajet en rivière, on a toute liberté de sortir des wagons pour examiner à l'aise les installations du bateau et les deux rives opposées du Canada et de l'Union.

Arrivés à Buffalo vers 6 heures, nous trouvons M. l'abbé Fenger, ancien membre de la congrégation et curé de la paroisse française de Buffalo, qui nous attendait avec une voiture. Nous ne saurions dire le bonheur qu'il a éprouvé à nous recevoir et à nous retenir pendant deux jours. Le dimanche, le T. R. Père fut prié de prêcher, et à la messe des enfants qu'il célébra lui-même, et à la grand'messe que je chantai, à 10 heures. Le P. Strub la chantait dans une autre église, chez un curé allemand de ses amis. Toute la soirée, après les offices, fut employée à visiter les églises et l'évêque, Mgr Ryan, lazariste. Prélat distingué et plein de piété, il est universellement aimé du clergé et du peuple.

La ville de Buffalo, qu'on appelle la *Reine des lacs*, est réellement belle, tout en ne paraissant pas aussi aristocratique que Détroit. Nous avons surtout admiré la rue principale, *Main-Street*, bordée de magnifiques résidences. Cette partie de la ville est comme une campagne, parsemée de villas, toutes plus originales les unes que les autres. Disons en passant que les villes du nord des États-Unis, telles que Chicago, Détroit, Buffalo, sont incomparablement mieux tenues que celles du Centre et de l'Ouest. On sent que le goût français y a laissé des traces.

Comme on le sait, un loin de Buffalo se trouvent les fameuses chutes du Niagara que notre hôte bienveillant nous fit visiter à ses frais. Là, nous pûmes admirer à l'aise ce spectacle, vraiment merveilleux et unique au monde, d'un lac immense, déversant ses eaux dans un autre lac.

Du côté nord-est du lac Erié, et sur une largeur de 2 kilomètres environ, s'échappent tout à coup, sur une pente rapide,

compose de neuf cents familles françaises, disséminées çà et là, dans la ville, peu importe d'ailleurs la paroisse sur laquelle elles ont, de fait, leur résidence.

d'énormes volumes d'eau. Elles roulent, en masses écumantes, de rochers en rochers, de cascade en cascade. Puis, après avoir franchi, avec une vitesse de plus en plus vertigineuse, un parcours de 2 à 3 kilomètres, d'un bond et avec un fracas de tonnerre, elles se précipitent de rochers à pic, d'une hauteur d'environ 200 pieds, jusqu'au fond de l'abîme où elles vont former un nouveau fleuve et un nouveau lac, le lac Ontario.

En face de ce spectacle grandiose, le plus grandiose peut-être qu'on puisse voir, si nous en exceptons les grandes tempêtes qui bouleversent l'Océan jusque dans ses abîmes, on sent plus vivement la puissance du Dieu créateur. L'esprit est pénétré de sa présence, l'âme est émue. On croit apercevoir un reflet de la majesté divine, et entendre comme un écho de la grande voix de Dieu sur les eaux : *Vox Domini super aquas : Deus majestatis intonuit : Dominus super aquas multas.* (P<sup>s</sup> XXVIII.)

**Retour à Pittsburgh. — Retraite. — Paroisse Saint-Stanislas. —**  
**Prise d'habit de scolastiques.**

Le séjour que nous avons fait à Buffalo nous avait permis de nous assurer que nous pouvions, sans danger, regagner Pittsburgh, après le désastre de Johnstown, New-Florence, Nineveh (1), etc. Sachant, en effet, que les voies et les ponts du chemin de fer avaient été rendus momentanément impraticables sur plusieurs points de la Pensylvanie, nous ne pouvions nous remettre en route sans nous être assurés que les voies étaient sûres. En revenant, nous nous sommes arrêtés à Sharpsburg pour y dire la sainte messe, et donner encore une demi-journée aux confrères de cette communauté. Dans l'après-midi, nous rentrions à Pittsburgh, où le T. R. Père se mit de nouveau à la disposition de tous ceux qui désiraient encore lui parler.

Le jeudi commença en commun, pour toute la circonscription de Pittsburgh, la retraite de deux jours, prescrite par les Constitutions à l'occasion de la Pentecôte. Le T. R. Père fit, chacun

(1) Ainsi que l'ont raconté les journaux, ces villes ont été subitement ensevelies sous les eaux, le vendredi 31 mai, avec une grande partie de leurs habitants. Sur un plateau qui s'élève à quelque distance de ces villes était un immense réservoir, formant un véritable lac de plus de 4 lieues de long. La digue qui retenait les eaux s'est rompue tout à coup, et elles se sont précipitées, comme une avalanche furieuse, sur les villes situées en dessous. Le torrent dévastateur avait, à certains endroits, une profondeur de 40 pieds.

de ces jours, deux conférences. Après la retraite, le lundi fut entièrement consacré à la tenue du chapitre des règles. Le mardi, le T. R. Père fit sa visite aux diverses communautés religieuses et aux curés de la ville; et le mercredi, il se rendit à Millvale, dont il n'avait pas encore visité les écoles. C'était aussi, à proprement parler, la visite de la communauté qu'il n'avait vue, la première fois, qu'en passant et de nuit. La plupart des confrères se trouvaient réunis ce jour-là à Millvale.

Le saint jour de la Pentecôte, le T. R. Père officia à l'église polonaise de Saint-Stanislas. Nous écoutâmes avec intérêt le sermon que fit le P. Jaworski, avec l'ardeur et l'éloquence qu'on lui connaît; l'église regorgeait de monde; le recueillement ne laissait rien à désirer. Après la messe, ces bons Polonais firent spontanément une quête à la porte de l'église, en faveur de notre grand scolasticat. Malgré la collecte déjà faite à la messe, pour les besoins de la paroisse, ils recueillirent 175 francs, que les marguilliers vinrent remettre avec joie au T. R. Père. A Bay-City, le P. Roth, ayant annoncé qu'il recevrait avec reconnaissance ce que l'on voudrait bien donner dans le même but, avait recueilli la somme de 212 francs. Elle eût certainement été double, si nous avions pu rester deux jours de plus.

On s'étonnera peut-être que le T. R. Père n'ait pas officié au collège le jour de la Pentecôte; mais on doit se rappeler que les élèves sont dans leurs familles le samedi et le dimanche, et que la plupart des Pères sont également absents ce jour-là. D'ailleurs, il devait, le soir, donner l'habit à cinq scolastiques. La cérémonie se fit très solennellement. Le P. Murphy fit l'instruction d'usage, et, avant de terminer, le T. R. Père fit lui-même une petite allocution en anglais. Il fut parfaitement compris de toute l'assistance, qui était assez nombreuse. Ce fut une agréable surprise, qui remplit de joie non seulement les jeunes élèves, mais la communauté entière. Le lendemain, un journal de la cité eut un mot d'éloges pour ce discours : « La prononciation et l'accentuation n'avaient, disait-il, rien laissé à désirer. »

**Pèlerinage de Saint-Antoine, à Troyhill. — M. l'abbé Mollinger.**

Le jour même de notre départ, il y eut, à Troyhill, affluence de pèlerins, venus de tous les États de l'Union. Là, en effet, se trouve un pèlerinage de Saint-Antoine de Padoue, déjà célèbre par nombre de miracles. Le matin même de la fête, une femme recouvra soudainement la parole, après plusieurs années d'un mutisme complet.

Ce pèlerinage, qui est en même temps paroisse, est desservi par un prêtre belge, M. l'abbé Mollinger. C'est un homme très éloquent et d'une foi vive. Nos Pères l'aident chaque dimanche, depuis bien des années déjà; il paraît les affectionner sincèrement, et il récompense largement leurs services. Il a une sainte manie : celle de recueillir toutes les reliques qu'il lui est possible de se procurer. Nous ne pensons pas qu'il y ait au monde aucune église contenant autant de ces précieux trésors que sa chapelle privée. On y compte au moins une dizaine de corps saints entiers; beaucoup de chefs, et des reliques insignes sans nombre toutes conservés dans des châsses et des reliquaires de grande richesse, rangés dans un ordre artistique parfait. M. l'abbé Mollinger prend soin de n'avoir que des reliques très authentiques.

Le R. P. Général chanta la messe, assisté par un Père Passioniste et moi. Le P. Murphy fit un très beau discours. Au dîner, le T. R. Père se trouvait au bout de la table; en Amérique, c'est la place d'honneur. Son fauteuil était comme perdu dans une forêt de palmiers. Par une attention délicate, l'aimable curé avait voulu ainsi lui rappeler son séjour prolongé dans les pays de la zone torride. Tous les ordres religieux, hormis les Bénédictins et les Liguoriens, y étaient représentés.

De retour à Pittsburgh, le T. R. Père fit ses adieux aux différentes catégories des membres de la communauté. Il était six heures du soir quand nous quittions nos confrères, pour ne plus nous arrêter que quelques heures à Baltimore, afin d'y célébrer la sainte messe et faire une visite à Son Eminence, à qui nous avons été annoncés. A New-York, nous n'avons guère eu que le temps de nous embarquer.

**Œuvre des Noirs. — Encyclique en leur faveur. — Congrégations qui s'en occupent.**

Le nombre des Noirs, en Amérique, est considérable. Dans plusieurs États du Sud, ils forment la majorité de la population. Or, jusqu'ici, dans la plupart des diocèses, on ne s'est pas assez préoccupé de leur évangélisation. Le troisième concile plénier de Baltimore l'a constaté avec douleur ; aussi les membres de ce concile ont-ils pris des résolutions très importantes à ce sujet.

Le Saint-Père lui-même, d'après ce que nous a dit Mgr Keane, prépare en ce moment une encyclique, qui doit être adressée aux évêques des États-Unis sur cette grave question. Cet acte pontifical arrivera fort à propos pour les encourager à mettre en pratique les résolutions du concile, et à redoubler de zèle pour une œuvre si belle aux yeux de la foi.

L'objection que l'on a faite souvent au T. R. Père, c'est que les efforts que l'on pourra tenter auprès des Noirs resteront stériles, attendu que la majeure partie d'entre-eux professe la religion protestante, et appartient notamment à la secte méthodiste. C'est là, sans doute, a-t-il répondu, un obstacle qui pourra rendre l'œuvre plus difficile et ses résultats moins prompts ; mais, vu l'expérience faite en d'autres pays, il pense qu'elle ne resterait pas sans fruits, partout où nous serions vraiment favorisés par NN. SS. les Évêques.

Les congrégations qui, jusqu'ici, se sont plus ou moins occupées de l'évangélisation des Noirs de l'Amérique sont les Bénédictins, les Jésuites et les Joséphites. Ceux-ci, encore très peu nombreux, ne se livrent à aucun autre ministère. Ils viennent même de fonder à Baltimore un séminaire pour les Noirs, composé actuellement d'une trentaine de sujets, dont trois seulement, déjà arrivés en philosophie, fréquentent le grand séminaire.

Il reste donc vaste, le champ à évangéliser et le moment semble venu pour nous d'en prendre notre part. En envoyant, du reste, quelques-uns de ses membres en Amérique, la pensée de la Maison-Mère a toujours été, conformément au désir exprimé dans ses lettres par notre V. Père, de venir en aide aux Noirs de ce vaste continent. Jusqu'ici, il est vrai, les circonstances ne nous ont guère permis de réaliser ce pieux désir



de notre saint Fondateur. Nous n'avons, en effet, qu'un petit commencement d'œuvre à Pittsburgh, consistant en une école, tenue par les Sœurs de la Miséricorde, et en une réunion d'adultes. Elle est due au zèle et à l'affection pour les Noirs du P. Mac Dermott. On peut dire que ce début est plein d'encouragement, et donne de vraies espérances pour l'avenir. Le P. Mac Dermott a profité de la visite du T. R. Père au cardinal Gibbons, pour lui parler de la création, à Pittsburgh, d'une chapelle spéciale pour les Noirs. Son Eminence a accueilli très favorablement cette idée, et a promis de faire tout ce qui serait en lui, pour aider à procurer les fonds nécessaires. Il se trouve précisément à Pittsburgh, une chapelle, appartenant à une secte *sans nom*, et qui est à vendre. On pourrait en faire l'acquisition pour 40 000 francs. Mgr Phelan, évêque de Pittsburgh, est lui-même très favorable à ce projet et a beaucoup encouragé nos Pères à en parler à Son Eminence, qui dispose des fonds destinés aux OEuvres des Noirs.

Ajoutons qu'une demoiselle *Drexel*, aussi riche que pieuse, et toute dévouée au salut de la race noire, nous donne, pour travailler à leur conversion, une maison à Philadelphie, et qu'elle assure un traitement aux deux missionnaires qui seront employés à cette œuvre. Le P. Mac Dermott sera le premier apôtre de la race noire, dans cette ville importante.

Dans sa visite à Mgr Ryan, archevêque de Philadelphie, le T. R. Père, comme il a été déjà dit, a tout arrangé pour cette fondation. L'œuvre de Pittsburgh ne sera point abandonnée par suite du départ du P. Mac Dermott : elle sera probablement confiée au zèle du P. Fitzgibbon, qui, lui aussi, a toujours manifesté un grand attrait pour les pauvres Noirs.

Puisse le saint Cœur de Marie bénir ces humbles débuts et développer ces œuvres si importantes pour le salut des âmes!

#### **Paroisses anglaises, allemandes, françaises et polonaises.**

Les paroisses irlandaises ou anglaises sont bien pourvues pour le spirituel, et ne sont guère exposées à être privées d'ouvriers évangéliques.

Les paroisses allemandes, sans manquer absolument de prêtres, n'en ont pas encore un nombre suffisant. C'est donc pourvoir au besoin d'âmes nécessiteuses que d'en accepter

quelques-unes. La population catholique allemande des États-Unis est d'ailleurs très bien disposée, et le ministère à remplir auprès d'elle sera toujours très fructueux.

Le besoin de prêtres est encore plus grand pour les Français que pour les Allemands.

Les Polonais, tous catholiques, sont en grand nombre en Amérique; ils forment des paroisses extrêmement populeuses; et le clergé de cette nationalité est très peu nombreux; ce sont donc, vraiment, des âmes plus ou moins abandonnées; et s'en occuper serait une des œuvres, entrant le plus dans les fins de la Congrégation, au moins pour le moment.

Mgr l'Évêque de Buffalo, le docteur Ryan, Lazariste, a demandé au T. R. Père s'il n'avait pas, dans la Congrégation, des sujets polonais. Il n'a qu'un seul prêtre de cette nationalité et il lui en faudrait au moins dix pour donner des soins religieux à ceux de sa ville épiscopale. Le cardinal Gibbons lui a aussi offert des paroisses polonaises, dans son diocèse, et Son Éminence a ajouté qu'elles seraient encore à notre disposition dans trois ou quatre ans.

Il n'est pas nécessaire de s'étendre davantage sur cette question, car il est évident que, parmi les populations blanches des États-Unis, la Polonaise est la plus nécessiteuse, la plus humble et peut-être la plus digne d'intérêt, à cause de ses malheurs, de ses vertus et de la vivacité de sa foi.

#### **Impressions au sujet des États-Unis.**

Avant de terminer ce récit, qu'on veuille bien me permettre de résumer en quelques mots les appréciations du Très Révérend Père sur l'Amérique.

Au point de vue religieux, ses impressions ont été consolantes. En effet, on ne croit pas généralement, en France, que la proportion des catholiques sincères et pratiquants soit aussi considérable aux États-Unis. Et, chose à remarquer, c'est dans les villes les plus importantes que cette proportion est plus grande.

Les églises sont généralement vastes, bien organisées et très bien tenues. Un certain nombre même figureraient avec honneur dans les plus beaux centres chrétiens du vieux Continent.

Le clergé, dans son ensemble, nous a paru excellent, il est plein de zèle, d'ardeur pour le bien et très hospitalier. Le plus

grand ennemi du catholicisme, dans ce pays, ce sont peut-être les écoles publiques. Mixtes quant aux sexes et aux croyances, la religion en est bannie et la morale n'y est point en honneur.

Au point de vue industriel, impossible de ne pas être émerveillé, en constatant les progrès admirables de l'industrie dans un pays encore si nouveau. Ce qui n'étonne pas moins le voyageur, c'est de voir tout ce qu'on y produit avec des installations parfois assez sommaires.

La Providence, d'ailleurs, s'est plu à accumuler dans le sol de cet immense continent toutes les richesses naturelles, et disons-le aussi, elle a donné à l'Américain le génie de les féconder.

L'Amérique est considérée comme la terre classique de la liberté. On croirait qu'elle y règne en maîtresse. Aussi le voyageur qui la visite est-il très étonné de rencontrer de si nombreuses restrictions à cette liberté.

En voyant cet immense pays sans armée permanente, on ne peut s'empêcher de songer à ce qu'il en adviendrait dans un cas d'invasion. On répond qu'alors tous les citoyens seraient soldats; mais, avec les armements si perfectionnés, avec la tactique si savante de notre époque, on se demande si des soldats improvisés du soir au lendemain seraient bien en mesure d'opposer une résistance efficace. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il serait bien difficile à une puissance belligérante de tenter un débarquement. L'Amérique a des fonds incalculables. Toutes ses caisses débordent. En un rien de temps, elle peut donc avoir une marine formidable.

Au point de vue social, Irlandais, Allemands, Polonais gardent leur nationalité et y demeurent très attachés, ainsi qu'à leur langue maternelle. Mais quiconque est né en Amérique est fier de se dire Américain, et l'anglais devient sa langue usuelle. Toutefois, il n'en est pas de même des Français du Canada et du nord des États-Unis, qui conservent davantage leur langue et leurs traditions.

**Retour. — Audition d'un phonographe. — Bonne traversée.**

Le steamer *la Bretagne*, sur lequel nous avons pris passage pour notre retour, était une petite ville flottante. Pas une place vide, ni en première, ni en seconde. La majeure partie des passagers étaient Américains. Nous avons eu d'excellents

rapports avec tous. Et tous, quelles que fussent, d'ailleurs, leurs croyances religieuses, se sont montrés envers nous pleins de respect et de bienveillance.

L'un d'eux, phonographe distingué, se rendait à l'Exposition pour faire admirer les progrès de cette science nouvelle. Il nous fit la gracieuseté de nous inviter, avec deux autres ecclésiastiques, à une séance privée dans sa cabine. Tout réussit à merveille. C'est étonnant de voir comment la phonographie reçoit, conserve et reproduit d'une manière parfaite la conversation, les discours des orateurs et les partitions les plus compliquées de la musique. C'est ainsi que le phonographe nous fit entendre, absolument comme si nous avions été présents à leur exécution, plusieurs morceaux de musique, joués à New-York quelques mois auparavant, par un corps de vingt-quatre musiciens. De même, sur sa prière, le T. R. Père prononça quelques paroles et, séance tenante, l'instrument les reproduisit plusieurs fois avec la plus grande netteté. Nous croyions réellement entendre le T. R. Père lui-même. C'étaient bien ses paroles, le timbre de sa voix et ses inflexions. Aujourd'hui, la puissance et la perfection de ces instruments sont telles qu'ils peuvent reproduire jusqu'à cinquante mille fois les sons qu'ils ont enregistrés. C'est, du moins, l'assurance que nous en a donnée ce savant Américain.

Pour compagnons de voyage, nous avions un vicaire de la cathédrale de Port-au-Prince, M. l'abbé Roger, et un Sulpicien du grand séminaire de Baltimore. Avec eux, nous avons vécu comme en communauté.

Bien que du même tonnage et de même forme, *la Bretagne* a une marche supérieure à celle de *la Gascogne*. Le temps a été vraiment magnifique. Un passager qui traversait l'Océan pour la quatre-vingtième fois, déclarait n'avoir jamais fait une aussi belle traversée. Aussi n'a-t-il pas été question, même un seul instant, du mal de mer pour nous.

Nous avons débarqué un dimanche à New-York. C'est encore un dimanche, le 23 juin, que nous débarquions au Havre : *Sit nomen Domini benedictum!*

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Suppression du collège de Langonnet, en vue d'y transférer une section du grand scolasticat. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** Rome. — Blackrock. — Rockwell. — **Nécrologie.** Décès : PP. Fuchs, Criqui, Renaud, Haas, F. Nazaire. — Notices : PP. Griffin, Taoc, Criqui, F. Nazaire. — **Nouvelles.** — **Avis.**

## MAISON-MÈRE

### SUPPRESSION DU COLLÈGE ET DU PETIT SCOLASTICAT

De Notre-Dame de Langonnet,

EN VUE D'Y TRANSFÉRER UNE SECTION DU GRAND SCOLASTICAT

Le dernier *Bulletin* de Notre-Dame de Langonnet laissait pressentir la suppression prochaine du collège établi dans cette communauté. La baisse progressive du nombre des élèves et la diminution plus grande encore qui devait naturellement résulter de la création d'écoles libres de Frères, avec cours de latin, dans les petites villes des environs, ne permettait guère, en effet, de consacrer à cette œuvre sans avenir, un personnel complet de professeurs.

D'une autre part, l'accroissement continu du nombre des grands scolastiques rendait de plus en plus insuffisants pour eux les bâtiments actuels de Chevilly. Après la translation du noviciat à Grignon, on avait placé la section des philosophes dans le local occupé précédemment par les novices. Mais ce ne pouvait

(1) A l'imprimerie, on a mis, par erreur, au dernier *Bulletin*, n° 30, une pagination spéciale, au lieu de continuer celle du n° précédent. Nous donnons néanmoins à celui-ci la pagination qu'il doit régulièrement avoir.

être là qu'une disposition provisoire; car ce local était absolument trop étroit pour les recevoir. Cette année, on avait déjà dû en loger bon nombre de divers côtés, dans les bâtiments servant aux Frères; et, à la rentrée prochaine, l'embarras allait être beaucoup plus grand encore, car on compte sur une augmentation assez notable de philosophes. Il fallait donc, nécessairement et sans retard, ou bien construire à grands frais, à Chevilly, ou bien chercher ailleurs un local convenable et suffisant.

Or, ce local, Langonnet l'offrait tout préparé, sans aucune dépense, et avec tous les avantages désirables pour une maison de formation, au point de vue même de l'économie. Il n'y avait qu'à supprimer le collège, et à transférer une section du grand scolasticat dans les bâtiments qui lui étaient affectés.

C'est la décision qu'a cru devoir prendre le Conseil général, dans sa réunion du 2 juillet.

Le petit scolasticat qui se trouvait adjoint au collège de Langonnet, doit, par suite, être lui-même supprimé; les aspirants qui le composent seront répartis entre les autres maisons.

A la rentrée prochaine, on se bornera à établir à Langonnet la philosophie; mais ensuite on y placera aussi la première année de théologie, la réunion de ces deux années étant nécessaire pour la transmission et le maintien des usages et des traditions.

---

## ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis, par décision du Conseil, en date du 2 juillet :

### AUX VŒUX PERPÉTUELS :

- Le P. DEHASENBERGHE, de la communauté de Beauvais ;
- Le P. NEVILLE, de la communauté de Blackrock ;
- Les PP. SUTTER et FEGER, de la Mission de Sierra-Léone ;
- Les PP. DISSARD, REEB et FERRÉ, de la Mission des Deux-Guinées ;
- Les PP. HELFER et DARDENNE, de la Mission du Zanguebar ;
- Les PP. HOUDÉ et BALL, de la Mission de Mayotte ;
- Le P. MICHEL Pierre, de la communauté de St-Pierre, Martinique ;
- Le P. DÉDIANNE, de la communauté de la Guadeloupe ;
- Les FF. UBALD et DIOSCORR, de la Mission des Deux-Guinées ;
- Le F. GONTRAN Meehan, de la communauté de Ballarat ;

## AUX VŒUX DE CINQ ANS .

Le P. GRÆLL, de la communauté de Castelnaudary ;  
 Le P. LEROUX, de la communauté de Blackrock ;  
 Le P. MONNIER, de la Mission des Deux-Guinées ;  
 Le P. ALLAIRE, de la Mission du Congo français ;  
 Les PP. BERNE et MICHON, de la cté de Saint-Pierre, Martinique ;  
 Les FF. ACHILLÉE, MEL, ALBEUS et ALBERT, de la cté de Blackrock ;  
 Le F. SIDOINE, de la Mission des Deux-Guinées ;  
 Le F. EUPHRASE, de la Mission du Congo français ;  
 Le F. ADRIANO, de la communauté de Landana, Bas-Congo ;  
 Le F. MAXIME Meyer, de la communauté de Huilla ;  
 Le F. ALMAQUE, de la communauté de la Basse-Terre, Guadeloupe ;

## A LA PROFESSION, A HUILLA :

Le F. LOURENÇO (Joao dos Dores Rozendo Naval), né le 21 septembre 1850, à Saint-Paul de Loanda.

## ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis, par le T. R. Père, à l'Oblation, au Saint-Cœur de Marie, le 13 juillet :

## AU GRAND SCOLASTICAT DE THEOLOGIE, MM.

LE PETITCORPS Louis, du d. de Vannes, p. rel. s. François-Xavier ;  
 PERRÉARD Cyrille, du dioc. d'Annecy, p. rel. s. François de Sales ;  
 BODO René, du dioc. de Quimper, pat. rel. saint Pierre-Claver ;  
 DELUZARCHE Antoine, du dioc. de Clermont, p. rel. s. Augustin ;  
 LE DÉAN Pierre, du dioc. de Vannes, pat. rel. saint Eugène ;  
 BERTHELOT Charles, du dioc. de Chartres, pat. rel. s. Augustin ;  
 TRISTAN Ange, du dioc. de Vannes, pat. rel. saint Similien ;

## AU GRAND SCOLASTICAT DE PHILOSOPHIE, MM. :

GRUFFAZ Louis-Antoine, du d. de Chambéry, p. r. s. Fr. de Sales ;  
 BOUCHER Hervé, du d. de Quimper, p. rel. s. François de Sales ;  
 CAMBIAIRE Pierre-Célestin, du dioc. de Rodez. p. rel. s. Amant ;  
 PHILIPPE Joseph, du d. de Chambéry, p. rel. s. François de Sales ;  
 RIBEYRE Antoine, du dioc. de Clermont, pat. rel. saint Joseph ;  
 LOSSERAND Émile, du dioc. d'Annecy, p. rel. s. François de Sales ;  
 CHAMEY Antoine, du dioc. d'Annecy, pat. rel. saint Pierre-Claver ;  
 ALLÈGRE Jean-Théodore, du d. de Clermont, p. r. s. Fr.-Xavier ;  
 THÉODOR-Antoine-Alexis-Emmanuel, d'Haïti, p. r. s. Alphonse.

# BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## COMMUNAUTÉ DE ROME

MAI 1887 — JUIN 1889

1. Jubilé pontifical. Part qu'y a prise le Séminaire français. — 2. Visite du T. R. Père et de plusieurs prélats. — 3. Objets de l'exposition vaticane donnés aux missions et envoyés par nous à tous les diocèses de France. — 4. Examens, concours, succès soutenus des élèves; piété, œuvres charitables. — 5. Vente de la maison de campagne d'Albano et villégiature en divers endroits. — 6. Achèvement des travaux de construction.

1. — Le *Bulletin* n'a pas à raconter les splendeurs du Jubilé sacerdotal de S. S. Léon XIII; mais nous devons dire cependant combien nous avons été heureux d'être les témoins des fêtes incomparables auxquelles il a donné lieu, et d'y représenter en quelque sorte la Congrégation tout entière. Autant que les occupations et les autres exigences de la vie de communauté nous l'ont permis, nous avons pris part aux principales cérémonies et fonctions religieuses, et assisté aux audiences et réceptions accordées notamment aux pèlerins français accourus aux pieds du Saint-Père, plus nombreux que les catholiques de tous les autres pays.

Mais là ne s'est pas bornée notre participation aux solennités de l'année jubilaire. La plupart des collèges ecclésiastiques de Rome ont célébré à cette occasion des séances littéraires et musicales en l'honneur du Saint-Père. Notre amour filial et notre dévouement à sa Personne sacrée nous portaient à suivre en cela l'exemple de nos aînés; mais l'état des constructions du séminaire nous a empêchés de réaliser ce désir. Nous nous en sommes dédommagés par des dons plus abondants pour le denier de Saint-Pierre et pour l'érection de la statue monumentale de saint Thomas, dans une des salles du Vatican, en souvenir de cet événement unique dans les fastes de la Papauté. Sous ce rapport, notre communauté était à la tête des séminaires et autres établissements d'instruction de la ville.

« Non contents de cette offrande commune, lit-on dans le n° 22 du *Bulletin de l'association entre les élèves du Séminaire français*, les collèges ecclésiastiques de Rome ont tenu à



honneur de témoigner, chacun par un don spécial, leurs sentiments et leur profonde vénération envers la personne de Léon XIII. Les recteurs des séminaires ont été admis, à cet effet, au Vatican, le 21 mars. Le R. P. Supérieur, accompagné d'une députation d'élèves, a été introduit immédiatement après la représentation du séminaire Pie. L'offrande et les dons qu'il a eu le bonheur de déposer aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ comprenaient : une somme de 5000 francs en or pour la messe jubilaire ; un beau calice en vermeil avec burettes ; un élégant médaillon encadrant une statue de la Sainte-Vierge, le tout en argent. A ces objets étaient joints un album richement relié aux armes du Saint-Père et artistiquement enluminé, renfermant, à la suite des signatures des directeurs et des élèves, une série de poésies françaises et latines composées par un élève du diocèse d'Amiens. Le Saint-Père daigna examiner chacun de ces dons, lut quelques strophes de la poésie latine et parut très sensible à ces marques de notre filial attachement.

« Quelques jours auparavant, le 3 mars, avait eu lieu, dans la vaste église de Saint-Charles au Corso, une académie polyglotte de poésie et de musique, dont les séminaires et les collèges de Rome avaient fait tous les frais. M. l'abbé Quiévreux y lut une de ses compositions intitulée : *la Fille aînée de l'Église, Nobilissima Gallorum gens.* — Nos musiciens ont figuré dans un chœur de plusieurs centaines d'exécutants, pour lesquels l'illustre maestro Capocci avait mis en musique trois hymnes de Mgr Bartolini. Plusieurs cardinaux et un grand nombre de personnages distingués assistaient à cette séance d'un caractère éminemment catholique. »

Quoique nous ayons décliné l'invitation venue de haut lieu de faire partie du comité de l'exposition vaticane, nous avons pu néanmoins rendre service à nos confrères des Missions qui y ont envoyé des objets de curiosité, en obtenant pour ces objets des places convenables. Malheureusement, leur arrivée un peu tardive à Rome et l'encombrement des locaux nous ont contraints de réunir dans une même vitrine, beaucoup trop étroite, les envois du Zanguebar, du Gabon et du Sénégal. De plus, la partie de l'exposition où on les a mis n'a été disposée et ouverte au public qu'au mois de mars ; ce qui n'a pas permis à nos confrères venus plus tôt de les voir et de les admirer. Ils figu-

reront, sans doute, pour la plupart, dans la galerie dite du Jubilé où seront conservés, dit-on, les objets qui n'ont pas été distribués, et qui offrent un intérêt spécial tant au point de vue de la richesse que de l'ethnographie et de l'art.

2. — L'année 1888 nous a naturellement amené un nombre exceptionnel d'hôtes et de visiteurs. Il aurait doublé, ou même triplé si nous avions eu plus de place. Il a fallu meubler à la hâte les chambres neuves pour répondre aux demandes les plus pressantes.

De toutes les visites dont nous avons été honorés en cette circonstance, la plus vivement appréciée de tous les membres de la communauté a été celle du T. R. P. Général, accompagné du P. Hubert et du P. Jules Brunetti, supérieur de Cellule. Bien que son passage au milieu de nous n'ait duré que quelques jours, et que Rome fût encombrée, il a pu toutefois satisfaire pleinement sa dévotion, s'approcher du Saint-Père, voir les cardinaux et les prélats auprès desquels l'appelaient des affaires importantes, recevoir en direction Pères, Frères et scolastiques, lier connaissance avec les cardinaux, évêques et autres hôtes du séminaire; faire aux élèves une conférence pleine de charmes, et enfin s'occuper activement des intérêts de la Congrégation. Nous n'ajouterons rien à ce trop court résumé, le T. R. Père lui-même ayant raconté les principales circonstances de son voyage, et le P. Hubert ayant écrit sur le même sujet une lettre publiée dans le *Bulletin* de février 1888.

Trois autres Pères sont venus à Rome à l'occasion du Jubilé : le P. Bosch, avec le pèlerinage bordelais de novembre 1887; le P. Gerrer, au mois de mai suivant; et le P. Tranquilli, pendant les grandes vacances. Inutile de dire que nous leur avons fait l'accueil le plus empressé et le plus fraternel.

En même temps que le T. R. Père, se trouvaient au Séminaire les deux cardinaux de Toulouse et de Reims et douze archevêques et évêques. Nous transcrivons à ce propos les lignes suivantes du *Bulletin de l'Association* déjà cité plus haut :

« Quelques mois après la réception du chapeau cardinalice par S. Em. Mgr Langénieux, en octobre 1887, le pèlerinage du Cercle catholique d'ouvriers inaugurerait la magnifique série des fêtes jubilaires et ramenait à Rome et à Santa-Chiara l'Eminentissime Archevêque de Reims, promoteur et président de cette

imposante manifestation. A la fin de ce second séjour, qui s'est prolongé jusqu'au 19 janvier, le prélat voulut bien nous faire ses adieux, dans un entretien plein de cordialité et d'abandon, où les conseils les plus autorisés se joignaient à l'expression des sentiments les plus bienveillants pour les directeurs et pour les élèves.

Sont descendus, en outre, à Santa-Chiara, pendant l'année qui vient de s'écouler, l'Éminentissime et vénérable cardinal Desprez, NN. SS. Laborde, évêque de Blois; Carmené, évêque de la Martinique; Picarda, vicaire apostolique de la Sénégambie; Gravel, évêque de Nicolet (Canada); Bécél, évêque de Vannes; Trégaro, évêque de Sééz; Baduel, évêque de Saint-Flour; Cœurret-Varin, évêque d'Agen; Delannoy, évêque d'Aire; Rougerie, évêque de Pamiers; Sebeaux, évêque d'Angoulême; Fonteneau, archevêque d'Alby; Marpot, évêque de Saint-Claude; Dannel, évêque d'Arras; Bonnet, évêque de Viviers; Fava, évêque de Grenoble; Dénéchaud, évêque de Tulle; de Briey, évêque de Meaux; accompagnés presque tous de leurs vicaires généraux ou de leurs secrétaires. Notre Séminaire n'avait pas encore reçu et ne recevra sans doute pas de longtemps une représentation aussi nombreuse et aussi imposante de l'épiscopat français. »

Les fêtes de jubilé nous ont aussi procuré la visite d'un certain nombre d'anciens élèves. Ils ont eu quelque peine à retrouver *Santa Chiara* dans les nouvelles constructions qui se poursuivent activement.

3. — Le Jubilé pontifical nous réservait une surprise d'un autre genre. Vers la mi-septembre 1888, un avis de la Secrétairerie d'État informait le P. Bricchet que le Saint-Père avait pensé à lui pour envoyer aux diocèses de France les dons qu'il leur destinait. Le P. Procureur, à peine de retour de Subiaco où la maladie l'avait retenu près de deux mois, s'empressa de se rendre au Vatican pour savoir, d'une manière plus précise, en quoi consistait la commission dont Sa Sainteté voulait bien le charger. On lui apprit qu'une partie notable des objets offerts au Pape, et exposés auparavant dans les salles du palais, venaient d'être mis à part pour les diocèses de France, et qu'on allait incessamment les transporter au Séminaire français, pour être de là expédiés à destination.

Ce nouveau témoignage de confiance de la part du Souverain

Pontife ne laissait pas de nous créer de vrais embarras, vu surtout la proximité de la rentrée, et l'espace étroit dont nous pouvions disposer. Pourtant, comment ne pas accéder aux désirs qui nous étaient manifestés? On se mit donc aussitôt en devoir de préparer les locaux les plus propres à recevoir les vases sacrés, linges et ornements que les voitures de la cour ne tardèrent pas à apporter au Séminaire; il fallait, en outre, des centaines de caisses. A cet effet, plusieurs ouvriers de la ville furent réquisitionnés. En peu de temps, tout fut emballé et confié aux commissionnaires, grâce à l'activité du P. Brichet, encore très souffrant, et au concours des autres membres de la communauté, notamment des scolastiques, qui consacrèrent volontiers à ce travail les derniers loisirs des vacances. On pense bien que la Congrégation ne fut pas oubliée dans la distribution des cadeaux provenant de l'exposition vaticane. Le Comité et la S. C. de la Propagande se sont montrés également généreux envers nous.

Il s'en faut de beaucoup, sans doute, que chaque Mission ait été traitée au gré de ses désirs et en proportion de ses besoins. Mais plusieurs expositions n'auraient pas suffi à satisfaire la moitié des demandes venues de tous les points du monde. Relativement, nous avons obtenu plus que bien d'autres Congrégations.

4. — Les cérémonies extraordinaires de ce temps de fête ont bien nui, dans une certaine mesure, au recueillement extérieur, à la régularité habituelle et au travail des études. Toutefois, la piété et la ferveur se sont maintenues dans le séminaire et se sont montrées d'une manière bien consolante pendant les mois de Saint Joseph, de la Très Sainte Vierge et du Sacré-Cœur. D'autre part, les succès des élèves aux examens et aux concours ne le cèdent en rien à ceux des années précédentes, comme en témoignent les palmarès de l'Université grégorienne et du séminaire romain de l'Apollinaire.

Voici le tableau des résultats obtenus en 1887 et 1888 :

**1887** : 11 médailles ; 81 diplômes, dont vingt-cinq de docteurs en philosophie, théologie et droit canon ; 27 de licenciés et 29 de bacheliers.

**1888** : 7 médailles ; 78 diplômes, dont 32 de docteurs, 30 de licenciés et 16 de bacheliers.

Le séminaire soutient ainsi vaillamment sa réputation et garde, pour les grades académiques, le premier rang parmi les établissements ecclésiastiques, dont les élèves fréquentent les cours du Collège romain et de l'Apollinaire.

L'application que ces succès supposent n'a pas ralenti le zèle des élèves pour les œuvres sérieuses établies dans la maison et, notamment, pour l'œuvre des catéchismes, en faveur des enfants pauvres et délaissés. Le nombre de ces enfants, presque entièrement déstitués de secours religieux, augmente, d'année en année, avec l'accroissement de la population urbaine et, surtout, avec le dépérissement de la foi et des mœurs. Chaque jour de congé, ainsi que les dimanches et fêtes, pendant la récréation de midi, on les réunit dans la chapelle, pour leur apprendre les premiers éléments de la doctrine chrétienne. Mais ils ne reçoivent pas seulement l'aumône de l'instruction. Pour les attirer en plus grand nombre et les rendre plus exacts aux catéchismes, on leur distribue, en outre, le dimanche surtout, de la nourriture et des vêtements.

Ces jours-là, longtemps avant l'ouverture des portes de la chapelle, on voit accourir des différents quartiers, et se grouper sur la petite place de Sainte-Claire, les décrotteurs, munis de leurs boîtes à cirage ; les marchands d'allumettes ; les ramoneurs, avec le fagot d'épines, etc., la plupart si peu vêtus, même en hiver, qu'ils ne laissent rien à envier aux négrillons d'Afrique. Si on les fait attendre quelques instants, ils frappent à coups redoublés contre la porte, et ne cessent le tapage au dehors qu'au moment où ils se précipitent avec fracas dans la nef de l'église. Il est intéressant de les entendre prier et chanter les cantiques populaires de France. Ils ne songent guère à épargner leur voix et à rechercher l'harmonie, surtout quand ils disent : *Ewiva Maria!* Le bien réalisé de la sorte n'est pas à dédaigner ; chaque année, on dispose pour la première communion plusieurs de ces pauvres abandonnés, sur lesquels le clergé des paroisses n'a pas d'action.

5. — En 1875, nous avons profité d'une excellente occasion pour acheter à bon compte une petite villa à Albano, appartenant au prince Rospigliosi. Cette villa devait nous servir de maison de campagne pour les petites et les grandes vacances. Pendant plus de dix ans, elle nous a effectivement rendu, à cet

égard, de réels services; mais la possession de cet immeuble ne laissait pas d'avoir des inconvénients. Aussi des offres avantageuses nous ayant été faites, nous nous décidâmes à la céder aux RR. PP. Jésuites, qui y ont établi leur noviciat de troisième an. Nous passons maintenant les grandes vacances tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Les trois années précédentes, nous avons été à Subiaco et à Riéti; cette année, nous comptons aller dans les environs de Pérouse. Dans ces sites variés, à une distance considérable de Rome, nous trouvons un air bien meilleur et d'intéressantes excursions, tant au point de vue de la piété que de l'histoire et de la science.

6. — La reconstruction de notre Séminaire est sur le point d'être achevée. La façade principale, sur la rue de Sainte-Claire, dégagée de ses échafaudages, présente, avec les quatre étages de quatorze fenêtres, un aspect imposant et vraiment monumental : les connaisseurs affirment que, de toutes les maisons élevées à Rome depuis 1870, et elles sont nombreuses, aucune ne la surpasse au point de vue architectural. L'effet sera plus remarquable encore, lorsque la façade de l'église, que l'on refait en ce moment, d'après le style du quinzième siècle, pour s'harmoniser avec le reste des constructions, sera découverte.

On y travaille activement, et tout fait prévoir qu'à la rentrée prochaine, le dernier ouvrier maçon aura quitté la maison. Il faut, du reste que, avec la fin du mois de septembre, nous soyons à même de donner l'hospitalité à quelques centaines d'ouvriers du grand pèlerinage organisé par les soins de M. Harmel, et aux anciens élèves, invités pour cette circonstance à une réunion fraternelle au berceau rajeuni et transformé de leur vie sacerdotale. Il restera sans doute, pour le courant de l'année prochaine, bien des aménagements à faire, notamment à la nouvelle bibliothèque; mais ils pourront être exécutés sans dérangement pour la communauté.

Le dernier jour du mois de mai, nous avons eu la joie d'installer dans une belle niche, qui fait face à la porte d'entrée du Séminaire, une magnifique statue du Cœur immaculé de Marie, en marbre blanc de Carrare. Elle est due au ciseau d'un habile artiste qui a mis près d'une année à la sculpter. Il a produit d'ailleurs une œuvre vraiment remarquable, unanimement admirée de tous ceux qui l'ont vue. Un élève s'est chargé de cou-

vrir seul les frais de ce travail, qui se sont élevés à la somme de 4,500 francs. Il ne nous reste plus qu'à élever la statue de saint Joseph au milieu de la grande cour. Une souscription est déjà ouverte dans ce but et a produit, en peu de temps, des résultats qui nous permettent d'espérer un succès complet.

## COMMUNAUTÉ DE BLACKROCK

JUILLET 1887 — JUILLET 1889

1. Personnel. Santé. — 2. Nouvelle fondation d'Australie. — 3. Collège. Nombre. Piété. — 4. Succès aux examens. — 5. Cours universitaires. Prix et grades obtenus. Observations. — 6. Admission d'élèves de Blackrock à de hauts emplois du Gouvernement. — 7. Scolasticat. Nombre. Oratoire spécial. — 8. Ministère. — 9. Jeux athlétiques. Visites du T. R. Père, de S. Em. Mgr Persico et d'autres prélats.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le personnel de la communauté a subi de notables changements. En septembre 1887, le P. Lemire recevait son obédience pour la communauté de Rockwell, où il allait prendre la direction du petit scolasticat, et le P. de Waubert, rentré en France, était envoyé à Castelnaudary. En septembre 1888, le P. Reffé, qui a si bien mérité de Blackrock, pendant vingt-quatre années de travaux, nous quittait pour la nouvelle mission d'Australie. Le T. R. Père lui donnait pour compagnon le P. Carroll Griffin, qui devait, hélas! peu de mois après son arrivée dans ce pays, rendre sa belle âme à Dieu. Pour raison de santé, Blackrock perdait aussi, cette même année, les PP. W. Healy et W. Quinn : le premier se rendait en Amérique, et le second rentrait à la Maison-Mère. Toutes ces pertes ont très sensiblement diminué notre personnel de Pères, malgré l'arrivée, en septembre 1887, du P. Herchenroder, et, en septembre 1888, du P. O'Brien.

La communauté des Frères n'a subi que peu de changements. En août 1888, le F. Gontran recevait son obédience pour Ballarat et, le 5 juin dernier, le bon Dieu rappelait à lui le saint F. Osmond Murphy, enlevé par un cancer aux entrailles. En mars 1889, le F. Achillée a passé de Rockwell à Blackrock. Relativement aux fonctions, le P. Brennan est préfet des études, au collège secondaire; le P. Carroll, préfet de discipline de la même catégorie; le P. Lee est chargé du scolasticat, et au

P. O'Toole, est confiée la direction du collège universitaire.

Depuis le dernier *Bulletin*, la santé de plusieurs membres de la Communauté a laissé beaucoup à désirer. Le R. P. Supérieur, par suite de grandes fatigues et de rhumatismes, a été assez sérieusement indisposé. Sur l'avis du docteur, il est rentré à la Maison-Mère. Depuis, sa santé s'est améliorée, et il a pu accompagner le T. R. Père Général, dans son voyage aux États-Unis d'Amérique. Le bon P. Herchenroder, en mai dernier, a souffert d'une sérieuse attaque de bronchite, qui l'a retenu au lit pendant environ six semaines. Il est maintenant rétabli et a pu reprendre ses occupations ordinaires.

2. — Il nous est agréable de mentionner ici que la fondation d'une nouvelle vice-province, en Australie, a été, pour nos communautés d'Irlande, un sujet de joie et de consolation. Les rapports les plus intimes, en effet, existent entre l'Irlande et la grande colonie australienne. De fait, la majeure et la meilleure partie de la population est irlandaise. Depuis longtemps, plusieurs évêques d'Australie désiraient vivement avoir, dans leurs diocèses, des Pères de notre Congrégation, et ils avaient fait des démarches en ce sens. Mgr Moore, surtout, évêque de Ballarat, fit au T. R. Père, lors de sa visite à Blackrock, les offres les plus séduisantes. Pour accepter cette œuvre, qui lui tenait tant à cœur, parce qu'elle lui rappelait les efforts et les souffrances de nos premiers missionnaires, en Australie, le T. R. Père dut demander à nos maisons d'Irlande de véritables sacrifices de personnel. Ces sacrifices, nous les avons faits généreusement.

Tous les Pères et Frères, partis pour Ballarat, ont appartenu à la vice-province. Leur départ eût été une véritable fête, si la pensée de la séparation et de l'éloignement dans un pays si lointain n'y eût mêlé un peu de tristesse. Les maîtres et les élèves ont accompagné les missionnaires jusqu'à la porte de la grande avenue du collège, leur prodiguant leurs acclamations et les témoignages de leur affectueux attachement. Nos vœux et nos prières les ont suivis durant leur voyage, et nous sommes heureux d'apprendre que cette nouvelle œuvre, essaimée par Blackrock, est en voie de succès. Que le Saint Cœur de Marie la protège et la bénisse!

3. — Le contre-coup de la crise agraire que traverse l'Irlande, depuis quelques années, s'est fait sentir par tout le pays, surtout



dans les établissements d'éducation. Par suite, le nombre des pensionnaires de notre école secondaire, comme c'est arrivé du reste dans tous les autres collèges du pays, a un peu diminué.

D'ailleurs, nous sommes heureux de constater que tous nos élèves sont animés du meilleur esprit. Ils se montrent foncièrement pieux, dociles et laborieux. Dans leurs rapports avec tous leurs maîtres, non seulement avec les Pères, mais avec les surveillants et les professeurs laïques, ils sont pleins de respect, de confiance et de cordialité,

Les concours entre les différents collèges du pays ne font que stimuler leur ardeur pour l'étude. Ils se croient engagés d'honneur à un travail opiniâtre, pour soutenir la vieille réputation de leur *Alma Mater*. Les professeurs, de leur côté, ne se ménagent point, et ils mettent tout en œuvre pour entretenir chez les enfants cet esprit de généreuse émulation.

Au travail nos enfants joignent une piété solide. Ils nous donnent, en effet, les plus grandes consolations au point de vue spirituel. La moitié d'entre eux font la communion hebdomadaire, la plupart des autres font la communion semi-mensuelle, et il n'y en a pas un seul qui reste un mois entier sans s'approcher des sacrements. Ils observent avec une dévotion particulière les sept dimanches de Saint-Joseph, les six dimanches de Saint-Louis de Gonzague et le premier vendredi de chaque mois.

Ces sentiments de piété sont entretenus en eux par de fréquentes instructions. Le P. Carroll, préfet de discipline, leur fait trois ou quatre conférences spirituelles, par semaine; il est aidé dans ce ministère par le P. Neville. Les dimanches et fêtes, le P. Ebenrecht leur donne une petite méditation sur le sujet du jour ou du temps. Il y a de plus deux Congrégations ou associations : l'une, des Enfants de Marie, pour les grands; l'autre des Saints-Anges, pour les petits; ces deux associations sont placées sous la direction du P. Neville, qui leur fait deux instructions par semaine.

Nous ne parlerons que pour mémoire des sermons prêchés chaque dimanche par les Pères, à tour de rôle, et des cours d'instruction religieuse, auxquels on a fait une large part, malgré les exigences d'un programme surchargé.

Les sentiments de piété, ainsi inculqués aux enfants d'une manière constante et régulière, leur font penser sérieusement

à leur vocation. Un grand nombre embrassent l'état ecclésiastique et quelques-uns entrent au Scolasticat. Ainsi, cette année, nous avons inscrit plusieurs d'entre eux au nombre des Scolastiques.

4. — Quant aux examens de l'*Intermediate*, c'est-à-dire aux grands examens du concours général, qui a lieu chaque année, entre tous les collèges d'Irlande, nos succès, grâce à Dieu, se sont maintenus au niveau des années précédentes.

Les résultats publiés au dernier *Bulletin* (juillet 1887) montrent que pour les deux années scolaires 1884-85 et 1885-86, nous avons gagné en prix, médailles et gratifications au collège, une somme de 34,765 fr.

Or, aux deux concours, qui ont eu lieu depuis cette époque, pour les années scolaires, 1886-87 et 1887-88, la somme totale gagnée par le collège est de 46,645 fr. Elle est ainsi répartie :

Années scolaires.	Prix gagnés.	Gratifications au collège.	Total.
1886-87	14,650 fr.	7,430	22,080 fr.
1887-88	15,600 fr.	8,140	23,740 fr.
6 médailles d'argent de 75 fr. et 3 d'or de 125 fr.			825 fr.
Total général. . . .			46,645 fr.

Le tableau suivant continue le résumé donné au dernier *Bulletin*, des succès du collège, depuis le commencement de ces examens généraux :

Années.	Grands Prix.	Autres Prix.	Médailles.	Argent gagné par les élèves.	Gratifications au collège.
1879 à 1886	136	260	40	135,925 fr.	66,515 fr.
1887	12	29	5	15,125 fr.	7,430 fr.
1888	11	24	4	15,950 fr.	8,140 fr.
Total. .	159	313	49	167,000 fr.	82,085 fr.

Le collège a donc réussi comme les années précédentes ; cependant, à cause de circonstances exceptionnelles, que nous mentionnons plus bas, au dernier concours de 1887-88, il n'a pas obtenu la première place. Décidés à l'emporter sur nous, à tout prix, les Pères Jésuites prirent l'an dernier une mesure radicale. Ils avaient en Irlande deux grands collèges : celui de Clongowes, dans le diocèse de Carlow, non loin de Dublin, et celui

de Tullabeg, au centre de l'Irlande, dans le diocèse de Meath. Ces deux établissements, réellement florissants, comptaient, le premier, 180 élèves, et le second, environ 150. Or, pour arriver à leur fin, ils ont supprimé celui de Tullabeg, et l'ont réuni, personnel et élèves, musées et bibliothèques, à leur collège de Clongowes. Cette fusion des deux grands établissements en un seul a fourni contre nous une telle majorité de candidats aux honneurs, et de compétiteurs de tout genre, que dans cette lutte, par trop inégale, aucune chance de victoire ne nous était laissée. Ajoutons que ces bons Pères ont, en outre, mis à contribution leurs différents externats d'Irlande, celui de Belvédère (Dublin), ceux de Galway et de Limerick, dont les élèves les plus intelligents ont été appelés comme boursiers et demi-boursiers à venir augmenter à Clongowes le nombre de leurs lauréats. Quoi qu'il en soit, et malgré cette coalition formidable, Black-rock n'a été dépassé que de quelques points.

5. — Au collège universitaire, placé maintenant sous la direction du P. O'Toole, le nombre des étudiants, malgré la difficulté des temps et la crise irlandaise, s'est non seulement bien maintenu, mais il a même augmenté. Comme d'habitude, ces jeunes gens qui suivent les cours supérieurs, préparatoires aux grades universitaires, aux professions libérales, aux écoles militaires, et aux hauts emplois du gouvernement, ont parfaitement réussi aux différents examens et concours qui ont eu lieu pendant ces deux dernières années.

Nous n'avons jamais parlé du fonctionnement des examens et de la collation des grades, dans l'université royale d'Irlande, à laquelle notre collège est affilié.

Après les études classiques, il faut, pour conquérir le grade de bachelier, qu'on désigne ordinairement par les majuscules B. A. (*bachelor of arts*), passer avec succès, d'année en année, quatre examens, dits d'immatriculation, de première année, de deuxième année, et du baccalauréat proprement dit. Ce dernier examen est appelé aussi *examen* du *grade* ou du *diplôme*. — Vient ensuite le grade de maître ès arts (*master of arts*, — désigné par les deux lettres M. A.) Ce grade correspond à la licence, en France.

L'Université royale, ayant été fondée en 1880, n'a eu des bacheliers qu'en 1884, et des *licenciés* qu'en 1885.

Voici le résultat de nos examens :

Examens	Années	Candidats admis	Honneurs	1 <sup>res</sup> places	2 <sup>mes</sup> places	Grands prix	Sommes gagnées
d'Immatriculation	De 1881 à 88	155	176	23	24	41	16.900 f.
de 1 <sup>re</sup> Année	De 1882 à 88	107	107	13	19	27	13.600 f.
de 2 <sup>me</sup> Année	De 1883 à 88	60	78	12	19	16	9.475 f.
du Baccalauréat	De 1884 à 88	29	23	5	9	9	7.400 f.
de Maître ès Arts	De 1885 à 88	7	2	3	»	1	12.500 f.
	Total	358	386	56	71	94	59.875 f.

Il faut y ajouter sept bourses ou grands prix spéciaux, appelés *Scholarships* (prix de *Scolarité*), chacun de 3750 fr. Ces bourses, d'une valeur totale de 26,250 fr., portent les sommes gagnées en prix, à un total général de 86,125 fr.

Le prix de 12,500 fr., mentionné plus haut, est le couronnement des études universitaires, le plus grand de tous les prix, et pour lequel concourent les seuls licenciés. Il est appelé *Studentship* ou prix d'étudiant.

Donc, depuis 1884, nous avons eu 29 bacheliers, dont 27 pour les lettres et les sciences, et 2, en *droit*, tandis que 7 ont passé la *licence*.

Pour compléter ce sujet, nous ajouterons deux observations : la première, c'est que le nombre de nos bacheliers eût été beaucoup plus considérable, si le certificat de première année n'était point suffisant pour ouvrir la porte aux professions libérales. Mais, comme il suffit, la plupart des élèves ne poussent pas leurs études jusqu'au baccalauréat. Ce certificat de première année, dans les universités anglaises, est considéré comme l'équivalent du diplôme de bachelier, des universités continentales. Les élèves s'en contentent.

Une autre observation : c'est que remporter, comme l'a fait le collègue, sept *Scholarships*, sur un nombre, d'ailleurs, assez limité de prix, c'était la part du lion. Ce succès, vraiment remarquable, nous suscita des jalousies puissantes, et le Sénat de l'Université Royale s'empressa de décider, au grand détriment

du collège, que les *seuls* sujets de Sa Majesté Britannique pourraient, désormais, prendre part aux grands concours, pour les langues modernes. C'est ainsi que, d'un trait de plume, MM. les sénateurs mettaient hors concours tous nos petits scolastiques français et allemands.

6. — Parmi les succès obtenus, ces deux dernières années 87 et 88, en dehors de la collation des grades universitaires, nous devons mentionner, en particulier, l'admission de l'un de nos élèves à l'école militaire de Woolwich, et le succès d'un autre au *Consular Service* ou service diplomatique, comme interprète au Japon.

En juin 1888, l'un de nos candidats, M. O'Neil, a subi avec honneur l'examen si difficile, dit de l'*Indian Service*, pour la haute administration des Indes, et au moment même où nous rédigeons ce *Bulletin*, une dépêche, adressée au P. O'Toole, nous annonce un nouveau succès pour la même administration, celui de M. Mathieu Murphy. Cet élève avait subi ses examens à Londres, en juin dernier. C'est le cinquième candidat que nous avons fait recevoir. Aucun autre collège d'Irlande n'a réussi à faire admettre un seul candidat à cet examen.

Aux examens des avoués (*Attorneys apprenticeship*), un candidat de notre collège a obtenu la première place sur 72 concurrents. Deux autres, la troisième et la cinquième sur 34. Trois ont obtenu, aux mêmes examens, des médailles d'or; deux, des médailles d'argent; et un autre, un grand prix d'argent, en valeur.

Enfin, nous mentionnerons le succès de M. Patrice Kelly, qui a été reçu d'emblée le *premier* à un concours pour la place d'inspecteur des écoles de l'État. Cette position est très enviée, car les émoluments en sont considérables, soit 10,000 fr. dès la première année, avec augmentation successive. Un tel succès est un grand honneur pour le collège et le candidat, à cause de la difficulté de cet examen qui embrasse toutes les branches d'enseignement; sa durée est de vingt-quatre jours. La plupart des concurrents ont déjà passé leur baccalauréat, voire même la licence. Le lauréat a surtout brillé pour les sciences et a obtenu la première place en six matières. M. Kelly est un jeune homme d'une grande piété, très attaché à la maison, et exerçant une influence bien méritée sur ses condisciples, dont il était le modèle, et même l'arbitre, dans leurs petits différends.

Ce succès a eu un très grand retentissement, car M. Kelly est une véritable célébrité. Il est connu pour son agilité prodigieuse, non seulement dans le Royaume-Uni, mais encore en Amérique. Pour les courses et les sauts athlétiques, c'est le grand champion des Iles-Britanniques. Pour lui trouver un rival, il a fallu qu'on traversât l'Océan, et qu'on fit venir un athlète des Etats-Unis.

Il y a deux ans, à Tralee, dans le sud de l'Irlande, il y eut, devant une foule immense, grand concours entre les deux rivaux, pour *le saut en hauteur*. Il n'y eut ni vainqueur, ni vaincu : les deux athlètes atteignirent *six pieds, deux pouces et demi*, sans pouvoir se dépasser. A cette occasion, tous les journaux illustrés ont reproduit sa photographie, avec cette inscription : *M. Kelly, étudiant de l'université de Blackrock, champion des Iles-Britanniques.*

Nous ne terminerons point ce paragraphe sans enregistrer ici les protestations réitérées de Mgr Walsh, archevêque de Dublin. Sa Grandeur, en effet, ne cesse de s'élever publiquement et toutes les fois que les circonstances lui en fournissent l'occasion, contre une double injustice dont nous sommes les principales victimes : C'est, d'abord, la dotation de 300,000 francs par an, octroyée par le gouvernement à chacun des trois collèges de la Reine, de Cork, de Galway et de Belfast, et celle faite par le Sénat de l'Université royale au collège des Jésuites de Dublin, dont les professeurs sont largement rétribués, tandis que leur rival redouté, Blackrock, dont les succès sont frappants, ne reçoit pas même un centime.

Le docteur Walsh trouve aussi, avec raison, que le système d'examen, pour les grades universitaires et les grands prix, est une véritable *iniquité*. En effet, les examinateurs permanents, pour tous les candidats, ne sont autres que les professeurs si bien rétribués des quatre écoles universitaires précitées. Pour toutes les matières, et dans tous les examens, ils ont à examiner leurs propres élèves et les nôtres, et à décider des mérites relatifs des uns des autres. Quelle justice pourrait-on jamais espérer d'un tel tribunal? Tant que ne sera pas établi un jury d'examen indépendant et impartial pour tous les candidats, nous aurons à concourir, comme actuellement, dans les conditions les plus défavorables.

C'est contre ce double grief que protesta de nouveau, avec

force, Mgr l'Archevêque de Dublin, quand il conduisit au collège, en octobre 1887, S. Exc. Mgr Persico, légat du Saint-Siège, en Irlande. Ce discours magistral eut alors un grand retentissement. Rien, cependant, ne fut changé. Le bon Dieu, de son côté, continue de nous bénir. La confiance des élèves et des parents nous est acquise, et nous avons, cette année, au château, des étudiants aussi nombreux que nos bâtiments peuvent raisonnablement en contenir.

7. — Depuis le dernier *Bulletin*, le nombre de nos petits scolastiques a sensiblement augmenté. Il n'était que de 40 en 1887, et il atteint actuellement celui de 71, dont 42 titulaires et 29 postulants. C'est, nous croyons, le plus nombreux de tous nos petits scolasticats. Pendant ces deux dernières années, cinq cérémonies d'oblation ont successivement donné à Dieu, dans la congrégation, 34 scolastiques titulaires. Tous semblent animés d'excellentes dispositions, et, sous le rapport des études, nous sommes heureux de constater que plusieurs d'entre eux figurent avec honneur à la tête de leurs classes.

Quelques améliorations locales, assez notables, de nature à favoriser l'ordre, la piété, et une plus grande régularité, ont été faites dernièrement. Il suffit de mentionner ici l'érection d'une chapelle ou plutôt la transformation en chapelle de l'une des plus belles salles du scolasticat. C'est là une faveur bien précieuse. Pour s'acquitter, en effet, des exercices de règle, les jeunes aspirants n'ont plus besoin de sortir de l'enceinte de leur catégorie. Ils ont le bonheur et l'avantage de posséder, maintenant, au milieu d'eux, leur propre oratoire, dans lequel Notre-Seigneur descend chaque jour et où il a daigné établir sa demeure, pour y recevoir les adorations et les vœux de ses enfants de prédilection.

C'est le Très Révérend Père lui-même qui a béni et inauguré ce nouveau sanctuaire, en y célébrant, le premier, lors de sa visite, le saint sacrifice de la messe. Le calice qui a servi, en cette occasion, est un vase sacré de grand prix : il a, en effet, coûté plus d'un millier de francs ; — valeur des médailles d'or et d'argent, gagnées par nos scolastiques titulaires au concours publics annuels, de 1880 à 1889. — Ainsi que le porte l'inscription, gravée sur le pied du calice, c'est la consécration à Dieu des succès littéraires de notre scolasticat ; c'est l'offrande pieuse

et dévouée faite au Seigneur par nos jeunes lévites, se faisant ainsi les imitateurs des vieillards de l'Apocalypse, qui déposent leurs couronnes au pied du trône de l'Agneau : *Et mittebant coronas suas ante thronum.* (Ap. iv, 10.)

8. — Les retraites annuelles du commencement de l'année ont été prêchées, la première (octobre 1887) par un Père Dominicain, et la deuxième (octobre 1888) par un Rédemptoriste. Ces retraites produisent toujours le plus grand bien parmi les élèves qui suivent tous les exercices avec intérêt et se montrent vraiment édifiants.

Les exercices de première communion ont été dirigés par le P. Ebenrecht, comme d'habitude.

Nous avons chaque année de belles processions pour la Fête-Dieu et pour la saint Patrice, la fête nationale de l'Irlande.

Notre ministère se borne presque exclusivement à nos enfants. Cependant les Pères sont souvent appelés à remplacer pour la sainte messe et aider, pour les confessions, les prêtres de la paroisse et des environs. Le R. P. Supérieur est chargé de la direction des Sœurs de Saint-Joseph de Mount-Sackville, et le P. Hyland dit la messe et prêche chaque dimanche dans un couvent des Dames du Sacré-Cœur.

Pendant les vacances, quelques Pères ont prêché des retraites annuelles dans des communautés et des adorations dans les paroisses. Les PP. Ebenrecht, Hyland et Lee ont surtout été occupés à ce ministère. Une de ces retraites a été prêchée par le P. Hyland, pendant le voyage qu'il a fait en Écosse et en Angleterre pour les intérêts de la Sainte-Enfance, dont il est le directeur général, en Irlande. Le P. Lee, outre plusieurs retraites, a donné, dans la ville de Cork, un sermon de charité.

9. — Notre dernier *Bulletin* a donné quelques détails sur les jeux nationaux de l'Irlande. Nous disions que, en 1887, on avait établi un concours de *Foot-ball* (jeu de ballon), entre les jeunes gens des collèges, âgés de moins de dix-huit ans. Nous avons depuis toujours remporté la victoire; et, cette année-ci, le jeu de nos élèves a été plus brillant que jamais. Néanmoins, il nous est arrivé un fâcheux contre-temps. Nos adversaires, après la deuxième partie, ont protesté, disant que quelques-uns de nos joueurs devaient avoir dépassé l'âge fixé. On fit une enquête et on découvrit, pour l'un d'eux, une erreur d'âge de six jours.



Par suite d'une inscription fautive, le registre du collège donnait le 24 novembre comme son jour de naissance; mais le registre légal l'avait inscrit au 24 octobre. Or, le 1<sup>er</sup> novembre était la limite d'âge.

Pour cette raison, le comité nous exclut du concours. Aussitôt, de tous côtés, les journaux, tant protestants que catholiques, se récrièrent et blâmèrent d'une manière très vive la conduite du comité. Les plus modérés disaient que les membres du comité avaient appliqué avec la plus grande rigueur les termes de la loi, sans tenir compte des circonstances et de la bonne foi évidente, qui auraient dû être prises en considération. Il s'agissait, en effet, d'une simple inadvertance, basée sur le registre consulté; l'erreur n'était que de six jours, et le succès avait été tellement écrasant que la présence de cet élève hors d'âge semblait tout à fait inutile.

Malgré cette clameur des journaux, le verdict fut maintenu; mais plusieurs collègues, qui prenaient part au concours, s'empressèrent de nous témoigner leur regret et leur sympathie avec l'expression de leur mécontentement envers le comité. La perte de ce prix a été compensée par le gain d'un autre prix du même genre; car cette année, on a également établi un concours de *Foot-ball* pour les jeunes gens plus âgés, et, cette fois, la victoire nous est restée sans conteste, avec les plus grands éloges dans les journaux.

Quant aux *sports* annuels, que nous avons eus sur notre pelouse de récréation, ils ont été très beaux; nous avons été favorisés par un temps splendide. Nos visiteurs étaient très nombreux. Ils se sont retirés enchantés de la fête et du bon accueil qu'on leur a fait. Nous avons appris que partout ensuite ils ont fait l'éloge de Blackrock, louant en particulier la bonne tenue des enfants et leur air de santé.

Un grand nombre d'ecclésiastiques et de parents des élèves sont venus, à cette occasion, nous honorer de leur présence. Mgr Walsh nous avait promis de venir lui-même distribuer les récompenses; mais des affaires importantes l'en ont empêché au dernier moment, et il nous a exprimé son regret de ne pouvoir tenir sa promesse.

7. — Parmi les visiteurs les plus distingués, citons d'abord notre bien-aimé Père Général. C'était la seconde fois qu'il nous

était donné de le posséder au milieu de nous. Sa première visite avait eu lieu, en juin 1883. Cette fois, il nous arrivait, accompagné du P. Guyot, le 25 mai 1888. Entre les deux visites, il y avait donc cinq années d'intervalle. Son arrivée a causé la plus grande joie, non seulement à toute la communauté, mais aussi aux élèves, qui tous ne cessaient de louer la paternelle bonté du *Général*, comme ils l'appelaient entre eux. Les plus jeunes étaient surtout ravis du speech anglais, fait par le T. R. Père; ils le considéraient comme leur étant tout spécialement adressé, les grands étant supposés comprendre suffisamment le français. Nous ne nous arrêterons pas à décrire la brillante réception faite à l'auguste visiteur; il nous suffira de dire que les fêtes, en son honneur, ont eu non moins d'éclat, que lors de son premier voyage.

Nos confrères ont appris, sans doute, la présence dans ce pays, pendant plusieurs mois, d'un légat du Saint-Siège, Son Exc. Mgr Persico, archevêque de Damiette. Notre collègue a été deux fois honoré de la présence de cet éminent prélat. Conduit par Mgr l'Archevêque de Dublin, il nous fit une courte visite, dès le second jour de son arrivée, mais sa réception solennelle eut lieu le 25 octobre 1887. Mgr l'Archevêque de Dublin le présenta d'abord aux élèves de notre école universitaire, portant les robes et les insignes de leurs différents grades. C'est en cette occasion que Mgr Walsh fit le discours magistral dont il est parlé plus haut, prenant de nouveau en mains les intérêts et la défense de notre collègue. Son Excellence parla dans le même sens, et exprima l'espoir que bientôt le gouvernement de Sa Majesté et le Sénat de l'Université royale nous feraient justice. Dans un second discours aux élèves du collège secondaire, il félicita les collégiens de leurs brillants succès aux concours annuels, et leur donna les meilleurs encouragements. Mgr l'Archevêque, avec Mgr Donnelly, auxiliaire de Dublin, le doyen du diocèse, avec huit ou dix chanoines, les provinciaux d'ordre et l'élite du clergé de l'archidiocèse assistaient à cette fête. Au toast, proposé par le P. Supérieur, Son Exc. Mgr Persico répondit en faisant le plus bel éloge de la Congrégation, de ses œuvres, du collège de Blackrock et de notre séminaire de Rome, dont il connaît très bien les Pères, a-t-il dit. Une retraite aux flambeaux, organisée spontanément par les élèves, termina cette belle journée.

Une troisième visite archiépiscopale fut celle que nous fit le D<sup>r</sup> Croke, archevêque de Cashel. Sa Grandeur, qui est toujours si bonne pour nous, eut une longue conversation avec nos Pères réunis. C'était vraiment un ami causant gaiement avec ses amis. Le bon P. Botrel, qui avait entrepris le portrait de Sa Grandeur, a réussi à merveille. Au jugement de tous, la ressemblance est frappante, et le D<sup>r</sup> Croke est enchanté de ce vrai travail d'artiste.

Enfin, nous avons été honorés de la visite de plusieurs autres prélats, venant soit d'Australie, soit du Canada et des États-Unis. Tous nous ont exprimé leur haute satisfaction. Puisse le Saint-Cœur de Marie continuer de bénir nos travaux!

---

## COMMUNAUTÉ DE ROCKWELL

JUILLET 1887 — JUILLET 1889

1. Personnel. — 2. Mgr Persico. — 3. Visite du T. R. Père. — 4. Collège.  
5. Scolasticat.

1. — En 1887, le personnel de Rockwell se composait de six Pères, savoir : les PP. Gœpfert, supérieur; Ott, Cotter, Healy Laurent, Lemire et Kelly; de 22 Frères et de 6 grands scolastiques professeurs ou surveillants. En 1888, le P. Lemire nous quittait pour l'Australie, et était remplacé par le P. Leininger, nouveau profès, qui devait lui-même, quelques mois après, partir aussi pour Ballarat. En février 1889, nous arrivait le P. Limbour, qui maintenant remplace le P. Gœpfert à la tête de la Communauté. Plusieurs Frères nous ont aussi quittés : le F. Tobin, pour Gambie; le F. Palémon, pour la Maison-Mère; les FF. Aloysius et Achillée, pour Blackrock.

2. — Le 31 août 1887, la communauté de Rockwell a été honorée de la visite de Mgr Persico, archevêque de Damiette, délégué apostolique pour les affaires d'Irlande. Son Excellence était accompagnée de Mgr Croke, archevêque de Cashel; du P. Gualdi, secrétaire de la Délégation, et de plusieurs notabilités ecclésiastiques du diocèse. Au son de la cloche, la communauté se réunit au parloir, et le P. Supérieur adresse à ses illustres hôtes un compliment de bienvenue. Son Excellence nous donne à tous son anneau à baiser, avec une bien affectueuse bénédic-

tion. Puis on se rend à la chapelle et, après une courte adoration, on passe en visite les salles du collège et notre belle colline de Rockwell. Les élèves étaient absents, puisque nous étions en vacances; en moins d'une heure tout fut terminé, et nos illustres hôtes reprenaient le chemin de Cashel.

3. — Le 2 juin, le T. R. Père, qui avait déjà visité nos communautés d'Irlande peu de temps après son élection au généralat, nous a honorés d'une nouvelle visite, qui devait être féconde en résultats pour Rockwell. Le T. R. Père était accompagné du R. P. Huvéty's, provincial, et du P. Guyot, dont les connaissances agronomiques allaient être mises à contribution dans l'étude des questions intéressant nos exploitations.

Dès le premier jour, le T. R. Père a tenu à présenter ses devoirs à Mgr Croke, archevêque de Cashel, résidant à Thurles, qui lui a fait l'accueil le plus empressé. Là, se trouvait, en même temps, Mgr Cleary, évêque de Kingston, au Canada, qui vient d'être élu évêque de Waterford, au mois de juin dernier. Après les réceptions officielles, ou plutôt de famille, de la communauté des Pères et des Frères, au grand parloir, des élèves en leur salle d'études, et des scolastiques en leur salle du scolasticat, le T. R. Père et ses collaborateurs se sont mis avec une grande ardeur au travail et à l'étude des questions qui intéressent notre communauté et ses œuvres. On a parcouru en tous sens les champs et les propriétés, examiné les fermes et leurs dépendances, les méthodes culturales et les animaux. Puis on a tenu divers conseils où étaient appelés, avec les Pères, les Frères chargés des spécialités de travaux; enfin, nous avons eu le chapitre de la communauté, la direction particulière des Pères et des Frères auprès du T. R. Père. Puis, comme conclusion, des décisions ont été prises, des observations faites, des sujets laissés encore à l'étude, suivant les circonstances; les cœurs ont été tous confortés dans le bien, les âmes soulagées, les volontés et les courages ranimés. Après avoir passé neuf jours avec nous, le T. R. Père nous a quittés, accompagné non seulement des *cheers* des élèves (trois salves de hourras frénétiques, tels que des poitrines irlandaises seules savent en proférer), mais encore des bénédictions de toute la communauté.

4. — Parmi les mesures prises pour alléger les charges de l'établissement, il en est une qui nous a été aussi pénible qu'au

T. R. Père lui-même, c'est la suppression temporaire du scolasticat de Rockwell, jadis si florissant. Fort heureusement, cette mesure, ainsi qu'il a été formellement stipulé, n'est que temporaire. Elle a eu un résultat fâcheux au point de vue des études. Comme partout, les scolastiques étaient nos meilleurs élèves, nos troupes d'élite dans les joutes académiques, nos lauréats dans les examens et concours généraux. Privés de ces *entraîneurs* vaillants, nos collégiens ont senti fléchir leur ardeur au travail, les classes se sont dépeuplées, et nous n'avons pu conserver notre premier rang parmi les collèges d'Irlande.

Les bâtiments du scolasticat sont encore là inoccupés, et attendent le retour de leurs hôtes regrettés. En attendant, ils servent, pendant les vacances, aux scolastiques de Blackrock.

5. — La crise agricole et sociale que nous traversons a particulièrement affecté Rockwell. D'autres épreuves sont venues nous affliger. En 1886, un élève, James Holland, tombait mort après une course forcée, au milieu de nos sports athlétiques. En 1888, un autre élève, Patrick Mac-Mahon, se noyait dans le lac, au milieu d'un bain général. On peut juger de notre consternation, et aussi de l'impression fâcheuse produite par de pareils accidents sur les familles. Pour relever un peu notre situation, nous comptons sur le Sacré-Cœur de Jésus, dont la dévotion est toujours fervente dans la maison, sur Notre-Dame de Rockwell, notre patronne, sur saint Joseph, et aussi sur l'appui de la Maison-Mère, qui ne négligera rien pour assurer l'avenir de Rockwell, ce superbe domaine du beau pays d'Irlande.

---

## NÉCROLOGIE



Dans le courant de ce mois, la Congrégation a été bien éprouvée dans son personnel. Nous avons reçu, en effet, l'annonce de cinq décès. Les chers confrères que nous avons eu la douleur de perdre sont les suivants :

1° Le P. Sébastien Fuchs, décédé le 30 mai à Bata (Guinée), par suite de fièvre;

2° Le P. François Criqui, décédé à Chevilly, le 8 juillet, par suite de phtisie;

3° Le F. Nazaire Christien, décédé le même jour, à Notre-Dame de Langonnet, par suite de la même maladie;

4° Le P. Désiré Renaud, décédé le 19 juillet à Épinal, par suite d'un accès de goutte;

5° Le P. Jacques Haas, de la Mission de Sierra Leone, décédé à Ems, dans sa famille, le 24 juillet, par suite de phtisie.

Nous donnons ci-après les notices des PP. Griffin, Taoc, Criqui et du F. Nazaire.

---

### LE P. CARROL GRIFFIN

DÉCÉDÉ A MARYBOROUGH (AUSTRALIE), LE 14 MARS 1889

Le P. Carrol Griffin était le plus jeune frère des quatre Pères de ce nom, qui, nés d'une famille pieuse et bénie, se sont consacrés à Dieu dans notre Congrégation.

Né à Ballyclough, comté de Limerick (Irlande), le 13 septembre 1859, le jeune Carrol n'avait pas encore onze ans, quand, le 13 août 1870, il fut admis au postulat de Blackrock. Des circonstances providentielles avaient, pour ainsi dire, forcé les Supérieurs à recevoir ce trop jeune aspirant. C'était pour lui une grâce toute spéciale, qui le mettait à l'abri de tout souffle contagieux; et, d'un caractère assez léger, doué d'une très grande sensibilité, il avait peut-être besoin, plus que tout autre, d'une formation précoce. A l'ombre du sanctuaire, et sous l'égide de la vie religieuse, il resta toujours innocent, bon, obéissant et attaché à Dieu. Pourtant, son postulat fut pénible, et les épreuves ne lui firent point défaut. Une fois, il fut placé à la cuisine pendant plusieurs jours, pour y aider les Frères. Dans une autre circonstance, son directeur alla jusqu'à le rendre à sa famille. Carrol était trop attaché à sa vocation pour y renoncer : rien de plus touchant que l'humilité persévérante avec laquelle il demanda et obtint la faveur de son retour. Dès ce moment, la grâce l'emporta dans son âme, et sous sa divine influence, il devint peu à peu ce scolastique doux et humble, plein de piété, de gratitude envers Dieu et la Congrégation, qu'on a connu successivement à Blackrock, où il passa douze ans, puis au grand scolasticat et enfin au noviciat.

Toutes ses lettres sont pleines de ces sentiments d'entier dévouement et d'attachement sincère à Dieu, à la Congrégation et à ses supérieurs. Dans sa demande d'admission à la profession, le 12 juillet 1887, il s'exprimait en ces termes :

Je crois pouvoir dire, en toute vérité, que j'aime la Congrégation comme ma mère et comme la source de ce que j'ai de plus cher au monde : ma vocation et ma vie sacerdotale, religieuse et apostolique. Je me remets complètement, de jugement et de volonté, entre vos mains, mon T. R. Père, pour mon avenir. La Providence, qui m'a guidé jusqu'à ce jour, m'indique clairement qu'elle a droit à cet entier abandon de tout moi-même. J'ai la filiale confiance que ma bonne Mère, la Bienheureuse Vierge Marie, couronnera, par la profession religieuse, dans la Congrégation, toutes les grâces précieuses qu'elle m'a obtenues jusqu'à ce jour.

Le 28 août 1878, il faisait sa profession religieuse. On prévoyait, hélas ! que ses jours étaient comptés, et que, pour lui, se réaliseraient les paroles de nos saintes Ecritures : *Consummatus in brevi*, etc. Dans une pensée toute paternelle, le T. R. Père l'attacha à la communauté de Blackrock, où il pourrait respirer l'air natal. Ce fut pour lui une année de souffrances corporelles et de faiblesse inquiétante. Les médecins pensèrent que le climat de l'Australie lui rendrait ses forces. Il reçut donc son obéissance pour la nouvelle fondation de Ballarat, où il arriva le 10 novembre 1888.

Malheureusement, le climat ne lui fut pas favorable.

Depuis son arrivée en Australie, écrivait le P. Lemire au T. R. Père, la santé du pauvre P. Griffin s'est affaiblie de jour en jour. Le climat de Ballarat étant trop variable et trop froid, le médecin conseilla de l'envoyer à Maryborough. Le cher Père ne put y célébrer la messe qu'une seule fois, le dimanche 10 février, fête du Saint-Cœur de Marie, refuge des pécheurs. Le 18, il se leva pour la dernière fois, et depuis lors il ne quitta plus le lit.

Le dimanche 9 mars, son état devint alarmant. Vers 10 heures du soir, je lui donnai les derniers sacrements, qu'il reçut avec pleine connaissance et le plus grand calme ; puis il prononça ses vœux perpétuels et me pria de vous dire, mon Très Révérend Père, qu'il était très heureux de mourir dans la Congrégation et là où l'obéissance l'avait appelé. Il eut encore quelques crises les jours suivants, et le soir à la même heure. Enfin le jeudi 14 mars, vers 10 heures du matin, l'agonie commença : elle fut pénible et continua toute la

journée; le soir, vers 8 heures, le malade devint très calme, sa respiration s'affaiblit de plus en plus, et il s'éteignit doucement et sans souffrance apparente, à 8 heures 45.

Pendant la journée du vendredi, le corps de notre cher défunt fut exposé dans le parloir, et bon nombre de catholiques vinrent réciter les dernières prières devant les restes du premier prêtre mort à Maryborough. Le samedi, à 11 heures, le P. Reffé chanta la messe de *Requiem*. La besogne de ce jour, veille du dimanche, ne permit point au clergé d'assister aux funérailles, mais la population catholique accourut en foule et se montra pleine de sympathie. (Lettre du 19 mars 1889)

Nous ne pouvons l'appeler une victime. — C'est une oblation pure, faite au Seigneur, par la nouvelle Mission. Du haut du ciel il priera pour elle, pour la Congrégation et ses Supérieurs, pour ses confrères qu'il aimait tant; et du Cœur de Jésus auquel il avait une si grande dévotion, il fera tomber une bénédiction spéciale sur Blackrock et Ballarat. — R. I. P.

---

### LE P. TAOC

DÉCÉDÉ A LA MARTINIQUE LE 20 JUIN 1889

Le P. Auguste-Toussaint Taoc naquit à Brest le 23 décembre 1852. Privé des soins maternels dès l'âge de huit ans, il fut adopté par une tante, directrice de l'asile des Enfants de Marie, à Brest, qui lui fit faire sa première communion, et le mit en rapport avec le P. de Bengy, massacré plus tard, sous la Commune, et alors supérieur de la résidence des Jésuites du Finistère. Vers la fin de 1869, ce bon Père le fit entrer au collège de Vannes, qu'il quitta en 1872, pour aller au petit séminaire de Nantes.

Le passage du P. Horner dans cet établissement lui donna l'occasion de connaître notre Congrégation, et les conseils de son directeur le déterminèrent à y entrer. Il fut admis, le 27 avril 1874, au grand scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, et placé en première année de théologie. Il eut le bonheur d'y passer trois heureuses années, sans difficulté ni épreuve, et il en fut de même de son noviciat au Saint-Cœur de Marie.

« Ces quatre années de probation, dit-il lui-même dans sa lettre de demande pour la profession, n'ont fait que m'affermir



de plus en plus dans ma vocation et me confirmer dans la pensée que Dieu m'appelle dans l'Institut. »

C'est donc avec bonheur qu'il émit ses premiers vœux en août 1878. Il se rendit, peu après, à la Martinique, où l'obéissance l'appelait à exercer la fonction de professeur. Il arriva au séminaire-collège le 20 décembre 1878, et fut d'abord maître d'étude dans la division des petits, de 1878 à 1881; puis, professeur de huitième, en 1882-83; de septième, en 1884-85; de sixième, en 1886-87; de cinquième, en 1888-89. Pendant tout ce temps, il a fait la consolation de ses supérieurs et l'édification de ses confrères, comme on le verra par la lettre suivante du P. Vanhaecke, qui fait ainsi part de ses derniers moments et de sa mort :

Mon très révérend Père, j'ai à vous annoncer une pénible nouvelle : le P. Taoc est décédé le 20 juin, à 6 heures du matin. Le cher Père se traînait depuis quelque temps, luttant avec courage contre une sorte d'affaiblissement qui l'abattait. Un premier accès de fièvre se déclara dans la nuit de la fête de la Pentecôte; deux jours après, il était tombé, et, durant six jours, le Père se trouva relativement bien.

Mais le 19, un nouvel accès le prend : dès le matin de ce jour, il me dit que tout était perdu, qu'il se sentait frappé à mort. Il se confesse donc, demande l'extrême-onction, met ordre à ses affaires, et passe cette journée et la nuit suivante dans une continuelle prière et un confiant abandon à Dieu. Il souffrait beaucoup. Le médecin le voit deux fois, et trouve son état grave, sans être désespéré. Le 20, à 4 heures du matin, la sœur infirmière me réveille, et je trouve le cher malade oppressé, pouvant à peine parler. Survient un vomissement noir. On lui donne l'extrême-onction, bientôt après il entre en agonie, et rend le dernier soupir à 6 heures.

C'est, sans doute, un cas pernicieux qui nous l'a enlevé, ou peut être même la fièvre jaune, car elle existe à l'état sporadique dans la colonie.

Cette mort a beaucoup ému le public et nos élèves. Ce cher confrère était, en effet, universellement estimé, et un des meilleurs professeurs du collège. Il était souvent souffrant, et supportait ses infirmités avec une joyeuse résignation. Il m'a dit plus d'une fois qu'il ne se sentait jamais plus uni à Dieu, plus heureux intimement, que lorsqu'il était sur la croix.

Avec tout cela, c'était un travailleur infatigable, préparant consciencieusement sa classe, qu'il faisait avec beaucoup de succès; très régulier et assidu à ses exercices de piété; en un mot, mon bien-aimé Père, nous avons fait une grande, une très grande perte.

Durant le temps de son séjour à la Martinique, qui a été de près de onze ans, le Père défunt a fait l'édification de la communauté; il emporte devant le bon Dieu, avec ses bonnes œuvres et ses sacrifices, les regrets et l'affection de tous ceux qui l'ont connu.

---

### LE P. CRIQUI

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 8 JUILLET 1889.

Le P. François Criqui était né le 30 janvier 1839 à Grassendorf (Bas-Rhin), de parents chrétiens, à qui Dieu avait accordé une honorable aisance. Après avoir fréquenté l'école primaire de son village et commencé ses études de latin auprès du vénérable curé de la paroisse, il fut admis, par l'entremise du P. Houdé, alors scolastique à Notre-Dame de Langonnet, au petit scolasticat de cette communauté. Il y entra au mois de juin 1877, pour y commencer la cinquième. En septembre 1882, il passa au grand scolasticat à Chevilly. A la fin de 1885, l'état de sa santé exigeant un climat plus doux, on résolut de l'envoyer à la Martinique. Rappelé une année après à Chevilly, pour y faire son noviciat, il y émit ses premiers vœux en août 1887.

Ce ne fut cependant qu'avec dispense; car sa maladie de poitrine était déjà si avancée qu'il ne put qu'avec peine prendre part à la cérémonie.

Dans la pensée que le climat du Portugal lui serait peut-être favorable, le T. R. Père l'envoya, peu après sa profession, à Cintra; mais au bout de quelques mois, il rentrait malade à la Maison-Mère. Depuis il s'est affaibli de jour en jour, voyant lui-même arriver sa mort, à laquelle il se résignait et se préparait de son mieux. Il s'est éteint le 8 juillet à 4 heures et quart du matin, dans les plus vifs sentiments de piété, après avoir demandé pardon à tous et offert sa vie pour la Congrégation et les âmes.

---

### LE F. NAZAIRE CHRISTIEN

DÉCÉDÉ A NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 8 JUILLET 1889.

Le F. Nazaire (François-Christien) était né le 5 novembre 1864 à Priziac (Morbihan). Entré au postulat des Frères, à Notre-

Dame de Langonnet, le 10 août 1879, il fut admis à la profession le 1<sup>er</sup> octobre 1882. Jusqu'en 1885, il remplit avec zèle les fonctions de professeur au collège. A cette époque, il dut quitter l'établissement pour satisfaire au service militaire; il y revint fidèlement en septembre 1888, après avoir achevé son temps de service, et il reprit ses anciennes fonctions avec le même zèle et le même dévouement qu'auparavant.

Malheureusement, la maladie de poitrine qu'il avait contractée et dont il avait déjà souffert à l'armée ne lui permit pas de les continuer longtemps. Cette maladie fit bientôt de grands progrès. Néanmoins le cher Frère remplissait ses devoirs de piété et suivait les exercices de communauté aussi régulièrement que pouvait le lui permettre son état de faiblesse. L'avant-veille de sa mort, il était descendu à la chapelle, pour assister au saint sacrifice de la messe et y faire la sainte communion. Complètement épuisé, il dut se mettre au lit, après ce dernier effort, et deux jours après, le 8 juillet 1889, vers 4 heures du soir, il rendait son âme à Dieu, après avoir eu le bonheur de faire ses vœux perpétuels et de recevoir les sacrements d'Eucharistie et d'Extrême-onction.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Retours en France.** — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 28 juin, le P. Le Gall, de la Cté de Saint-Louis du Sénégal;

Le 15 juillet, le P. Weckel, de la Cté de Bay-City (Etats-Unis).

**Grand scolasticat.** — Le dimanche 14 juillet, a eu lieu, au Saint-Cœur de Marie, une nombreuse et belle ordination, faite par Mgr Duboin. Elle comptait 5 tonsurés, 2 minorés, 2 sous-diacres, 32 diacres et 1 prêtre.

**Épinal.** — La bénédiction et l'inauguration solennelle du collège Saint-Joseph, retardées jusqu'ici par suite de divers contretemps, ont eu lieu enfin le 25 juin. La fête était présidée par Mgr Duboin; elle s'est accomplie avec le plus grand éclat.

**Sénégal.** — Grâce au bienveillant appui du Gouverneur, l'œuvre agricole et professionnelle de Thiès a obtenu du

Conseil général de la colonie un secours extraordinaire de 20,000 francs voté dans la séance du 27 juin. (Lettre du 8 juillet.)

**Zanguebar.** — Mgr de Courmont a envoyé le P. Le Roy à Mombaze, le 21 juin, afin de voir s'il serait possible de se rendre par là au Kilima-Ndjaro, pour y commencer la fondation projetée.

On est, en ce moment, bien inquiet au sujet de nos stations de l'intérieur, particulièrement de celle de Tounoungou, menacée par Bushiri qui, depuis sa défaite par les Allemands, accuse les missionnaires de l'avoir trahi. On espère cependant pouvoir conjurer l'orage, grâce à la bienveillante intervention du sultan. Une caravane a dû partir dans ce but le 2 juillet vers l'intérieur. (Lettre du 2 juillet.)

---

## AVIS

**Manuel domestique.** — L'ouvrage qui porte ce titre est une sorte de coutumier, composé par les Petits-Frères de Marie pour l'usage spécial de leurs communautés. Il comprend cinq parties : 1° Cuisine économique; 2° Recettes d'économie domestique; 3° l'Infirmier chez soi; 4° Précis d'hygiène; 5° Jardin potager. On voit, par son objet, qu'il peut aussi être très utile dans nos maisons, spécialement dans les établissements d'éducation, pour tout ce qui concerne le soin du matériel et des santés; et c'est pourquoi nous avons cru devoir le faire connaître à nos confrères. — (Volume in-12, de 470 pages. Librairie Lecoffre. Prix réduit : 2 fr. 80.)

**Erratum.** — Au tableau des allocations faites à nos Missions, donné dans le dernier *Bulletin*, il s'est glissé une erreur typographique que nous devons rectifier : la somme accordée par la Sainte-Enfance au Congo Français est de 23,000 et non de 32,000 francs.

Maison-Mère, 28 juillet 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Zèle. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admission aux vœux et à la profession. — Retraite et cérémonie de profession, à Grignon. — Retraite générale des Pères. — **Bulletins des communautés.** Porto. — Braga. — Cintra. — **Nécrologie.** Décès : F. Philomène, PP. Frawley, Etienne Montel, Félix Cadoret. — Notice du P. Cadoret. — **Nouvelles des communautés.**

## MAISON-MÈRE

### ADMISSIONS AUX VŒUX

Par décision du Conseil, en date du 30 juillet et du 16 août, ont été admis :

#### AUX VŒUX PERPÉTUELS :

Le P. GENOUD et le F. PALÉMON Cunningham, de la Maison-Mère;  
 Le P. QUINN William, de la communauté du St-Cœur de Marie;  
 Le P. PANNETIER et le F. GÉRAN Rauscher, de la cté de Merville;  
 Le P. GUYON et les FF. FRANCISCO Faria, EGIDIO Moita et CALLISTO Collaço, de la province du Portugal;  
 Le P. SANNER, de la communauté du Carmel, au Para;  
 Le F. MARIE-JÉRÔME Pichon, de la cté du St-Cœur de Marie;  
 Le F. GILBERT Wernet, de la communauté de Cellule;  
 Le F. ASTÈRE Audo, de la communauté de Saint-Ilan;  
 Le F. FABIVS Wimmers, de la province des Etats-Unis;

#### AUX VŒUX DE CINQ ANS :

Le P. PARSUS, de la communauté de Notre-Dame de Langonnet;  
 Le P. PALLEY, de la maison de Saint-Mauront;

Le P. DUMONT, de la communauté de Merville;  
 Les PP. DECREMPS et FONSECA, de la province du Portugal;  
 Le P. LE GALL, de la Mission de Sénégalie;  
 Le P. NOLAN, de la province des Etats-Unis;  
 Les FF. ALEXIS Le Dot et PASCAL Stéphan, de la cté de Grignon;  
 Le F. PHOCAS Peytel, de la communauté du St-Cœur de Marie;  
 Les FF. ELISÉE Stein et PALMACE Mester, de la cté de Mesnières;  
 Le F. EMERY Kurst, de la communauté de Saint-Ilan;

A été admis également aux vœux de cinq ans et au renouvellement de sa profession, le P. Casimir COLRAT, rentré l'an dernier au noviciat; il a renouvelé ses engagements religieux le jour de l'Assomption.

A LA PROFESSION, LES NOVICES-CLERCS, MM. :

MICHAUD Arthur, né le 11 octobre 1862, à St-Pois (Manche);  
 BÉNARD Paul, né le 16 mars 1860, à St-Aubin-lès-Elbeuf (Seine-Inférieure);  
 SOLLIEC François, né le 22 novembre 1860, à Trinité-Langonnet (Morbihan);  
 GEHRÈS Isidore, né le 13 octobre 1864, à Zinswiller (Alsace);  
 GALWAY Edouard, né le 25 nov. 1861, à St-Jean-de-Terre-Neuve;  
 O'HALLORAN Henri, né le 9 juillet 1861, à Limerich (Irlande);  
 ESPINASSE André, né le 11 oct. 1865, à Cellule (Puy-de-Dôme);  
 ACKERMANN Achille, né le 24 fév. 1863, à Semersheim (Alsace);  
 TOUSSAINT Guillaume, né le 7 mars 1862, à Aix-la-Chapelle (All.);  
 UMBDENSTOCK Xavier, né le 8 sept. 1862, à Hausen (Alsace);  
 KUNTZMANN Edouard, né le 15 août 1864, à Rhinau (Alsace);  
 CORLOBÉ Joseph, né le 7 avril 1865, à Locmariaquer (Morbihan);  
 DESCOURS Jean-Baptiste, né le 25 sept. 1859, à Cluny (S.-et-Loire);  
 THOMAS Louis, né le 26 janvier 1863, à Carnac (Morbihan);  
 GRUFFAT Emile, né le 5 avril 1866, à Sâles-Pessey (Haute-Savoie);  
 DEKINDT Eugène, né le 21 juillet 1865, à Caeskerke (Belgique);  
 LÉVÊQUE Joseph, né le 13 avril 1863, à Sept-Forges (Orne);  
 SCHMIDT Christian, né le 13 octobre 1863, à Niederelbert (Nassau);  
 DARNAL Léon, né le 5 mars 1862, à St-Paul-d'Ellourgues (Tarn-et-Garonne);  
 GARNIER Abel, né le 3 février 1866, à Flers (Orne);  
 LAVANDIER Joseph, né le 12 mars 1866, à Fillières (Meurthe-et-Moselle);

HERMAN Ernest, né le 1<sup>er</sup> mars 1864, à Vieux-Berquin (Nord);  
 EHRHARD Charles, né le 4 novembre 1862, à Turckheim (Alsace);  
 RICHARD Victor, né le 24 mars 1863, à Rambervillers (Vosges);  
 LUEC Mathurin, né le 9 février 1862, à Hennebont (Morbihan);  
 PAULUS Pierre, né le 17 fév. 1860, à Bitche (Lorraine allemande);  
 ARTIGUELA Jean-Marie, né le 22 janvier 1844, à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées);  
 VALLET Paul, né le 13 juillet 1866, à Arras (Pas-de-Calais);  
 MERLEN Jean, né le 20 février 1863, à Thann (Alsace);  
 MAHER Guillaume, né le 29 septembre 1859, à Thurles (Irlande);  
 SOUSA Manuel, né le 13 juin 1867, à Prado (Portugal).

### Jours de Messe mensuelle.

Les jours du mois où les nouveaux profès doivent dire la Sainte Messe aux intentions du T. R. Père sont réglés comme il suit :

P. Colrat, le 5, comme précédemment; — le 2, P. Michaud; — le 3, P. Bénard; — le 5, P. Sollic; — le 6, P. Gehrès; — le 8, P. Galway; — le 10, PP. O'Halloran, Espinasse, Ackermann, Tous-saint, Umbdenstock; — le 11, P. Kuntzmann; — le 15, PP. Corlobé, Descours, Thomas; — le 16, P. Gruffat; — le 19, PP. Dekindt, Lévêque, Schmidt; — le 21, PP. Darnal, Garnier, Lavandier; — le 24, P. Herman; — le 25, P. Ehrard; — le 26, P. Richard; le 27, P. Luec; — le 28, PP. Paulus, Artiguella, Vallet; — le 29, PP. Merlen, Maher; — le 30, P. Sousa.

## RETRAITE ET CÉRÉMONIE DE PROFESSION

### AU NOVICIAT DE GRIGNON

C'est le jour de l'Assomption de la Très Sainte Vierge, et dans la chapelle du Noviciat, qu'a eu lieu cette année, pour la première fois, la cérémonie annuelle de profession des novices clercs. Nous ne faisons qu'indiquer les motifs principaux qui ont fait adopter cette mesure : la difficulté de loger à Chevilly le nombre toujours croissant des retraits, et d'assigner à chacun une heure de messe convenable; la facilité, pour les nouveaux profès, de se rendre plus tôt au lieu de leur destination, etc. L'expérience a pleinement confirmé l'opportunité de ce changement.

Le T. R. Père Général a présidé lui-même les saints exercices

de la retraite, qui étaient suivis aussi par huit Pères. Il a donné toutes les instructions du matin. Voici les pensées qu'il a développées.

Obstacles divers à notre perfection : 1° l'attachement aux créatures; 2° le mépris des petites choses; 3° la vie naturelle : ses effets, ses suites, etc.

Motifs qui doivent nous porter à être fidèles jusque dans les moindres choses : 1° beaucoup de petites choses peuvent en former une grande : l'Océan lui-même n'est-il pas formé de gouttes d'eau? 2° les petits manquements disposent aux grandes chutes; 3° degrés incalculables de grâce et, par suite, de gloire que nous mérite la fidélité dans les petites choses.

En tant que religieux, nous devons laisser de nous, partout où nous passons, un souvenir édifiant; en tant que membres de la Congrégation, nous devons nous attacher de plus en plus à notre vocation en voyant la sainte mort que font tous nos confrères.

Le P. Hubert, chargé des conférences de l'après-midi, a pris pour thème général l'oubli de soi, et l'a développé dans quatre instructions.

Nous ne saurions oublier la conférence dans laquelle le R. P. Maître des novices, appelé le mardi soir, à prendre la parole au lieu du P. Hubert qui devait s'absenter, a su résumer à ses chers enfants son enseignement de toute l'année.

Nous voici à la veille du grand jour. La chapelle, gracieusement décorée, est à l'unisson des cœurs. Les premières Vêpres sont chantées par le T. R. Père, qui célèbre aussi, le lendemain, jour de l'Assomption, la messe solennelle.

Peu de temps avant la cérémonie du soir, Mgr Barthet et les RR. PP. Assistants, ainsi que le R. P. Le Vavasseur, arrivent de Paris. D'autres Pères, en grand nombre, viennent se joindre à ceux qui ont suivi à Grignon les exercices de la retraite : ils occupent au chœur tous les bancs disponibles; les Frères profès remplissent la tribune; les fidèles ne laissent pas une place vide dans l'espace qui leur est réservé.

A 3 heures, la cérémonie commence par le chant du *Veni Creator*; puis le T. R. Père prend la parole en ces termes :



*Assumpta est Maria in cœlum, gaudent angeli.*  
 Marie est montée aux cieux, et les anges sont dans la joie.

Mes bien chers fils,

Ce jour est un jour de triomphe et de gloire pour Marie, qui est transportée jusque dans les hauteurs des cieux par la puissance de son divin Fils. Oui, pour me servir des paroles mêmes de l'Esprit-Saint, Marie, en ce jour, s'élève du désert de ce monde, inondée de délices, et appuyée sur son bien-aimé.

A sa vue, il se produit comme une sorte d'étonnement parmi les esprits célestes. *Quæ est ista?* Quelle est celle-ci? s'écrient-ils. Mais bientôt, dans leurs rangs, ce sont des explosions d'allégresse : ils ont reconnu en elle leur reine et leur souveraine. *Gaudent angeli.*

Et nous aussi, nous sommes dans la joie, avec tous ceux qui nous ont précédés dans la gloire : vierges, martyrs, confesseurs, que dis-je, ne vous semble-t-il pas que pour les saints qui sont au ciel, comme pour nous qui sommes encore ici-bas, la fête de l'Assomption est plus encore que pour les anges une fête de famille? Marie, en effet, reine et souveraine des anges, est aussi notre reine et notre souveraine; mais elle est de plus notre mère, titre que les anges ne peuvent lui donner.

O glorieuse Mère! montez bien haut dans les cieux; montez plus haut que les chérubins et les séraphins; réunissez en vous seule toute la gloire dont ils jouissent, et toute celle dont jouissent les saints, nos frères. Plus vous serez élevée, exaltée, plus vous serez triomphante et glorieuse, plus vous serez belle de cette beauté qui vous a fait appeler par l'Esprit-Saint lui-même : *Toute belle, unique en beauté*; plus immense sera notre bonheur, plus extrême sera notre joie, parce que, en vous élevant par-delà les cieux, vous ne cessez point d'être notre mère, vous le devenez, en quelque sorte, encore davantage.

En parcourant successivement toutes les zones inscrites dans l'immensité des cieux, Marie a traversé les rangs glorieux des apôtres, et son regard maternel s'est arrêté sur eux avec une indicible complaisance. Prenons place en esprit au milieu de cette phalange d'élite qui, après Jésus et avec Jésus, a été la lumière du monde et le sel de la terre, afin de voir avec quelle incomparable tendresse Marie triomphante s'arrête au milieu d'eux. Les apôtres, ce sont ses privilégiés, parce que, à l'exemple de son divin Fils, ce sont des sauveurs d'âmes, *Salvatores hominum*, comme dit saint Jérôme.

Que les apôtres soient l'objet d'une prédilection toute spéciale de la part de Marie, serait-il possible de le mettre en doute? Lorsqu'ils sont réunis au Cénacle attendant la venue de l'Esprit-Saint, et s'y

préparant dans le recueillement et la ferveur de la prière, c'est Marie qui les préside. Après l'Ascension, c'est à un apôtre qu'elle confie le soin de sa personne et la direction de son âme : d'ailleurs le Sauveur l'avait ainsi réglé lui-même. C'est à saint Luc qu'elle confie le secret des merveilles que Dieu avait opérées en elle. Aussi, nul évangéliste ne parle-t-il plus clairement de ce qui concerne les mystères de la vie de la sainte Vierge. Elle veut que les apôtres soient tous présents autour d'elle au moment où elle rend son dernier soupir. Et ce sont eux qui veillent à la garde de sa sainte dépouille, en attendant que les anges viennent la transporter dans les cieux.

Si donc j'osais établir des différences dans les trésors que possède son saint et immaculé cœur, je n'hésiterais pas à dire que les trésors qu'il possède en plus grande abondance sont des trésors d'esprit apostolique.

O Marie, glorieuse et bien-aimée mère, vous voyez à vos pieds tout un collège de jeunes et fervents apôtres ; ils viennent, en se consacrant à votre divin Fils et en se dévouant au salut des âmes, mettre leur apostolat sous votre protection. Ils sont vos fils et les miens. Je vous en supplie, répandez sur eux avec abondance la science, la prudence, le zèle qui conviennent aux apôtres ; remplissez-les de l'esprit apostolique dont votre cœur déborde. Ils comptent sur les prémices de leur mère, couronnée reine du ciel par la très sainte Trinité.

*Gaudent angeli.* — Les anges, nous venons de le voir, sont dans la joie au ciel. Je ne crains pas de l'affirmer, ils sont aussi dans la joie sur la terre. Mes bien chers fils, vos anges gardiens sont dans la joie, les anges de la Congrégation sont dans la joie, les anges de l'Afrique et de tous les pays où travaillent nos frères en religion sont dans la joie. Oui, sans aucun doute, selon la pensée de notre Vénérable Père, les anges d'Afrique et d'ailleurs sont ici en nombre incalculable. Ils viennent vous chercher, ils ont besoin de votre coopération pour sauver effectivement les âmes dont ils ont la garde et le soin. Bien plus, ils comptent sur vous ; car, dans ce travail du salut des âmes, vous ne leur serez pas seulement des coopérateurs secondaires, mais vous aurez le rôle principal. Aussi, avec quel saint empressement portent-ils jusqu'au pied du trône de Dieu vos prières et vos résolutions, afin qu'elles deviennent efficaces ! Avec quelles ardentes supplications ils demandent à Jésus et à Marie tous les dons qui feront de vous de vrais apôtres et des saints ! Dès maintenant, ils sont dans l'allégresse à la pensée des nombreux compagnons de gloire que leur procureront vos travaux et vos souffrances. Et quand il s'agit de vous-mêmes, il me semble les voir demandant à Dieu de vous faire si abondamment croître en mérite, que votre gloire, durant l'éternité, surpasse celle dont ils jouissent eux-mêmes.

*Gaudent angeli.* — N'est-ce pas, mes chers fils, que cette joie des anges ne sera point vaine? Vous la justifierez de toute manière.

Au sein de la Congrégation aussi; *gaudent omnes*; tous sont dans la joie en songeant aux frères nombreux et fervents que Dieu va leur donner. Avec quelle ardeur tous parcourront les feuilles où seront imprimés les noms et le récit de cette touchante cérémonie! Oui, vos noms seront examinés, comptés, fidèlement retenus; et les cœurs sont déjà tout ouverts pour vous recevoir dans les œuvres et missions respectives où vous enverra la sainte obéissance.

Dans ces derniers temps, nous avons appris coup sur coup le passage à une autre vie d'un grand nombre d'entre nous. Ces annonces sont bien douloureuses, pour moi surtout; elles brisent le cœur au premier moment; mais l'âme est bien vite réconfortée à la pensée que notre famille du ciel s'accroît d'autant plus. Et puis les exemples de ceux qui ne sont plus nous restent comme un encouragement à porter la croix du divin Maître et à partager ses fatigues, afin de pouvoir, à votre tour et bientôt, jouir de leur récompense.

Eux aussi, eux surtout prient pour nous en ce moment; car, bien mieux que nous, ils connaissent le prix des âmes; bien mieux que nous, ils savent ce que nous devons à la gloire de Dieu, ce que nous devons de reconnaissance et d'amour aux cœurs sacrés de Jésus et de Marie.

Ces bien-aimés frères du ciel prient plus efficacement que nous parce qu'ils prient dans la perfection de la pureté et de l'amour. Demandons-leur donc d'être nos intermédiaires auprès du cœur de Marie, afin qu'il nous soit donné de recevoir avec grande abondance les trésors de grâce dont ce cœur est l'océan et le canal.

O Marie, vous voyez de quelle joie sainte et pure sont remplies nos âmes au souvenir de votre gloire et de votre triomphe. Faites qu'un jour, après avoir recueilli d'abondantes gerbes de mérite et sauvé une grande multitude d'âmes, il nous soit donné de partager ce triomphe et cette gloire, au sein de l'éternité bienheureuse. Amen.

Après cette belle et touchante allocution, trois postulants reçoivent l'habit des novices.

Les futurs profès viennent alors, suivant le cérémonial d'usage, prononcer la double formule de la profession et des vœux. Le salut solennel du Très Saint-Sacrement suit immédiatement; l'exécution des chants confiée aux novices de l'an prochain, qui s'en acquittent à merveille. Avant le *Tantum ergo*, les nouveaux profès, à genoux devant le Très Saint-Sacrement, récitent lentement le bel acte de consécration à la

vie apostolique. Toute l'assistance est visiblement sous l'empire de la plus vive impression; et, quand après la bénédiction, le chant des adieux s'échappe en mâles accents de ces trente poitrines d'apôtres, l'émotion, à son comble, se trahit de toutes parts.

Au sortir de la chapelle, le T. R. Père réunit tous les jeunes Pères et donne à bon nombre d'entre eux leur obédience. Plusieurs, dont le placement n'a pu être fixé encore, ne recevront que dans quelques jours leur destination.

Après le souper, la statue du Sacré-Cœur s'illumine; une dernière fois les nouveaux profès se groupent autour d'elle et s'invitent les uns les autres, dans un beau morceau de chant composé par l'un d'eux pour la circonstance, à aller porter « aux pauvres noirs plongés dans l'esclavage » les bienfaits de la foi et de la liberté. Sur un mot du R. P. Supérieur, on se porte dans le cloître, aux pieds de la douce image de Marie, et là, le chant de l'*Ave maris Stella*, de l'*O Cor Mariæ* et la récitation du *Sub tuum* confient au cœur de notre Bonne Mère les solennels engagements et les grâces précieuses de cette grande journée.

---

## RETRAITE ANNUELLE DES PÈRES

La retraite annuelle des Pères s'est faite, comme d'habitude, à Chevilly. Elle a commencé le dimanche 18 août et s'est terminée le 26 août, fête du très saint Cœur de Marie. Seuls les Pères y ont pris part, les novices, comme il a été dit, ayant fait leur retraite à Grignon.

Les retraits étaient au nombre de 104. C'étaient, outre Mgr Duboin et Mgr Barthet, les RR. PP. Collin, Barillec, Le Vavasseur, Delaplace et Grizard; les PP. Peureux, Duby, Simonet, Brunetti, Hubert, Le Bozec, Schall, Stervennou, Corbet, Jouan, Sundhauser, Müller, Richaume, Huvétys, Le Douarin, Pellerin, Eigenmann, Browne, Garmy, Gœpfert, Lang, Spielmann, Bertsch, Charles, Gerrer, Kientzler, Duss, Juillard, Tranquilli, Santos, Degressol, Planeix M., Schleweck, Dubail, Krœmer, Palley, Picarda, Muespach, Rooney, Heintz, Kuentz, Devigne, Riaux, Griffin, Lancel, Cotonéa, Kienlen, Vœgtli, Gœpfert E., Faugère, Bichet, Dehæsenberghe, Rumbach, Sublet,

Schaffner, Visseq, Vulquin, Brennan, Planeix F., Latappy Jean, Latappy Léon, Hassler, Parsus, Raimbault, Kieffer Ph., Bernard, Wendling, Kunemann, Campana, Gommenginger, Abiven, Grappe, Croagh, Lee, Troxler, Lecomte E., Thiallier, Lecomte R., Fuzier, Néville, Genoud, Dumont, Leroux, Quinn, Pañnetier, Michel, Weckel, Spannagel, Lécuyer, Le Floch, Liagre, Bécue, Barrat, Reibel, Lutaud, Travers, Sornin.

Avaient en outre fait leur retraite à Grignon : les PP. Stoffel, Ott, Mauger, Taragnat, Kuhn Basile, Chauffour, Dangelzer et Høgy.

Les conférences d'usage ont été données, comme les années précédentes, par le T. R. Père lui-même. Un de nos confrères les a résumées dans les vers suivants :

#### I. *Tempus redimentes.*

Combien de jours perdus dans notre courte vie !  
Ce qui n'est point pour Dieu, mais pour une autre fin,  
Œuvre bonne ou péché, de son chemin dévie :  
Ne chercher que sa gloire est notre heureux destin.

#### II. *Sancti estote.*

Que le chrétien soit pur, que parfait soit le prêtre,  
Plus pur et plus parfait soit le religieux ;  
Qui n'avancerait pas à l'appel de son maître,  
Trahirait son mandat, s'il ne perdait les cieux.

#### III. *Peccavi.*

Que le péché, mon Dieu, est une chose horrible !  
Pourtant Pierre succombe, oubliant son serment,  
Et Judas... Mais pourquoi cet exemple terrible !  
Qui se dit impeccable, ou se trompe ou nous ment.

#### IV. *Quia tepidus es.*

L'homme trop naturel, cherchant la jouissance,  
Marche dans la tiédeur vers le péché mortel ;  
Il faut se renoncer, supporter la souffrance,  
Si l'on veut arriver au bonheur éternel.

V. *Suite de la précédente conférence.*

Aux défauts naturels surtout livrons combat,  
 Ils forment l'habitude, et, par elle, on retombe ;  
 Luttons avec ardeur, et, comme un bon soldat,  
 « Disons : « Vaincre ou mourir, le triomphe ou la tombe ! »

VI. *Glorificate Deum.*

Je voudrais bien, mon Dieu, procurer votre gloire, ...  
 Mais je puis vous offrir Jésus sur vos autels !  
 Victime comme Lui, puissé-je enfin me croire,  
 Malgré tant de grandeurs, le dernier des mortels.

VII. *Cantate Domino.*

Accomplir ici-bas l'office de vos Anges,  
 N'est-ce pas, ô mon Dieu, le comble de l'honneur ?  
 Et le jour et la nuit célébrer vos louanges,  
 Au sein de notre exil, n'est-ce pas le bonheur ?

VIII. *Da mihi animas.*

Pour glorifier Dieu par le salut des âmes,  
 Il me faut les aimer et grandir en vertus,  
 Leur dépenser ma vie et, sans trop de réclames,  
 Me faire tout à tous : c'est l'esprit de Jésus.

IX. *Christus factus est obediens.*

Soyons obéissants à l'exemple du Maître,  
 Acceptons avec joie, avec simplicité  
 La volonté du Ciel, heureux de la connaître  
 D'ajouter le mérite à la félicité.

X. *Te ipsum castum custodi.*

Bien fragile est le vase où croît la chasteté !  
 Fuis la table, la femme et l'oisive tristesse ;  
 Que ta devise soit « Prière, humilité »,  
 Et bannis de ton cœur toute vaine tendresse.

XI. *Mandata tua meditatio mea est.*

Voulons-nous devenir des apôtres modèles ?  
 Observons notre Règle, elle nous gardera ;  
 A la sainte oraison, soyons toujours fidèles,  
 Et la paix du pardon sur nous reposera !

XII. *Major horum caritas.*

Ne formons qu'un seul cœur, et la communauté  
S'appelle Nazareth; le chef en est le père,  
Et le fils obéit avec docilité;  
L'union fait la force, et toute œuvre prospère!

Les premières vêpres de la fête du saint Cœur de Marie ont été chantées par Mgr Duboin, qui a célébré aussi pontificalement la messe du lendemain. Les secondes vêpres ont été chantées, à trois heures, par Mgr Barthet.

A cinq heures et demie a eu lieu l'émission des vœux perpétuels des PP. Dehaensenberghe, Quinn, Neville, Genoud et Pannetier. Tous les Pères ont ensuite prononcé ensemble l'acte de rénovation annuelle de leurs vœux et la cérémonie s'est terminée par le salut du Très Saint-Sacrement, donné par le T. R. Père.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

~~~~~

 PORTUGAL
 

———

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE A PORTO

JUIN 1887. — AOUT 1889.

1. Débuts à Gaya. Succès. — 2. Transfert de l'OEuvre à Porto. — 3. Avantages du nouveau local. Accroissement du nombre d'élèves. Premier personnel de la cté. — 4. Bon accueil fait par le Cardinal, par les familles catholiques et les communautés religieuses. — 5. Bonnes dispositions des élèves. Enfants de hauts fonctionnaires. — 6. Nouveaux programmes. Succès de nos examens, malgré les difficultés. — 7. Personnel actuel de la cté. — 8. Visite de Mgr Duboin. — 9. Ministère. — 10. Confrères de passage. Réveil des sentiments catholiques à Porto. — 11. Sœurs de Saint-Joseph.

1. — Notre dernier *Bulletin* s'arrêtait au mois de juin 1887. En ce moment, le collège, à peine à son début, s'était cependant assez rapidement accru pour nous permettre déjà de concevoir sur son avenir les meilleures espérances. Notre grand désir eût

été de l'établir, dès le principe, dans la ville même de Porto; mais toutes les démarches faites à ce sujet, tant par nous-mêmes que par des personnes dévouées à notre œuvre, étaient demeurées infructueuses. Force fut donc de prendre en location une maison, assez vaste à la vérité, mais située sur la rive gauche du fleuve, non loin du Pont-Neuf, dans la ville de Gaya. l'antique *Calé* qui, avec Porto, a donné son nom à tout le royaume. Toutefois, notre pensée bien arrêtée était de transporter l'œuvre de l'autre côté du fleuve à la première bonne occasion.

Les débuts devaient forcément être très modestes; mais cela même avait son avantage, car nous étions ainsi obligés de commencer le collège sans trop de bruit et sans exciter, dès le premier instant, l'envie ou la jalousie des établissements laïques, nombreux dans la ville. Du reste, ici plus qu'ailleurs peut-être, faut-il user de beaucoup de prudence et de circonspection lorsqu'il s'agit de créer une œuvre franchement religieuse et catholique, l'élément mauvais étant malheureusement nombreux, surtout dans la classe ouvrière.

La divine Providence ménagea si bien toutes les circonstances, que notre petit grain de sénevé put germer et se développer sans trop exciter d'attention ni de haine. Le collège, commencé avec trois pensionnaires venus de Braga et trois externes d'ici, clôtura sa première année scolaire avec un total de 34 élèves, dont 15 pensionnaires et 19 externes. Nous ne pûmes présenter qu'un nombre fort restreint de candidats aux examens à la fin de notre première année, mais tous réussirent parfaitement, et ce succès, bien vite connu, ne laissa pas de produire une excellente impression sur le public. Aussi, dès avant les vacances, les demandes d'admission pour la rentrée suivante se multiplièrent-elles, et surtout les instances de la part de nombreuses familles chrétiennes de Porto, pour le transfert de notre établissement en cette ville. Cette circonstance, jointe à l'insuffisance du local, nous fit redoubler nos recherches à l'effet de trouver une maison.

2. — Dieu permit que nos efforts, cette fois, fussent entièrement couronnés de succès. Dans une des visites que le P. Eigenmann dut faire comme confesseur extraordinaire aux dames du Saint-Cœur de Marie, à Porto, il apprit que la belle



propriété de don Basilio Cabral, pair du royaume, située en cette ville, sur l'esplanade du *Coronel Pacheco*, et tout à proximité des dames anglaises, allait rester sans locataires en automne 1888. L'ingénieur français qui avait dirigé la construction de la voie ferrée du Douro à Salamanque, et qui habitait depuis plusieurs années cet immeuble, devait quitter Porto pour s'établir à Lisbonne.

L'ingénieur M. Combemal reçut, avec une extrême bienveillance, la visite du R. P. Provincial ainsi que celle du P. Hossenlopp, et leur permit d'examiner et de voir tout à loisir et en détail : ils furent enchantés de l'ensemble; difficilement on aurait pu trouver mieux. Il fut donc résolu en conseil de tenter sans retard tous les efforts à l'effet de louer cette maison.

La chose présenta cependant quelques difficultés. Don Basilio Cabral montra une grande répugnance à louer son immeuble pour un établissement d'éducation. Il avait été réparé à grands frais, il y a peu d'années, après avoir été occupé une première fois par un collège laïque. Heureusement le P. Eigenmann apprit que le docteur Pedroso, de Lisbonne, connaissait parfaitement M. Cabral Basilio. Il recourut à lui, et les assurances données par notre ami si dévoué, finirent par vaincre les répugnances du propriétaire. Don Basilio se rendit lui-même à Porto, et le bail put être conclu à des conditions relativement favorables. Depuis, ses dispositions se sont tellement modifiées, qu'il tient grandement à cœur de nous conserver comme locataires, chose bien précieuse pour nous, puisque cela nous permet de mieux assoir notre œuvre, en nous donnant le temps d'étudier à loisir ses conditions d'avenir.

Nous quittâmes Gaya à la fin de septembre 1887, non sans exciter de bien vifs regrets chez toutes les bonnes familles de cette dernière ville.

3. — Situé presque au centre de la ville de Porto, dont la population dépasse déjà 120,000 âmes, et qui augmente à vue d'œil d'année en année, notre collège réunit réellement des avantages inappréciables, moins par l'étendue du terrain (un peu moins d'un hectare) que par sa situation et la construction des bâtiments. D'un facile accès pour les élèves externes, il offre en même temps pour l'internat une tranquillité qu'on ne rencontre pas facilement au beau milieu d'une grande ville indus-

trielle comme Porto. Il y a plus : les bâtiments, non moins que les cours et les jardins, se prêtant admirablement à ce genre d'établissement, nous ont permis d'établir, dès le principe, la division entre les diverses catégories d'élèves, si nécessaire pour la bonne marche d'un collège. Aussi toutes les personnes qui viennent nous voir sont-elles enchantées de la maison. Malheureusement, pour rester dans la stricte vérité, il faut dire que ces avantages sont contrebalancés par un défaut bien grave que, dès la fin de l'année, nous dûmes constater : c'est que les bâtiments sont trop étroits, surtout pour l'internat, en présence de l'affluence des élèves.

En effet, le nombre des pensionnaires doubla presque aussitôt à Porto, et atteignit la trentaine vers la fin de l'année scolaire, appartenant presque tous aux meilleures familles de la ville, comme, du reste, il est facile de le supposer, la pension annuelle étant de près de 900 francs. Le nombre des externes et demi-pensionnaires s'accrut également jusqu'à atteindre, dans le courant de l'année, la cinquantaine.

Par suite de l'augmentation des élèves et des cours, il fallut aussi songer à augmenter le personnel enseignant de la communauté. En conséquence, au P. Hosssenlopp supérieur, et au P. Santos, qui s'étaient trouvés seuls à Gaya, furent adjoints le P. Decremps, nouveau profès, et un grand scolastique, M. Castilho, outre deux professeurs externes.

Les FF. Calixto, Jacyntho et Marie Marc, aidés d'un aspirant, avaient la charge du service matériel de la communauté.

4. — Deux circonstances facilitèrent singulièrement notre établissement à Porto : c'était, d'un côté, les relations déjà anciennes et nombreuses que les Pères, et en particulier le R. P. Provincial, entretenaient avec de nombreuses familles catholiques de cette ville, comme aussi avec les autorités scolaires, attendu que bon nombre de nos élèves de Braga viennent de Porto.

D'ailleurs, comme nous l'avons déjà dit plus haut, notre collège répondait à un vœu depuis longtemps formulé, non seulement par les familles chrétiennes, mais même par de nombreux parents plus ou moins indifférents en religion, celui de voir s'établir au milieu d'eux une maison de bonne et solide instruction, mais encore, et surtout, d'une bonne éducation.

Aussi reçûmes-nous, dès le commencement, de nombreuses marques de sympathie, pour avoir osé tenter cette entreprise, et tout spécialement de S. Em. le cardinal de Porto, dom Américo, lequel, dès la première visite, manifesta au P. Eigenmann sa satisfaction de nous voir s'établir dans sa ville épiscopale, ajoutant qu'il faisait des vœux pour la prospérité de notre établissement.

Son Eminence dit, en la même occasion, qu'elle reconnaissait bien volontiers les divers privilèges que notre institut pouvait avoir obtenus du Saint-Siège; il accorda à tous les Pères tous les pouvoirs qui relevaient de sa juridiction épiscopale.

Non moins vif était le témoignage de sympathie que nous reçûmes de la part des communautés religieuses déjà nombreuses à Porto. Les Dames du Saint-Cœur de Marie demandèrent les premières à avoir pour confesseur ordinaire le P. Supérieur, qui était depuis longues années déjà leur confesseur extraordinaire; les Dames du Bon-Pasteur, établies depuis quatre années, firent de même. Nous fûmes heureux d'accéder dans les limites de nos forces et de notre temps à ces diverses demandes, d'autant plus que ces communautés, composées en partie de religieuses de différentes nations, avaient bien de la peine à trouver des confesseurs parlant leur langue.

5. — Pour ce qui est de nos élèves, le bon esprit dont ils avaient déjà fait preuve à Gaya se maintient toujours parmi eux, grâce à Notre-Seigneur. Leur assiduité au travail a également été couronnée d'un beau succès à la fin de l'année scolaire 1887-88. Sur 53 candidats dont 14 de l'instruction primaire, et 34 de l'enseignement secondaire, un seul à échoué. Ce succès n'a pas peu contribué à accroître le nombre de demandes d'admission pour la présente année scolaire, au point même que l'on s'est vu obligé d'en refuser plusieurs.

L'exiguité du local n'a permis d'accepter que 44 pensionnaires. Heureusement, on avait la ressource de l'externat, et le nombre de ces derniers a monté rapidement au chiffre de 90, dont plus d'une vingtaine demi-pensionnaires.

M. Fabri, vice-consul de France, fut des premiers à nous confier l'éducation de ses deux fils. Parmi les nouveaux de cette année, se trouve également, le fils du nouvel inspecteur d'enseignement secondaire à Porto, professeur distingué de l'Univer-

sité de Coïmbre, et descendant de l'un des plus célèbres littérateurs portugais des temps modernes.

6. — Au moment où nous écrivons notre *Bulletin*, s'achèvent aussi les examens d'instruction secondaire de la présente année scolaire. Nous nous sommes trouvés en face d'une nouvelle organisation de cours et de programme, baclée, c'est bien le terme, à la fin des dernières grandes vacances, par le Président du Conseil des ministres lui-même, ennuyé et fatigué de toutes les critiques qui, de toute part s'élevaient contre la loi en vigueur depuis à peine trois ans. L'œuvre du ministre, beaucoup trop hâtive et faite un peu à l'encontre des vues et des avis du conseil supérieur d'instruction publique, ne pouvait être parfaite, ni satisfaire l'opinion, d'autant qu'elle révélait trop manifestement la préoccupation constante de favoriser l'enseignement officiel au détriment de l'enseignement libre : aussi lui prédit-on, comme à ses devancières, une courte existence.

Quoi qu'il en soit, c'est sous le régime de cette nouvelle loi que se sont faits les examens de 1889. Dès les premiers jours, mais surtout quand vint le tour des candidats des instituts libres, on vit clairement quel avait été le but de cette funeste réforme. Les échecs furent si nombreux, qu'ils produisirent presque une panique : il y eut, surtout à Porto et à Lisbonne, des journées, où, en certaines matières et par devers certains bureaux, pas un seul candidat ne réussit à passer. Aussi tout le monde crut-il à un mot d'ordre venu du ministère, qui ne sait quels emplois donner à tant de bacheliers. Grand nombre de candidats se désistèrent de leurs examens en face de cette rigueur, et, pour ceux qui se présentèrent quand même, les échecs excédèrent, dans un bon nombre de matières, les approbations.

Quant à nos chers élèves, tout en payant aussi leur tribut à cette hécatombe exterminatrice, ils remportèrent néanmoins un avantage relatif bien signalé, ayant à peine un quart d'échecs à enregistrer sur le total de leurs examens, avantage qui n'a pas laissé d'être remarqué avec éloge et sympathie par le public. Nous espérons bien que l'an prochain notre succès sera complet, grâce à l'expérience acquise et une connaissance plus complète de la nouvelle organisation des études.

Pour ce qui est des examens de l'enseignement primaire, tant élémentaire que complémentaire, le résultat de cette année n'a été en rien inférieur aux deux années précédentes ; un nouveau et éclatant succès a largement couronné les efforts du bon et infatigable P. Santos : il a pu présenter une vingtaine de candidats de chaque section, et tous, sauf *un* seul, ont été reçus, plusieurs avec distinction. A Dieu seul tout honneur et gloire !

7. — Le rapide accroissement de nos élèves tant internes qu'externes, et la nécessité urgente en présence de l'insuffisance de notre local d'étudier, sur les lieux mêmes, la situation de l'œuvre au point de vue de l'avenir, décida le T. R. Père à transférer le P. Eigenmann, de la communauté de Braga à celle de Porto, pour en être le supérieur local, tout en restant en même temps le supérieur provincial des trois communautés établies dans le royaume. Le P. Hossenlopp devait de son côté le remplacer comme supérieur à Braga. Cette mutation s'effectua vers la mi-novembre (1888).

Le personnel de notre communauté se compose donc présentement, outre le P. Eigenmann, des PP. Santos, Guyon et Decremps, et de deux scolastiques, MM. Haberkorn et Saraiva. Nous avons dû recourir encore à cinq auxiliaires étrangers pour les cours de portugais, dessin, musique et gymnastique. Le personnel des Frères s'est accru de même : aux FF. Calixto et Jacynto, ont été adjoints le F. Antonio, récemment revenu du Brésil, et le F. Straton qui remplaça le F. Marie-Marc, rappelé en France pour le service militaire, et, en outre, deux aspirants frères.

La création de nouveaux cours, devenus indispensables pour la prochaine rentrée, exigera nécessairement encore un nouveau renfort pour le personnel enseignant.

8. — Outre le travail si astreignant des classes, les Pères sont aussi presque continuellement demandés pour le ministère extérieur, tels que messes, prédications, confessions, au point que, souvent, il ne reste qu'un unique Père au collège pour dire la sainte messe, les dimanches et jours de fêtes ; mais ce sont particulièrement les communautés religieuses qui réclament notre secours tant pour les confessions que pour la prédication et les retraites : aussi, éprouvons-nous souvent le regret que l'insuffi-

sance de notre personnel nous oblige parfois à de pénibles refus, d'autant que la visite de nos autres communautés, et de celles des Sœurs de Saint-Joseph et des Dames du Sacré-Cœur de Marie impose au R. P. Provincial de fréquentes et parfois d'assez longues absences.

9. — Les deux années que nous avons passées à Porto se sont, du reste, écoulées très paisiblement, et nous ne pouvons consigner dans nos Annales, comme fait extraordinaire, que la bonne et chère visite de Mgr Duboin, au printemps de 1888; visite, hélas! trop courte, au gré des élèves, aussi bien que de leurs maîtres et supérieurs.

Notre communauté est devenue comme le trait d'union entre Cintra et Braga et comme point d'arrêt et de repos pour les Pères, Frères et aspirants qui se rendent d'une communauté à l'autre : nous nous faisons toujours un véritable bonheur de donner l'hospitalité à nos confrères de passage.

Bien que l'habit ecclésiastique ne se voie pas souvent dans les rues de Porto, malheureusement, nous tâchons cependant de le faire accepter peu à peu, et il faut dire que les insultes sont bien rares, surtout dans les sorties isolées, souvent même on reçoit des témoignages de respect. Du reste, si l'esprit maçonnique a fait des ravages dans cette ville, grâce à une trop longue inaction des catholiques, il faut reconnaître qu'il y a, depuis quelques années, un sensible réveil du sentiment religieux, dont témoignent éloquentement, non seulement les solennités religieuses qui attirent un grand nombre de peuple, mais encore l'établissement si rapide de nombreuses communautés religieuses et d'écoles catholiques dans la ville.

Il est bien grand et bien vaste le champ que le Père de famille étend devant nous à Porto, et notre cœur se serre à la pensée du nombre si restreint d'ouvriers pour le défricher, et au souvenir de tant de précieuses espérances conçues au début du scolasticat, et brisées ensuite par la mort et les maladies! Toutefois, l'essor même que prennent de jour en jour nos œuvres de formation, nous dit que la divine Providence a voulu se choisir quelques victimes, comme prémices de nos œuvres, pour ensuite répandre sur celles-ci de plus abondantes bénédictions.

10. — Déjà, au dernier *Bulletin*, nous avons fait connaître en quelques lignes que la divine Providence a bien voulu se servir

de nous comme d'humbles instruments, soit pour introduire, soit pour multiplier en Portugal les communautés de religieuses, et tout particulièrement les Sœurs si dévouées et si appréciées de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny, appelées ici *Irmãs da missão*.

Établies déjà à Carnide, à Braga, à Tentugal, mais dans toutes ces localités, sous une certaine dépendance d'autrui, le P. Eigenmann cherchait depuis quelque temps déjà à réaliser leur vœu d'avoir quelque part une maison qui leur appartînt en propre, qui fût un chez-soi véritable sans dépendance d'aucune sorte, où elles pussent s'installer et se développer à leur gré et sans entrave. Ce désir a pu être enfin réalisé. Par l'entremise dévouée et le généreux concours d'un ami du R. P. Provincial, M. l'abbé Barros, chanoine honoraire et prieur de la paroisse de Notre-Dame de Montserrat, de la ville de Vianna do Castello, paroisse qui garde le tombeau et les restes du vénérable et grand Archevêque Primat de Braga, F. Bartholomé des Martyrs, les Sœurs de Saint-Joseph purent faire l'acquisition, à des conditions très favorables, d'une vaste et belle propriété, d'environ 15 hectares de terrain, pourvue d'une grande abondance d'eau excellente, vraie richesse dans le pays, aux portes mêmes de la ville de Vianna et à 200 mètres à peine de la mer.

Elles viennent d'y ouvrir un pensionnat pour les petites filles, avec external, et tout fait croire qu'en peu d'années ce sera un établissement florissant, étant presque l'unique de ce genre dans tout le district de Vianna. D'ailleurs, c'est une œuvre qui n'est pas seulement destinée à devenir importante comme maison d'éducation, mais et surtout comme maison de recrutement de nombreuses et bonnes vocations, située qu'elle est dans la partie la plus religieuse de la province du Minho.

Elles ont reçu, dès le principe, un accueil très sympathique de la population. Installées le 19 mars, fête de saint Joseph, elles ont déjà une vingtaine d'élèves.

---

## COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A BRAGA

JUILLET 1887 -- AOUT 1889

1. Personnel. Mutations. — 2. Petit scolasticat. Noviciat des Frères. — 3. Collège. Nombre d'élèves. Succès aux examens. — 4. Examens de 1889. Eloges des feuilles catholiques. — 5. Bon esprit des élèves. Nouvel uniforme. Nouvelles décorations. — 6. Fête du P. Supérieur. Grande promenade. — 7. Distributions de prix. Congrégations de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph. — 8. Ministère. — 9. Installation. — 10. La famille royale à Braga. Incendie du théâtre Baquet. — 11. Visite de Mgr Duboin, de Mgr Quesada, du consul de France, du P. Barroso, etc.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le personnel de la communauté a subi plusieurs changements assez importants. Vers la fin de l'année 1887, le P. Rooney est allé prendre, comme Supérieur, la direction de la nouvelle œuvre de Cintra. L'année suivante, c'était le P. Colomb qui était appelé à la mission de Huilla. Avec lui portaient aussi le P. Marques et le F. Duarte, tous deux nouveaux profès et anciens aspirants de Braga.

Un changement plus notable fut celui du Supérieur de la communauté. Après avoir fondé, il y a dix-sept ans, le collège et l'avoir dirigé avec tant de succès pendant cette longue série d'années, Dieu voulut que le P. Eigenmann lui fût enlevé pour aller diriger le nouveau collège de Sainte-Marie, établi à Porto depuis un an. Cette œuvre, à en juger par ses débuts, semblait appelée, dans un avenir non éloigné, à prendre un grand développement; mais elle ne laissait pas de présenter aussi des difficultés de plus d'un genre, provenant surtout du caractère et des conditions particulières de cette populeuse cité industrielle, réputée le boulevard du libéralisme portugais. La nécessité d'étudier de près la situation de l'œuvre, tant au point de vue de son organisation que des conditions de son avenir, motiva ce changement de résidence de notre Supérieur Provincial.

Le P. Eigenmann nous quitta le 10 novembre 1888, et le P. Hossenlopp vint prendre la direction de notre communauté, dont il avait été l'économiste pendant plusieurs années, et où il rencontrait des confrères qui avaient travaillé avec lui à sa fondation.

L'émotion qui se remarquait depuis le jour où la nouvelle



du prochain départ du P. Provincial s'était répandue, montrait bien que l'établissement allait perdre son fondateur, qui, pendant de longues années, l'avait arrosé de ses sueurs et lui avait consacré le plus absolu dévouement. Aussi, s'il a dû en coûter au P. Eigenmann de quitter cette œuvre, chère à son cœur, le collègue et la communauté ont su montrer, de leur côté, en cette circonstance, combien leur était sensible ce départ et cette séparation d'un Père et d'un Directeur apprécié et affectionné.

Les élèves, réunis en la grande salle d'étude, lui ont lu une adresse touchante, à laquelle le P. Provincial a répondu sans dissimuler son émotion. Les deux sections des grands et des moyens, conduites par un certain nombre de Pères, l'accompagnèrent ensuite à la gare.

Quant au public, afin d'éviter les racontars des journaux, nous avons pris toutes nos précautions pour que le changement pût s'effectuer sans bruit et sans sensation.

Le lendemain, nos élèves organisèrent une petite fête pour l'installation du P. Hossenlopp, leur nouveau Supérieur. Après l'hymne, chanté avec enthousiasme, un élève, se faisant l'interprète de tous, lui souhaita la bienvenue en termes des mieux sentis. Le P. Supérieur répondit d'une manière non moins sympathique, adressant pour la première fois la parole à ses nombreux enfants.

En 1887, nous arrivaient les PP. Blériot et Girollet; et, en 1888, le P. Darnat. Les Pères sont au nombre de dix, nombre bien insuffisant pour les besoins de nos œuvres, du scolasticat, des Frères, etc.; aussi sommes-nous forcés de recourir toujours, pour les classes, à plusieurs auxiliaires étrangers, ce qui constitue évidemment, et bien à notre regret, une charge assez lourde pour notre budget annuel. Six grands scolastiques sont employés à la surveillance.

2. — Le petit scolasticat s'est sensiblement développé depuis le dernier *Bulletin*. De 25 qu'il était en 1886, leur nombre s'élève actuellement à 32, dont 14 titulaires et 18 postulants. Pendant ce laps de temps, il y a eu trois prises d'habit qui ont porté le chiffre des titulaires de 5 à 14. Nous ne pouvons malheureusement donner à cette chère et importante œuvre l'extension que nous voudrions et devrions lui donner, eu égard aux besoins et de nos missions et de nos œuvres portugaises. Nous

recevons toujours quantité de demandes, mais la plupart de ces enfants étant encore très en retard pour leurs études, il faudrait les garder de longues années comme aspirants, ce qui nous est impossible, vu notre manque de ressources, nous sommes par conséquent forcés de limiter le nombre d'admissions.

Ces enfants montrent toujours les meilleures dispositions et nous consolent grandement par leur régularité, leur piété et leur assiduité au travail. Dans plusieurs classes, ils ont obtenu les premières distinctions, et, à la fin de cette année scolaire, ils ont remporté 14 prix : aussi ont-ils conquis la considération et l'estime de tous les élèves, leurs condisciples. Plût à Dieu que nous puissions en dire autant de leurs santés, et surtout que le climat de France n'eût pas pour eux de ces rigueurs à la suite desquelles malheureusement plusieurs ont succombé ! M. Cancellà, grand scolastique, ancien aspirant de Braga, a dû quitter Paris en septembre 1887, pour venir en Portugal refaire sa santé.

Pour ce qui est de nos Frères, on sait que leur noviciat a été transféré à Cintra, en novembre 1887. Nous ne laissons cependant pas de recruter des vocations, surtout de notre bonne province du Minho, dont la vieille cité de Braga est la capitale, et nous les éprouvons pendant quelque temps avant de les envoyer à Cintra, qui est à une distance de plus de 400 kilomètres. Cependant nous ne gardons que les sujets nécessaires pour les différentes charges de la communauté et du collège, à défaut d'un nombre suffisant de Frères profès. En ce moment nous avons 6 profès et 11 aspirants.

3. — Le nombre de nos élèves, déjà très élevé au dernier *Bulletin*, s'est encore accru depuis cette époque. Le collège comptait alors (juin 1887) un total de 280 élèves, y compris les 25 scolastiques et une centaine d'externes ; actuellement ils sont au nombre de 300 environ, dont 170 internes, 32 scolastiques et le reste externes. Nos examens répondent à l'attente des nombreuses familles qui nous honorent de leur confiance. Voici une statistique qui embrasse les deux dernières années :

*Instruction primaire.*

Examens élémentaires, 90 ; approbations, 83.

Examens complémentaires, 55 ; approbations, 54.

*Instruction secondaire.*

Examens au séminaire, 44; approbations, 33; distinctions, 8.

Examens au lycée, 862; approbations simples, 777; distinctions, 35.

C'est donc, sur 1051 examens, 990 approbations, dont 43 avec distinction.

Plusieurs feuilles catholiques ont relaté nos succès. La *Palavra*, journal de Porto, s'exprimait ainsi dans son numéro du 2 septembre 1888.

.. Il est consolant de voir comment cet établissement, dirigé par les dignes Pères du Saint-Esprit, progresse au point que les ennemis des institutions religieuses reconnaissent eux-mêmes sa supériorité. C'est que le collège dont nous parlons, au lieu de recourir à de pompeuses annonces, comme font beaucoup d'autres, pour acquérir de la renommée, répond simplement par des faits aux attaques des ennemis des maisons d'éducation tenues par des prêtres.

Le collège ne s'impose pas et ne mendie pas des recommandations auprès des journaux à bon marché; mais il apporte des faits, il compte les examens faits avec succès et même avec distinction. C'est là assurément la meilleure réclame pour un établissement de ce genre.

Après avoir donné le résultat des examens pour cette année, il ajoute :

Le seul commentaire qu'il nous plaît de faire est celui-ci : plusieurs pères de famille, quoique hostiles aux instituts religieux, confient leurs enfants aux Pères du Saint-Esprit, parce qu'ils leur reconnaissent une aptitude spéciale en matière d'enseignement, d'éducation et de formation de la jeunesse.

4. — Les résultats obtenus cette année-ci aux examens d'*instruction primaire* élémentaire et complémentaire répondent et au-delà à ceux des années antérieures : sur 90 élèves présentés, 89 ont été reçus, dont 6 avec distinction.

Pour ce qui est des examens d'*instruction secondaire*, l'année 1889 restera signalée dans les annales scolaires comme une année de haute lutte. La nouvelle organisation des classes et les nouveaux programmes introduits à la suite de la dernière réforme des études, décrétée précipitamment en octobre 1888 et tout à l'avantage de l'enseignement officiel, avaient créé une grande confusion et jeté un peu le désarroi dans tout l'enseignement libre. Cependant le courage et l'énergie des maîtres comme

des élèves ne se sont pas démentis, dans notre collège, en présence des nouvelles difficultés : aussi les examens sont-ils venus prouver une fois de plus combien était justifiée la confiance si universelle des familles envers notre établissement, qui non seulement se montrait à la hauteur des dernières exigences de la loi, mais qui presque seul savait leur faire face.

Était-ce système, était-ce mot d'ordre venu de Lisbonne, le fait est que les examinateurs déployèrent, presque en toutes les matières, une rigueur inaccoutumée, pressant de questions les pauvres élèves pendant une longue heure chacun : aussi le résultat devait-il être pour un grand nombre un désastre. En moyenne, il y en eut à peine 50 0/0 d'approuvés et moins encore en certaines matières. Nos collègues rivaux ont eu bien de la peine à s'en tirer avec une moyenne de 30 à 40 0/0. Nos chers élèves par contre ont vaillamment soutenu la lutte, emportant une victoire qui a été grandement remarquée non seulement à Braga, mais en toute la province et au delà : effectivement nous avons eu une moyenne de 80 approbations sur 100 examens, avec bon nombre de distinctions, principalement dans les sciences. Aussi la réputation du collège est-elle plus que jamais établie, et partout le royaume, son nom est-il connu et respecté !

Que toute gloire et toute louange reviennent au Cœur adorable de notre divin Maître, à Marie, notre bonne Mère et à saint Joseph, notre puissant protecteur, à qui nos chers enfants ne cessent de se recommander de toute manière en ces circonstances solennelles. Car un examen perdu constitue souvent pour eux la perte d'une année et partant une perte matérielle considérable.

Aussi devons-nous dire à la louange de nos élèves, que s'ils nous satisfont généralement pour leur piété, leur bonne conduite, ils ont été, pour ce qui est de leur application, au-dessus de tout éloge, à la dernière époque de l'année, sacrifiant maintes récréations et même de leur sommeil à la préparation de leurs examens.

§. — Nos enfants nous satisfont généralement par leur bonne conduite et leur application. De notre côté, nous nous industries à leur procurer les récréations et délassements convenables. Nous avons pu constater qu'ainsi nous réussissons à

développer parmi eux l'esprit de famille et à leur faire aimer le collège et leurs maîtres.

Nous songions depuis de longues années à donner à nos élèves un uniforme plus convenable et plus caractéristique. Ce projet est enfin réalisé et nous avons inauguré ce nouveau costume le 19 mars de cette année. Nous avons adopté l'uniforme de la marine française avec quelques modifications. Il a fait la meilleure impression sur les familles comme sur les enfants. Ce fut un véritable événement dans la ville. Pendant que la plupart des tailleurs étaient mis à contribution pour la confection, le reste de la population faisait les commentaires les plus variés. Toutefois nous avons constaté que l'opinion était favorable, si bien que les deux principaux collèges de l'endroit semblèrent croire qu'il y allait de leur avenir s'ils ne trouvaient moyen d'attirer l'attention par quelque chose de mieux. L'un d'eux, déjà connu par ses tendances à singer les écoles militaires, se procura aussitôt fusils et épées.

Depuis cette époque, également, nous distribuons chaque mois des médailles d'honneur aux élèves qui fournissent les meilleures compositions. Et pendant tout le mois, ils les portent fièrement, les jours de sortie, les dimanches et jours de fête.

6. — Nos enfants ont la coutume de célébrer avec le plus d'éclat possible la fête du R. P. Supérieur. Cette année-ci, ils lui ont offert un drapeau dont le collège manquait jusqu'à présent. C'est un remarquable travail de broderies d'or sur soie, exécuté par les religieuses du Saint-Cœur de Marie de Béziers, dites ici *Dames Anglaises* (1), et évalué à 1,200 francs. Sur les couleurs portugaises sont brodées, d'un côté, les armes de la Congrégation, et de l'autre, celles du Portugal.

Quelques jours après sa fête, le R. P. Supérieur accorda aux élèves une grande promenade dans une localité située sur les bords de la mer et distante d'environ 40 lieues. Ils y furent accompagnés par tous les Pères. Nous étions loin de penser que cette promenade dût faire époque dans les annales du collège. C'est qu'en effet, au lieu d'une simple récréation que nous cherchions, nous y avons trouvé une véritable ovation. Par les soins

(1) Quoique ces religieuses appartiennent à une Congrégation française, elles ont donné à leur maison de Braga un caractère anglais, et y ont placé plusieurs Sœurs irlandaises; de là le nom de *Dames anglaises* qu'elles ont dans le pays.

d'un digne ecclésiastique de l'endroit, une commission avait été formée, une souscription ouverte, des salles spacieuses préparées, et tout un peuple religieux et sympathique attendait notre arrivée pour nous faire la réception la plus cordiale.

Cette promenade, qui a pris les proportions d'un événement, a fait connaître et aimer l'établissement, et nous avons lieu de croire qu'elle nous attirera de nouveaux élèves. Plusieurs journaux ont donné des descriptions enthousiastes de cette excursion, et tous ont saisi cette occasion pour faire de notre maison l'éloge le plus flatteur. Nous ne pouvons résister au désir d'en reproduire quelques extraits. Voici d'abord le *Primeiro de Janeiro*, l'un des journaux les plus lus du Portugal.

Le 5 juin, cette ville a été honorée de la visite du collège du Saint-Esprit de Braga. Le nombre des excursionnistes était environ de 220, sans compter les professeurs et autres personnes qui les accompagnaient. Elle ne pouvait être plus affectueuse, la réception que le peuple faisait pour la première fois à ses jeunes visiteurs. La *Povoa de Varzim* présentait un véritable esprit de fête. L'affluence à la gare était énorme. A peine le train était-il arrivé, que les airs retentissaient de bruyantes détonations, et une fanfare exécutait l'hymne royal. Aux cris répétés de : *Vivent les habitants de la Povoa!* répondaient les cris plus enthousiastes encore de : *Vive le collège du Saint-Esprit!* Il y a longtemps que nous n'avons pas été témoins d'une manifestation si éclatante et si joyeuse. Le cortège fut organisé comme il suit. 1<sup>o</sup> la fanfare de cette ville; 2<sup>o</sup> le drapeau du collège, d'un remarquable mérite artistique et d'une grande valeur; 3<sup>o</sup> la fanfare du collège du Saint-Esprit; 4<sup>o</sup> les collégiens. Le cortège se rend ainsi à l'église principale pour assister à une messe célébrée par l'un des Pères, pendant laquelle ont été exécutés divers chants et morceaux de musique.

Nous terminerons ici cette description très longue, en ajoutant que le reste de la journée a correspondu à ces débuts.

Un journal de la localité, *A Independencia*, commençait ainsi un article très étendu :

Au collège du Saint-Esprit, une éducation soignée et essentiellement religieuse marche de front avec un enseignement sérieux et complet. Aussi bien ces deux choses sont-elles d'une nécessité absolue pour qu'on puisse dire d'un collège qu'il est bon...

C'est pourquoi le collège du Saint-Esprit réunissant ces deux éléments indispensables est incontestablement un bon, un excellent collège, l'un des meilleurs du pays.

Ceci n'est pas de la réclame, tous pensent comme nous; et celui qui écrit ces lignes peut témoigner de ce qu'il avance, ayant habité près de ce collègue et vécu avec d'anciens élèves.

7. — Un mot sur nos distributions de prix. Sous l'habile direction du P. Rulhe, nos élèves représentent, à la satisfaction d'un public nombreux, des pièces dont il est lui-même l'auteur. Cette année, nous avons inauguré les couronnes qui, dans nos collèges de France, accompagnent habituellement les prix. Elles ont causé une agréable surprise.

Nos congrégations de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph continuent à prospérer. Chaque année, nous donnons aussi le plus de solennité possible à nos premières communions qui, jusqu'ici, ont toujours eu lieu à la Saint-Louis de Gonzague. Des chants avec accompagnement d'orchestre et composés pour la circonstance sont exécutés avec un ensemble parfait et plein de charme par les enfants de l'instruction primaire.

8. — Notre ministère extérieur est nécessairement bien limité par les obligations du professorat. Toutefois nous conservons la direction spirituelle des Sœurs du Saint-Cœur de Marie de Béziers et de leurs pensionnaires, comme aussi des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Pendant le cours de l'année, et particulièrement pendant le temps de carême, nos Pères entendent un grand nombre de confessions. Si nous avions une chapelle ouverte au public, nous pourrions faire, par ce ministère et par nos cérémonies religieuses, un très grand bien.

9. — Nos installations matérielles vont en se complétant d'année en année au fur et à mesure de nos ressources. Au dernier *Bulletin*, nous fîmes prévoir l'installation d'une pompe pneumatique à vapeur, qui devait fournir l'eau au collège et aux jardins. Ce premier projet a dû être modifié sur le conseil et l'avis de l'expert lui-même, venu exprès de Porto pour examiner l'affaire sur les lieux. Notre source d'eau n'étant pas suffisamment abondante, les frais d'installation et de fonctionnement n'auraient pas été compensés par le travail fourni par la pompe. En conséquence, nous nous sommes contentés d'une pompe ordinaire, système moderne perfectionné, qui, avec un fonctionnement relativement facile, nous remplit en peu d'heures un grand bassin de plus de 3000 litres. Posé sur une élégante maçonnerie, le bassin en fonte est assez élevé pour fournir l'eau

jusqu'au dernier étage de l'édifice. Une distribution de tuyaux parfaitement combinée sous l'habile direction du P. Kempf, répartit l'eau par tous les coins de la maison et de ses annexes et nous a permis d'achever l'installation de notre belle salle de bains renfermant jusqu'à douze chambrettes parfaitement séparées et fournies toutes d'eau chaude et froide, plus une chambre pour les douches et une vaste salle pour le lavage régulier des pieds.

10. — Mentionnons ici deux faits qui ont eu un assez grand retentissement dans le pays. Le premier a été le séjour de la famille royale dans la ville de Braga pendant un mois environ. A son arrivée comme à son départ, nous avons conduit nos élèves à la gare. Du haut de la charmante colline du *Bom Jesus do monte*, où Leurs Majestés Royales faisaient leur résidence habituelle, le collège leur apparaissait comme l'un des plus grands édifices de la ville. C'est en cet endroit que le P. Eigenmann et le P. Duparquet ont été admis au *beija-mão*. Chose digne de remarque, le prince D. Carlos, par déférence pour le P. Duparquet, le vénérable missionnaire qu'il connaissait, ne voulut pas accepter.

Un autre événement est venu jeter un instant l'effroi au milieu de nos élèves. Nous voulons parler de l'incendie du fameux théâtre de *Baquet*, de la ville de Porto. C'était le mercredi de la Passion, vers minuit, au moment où des chants offensant la religion et surtout les bonnes mœurs étaient frénétiquement applaudis, soudain le feu prend dans l'un des ciels, se propage, et, en quelques minutes, envahit tout. On a essayé de dissimuler le nombre des victimes; mais il est certain que plus de deux cents personnes y ont trouvé une mort affreuse. Les gens bien pensants n'ont pu s'empêcher d'y voir le doigt de Dieu. A la première nouvelle de ce sinistre, un grand nombre de nos élèves étaient dans de mortelles angoisses, craignant que quelques-uns de leurs proches n'eussent péri dans cette catastrophe. Dieu en soit béni, pas un seul n'a eu d'accident à déplorer.

11. — Un mot également au sujet des visites que nous avons reçues et de quelques faits qui s'y rattachent.

En premier lieu, c'est le passage trop court au milieu de nous de S. Gr. Mgr Duboin. A notre grand regret, nos enfants n'ont pu prendre part à sa réception, car ils achevaient leurs examens



de Pâques, et faisaient leurs préparatifs de départ pour les vacances. — Le Jeudi saint, Sa Grandeur a célébré la sainte Messe et distribué la sainte communion à toute la communauté. Le jour de Pâques a été pour nous une fête de famille des plus touchantes. Sa Grandeur a conféré d'abord le sacrement de Confirmation à 24 enfants, dont 4 postulants frères, 10 petits scolastiques et 10 collégiens. Ajoutons ici que S. Gr. Mgr l'archevêque de Braga a bien voulu, deux mois plus tard, donner le même sacrement, dans sa chapelle privée, à 102 élèves du collège, qui étaient absents lors de notre cérémonie.

La Confirmation fut suivie d'une Ordination. MM. Norris et Lecoq y reçurent les ordres mineurs; MM. Ehrhard et Richard, le sous-diaconat; et enfin, le P. Fonseca, la prêtrise. Déjà, en octobre 1887, le P. Fonseca avait reçu le diaconat des mains de Mgr Rebello, évêque de Lamego; MM. Richard et Kieffer avaient, dans la même circonstance, reçu les ordres mineurs.

Mgr Duboin a donné également la confirmation au collègue anglais. Nous aurions voulu le conserver plus longtemps au milieu de nous; mais il lui fut impossible d'accéder à nos désirs, car on l'appelait d'urgence au diocèse de Limoges, et il nous a quittés après deux semaines de séjour à Braga.

Une autre visite fut celle de Mgr Quesada, aumônier de M<sup>me</sup> la comtesse de Camaride. On sait que Mgr Quesada a contribué largement à la fondation de notre nouvelle œuvre de Cintra. Il a présidé notre distribution des prix (juin 1888), et nous a quittés après un court séjour.

M. Fabri, consul de France à Porto, est aussi venu nous visiter. C'est un excellent catholique qui a placé ses deux fils à notre collège de Porto. Sur son conseil et son entremise, nous avons fait déclarer légalement notre établissement propriété française. Nous n'étions pas en présence d'un danger imminent; toutefois, il n'est pas rare qu'on annonce à grand bruit des mettings antijésuitiques dirigés plus ou moins contre nous par la franc-maçonnerie, soit à Porto, soit à Braga; et, dans ces circonstances ou autres semblables, on ne saurait trop se prémunir contre les passions populaires.

Nous avons encore eu la visite du Padre Barroso, missionnaire portugais et fondateur de la mission de San-Salvador. Il était de retour depuis quelques mois. Il a attiré l'attention par

des conférences qu'il donnait dans les diverses villes du royaume devant des auditoires choisis. Nous avons assisté à celle qu'il fit à Braga, dans une des salles de l'archevêché. Il a énuméré toutes nos missions sur les côtes occidentales d'Afrique ; et, plus d'une fois, il a fait assez ouvertement l'éloge de nos Pères.

Nous avons été heureux de donner l'hospitalité une quinzaine de jours au P. Guyon, de la communauté de Porto. Ce cher Père relevait d'une maladie grave, la variole, qui l'avait assez maltraité. Le bon air de Braga et des excursions répétées dans ses charmants alentours ont contribué beaucoup à son rétablissement.

A Pâques, nous eûmes la joie de posséder de nouveau au milieu de nous, pendant quelques jours, le R. P. Provincial, venu cette fois pour sa visite de règle. Dans cette circonstance, comme dans les courtes apparitions que, de temps en temps, il est obligé de faire ici, il ne laisse pas de nous témoigner toujours le vif intérêt qu'il prend au développement et à la prospérité de son cher collège de Braga, et à nous aider de ses conseils et de ses encouragements.

Mentionnons enfin une visite qui nous était promise depuis le commencement de cette année scolaire, et qui nous était chère entre toutes, celle du T. R. P. Général. Nos enfants, qui s'y préparaient déjà, se montrèrent bien affligés quand nous leur apprîmes que, pour de graves motifs, le T. R. Père ajournait ce voyage. Nous avons la confiance qu'il ne sera pas trop retardé.

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE BONNE-GRACE, A CINTRA

NOVEMBRE 1887 — AOUT 1889

1. Personnel. Débuts de l'œuvre. Inauguration solennelle. — 2. Demande de secours au gouvernement portugais. Visite de l'œuvre par deux membres de la Chambre. — 3. Rapport de M. de l'Amaval. — 4. Subvention accordée. — 5. Prises d'habit. — 6. Fêtes à l'occasion du départ de missionnaires. — 7. Visites. Le nonce. M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido, etc. — 8. Généreuse hospitalité offerte par elle à Picoas à Lisbonne.

Depuis longtemps, on attendait une occasion propice pour fonder en Portugal une œuvre tout spécialement consacrée aux Frères, lorsque Mgr Quésada, chapelain de M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido, inspira à cette pieuse dame l'idée de nous offrir ses vastes propriétés de Cintra. (Voir *Bulletin*, n° 10.)

Le 28 octobre, fête des saints apôtres Simon et Jude, le P. Rooney partit de Braga pour commencer cette œuvre. Il dut d'abord passer un mois à Lisbonne, chez M<sup>me</sup> la comtesse, où il attendit les Pères et les Frères qu'on devait lui adjoindre. Enfin, la veille de la Présentation de la Sainte Vierge, il put s'installer à Cintra, avec les deux FF. Liboire et Straton et deux postulants. Quelques jours après, arrivaient de France les PP. Muespach et Criqui, avec les FF. Aristobule, Marie-Gontran, Calliope, et le novice Frère Godefroi; puis vinrent aussi de Braga le F. Estevao et deux postulants. Depuis, le personnel de l'œuvre est toujours allé en augmentant, et aujourd'hui, il comprend, outre le P. Rooney, supérieur, et le P. Labrousse, 4 frères profès, 16 novices titulaires, 19 grands postulants, 11 petits postulants et 16 orphelins.

Le 10 décembre 1887, fête de la Translation de la sainte Maison de Lorette, eut lieu l'inauguration solennelle de l'œuvre, sous la présidence de Mgr Vannutelli, nonce apostolique. La grand'messe fut chantée par l'auditeur de la nonciature, Mgr Tonti; Mgr Quésada et le R. P. Eigenmann, notre supérieur provincial, assistèrent à cette cérémonie, ainsi que notre grand ami, le zélé et infatigable M. Pedroso, accompagné de M. Franco de Sousa, très dévoué aussi à nos missions.

2. — Comme il s'agissait, à Cintra, de l'installation coûteuse d'une œuvre agricole, on sentit immédiatement le besoin d'un secours extraordinaire de la part du gouvernement. Aussi le R. P. Provincial adressa-t-il, à cet effet, une demande au ministre de la marine, en faisant ressortir les services déjà rendus par la Congrégation dans les missions portugaises. La *Junta Geral das Missões*, à la suite d'une invitation du ministre, désigna deux de ses membres les plus distingués pour venir nous visiter et lui adresser ensuite un rapport.

L'un d'eux, M. Costa Lobo, pair du royaume, arriva le 18 mars 1888. Notre œuvre l'intéressa vivement, et il nous promit d'en défendre les intérêts à la Chambre et dans les journaux.

3. — Le 31 du même mois, M. de l'Amaral, ex-gouverneur des Indes et conseiller de la couronne, vint, à son tour, prendre de nouvelles informations. Il rédigea ensuite un rapport détaillé, divisé en quatre chapitres, dont voici la substance.

Le premier chapitre renferme l'historique de la fondation de Cintra « œuvre destinée à fournir aux Missions portugaises d'outre-Mer des Frères auxiliaires ». Il y est fait de grands éloges des Missions de Huilla et de Landana, du regretté P. Duparquet, et de M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido, « qui a eu la noble pensée de consacrer ses biens à des fins si hautes. »

L'auteur envisage ensuite l'établissement de Cintra, tel qu'il se trouve dans le présent et examine les probabilités d'un grand développement futur. Ici M. de l'Amaral a des éloges pour le collège du Saint-Esprit à Braga, pour « ses brillants succès aux examens et pour le grand nombre des étudiants ecclésiastiques (scolastiques) qu'il soutient, et des missionnaires qui de là ont déjà été envoyés en Afrique. « L'avenir de Cintra, naturellement, ne devra pas être moins brillant, vu que cet établissement n'est qu'une succursale de Braga. »

Pour juger du développement progressif dont l'œuvre est capable, il donne les détails suivants :

« Il y a près de 100 hectares de terrain arrosé par des eaux abondantes, recueillies dans de vastes étangs, de manière à permettre de les distribuer sur les divers points de la propriété. Une grande partie de ce terrain, peut-être le tiers, n'offre pas beaucoup de garanties de fertilité. Actuellement, on cultive à peine deux magnifiques jardins, de 5 à 8 hectares respectifs, remplis de toutes espèces d'arbres fruitiers, magnifiques orangers, citronniers, pommiers, etc. On y voit des légumes de toutes sortes et plusieurs jusqu'alors inconnus ou rares; les pépinières sont bien disposées et l'on peut admirer la manière intelligente et le soin avec lesquels on y procède, ce qui fait l'honneur du Frère coadjuteur chargé de cette exploitation.

« Les directeurs commencent à utiliser toute la partie jusqu'aujourd'hui abandonnée, en y mettant des plantes adaptées à la nature du terrain : on a su utiliser les terrains pierreux pour faire d'importantes plantations de vignes; les chemins sont tracés de manière à faciliter les communications entre les différentes parties de la propriété. C'est admirable de considérer la méthode qu'ils suivent dans leur administration éminemment économique et pratique. Le tout, dans son ensemble, nous autorise à déclarer, ajoute-t-il, que l'établissement de Cintra sera un centre de progrès agricoles de la plus haute importance.

« En outre, on est très occupé de la restauration de la maison de Notre-Dame de la Piété, qui jusqu'à ce jour servait de remises, hangars, etc., et se trouvait dans des conditions peu hygiéniques et peu en rapport avec l'aspect de la propriété.

« La situation est splendide : l'œil y découvre le « cap Espéchel » et la *Costa do Norte*, etc.; tout enfin offre de grands avantages pour l'éducation de ceux qui ont à servir une cause si noble et si géné-

reuse, qui doivent voir avec les yeux de l'âme plus loin qu'avec la vue matérielle et savoir faire des sacrifices pour l'œuvre méritoire à laquelle ils se destinent... »

Le troisième chapitre traite de la récompense qui doit être décernée à la Maison de Cintra pour les services qu'elle est appelée à rendre au Royal patronat Portugais.

Suivent d'autres propositions où M. de l'Almaral montre « combien il est nécessaire de laisser au Supérieur majeur, le placement de ses sujets. C'est du plus grand intérêt pour le gouvernement que les Missions se conservent dans cette discipline sévère et esprit d'abnégation qui retrempe les coutumes et est le meilleur stimulant du zèle et du dévouement nécessaires : c'est en s'oubliant entièrement soi-même que le missionnaire peut se livrer aux sublimes fonctions qu'il est appelé à remplir ».

Un grand avantage ressort de notre système de ne jamais envoyer nos missionnaires seuls. « De cette manière on évite que le zèle d'un seul se perde, car c'est bien l'union qui fait la force ; et le conseil réciproque est la plus grande garantie de l'efficacité et de la permanence des résultats.

Conclusions : « 1° L'établissement de Cintra est de la plus grande utilité et mérite la plus efficace protection du Royal patronat. 2° La maison de Cintra est dans des conditions à garantir sa stabilité. 3° La manière la plus efficace pour Sa Majesté de venir au secours de ladite maison est de lui faire don immédiat de 2 contos de reis (14,000 francs), pris sur les allocations destinées aux missions civilisatrices. »

4. — Malgré ce rapport si favorable de M. de l'Amaral, le gouvernement hésitait toujours à nous accorder le secours demandé, d'autant plus qu'il avait déjà disposé du crédit affecté aux missions civilisatrices. Cependant le ministre, M. Barros Gomès, trouva moyen de nous venir en aide en donnant au P. Antunès, alors à Lisbonne, une subvention pour le service indirect de ses missions, et nous avons confiance que le gouvernement portugais continuera à nous accorder les subsides nécessaires pour pouvoir développer l'œuvre, car cette fondation, dans ses débuts surtout, ne pourra évidemment se suffire à elle-même.

Non seulement, en effet, la maison de Notre-Dame de la Piété, où est installé le noviciat des Frères, exige de très grandes réparations, mais il reste encore à y construire des ateliers pour les métiers, des étables, des hangars, etc., etc. En outre,

les terres elles-mêmes ont besoin de plusieurs années de culture pour entrer en plein rendement, de façon à pouvoir suffire à l'entretien de la communauté. Tout cependant nous fait espérer que bientôt notre œuvre cessera d'être onéreuse aux autres communautés de la province.

5. — Notre première prise d'habit eut lieu le 7 juillet 1888. Mgr le Nonce voulut bien l'honorer de sa présence, ainsi que M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido ; et ce fut le R. P. Eigenmann qui reçut les engagements des novices Frères. A la seconde cérémonie qui avait été fixée au 4 novembre, le F. Diogo émit les vœux de trois ans, et quatre postulants firent leur oblation. Enfin à la dernière, qui a eu lieu le 16 juin dernier, six postulants Frères ont pris le saint habit. C'est encore notre R. P. Provincial, venu de Porto, qui a présidé cette cérémonie. Dans sa belle exhortation aux Frères, il leur a parlé du zèle qu'ils devaient avoir pour leur sanctification et de l'esprit de sacrifice dont ils devaient être animés, par suite de leur triple consécration à la Sainte Trinité, en embrassant la vie chrétienne, religieuse et apostolique.

6. — Le 4 novembre 1888, nous avons eu une belle fête, à l'occasion du départ de huit de nos missionnaires.

Les Frères venaient de clore leur retraite annuelle ; Mgr Tonti voulut bien chanter la grand'messe, à laquelle il y eut première communion. Son Excellence Mgr le Nonce administra ensuite le sacrement de Confirmation aux enfants, et aux Frères qui ne l'avaient pas reçu. A deux heures de l'après-midi, le Père Supérieur, délégué à cet effet par le R. P. Provincial, reçut l'oblation de quatre postulants.

Mgr le Nonce invita ensuite à sa table les huit Pères qui se trouvaient ce jour-là à Cintra, ainsi que le Padre Barroso, venu pour nous rendre visite avec le fils du roi du Congo, don Pedro V. Son Excellence porta un toast chaleureux à nos missionnaires, en leur souhaitant un heureux voyage et grand succès dans leur ministère apostolique. Puis il lança un magnifique ballon qu'il avait lui-même fait préparer pour la circonstance, et où figuraient, à l'extérieur, les armes de la Congrégation.

7. — Notre maison a l'insigne honneur de recevoir pendant l'été Son Excellence Mgr le Nonce apostolique. L'année dernière, il est arrivé le 11 août pour repartir le 19 novembre. Pendant ce temps, il n'a cessé de donner à nos confrères des preuves de

sa bienveillance. Son très digne auditeur, Mgr Tonti, qui l'accompagne toujours, se montre aussi véritablement notre ami.

Parmi nos visiteurs, nous comptons aussi M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido, notre si dévouée bienfaitrice. Ce fut le 7 juillet 1888 qu'elle nous arriva. Il y avait vingt-trois ans qu'elle n'avait revu cette maison, où elle a passé sa jeunesse. Le douloureux souvenir de la perte du comte de Camarido, son mari, l'en avait toujours détournée. Mais pour montrer combien elle était attachée à notre œuvre, elle s'est décidée à venir nous donner ce nouveau témoignage de sympathie. A cette occasion, on avait restauré la chapelle de Notre-Dame de la Piété, bâtie en 1519, mais depuis longtemps abandonnée. M<sup>me</sup> la comtesse est encore revenue nous voir à l'occasion de sa visite à Mgr le Nonce.

Mgr Quésada, qui aime à s'appeler notre confrère et qui se considère, en quelque sorte, comme membre de la Congrégation, vient parfois aussi visiter sa chère fondation de Cintra. C'est toujours un grand bonheur pour nous que de le posséder, de le voir adresser aux Frères des paroles encourageantes et de nature à exciter en eux l'esprit de zèle et d'abnégation dont ils doivent être animés.

Quant aux visites qui nous touchent encore de plus près, citons en premier lieu celle de notre R. P. Provincial, que tous les membres de la communauté revoient et entendent avec un très grand plaisir. Malgré ses nombreuses occupations, il trouve du temps pour venir assez souvent nous encourager et nous diriger.

Nous avons eu aussi le bonheur de posséder au milieu de nous Mgr Duboin, si attaché aux œuvres de la Congrégation en Portugal. Il a tenu à s'informer de tous les détails et des progrès de l'œuvre, et nous a fortement encouragés.

Le regretté P. Duparquet, lors de son dernier voyage en Afrique, est aussi resté quelques jours au milieu de nous, heureux de voir ce qu'il appelait « sa chère œuvre ». Nous avons donné en outre l'hospitalité aux PP. Stalter, Antunès, Colomb, Muraton, Galletier, Marquès, à l'abbé Barbosa, et tout dernièrement aux PP. Campana et Lecomte, ainsi qu'à plusieurs Frères de la Congrégation.

8. — Plusieurs de ces chers confrères ont été hébergés à Lisbonne par M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido. *Picoas* est le nom

du palais qu'elle y habite. Ce nom, devenu familier à bon nombre de nos missionnaires, en voyage pour l'Afrique ou le Brésil, leur rappelle le souvenir du noble et généreux accueil dont ils ont été l'objet. On s'y trouve, pour ainsi dire, comme dans une maison de la Congrégation. Mgr Quésada y a même fait préparer des chambres destinées spécialement à nos Pères en passage. Plusieurs, comme les PP. Antunès, Campana et Lecomte, y ont fait de longs séjours, afin de pouvoir s'occuper des intérêts de leurs missions auprès du gouvernement portugais.

---

## NÉCROLOGIE



C'est encore trois victimes que la divine Providence nous a demandées dans le courant de ce mois :

Le F. Philomène Hirsch, décédé à Saint-Joseph de Linzolo, le 6 juillet.

Le P. Patrice Frawley, décédé à Sierra-Léone, le 2 août, par suite de phtisie;

Le P. Étienne Montel, dont on a appris la mort, à Kita, par un télégramme arrivé de Saint-Louis du Sénégal, le 12 août. Une lettre reçue depuis annonce qu'il a succombé, le 6 août, par suite de dysenterie.

Le P. Félix Cadoret, décédé à la Maison-Mère, le 12 août, par suite d'une gastrite et d'épuisement.

Voici une courte notice sur ce cher confrère.

### LE P. FÉLIX CADORET

DÉCÉDÉ A PARIS LE 12 AOUT 1889

Félix Cadoret était l'aîné d'une nombreuse et bien chrétienne famille. Né à Meucon, près de Vannes (Morbihan) le 5 décembre 1843, il se sentit dès l'enfance attiré vers le Seigneur (1).

(1) Voici un épisode que plusieurs l'ont entendu maintes fois raconter lui-même. Parmi les Pères Jésuites qui prêchaient des retraites dans le diocèse de Vannes, se trouvait un vénérable religieux, le P. Gilles Leleu, mort en odeur de sainteté vers 1850, et à qui l'on attribue des prédictions qui semblent avoir un caractère prophétique. Or, vers l'année 1842, le jour du mariage des parents de notre confrère, le P. Leleu se trouvait à Meucon. En sortant de



A cette époque, il y avait peu d'écoles dans les campagnes bretonnes. Le jeune Félix avait à Vannes, près de Saint-Patern, une tante, mariée, mais sans enfants, qui l'accueillit comme un fils.

Après quelques années passées à l'école des Frères, il reçut les premières notions de latin d'un pieux ecclésiastique, M. l'abbé Mandart, parti peu après pour la Mission de Vancouver, où il exerce depuis près de trente ans un pénible mais fructueux apostolat. Il fit ensuite au collège des Pères Jésuites ses classes de sixième et de cinquième. Sa conduite et son travail furent toujours très satisfaisants, d'après le témoignage de ses maîtres ; aussi le 18 juillet 1858, fut-il agrégé à la Congrégation des Enfants de Marie.

En juillet 1859, un jeune scolastique de Vannes, qui avait fait partie de la première prise d'habit du petit scolasticat, recevait de M. l'abbé Le Vulgos, si connu et si aimé de nos Pères du diocèse de Vannes, une lettre où on lui disait que Félix Cadoret semblait décidé à le suivre dans la Congrégation. En effet, ce scolastique, aujourd'hui P. le Douarin, avait la joie d'introduire son cher compatriote à Notre-Dame de Langonnet le 14 septembre 1859.

Reçu scolastique titulaire le 1<sup>er</sup> novembre 1860, le P. Cadoret fut admis à la profession le jour de la fête du Saint Cœur de Marie, 23 août 1868 et enfin se consacra pour toujours à Dieu, par l'émission des vœux perpétuels, le 16 avril 1876.

Pendant sa carrière religieuse et sacerdotale de vingt et un ans, il a généreusement travaillé *tanquam bonus miles Christi, Jesu*. Ceux qui l'ont connu à la Maison-Mère, où il fut employé comme aide au secrétariat de 1868 à 1869 ; à la Guadeloupe, où il fit un long séjour à deux reprises différentes ; à Notre-Dame de Langonnet, où il professa la rhétorique pendant près de deux ans, ont tous trouvé en lui un bon confrère, obligeant, charitable, toujours prêt à rendre service, oubliant facilement les petits torts qu'on aurait pu avoir à son égard, toujours d'humeur égale et sachant apporter à la récréation commune la note gaie, si utile à l'entretien des relations fraternelles.

l'église, il se mit à regarder en souriant les jeunes mariés et leur dit : « Oui, oui, mes enfants, réjouissez-vous, vous en avez bien sujet : *votre premier-né sera prêtre et il en attirera un autre après lui.* »

C'est à la Guadeloupe, on le sait, que se passa la plus grande partie de sa vie religieuse. Longtemps il enseigna les humanités; il faisait aussi avec succès l'histoire aux classes de seconde, de rhétorique et de philosophie. Mgr Blanger avait su remarquer chez le P. Cadoret des aptitudes spéciales pour les cérémonies : il lui en confia le soin, dans sa cathédrale, les jours des grandes solennités. A plusieurs reprises, le prélat tint même à s'en faire accompagner dans ses tournées pastorales.

Malgré ses emplois au collège, le P. Cadoret trouvait encore moyen de desservir, tantôt l'hôpital militaire, tantôt l'hospice civil, tantôt la prison. C'était surtout pour les ministères les plus humbles, les plus difficiles, qu'on le trouvait toujours disposé, comme un véritable enfant de la Congrégation.

Pendant les vacances, il allait volontiers dans les paroisses, soit pour prêcher, soit pour remplacer quelque prêtre malade. En 1881, il donna avec succès les exercices du jubilé dans plusieurs grandes paroisses de l'île. Après chaque prédication, on entendait les bons Noirs dire dans leur naïf langage : *Ça un pé! hi té palé bien! outann.* « C'est ça un Père, c'est lui qui parle bien, entendez-vous. »

Le 10 août 1882, le P. Cadoret s'embarquait pour la France, afin d'y refaire sa santé ébranlée. Après la retraite, il fut envoyé à Notre-Dame de Langonnet pour y faire la classe de rhétorique. Là, comme à la Basse-Terre, les élèves eurent vite remarqué de quelle prodigieuse mémoire était doué leur professeur. Il possédait les plus minutieux détails de l'histoire.

Le 22 mai 1884, le P. Cadoret rentra à la Guadeloupe. Depuis ce temps, il fut surtout chargé de l'aumônerie du pensionnat que les sœurs de Saint-Joseph de Cluny tiennent à Versailles, près de la Basse-Terre. Dans cet emploi, notre cher confrère s'est encore dépensé pour le bien des âmes : les enfants comme les maîtresses ont su apprécier son zèle et son ingénieuse charité. Mais cinq années de séjour, ajoutées aux fatigues précédentes, finirent par user ses forces. Lui, que nous avons vu jadis si brillant de jeunesse, si florissant, n'était plus que l'ombre de lui-même.

Rentré en France au mois d'avril dernier, il vint, après quelques jours de repos dans sa famille, pour essayer de se remettre à la Maison-Mère. Hélas! la mort l'attendait là où, vingt et un

ans auparavant, il avait fait son début comme profès. Il avait su apprécier l'avantage de vivre comme au cœur de la Congrégation, et il gardait de cette année 1868-1869, passée à Paris, le plus délicieux souvenir.

Epuisé par une longue et forte gastrite, il se trouvait très anémié. Cependant, il espérait qu'avec de bons soins il pourrait se remettre peu à peu. Pendant les deux mois qu'il passa à Chevilly, il y eut peu de changement dans son état : tous les dimanches il faisait effort pour célébrer le saint Sacrifice de la messe. Dans le courant de juillet, il vint à Paris pour consulter un spécialiste indiqué par le R. P. Libermann. Il sembla d'abord éprouver une certaine amélioration, mais bientôt il eut une rechute qui donna de vives inquiétudes. Et cependant, faut-il le dire? Oui, car nous pourrions tous en tirer une leçon de nature à nous profiter un jour. Le pauvre Père, presque dans les bras de la mort, semblait se faire une complète illusion sur la gravité de son état. Il croyait, disait-il, avoir à traîner un an et plus, s'il ne guérissait pas; et si parfois un confrère ou un supérieur lui insinuait avec charité qu'il fallait se préparer au grand passage par la réception des derniers sacrements, il remettait toujours.

Enfin, le 12 août, au moment de la visite du médecin, notre cher malade se trouve subitement à toute extrémité. Le P. Lancel, qui accompagnait le docteur, s'empresse de lui donner l'absolution *in articulo mortis*, en l'exhortant à faire généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Le Père avait encore en ce moment toute sa connaissance. Le R. P. Barillec, appelé en toute hâte, lui administre le sacrement des mourants, et les dernières onctions n'étaient pas encore achevées que déjà le P. Cadoret avait rendu son âme à Dieu.

Le lendemain, 13 août, dans l'après-midi, son corps fut transporté à Chevilly, et le 14, au matin, inhumé au cimetière de la paroisse, le R. Père second assistant fit l'enterrement. Notre T. R. P. Supérieur général était très occupé à la retraite des novices qu'il donnait à Grignon; cependant, il tint à venir lui-même chanter la messe d'enterrement et faire l'absoute. Et maintenant, le cher P. Félix Cadoret repose en paix, près du bon P. Burg, dans le cimetière de Chevilly.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Retours en France.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 7 juillet, les PP. Raimbault et Abiven, venant de Saint-Louis du Sénégal. Le P. Raimbault, qui se trouvait précédemment au Rio-Pongo, était au Sénégal depuis le 19 mai.

Le 16 août, le P. Browne, supérieur de la Trinidad ;

Le 17, le P. Duss, de la communauté de St-Pierre (Martinique) ;

Le 18, le P. Bichet, supérieur de la station de Sainte-Anne, au Fernan-Vaz (Deux-Guinées) ;

Le 19, le F. Acace, revenu bien fatigué du Para.

**Sénégal.** — La nomination de Mgr Barthet comme vicaire apostolique de la Sénégambie et préfet apostolique du Sénégal, décidée dans l'assemblée générale de la Sacrée Congrégation de la Propagande du mois de mai, a été ratifiée par le Souverain Pontife dans le cours du mois de juin (1). Restait à obtenir ses brefs. Leur expédition a été longtemps retardée par suite de diverses circonstances, notamment de la mort de Mgr Zitelli, chargé de ces sortes d'affaires à la Propagande. Enfin, grâce aux démarches du P. Antoine Brunetti, nous avons pu les recevoir au commencement d'août. Ils portent la date du 30 juillet. Mgr Barthet est nommé évêque titulaire d'Abdère, en Thrace : c'est, par ordre alphabétique, le premier des titres épiscopaux qu'il y ait dans l'Église. Le bref qui le lui confère a été envoyé aussitôt au ministère des Cultes par l'intermédiaire de celui des Colonies, pour être enregistré au Conseil d'État. On espère que l'affaire passera à l'assemblée générale du 4 septembre, et qu'ainsi la cérémonie du sacre pourra avoir lieu le dimanche 15 septembre.

**Martinique.** — Le P. Vanhaecke a été chargé par Mgr Carméné de prêcher la retraite ecclésiastique du diocèse de Saint-Pierre et Fort-de-France. Elle a dû avoir lieu la même semaine que la nôtre, à la Maison-Mère.

NOTA. La répartition du personnel n'étant pas encore entièrement fixée, nous en remettons la publication au prochain *Bulletin*.

(1) Le décret du président de la république nommant Mgr Barthet préfet apostolique du Sénégal, porte la date du 15 avril.

Maison-Mère, 30 août 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Sacre de Mgr Barthet. — Translation de l'Œuvre des clercs de Saint-Joseph à Seyssinet, près Grenoble et fondation d'un petit collège à Beauvais. — Admissions à la profession et à l'oblation. — **Bulletins des communautés.** Sénégal. — Saint-Louis. — Dakar. — Gorée. — **Nécrologie.** Décès : F. Calliope. — **Mouvement du personnel.** — **Avis.**

## MAISON-MÈRE

### SACRE DE MGR BARTHET

Comme l'annonçait le dernier *Bulletin*, la cérémonie du sacre de Mgr Barthet a eu lieu dans la chapelle de la Maison-Mère, le 15 septembre, fête du saint nom de Marie. Le prélat consécrateur, Mgr Marpot, évêque de Saint-Claude, était assisté de Mgr Duboin et de Mgr Potron, de l'ordre des Franciscains, évêque de Jéricho.

Bon nombre d'amis de la Congrégation avaient bien voulu venir, en cette circonstance, unir leurs prières aux nôtres, pour attirer sur le nouvel élu la plénitude des dons du Saint-Esprit. Citons, entre autres, M. Hamel, président de l'œuvre de la Propagation de la Foi; Mgr Demimuid, directeur général de l'Œuvre de la Sainte-Enfance; M. Le Myre de Villers, résident général de Madagascar; M. l'abbé Blanche, curé de Lons-le-Saunier, un des anciens condisciples de Mgr Barthet; M. l'abbé Cour, curé de Dôle, autrefois directeur de la maison où Sa Grandeur fit ses premières études de latin; M. Grenier, du ministère des Cultes; M. Justin d'Erneville, de Saint-Louis du Sénégal; M. Cornu, professeur-administrateur au muséum du

Jardin des Plantes à Paris ; plusieurs fonctionnaires du ministère de la marine et des colonies. Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny y étaient aussi représentées, ainsi que celles de l'Immaculée-Conception, les Sœurs servantes du Saint-Cœur de Marie, et d'autres congrégations religieuses, qui s'intéressent à nos œuvres et nos missions. M. Archinard, commandant du Soudan français, avait été aussi invité ; mais, étant retenu dans sa famille au Havre, il en a exprimé tous ses regrets et a témoigné le grand intérêt qu'il porte à nos missionnaires. Il avait en particulière estime le P. Montel (Etienne), pour lequel il avait même demandé au sous-secrétaire d'État des colonies les palmes académiques, en récompense de ses travaux sur la langue bambara.

Les élèves du séminaire du Saint-Esprit étant en vacances, les diverses fonctions ont été remplies par les scolastiques de Chevilly, sous la direction du R. P. Le Vavasseur et du P. Hægy. Le P. Bichet, supérieur de la Mission de Sainte-Anne du Fernan-Vaz, faisait l'office de prêtre assistant. La messe a été chantée ; commencée à huit heures, la cérémonie s'est terminée à dix heures et demie. On a été unanime à constater que tout avait été accompli avec beaucoup d'exactitude et de piété. Le chant, notamment, a été fort bien exécuté. Plusieurs laïques en ont fait d'eux-mêmes la remarque.

Après le dîner, le Très Révérend Père remercia en ces termes le prélat consécrateur :

Monseigneur,

Il ne m'appartient guère de vous exprimer des sentiments au nom de votre nouveau fils dans l'épiscopat. Un nouvel Evêque seul peut dire ce qui se passe dans son âme au jour de sa consécration. Mais il m'appartient de vous dire, en mon propre nom et au nom de toute la congrégation, combien nous vous sommes reconnaissants, Monseigneur, d'avoir bien voulu quitter votre diocèse pour venir consacrer ce bien cher vicaire apostolique. Votre Grandeur aura désormais, dans nos Missions, un fils au titre le plus sacré. Aussi votre noble cœur ne manquera-t-il pas de se porter plus souvent encore vers ces régions si dignes d'intérêt.

D'ailleurs, laissez-moi vous le dire, Monseigneur, dans le peu de temps que j'ai eu l'honneur de converser avec vous, j'ai été ravi de constater votre extrême bienveillance pour nos Oeuvres.

Dès le début de notre Congrégation, le diocèse de Saint-Claude lui a fourni quelques missionnaires admirables d'énergie et de vertu. Plus d'une fois, j'ai demandé à Dieu de voir se multiplier davantage d'aussi excellentes vocations. Il me semble donc que le moment est venu où Dieu va exaucer ma prière. Votre présence au milieu de nous, Monseigneur, n'aura pas été seulement une précieuse fortune, si je puis dire, pour le nouvel élu, pour la Maison-Mère et la Congrégation, mais encore pour nos Missions.

Monseigneur, je vous remercie de nouveau du fond du cœur, pour le service éminent et saint que vous venez de nous rendre. Je vous remercie de la bienveillance que vous manifestez envers nos Missions en nous assurant que vous êtes bien plus disposé à favoriser les vocations qu'à les arrêter. Je me joins à Mgr Barthet pour vous dire, au nom de toute la Congrégation : *Ad multos annos!*

Voici, en substance, la réponse de Mgr Marpot :

Depuis longtemps, a-t-il dit, ses sympathies sont acquises à la Congrégation, mais cette nouvelle circonstance est un lien de plus qui l'attache à notre Institut. Heureux que le bon Dieu suscite des vocations apostoliques, car elles n'appauvrissent jamais un diocèse, non seulement il ne mettra pas obstacle à celles qui se dirigeront vers nous, mais il les favorisera, au contraire, de tout son pouvoir. Il désire même que son diocèse devienne *comme une succursale de la Congrégation*, de façon que lui-même et ses prêtres s'assurent ainsi une part aux prières, aux travaux et aux mérites de toute la Congrégation et, en particulier, des missionnaires d'Afrique pour lesquels il professe la plus grande vénération. Cela attirera sur son diocèse les grâces nécessaires pour que ce pays, encore si catholique malgré le malheur des temps, se conserve toujours dans la foi de ses aïeux.

Sa Grandeur termine enfin par quelques mots d'éloges à l'adresse des ecclésiastiques et des laïques qui étaient venus rehausser la cérémonie par leur présence et témoigner ainsi de leurs nobles sentiments pour la cause de la Mission catholique et civilisatrice de la France.

Nous ajoutons ici les Brefs de nomination de Mgr Barthet comme Évêque titulaire et comme vicaire apostolique.

**Bref nommant Mgr Barthet, évêque titulaire d'Abdère (1).**

## LEO PP. XIII.

Dilecte Fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem. Apostolatus officium, meritis licet imparibus, Nobis ab alto commissum, quo Ecclesiarum omnium regimini divina Providentia præsidemus, utiliter exsequi, adjuvante Domino, satagentes, solliciti corde reddimur ac solertes ut, cum de earumdem Ecclesiarum regiminibus agitur committendis, tales eis in Pastores præficere studeamus, qui populum suæ curæ creditum sciant non solum doctrina verbi, sed etiam exemplo boni operis informare, commissasque sibi ecclesias in statu pacifico ac tranquillo velint et valeant, auctore Domino, salubriter regere ac feliciter gubernare. Dudum siquidem provisionem Ecclesiarum omnium nunc vacantium et in posterum vacaturarum ordinationi ac dispositioni Nostræ reservavimus, decernentes ex tunc irritum et inane si secus super his a quoquam quavis auctoritate scienter vel ignoranter contigerit attentari. Jam vero quum titularis Ecclesia Episcopalis Abderitana, sub Archiepiscopo Theodosiopolitano, cui Venerabilis Frater Alphonsus de Voss postremus illius Antistes præsidebat, per obitum ejusdem Alphonsi, extra Romanam Curiam defuncti, Pastoris solatio destituta sit, Nos ad ejusdem Ecclesiæ provisionem, in qua nemo præter Nos se potuit seu potest immiscere, supradictis reservatione ac decreto obsistentibus, paterno sollicitoque studio intendentes, post deliberationem, quam hac de re cum Venerabilibus Fratribus Nostris S. R. E. Cardinalibus Congregationi Propagandæ fidei præpositis habuimus diligentem, ad te, dilecte fili, qui ex legitimo matrimonio progenitus, atque in ætate legitima constitutus, præclara tuæ pietatis, prudentiæ, doctrinæ, aliarumque virtutum testimonia præstitisti, oculos mentis Nostræ convertimus. Peculari te igitur benevolentia complectentes, et a quibusvis excommunicationis et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris ac pœnis, quovis modo vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes et absolutum fore censentes, titulari Ecclesiæ Episcopali Abderitanæ, de persona tua Nobis et memoratis Fratribus Nostris ob tuorum præstantiam meritorum accepta, de eorum Venerabilium Fratrum Nostrorum consilio, Apostolica Auctoritate Nostra providemus, teque illi in Episcopum præficimus et Pastorem, curam, regimen et administrationem Ecclesiæ ejusdem in spiritualibus ac temporalibus tibi plenarie committendo; in Illo, qui dat gratiam et largitur dona confisi te omnia ad majorem

(1) Enregistré au Conseil d'Etat le 5 septembre 1889.



Dei gloriam, sempiternamque animarum salutem esse expleturum. Verum tibi indulgemus ut, donec prædicta ecclesia inter mere titulares adnumeretur, ad illam accedere et apud eam personaliter residere minime tenearis. Ceterum ad ea, quæ in tuæ cedere possunt commoditatis augmentum, benigne respicientes, tibi ut a quocumque maueris Catholico Sacrorum Antistite gratiam et communionem Sedis Apostolicæ habente, accitis et in hoc ei assistentibus duobus aliis Episcopis, vel, si hi commode vocari nequeant, duobus eorum loco Presbyteris in officio aut ecclesiastica dignitate constitutis, similem Sanctæ Sedis gratiam et communionem habentibus, munus consecrationis suscipere valeas, eidemque Antistiti ut, receptis prius a te fidei Catholicæ professione juxta articulos ab eadem Sede Apostolica propositos, ac Nostro et Romanæ Ecclesiæ nomine fidelitatis debitæ solito juramento, munus prædictum tibi auctoritate Nostra impendere licite possit, plenam et liberam hisce Literis concedimus facultatem. Volumus autem eademque Auctoritate Nostra decernimus ut, nisi receptis a te per dictum antistitem fidei professione ac juramento prædictis, idem Antistes munus hujusmodi tibi conferre, tuque illud suscipere præsumpseritis, ipse antistes, ac tu tam a Pontificalis officii exercitio, quam a regimine et administratione Ecclesiarum vestrarum suspensi sitis eo ipso. Non obstantibus Constitutionibus et Ordinationibus Apostolicis, nec non dictæ Ecclesiæ etiam juramento, confirmatione Apostolica, vel quavis firmitate alia roboratis statutis, consuetudinibus ceterisque omnibus, licet speciali et individua mentione, ac derogatione dignis in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub Annulo Piscatoris, die 30 julii 1889, Pontificatus Nostri anno duodecimo.

*Pro Dño Cardinali LEDOCHOWSKI,*

F. Archiepiscopus Seleucien. *Substitutus.*

**Bref nommant Mgr Barthet vicaire apostolique de la Sénégambie et préfet apostolique du Sénégal.**

LEO PP. XIII.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam Benedictionem. Brevi quidem tempore studiosissime coluit et moderatus est sibi creditam provinciam dilectus filius Maturinus Picarda Sodalis Congregationis Spiritus Sancti et Immaculati Cordis Mariæ, Episcopus titularis Paphius; ipse enim Vicarii Apostolici Senegambiæ et Præfecti Apostolici Senegalliensis muneribus fungebatur; at morte interceptus magnum singularis studii sui in iis gerendis officiis reliquit desiderium. Quare, ne pars illa Dominicæ vineæ ex diligentissimi cultoris obitu quidquam

diu pateretur detrimenti, Venerabiles Fratres Nostri negotiis Propagandæ fidei præpositi statim egerunt de sufficienda in illius præstantis viri locum persona pari pietate, religionis studio et sempiternæ animarum salutis sollicitudine probata. Quibus laudibus quum ex præclaris testimoniis te excellere iidem Venerabiles Fratres noverint, ad eadem consodalis tui vita functi munera proponere non dubitarunt. Nos, inspectis omnibus accurateque expensis, te, quem per similes Nostras hoc ipso die datas Litteras Episcopum titularis Ecclesiæ Abderitanæ renunciavimus, peculiari benevolentia complectentes, et a quibusvis excommunicationis et interdicti, aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris ac pœnis, quovis modo vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, hujusmodi rei gratia absolventes et absolutum fore censentes, Auctoritate Nostra, harum Litterarum vi, Vicarium Apostolicum Senegambiæ et Præfectum Apostolicum Senegalliensem ad Nostrum et Sanctæ hujus Sedis beneplacitum facimus, instituimus et renuntiamus, cum omnibus juribus, facultatibus, honoribus, oneribus ac privilegiis utrique muneri attributis. Propterea universo utriusque regionis clero et populo mandamus, ut te in Vicarium Apostolicum et Præfectum Apostolicum recipiant et admittant, tibi que plenam reverentiam et obedientiam exhibeant. Hæc volumus et præcipimus, non obstantibus Apostolicis, ac in Universalibus Provincialibusque et Synodalibus Conciliis editis generalibus ac specialibus Constitutionibus et Ordinationibus, ceterisque in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ, apud S. Petrum, sub Annulo Piscatoris, die xxx Julii MDCCLXXXIX. Pontificatus Nostri Anno duodecimo.

† Place du sceau.

*Pro Dno Card. LEDOCHOWSKI,*  
F. Archiepus Seleucien. *Substus.*

*Dilecto Filio Maglorio Desiderato Barthet, presbytero e congregatione spiritus sancti et immaculati cordis Mariæ.*

**Lettre du Sous-secrétaire d'État des colonies, relative au choix du nouveau préfet apostolique du Sénégal.**

Paris, le 25 avril 1889.

Monsieur le Supérieur Général,

Par lettre du 28 février dernier, vous m'avez proposé de confier le poste de préfet apostolique du Sénégal, devenu vacant, par le décès de Mgr Picarda, à M. l'abbé Barthet, ancien desservant de Chandernagor.

J'ai l'honneur de vous informer que, par décret du 15 avril courant, M. Barthet a été nommé préfet du Sénégal et dépendances.

Il vous appartient de demander à la cour de Rome, pour cet ecclésiastique, le titre de vicaire apostolique de la Sénégambie, ainsi que tous les pouvoirs attachés à ses nouvelles fonctions.

Recevez, Monsieur le Supérieur Général, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Auguste ÉTIENNE.

## TRANSLATION DE L'ŒUVRE DES CLERCS DE SAINT-JOSEPH

A SEYSSINET, PRÈS GRENOBLE,

ET FONDATION D'UN PETIT COLLÈGE A BEAUVAIS

Les circonstances ont obligé la Maison-Mère, bien qu'au grand regret de tous, à transférer hors du diocèse de Beauvais l'œuvre apostolique des clercs de Saint-Joseph. Ce grand saint, cependant, ne pouvait laisser ses enfants sans asile. Au moment où l'on cherchait pour eux une maison, le digne Évêque de Grenoble, dont on connaît les bienveillantes relations avec notre Institut, s'est offert à les recevoir sous sa protection; et la Providence nous a, en effet, procuré près de Grenoble, à Seyssinet, une magnifique propriété de 20 hectares, avec un château encore neuf, où l'œuvre sera parfaitement établie.

La nouvelle communauté est placée, comme l'œuvre elle-même, sous le patronage et le vocable de Saint-Joseph. Elle a été inaugurée le jour de la Nativité de la très sainte Vierge.

Sur les vives et pressantes instances de Mgr l'Évêque de Beauvais, la maison occupée par les clercs en cette ville a été affectée à une institution d'enseignement secondaire. C'est une œuvre que désiraient un grand nombre de familles, afin d'assurer à leurs enfants le bienfait d'une éducation chrétienne. On se bornera, pour commencer, aux classes inférieures, sauf à voir plus tard s'il y a lieu de donner à cette école un plus grand développement.

L'établissement porte le titre d'*Institution du Saint-Esprit*.

Nos Pères conservent d'ailleurs à Beauvais les œuvres qu'ils y avaient précédemment, la direction de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph et l'aumônerie du pensionnat des Frères des Écoles chrétiennes.

A l'occasion de la mesure prise relativement à l'école apostolique des clercs de Saint-Joseph, il a été inséré, dans le *Messenger*, une note

de l'évêché de Beauvais, au sujet de laquelle on aurait eu certaines réserves à faire; mais il a paru préférable de garder le silence pour le bien de la paix.

---

### ADMISSIONS A LA PROFESSION ET A L'OBLATION

Ont été admis à la profession, par décision du Conseil :

A GRIGNON, LE 6 OCTOBRE :

Le P. BAUD Jean-Marie, né le 8 octobre 1842, à Menthonnex-en-Bornes (Haute-Savoie).

Jour de la messe mensuelle à offrir aux intentions du T. R. Père, le 2 de chaque mois.

A CHEVILLY, LE 8 SEPTEMBRE, LES FF. :

CYRILLE Scholasch, né le 1<sup>er</sup> août 1871, à Morshwiller (Alsace),  
 MARCIEN Neumeyer, né le 19 août 1871, à Epfig (Alsace),  
 LUCIEN Kapfer, né le 15 sept. 1871, à Berstheim (Alsace),  
 AMBROISE Ulmer, né le 10 juil. 1872, à Mollkirch (Alsace),  
 NICAISE Muller, né le 1<sup>er</sup> sept. 1870, à Graville-Ste-Honorine (S.-I.),  
 NAMACE Dalmen, né le 5 août 1870, à Clichy (Seine),  
 CASIMIR Ulmer, né le 4 juillet 1871, à Rosheim (Alsace),  
 PATRICIUS Coman, né le 16 janvier 1863, à Clonoulty (Irlande),  
 MATERNE Comte, né le 4 avril 1871, à Erstein (Alsace),  
 ADRIEN Planchamp, né le 21 juillet 1870, à Marin (Haute-Savoie);

A CINTRA, LE 29 SEPTEMBRE, LE F.

GERVASIO Dantas, né le 11 fév. 1869, à Riofrio, dioc. de Braga (Port.).

Ont été, en outre, admis à l'oblation :

AU NOVICIAT DE GRIGNON, LE 15 AOUT, MM. :

HUMEZ Édouard, du dioc. de Paris, p. r. St Antoine de Padoue,  
 PAWLAS René, du dioc. de Châlons, pat. rel. St Pierre Claver,  
 CURTIL Joseph, du dioc. de Lyon, pat. rel. St Thomas d'Aquin.

AU MÊME LIEU, LE 6 OCTOBRE, M.

LAPLACE Pierre, du dioc. d'Annecy, p. rel. S. François de Sales ;

A CHEVILLY, LE 8 SEPTEMBRE, LES POST. FRÈRES :

BLAISE Jacques, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Zacharie*,  
 WEISS Louis, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Constantin*,  
 AMILHAU Louis, du dioc. de Paris, en rel. *F. Léonien*,

BECKER Charles, du dioc. de Metz, en rel. *F. Prosper*,  
 FUCHS Martin, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Léonide*,  
 SCHNÖERING Émile, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Eucher*,  
 MILLOT Constant, du dioc. de Troyes, en rel. *F. Constant*,  
 ROCCI Paul, du dioc. de Genève, en rel. *F. Roch*,  
 VOLLMER Polycarpe, du dioc. de Rottenbourg, en rel. *F. Sevin*,  
 AMANN Charles, du dioc. de Saint-Gall, en rel. *F. Divitien*,  
 KALTENHEISSER Ignace, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Octavien*;

A CELLULE, LE 8 SEPTEMBRE, LES POST. FRÈRES :

GOECHTER Joseph, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Aglibert*,  
 ROTHBLETZ Jean-Michel, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Adélard*.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### SÉNÉGAMBIE

#### COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS (SÉNÉGAL)

SEPTEMBRE 1887 — SEPTEMBRE 1889

1. Personnel. Nécrologie : P. Deplanche ; Mgr Picarda. — 2. Œuvres : Écoles, Conférences de Saint-Vincent de Paul ; M. Scias, leur fondateur. — 3. Hôpital militaire. Liberté et fruits du saint ministère. Hospice civil. — 4. Ministère paroissial : mois de saint Joseph, mois de Marie. — 5. Conversion d'un soldat mahométan, condamné à mort. — 6. Noces d'argent du R. P. Guérin. Consécration au Sacré-Cœur. — 7. Première communion. — 8. Grotte de Lourdes à Sor. Origine. Manifestations. Pèlerinage de plus en plus fréquenté.

1. — Depuis la publication du *Bulletin* précédent, la mort, la maladie et d'autres causes diverses ont nécessité parmi nous quelques changements.

A nos chers défunts notre premier souvenir. — En tête de cette revue funèbre doit figurer le P. Deplanche. Il semble que le divin Maître ait eu hâte de le moissonner dans le premier épanouissement de sa vie religieuse. Venu ici vers la fin de novembre 1887, il s'est éteint à Saint-Louis même, le 25 août suivant. (Voir *Bulletin* d'octobre 1888, p. 718.)

Le P. Deplanche nous était arrivé de France sur le même paquebot que Mgr Picarda, lors de la rentrée du vénéré prélat,

après son sacre. Ils devaient hélas ! à bref délai, se rejoindre dans la tombe. Cette dernière perte a eu je ne sais quoi de particulièrement douloureux pour Saint-Louis. Mgr Picarda était, en effet, supérieur de notre communauté et curé de la paroisse, au moment où il fut élevé à l'épiscopat. Chacun ici trouvait en lui un père et un ami. On ne sera donc nullement surpris que cette mort, bien qu'elle fût un peu prévue, ait eu un douloureux écho à Saint-Louis. Sitôt que la nouvelle en fut communiquée par le télégraphe, la préfecture reçut en foule des visites de condoléance ; et quand, au prône du lendemain, le P. Guérin rappela, d'une voix émue, la vie, les vertus, les souffrances du vénéré prélat, bien des larmes coulèrent dans l'auditoire. Un service solennel fut célébré pour le repos de son âme. M. le Gouverneur de la colonie voulut bien y assister, l'épée au côté ; il occupait un fauteuil dans le sanctuaire, en face du catafalque et du trône pontifical, recouvert d'un crêpe noir. A sa droite, on voyait son aide de camp, et, sur le devant de la nef, tous les chefs de service et d'administration, ainsi que leurs subordonnés. L'assistance, très considérable, se montra profondément recueillie.

Plusieurs Pères nous ont quittés, après avoir travaillé quelque temps avec nous. Ce sont : le P. Etienne Montel, mort, depuis, à Kita, dans le Soudan ; le P. Alaux, actuellement curé de Rufisque ; le P. Rémont, supérieur de la station de Fadioute ; et enfin, les PP. Kunemann et Le Gall, qui sont tous les deux rentrés en France, afin de rétablir leur santé délabrée par les fièvres et par plusieurs années de séjour au Sénégal. Le P. Raimbault a passé aussi plusieurs mois avec nous cette année, en revenant du Rio-Pongo, et nous a rendu les plus grands services. — A chacun de ces confrères, tous nos vœux les plus sincères.

2. — Nos œuvres n'ont pas trop souffert de ces changements multipliés. Bénies du Ciel, elles se développent lentement, mais constamment. Notre ministère paroissial nous offre des consolations de plus en plus grandes : les offices sont plus régulièrement suivis, l'assistance, plus considérable, les sacrements, plus souvent reçus. Plusieurs associations pieuses entretiennent la piété chez les fidèles ; perpétuellement elle est tenue en éveil par des exercices aussi fréquents que variés.

La jeunesse des deux sexes, qui fréquente les écoles dirigées

par les Frères de Ploërmel et par les Religieuses de Saint-Joseph de Cluny, se compte par centaines. Le meilleur esprit règne dans ces divers établissements. Avec l'habitude d'un travail sérieux et le goût solide de la vertu, on y puise une instruction soignée et une éducation foncièrement chrétienne. Les catéchismes préparatoires à la première communion, le catéchisme de persévérance pour les plus avancés, sont suivis avec beaucoup d'entrain et d'attention. Implantée au début de cette année scolaire, la communion réparatrice mensuelle est fort en honneur parmi cette jeunesse. S'il est vrai que « le mahométisme ne périra que par l'instruction », suivant la parole de Mgr Riehl, c'est dans ces écoles que repose la principale espérance de l'avenir pour l'évangélisation du Sénégal.

Outre l'*Association des mères de famille*, la *Congrégation des enfants de Marie*, la *Propagation de la foi*, le *Denier de saint Pierre*, qui se développent de plus en plus, et qui produisent des résultats toujours plus consolants, ce *Bulletin* doit signaler la formation de deux sociétés nouvelles : la Conférence de Saint-Vincent de Paul, formée d'une vingtaine d'hommes; et celle de Saint-Joseph, composée de quelques jeunes gens.

La première remonte au mois de janvier 1888; la seconde n'existe que depuis le mois de mars dernier. Elles fonctionnent comme en France les œuvres de ce genre. Bien qu'elles aient à leur tête le même président, chacune a sa vie propre, sa physiologie spéciale. Elles se réunissent à la préfecture, l'une le dimanche, l'autre le mercredi; leurs séances ne sont communes que pour les assemblées générales. Néanmoins, elles ne laissent pas que de se considérer comme deux sœurs : elles ont la même origine; c'est le même but qu'elles poursuivent; le même esprit les anime, et elles emploient les mêmes moyens. En visitant les malades, les pauvres, les prisonniers, elles nous préparent souvent les voies et elles font aimer la religion chrétienne, en la révélant sous ses traits les plus séduisants : la charité et le sacrifice.

Le fondateur de ces deux conférences est M. Scias, capitaine de frégate et commandant de la marine au Sénégal. A ce titre, il mérite, de notre part, un souvenir spécial. A son arrivée à Saint-Louis, il donna l'exemple bien rare, parmi les hommes de sa condition, de la communion quotidienne. Puisant dans la

divine Eucharistie le zèle des âmes, il conçut l'idée d'établir à Saint-Louis ces deux œuvres. Il y déploya un admirable dévouement. Accompagné d'un des membres de ces sociétés, on le voyait chaque jour se diriger vers la demeure du pauvre, pour lui procurer non seulement la nourriture du corps, mais encore celle de l'âme. Il apprenait aux malheureux à penser au ciel, à supporter, avec patience et résignation, la pauvreté et les souffrances, en union avec celles de Notre-Seigneur. Le bien qui s'est opéré à Saint-Louis, au moyen de ces associations, nous le devons tout entier à cet homme de foi. Aussi lui en conservons-nous la plus vive gratitude, et prions-nous le divin Maître de lui accorder la grâce d'établir en d'autres lieux ces œuvres de charité, qui ont déjà fait tant de bien au milieu de nous.

3. — Les militaires, si exposés au Sénégal sous tous les rapports, ne sont pas oubliés. Le P. Tisserand en est chargé, en sa qualité d'aumônier de l'hôpital. C'est peut-être le ministère le plus fructueux. Secondé par les Sœurs de Saint-Joseph, et grâce aussi à la liberté que lui laissent le médecin en chef et tous ses auxiliaires, il obtient auprès des soldats un plein succès. On a vu même quelques docteurs encourager les malades à remplir leurs devoirs religieux. L'un d'eux trouve, un jour, l'aumônier auprès d'un soldat travaillé par une grosse fièvre :

« Docteur, lui dit le Père, je vous laisse la place.

« — Non, lui répond le médecin, je vais me promener devant la porte; quand le malade aura fait son affaire avec vous, je lui donnerai mes soins. »

Le malade, qui jusque-là avait hésité, s'écrie : « Puisque le médecin le veut, je vais me confesser sur-le-champ. »

La même liberté d'action est laissée à l'aumônier dans tout le reste de la colonie. Tous les commandants supérieurs des troupes qui se sont succédé depuis plusieurs années, se sont fait un devoir de lui accorder toute autorisation pour remplir son ministère dans les casernes et dans les camps. Le 10 janvier dernier, un peu après son arrivée, le colonel Dodds lui remettait un passeport ainsi conçu : « Autorisation permanente à M. l'Aumônier militaire de se rendre dans les camps de dissémination. »

La messe est célébrée en public dans ces camps, lorsque le Père les visite; les soldats qui y sont en danger ou qui viennent à l'hôpital peuvent facilement remplir leurs devoirs. Il n'est pas



rare qu'ils aient sous leurs yeux de beaux exemples donnés par les officiers. Quelques Bambaras, engagés au service de la France, transportés à l'hôpital pour cause de maladie, ont été régénérés dans l'eau baptismale avant d'entrer dans leur éternité.

Avec l'hôpital militaire, le P. Tisserand a encore à desservir l'hospice civil, où il y a plus de cent malheureux. Là aussi Dieu sait se choisir quelques élus. Signalons simplement la conversion d'un Marocain âgé de quatre-vingt-dix ans environ. Instruit par le Père, il lui demanda le baptême et mourut quelques instants après, ayant sur les lèvres le nom de Notre-Dame de Lourdes, qu'il avait invoquée plusieurs fois.

4. — Ces œuvres que nous venons de passer en revue, quoique très importantes en elles-mêmes, ne sont pourtant que secondaires par rapport à la paroisse. Certaines circonstances nous imposent la nécessité de taire les chiffres réels des baptêmes conférés chaque année, soit aux adultes, soit aux enfants en danger de mort. Mais nous pensons qu'elles doivent se compter en petit nombre, sur la terre d'Afrique, les missions d'où s'envolent vers le ciel plus d'âmes qu'à Saint-Louis.

Nous ne négligeons rien de ce qui peut favoriser cet élan très sensible vers le christianisme. C'est dans ce but que nous donnons aux cérémonies de l'Église le plus d'éclat possible, et que nous multiplions les exercices de piété. La fête de saint Joseph est précédée d'une neuvaine d'instructions. Chaque année, il y a une manifestation splendide : plus de trois cents communions. Saint Joseph est ici le saint le plus populaire : ni cierges, ni bouquets ne font défaut sur son autel. Le mois de mai nous réunit aussi chaque soir aux pieds du tabernacle. On fait une petite lecture, on chante quelques cantiques et l'on récite une partie du Rosaire.

5. — Une touchante conversion d'un soldat mahométan mérite une mention spéciale. Dans la lettre suivante, adressée au R. P. Barillec, voici comment le P. Guérin raconte les derniers moments de ce soldat, exécuté pour crime d'homicide.

Mardi dernier (19 juin), j'ai accompagné, jusqu'au lieu de son supplice, un tirailleur sénégalais, condamné à mort pour homicide volontaire commis sur la personne d'un caporal. Averti la veille assez tard que cette exécution devait avoir lieu, je m'empressai de faire,

auprès du colonel et du directeur de l'intérieur, les démarches nécessaires pour être introduit auprès de ce pauvre malheureux ; et aussitôt après, je me rendis à la prison avec le P. Rémont et un jeune homme qui nous accompagnait. Il était plus de neuf heures du soir. Un porteclef nous ouvrit et alla réveiller le régisseur, qui dormait déjà d'un profond sommeil. Celui-ci ne voulut laisser entrer que moi, et mes compagnons durent attendre à la porte. Le condamné ne connaissait pas encore la fatale nouvelle ! Je m'annonce à lui, non comme médecin du corps, mais de l'âme. « Le corps, lui dis-je, ce n'est pas ce qui doit nous préoccuper le plus, mais notre âme immortelle ! etc. »

J'avais affaire à un pauvre mahométan. Mes paroles, cependant, semblaient pénétrer dans son cœur. Je lui expose alors, les uns après les autres, les principaux mystères de notre sainte religion ; je lui raconte les traits les plus saillants de la Passion du Sauveur, et lui redis les paroles qu'il a prononcées en faveur des pauvres pécheurs qui veulent se convertir... Celle qu'il adressa au bon larron, surtout, l'impressionna visiblement ; il la répéta de lui-même, après moi, avec un air de surprise... Le son de sa voix semblait dire : une si grande miséricorde est-elle possible?... Je lui fis embrasser, à plusieurs reprises, l'image de Celui-là même qui a prononcé ces paroles consolantes. Enfin je lui demande s'il consent à être baptisé pour devenir le disciple de Jésus. Il accepte sans hésitation. Le régisseur qui était là présent avec deux gardiens, va immédiatement, sur ma demande, chercher de l'eau et je m'empresse de conférer le baptême à Boubou-Ba, à qui je donne les prénoms de Charles-Marie. Aussitôt, le nouveau chrétien me prend la main, l'étreint dans les siennes, l'embrasse avec effusion, il ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance.

Le lendemain, dès quatre heures trois quarts, je me trouvais encore auprès de mon néophyte. Nous restâmes vingt minutes ensemble, parlant du bon Dieu, de la sainte Vierge, de saint Joseph, récitant des actes de contrition, d'amour et de résignation. Vers cinq heures un quart arrive le piquet, commandé par un sergent-major, et une charrette pour transporter le condamné, au cas qu'il se trouvât trop faible. Un quart d'heure après, on se met en route pour le lieu du supplice. Nous marchons pendant une demi-heure à peu près. J'étais à côté du condamné. Au bout de vingt minutes de marche, il me dit : « Je n'en puis plus », et il me prend le bras pour se soutenir. On le fait monter alors dans la charrette, et je suis à pied. Nous étions, d'ailleurs, tout près du lieu d'exécution, où cinq ou six cents hommes attendaient sous les armes. Les clairons sonnent la *générale*. J'accompagne le condamné jusqu'au poteau préparé d'avance ; je lui adresse quelques paroles pour l'inviter à unir sa mort à celle du divin Sauveur ; je lui donne la croix à baiser, l'embrasse moi-même, puis le

laisse entré les mains des exécuteurs de la justice humaine.

Ceux-ci le font agenouiller près du poteau, lui bandent les yeux et l'attachent par le milieu du corps au bois. On lit à haute voix la sentence de mort; puis l'officier commandant le peloton d'exécution lève, en silence, son épée, l'abaisse aussi sans rien dire Douze détonations partent à la fois, et Charles-Marie Boubou-Ba tombe foudroyé. Ce qu'on appelle le coup de grâce fut reconnu inutile. — Actions de grâces au Cœur adorable de Jésus, à la sainte Vierge et à saint Joseph, pour cette fin si chrétienne d'un malheureux disciple de Mahomet.

(Lettre du 21 juin 1888.)

6. — Cette année ont eu lieu deux cérémonies particulièrement touchantes : les noces d'argent du P. Guérin et la consécration générale de la paroisse au divin Cœur de Jésus.

Notre cher Père supérieur habite le Sénégal depuis près de vingt-cinq ans. Un tel apostolat est bien rare dans ces contrées, où la vie d'ordinaire s'épuise si vite. Pour donner satisfaction aux désirs de toute la paroisse, il fut résolu qu'on célébrerait cet anniversaire avec la plus grande pompe. Le P. Guérin chanta lui-même la messe, assisté des PP. Renault et Tisserand comme diacre et sous-diacre. La musique militaire, gracieusement accordée par M. le colonel Dodds, exécuta, pendant la messe, quatre superbes morceaux. Pas une place, on le conçoit, n'était restée vide à l'église. Chacun avait tenu à s'associer, par sa présence, à cette solennité, et à donner à son zélé pasteur cette marque de vénération filiale. Ce qui dut toucher le plus délicieusement son cœur, ce fut sans doute le nombre considérable de ceux qui, ce jour-là, firent la sainte communion à toutes ses intentions. Après la messe, la préfecture apostolique fut presque envahie par une multitude de personnes, qui venaient lui offrir leurs félicitations et leurs vœux. Au dîner figuraient les plus hauts représentants de l'armée, de la magistrature et du commerce, preuve touchante de la bonne harmonie qui règne, au Sénégal, entre ceux qui sont chargés d'assurer sa prospérité matérielle et ceux qui travaillent à sa prospérité spirituelle, par la diffusion de l'Évangile. Cette réunion, cette journée, firent sur tous la meilleure impression.

On ne saurait lui comparer, à ce point de vue, que celle produite par la consécration publique de la paroisse au divin Cœur

de Jésus. Cette dévotion n'est pas nouvelle à Saint-Louis. Depuis quelques années déjà, chaque premier vendredi du mois nous réunit à l'église, où le P. Guérin donne sur ce sujet une instruction, suivie de la bénédiction du Saint-Sacrement. La France catholique préparant sa journée du 27 juin, nous devons nous unir à elle. Bien à l'avance, on avait exposé aux fidèles ce que signifiait une consécration au Sacré-Cœur. Les familles chrétiennes étaient invitées à se faire inscrire et à protester, de cette façon, qu'elles acceptaient pour roi Jésus-Christ. Comme pour la fête de saint Joseph, une neuvaine d'instructions vint parfaire cette préparation plus ou moins éloignée. Nous avons compté sur beaucoup de monde : notre attente s'est pleinement réalisée. Tandis que nous parlions du haut de la chaire, plusieurs personnes circulaient à travers la ville, recueillant les noms des familles qui voulaient paraître sur la liste. Elles avaient trouvé partout un excellent accueil. Dès le matin, les confessionnaires furent assiégés, toute la journée du jeudi; et, pendant la nuit, les adorateurs se succédèrent, toujours nombreux, toujours fervents, devant le Saint Sacrement exposé sur le maître-autel. Le soir de la fête du Sacré-Cœur, toute la paroisse se trouvait réunie dans l'église. Le P. Guérin, à genoux au pied de l'ostensoir, se consacra avec tout Saint-Louis à ce divin Cœur. Ainsi Jésus-Christ règne sur nous! Puisse-t-il répandre sur tous nos travaux ses bénédictions les plus précieuses et les plus abondantes!

7. — Nous parlions tout à l'heure de la fête de saint Joseph. Une cérémonie, particulièrement touchante, a signalé, cette année, pour notre église paroissiale, la fête de son patronage. Une dizaine de garçons du cours primaire des Frères de Ploermel, ainsi qu'un nombre à peu près égal de jeunes filles de l'école du Nord, confiée aux religieuses de Saint-Joseph de Cluny, avaient le bonheur de faire ce jour-là, leur première communion. Cette cérémonie laissera des souvenirs plus durables peut-être que les autres du même genre, à raison des circonstances spéciales qui l'ont précédée et qui l'ont couronnée. Voici, à ce sujet, quelques détails extraits du journal de la communauté.

Préparés de longue date et très bien instruits des vérités de la religion chrétienne, tous ces enfants comprenaient l'importance et la grandeur de l'action qu'ils allaient faire. Tout en eux témoignait

assez de leurs efforts, pour s'en rendre de plus en plus dignes. Le divin Maître leur a fait la grâce de leur envoyer le P. Audren, auquel il réservait de mettre le sceau à leur préparation.

Malgré de pressants travaux d'agriculture ou d'installation qu'il exécute à Thiès, ce cher et vénéré confrère a bien voulu se charger de la retraite qui précède ici la première communion et dont les exercices ont lieu à l'église même. Le dimanche, nous avons vu les fruits de son ministère parmi nous. Quelle communion fervente, quelle foule à l'église où il n'y avait pas une place vide ! M. le Gouverneur de la colonie a lui-même pris part à cette fête. On le voyait au sanctuaire, sur son fauteuil, avec son aide de camp à sa droite.

À vêpres, on renouvelle les promesses [du baptême. Électrisés par la plus chaleureuse allocution, les premiers communicants jurent de rester fidèles jusqu'à la mort à Jésus-Christ et à son Église. Beaucoup de témoins de cette scène ont senti des larmes involontaires couler de leurs yeux. La bénédiction du Saint-Sacrement reçue, chacun se dirige vers la grotte de Notre-Dame de Lourdes, élevée à Sor, en l'honneur de l'Immaculée-Conception et aux pieds de laquelle devait s'accomplir la consécration à Marie.

Le jour du patronage de Saint Joseph, cette grotte avait un air de gaieté bien en rapport avec la circonstance. Sur les rochers qui n'ont encore aucun ornement, courent des guirlandes de roses ; l'autel, placé sous la voûte, étincelle de lumières ; partout où l'œil s'arrête, il est agréablement reposé par l'habile disposition des fleurs et des décorations. Une foule considérable se presse autour de l'Immaculée. Un cantique, chanté par les élèves de l'école du Nord, ouvre la cérémonie. Le P. Audren monte ensuite sur une estrade improvisée près de la fontaine sortie, presque comme celle de Lourdes, des sables du désert. Le sermon est un magnifique commentaire de ces paroles de Jésus-Christ expirant sur la croix : « Femme, voilà votre fils », *Mulier ecce filius tuus*.

Trois jeunes communicantes lisent ensuite, d'une voix émue, la consécration à Marie.

Cela fait, on chante le *Magnificat*, avec un entrain admirable, ainsi que le *Monstra te esse matrem* et le *Regina cæli*; toutes les voix se réunissent en un chœur immense, pour porter jusqu'au ciel le témoignage de notre amour et de notre espérance. Chose assez curieuse : beaucoup de musulmans, qui avaient considéré en silence ce qui s'était passé à l'église et qui s'étaient joints à nous sous les regards de Marie, ont chanté, comme nous, ses louanges. On les a même vus tomber à genoux et réciter, les bras en croix, les trois *Pater* et les trois *Ave*, par lesquels s'est terminée toute la cérémonie. Puisse Notre-Dame de

Lourdes jeter les yeux sur ces pauvres gens et les faire entrer dans la voie de la lumière évangélique!

8. — Voici, pour terminer ce *Bulletin*, quelques détails sur cette grotte de Notre-Dame de Lourdes, à Sor.

C'était un projet bien cher au P. Le Penneec de dédier à Marie un sanctuaire au milieu de ces pays où le Coran domine encore. Le défaut de ressources suffisantes l'avaient empêché de le réaliser. L'état actuel de nos finances nous interdisant aussi toute dépense considérable, la pensée vint au Père Supérieur de faire un appel à la charité de nos chrétiens, pour avoir de quoi bâtir une grotte, dans laquelle on placerait une statue de Notre-Dame de Lourdes. Une quête permit d'acheter une magnifique statue et de se mettre à l'œuvre.

Le *Bulletin* précédent a traité longuement de l'Annexe de Sor. Avec son calvaire, sa modeste chapelle des Bambaras, assez voisine de la ville pour que l'on puisse s'y rendre sans trop de fatigue, en même temps qu'elle en est assez éloignée pour que l'on y trouve une profonde solitude, cette annexe-là semblait d'elle-même indiquer l'emplacement de la future construction. Ce fut le 29 mai 1888, jour où l'on célébrait la fête de Marie, *Auxiliaresse des chrétiens*, que l'on fit la bénédiction solennelle de la première pierre. Beaucoup de monde assistait à cette cérémonie. La première pierre, déposée dans la chapelle, fut portée en procession jusqu'à l'endroit sur lequel la grotte s'élève aujourd'hui. Le P. Guérin, s'inspirant des circonstances, exprima, en quelques paroles touchantes, combien il était heureux de ce que la Vierge Immaculée eût enfin un oratoire spécial, d'où elle ne manquerait point de verser des flots de grâces et de salut sur tant d'âmes encore « assises dans les ténèbres de l'erreur ».

Après cette bénédiction, les travaux ont été vigoureusement poussés, si bien qu'au commencement de septembre, on a pu y placer la statue jusque-là déposée à l'église. Nous le devons, en partie, aux Frères de Ploërmel, qui nous ont prêté, en cette circonstance, un concours des plus énergiques. Se levant à trois heures plusieurs jours de suite, ils ont eux-mêmes débarrassé le terrain, qu'encombraient des tas de pierres ou de briques au milieu des herbes. Les Sœurs de Saint-Joseph s'étaient aussi mises en frais pour l'ornementation du monument. L'aspect en était très agréable et rappelait assez bien les roches de Massabielle. Après les vêpres, que Mgr Picarda présidait, la procession s'organise en bon ordre. La statue de Marie souriait sur un brancard, gracieusement ouvragé. De jeunes Portugais chrétiens, choisis par le P. Guérin, avaient reçu mission de la transporter. Au moment du départ, plusieurs jeunes gens des meilleures familles de Saint-Louis se lèvent spontanément. Ils viennent la prendre sur leurs

bras et la placent sur le char qui doit la conduire jusqu'à Sor. Les cordons sont tenus par des enfants de Marie et par des mères de famille. Tout s'ébranle au chant des litanies. Ce fut un spectacle à la fois plein de grandeur et de charme, lorsque la procession, se déroulant le long de la ville, se dirigea vers la grotte. Toute la population chrétienne de Saint-Louis était là, escortant la Reine du ciel, qui s'avancait sur son char de triomphe, comme pour prendre possession de cette contrée infidèle ! Tout le monde étant groupé devant la niche, Mgr Picarda fait la bénédiction de la statue, puis celle du monument lui-même. La statue, au moyen d'une poulie différentielle, glisse, en un clin d'œil, dans la place qu'elle doit occuper. *O Gloriosa Domina!* s'échappe de toutes les poitrines, chanté par mille lèvres, répété par mille échos. Sa Grandeur adresse ensuite une allocution à l'assistance. Elle expose, dans un magnifique langage, comment la Vierge Immaculée s'est toujours montrée le secours et la délivrance des chrétiens; affirmant et démontrant la réalité des prodiges de Lourdes; recommandant à tous la dévotion envers Notre-Dame comme la sûre garantie de la paix, ici-bas, et du vrai bonheur. En même temps que ce discours s'achevait, la nuit s'était faite autour de nous. C'eût été le moment de contempler l'illumination, soigneusement préparée pour cette occasion. Le vent, trop violent, la rendit impossible.

Le pèlerinage à Sor venait d'être inauguré. Bon nombre de blancs, voire même des musulmans, se rendirent les jours suivants à la grotte, les uns poussés par la curiosité, les autres, par leur piété filiale. Les noirs surtout restaient là, les regards attachés sur ce visage céleste. Ils considéraient l'Immaculée, visiblement attendris; puis, ils se retiraient en silence.

Ce mouvement, bien loin de se ralentir, s'en va se développant chaque jour. Il va de soi que nous le favorisons de notre mieux. Au 8 décembre dernier, nous avons eu une nouvelle procession, aussi splendide que la première, caractérisée par deux incidents des plus touchants. Mgr Picarda, malgré son état de souffrance extrême, voulut encore la présider. Sa Grandeur, après une chaleureuse allocution du P. Guérin, fit la bénédiction d'une fontaine qui, grâce à la bienveillance de l'administration des Ponts et Chaussées, semble avoir surgi presque comme par miracle des sables arides du désert. Là, comme à Lourdes même, les pèlerins vont « boire et se laver ». Cette bénédiction terminée, on allume de toutes parts des flambeaux. La procession, s'éclairant elle-même, se dirige vers le calvaire devant lequel on chante trois fois : *O crux, ave*. De là, elle revient en bon ordre aux pieds de la grotte au chant du *Te Deum*. Sa Grandeur se tenait debout sur une estrade improvisée tout proche de la fontaine. D'une main amaigrie, d'une voix presque éteinte, il donne à la foule

sa bénédiction solennelle. C'était pour la dernière fois. Il ne devait plus se montrer dans aucune cérémonie publique. Sous la voûte de la grotte, on a placé un autel. De temps en temps, on y offre le saint Sacrifice de la messe. Cette cérémonie attire toujours aux pieds de la Vierge Immaculée beaucoup d'assistants. Cette année encore, a eu lieu une heureuse innovation, couronnée d'un plein succès. Les exercices du mois de Marie, qui se faisaient tous les soirs à l'église paroissiale, se sont faits chaque dimanche devant la grotte de Sor. Des marabouts eux-mêmes y participaient. Comme nos chrétiens, ils écoutaient la petite instruction; comme eux, ils chantaient les louanges de Marie; comme eux, ils priaient les bras en croix. A la suite de l'une de ces réunions, une femme musulmane faisait déposer deux paquets de bougies sur l'autel de la Vierge; une autre envoyait 100 fr. pour la future chapelle que nous voudrions tant élever sur la grotte de Sor, comme la basilique qui s'élève sur celle de Lourdes.

---

## COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A DAKAR

SEPTEMBRE 1887 — SEPTEMBRE 1889

1. Réception de Mgr Picarda. Sa maladie. Sa mort. — 2. P. Lossadat. F. Jules. P. Merky. — 3. Retraites annuelles. — 4. Translation des restes de NN. SS. Kobès et Truffet. — 5. Ministère. Œuvres. — 6. Dispensaire. — 7. Accident du P. Kieffer. — 8. Développement de Dakar.

1. — *Le Bulletin Général* a déjà fait connaître la perte cruelle que nous avons faite en la personne de Mgr Picarda, notre si regretté vicaire apostolique. Pour rendre hommage à sa mémoire vénérée, nous donnerons quelques nouveaux détails sur son arrivée et ses premiers travaux au milieu de nous, ainsi que sur sa maladie et sa mort, qui fut hélas! si prompte. C'est le 14 novembre 1887 qu'il débarquait à Dakar, venant prendre possession du vicariat apostolique de la Sénégambie, où il avait déjà exercé le saint ministère comme curé de Saint-Louis. Le successeur de Mgr Riehl fut reçu avec d'autant plus d'enthousiasme que la vacance du siège avait duré plus d'une année. Déjà connu et apprécié, les sympathies de tous lui étaient acquises.

Il tint à visiter sans retard tous les points du vicariat, où sont établies des stations. Les voyages accomplis pendant la mauvaise saison de 1888 avaient un peu ébranlé sa santé; néanmoins, il voulut se rendre à Saint-Louis, au commencement du



mois de décembre 1888, pour y prêcher simultanément deux retraites préparatoires à la fête de l'Immaculée-Conception : l'une pour les hommes de la paroisse ; l'autre pour les élèves de l'école secondaire. Après avoir terminé ces retraites, il retourna à Dakar, exténué, et dut, d'après l'avis du docteur Reynaud, entrer à l'hôpital de Gorée. Il y demeura à peine huit jours, revint à Dakar, où il pontifia le jour de Noël, qui fut pour lui une journée de fatigue extraordinaire. Malgré l'avis du P. Stoffel, il se leva pour venir assister à la messe de nuit, qui se dit à quatre heures du matin. Aussi, le soir, à bout de forces, il s'alita et son état alla depuis lors en empirant. Quelques jours après, il entra à l'ambulance de Dakar, où les médecins et les sœurs lui prodiguèrent leurs soins d'une manière toute filiale. Dans ses souffrances, pas une plainte n'est sortie de sa bouche. Sur son lit de douleur, il a fait à Dieu, pour les Noirs, le sacrifice de sa vie et s'est endormi dans la paix du Seigneur, le 22 janvier, à onze heures du soir, assisté des PP. Pascal et Guth.

2. — Nous avons eu à déplorer aussi la perte du vaillant P. Lossedat et de l'excellent F. Jules.

Le P. Lossedat avait passé près de quarante ans sur la terre d'Afrique, dont la moitié à peu près à Dakar, où il remplissait la double fonction de curé et de procureur de la Mission. Dans l'une et l'autre de ces charges, il sut se faire aimer et estimer de tous. Ses manières si bonnes, si franches, plaisaient à tout le monde et lui gagnaient les cœurs ; et au moment où l'on avait besoin du ministère du prêtre, toutes les portes lui étaient ouvertes. Son nom était en quelque sorte devenu légendaire, non seulement à Dakar, mais au Sénégal tout entier. Il ne passait pas un seul officier de marine à Dakar qui ne se crût obligé de venir le voir. Aussi la nouvelle de sa mort, arrivée à Chevilly en mai 1887, fit-elle naître d'unanimes regrets, non seulement parmi nos chrétiens, noirs ou blancs, mais chez un grand nombre de *Lebous* (indigènes de Dakar) qui l'avaient connu et avaient su apprécier sa bonté et son caractère franc et loyal.

Un service solennel fut chanté pour le repos de son âme, dans chacune des églises de Rufisque et de Gorée. A Dakar, on en célébra deux : l'un à la demande de nos chrétiens, l'autre de nos chrétiennes. La reconnaissance de la population de Dakar ne s'arrêta pas là. Une souscription s'ouvrit spontanément

parmi les Blancs et les Noirs de la ville, à l'effet d'ériger un petit monument à la mémoire de leur Père. Ce monument consiste dans une grande plaque de marbre artistement travaillé par un sculpteur du pays. Il a été placé et scellé dans le mur de la chapelle de Saint-Joseph, en février 1888.

Après le nom du P. Lossodat, il n'y en avait pas, à Dakar, de plus connu que celui du bon F. Jules. Ils avaient longtemps travaillé ensemble et ils étaient regardés comme la tradition vivante de la communauté et de la ville de Dakar. Ils devaient se suivre de près dans la tombe. Le cher F. Jules est décédé le 4 février 1888, à Chevilly, où on l'avait envoyé pour se reposer, au mois de décembre précédent. Il a laissé un grand souvenir à Dakar. Homme à tout faire, toujours prêt à rendre service, il s'est surtout beaucoup dépensé pendant les épidémies qui sont venues visiter successivement la colonie. Il avait passé trente-cinq ans en Afrique, où le souvenir de son dévouement ne s'effacera jamais.

Il convient de donner aussi une place dans notre *Bulletin* au P. Merky, qui, quoique n'appartenant pas à la communauté de Dakar, est venu cependant la sanctifier par ses dernières souffrances et par l'admirable patience avec laquelle il a su les supporter. Ce cher confrère nous était arrivé de Thiès en mars 1888. Très fatigué, ou plutôt épuisé par une maladie de poitrine, qui ne laissait guère espérer d'issue favorable, il est mort trois mois après, le 17 juin, entre les bras du F. Fridolin qui le soignait, laissant à la communauté de Dakar un excellent souvenir de ses vertus.

3. — C'est vers la fin de la mauvaise saison, c'est-à-dire au commencement de décembre, que les Pères des différentes Missions arrivent à Dakar pour prendre part à la retraite annuelle et regagner ensuite leurs postes avant Noël. Celle de 1887 fut prêchée par Mgr Picarda, lui-même, et il se disposait à prêcher également celle de 1888, lorsqu'il s'est senti atteint du mal qui nous l'a enlevé!

4. — Le 26 novembre 1887, à la clôture de la retraite, a eu lieu une cérémonie qui mérite une mention spéciale.

Sous la présidence de Mgr Picarda, assisté de tous les Pères présents, en présence des enfants des Frères et des Sœurs et d'une nombreuse assistance de fidèles, on a procédé à la trans-

lation des restes de Mgr Kobès et d'une partie de celles de Mgr Truffet (1). Les corps qui, jusqu'alors, reposaient dans l'enclos de la Mission, ont été portés à l'église paroissiale dans deux caveaux disposés *ad hoc* près de l'autel de Saint-Joseph. Nous attendons l'occasion favorable pour les recouvrir d'une plaque de marbre avec inscription. Un troisième caveau avait été ménagé dans l'église près des restes de NN. SS. Kobès et Truffet. C'est là que repose aussi Mgr Picarda, dans un triple cercueil, dont l'un en plomb et les deux autres en bois.

5. — Nos œuvres principales sont le service de la paroisse de Dakar, les deux écoles des Frères et des Sœurs, l'hôpital militaire et l'ambulance des employés du chemin de fer; il faut y ajouter le dispensaire, dont nous dirons un mot à part.

Les offices de la paroisse se font avec toute la solennité possible; les enfants exécutent le plain-chant avec entrain et précision. Notre première messe, le dimanche, se dit à 6 heures et demie, et la seconde est chantée à 8 heures. Quand le personnel est au complet, il y a également une messe à l'hôpital. La distance à parcourir ne nous permet pas de songer à établir le binage. Les chrétiens assistent à la messe le dimanche avec assez de régularité, même ceux d'entre eux qui ne sont mariés qu'à la mode du pays. Les officiers donnent le bon exemple à leurs soldats; mais la manière de faire de ces derniers laisse un peu à désirer.

La fête patronale de l'église de Dakar est l'Apparition de saint Michel, renvoyée au dimanche si elle tombe dans la semaine. Ce jour-là nos autorités municipales se font une obligation d'assister à la messe, et la quête est faite par la

(1) Lors d'une première translation des restes de Mgr Truffet, en 1859, Mgr Kobès avait fait mettre de côté, pour être conservée dans la sacristie de sa chapelle épiscopale, une partie des ossements du vénéré prélat, notamment le chef, les os des deux mains et l'un des bras avec ce qui avait été conservé des ornements pontificaux. C'est cette partie des restes, sauf l'une des mains, envoyée à la famille de Mgr Truffet, par Mgr Duret, qui a été transférée à l'église de Dakar.

L'autre partie, les tibias et le reste des ossements, déposée dans une petite bière en bois et en zinc avait été scellée dans la muraille de la chapelle d'alors, du côté de l'épître, dans un endroit pas trop éloigné de l'autel, où ils reposent encore, bien que les bâtiments de la Mission aient changé de destination. Nous attendons le moment favorable pour retirer de ce lieu, devenu profane, et réunir ensemble les précieux restes du premier évêque de la Sénégambie.

femme d'un conseiller municipal, accompagnée de l'un des membres du conseil. Le maire actuel, très sympathique à la population, est toujours disposé à nous rendre service. Dernièrement, quand on a placé les appareils d'éclairage, il a tenu à nous faire avoir un bec de lampe devant la Mission, et deux en face du portail de l'église.

Les écoles des Sœurs et des Frères comptent chacune environ 150 enfants, dont une partie sont mahométans. Tous assistent régulièrement aux offices et aux catéchismes, même les enfants mahométans, et il n'est même pas rare de voir ces derniers savoir mieux leur catéchisme que les autres. Dans les deux ambulances, nous trouvons un accès assez facile auprès des malades ; cependant il est juste de constater que, généralement, les soldats font au missionnaire un accueil plus sympathique que les employés du chemin de fer.

6. — L'Œuvre du dispensaire est celle qui nous met le plus en rapport avec les indigènes. Quand nous en rencontrons qui sont souffrants, nous leur recommandons d'aller voir la sœur Philomène, de la congrégation de l'Immaculée Conception, qui, tous les jours, d'un pas alerte, traverse les rues étroites du village des Noirs, à la recherche de misères à soulager. Les malades qui peuvent marcher viennent, tous les matins, au nombre de quarante à cinquante, recevoir les soins que réclame leur état, dans l'hôpital de *l'abbé bou Diguéz*. Parmi ces malheureux, il y a parfois des vieillards couverts de plaies ou atteints d'un mal incurable et abandonnés de tout le monde. Ceux-là, on les transporte, dans notre carriole, jusqu'au dispensaire, où la Sœur soigne non seulement leur corps, mais aussi leur âme. Dernièrement, un pauvre Noir mourait, dans ces conditions, au dispensaire, en nous laissant bon espoir pour son salut. Ce fait se répète plusieurs fois dans l'année. Aussi, le Gouverneur, étant venu à Dakar faire sa visite, a-t-il reconnu l'utilité du dispensaire et, dès son retour à Saint-Louis, il a fait voter un subside, par le conseil général, pour y faire des réparations et quelque agrandissement. Par ailleurs, notre ministère près des mahométans est rarement couronné de succès. Cependant, il y a là, près de nous, une agglomération compacte de dix mille Noirs, que le démon tient enchaînés avec les gris-gris et la routine du *salam* et du kourous, sorte de chapelet qu'ils

récitent à tout moment, et qu'ils tiennent à la main avec ostentation. Les plus savants, qui ont appris à lire un peu d'arabe, s'en font gloire et, quand vient le soir, on les voit, près des petites mosquées sans toit, psalmodier quelques pages du Coran.

7. — Le bon P. Kieffer vint, dans le courant d'avril dernier, passer quelques jours à Dakar. Se disposant à rentrer à Rufisque, il avait voulu dire la messe de grand matin, afin de prendre le train. Un faux pas qu'il fit en descendant les marches du maître-autel le projeta violemment par terre. Il ne put se relever. Transporté à la sacristie, il tint à faire la sainte communion, puis il fut conduit à la Mission. Le docteur constata qu'il y avait fracture au col du fémur et le Père fut envoyé à l'hôpital de Gorée, où sa jambe resta enveloppée dans l'appareil pendant soixante jours. Notre cher malade a quitté l'hôpital de Gorée pour venir dans la communauté. Son séjour à l'hôpital a été de trois mois. Quoiqu'il ne soit pas sur le cadre, l'administration, eu égard au temps qu'il a passé et aux services qu'il a rendus dans la colonie, s'est montrée très bienveillante pour lui, et a décidé qu'il n'aurait pas à payer de frais d'hôpital.

8. — Depuis deux ans, Dakar s'est énormément développé. On l'a érigé en commune. De nombreuses maisons y ont été construites à l'euro péenne, et les cases des Noirs ont été refoulées vers les dunes. Le mouvement de la rade est immense ; aussi se propose-t-on d'y commencer bientôt de grands travaux d'amélioration. Cette année, on a inauguré l'éclairage au pétrole, sauf à le remplacer plus tard par l'électricité, comme à Rufisque et à Saint-Louis. La translation, à Dakar, du tribunal de première instance de Gorée est un fait accompli. D'autre part, on travaille à l'achèvement de l'ambulance, et on parle déjà d'y transférer le haut personnel de l'hôpital de Gorée.

9. — Comme Dakar se trouve sur la grande ligne des paquebots de Bordeaux à l'Amérique du Sud, nous recevons assez fréquemment des missionnaires qui débarquent ici pour y dire la sainte messe. Nous avons reçu également la visite de plusieurs aumôniers de la marine et d'un grand nombre d'officiers. Quant aux Pères des différentes stations, c'est une fête pour nous quand ils nous arrivent. Ils considèrent Dakar comme leur petite Maison-Mère. Depuis quelques mois, nous avons été très heureux de donner l'hospitalité à M. l'abbé Louis, scolastique indi-

gène de Ngazobil, venu pour soigner ses yeux. Nous espérons qu'il pourra bientôt reprendre ses études théologiques.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-CHARLES, A GORÉE

SEPTEMBRE 1887 — SEPTEMBRE 1889

1. Personnel. Mgr Picarda. Sa réception. Ses visites. Sa mort. — 2. Diminution de la population. — 3. Ministère et dévotion au Sacré-Cœur. Fête-Dieu. — 4. Pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande. — 5. Hôpital militaire. Hospice civil. — 6. Obstacles au bien. — 7. Visite de M. Clément Thomas.

1. — Le personnel de notre petite Communauté s'est modifié ainsi qu'il suit, depuis notre dernier *Bulletin*. Au P. Rémont, actuellement supérieur de la Mission de Fadioute, a succédé, comme vicaire, le P. Le Berre, un des nouveaux profès qu'avait amenés avec lui de France Mgr Picarda. Sa Grandeur arriva le 15 novembre (1887) à Dakar. Désireuse de voir son nouveau pasteur, une partie de notre population s'y transporta aussitôt, pour assister à la réception qu'on lui avait préparée. Mais cela était insuffisant pour satisfaire les sentiments religieux de nos chrétiens : eux aussi tenaient à faire au nouvel évêque une réception solennelle. Le jour en fut fixé au 28 novembre. A six heures trois quarts, ce jour-là, nous quitions l'église pour nous rendre processionnellement au port. Débarqué à sept heures, Monseigneur fut conduit sous le dais jusqu'à l'église, ornée comme aux plus grandes solennités. Là, il adressa quelques paroles émues à la nombreuse assistance et célébra ensuite la sainte messe, assisté de deux prêtres indigènes, le P. Diouf et l'abbé Sébastien.

Quinze jours après, le prélat revenait au milieu de nous, pour la première communion et la confirmation d'une quarantaine d'enfants. Le 15 août, il présidait encore notre procession de l'Assomption; et, le dimanche 4 novembre, fête de saint Charles Borromée, patron de la paroisse, il officiait pontificalement à la messe et aux vêpres.

C'était, hélas! pour la dernière fois que nous avions le bonheur de le posséder. Deux mois après, il était enlevé à notre affectueuse vénération. A la nouvelle de cette mort cruelle, la population de notre île fut consternée. Un grand nombre de nos

chrétiens vinrent se confesser, afin de pouvoir faire la sainte communion à son intention. Le lendemain, en effet, à la messe basse qui se dit à 5 heures 1/4, il y eut une centaine de personnes à s'approcher de la sainte table.

A six heures, nous nous embarquions pour Dakar, afin d'aller à la cérémonie funèbre, fixée à sept heures et demie. L'église était insuffisante pour contenir la nombreuse assistance venue pour rendre les derniers devoirs au cher prélat défunt. Presque tous nos chrétiens de Gorée s'y trouvaient réunis à ceux de Dakar. Européens, mulâtres, noirs, tous avaient tenu à venir rendre ce suprême hommage à leur pasteur trop tôt ravi à l'universelle vénération.

2. — Depuis le dernier *Bulletin*, notre petite paroisse diminue plutôt qu'elle n'augmente. C'est une conséquence forcée de l'accroissement de Dakar et de l'établissement de la voie ferrée. Un grand nombre d'habitants s'en vont chercher à Dakar ou sur la ligne le travail qu'ils ne trouvent plus à Gorée. Les administrations qui autrefois existaient ici ont toutes disparu. Le tribunal de 1<sup>re</sup> instance vient de nous quitter aussi pour s'établir à Dakar. On parle également du départ prochain des grandes maisons de commerce. Nous allons ainsi rester bientôt avec nos seuls chrétiens noirs, l'élément européen et mulâtre tendant chaque jour à disparaître.

3. — Bien que la population de l'île ait diminué notablement, nos écoles se maintiennent cependant à peu près au même chiffre : 150 enfants environ à l'école des garçons et presque autant à celle des Sœurs. C'est que la côte nous envoie chaque année bon nombre d'enfants issus de parents Goréens. Notre population est, en effet, une population très flottante, du moins en ce qui concerne les hommes et les jeunes gens. Ce n'est pas seulement à Dakar, à Rufisque et sur la ligne du chemin de fer que nous les rencontrons, ils vont aussi dans les rivières du Sud et jusque sur les rives de l'Ogowé et du Congo, de sorte que le missionnaire de Gorée est en même temps le missionnaire de la côte.

Le chiffre de nos communions mensuelles et annuelles a peu diminué également jusqu'ici, grâce aux femmes et aux enfants qui ne se déplacent pas aussi facilement. Nous avons en moyenne près de 600 communions mensuelles, et aux grandes fêtes de

l'année de 250 à 280. — La dévotion au Sacré-Cœur est toujours en honneur dans la paroisse, et les associés tiennent à faire régulièrement leur communion du premier vendredi du mois. Nous y avons agrégé les Enfants de Marie des deux écoles; ce qui porte à 130 environ le nombre des communions du premier vendredi du mois. C'est, sans doute, à cette dévotion au Sacré-Cœur que nous devons attribuer les quelques mariages chrétiens que nous faisons depuis quelque temps et qui, nous l'espérons, vont aller en croissant.

Les cérémonies religieuses produisent toujours une vive et salutaire impression parmi nos bons Noirs, et principalement la Fête-Dieu. Cette année, nous avons essayé de la rendre encore plus solennelle que de coutume, en invitant toutes les familles chrétiennes, habitant sur le parcours de la procession, à orner leurs maisons de leur mieux, ce qui ne se pratiquait pas les années précédentes. L'appel a été entendu d'un grand nombre, ce qui n'a pas peu contribué à rehausser la cérémonie et à lui donner un éclat tout spécial. Trois reposoirs avaient été élevés au Dieu de l'Eucharistie : le premier près de l'hôpital militaire, par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny; le second, dans le Nord, par les dames; et le troisième, dans le quartier Bambara, par les Enfants de Marie.

Une cérémonie bien touchante, qui a suivi de près la fête du Saint-Sacrement, a été la consécration solennelle des familles de la paroisse au divin Cœur de Jésus. Cette consécration s'est faite le soir même de la fête du Sacré-Cœur, à la bénédiction. Après une instruction faite par le P. Le Berre, le P. Renault est monté en chaire et, un cierge allumé à la main, a fait la consécration de la paroisse ainsi que celle des familles. Tous les pères et mères de famille et les chrétiens présents s'associaient à cet acte solennel, tenant à la main des cierges allumés. Le spectacle était vraiment beau et imposant.

4. — Gorée, depuis deux ans, a eu aussi ses pèlerinages, ce qui ne s'était pas encore vu. Deux fois, elle s'est fait représenter à celui de N.-D. de la Délivrande, établi à Poponguine, par Mgr Picarda, pour attirer sur cette côte africaine les faveurs de la Reine du ciel. Il ne nous appartient pas de faire l'historique de ce pèlerinage aussi pieux qu'intéressant; qu'il nous suffise de dire que son souvenir reste profondément gravé dans tous les cœurs.



5. — Nous continuons, comme par le passé, à desservir l'hôpital militaire. C'est le P. Le Berre qui en est chargé, depuis le départ du P. Rémont. Bien que, dans ce ministère, les consolations n'abondent point, il est cependant donné de faire un bien véritable à nos braves soldats et marins français. Ils assistent avec plaisir aux offices du dimanche et aiment surtout y chanter.

Outre l'hôpital militaire, il existe encore ici un hospice civil pour les indigents. Jusqu'à présent, cet hospice a été tenu par un musulman, ancien infirmier de l'hôpital militaire, fervent disciple de Mahomet, et par sa femme, encore plus fanatique que lui. Aussi est-il difficile de s'en faire une idée. On y trouve tout, excepté la propreté et les soins que réclame un établissement de ce genre. Les vivres et les médicaments destinés aux malades servent à entretenir une véritable colonie de marabouts. L'administration locale semblait fermer les yeux sur cet état de choses, et, en tous cas, n'y apportait aucun remède, quand, dernièrement, sur la proposition d'un de nos conseillers généraux de Gorée, le Conseil général a voté une subvention pour l'entretien de deux Sœurs à l'hospice civil. Nous espérons qu'elles y seront placées avant peu, dans l'intérêt des pauvres malades.

6. — Par ailleurs, dans l'accomplissement de notre saint ministère nous rencontrons toujours les obstacles signalés dans les précédents *Bulletins* : l'élément européen, le mahométisme et la boisson. Le premier, comme nous l'avons déjà dit, tend à disparaître de plus en plus ; malheureusement, il n'en est pas de même des deux derniers, surtout du mahométisme, qui est le bras droit de Satan dans ce pays. Et le gouvernement ne semble pas comprendre que le musulman est le véritable ennemi de la France, et les places de confiance lui sont encore réservées dans les postes et les administrations!..

7. — Il nous a été donné de voir dans notre petite ville, en avril dernier, notre nouveau gouverneur, M. Clément Thomas. Il a fait à tous une bonne impression par sa bienveillance, et notre population chrétienne l'a vu avec plaisir assister officiellement à la grand'messe du dimanche avec son état-major. Nous attendons maintenant avec impatience le nouveau pasteur que la Providence nous a donné, et nous prions le Seigneur de le combler de ses grâces les plus abondantes, pour qu'il puisse opérer le bien dans notre chère Mission de la Sénégambie.

---

## NÉCROLOGIE

La Mission de Cimbébasie vient d'être éprouvée par la perte d'un de ses membres, le F. Calliope Hecht. Il est décédé à Cassinga, par suite de fièvre bilieuse, dans sa vingt-sixième année, après quatre ans de vie religieuse et un an dix mois de profession.

---

### MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Nominations de supérieurs et directeurs.** — Ont été nommés, à la suite de la retraite annuelle :

Supérieur principal de nos maisons d'Irlande, et en même temps supérieur local de la communauté de Blackrock, le P. Bortrel, en remplacement du P. Huvétys, déchargé de cette fonction pour raison de santé ;

Supérieur à Chevilly, le P. Jules Brunetti, précédemment supérieur à Cellule ;

Supérieur à Cellule, le P. Kunemann, revenu du Sénégal au mois de novembre 1888 ;

Supérieur de Merville, le P. Riaux, en remplacement du P. Kientzler, déchargé de cette fonction pour cause de santé ;

Supérieur de la nouvelle communauté de Saint-Joseph de Seyssinet, le P. Chauffour, précédemment à Cellule ;

Directeur de la maison du Grand-Quevilly, le P. Barthélemy Stoffel, revenu du Sénégal au mois de mai ;

Directeur de l'œuvre de Saint-Mauront, en remplacement du P. Taragnat, le P. Brunet, précédemment à Merville ;

Directeur de la section du grand scolasticat, transférée à Langonnet, le P. Kraemer ;

Préfet du petit scolasticat de Cellule, le P. Bertsch, précédemment au Grand-Quevilly ;

Préfet du petit scolasticat de Mesnières, le P. Thiallier, précédemment à Langonnet ;

Préfet du petit scolasticat de Blackrock, le P. Neville, en remplacement du P. Lee ;

Maître des novices-frères de Langonnet, en remplacement du P. Muller destiné à la Mission de Sénégambe, le P. Jégou, supérieur de la communauté ;

Maitre des novices frères de Cintra, le P. Labrousse, en remplacement du P. Rooney, supérieur de la communauté.

**Placements et mutations en Europe.** — Ont été récemment placés dans les diverses maisons de France :

*A Paris*, le P. Heintz, de la communauté de Grignon, en remplacement du P. Michel Planeix, retournant au Sénégal; le P. Artiguela, et les FF. Illide, de Chevilly et Patricius, nouveau profès, en remplacement des FF. Gervais et Remi;

*A Grignon*, le P. Gaschy, de Mesnières, comme sous-maitre des novices-clerics et le F. Materne, nouveau profès;

*A Chevilly*, le P. Liagre, de Grignon, comme sous-préfet du grand scolasticat; et le P. Gehrès, nouveau profès, ainsi que le F. Ambroise;

*A Langonnet*, outre le P. Kræmer, directeur du scolasticat de philosophie, le P. Bernard de Chevilly et le P. Kuntzmann, nouveau profès;

*A Saint-Michel*, le P. Sigrist, précédemment à Saint-Ilan;

*A Saint-Ilan*, le P. Prosper Kuentz, d'Epinal; et le F. Damarin, de Chevilly;

*A Cellule*, le P. Spielmann, d'Epinal; le P. Palley, de Saint-Mauront; et le F. Lucien, de la dernière profession;

*A Mesnières*, le P. Prosper Gaepfert, de Rockwell; les PP. Le Douarin, Pellerin, Faugère, Parsus et Thiallier, de N.-D. de Langonnet; le P. Gruffat, nouveau profès; et les FF. Jean Palémon, Gildas, Ruélin et Onésime, précédemment à Langonnet;

*Au Grand-Quevilly*, le P. Stervennu, de Saint-Ilan; le F. Remi, de Paris; et le F. Cyrille, nouveau profès;

*A Merville*, les PP. Grès, de Cellule; Raoul Lecomte, de Mesnières; Bécue, de Castelnaudary; le F. Gustave, revenu du Gabon, au mois de mai, et le F. Namace, nouveau profès;

*A Beauvais*, les PP. Conyngnam et Basile Kuhn, d'Epinal; Duss, revenu de la Martinique; Bénard, nouveau profès; M. Fossard, novice; et le F. Rumold, d'Epinal;

*A Epinal*, le P. Le Floch, de Merville; le P. Weckel, revenu de Bay-City, et les FF. Patern, de Langonnet; Lazare, de Chevilly, et Gervais, de Paris;

*A Saint-Joseph du Lac*, le P. Dessaint, de Cellule;

*A Douvaine*, le F. Dekindt, nouveau profès, et le F. Adrien;

A *Castelnaudary*, les PP. Cotonéa, de Langonnet; Léon Latappy, de Mesnières, Michaud et Descours, nouveau profès, ainsi que les FF. Conrad, de Bordeaux; Émile, de Chevilly, et Marcien, nouveau profès;

A *Seyssinet*, les PP. Mauger, de Beauvais; Taragnat, de Saint-Mauront, Dévigne, de Langonnet; M. Collineau, novice; le F. Casimir, nouveau profès, et le F. Hilarien, novice;

A *Rockwell*, le P. Fogarty, précédemment à Blackrock;

*En Portugal*, le P. Ehrard, nouveau profès.

**Départs pour les pays d'outre-mer.** — Sont partis pour les Missions et les Colonies :

Le 1<sup>er</sup> septembre, de Marseille, pour Ballarat, le P. Croagh, de la maison du Grand scolasticat, et le P. Christian Schmidt, de la dernière profession;

Le 10 septembre, de Bordeaux, par la nouvelle ligne des paquebots français de l'Afrique occidentale :

Pour la Mission des Deux-Guinées, le P. Jean-Marie Picarda, revenu de cette Mission au mois de juin, et les PP. Corlobé et Lévêque, nouveaux profès; — et pour la Mission du Congo français : les PP. Schaffner, de Castelnaudary; Sublet, de Saint-Joseph du Lac, et Luec, nouveau profès;

Le 10 septembre également, de Saint-Nazaire, pour la Martinique, le P. Schaal, placé provisoirement l'an dernier à Cellule, et les PP. Ackerman et Herman, nouveaux profès;

Le 21 septembre, de Lisbonne, par le paquebot portugais, pour le Bas-Congo, les PP. Espinasse, Thomas, Darnal et Paulus, tous les quatre de la dernière profession.

Le 28 septembre, au Havre, pour les États-Unis, le P. Breidenbent, profès de l'an dernier, demeuré depuis en Europe pour cause de santé.

Un nouveau profès, le P. Galway, a reçu également son obédience pour les États-Unis.

**Retour en France.** — Est rentré à la Maison-Mère, pour cause de santé, le 25 septembre, le F. François d'Assise, de la Communauté de Dakar.

**Avis.** — A cause des placements qui n'étaient pas encore complètement arrêtés, ce *Bulletin* a dû éprouver quelques jours de retard. Le prochain paraîtra à la date ordinaire.

Maison-Mère, 6 octobre 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT . BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** La Préfecture apostolique du Bas-Niger. — **Bulletins des communautés.** Rufisque. — Poponguine. — Saint-Joseph de Ngasobil. — Joal. — Fadioute. — **Nécrologie.** Notice : P. Jacques Haas. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — **Avis.** — Nouveau Manuel des pouvoirs. — Cérémonial du R. P. Le Vavasseur.

## LA PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-NIGER

### Demande et décret d'érection.

Sur la demande qu'en a faite le T. R. Père, d'accord avec Mgr Le Berre, le Saint-Siège a daigné ériger en préfecture apostolique la Mission que nous avons commencée, il y a quelques années, dans le Niger.

Voici la lettre qu'a adressée, à ce sujet, le T. R. Père à Son Em. le cardinal Siméoni, préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande. On y verra les circonstances et les raisons particulières qui ont porté à détacher ce territoire du vicariat des Deux-Guinées.

Paris, le 4 février 1889.

Eminence Révérendissime,

Votre Eminence a bien voulu me faire demander, il y a quelque temps, par le P. Eschbach, notre procureur à Rome, si nous serions disposés à céder à des missionnaires allemands le territoire du Caméroun, actuellement soumis au protectorat de l'Allemagne.

Avant de répondre, j'ai pensé qu'il convenait d'en écrire à Mgr Le Berre, vicaire apostolique des Deux-Guinées, dans la mission duquel se trouve ce pays. Ce prélat vient de me faire savoir qu'il n'y fait aucune objection ; et, de mon côté, je n'y vois pas de difficulté. Nous serons heureux de voir par là s'étendre de plus en plus le règne de Jésus-Christ.

Seulement, nous demanderions, en ce cas, aux nouveaux missionnaires, de prendre les deux terrains achetés par nous au Caméron pour y fonder une Mission et que nous leur céderions au prix d'achat.

A cette occasion, je prends la liberté de soumettre une demande à Votre Eminence, d'accord avec Mgr Le Berre. C'est d'ériger en préfecture apostolique spéciale la partie du vicariat des Deux-Guinées, située entre le Niger et les possessions allemandes du Caméron.

Nous avons établi depuis trois ans, à Onitsha, une Mission qui a déjà produit d'heureux fruits et va se développant de plus en plus. En outre, les communications de ce lieu avec le Gabon, résidence du Vicaire apostolique des Deux-Guinées, sont rares et peu faciles, de sorte qu'il est très difficile à Mgr Le Berre d'administrer cette partie de son vicariat. Et enfin, ce sera un moyen d'obtenir, pour cette Mission, de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance, des allocations spéciales qui permettront d'étendre encore ses œuvres.

Cette nouvelle préfecture, à laquelle on donnerait le titre de *Préfecture du Bas-Niger*, ou celui de Niger-Bénoué, selon que la Sacrée-Congrégation de la Propagande le jugerait à propos, aurait les limites suivantes :

A l'ouest, le fleuve Niger jusqu'au confluent du Bénoué;

Au sud, l'Océan;

Au nord, la rivière Bénoué jusqu'à Yola;

Et à l'est, la limite des possessions allemandes, d'après la convention conclue avec l'Angleterre. Cette limite est marquée par le Rio-del-Rey, de son embouchure à sa source, puis, de là, par une ligne coupant la rivière du Vieux-Calebar ou *Cross River*, au point dit *Rapides d'Ethiopie*, puis par une autre ligne allant du nord-est et rencontrant le Bénoué à l'est de Yola.

La nouvelle Mission du Caméron à confier aux Allemands aurait, comme la colonie allemande, cette même limite au nord-ouest; et au sud, elle serait séparée du vicariat des Deux-Guinées par le Rio-Campo, depuis son embouchure jusqu'au 10<sup>e</sup> degré de longitude est de Greenwich, limite des possessions françaises et allemandes, d'après le protocole du 21 décembre 1885.

Si Votre Eminence veut bien, comme je l'espère, agréer ces propositions, je lui présenterai pour la charge de préfet apostolique de la nouvelle préfecture le P. Joseph Lutz, fondateur et supérieur de la station d'Onitsha, sur le Niger, qui me paraît réunir les qualités voulues pour cette fonction.

Dans la confiance que Votre Eminence voudra bien agréer ces propositions, je la prie de daigner recevoir l'hommage du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

EMONET, *supérieur général.*

Cette demande a été tout aussitôt favorablement accueillie par la S. C. de la Propagande. Cependant la solution définitive de l'affaire s'est trouvée retardée durant plusieurs mois, par suite de circonstances particulières.

Un ancien membre de la compagnie anglaise du Niger, envoyé comme juge dans ce pays en 1888, sir James Marshall, avait fait demander à Rome que l'on substituât des prêtres de nationalité britannique aux missionnaires français, dans les territoires de la Côte d'Or et du Niger, soumis à l'Angleterre. L'administrateur de la compagnie royale du Niger, qui représente, en cette contrée, le gouvernement anglais, fut consulté à ce sujet. Il répondit que la compagnie était absolument étrangère à ces démarches, et qu'elle était disposée à favoriser les missionnaires de toute nationalité. M. Marshall déclara, de son côté, qu'il n'avait nullement entendu parler de nos propres missions, dont il faisait, au contraire, le plus grand éloge. (Lettre du 19 juin 1889.)

Le T. R. Père, à qui S. Em. le Cardinal Siméoni en avait écrit, répondit que nous ne pouvions nous engager à n'employer, dans cette mission, que des sujets d'origine britannique, mais qu'il en enverrait cependant quelques-uns, autant que cela serait possible, comme dans nos autres missions en territoire anglais, où jamais l'on ne nous avait fait de difficultés sous ce rapport (1). (Lettre du 5 juillet 1889.)

Après ces explications, fut enfin rendu le décret érigeant la nouvelle Préfecture apostolique. En voici le texte :

## DECRETUM

Ad fovendam magis magisque catholicam prædicationem in miseris Africæ regionibus, visum est huic sacræ Congregationi a Fide Propaganda valde expedire si numerus missionum ibidem augeatur. Quapropter, cum Apostolicus Vicariatus de Gabon seu utriusque Guineæ nimis pateret, in generali conventu præfatæ S. Congregationis habito die 1 aprilis 1889, propositum fuit ab ipso vicariatu territorium Anglicum de Benue separare et in apostolicam præfecturam erigere. Quod cum Emi Patres probarent, simul novæ

(1) Le difficile, d'ailleurs, eût été de trouver des prêtres anglais pour nous remplacer. M. Marshall avait parlé de la société des Missions étrangères de Mill-Hill, fondée, à Londres, par Mgr Vaughan. Or, cette Société, qui est encore à son berceau, est dirigée par un prêtre belge, le P. Benoit, et elle ne compte que vingt-cinq novices ou étudiants, de nationalités diverses, Allemands, Hollandais, Français et Belges, etc. Les Anglais y sont en minorité.

missionis, cui nomen *Inferioris Niger* erit, confinia hac ratione statuerunt, ut scilicet prædicta præfectura limitetur : ad meridiem, Oceano Atlantico; ad occidentem, flumine Niger usque ad confluentem fluvium Benue; ad septentrionem, ipso Benue usque ad lacum Yola; ad orientem, confiniis germanicarum possessionum. Curam vero hujus apostolicæ præfecturæ Congregationi Spiritus Sancti et Immaculati Cordis Mariæ committendam censuere. Quibus omnibus, per infrascriptum Archiepiscopum Tyrensem, hujus S. Congregationis Secretarium, in audientia habita die 7 aprilis prædicti anni, SSmo Domino nostro Leoni PP. XIII relatis, Sanctitas Sua sententiam Emorum Patrum ratam habuit, et præsens ad id decretum fieri mandavit.

Datum Romæ ex aedibus S. Congregationis de Propaganda Fide, die XXV Julii anno 1889.

Joannes Card. SIMEONI *Præfectus*.

† D. Archiep. Tyren. *Secr.*

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### COMMUNAUTÉ DE SAINTE-AGNÈS, A RUFISQUE

OCTOBRE 1887 — OCTOBRE 1889

1. Personnel. — 2. Ministère en général : Européens, noirs chrétiens, païens. Baptêmes. — 3. Première communion, confirmation. Fêtes. — 4. Ecole des garçons. Insuccès des instituteurs laïcs. — Frères enfin obtenus. — 5. Ecole des filles par les Sœurs. — 6. Dispensaire. — 7. Visite du gouverneur du Sénégal. — 8. Eglise : Travaux exécutés.

1. — Vers la fin de 1887, le P. Alaux a succédé au P. Guth dans l'administration de la paroisse de Rufisque. Il a eu pendant quelque temps avec lui, pour le seconder, le bon P. Kieffer, plus spécialement chargé du catéchisme et du ministère en wolof. On connaît le terrible accident arrivé à ce dernier (1); depuis lors, le P. Alaux se trouve privé de son précieux concours.

Le F. Fridolin, toujours robuste, continue, comme par le passé, à s'occuper de l'église et du matériel. Il a été d'un grand secours dans les travaux exécutés dernièrement à l'église et à la maison des Sœurs; grâce à lui encore, ces deux constructions sont entourées d'une magnifique *tapade* (clôture du pays).

(1) Voir le dernier *Bulletin* de Dakar.



2. — Notre ministère s'exerce ici auprès de trois catégories de personnes : les Européens, les chrétiens du pays, les païens et les musulmans.

Les Européens, en général, ne nous donnent pas grande besogne ; ils n'ont guère recours au prêtre qu'en danger de mort. Cependant, au commencement de cette année 1889, nous avons fait deux mariages d'Européens avec des personnes du pays, ce qui n'avait pas eu lieu depuis très longtemps. Deux autres mariages sont en bonne voie ; nous espérons qu'ils auront lieu avant la fin de l'année. Il faut ajouter que tous font baptiser leurs enfants.

La plupart des noirs chrétiens qui habitent Rufisque viennent des autres points de la colonie, surtout de Gorée, de Dakar et de Saint-Louis. Bien que quelques-uns se retirent parfois ici pour y vivre plus librement, n'ayant pas l'argent nécessaire pour se marier, nous ne sommes pas cependant sans éprouver au milieu d'eux de douces consolations. Les vieilles Signares, en particulier, sont réellement bonnes, pieuses et dévouées.

Tout ce que nous pouvons faire parmi les mahométans et les *Lébous*, païens qui nous environnent, c'est de baptiser, en danger de mort, les enfants et les adultes, qu'il est possible de préparer ; tous les jours, à cet effet, nous parcourons les villages.

Le nombre de ces baptêmes, y compris ceux faits par les Sœurs, s'élève, chaque année, à 415 environ ; tandis que les baptêmes des chrétiens de la ville varient entre 30 et 35. Ajoutons toutefois que, de temps en temps, des enfants infidèles se présentent pour se faire instruire.

3. — A la Pentecôte de 1888, nous avons eu, pour la première fois, à Rufisque, une cérémonie solennelle de première communion, suivie de la confirmation : 10 garçons et 1 fille faisaient leur première communion ; 12 garçons, 1 fille et 1 femme recevaient la confirmation. La fête a été aussi belle que possible.

Les grandes fêtes de l'année sont également célébrées avec solennité. Dans ces circonstances, les dames et demoiselles de la ville nous prêtent leur concours pour le chant à l'église. Les Européens, presque tous commerçants, assistent aux offices en grand nombre, et la quête qui s'y fait est toujours très fructueuse. Le produit de ces quêtes est employé à couvrir les frais du culte divin et à orner l'église, encore bien pauvre et bien

dénudée. Nous sommes privés des ressources d'une fabrique, Rufisque n'étant pas reconnu comme paroisse.

4. — Jusqu'en 1888, on avait travaillé vainement à avoir des Frères pour l'école des garçons. En 1887, le Conseil municipal avait repoussé, à l'unanimité, la proposition faite pour les obtenir. Ces Messieurs voulaient que l'enseignement restât laïque; et nous avons, hélas! pour instituteur, ce triste personnage qui insulta, dans *le Réveil du Sénégal*, la Mère Saint-Pierre, supérieure des Sœurs de Sierra-Leone, à son passage à Gorée pour rentrer en France.

L'an dernier, nouvelles démarches auprès des mêmes conseillers. Et, cette fois, grâce aux prières faites à cette intention, à une pétition et à de nombreuses visites à domicile, nous avons pu obtenir deux Frères de Ploërmel, qui ont ouvert leur classe à la rentrée de 1888. Immédiatement ils eurent presque tous les enfants. Un heureux concours de circonstances nous avait favorisés. L'instituteur nommé plus haut ayant pris fait et cause contre le maire, dans les élections municipales, venait d'être révoqué, et son successeur se trouvait malade le jour même de l'ouverture des classes dans la colonie. Les Frères, qui avaient été choisis parmi les plus capables, eurent bientôt près de 80 enfants, chiffre actuel.

Le remplaçant du trop fameux instituteur n'a jamais pu avoir plus d'une vingtaine d'élèves; dégoûté d'une situation si peu brillante, il est parti pour la France, il y a quelques mois, après avoir essayé d'attenter à ses jours. Malheureusement, le Conseil municipal l'a remplacé par un autre laïc. C'est un noir employé auparavant à la direction de l'Intérieur. Peut-être réussira-t-il un peu mieux que les autres, mais il n'aura jamais beaucoup d'élèves tant que les Frères resteront ici. Ils ont su gagner la confiance des parents; le nombre de leurs enfants augmente toujours; aussi un troisième Frère va-t-il leur être adjoint sous peu.

5. — L'école des filles est dirigée par les Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres. Elle est communale depuis le départ de la femme de l'instituteur révoqué. Les Sœurs n'ont plus de concurrence à craindre; toutes les petites filles vont chez elles. Elles sont au nombre d'environ 75. Leurs bâtiments étaient devenus insuffisants; c'est pourquoi, grâce au concours bienveil-

lant de M. le Maire, nous leur avons fait construire un magnifique étage, avec galeries tout autour. Leur demeure, située sur le bord de la mer, ressemble maintenant à un vrai petit château.

6. — Le dispensaire a été la première œuvre des Sœurs à Rufisque. Avant leur arrivée, c'était la Mission qui distribuait les remèdes et soignait les malades. Actuellement, deux Sœurs se dévouent avec zèle à cette œuvre de charité. Chaque matin, elles soignent une cinquantaine de personnes, atteintes souvent des infirmités les plus rebutantes. Le soir, elles vont visiter les malades à domicile, en ville et dans les villages environnants. Ces bonnes religieuses sont pour le missionnaire d'un secours inappréciable ; bon nombre de malades ont trouvé, avec la santé du corps, le salut de leur âme.

Le dispensaire actuel étant bien trop étroit, nous nous proposons, avec le concours de M. le Maire, d'en construire un autre, plus vaste, sur le terrain de la Mission, qui contiendra sept ou huit lits, destinés à recevoir, en cas de besoin, des Européens qui ne pourraient pas être envoyés immédiatement à l'hôpital de Gorée.

7. — Rufisque, comme Gorée et Dakar, a reçu la visite du nouveau chef de la colonie, M. Clément Thomas. Voici, à ce sujet, ce qu'écrivait le P. Alaux :

M. le Maire m'a invité au repas qu'il a donné ce jour-là aux autorités. J'ai cru bien faire en m'y rendant, et j'ai été placé à la gauche de M. le Gouverneur. Nous avons causé souvent et longuement ensemble. Il m'a demandé des renseignements sur Rufisque, sur le maire et sur ses travaux. Il m'a parlé de Mgr Barthet qu'il a connu particulièrement à Chandernagor ; il est heureux de le voir venir ici. M. Clément Thomas est un homme qui vous met tout de suite à l'aise. Il m'a promis de m'aider, au mois de décembre, auprès du Conseil général, pour finir notre église. Il a trouvé que nos écoles marchaient bien.

8. — L'église, dont il vient d'être parlé, a été commencée, en 1884, par le regretté P. Lossodat. On n'avait fait alors, avec les 40,000 francs votés par le Conseil général, que les murs de la nef principale. Les arcades avaient été fermées tant bien que mal avec des briques.

En 1887, le P. Guth, chargé de la paroisse, avait fait adresser une pétition au Conseil général, à l'effet d'obtenir de quoi faire

des réparations urgentes; car le soleil, la pluie et le vent y avaient leur entrée libre. Pendant l'hivernage de 1888, le P. Alaux écrivit, à plusieurs reprises, au maire de Rufisque, alors en France, pour le prier de faire faire trois portes et d'acheter les carreaux nécessaires à l'intérieur de l'église. Cet homme, quoique franc-maçon et ennemi de la soutane, est en très bons termes avec son curé; tout fut donc fait comme demandait le Père.

Les portes, en bois de pin sculpté, sont magnifiques. Trois sortes de carreaux ont été employés dans l'église, ceux du chœur et de l'allée du milieu sont très beaux. De plus, on y a fait faire une voûte, qui, peinte en bleu, produit le plus bel effet; treize vitraux sont attendus de Clermont-Ferrand. Les 8,000 francs qui avaient été accordés ont été dépassés, mais notre maire s'est chargé de se faire rembourser au Conseil général. Pour l'achèvement de cette église et son ornementation, il nous manque beaucoup de choses. Un devis des dépenses nécessaires a été fait. Il sera présenté au Conseil général, à la session de décembre prochaine. Grâce à ses bonnes relations avec le maire et ces messieurs, mais confiant surtout en la protection de sainte Agnès, patronne de la paroisse, le P. Alaux espère que sa demande sera favorablement accueillie.

---

## COMMUNAUTÉ DE N.-D. DE LA DÉLIVRANDE, A POPONGUINE

OCTOBRE 1887 — OCTOBRE 1889

1. Résidence transférée de Guéréou à Poponguine. Personnel. — 2. Pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande. Baptêmes solennels à Guéréou et visite de Mgr Picarda à Poponguine. — 3. Inauguration du pèlerinage. — 4. Nouveaux baptêmes dans les deux stations. — 5. Installation de trois religieuses à Guéréou. — 6. Pèlerinages. Première communion en 1889.

1. — Depuis le dernier *Bulletin* de Guéréou, il a été établi, non loin de cette localité, une nouvelle station : celle de Notre-Dame de la Délivrande, à Poponguine. C'est là qu'a été transportée la résidence des Pères, qui desservent en même temps Guéréou. Le P. Pierre Strub a été nommé supérieur de la nouvelle communauté; il a toujours comme aide M. Le Masson.

2. — C'est à la retraite annuelle des membres de la Mission

(fin novembre 1887) que Mgr Picarda, nouvellement arrivé de France, annonça son intention de fonder un pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande et de l'établir à Poponguine.

Des catéchumènes, préparés à Guéréou par le P. Strub et M. Le Masson, se trouvaient prêts à être baptisés. Sa Grandeur tenait à faire elle-même ces premiers baptêmes ; elle nous arriva le jour des Saints-Innocents avec une nombreuse suite de Pères, de Frères et de chrétiens de Saint-Joseph. Le lendemain, grand jour de fête pour tout le monde. On tira force coups de fusil ; le bœuf gras fut tué, et toute la localité conviée à partager la joie des vingt-neuf nouveaux régénérés.

Le soir, après la cérémonie, Monseigneur se rendit avec nous à Poponguine. Pour cela, il fallut gravir, à travers les broussailles, la montagne du Cap de Naze qui domine la contrée et sépare nos deux stations. Nous fûmes reçus, au bruit d'une fusillade bien nourrie, par une foule nombreuse accourue de tous les environs pour contempler le grand chef des missionnaires. Enchanté d'une réception si cordiale et si franche, Monseigneur choisit définitivement Poponguine pour lieu de pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande ; et c'est là qu'il désigna l'endroit où l'on devait planter la croix destinée à chasser le mauvais génie de la côte.

3. — Après cette visite, les gens de cette localité demandaient à leur tour avec instance la grâce du baptême. Pour pouvoir les préparer plus facilement, il fut décidé que le P. Strub irait trois fois par semaine aider pour le catéchisme.

Le mardi de la Pentecôte, 1888, fut choisi par Mgr Picarda pour être le jour de la fondation du pèlerinage tant désiré. Le 21 mai, dix bateaux venant du nord et du sud transportaient sur cette terre privilégiée une pieuse caravane de nombreux pèlerins. Malheureusement, l'hospitalité qu'on put leur donner n'était pas faite pour les reposer, après les fatigues inévitables de leur voyage sur mer. En effet, une maison de 8 mètres et deux baraques de même dimension durent abriter plus de 200 personnes. Mais cette nouvelle fatigue fut supportée gaie-ment, et le lendemain matin, tout le monde était sur pied pour recevoir Monseigneur au débarcadère et le conduire processionnellement à la petite chapelle en planches, construite à la hâte pour la circonstance. La statue de Notre-Dame de la Délivrande,

don d'une pieuse dame de Normandie, fut bénite solennellement, puis acclamée par la foule pleine d'enthousiasme; de nombreuses intentions furent déposées aux pieds de Celle qui venait prendre possession de son nouveau trône.

Dans l'après-midi, 36 catéchumènes furent régénérés dans les eaux du baptême.

Le démon, dans sa fureur et son dépit, ne manqua pas de venir troubler une si belle fête. Une bande de furies, qu'on aurait dit sorties de l'enfer, installées en face de la chapelle, assourdirent les pèlerins, pendant toute la nuit, par des hurlements et des cris sauvages, accompagnés de danses obscènes exécutées au bruit d'un tam-tam furibond.

4. — Depuis cette journée à jamais mémorable, notre sainte religion se trouvait implantée en deux endroits chez le peuple none. Le mouvement de conversions continua. Peu de temps après, 53 baptêmes à Guéréou et 32 à Poponguine venaient augmenter le nombre de nos chrétiens.

Outre ces baptêmes solennels, nous administrons, chaque année, ce sacrement à environ une trentaine de moribonds de tout âge et de tout sexe. Jusqu'ici, nous avons inscrit sur nos registres les noms de 173 convertis.

5. — Le 28 juin 1888, un avis de la colonie vint nous causer une agréable surprise. Il nous amenait, avec M. Scias, commandant de la marine, Mgr Picarda et le P. Pascal, ainsi que trois religieuses, filles de Marie. Ces dernières étaient destinées à nous remplacer à la station de Guéréou. Pendant que le pieux commandant et le médecin du bord visitaient le nouveau pèlerinage, un exercice de tir excita la curiosité de nos sauvages et jeta même quelque peu d'émoi dans la population.

6. — Le 8 décembre de la même année, le P. Sébire, directeur des clercs indigènes de Saint-Joseph, conduisait ses élèves aux pieds de Notre-Dame de la Délivrande, pour lui consacrer ses futurs apôtres.

Le 12 janvier 1889, une députation de Pères, qui venaient de terminer leur retraite annuelle à Dakar, arrivaient, au nombre de 9, pour prier Notre-Dame de la Délivrande de guérir Mgr Picarda. Leurs vœux, hélas! ne furent pas exaucés.

Enfin, le mardi de la Pentecôte eut lieu le pèlerinage annuel, sous la conduite du P. Pascal, remplissant la charge de provi-

caire apostolique. Malgré la difficulté du voyage, les pèlerins furent nombreux. Leur piété, leur entrain et les mille intentions diverses recommandées par ceux qui ne purent venir, prouvent que cette œuvre est vraiment appelée à faire beaucoup de bien.

Dans le cours de cette année, nous avons éprouvé tout particulièrement les effets de la protection de notre bonne Mère du ciel. Nous avons pu préparer 54 de nos nouveaux chrétiens à leur première communion. Cette cérémonie a encore été rehaussée par un nombreux concours de pieux fidèles arrivés de tous côtés.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE NGASOBIL

OCTOBRE 1887. — OCTOBRE 1889

1. Souvenir à nos défunts : Mgr Picarda, P. Mercky, F. Nétère. — 2. Disparition des chiques. Epidémie de petite vérole. — 3. Œuvres. Petit séminaire. Associations pieuses. Vocations religieuses. — 4. Sœurs indigènes. Nouvelles fondations. — 5. Conversion d'un adulte. — 6. Pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande. — 7. Travaux sur les langues indigènes. — 8. Construction d'un pont à Joal. — 9. Pays voisins. Retrait des catéchistes. — 10. Expédition française dans le Diéglèm. — 11. Influence des mahométans dans le Saloum.

1. — La plus douloureuse épreuve que nous ayons eu à supporter cette année, c'est la mort inattendue de notre bien-aimé pasteur, Mgr Picarda. Le 14 décembre 1887, il nous faisait sa première visite. Ce fut un jour de grande allégresse. Nous ne nous doutions guère alors que, quatorze mois plus tard, cette allégresse se changerait en deuil. Monseigneur, pendant son court épiscopat, est venu à Saint-Joseph à plusieurs reprises. Il a administré le sacrement de confirmation à bon nombre de nos jeunes chrétiens et prodigué ses encouragements à toutes les bonnes volontés. C'est sous son administration que se sont réouverts les noviciats des Frères et des Sœurs indigènes, et que se sont fondées diverses associations parmi nos chrétiens et les enfants que nous élevons.

Quoique le P. Mercky ne soit pas mort dans notre communauté, nous devons aussi à ce cher confrère un hommage de fraternel souvenir; car c'est ici qu'il a passé toute la partie active de sa vie de missionnaire. La première année de son séjour en Afrique, son état de santé ne lui permit guère de travail sérieux; mais, les années suivantes, il se dévoua avec zèle

à ses fonctions d'économiste et de préfet des enfants. Il avait travaillé avec un soin pieux à embellir notre cimetière, et il lui eût été agréable d'y reposer; le bon Dieu ne lui a pas donné cette consolation. C'est à Dakar qu'il est décédé, après de longs mois de souffrances, patiemment supportées.

Rappelons aussi le cher F. Nétère, qui n'a guère fait que passer au milieu de nous, et sur lequel on a pu lire en son temps une petite notice biographique.

2. — Dans notre dernier *Bulletin*, nous nous plaignions du fléau des chiques (*pullex penetrans*) qui avaient envahi la contrée et occasionnaient à nos enfants des plaies douloureuses et très difficiles à guérir. Grâce à saint Joseph, nous en sommes enfin débarrassés. Au mois d'octobre 1887, nous avons fait à notre bien-aimé Patron une neuvaine solennelle, et dès lors il se produisit une diminution sensible et graduelle du fléau. Nous fîmes une seconde neuvaine au mois de mars 1888, et, cette fois, nous fûmes pleinement exaucés. Les chiques sont maintenant assez rares, et surtout les morsures qu'elles font sont beaucoup plus bénignes.

Au moment où ce fléau diminuait d'intensité, le bon Dieu nous en envoyait un autre : la petite vérole. Importée par les émigrés du Ripe, elle sévissait depuis quelque temps déjà dans les environs, lorsque, un beau matin, elle se déclara parmi nos enfants. Nous prîmes tout de suite la précaution de séquestrer ceux qui en étaient atteints. Sur notre demande, du vaccin nous fut envoyé de Gorée, mais la vaccination, par suite sans doute de sa mauvaise qualité, ne réussit pas. On eut alors recours à l'inoculation, et les enfants sur lesquels on la pratiqua en furent quittes pour un accès très bénin : quelques boutons, deux ou trois jours de fièvre, ce fut tout. Cependant, quelques-uns de ceux qui avaient été atteints avant cette opération furent sérieusement malades. Deux succombèrent : l'un, Thomas Kaba, refusait obstinément de prendre les précautions qu'on lui conseillait; chez l'autre, Alphonse Karimon, le mal fut aggravé par des plaies occasionnées par les chiques, et non encore guéries au moment où le mal se déclara.

Au mois d'août 1888, une épizootie s'abattait aussi sur notre troupeau de bœufs : en cinq ou six mois, nous en perdîmes une trentaine. La pneumonie est malheureusement à peu près pério-



dique ici, et chaque fois qu'elle apparaît, elle occasionne de grands ravages.

3. — Nos œuvres ont continué à suivre leur marche habituelle. Le P. Sébire a remplacé le P. Messenger dans la direction du séminaire. Durant les dernières vacances, au mois de décembre, il a conduit son petit monde en pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande, à Poponguine. Les séminaristes y ont célébré solennellement la fête de l'Immaculée-Conception et ont placé leur vocation sous la protection spéciale de la Reine du clergé.

Pour développer la piété et l'esprit chrétien, nous avons érigé diverses congrégations pieuses : une pour les pères de famille, sous le vocable du Sacré-Cœur de Jésus ; une pour les mères de famille, sous le patronage de sainte Anne. Nous avons également établi une autre congrégation du Sacré-Cœur parmi nos orphelins, et une congrégation d'enfants de Marie parmi les orphelines élevées par les Sœurs. Mgr Picarda avait beaucoup encouragé l'établissement de ces diverses associations, et de fait elles contribuent puissamment au bien.

Parmi les fruits qu'elles ont produits, nous devons signaler plusieurs vocations religieuses. Les deux premiers préfets de la congrégation des garçons ont demandé et obtenu la faveur d'être reçus postulants Frères ; pareillement, les deux premières présidentes de la congrégation des filles ont passé au noviciat des religieuses indigènes. Un fait analogue s'est produit à Joal, d'où il nous est venu un postulant et une postulante.

Comme on le voit, le noviciat des Frères indigènes est réouvert. Mgr Picarda y a admis les trois jeunes gens mentionnés plus haut, le jour de la fête de saint Louis de Gonzague.

4. — En ces derniers temps, les Sœurs indigènes, dont la maison-mère est à Saint-Joseph, se sont établies dans deux nouveaux postes : à Guéréou et à Mbodiène. A Guéréou, elles ont pris la place des Pères, quand ceux-ci se sont transportés à Poponguine. A Mbodiène, elles ont repris leur ancienne maison, que nous avons restaurée en même temps que la chapelle.

Cette petite congrégation compte donc actuellement six maisons : Saint-Joseph, Joal, Fadioute, Ndianda, Mbodiène et Guéréou. Nous voudrions pouvoir placer des Sœurs indigènes dans plusieurs autres postes où les Missionnaires les deman-

dent; mais leur nombre restreint ne permet plus, pour le moment, de nouvelles fondations.

Le 24 mai dernier, fête de Notre-Dame Auxiliatrice et anniversaire de la fondation de l'œuvre, trois novices ont pris le saint habit religieux. Elles étaient entrées au postulat le 9 juillet de l'année dernière.

5. — Au village de Saint-Joseph, nous avons eu la consolation de voir mourir chrétiennement un homme que nous avons longtemps désespéré de convertir. Doué d'un esprit sérieux et d'un jugement droit, Ndéné-Ndiaye exerçait sur ceux qui l'entouraient une grande influence. Volontiers on avait recours à lui dans les petites difficultés qui s'élèvent parfois, et ordinairement il réussissait à trancher les différends et à rétablir la bonne harmonie. Malheureusement, il paraissait avoir un peu trop conscience de son mérite, et quand on lui parlait de se convertir, on obtenait des réponses qui sentaient l'esprit fort. Déjà du temps de Mgr Kobès, et, à plusieurs reprises, on avait tenté de l'instruire et de le toucher; mais toujours sans succès. Frappé d'une maladie dangereuse, la grâce agit enfin sur son cœur, et, après plusieurs visites, le P. Guy-Grand put le baptiser. Il mourut peu après dans de bons sentiments.

6. — Comme on le sait, Mgr Picarda a érigé à Poponguine un pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrante. L'année dernière, pour l'inauguration, et cette année-ci, au jour anniversaire, une nombreuse députation de Saint-Joseph et des villages chrétiens du voisinage s'est rendue à Poponguine. Un certain nombre ont fait le voyage à pied (60 kilomètres environ); d'autres l'ont fait en bateau. Cette année-ci, ceux qui faisaient le voyage par mer ont craint un moment de ne pas arriver à temps pour le jour du pèlerinage. Le temps était très défavorable, le vent ne soufflait presque pas, un moment il y eut calme plat; heureusement, grâce à des *Ave maris Stella*, des *Memorare* et des Rosaires, nous avons forcé la main à la sainte Vierge, et Elle nous a obtenu juste ce qu'il fallait de vent favorable pour arriver à point. Ces deux pèlerinages ont laissé à tous ceux qui y ont pris part de bonnes et salutaires impressions, avec le désir de recommencer les années suivantes.

7. — Nous avons exécuté divers travaux qui méritent d'être mentionnés. C'est d'abord, pour l'imprimerie, deux ouvrages

importants sur la langue volofe, une grammaire volofe et un dictionnaire français-volof. La grammaire de Mgr Kobès était épuisée depuis quelques années, et le dictionnaire français-volof depuis plus longtemps encore. Le P. Speisser avait composé une grammaire, d'après celle de Mgr Kobès, en laissant de côté les questions théoriques et complétant les règles d'après les diverses observations des missionnaires; c'est cet ouvrage que nous avons imprimé; il a été achevé au mois de mai 1888.

Le dictionnaire français-volof avait été publié pour la première fois en 1852. Depuis longtemps on sentait le besoin de le rééditer; mais c'était une rude besogne. Plusieurs avaient reculé devant la difficulté de la tâche. Enfin le P. Guy-Grand s'est mis à l'œuvre avec ardeur et courage, et, en ce moment, on imprime les dernières feuilles. L'ancien dictionnaire ne comptait pas 300 pages, le nouveau en aura environ 900, plus grandes et d'un texte plus serré; c'est donc un nouvel ouvrage plutôt qu'une réédition.

8. — Sur une pétition, dont l'initiative appartenait au P. La-moise, le Conseil général avait voté un subside de 6 000 francs pour la construction d'un pont, sur le bras de mer qui sépare Joal de la forêt. Pour ce prix, nul ingénieur ne pouvait se charger du travail. A la demande de l'administration, Mgr Picarda accepta de le faire exécuter par la Mission. L'ouvrage devait être tout en bois de ronier. Au mois de janvier, dès que la forêt fut praticable, nous nous mîmes à l'œuvre. En trois semaines, nos bœufs rentrèrent les cent cinquante roniers nécessaires pour ce travail; quelques-uns de nos chrétiens du village les fendirent et les nettoyèrent. Quand toutes les pièces furent prêtes, la pirogue et le bateau de la Mission les transportèrent à l'endroit où le pont devait être construit, et en moins d'un mois, nos menuisiers, sous la direction du F. Ciry, achevaient complètement le travail. Ce pont mesure 74 mètres de long sur 2<sup>m</sup>,50 de large; il est bordé d'une double rampe à la main dans toute sa longueur. Tous les Européens qui le voient nous disent : Vous avez dû y être pour une bonne somme de votre poche. En réalité, nous y avons réalisé un très joli bénéfice.

A l'extrémité est, du côté de la forêt, se dresse une haute croix de bois. Elle a été plantée là pour le motif que voici : le

pont étant situé à l'endroit qu'habite *Maman Guète*, le génie de la côte de Joal, aurait probablement reçu des indigènes le nom de ce diabolin. Pour éviter cela, nous y avons dressé la croix et déclaré que le pont devait s'appeler le *pont de la Croix*.

Le Frère menuisier a, en outre, exécuté pour les fonts baptismaux de l'église de Saint-Louis une très belle grille. Nous avons dans le pays plusieurs espèces de beaux bois ; le Frère les y a toutes fait entrer : le caïlcédra ou acajou du Sénégal, le vène, le dimba, le santang, le haloum, voire même le ronier, qui est extrêmement difficile à travailler pour l'ébénisterie, mais qui produit le plus bel effet quand on a réussi à le polir.

9. — Les pays qui nous avoisinent, le Sine, le Saloum, le Diéghèm, attendent toujours les missionnaires. Hélas ! faute de personnel et de ressources, nous sommes contraints de reculer au lieu d'avancer. C'est ainsi que l'on a dû retirer les catéchistes que nous avons placés au Diéghèm. Ils y avaient fait ce que des catéchistes peuvent faire sans la présence du prêtre ; ils avaient préparé le terrain, instruit les enfants, gagné les sympathies des habitants. Mais seuls, ils ne pouvaient rien au delà, et comme on n'a pas pu envoyer de missionnaires, nous les avons rappelés. Le champ était défriché et donnait l'espoir d'une bonne récolte, c'est alors qu'il a fallu l'abandonner !

10. — Au mois d'avril dernier, les Français ont fait une expédition dans le Diéghèm. Une colonne a pénétré jusqu'à l'intérieur du pays en le dévastant. Plus de deux cents hommes, dit-on, ont été tués ; plusieurs villages brûlés avec les greniers de mil, des troupeaux enlevés, etc. Pendant plusieurs jours, c'était une terreur et une panique générales. Des bandes de femmes et d'enfants accouraient vers Ngasobil et les villages environnants, portant avec eux un peu de mil dans des calebasses et les objets précieux, facilement transportables, comme bijoux et étoffes. Le spectacle de ces pauvres malheureux était bien capable d'exciter la pitié ; cependant ce n'est pas le sentiment qui se montrait d'abord chez les habitants du pays, mais bien plutôt celui de la vengeance, et la Mission a dû user de son influence pour qu'il ne prévalût pas. C'est que les gens du Diéghèm s'étaient attiré ce châtement par nombre de vols et plusieurs assassinats. C'est même l'assassinat d'un traitant qui a

été l'occasion de cette expédition. A diverses reprises, ils avaient volé des bœufs dans nos parages ; à nous-mêmes, ils en avaient pris plusieurs, ainsi qu'une pouliche, et, peu de temps avant l'expédition, on nous avait avertis de veiller sur nos chevaux, parce qu'une bande de Diéghèm-Diéghèm les guettait. La région où se trouvaient nos catéchistes a été épargnée. Ceux qui l'habitent avaient évité, ces dernières années, de prendre part aux méfaits de leurs voisins ; on leur en a tenu compte. Espérons que la rude leçon qui a été donnée aux Diéghèm-Diéghèm leur profitera et que, désormais, ils y regarderont à deux fois avant de dépouiller ou d'assommer les voyageurs. Par une mesure regrettable, le gouvernement a confié l'administration de cette province à des mahométans ; leur influence aurait besoin d'être contrebalancée par celle des missionnaires.

11. — Il en est de même et à un degré plus prononcé encore pour le Saloum. Les mahométans sont en train de reconquérir l'influence que leur avait fait perdre l'expédition du Ripe en 1887. Ils sont en grand nombre à la cour du roi, et il est bien à craindre que, peu à peu, ils ne l'amènent à partager leurs croyances et leur fanatisme. Les PP. Lamoise et Guy-Grand, qui ont fait cette année une tournée dans le Saloum, ont pu constater par eux-mêmes les progrès qu'ils font et qui constitueront un obstacle, peut-être insurmontable, à l'évangélisation du pays, si on tarde trop à l'entreprendre.

Dans le Sine, Palmarin attend toujours les missionnaires, depuis longtemps promis ; et sur les autres points de ce royaume, nous aurions toute facilité de nous établir. A deux reprises, cette année-ci, nous avons visité quelques villages situés derrière Ndianda, à 8 lieues environ de Saint-Joseph. Dans le principal d'entre eux, Boyar, nous avons reçu un excellent accueil de la part du *diarof* ou chef. La population, à notre arrivée, se réunit sur la place publique, et, là, le P. Jouan se met à faire le catéchisme en sérèr. Les enfants répètent après lui les principales prières chrétiennes et les commandements de Dieu et de l'Église ; les vieux écoutent avec étonnement et admiration. Nous remarquons que le quatrième commandement de Dieu leur plaît tout particulièrement ; ils le soulignent d'un sourire approbatif et le recommandent spécialement à l'attention des enfants. Au second voyage, le P. Jouan a eu la consolation de baptiser

un enfant très gravement malade. Fasse le Ciel que nous puissions bientôt aller nous établir au milieu de ces pauvres gens!

## COMMUNAUTÉ DE LA PURIFICATION, A JOAL

OCTOBRE 1887 — OCTOBRE 1889

1. Personnel. — 2. Vocations indigènes sorties de Joal. Ecoles. — 3. Visites de Mgr Picarda. Service demandé pour lui par les fidèles. — 4. Développement du canton de Joal. Villages qu'il renferme. Projet de mosquée tombé à l'eau. — 5. Voyage des PP. Lamoise et Guy-Grand dans le Saloum et le Sine.

A défaut de *Bulletin*, voici quelques détails extraits d'une lettre du P. Lamoise, au T. R. Père, datée du 4 août 1889.

1. — Depuis la fin de l'année dernière, je suis seul avec le F. Marcel. Ce cher Frère a été souvent et longtemps malade; mais, grâce à Dieu, nos santés sont bonnes actuellement.

Le P. Le Gall, qui remplaça le P. Jouan à Joal, se trouva d'abord tellement soulagé, que Mgr Picarda m'écrivait le 26 septembre 1888: « Un bon point de plus à la salubrité de Joal. » En novembre, à la suite d'une rechute, il dut nous quitter pour les environs de Saint-Louis, où il resta jusqu'à son départ pour la France. M. Pellegrin, lui-même, fut rappelé pour ses classes à Saint-Joseph.

Cette réduction sensible du personnel ne durera pas, je l'espère, car je ne puis suffire à tout, ni le Frère non plus. Nous avons besoin d'un Père et d'un Frère, ou au moins d'un Père. Joal, du reste, ne cessera de fournir en retour son contingent pour les œuvres générales.

2. — Nous avons actuellement à Saint-Joseph deux séminaristes de Joal, un postulant Frère et une novice religieuse. Un de nos enfants, encore en préparation, se destine aussi à devenir prêtre plus tard.

Les secours du gouvernement pour nos écoles n'ont pas encore été renouvelés; mais l'allocation de 2,000 francs pour le dispensaire est devenue annuelle. Dieu en soit loué!

Il me reste à vous remercier, mon T. R. Père, ainsi que le R. P. Grizard, de l'envoi des deux jolies petites statues que nous avons reçues pour l'école des Sœurs: celle de la très sainte Vierge et celle du saint Ange gardien. Cela va on ne peut

mieux aux enfants de Marie et à celles des saints Anges. Aussi, comme elles sont contentes, prient et chantent avec ferveur !

3. — Pour le peu de temps qu'il nous a été donné de conserver Mgr Picarda au milieu de nous, nous avons eu le bonheur de l'avoir de bons moments à Joal. Il est même venu s'y reposer plusieurs jours et y prendre des bains de mer. Le 24 juin au matin, il y confirma 38 personnes, et le soir, à peu près autant à Fadioute. Le même jour, Monseigneur présida à Joal la première réunion des mères de famille. Après sa mort, elles se cotisèrent afin de faire dire un service funèbre pour le repos de son âme, en témoignage de leur gratitude.

Nos autres œuvres, comme tout ce qui a rapport au saint ministère, reçurent une nouvelle impulsion par ces différents séjours de Monseigneur à Joal. Dès son arrivée à Dakar, il adopta volontiers le projet de mettre un catéchiste à la banlieue de Joal, aux villages de l'intérieur à une demi-lieue et à une lieue. Actuellement que le pont est construit sur le chemin qui y conduit, il sera très facile de s'occuper de ces villages.

Outre les nombreux confrères que nous avons eu le plaisir de recevoir, nous avons eu quelques autres visites. Nous ne voyons que très rarement des gouverneurs et des amiraux, mais nous avons l'honneur d'être en bons rapports avec leurs représentants.

4. — Depuis les derniers arrangements pris par le gouvernement français avec les rois de l'Intérieur, le canton de Joal s'est développé, et la population a gagné beaucoup sous le rapport de la tranquillité. Ce canton s'étend de la rivière Tiamassas, près Nianing, jusqu'à la pointe de Sangamar, sur une longueur de 15 à 20 lieues. La largeur est de 5 ou 6 lieues. Dans cet espace de terre sont compris quatorze villages, dont sept se trouvent placés le long de la mer et les sept autres plus ou moins loin dans l'intérieur.

Le chef de canton habite Joal. C'est un chrétien. L'administrateur colonial a reconnu en principe que ce ne devait jamais être un marabout.

Il y a, dans presque tous ces villages, un bon commencement de chrétienté, beaucoup de simples infidèles ou fétichistes, dont un grand nombre désire le baptême, enfin des mahométans. Ces derniers perdent de plus en plus de terrain et d'influence. Ils avaient tenté de construire une mosquée publique à Joal. Contre

ce fléau menaçant, nous fîmes des prières particulières; de plus, je plaçai une médaille de saint Benoît au pied d'un arbre, qui était à l'emplacement choisi. Tout à coup, pendant que nous récitons les prières du mois du Saint-Rosaire, prescrites par Notre Saint-Père le Pape, l'esprit de discorde et de dispersion se met dans le camp des musulmans; chacun enlève ses matériaux, et la médaille reste seule sur place avec l'arbre.

5. — Le P. Guy-Grand m'a accompagné, cette année-ci, dans le voyage que j'ai fait au Saloum et au Sine. Voici un résumé de ce voyage.

Le matin, 30 avril, départ par le côté *le Rossignol*, avec 80 manœuvres allant à Foundiougne pour charger *le Turenne*, grand vapeur. Prière, catéchisme, pendant le trajet.

1<sup>er</sup> mai. — Arrivée à Foundiougne de bon matin. Nous pouvons dire, nos messes tous les jours, excepté deux ou trois fois. Résultats : 24 communions, 19 baptêmes, 2 orphelins recueillis, instructions, nombreuses visites et catéchismes aux villages, malades visités, conversions et mariages préparés.

13 mai. — Visite et instruction au roi du Saloum et à son entourage, à Kaône; de même aussi aux Linguères, princesses du premier rang. Bons rapports avec les autorités, les commerçants, la population.

Points où l'on pourrait installer des Missions :

1<sup>o</sup> Grande île de Foundiougne, avec ses nombreux villages français, résidence de l'administrateur, avec la douane et la poste. Port fréquenté, passage mensuel du vapeur qui fait le service entre Dakar et les rivières du Sud.

2<sup>o</sup> Fatik, bien situé, sur la grande terre et sur la rivière, moitié chemin par terre entre Joal et Kaolah; cinq grands villages français en un seul groupe, commerce, nombreux petits côtes, plein d'avenir. Projet de chemin de fer, embranchement à Thiès.

3<sup>o</sup> Kaolah, français, moins peuplé, moins important, mais placé près de la capitale du Saloum et excellent point de départ pour visiter les chrétiens dispersés dans ce royaume. Bon port pour les moyens navires.

Hospitalité chrétienne partout.

Rentrée à Joal le 22 mai au matin.

Le 7 juin, je suis allé à Nianing, et de là, par les villages, au pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande, à Poponguine. Résultats à Nianing : 18 communions et 5 baptêmes.



## COMMUNAUTÉ DE FADIOUTE

OCTOBRE 1887 — OCTOBRE 1889

1. Personnel. Ecoles. La chasse aux écoliers. — 2. Distribution des prix. — 3. Ministère. Confrérie du Sacré-Cœur. — 4. Baptêmes. Mariages. — 5. Deserte de Palmarin. — 6. Fête-Dieu. Première procession. Pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande. — 7. Travaux d'agriculture. — 8. Superstitions.

1. — Le P. Rémont est chargé, depuis le 20 octobre 1888, de la direction de la petite communauté de Fadioute; avec lui se trouvent M. Giraud Sock, prêtre indigène de la Mission, et, depuis quelque temps, le P. Diouf, que son état de santé a forcé de revenir de Kita.

Une des œuvres principales de cette station, ce sont les écoles. Pour ces braves gens, en effet, l'école, c'est le catéchisme; et en cela ils ne se trompent guère, car c'est le catéchisme, surtout, que nous voulons apprendre à leurs enfants. Malheureusement, voyant bien peu de profit à faire apprendre à leurs fils des choses qu'eux-mêmes savent si peu et estiment au même degré, ils ne sont guère portés à nous les envoyer. Cependant, la pensée qu'ils apprendront à écrire une lettre et qu'ils arriveront peut-être à gagner un jour de l'argent parmi les Européens, les fait triompher habituellement de leur négligence.

L'an dernier, l'école des garçons n'était fréquentée que par quatre ou cinq enfants; et il en était à peu près de même pour celle des filles, tenue par les Sœurs indigènes. On ne pouvait évidemment s'en tenir là. Le P. Rémont se mit donc en campagne. Chaque jour, au premier son de la cloche, il partait accompagné du zélé catéchiste-instituteur, Vincent Cissé, pour aller faire la chasse aux petits écoliers; ils ne revenaient pas généralement, sans en ramener une vingtaine, sauf à en voir quelques-uns déguerpir aussitôt arrivés. Cependant, l'annonce d'une distribution de prix en retint plusieurs, qui furent plus assidus que les autres.

Le chef de village a été d'un grand secours par son exemple, car il nous envoyait tous les jours son fils; mais, à l'époque de l'année où nous sommes (septembre), nous sommes obligés de suspendre l'enseignement; car le mil commençant à mûrir, les enfants vont tous les jours à la forêt chasser les oiseaux et les

singes, qui, sans leur garde vigilante, causeraient de grands dégâts dans les champs.

Mais si l'école est suspendue, le catéchisme ne l'est pas, et Vincent Cissé déploie, dans ses fonctions, un zèle et un esprit de foi bien dignes d'éloges : Tous les jours, matin et soir, il instruit les enfants qu'il peut réunir, et qui se montrent généralement pleins de bonne volonté. A ce propos, notons que *l'Alliance Française* lui alloue chaque année une somme de 600 francs.

2. — Il ne sera peut-être pas sans intérêt de donner quelques détails sur la distribution des prix dont nous avons parlé plus haut. C'est trois ou quatre mois à l'avance qu'on l'avait annoncée aux enfants, ainsi qu'aux parents. On avait dit, afin de les stimuler, qu'il y aurait des récompenses, ajoutant, pour les frapper davantage, la liste des objets divers que l'on avait pu rassembler : *guembas* (petite pièce d'étoffe), hameçons, couteaux, sifflets, bonnets, etc. Enfin le jour est arrivé : grande animation parmi nos enfants. Nous avions invité à venir prendre part à la fête deux blancs de Joal, qui nous témoignent de l'intérêt, et se montrent très bienveillants dans leurs relations avec nous.

A trois heures, la distribution, qui commence par les garçons. Le P. Rémont leur avait appris pour la circonstance un chant populaire français : *Le Drapeau*. Il eût fallu les entendre chanter : *Sur le front de nos bataillons !* Cela faisait trépigner d'aise nos deux compatriotes, tous deux anciens soldats, ayant combattu à l'ombre du même drapeau de la France. Il va sans dire que les couleurs tricolores flottaient au-dessus du siège du président.

A la fin, les petits vainqueurs chantèrent 1, 2, 3, 4, etc., jusqu'à 10. Les petites filles, à leur tour, entonnèrent A, B, C, D, et puis ne manquèrent pas non plus de prix fort goûtés, quoique la collection ne fût guère riche. — De livres, on n'en parle pas encore : ce sera pour plus tard.

3. — Quant au ministère, il faut bien constater que le zèle de nos chrétiens s'est un peu refroidi. Ils sont cependant nombreux, témoin les registres de baptême ; mais l'assistance aux offices le dimanche, l'abstention de toute œuvre servile en ce saint jour, la pratique de la confession et de la communion,

tout cela laisse notablement à désirer. C'est avec beaucoup de peine que l'on parvient à en rassembler quelques-uns à l'église, le dimanche. A quoi cela tient-il? Le caractère général du noir, apathique de sa nature, et comprenant fort peu la religion, y est sans doute pour beaucoup; mais cela tient aussi au manque d'œuvres et d'associations pieuses, qui, seules, peuvent soutenir l'esprit chrétien dans une population.

C'est ce qui a suggéré au P. Rémont l'idée d'établir, parmi les jeunes gens, une confrérie du Sacré-Cœur. On a choisi parmi eux les meilleurs, et on leur a donné un petit règlement déterminant les conditions d'admission et les devoirs des associés. Le signe de leur aggrégation est une image du Sacré-Cœur, qu'ils devront porter sur leur poitrine, les dimanches et jours de fête. Cette pieuse association a déjà donné de bons résultats, et est appelée, on l'espère, à en donner de plus précieux encore.

4. — Les baptêmes d'enfants ont été aussi nombreux que les années précédentes. Pour les baptêmes en danger de mort, nous n'en avons eu que quelques-uns; car, grâce à Dieu, les morts ont été très rares, cette année.

Les mariages n'ont pas été nombreux non plus; nous en avons eu trois seulement, dont un seul entre chrétiens. Jusqu'ici, la plupart de nos jeunes gens sont obligés de se marier à des infidèles, ce que nous déplorons; car la partie infidèle fait généralement difficulté pour contracter en présence du prêtre, sachant qu'après cela, elle ne pourra plus se marier à d'autres. Ainsi, cette année, trois de nos jeunes gens se sont unis à des infidèles, et n'ont pas encore rectifié leur union; d'ailleurs, il faut l'avouer, aucun d'eux ne pratique plus depuis longtemps.

5. — A propos de ministère, rappelons ici Palmarin, village important, à 3 lieues de côte au sud de Fadioute, et dont nous avons aussi la desserte.

Jusqu'à présent, faute de missionnaires, Palmarin n'a pu être visité régulièrement par un prêtre, et c'est regrettable; car c'est un centre important, populeux, sympathique, et qui semble impatient d'embrasser le christianisme. Nous ne pouvons guère y aller que tous les mois, quelquefois moins souvent encore. Le catéchiste qui y séjourne habituellement, privé ainsi de l'appui du prêtre, ne peut réaliser tout le bien qu'il pourrait faire. Espé-

rons qu'on nous enverra bientôt un apôtre, qui pourra se consacrer à la conquête de Palmarin.

6. — Jusqu'à cette année, il n'y avait pas eu de procession de la Fête-Dieu à Fadioute. Ce jour-là, nos chrétiens se rendaient, pour assister à cette solennité, soit à Saint-Joseph, soit à Joal. Tenant à avoir cette fête chez nous, nous en fîmes nous-mêmes tous les préparatifs; puis, avec l'aide de quelques jeunes gens dévoués, nous fîmes couper à la forêt quelques branches de rôniers, de cocotiers et d'autres arbres, pour border le parcours de la procession. L'autel fut garni par les Sœurs, avec autant de simplicité que de goût. Le P. Sébire, directeur du petit séminaire de Ngasobil, nous prêta, pour la circonstance, la voix de ses chantres. En un mot, notre procession, quoique simple, produisit la meilleure impression sur tous les assistants.

Un mot aussi du pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrante, à Poponguine. Comme précédemment, Fadioute a tenu à s'y faire représenter, et, cette année, nous avons même été fiers de notre nombre. Malgré la distance, qui est de 16 à 17 lieues, il y a eu quinze à seize personnes à s'y rendre.

7. — Cette année, la gêne a été grande en la Mission. Mgr Picarda eut même un moment de grandes préoccupations pour l'avenir des stations. Pour alléger le fardeau qui pesait sur la procure, nous nous sommes tous mis à l'œuvre, afin de tâcher de nous suffire à nous-mêmes. Le P. Diouf, alors supérieur de la communauté, et si connu dans la contrée, se fit travailler, par les jeunes gens, deux immenses champs de mil. Les Sœurs, de leur côté firent leur champ de riz, et la récolte a suffi pour nous nourrir une bonne partie de l'année.

Cependant, tout bien considéré, nous avons préféré, cette année, tourner nos efforts du côté d'un jardin que nous allons faire non loin de Fadioute, à la pointe opposée de Joal. Ce jardin, qui sera en même temps potager et fruitier, n'aura pas de moindres avantages pour la santé, nous fournissant des aliments légers et rafraîchissants, dont les Européens ont absolument besoin dans ce pays. Peut-être même pourrons-nous en retirer quelques ressources.

8. — On a parlé dans les *Bulletins* précédents des superstitions de Fadioute. Le fait suivant, raconté par le P. Rémont, montrera qu'elles sont encore loin d'être entièrement disparues.

Quand j'arrivai, dit-il, à Fadioute, j'y trouvai la clôture, faible *tapade*, faite avec des nervures de feuilles de ronniers, dans un état de délabrement complet. Je me mis en devoir de la remplacer par un entourage en piquets de ronniers, bois très solide, et qui durerait plus longtemps; et comme l'ancienne était trop étroite, je voulus l'élargir. Mais il fallait, pour cela, supprimer un sentier par où, selon la tradition, le génie venait la nuit visiter le village; et ce projet de clôture ne pouvait que l'irriter. Il mettrait même le feu au village pour se venger de ce qu'on lui barrait le chemin. Sans faire attention à toutes ces chimères, je me mis à l'œuvre avec M. Giraud, clouant et sciant des journées entières. Mais bientôt nous apprîmes que le génie courroucé devait dans la nuit mettre le feu à la case. La menace devenait inquiétante, d'autant plus que le P. Diouf avait été obligé précédemment de déloger du même sentier, pour incendie de sa case, qui y était située. Aussi, sans plus tarder, je me rendis à Joal, où résidait M. Sounajers, représentant le chef du cercle, et lui racontai l'affaire, l'invitant, en même temps, à venir dîner à la Mission. Il vint, en effet, accompagné de M. Fabre, employé de la maison Maurel et Prom, et de M. Diadou, receveur des postes et télégraphes, à Joal, revêtu de son uniforme, y compris son revolver d'ordonnance.

Après le dîner, j'allai prévenir Dango, le chef de village, que je désirais lui parler, ainsi qu'aux hommes de son village, au *mpènta* (lieu de réunion). On fit donc battre le tam-tam, et nous nous rendîmes au *mpènta*. Sans citer les pourparlers, nous nous bornerons à dire qu'après la réunion, tous nos braves gens, y compris le chef et les notables, étaient pris d'une salutaire terreur, et nous nous retirâmes, les laissant sous cette impression. Or, le génie ne brûla ni case, ni rien du tout, et nous continuâmes paisiblement notre clôture, qui fait actuellement l'admiration de tout le monde.

Le manque de pluie est encore une circonstance où le vieux serpent doit bien rire de la sottise crêdulité de nos pauvres gens. Quand la pluie se fait trop attendre, les femmes s'affublent en guerriers et courent le village en véritables folles, demandant qu'on leur donne quelque chose pour apaiser la colère du Génie. Cette année, la pluie tardant encore à venir, nous avons invité ces pauvres gens à aller prier le bon Dieu à l'église, leur assurant qu'il y aurait de la pluie. Ils répondirent à notre appel en assez grand nombre, et, ce qui avait eu lieu il y a deux ans, a eu lieu encore cette année. Le lendemain de notre supplication, nous avons eu une pluie fine et assez longue pour que l'on ait pu dire que c'était une pluie du bon Dieu.

---

## NÉCROLOGIE

## LE P. JACQUES HAAS

DÉCÉDÉ A EMS, EN ALLEMAGNE, LE 24 JUILLET 1889

La Mission de Sierra-Léone a perdu dernièrement, en la personne du P. Jacques Haas, un apôtre plein de zèle et de courage. Né à Meudt, diocèse de Limbourg (Nassau), le 22 octobre 1851, il était le fils aîné d'une famille d'élite, dont les trois enfants ont été appelés par le divin Maître à la vie religieuse et à l'apostolat. Dès son jeune âge, il donnait des signes de sa future vocation. Il aimait, en effet, à réunir autour de lui ses camarades de jeu, leur faisait l'instruction, chantait et priait avec eux. Cet amour des choses religieuses lui venait de sa pieuse mère, qui ne manquait jamais de faire, le soir, la prière en commun avec ses enfants, au pied de l'autel de la *Mater Dolorosa*, dressé dans un oratoire spécial de la maison paternelle. C'est bien à elle, à ses prières, à ses sacrifices, que ses fils se sont crus redevables de leur belle vocation. Dès l'âge de huit ans, Jacques, l'aîné, reçut du vicaire de la paroisse les premières leçons de latin, et fut admis à servir le prêtre à l'autel. Lorsque, en 1856, le petit scolasticat de Marienstadt en Nassau fut ouvert par le R. P. Strub, il y fut un des premiers admis. Il était également du nombre des premiers scolastiques qui arrivèrent d'Allemagne à Chevilly pour le cours de philosophie. La malheureuse guerre de 1870 l'obligea à se réfugier d'abord à Langonnet, puis à Saint-Ilan, et finalement en Irlande, où, pendant cinq ans, il fut comme une providence pour les enfants envoyés de Marienstadt, lors de la suppression de nos maisons d'Allemagne pendant le kulturkampf.

Rentré en France à l'automne de 1876, il fut ordonné prêtre le 3 mars de l'année suivante, admis à la profession religieuse au mois d'août de la même année, et envoyé peu après en Sénégambie. Mgr Duboin, alors vicaire apostolique de cette Mission, le plaça à Sainte-Marie de Gambie. Six semaines après son arrivée, il y prêchait son premier sermon en wolof. Mais c'est surtout à l'éducation de l'enfance qu'il devait s'adonner cœur et âme. Comme il en sentait toute l'importance, il entreprit

généreusement la lutte contre les écoles protestantes de la ville, largement subventionnées par le gouvernement anglais. Dès la première année, il obtint des succès marquants et des prix au concours général de la ville. Le *surintendant*, quoique protestant, fit un rapport très favorable pour l'enseignement catholique et obtint une petite allocation pour les Sœurs.

Il avait, en outre, entrepris un ministère des plus délicats et des plus difficiles : c'était la conversion des protestants. Sa patience à écouter leurs vieilles objections, et la netteté avec laquelle il exposait et défendait le dogme catholique lui procurèrent, chaque année, la consolation de ramener un certain nombre de ces brebis égarées au bercail du vrai Pasteur.

Sept années durant, sa santé robuste avait tenu bon contre ses fatigues incessantes. Mais, en 1884, son retour en Europe fut jugé absolument nécessaire. Deux mois de séjour dans son pays natal lui rendirent suffisamment de forces pour lui permettre l'exécution d'un dessein qu'il avait longuement prémédité pour le bien. Avec la permission de la Maison-Mère, il donna une série de conférences dans différentes villes, sur les bords du Rhin, et il fut assez heureux pour recueillir une vingtaine de mille francs au profit d'une nouvelle station, dont l'érection avait été projetée quelques mois avant son départ de la Sénégambie.

Toutefois, à son retour en Afrique, vers la fin de l'année 1884, il ne devait pas mettre la main à l'établissement de cette nouvelle œuvre. On avait alors besoin, dans la Mission de Sierra-Léone, d'un Père sachant l'anglais. Le T. R. Père, connaissant son zèle, l'appela donc à ce nouveau poste. Il y déploya le même dévouement ; mais ce fut au détriment de sa santé. En effet, les catéchismes, les instructions régulières, les grands soins qu'il prit pour relever les offices divins par l'exécution d'un chant religieux et vraiment édifiant, la peine qu'il se donna pour cultiver peu à peu la voix de ses enfants noirs, furent, sans doute, la première cause d'un mal de gorge et d'une aphonie opiniâtre, qui résistèrent aux traitements des médecins stationnés à Free-town. On jugea alors nécessaire de le faire rentrer en Europe pour s'y guérir de ce mal, dont personne n'avait soupçonné la gravité. Hélas ! vainement il essaya différents traitements en France et en Allemagne : la science humaine demeura impuissante à en arrêter les progrès.

Au commencement de cette année 1889, le T. R. Père lui permit d'aller passer l'hiver au collège de Castelnaudary, auprès de son frère cadet, le P. Jean Haas. Il y a laissé le meilleur souvenir; tous ont été édifiés de sa patience, de sa douceur, de sa gaieté et de sa résignation, au milieu de ses souffrances incessantes. Il avait apporté d'Afrique de précieuses notes, dont il voulait se servir pour composer une grammaire et un dictionnaire de la langue djola; mais il ne put malheureusement achever ce travail, qui eût été si utile.

Pendant une amélioration notable de sa santé s'étant fait remarquer après les fêtes de Pâques, on résolut d'essayer un dernier traitement en Bavière, près du lac de Constance. Parti de Castelnaudary le 13 mai, il arriva à Wivishofen le 17 mai. Là, on constata les indices d'une maladie de poumon, qui, au bout de six semaines, devait le conduire au tombeau. Le médecin de l'endroit lui conseilla le climat de la vallée d'Ems. Il y arriva tout épuisé le 18 juin, avec l'espoir d'y trouver assez de forces pour rentrer à la Maison-Mère, vers le mois d'août, et partir ensuite pour la Trinidad. Cette idée lui est restée jusqu'à près d'une semaine avant son décès. Voyant enfin l'extrême gravité de son état, il demanda à rentrer à Paris. Le médecin, vu sa grande faiblesse, s'y opposa formellement; ce qui fut bien pénible au cher malade. Le 18 juillet, fête de saint Camille de Lellis, patron spécial des âmes agonisantes, il reçut les derniers sacrements; et le 24 juillet, à huit heures du matin, il s'endormit pieusement dans le Seigneur, assisté à ses derniers moments par son frère, qui, sur sa propre demande, lui donna, quelques minutes avant d'expirer, l'indulgence de la bonne mort.

Non loin d'Ems, sur les hauteurs dominant la ville de Coblenz, est située Arenberg, lieu de pèlerinage très célèbre. C'est là que le cher défunt désirait reposer, afin d'avoir part aux prières et indulgences sans nombre qui y sont gagnées en faveur des âmes du purgatoire. Le vénérable curé de l'endroit, âgé de quatre-vingt-cinq ans, lui avait écrit, la veille de son décès, une lettre des plus touchantes, et lui avait offert, comme lieu de sépulture, sa propre tombe, qu'il avait fait faire, depuis longtemps, à droite de la chapelle des âmes du purgatoire, au cimetière. On y apporta donc les restes mortels le 25 juillet, jour de la fête du patron de notre cher défunt. Il était six heures



du matin. Aussitôt le bon vieillard, quittant le confessionnal, fit exposer le cercueil dans cette chapelle, sur un catafalque magnifiquement orné. Les Sœurs dominicaines, au nombre de quarante, les fidèles de la paroisse et de nombreux pèlerins y vinrent prier toute la journée. Le soir, par une heureuse coïncidence, le P. Kraemer, directeur du grand scolasticat de philosophie, qui était arrivé ce jour-là, à Arenberg, pour y faire son pèlerinage, et ne savait mot du décès du cher Père, rencontre le frère du regretté défunt, dont il avait été le condisciple à Marienstatt, il y a vingt-deux ans. Il resta pour les funérailles du lendemain, qui furent célébrées en grande pompe, après la messe solennelle de *Requiem*, chantée par le vénérable curé lui-même.

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 15 octobre, le F. Nicomède, venu de Nossi-Bé à Toulon, sur un navire de l'Etat ;

Le 16, le P. Pillu, venant de la Guadeloupe.

**Nominations et placements.** — Ont été nommés le 15 oct. :

Supérieur à Épinal, le P. Hubert, de la Maison-Mère, comme remplaçant intérimaire du P. Sundhauser, dont la santé demande du repos ;

Secrétaire particulier du T. R. Père, en remplacement du P. Hubert, le P. Huvéty, précédemment Supérieur principal de nos maisons d'Irlande ;

Supérieur de nos maisons de l'île de la Réunion, le P. Colrat, en remplacement du P. Adam, qui doit revenir en France.

Ont été placés, en outre :

A Grignon, le F. Maternus, de Notre-Dame de Langonnet ;

Au Grand-Quevilly, le F. Paulin, de Chevilly.

**Départs.** — Se sont embarqués pour les pays d'outre-mer :

Le 6 octobre, à Lisbonne, pour la Mission de Cimbébasie, le P. Ernest Lecomte, qui en était revenu au mois d'avril, et les PP. Umbdenstock, Richard et Merlen, nouveaux profès ; le F. Onufre, revenu du Betchuanaland au mois de mars ; le F. Brito, de Braga, et le F. Nicaise, de la dernière profession ;

Le 10 octobre, à Saint-Nazaire, pour la Guadeloupe, le P. Lang, placé l'an dernier provisoirement à Mesnières;

Le 10 également, à Marseille, sur un navire de la compagnie Fraissinet, faisant le service de la côte occidentale d'Afrique :

Pour la Mission de Kita, dans le Haut-Sénégal, le P. Abiven, revenu de la Sénégambie au mois de juillet; un nouveau profès, le P. Garnier, et deux Frères, les FF. Phocas et Darius, revenus, le premier d'Haïti, et le second du Zanguebar;

Pour la Mission du Bas-Niger, le P. Lécuyer, qui en était revenu au mois de mars; le F. Yves, de la communauté du Saint-Cœur de Marie, et quatre Sœurs de Saint-Joseph;

Le 10 octobre, à Londres, pour la Trinidad, le P. O'Halloran, nouveau profès, et le F. Paulinus, de Rockwell;

Le 12 octobre, à Marseille, sur les Messageries maritimes :

Pour le Zanguebar, le P. Auguste Gommenginger, revenu de cette Mission au mois de décembre 1888, et le P. Toussaint, nouveau profès;

Pour Bourbon, le P. Colrat et le P. Baud, dont la profession avait eu lieu le dimanche précédent;

Et pour Maurice, le P. Garmy, Supérieur provincial de nos maisons de cette île, revenu en France au mois de mai, et le P. Lefeuvre, précédemment Supérieur à Bordeaux.

Le 12 octobre, au Havre, pour les Etats-Unis, le P. Kienlen, de Cellule; le P. Gérald Griffin, de Beauvais; et le F. Omer, de Rockwell.

Le 21 octobre, pour le Bas-Congo, le R. P. Campana, préfet apostolique de la Mission; le P. Sousa, nouveau profès, et les FF. Hermias, d'Epinal; Pascal, de Saint-Michel; Straton, de Porto; et Gervasio, nouveau profès.

En annonçant son départ le P. Campana ajoute :

Le gouvernement portugais veut bien nous accorder à tous le passage gratuit, et de plus il nous fait conduire directement à Landana, par le vapeur *Cabo verde*. Ce navire n'aurait dû toucher qu'à San-Thomé et à Loanda; mais, par une bienveillance toute particulière, on a donné ordre de nous déposer à Landana, comme on l'avait fait pour nos confrères partis le 21 septembre. Le trajet de Lisbonne à Landana ne doit pas être de plus de quinze jours. (Lettre du 20 sept.)

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Maison-Mère.** — Le T. R. Père est allé, le 15 octobre, à Epinal, pour y installer le P. Hubert comme Supérieur; et de là il s'est rendu au nouvel établissement des Clercs de Saint-Joseph, à Seyssinet. En revenant, il s'est arrêté quelques jours à Cellule; il doit rentrer le 30 à Paris.

**Portugal.** — Nos établissements de ce pays sont aussi prospères que possible. A Braga, l'on compte actuellement 182 internes, 32 scolastiques et une centaine d'externes. A Porto, il y a eu, dès la rentrée, 45 internes et 90 externes.

**Deux-Guinées.** — Dans une lettre du 21 septembre, Mgr Le Berre écrit qu'il est allé, avec le P. Delorme, visiter la nouvelle station fondée à Bata, en remplacement de celle de Bénito, qu'on y a transférée. Ce nouvel emplacement offre, dit-il, les plus grands avantages : plage excellente, population nombreuse, voisinage de montagnes pouvant offrir un sanitarium, et ce qui n'est pas moins précieux, une source d'eau abondante sortant des rochers.

**Martinique.** — Malgré la concurrence du lycée et les bourses nombreuses créées en sa faveur, le collège diocésain de Saint-Pierre comptait, dès le premier jour de la rentrée, 172 élèves présents, dont 26 nouveaux. On compte prochainement en avoir 210.

**Guadeloupe.** — Mgr Laurencin s'est embarqué pour la Guadeloupe le 10 octobre, avec M. l'abbé Amieux, qu'il a amené avec lui de Grenoble, en qualité de vicaire général.

---

AVIS

**Elenchus privilegiorum.** — Nous avons fait imprimer, sous ce titre, un nouveau manuel des pouvoirs et privilèges de la Congrégation. On y trouvera indiquées, d'une manière exacte, d'après le texte même des indults, et avec leur date précise, toutes les facultés qui nous ont été accordées par le Saint-Siège. Comme le livre des prières communes, ce manuel sort des presses de Saint-Michel; c'est un opuscule de 40 pages, petit format in-18.

Le T. R. Père autorise chaque Père à en avoir un exemplaire

à son usage. Les supérieurs peuvent en demander à la procure générale le nombre nécessaire pour leurs communautés. — Prix : 50 centimes, relié.

**Cérémonial du R. P. Levavasseur.** — La septième édition de cet ouvrage vient de paraître. On y trouve quelques modifications, par suite de nouvelles décisions portées par la S. C. des Rites. Tel est en particulier le décret qui improove l'usage, répandu généralement en France, de laisser la partie antérieure du corporal replié, jusqu'à l'offertoire. D'autres modifications résultent de celles qui ont été faites dans le Cérémonial des Evêques : signalons seulement celle qui autorise la pratique d'accompagner le chant avec l'orgue aux messes, mais non aux offices, les jours où l'usage de l'orgue est interdit.

Il y a encore un changement dans l'ordre des matières. L'ouvrage du R. P. Le Vavasseur, comme on le sait, a fait suite au Manuel de l'abbé Favrel, qui, d'abord, était la simple traduction de Baldeschi. Dans une deuxième édition, Favrel avait mis en tête de l'ouvrage des questions sur la sainte messe qui, dans la première, étaient l'objet d'un second chapitre. Par suite des additions faites dans cette partie de l'ouvrage, un grand nombre des règles relatives au saint Sacrifice ne se trouvaient plus à leur place. Elles sont transportées dans la quatrième et la cinquième parties. C'est un remaniement tout à fait logique.

La sixième édition laissait, en outre, à désirer sous le rapport typographique. Mais la typographie de la septième surpasse celle de toutes les précédentes. Il suffit de dire qu'elle sort des presses de MM. Desclée, Lefebvre et C<sup>e</sup>. Le papier est excellent, un peu teinté, assez mince pour que les volumes soient notablement moins forts.

**Bulletins.** — Prière aux communautés des Missions de Sierra-Léone et du Bas-Niger de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins.

**Etats du personnel.** — Les supérieurs sont aussi priés d'envoyer sans délai ces *Etats* à la Maison-Mère. Des feuilles vont leur être expédiées dans ce but.

Maison-Mère, 28 octobre 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Bulletins des communautés.** Ndianda. — Mbodiène. — Thiès. — Sainte-Marie de Gambie. — **Nécrologie.** Décès . PP. Bangratz, Conyngham et Lacut. — **Notices :** P. Montel et F. Philomène. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** — *Avis.*

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### STATION DE SAINT-ÉTIENNE DE NDIANDA

*(Dépendant de Saint-Joseph de Ngasobil.)*

NOVEMBRE 1887. — NOVEMBRE 1889.

1. Réception de Mgr Picarda. Fin chrétienne du chef du village. Beaux sentiments de Jean-Baptiste, son fils. Couli-Diav, le nouveau chef. — 2. Seconde visite de Mgr Picarda. Confirmation. Bénédiction de la maison des Sœurs. — 3. Départ du P. Amann. Regrets de la population. Arrivée du P. Jouan. Disette. — 4. Projet d'abandon de la station. — La population s'y oppose. Sa générosité pour les missionnaires. Erection d'une croix. — 5. Superstitions. Baptême et mort chrétienne du chef Couli. — 6. Paté-Top, le chef actuel. Zèle de son frère. Premier mariage chrétien. — 7. Messe pour les défunts. Fête patronale. Communion pour Mgr Picarda. Mois de Marie. Consécration au Sacré-Cœur. — 8. Visites. Chemin ouvert par les séminaristes de Saint-Joseph. — 9. Résultats généraux du saint ministère.

1. — Attendu depuis longtemps, Mgr Picarda arrivait enfin à Ndianda, sur la fin de décembre 1887 : Arc de triomphe, pavillons, détonations bruyantes de coup de fusils, lui manifestèrent la joie de notre population. Aussi leur exprima-t-il toute sa satisfaction, lorsque, réunis à ses pieds dans la classe, ces braves gens lui témoignaient de leur amour et de leur reconnaissance : « J'ai été reçu partout, leur dit-il, avec beaucoup de cœur, mais c'est Ndianda qui remporte la palme. »

Enhardi par ces louanges, le chef du village, Yugo, encore païen, pria Sa Grandeur de lui apporter à son retour un manteau rouge, ce qui lui fut promis. Mais il ne devait pas tarder à recevoir une meilleure récompense, celle de faire une mort chrétienne.

Un mois après, en effet, sa maladie, la lèpre, devenant plus maligne, Yugo sentit sa fin approcher. et supplia le P. Amann de lui accorder la grâce du baptême. Yugo devint chrétien sous le nom d'Etienne. Il méritait bien, du reste, de porter, le premier, le beau nom de notre saint patron. Alors, heureux et grave, il invita ses amis à faire comme lui et leur récita le symbole des apôtres. Quelques jours après, il s'endormait dans le Seigneur.

Ce fut pour la Mission une grande perte. Il fut pleuré par tout le village fondé par lui, il y a vingt ans, et dont il avait toujours été le chef aimé et respecté. C'était un homme bon, juste, énergique. Il n'a jamais donné un ordre qui ne fût exécuté; mais, comme on le dit encore, il ne commandait aucune corvée sans être le premier à l'œuvre.

L'un de ses fils le rappelle à tous. Jean-Baptiste est de nos jeunes gens chrétiens le meilleur, c'est le modèle. Un dimanche, il se rendait à l'église de bon matin pour se confesser. Son frère aîné, Ngor, musulman fanatique, le suit, peu après, jusqu'à la porte de l'église, et l'appelle. Jean-Baptiste sort; Ngor le saisit pour l'entraîner au travail: refus énergique de Jean-Baptiste. Ngor, furieux, le prend à la gorge et allait lui faire mal sans l'arrivée du catéchiste Jean, qui le lui enlève des mains.

La messe sonne; Jean-Baptiste y communie. Ngor, pendant ce temps, rôdait autour de l'église. Au sortir de la messe, il saute de nouveau sur Jean-Baptiste pour l'entraîner au champ. « Je n'irai pas, dit Jean-Baptiste, c'est aujourd'hui dimanche, je ne travaillerai jamais le dimanche, tue-moi, si tu veux. » L'on ne sait ce qui serait arrivé; mais les jeunes chrétiens étaient là et ils empoignent le grand Ngor, le portent à Yugo, alors catéchumène. Celui-ci lui donne une sévère correction et le menace de la prison de Joal, s'il lui arrivait encore de maltraiter son frère. Ngor fut visiblement puni par Dieu; il le reconnaît lui-même · bientôt après, il tomba d'un ronier, il en reste estropié; et Jean-Baptiste est toujours fidèle observateur de la loi du dimanche.

Si Jean-Baptiste avait été plus âgé, il aurait pu, au dire de tous, remplacer son père. Le choix tomba sur Couli-Diav, catéchumène, parent et ami de Yugo. Ses enfants sont tous chrétiens.

2. — Au mois de juin 1888, Mgr Picarda revenait à Ndianda, selon qu'il l'avait promis à sa première visite. Ce fut un nouvel élan de joie parmi nous. On lui offrit des cadeaux de toute espèce, et particulièrement unealebasse d'œufs avec cette adresse : *A Sa Grandeur, Monseigneur Picarda, évêque de Ndianda et du Sénégal* (sic). C'était l'écriture de Jean-Baptiste.

Le lendemain 17, Sa Grandeur donnait la confirmation à 40 de nos chrétiens, dont 16 eurent le bonheur de faire leur première communion. Elle conféra le baptême à 4 adultes. Dans la soirée, Monseigneur fit la bénédiction de la nouvelle habitation des Sœurs, charmante maison à deux chambres, avec galerie tout autour. Ce fut la dernière œuvre du P. Amann à Ndianda.

3. — Cette journée si pleine de consolations et de bonheur pour nos chrétiens devait se terminer par une grande peine. Ils apprirent, en effet, que le P. Amann allait les quitter pour aller en Gambie. On accourut de tous côtés, et les notables adressèrent à Monseigneur une touchante réclamation. Ils ne pouvaient croire qu'on pût leur enlever un si bon Père. La disette augmentait, il était pour eux un second Joseph. Aussi son souvenir remplit-il encore Ndianda. La case du Père est toujours appelée la case du P. Amann. Comme le nom de Mgr Kobès, qui les nourrit lors de la fameuse débâcle du Saloum, le nom du P. Amann sera toujours cher à leur cœur.

Le P. Jouan lui succéda, et s'efforça de leur montrer que la bonté du Père qu'ils pleuraient se trouvait dans tout missionnaire. La famine devenant grave, il demanda du secours, qui lui fut promis; mais on souffrait partout, le secours se fit attendre et ne vint point. Nos affamés vivaient d'espoir, cherchaient le matin dans la forêt un peu de nourriture pour pouvoir travailler le soir; et ainsi le moment de la récolte vint : elle fut abondante.

4. — A ces épreuves dont nous souffrions beaucoup, vint s'en ajouter une autre; Monseigneur nous écrivait : « Il faut abandonner la Mission de Ndianda, faute de ressources. » Cette nouvelle, qui nous brisa le cœur et fit pleurer Mère Marthe, Sœur Pierre et Jean, notre catéchiste, répandit partout la tristesse. Mais le chef Couli-Diav vint trouver le Père, demande lecture de la lettre et s'en retourne. Les femmes se réunissent, les

hommes couvrent la place publique ; il est décidé par eux que la Mission de Ndianda resterait, qu'il fallait en avertir Monseigneur. Les femmes nous font deux champs de riz ; les hommes, secondés par le village voisin, nous cultivent un immense champ de pistaches ; et, après la récolte, chacun nous apporte une gerbe de son mil, de sorte que notre grenier est le plus grand du village.

Nous profitâmes de ce mouvement de générosité pour planter une croix sur le chemin de Ndo-fau, au milieu de notre vaste champ de pistaches. Elle fut portée triomphalement au chant du *Magnificat* à l'entrée du champ ; le chef, aidé de son deuxième conseiller, creusa le trou ; et là en présence de deux cents hommes étonnés et silencieux, nous en fîmes la bénédiction. Elle est maintenant debout, rappelant à tous l'instruction que fit alors le Père : « Signe de la Rédemption de tous les hommes, elle sera aussi le livre où leurs enfants liront le grand travail qu'ils venaient d'accomplir pour les missionnaires du bon Dieu. »

Le catéchiste parla, le chef parla, les principaux notables tinrent tous à dire leur mot. Ce fut un touchant spectacle ; aussi garde-t-on le souvenir de ce jour avec une certaine fierté. Ce champ s'appelle *le Champ de la Croix* ; il est désormais acquis à la Mission.

5. — Ce signe divin nous a déjà fait ressentir les effets de sa puissante protection. Le plus important a été le baptême de Couli, le brave chef de notre village. On en lira le récit avec intérêt.

Quelques jours après la plantation de la croix, une lettre tombée du Ciel, disait-on, venue du Levant et envoyée par un marabout, jeta le trouble dans le pays. Cette lettre portait que « les maisons où le tonnerre rencontrerait des poules, il y tomberait ». Les uns en rient, principalement nos chrétiens ; les autres s'en inquiètent. Il y était dit aussi que les poules empêchaient la pluie de tomber. Cependant personne ne s'en émut. Dans nos environs il n'y avait déjà plus de poules ; à Ndianda, on les y achetait à vil prix. Les chefs des villages voisins l'ayant appris, envoient des députés à celui de Ndianda ; celui-ci les renvoie poliment dire à leurs chefs que les ânes étant plus forts que les poules pourraient peut-être, plus que les poules, empêcher la pluie de venir. En conséquence, il les invitait à tuer leurs ânes.

On revient à la charge, on le menace . ils étaient appuyés par un



bon nombre de notables de Ndianda. Couli céda, fixa le jour du massacre général de la gent galline et donna l'ordre et l'exemple. Le lendemain de la grande extermination, il arriva chez le Père, riant et un peu confus. — « Mon père, dit-il, pour avoir la paix avec nos notables, j'ai donné cet ordre; mais on ne l'a pas du tout exécuté; presque toute la nuit, je n'ai fait qu'entendre le chant joyeux des coqs. »

Sur ce, il commença à répéter ses prières et à augmenter son instruction religieuse. Il avait raison de profiter du temps; car, malade de la poitrine, il s'affaiblissait grandement. Bientôt, ne pouvant plus quitter son lit, il demanda en grâce le baptême; mais c'était à l'église qu'il voulait être baptisé. Il choisit le jour, en avertit ses amis et les chefs voisins, même les marabouts. Il désirait qu'on lui donnât au baptême le nom de Monseigneur. Cependant le démon essaya d'empêcher une solennité qui pouvait faire beaucoup de bien. Un des neveux de Couli, encore païen, y travailla de toute manière et eut même le courage de dire au Père : « Il ne faut pas conduire Couli à l'église. Ce n'est plus qu'un cadavre, et si je pouvais quelque chose, on ne le baptiserait pas. » Connaissant notre chef, le Père lui rapporta le fait; il en rit et ajouta : « Certes il n'y peut rien, ni lui ni personne; je suis maître de mon âme. »

Nous en écrivîmes au R. P. Pascal, lui indiquant l'époque du baptême; il voulut bien y venir, accompagné du P. Le Gall.

On sonne aussitôt le premier coup de cloche, la place de l'église est bientôt remplie de monde. Le chef de Joal va au-devant de Couli; celui-ci saisit son bâton, s'efforce de se lever, il retombe sur sa couche. On veut lui aider. « Non, merci, j'irai tout seul. » Cependant, à la prière du Père, il accepte qu'on lui donne le bras.

Pendant la cérémonie du baptême, notre catéchiste en donnait l'explication en volof. On écoutait avec la plus grande attention. — « Voulez-vous être baptisé? — *Vav, vav*, oui, répondit fortement Couli. » Le P. Pascal lui passa ensuite au cou une médaille de la Sainte Vierge comme souvenir de Monseigneur, dont il portait maintenant le nom, et le P. Gall entonna de sa forte voix le *Magnificat* que nos chrétiens triomphants continuèrent avec entrain.

On avait préparé sur la place de l'église un goûter : petits gâteaux et bons vins blancs faisaient sourire tout le monde. C'était l'envoi d'un commerçant de Joal, ami de Couli; on trinqua au nouveau baptisé, on le félicita. Le baptême est bon, répétait-on. « Faites comme Couli, disait Jacques Lar, chef de Joal. »

Nous l'espérons, c'est l'aurore d'un consolant avenir qui s'est aujourd'hui levé sur Ndianda. Il ne meurt, en effet, depuis ce jour personne, sans que l'on s'inquiète s'il a été baptisé ou non.

Notre chef rentra chez lui heureux, se faisant appeler par son nom

de baptême, François-Xavier. Lorsqu'il entendait ce nom, il souriait de bonheur. Mais François-Xavier ne tarda pas à rejoindre Etienne au ciel. Il mourut le 24 septembre, dans de grands sentiments de foi et de piété, au son de l'*Angelus*. Le soleil venait de se coucher; son fils était à ses pieds récitant avec ferveur le chapelet de Marie.

Une affluence de monde vint à ses funérailles. Quelques heures après, la cour de la Mission se remplissait. Chacun tint à dire son mot; tous de louer l'ami que l'on venait de perdre, tous de rappeler son baptême avec admiration.

6. — Paté-Top, premier conseiller, fut choisi, séance tenante, pour lui succéder. Paté n'est point chrétien; mais son jeune frère Jean-Baptiste Top est le plus ancien de nos chrétiens. Sa femme et ses enfants sont aussi chrétiens. C'est une famille édifiante et modèle. Jean-Baptiste Top nous aide beaucoup près des malades en danger, et craignant le baptême de peur de mourir. Jean-Baptiste survient alors : « Comment, dit-il, tu as peur que le baptême te tue; est-ce qu'il m'a tué, moi? a-t-il tué ma femme et mes enfants? Le baptême, au contraire, c'est le remède qui fera vivre ton âme pour toujours. » Le moribond sourit et ne craint plus.

Nous avons deux autres familles complètement chrétiennes : celle de Charles Ndiaye et celle de Thomas Diouf. Le mariage de ce dernier nous a coûté beaucoup de difficultés, heureusement vaincues, grâce aux prières de ses deux cousines religieuses, Filles du Saint-Cœur de Marie. Nos chrétiens y ont aussi puissamment contribué.

Thomas Diouf habitait à Ndianda depuis cinq ans. Né et baptisé en Gambie, mais entraîné dès son jeune âge dans le mahométisme par un de ses oncles, il demandait en mariage une jeune chrétienne de Joal. Or, bien que ne pratiquant pas la loi de Mahomet, il ne se sentait point le courage de revenir à Dieu, et craignait le qu'en dira-t-on! Nos chrétiens attristés se mettent en prière, font une neuvaine à la Sainte Vierge. Thomas s'approche de la Mission, va saluer le Père; aujourd'hui il veut se convertir; demain il remet à plus tard. Enfin, il accepte une médaille et s'avoue vaincu : il est converti, on fait les publications; ce mariage, qui étonnait tout le monde, attirera un grand nombre de curieux et pas mal de marabouts. Nous le fîmes le plus solennellement possible comme étant le premier mariage

fait à l'église de Saint-Etienne de Ndianda. C'est au son des cloches que les fiancés entrèrent à l'église. Thomas, agenouillé au pied de l'autel, prononça en présence de cette affluence de curieux son abjuration : « Je renonce à l'abominable religion de Mahomet que, du reste, je n'ai jamais ni connue ni aimée. » Les marabouts l'assaillirent ensuite lui reprochant sa désertion ; mais il sut les repousser et aujourd'hui il est tranquille et fervent chrétien.

7. — Nous avons eu la consolation de nous unir, nous aussi, à cet immense cri de prière, qui monta le 30 septembre de la terre au ciel en faveur des âmes du purgatoire. Grâce à quatre enfants envoyés de la Mission de Saint-Joseph, nous avons pu chanter la messe de *Requiem*. Nous avons ensuite béni une grande croix que nous avons portée processionnellement au nouveau cimetière que se sont choisi nos chrétiens.

Notre fête patronale commença ensuite à occuper les esprits. Il fallait de longue main s'y préparer ; on voulait un cantique à saint Etienne. Le P. Jouan écrivit en France ; mais la fête approchait et le cantique n'arrivait point. Le Père se mit à l'œuvre et en composa un en volof, sur l'air du chant à sainte Anne : *Catholique et breton toujours*. Le P. Pascal, enchanté, le fit imprimer immédiatement. Depuis lors, nous nous réunissions chaque soir et nous chantions : *Ey Etienna, Ey sunu Ramukat*.

Le 26 décembre, nous arrivaient de bonne heure des pèlerins de tous côtés. Les Missions de Saint-Joseph, de Joal et de Fadioute vinrent nous édifier et solenniser notre fête. De Saint-Joseph, c'étaient, avec le P. Messenger, sept frères, les séminaristes, les orphelins, les Sœurs Filles du Saint-Cœur de Marie ; de Joal, les enfants de Marie et les enfants du Sacré-Cœur ; de Fadioute, le P. Rémont, M. l'abbé Giraud et quelques chrétiens ; de Ndofau, la jeunesse musulmane. Le P. Messenger chanta la messe, assisté du P. Rémont, comme diacre, et de M. l'abbé Giraud, comme sous-diacre. L'assistance était si nombreuse que notre église, lors même qu'elle aurait été cinq fois plus grande, n'aurait pu la contenir.

A la fin de la messe, le F. Protais entonna, au son du piston, le cantique à saint Etienne. Il fut chanté avec un véritable enthousiasme. Nos chrétiens s'écriaient : « Nous n'avons jamais vu rien de si beau, de si touchant ! » Aussi se cotisèrent-ils afin

de recevoir convenablement leurs nombreux pèlerins. Ils les invitèrent tous à un dîner commun, servi dans les écoles. Cela les reportait aux agapes des premiers temps de la sainte Église. Avant de nous quitter, les séminaristes nous chantèrent les vêpres et nous donnèrent un beau salut en musique.

8. — La nouvelle de la mort de Mgr Picarda fut ressentie douloureusement à Ndianda. On ne pouvait y croire. Nos chrétiens firent tous la sainte communion pour le pasteur qui les aimait si particulièrement.

Le mois de Marie, commencé l'année dernière par le P. Amann, à la plus grande joie de tous, a été suivi, cette année, avec une égale piété. Nos jeunes chrétiennes rivalisent de tendresse envers leur bonne Mère. C'est à qui lui apportera les plus belles fleurs de notre forêt.

Nos néophytes continuent toujours à être fervents, sauf quelques exceptions déplorables, auxquelles il est jusqu'à présent presque impossible de remédier. Les tiédos, lorsque leur fille est en âge de se marier, la vendent à un homme de leur condition, et la jeune fille, bon gré mal gré, est obligée de suivre cet homme; et souvent il est marabout.

La consécration des familles au Sacré-Cœur, nous l'espérons, viendra à notre secours. Nous l'avons faite le jour de la fête du Cœur de Jésus. Tous s'y étaient préparés par la confession et la sainte communion. A la fin de la messe, le cœur plein de l'amour divin, ils se sont rangés autour de l'autel, leur consécration à la main; c'est ainsi qu'ils ont donné leur famille au Cœur de Jésus. Dans le nombre se trouvait un enfant de quatorze ans : il avait été oublié et n'avait point sa feuille; il eut bien soin de la réclamer, disant qu'il avait offert, lui aussi, sa famille au Sacré-Cœur, comme en étant le seul chrétien. Il désirait la mettre dans leur case, il l'emporta joyeux.

Déjà cette consécration commence à porter ses fruits; on remarque plus d'union dans les familles et les chrétiens sont plus respectés encore. On lui attribue aussi les pluies qui se succèdent à temps convenable pour les moissons. Nous aussi, grâce à notre charrue, nous avons cultivé un vaste champ en quelques jours; nos cultivateurs en sont dans l'étonnement. Cette année, nous aurons quelques champs de riz que nous préparent nos jeunes chrétiennes.

Notre forêt, abondante en fruits de toutes les saisons et riche en plantes médicinales, nous attire de tous les points de la colonie de nombreux visiteurs. Nous avons aussi la joie de voir de temps en temps nos confrères, qui s'en retournent enchantés de Ndianda. C'est ainsi qu'y sont apparus successivement les PP. Stoffel, Gleeson et Raimbault. Nos confrères plus voisins y viennent plus fréquemment. Récemment le R. P. Pascal y est venu faire sa retraite. Il fait si bon méditer à l'ombre de nos grands arbres!

Les séminaristes, alors en vacances, vinrent à sa rencontre. Partis de grand matin de Saint-Joseph, ils n'arrivèrent à Saint-Etienne qu'au plus fort de la chaleur. Nous entendant souvent nous plaindre de la longueur de notre chemin et de ses longs détours, ils en ont jalonné un bien plus court. Après avoir dîné et prié notre saint patron, ils retournèrent à leur travail, pioches et haches sur l'épaule. Mais la nuit vint et le travail était loin d'être terminé. De retour à Ndianda, ils supplient le Père Supérieur, par l'intermédiaire de leur directeur, le P. Sébire, de leur accorder le lendemain, ce qu'ils obtiennent. Réveillés de bonne heure, midi les trouva bien loin de Ndianda, au sein de la forêt, où ils dînèrent, à leur insu, tout près d'un tigre qui prenait son repos.

Ce nouveau chemin est terminé. Un pont est en construction sur notre ravin : il aura 20 mètres de longueur. Bientôt donc nous n'aurons plus à craindre d'accident ; à la saison des pluies, en effet, il est dangereux de le traverser, les eaux y coulent comme à torrent. Mais la Mission de Saint-Joseph, surtout, en profitera beaucoup. Nous voyons, pendant presque toute la bonne saison, leur voiture venir à Ndianda, y charger ces beaux arbres dont notre forêt est inépuisable.

9. — Mentionnons, en terminant, les résultats généraux du saint ministère. Ces deux années, nous avons eu 42 baptêmes, dont 17 *in articulo mortis*.

Voici l'état actuel de Ndianda, d'après le recensement du 21 juillet dernier. On élève à la Mission cinq enfants. Notre village compte 300 habitants, dont 70 chrétiens, 220 non chrétiens, parmi lesquels 45 mahométants.

Le P. Jouan, chargé de la station, est aidé dans ses œuvres par un catéchiste instituteur, Jean-Pierre Ndour, appelé vulgai-

rement *papa Jean*, et par deux religieuses indigènes, la Mère Marthe et la Sœur Pierre.

## STATION DE SAINT-BENOIT DE MBODIÈNE

(dépendant de Saint-Joseph de Ngasobil.)

NOVEMBRE 1887 — NOVEMBRE 1889

1. Etat d'abandon. Renaissance. — 2. Premiers baptêmes. Quête pour la chapelle. — 3. Retour des Sœurs. Bénédiction de leur maison. — 4. Bénédiction de la chapelle. Son dénuement. — 5. Bonnes dispositions des habitants. Nouvelles conversions.

A défaut de bulletin, nous donnons la lettre suivante écrite au P. Duby, par le P. Guy-Grand, le 12 juin dernier.

1. — Vous avez appris, sans doute, par Mgr Duboin, comment la petite chrétienté de Saint-Benoît s'est relevée de ses ruines, au moment où tout semblait désespéré. Je tiens cependant à vous donner directement quelques détails, car je sais combien vous vous intéressez à notre chère Mission de la Sénégambie.

Pendant plusieurs années, il n'y avait à Mbodiène que quelques familles peu nombreuses. Quelques cases mal entretenues rappelaient seules le souvenir d'un grand village et semblaient ne rester debout que pour en attester l'irréremédiable décadence. A la fin, Mgr Riehl s'était même décidé à faire enlever les tuiles et une partie des carreaux de la chapelle, pour les employer ailleurs. La petite maisonnette des Sœurs, sans portes ni fenêtres, servait de rendez-vous à quelques enfants, qui exerçaient sur les murs leur talent pour la peinture. La plupart des arbres fruitiers avaient été coupés par des gens bien avisés, pour servir de pieux dans les entourages des cases. On eût dit que les sorciers, après avoir fait tant de bruit dans l'ancien village, y avaient laissé une sorte de malédiction.

Peu à peu, cependant, quelques familles sères vinrent se grouper, avec leurs troupeaux, autour de l'immense baobab qui forme le *mpéntà* (place publique). L'année dernière, leur nombre s'accrut assez pour former un petit village plus important que celui de Ngasobil, et les habitants firent, à plusieurs reprises, des instances pour avoir un missionnaire. Je ne voudrais pas assurer que cette demande fût complètement désintéressée :

avec la présence d'un Père, il y a l'espoir d'obtenir pour prix de quelques travaux ou comme objets d'échange mainte bouteille de *sangara* (eau-de-vie), ou, ce qui n'est guère moins apprécié, maintes feuilles de tabac.

Quoi qu'il en soit, les jeunes gens et les jeunes filles s'apprivoisèrent promptement et montrèrent tout d'abord un véritable désir d'apprendre les prières et le catéchisme. Il y avait bien une petite difficulté : la plupart ne comprenaient pas un mot de volof, et le peu de sérère que j'avais appris autrefois était oublié depuis longtemps; de temps à autre, s'élevaient des éclats de rire, comprimés aussitôt par le regard terrible de l'un des plus âgés de la troupe. Avec un peu d'habitude et une certaine dose de bonne volonté de part et d'autre, nous avons fini par nous entendre. Aussi, dès que j'arrivais et que je prenais place au pied du baobab, je me voyais entouré et serré comme dans un étau, et en route : *Fap in fané na asamon* « Notre Père qui êtes aux cieux ».

2. — Enfin, le samedi saint 1889, un jeune homme et cinq jeunes filles étaient assez instruits pour recevoir le baptême et faire le lendemain leur première communion. La cérémonie se fit à Saint-Joseph de Ngasobil. Comme le P. Amann y avait aussi amené les catéchumènes de Ndianda, il y eut ce jour-là plus de vingt baptêmes. Le jour du patronage de Saint-Joseph, c'était le tour de cinq jeunes gens et d'une jeune fille. En même temps, le petit hameau de La Fasna, qui comptait déjà plusieurs chrétiens, fournissait aussi quelques nouvelles recrues.

La question de la chapelle se posait dès lors nécessairement, car on ne pouvait songer à faire venir chaque dimanche ces nouveaux chrétiens à Ngasobil, pour assister à la sainte messe, et, d'autre part, l'église de Saint-Joseph est insuffisante les jours de fête, qui attirent toujours bon nombre d'étrangers. Mgr Picarda avait bien parlé d'arranger au moins la maison des Sœurs avant la saison des pluies de l'année dernière, mais il n'avait pas donné d'ordres formels et la chose en était restée là. Enfin, peu de temps avant la mort prématurée de Sa Grandeur, je lui avais écrit pour lui demander une solution définitive. Les gens croyant qu'on les amusait à dessein par de vaines promesses, commençaient à se relâcher de leurs bonnes dispositions; et, si l'on ne pouvait réparer la chapelle, il n'y avait

plus rien à faire. Monseigneur, toujours disposé à marcher en avant, répondit que les Sœurs devaient incessamment rentrer à Mbodiène, et que, pour la chapelle, il me laissait toute latitude, si je parvenais à trouver quelques ressources, la Mission étant trop obérée déjà pour en fournir. Il a fallu frapper à bien des portes, et j'ai pu constater que dans les maisons des riches auxquels j'avais eu la naïveté de m'adresser, un appel de ce genre n'a guère de chance d'être entendu. Mais la charité des uns console de l'égoïsme des autres. Ainsi, un monsieur de Saint-Louis répondit aussitôt à ma demande, en me disant que, s'il ne pouvait donner beaucoup, au moins donnait-il de bon cœur. Un autre se désolait de ne pouvoir m'offrir que 50 francs, parce que des charges de famille absorbaient presque en totalité le fruit de son travail. Et quelques jours après, cet excellent chrétien remettait au P. Guérin la belle offrande de 100 francs. Daigne Celui qui ne laisse pas un verre d'eau sans récompense, bénir ces généreux bienfaiteurs!

3. — Dès que l'habitation des Sœurs fut en état de les recevoir, Mère Véronique, qui avait quitté Mbodiène avec tant de regrets, il y a dix ans, put y rentrer avec Sœur Xavier. Un dimanche après vêpres, la plupart des Pères et des Frères de Saint-Joseph, les séminaristes, un groupe de Sœurs et un certain nombre de fidèles se rendirent à Saint-Benoît. On chanta les litanies de la Sainte-Vierge en sérène, puis un cantique, et l'on bénit la petite maisonnette. La cérémonie se termina par le cantique volof en l'honneur de saint Benoît le Maure. Les gens de Mbodiène, presque tous présents à cette prise de possession, étaient dans l'allégresse. Ils se mirent aussitôt en devoir de réunir des branches de roniers et des bambous pour faire à la maison et au jardin des Sœurs un entourage convenable.

4. — Restait la chapelle, qu'il fallait au moins couvrir et blanchir. Ce fut le travail de quelques semaines, et, le lundi de Pâques, le R. P. Pascal en fit la bénédiction et y chanta solennellement la messe sur un autel portatif. Une petite case en paille sert de logement au missionnaire, qui passe souvent la journée et parfois la nuit à Mbodiène.

Cette chapelle est bien pauvre : il nous manque un autel, des vases sacrés, des ornements, quelques bancs pour les fidèles, un chemin de croix, une statue de la sainte Vierge, une de saint



Joseph, une statue ou un tableau de saint Benoît le Maure, des briques pour achever le carrelage, une cloche dont le besoin se fait vivement sentir, parce que le village actuel est à quelque distance de la chapelle. Les bancs pourront se faire à la Mission et peut-être l'autel. Pour le reste, nous comptons sur la sainte Vierge et sur le grand patriarche saint Benoît, dont presque tout le monde porte ici la médaille. Rien ne manquait autrefois à Saint-Benoît, dont une pieuse bienfaitrice avait largement doté la chapelle. Tout a été distribué à Fadioute, à Ndianda, à Nguéréou, et il faut recommencer. En attendant que le temple matériel soit convenablement orné, le temple spirituel s'édifie peu à peu. Un assez joli tabernacle, qui avait été envoyé au P. Sébire, permet de conserver le saint Sacrement, et c'est l'essentiel.

5. — Presque tous les habitants manifestent hautement le désir de devenir chrétiens, et, de fait, plusieurs sont déjà entrés dans le bercail. La fille du chef de La Fasna, fervente chrétienne, qui se sent un vif attrait pour la vie religieuse, demandait depuis plusieurs années la conversion de ses parents. La mère s'est enfin laissé toucher. Après avoir appris le catéchisme bien mieux qu'on ne pouvait l'attendre d'une personne qui approche de la soixantaine, elle a reçu le baptême à Saint-Joseph le samedi saint, et a fait sa première communion le jour de Pâques. Elle se montre depuis animée des meilleurs sentiments, et apprend elle-même les prières à son mari, dont la conversion semble désormais assurée. Avec elle ont été baptisés plusieurs jeunes gens et jeunes filles et un bon père de famille, qui avait appris, à mon insu, les prières et le catéchisme. Au commencement, j'avais presque peur de cet homme, qui cache un caractère très sympathique sous des dehors un peu brusques. Depuis quelque temps déjà, il a complètement renoncé au sangara, qui, dit-il avec raison, lui faisait dépenser inutilement son argent. Quand il s'est agi de baptiser le plus jeune de ses enfants, une petite fille de deux ans à peine, on eût dit que le démon avait déjà pris possession de cette pauvre petite créature et refusait de la quitter. Il a fallu que le père employât tour à tour les caresses et la force pour permettre au prêtre d'achever les cérémonies du baptême.

Le nombre des néophytes s'élève actuellement à soixante-dix.

Le mouvement des conversions se ralentira nécessairement pendant la saison des pluies, parce que tous, hommes, femmes et enfants, sont alors occupés aux travaux des champs; j'espère cependant qu'il ne sera pas complètement interrompu, d'autant plus que les païens eux-mêmes observent jusqu'ici et semblent bien décidés à observer toujours le repos du dimanche.

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE, A THIÈS

NOVEMBRE 1887 — NOVEMBRE 1889

1. — Avantages comme centre de Mission. Populations fétichistes nombreuses.
- 2. Avantages comme *sanitarium*.
- 3. OEuvre agricole.
- 4. OEuvre pénitentiaire. Orphelinat.
- 5. Ecole d'agriculture. Ferme modèle. Subvention du Conseil général.
- 6. Espérances de cette OEuvre pour l'abolition de l'esclavage. Terrain actuel.
- 7. Besoin de religieuses.
- 8. Puits creusé. Charrue. Herse. Jardin potager. Pépinière. Constructions à élever.
- 9. Visites du gouverneur, etc.
- 10. Ministère. Excursions dans le Baol.

1. — Fondée en septembre 1886, l'œuvre de Thiès a eu ses pénibles débuts et ses périodes d'épreuves. La plus rude de ces épreuves a été assurément la mort prématurée de notre dernier vicaire apostolique, le regretté Mgr Picarda, qui affectionnait cet établissement, et mérita, à plus d'un titre, d'en être considéré comme le véritable fondateur.

Mais, placée sous la puissante protection de sainte Anne, cette œuvre semble appelée à un bel avenir. Déjà populaire au Sénégal, elle est l'objet de grandes sympathies. C'est qu'en effet elle répond à un double vœu de la population éclairée de la colonie, comme œuvre de progrès agricole et d'affranchissement. Si les hommes politiques poursuivent l'amélioration de l'agriculture, ainsi que l'affranchissement d'un grand nombre d'esclaves, nous, missionnaires, nous voulons avant tout l'affranchissement des âmes. Or, à ce point de vue, Thiès offre des avantages particuliers; et c'est, en outre, une résidence agréable pour les missionnaires fatigués.

Comme centre de Mission, d'abord, il est difficile de trouver mieux en Afrique. A cause de la fertilité du sol, la population qui nous environne est très dense. Ce sont principalement des Sérères et des Nones, peuples pasteurs et agriculteurs, qui aiment leurs champs et leurs troupeaux. Quelle est la religion

de ces peuples? D'après nos recherches, la plupart n'en ont point (1). Tous portent des *gris-gris*, mais ces objets, pour un grand nombre, ne sont plus que des souvenirs. Autour de Thiès, on trouve plus de cinquante gros villages, dans le rayon de 4 lieues. Partout les chemins sont faciles. Monté sur une mule ou sur un cheval arabe, ayant quelques provisions dans sa valise, le missionnaire peut d'ici visiter et évangéliser chaque jour plusieurs villages. Partout il trouvera une population docile et recevra bon accueil, car de nombreux malades, soignés et guéris par le P. Abiven, nous ont fait connaître et estimer au loin.

Cependant des obstacles, il en trouvera. Le principal sera sans doute un attrait trop prononcé chez ces peuples pour une eau-de-vie allemande qui inonde et empoisonne le pays, sous le nom de *sangara*. Dans plusieurs localités, le missionnaire trouvera, en face de lui, les marabouts, sectateurs de Mahomet. Pour obtenir des résultats auprès de ces pauvres païens, il est indispensable de *savoir bien le volof*; il est très utile aussi d'être un peu médecin, de savoir chanter.

Mais la Mission de Thiès offre surtout un champ très vaste au prédicateur de l'Évangile. D'abord le chemin de fer élargit son cercle d'action. Les gares voisines, surtout *Tivavouane*, la première du côté de Saint-Louis, sont devenues, comme Thiès, des centres de commerce où une nombreuse population s'est agglomérée. Plusieurs de ces commerçants sont chrétiens et souffrent d'être privés du service religieux. Dans ces grands centres, il sera facile d'établir des chapelles et de les desservir les dimanches et fêtes.

Placé sur les frontières de trois anciens royaumes, le Diander, le Baol et le Cayor, le missionnaire de Thiès, formé à l'équitation, peut faire des courses apostoliques de quinze jours et plus, parcourir de grandes provinces pour y préparer de futures stations.

2. — Dans la pensée de Mgr Riehl, cette station devait, en outre, offrir une résidence aux Pères fatigués, un *sanitarium* aux malades, et une maison de retraite aux vétérans de l'apos-

(1) Ils croient à l'existence de Dieu, mais ne lui rendent aucun culte et n'ont aucune formule de prières.

tolat. En effet, Thiès est regardé comme un endroit sain. Nos braves soldats, les spahis, qui ont fouillé en tous sens la colonie du Sénégal, préférèrent à toute autre cette localité, et ont prié le gouvernement d'y construire les casernes centrales. Thiès est un bel endroit de changement d'air, surtout pendant huit mois de l'année, c'est-à-dire le temps sec. Alors c'est la bonne saison, et l'on y trouve, soir et matin, une agréable fraîcheur, de l'eau, de l'ombre, des légumes, du lait, du pain, de la viande.

Dans nos chambres construites en pierre, voici la marche du thermomètre, durant toute la bonne saison, c'est-à-dire du 15 octobre au 15 juin : le matin, c'est une moyenne de 15 degrés, et à midi, 27. Quand arrive sur nous le vent du grand désert, autrement dit le *vent d'est*, si on a soin de fermer portes et fenêtres, de garder de son mieux le huis-clos, on est rarement incommodé.

Mais de juin en octobre arrive la saison des pluies : c'est le rude hivernage, si redouté des Européens. Pour trouver, dans cette saison, un vrai changement d'air, pour échapper à cette atmosphère à la fois humide et brûlante, il faudrait des montagnes. Or, depuis Dakar jusqu'à Saint-Louis, la montagne la plus élevée, si montagne il y a, ne dépasse pas de 15 mètres le niveau de la plaine. Aussi, dans toute la plaine sénégalaise, l'hivernage est fatigant, et Thiès, quoique élevé de 66 mètres au-dessus du niveau de la mer, est une portion de la grande plaine du Sénégal.

3. — D'après le journal de la communauté, l'idée de fonder dans la plaine si fertile du Cayor un établissement agricole remonte à Mgr Duboin. Héritier de cette pensée, Mgr Picarda, après l'achat du terrain et la construction de la maison en pierres que nous occupons, voulut commencer l'œuvre. Mais, où trouver des bras ? Le 22 mars 1887, le P. Guillet amenait de Saint-Louis trois petits enfants, prémices de l'OEuvre de Sainte-Anne : c'étaient des petits Bambaras, de pauvres esclaves achetés dans le marché du Haut-Fleuve, au prix moyen de 200 francs l'un. Mais les ressources de la Mission étaient épuisées ; et sachant que le gouvernement colonial affranchit tous les ans un certain nombre de petits esclaves, qu'il confie à des patrons jusqu'à l'âge de vingt ans, Mgr Picarda se demandait s'il ne pourrait pas obtenir de ces affranchis : « La chose est facile ; lui

dit un jour en confidence un honorable commerçant de Saint-Louis, M. Jean Béziat, membre du conseil privé, la chose est facile, si vous voulez accepter d'abord un certain nombre de jeunes prisonniers, des enfants plus malheureux que coupables, qui languissent dans les prisons de la colonie. Cette proposition donna naissance à une œuvre nouvelle, l'École pénitentiaire.

4. — Cette école compte à peine une année d'existence. Elle doit son origine à l'arrêté du 13 août 1888, dont voici les principales dispositions :

Art. 1. — Il est établi à Thiès, dans la congrégation des Pères missionnaires du Saint-Esprit, une école pénitentiaire, dont la direction est confiée au supérieur de cet établissement, qui est par suite investi de l'autorité des directeurs des maisons de correction.

Art. 2. — Les jeunes détenus, acquittés d'après l'article 66 du Code pénal, comme ayant agi sans discernement, mais non remis à leurs parents, seront conduits dans ladite école. Ils y seront élevés en commun, sous une discipline sévère et appliqués aux travaux de l'agriculture, ainsi qu'aux industries qui s'y rattachent.

Il sera pourvu à leur instruction élémentaire.

Cet arrêté a été approuvé par le sous-secrétaire d'Etat des Colonies, par une dépêche du 23 janvier 1889.

L'article 8 autorisait le directeur de l'intérieur à conclure, avec le préfet apostolique, un traité concernant l'entretien et l'éducation des jeunes détenus. Cette convention a été conclue le 23 mai 1889. D'après ce traité, la colonie accorde pour chaque détenu une allocation de 1 franc par jour, et pour tout le personnel, professeurs et élèves, les soins du médecin et les secours de la pharmacie.

Parmi les jeunes détenus, actuellement au nombre de douze, il y a trois baptisés et neuf païens. Ces derniers, nous ne pouvons songer à les baptiser qu'après une longue et sérieuse épreuve et avec le consentement des parents. Cependant ils apprennent chaque jour à connaître et à aimer notre sainte religion ; ils assistent à la sainte messe et font la prière comme les autres. Ils chantent des cantiques à la sainte Vierge. Au son de l'*Angelus*, dans les jardins comme dans les champs, ils se mettent tous à genoux, et récitent posément et pieusement : *Je vous salue, Marie*. C'est un spectacle touchant de voir ces pauvres petits païens prier ainsi la sainte Vierge et solliciter

comme une insigne faveur de porter sa médaille miraculeuse.

Mais les vrais enfants de la Mission de Sainte-Anne, ce sont les petits orphelins, au nombre de huit, presque tous des esclaves rachetés. Comme ceux-ci n'ont ni pères ni mères, ils s'attachent aux missionnaires et leur témoignent une affection filiale.

A ces douze colons et à ces huit orphelins viennent se joindre, pour la classe, huit externes; ce qui porte à vingt-huit le nombre des élèves qui fréquentent actuellement notre école primaire.

5. — Mais ce qui attire à l'œuvre de Thiès les sympathies, c'est la promesse d'y fonder une *école d'agriculture* ou *ferme-modèle*, ainsi qu'une pépinière d'arbres fruitiers.

D'après les meilleurs juges, le labourage et le pâturage améliorés doivent ouvrir au Sénégal un nouvel avenir. Où trouver réunis plus d'éléments de progrès? Ici, la plaine est sans limite, les bonnes terres très étendues, les troupeaux nombreux et superbes, le soleil très puissant. La terre est généralement légère : c'est un mélange de sable très fin et d'argile. Additionnée d'un peu d'engrais d'étable, elle donne le *terreau des jardiniers*. Aussi après une pluie, avec quelle facilité la charrue lui ouvre le sein?

Mais jusqu'ici la charrue est bien rare au Sénégal, et les procédés de culture très primitifs. Comment perfectionner cet art du labour? Comment introduire et vulgariser les meilleures méthodes de culture? Cette idée préoccupait les hommes les plus éclairés qui président aux destinées du pays. Depuis plus d'une année, ils s'étaient persuadés que la meilleure garantie du succès désiré, c'était la création d'écoles d'agriculture. Dans son discours d'ouverture du conseil général, session ordinaire de novembre 1888, M. le gouverneur avait proposé la création d'une de ces écoles. Cette proposition reçut le meilleur accueil. Le difficile était de trouver un personnel dirigeant qui pût offrir des garanties de succès et d'avenir.

Sur ces entrefaites, en février dernier, le P. Audren, récemment arrivé au Sénégal, se trouvait à Saint-Louis et faisait une visite à M. le gouverneur. Dans l'entretien, après avoir dit quelques mots de l'œuvre de Thiès, ce qu'on avait fait, ce qu'on pourrait faire, le Père qui ignorait complètement les projets agités, prononça, comme par hasard, le mot *école d'agriculture*. « Voilà, mon Père, une bonne idée, dit aussitôt le gou-

verneur, et surtout elle arrive fort à propos. Faites-nous sur ce point des propositions. Adressez-moi un rapport *directement* et sans recourir aux intermédiaires. Demandez une allocation et j'appuierai votre demande près du conseil général. »

Dans l'intervalle, un administrateur français racontait, à Saint-Louis, qu'il avait vu en plein succès une école d'agriculture fondée au Dahomey, par les missionnaires de Lyon.

Aussi en mai dernier, le P. Audren, se trouvant de nouveau à Saint-Louis pour une retraite, reçut partout, de l'administration, l'accueil le plus sympathique. Dès le premier abord, M. le Gouverneur lui dit : « Mon Père, nous n'avons pas oublié votre œuvre, et pour vous trouver un subside, nous avons dû laisser de côté des travaux publics très importants. Puis il lui expliqua que, dans la session extraordinaire qui allait s'ouvrir et devant des difficultés financières sérieuses, on n'avait pu inscrire dans le projet de budget qu'un premier subside de 10,000 francs.

Cependant le conseil, dans la séance du 27 juin, délibérant sur ce projet, trouva l'allocation proposée insuffisante, et voulut la doubler; et ce qu'il y eut de plus remarquable, c'est que le vote fut *unanime*. Un subside de 20,000 francs pour l'œuvre de Thiès avait obtenu tous les suffrages. Voilà sans doute un précieux témoignage d'estime et de confiance donné à la Mission par les hauts fonctionnaires d'une vaste colonie. On sait donc apprécier au Sénégal le dévouement et les travaux de nos confrères. On n'ignore pas que les essais les plus sérieux de culture ont été tentés par Mgr Kobès, et l'on garde de lui un profond et reconnaissant souvenir.

Ces dispositions bienveillantes sont partagées par un grand nombre, je dirais mieux par tous les hommes de distinction, qui estiment que *commencer* au Sénégal une école agricole est déjà un grand mérite. Aussi les témoignages de sympathie et les encouragements ne font point défaut; revenant de Saint-Louis, le P. Audren rapportait des dons nombreux d'une valeur de plus de 20,000 francs.

6. — C'est sans doute un bien que de contribuer au progrès de l'agriculture et d'inspirer au Sénégalais l'amour du travail : c'est une sorte de préparation à l'Évangile. Ainsi agissaient dans la vieille Gaule les enfants de Saint-Benoît. Mais une œuvre d'agriculture à Thiès aurait, au jugement des hommes

d'élite, une portée morale bien plus haute. Cette école serait la meilleure préparation à l'émancipation pacifique d'un grand nombre d'esclaves.

Cette grande plaie morale qui existe encore dans toutes les régions environnantes afflige, en effet, tous les hommes de bien. Or, comment la faire disparaître? Un moyen brusque et violent, un décret appuyé par les armes serait dangereux : il serait surtout funeste à l'agriculture et par suite au commerce.

En effet, la grande culture du pays, surtout celle des arachides, est faite par les esclaves. Or, quand le Sénégalais aura appris à labourer ses champs, à substituer le travail du bœuf à celui de l'esclave, alors il supportera plus volontiers que son esclave devienne libre. Telles sont les espérances que fait concevoir une école d'agriculture. L'élément le plus difficile à trouver pour ces sortes d'institutions, c'est le personnel. Si la Congrégation le fournissait, le pays donnerait tout le reste : subside, bourses, terrains.

Les élèves de la future école seront choisis de préférence parmi les enfants des chefs de canton et des chefs de villages.

Le terrain actuel de la Mission, séparé de la jeune ville par un boulevard de 40 mètres, et formé d'une seule pièce, comprend douze hectares. Mais si l'école d'agriculture réussit, ce ne sont pas douze hectares, mais cent qu'il nous faudrait. Le Conseil général est tout disposé à nous accorder une grande concession.

7. — Le *Bulletin* n° 8 avait annoncé l'arrivée et l'installation à Thiès des Sœurs de l'Immaculée-Conception. Hélas! plusieurs décès arrivés dans leurs communautés du Sénégal ont forcé la Supérieure principale à nous les retirer. Cependant des religieuses à Thiès, s'occupant des malades qui affluent à la Mission, tenant une école primaire, rendraient de grands services. Nous prions donc la bonne mère Sainte-Anne de nous en envoyer promptement.

8. — En attendant, les diverses installations se poursuivent avec activité. Un second puits, en vue d'un nouveau et important potager, a été creusé dans le roc vif. On y installe un beau manège à trois corps de pompe et à pistons plongeurs, et, de plus, pour utiliser les vents réguliers de la saison sèche, il sera surmonté d'une turbine atmosphérique. D'après nos calculs, ce



nouveau puits pourra fournir plus de *quarante mille* litres d'eau en vingt-quatre heures ; il sera bientôt le plus beau puits du Sénégal.

La charrue de Brabant a labouré nos champs. C'est sa première apparition au Sénégal. Son travail est parfait ; on peut en dire autant de la herse *Hovard Simplex*. Sous l'habile direction du F. Norbert, le potager se transforme et s'étend de plus en plus. Les légumes les plus variés couvrent nos plates-bandes, et cela depuis le 1<sup>er</sup> janvier jusqu'au 31 décembre. On peut jardiner à Thiès même pendant l'hivernage. Grâce à la voie ferrée, tous nos produits sont enlevés. Nos melons sont l'objet de véritables disputes : il faut dire, ne lui en déplaise, qu'ils ne le cèdent point à ceux du F. François-Marie.

De grandes constructions deviennent indispensables. Le F. Sotère constate que Thiès aura longtemps besoin de lui : il voit avec plaisir que 300 mètres cubes de pierres sont déjà extraites des carrières. Au Sénégal, le sable est partout et pour rien. La chaux, il faut la faire venir de France ou de Ngasobil.

Le Sénégal ne possédant pas encore de pépinière d'arbres fruitiers, nous avons promis d'en établir une, et déjà elle est commencée : elle possède quelques espèces des meilleurs fruits des Antilles. Le manguier est prospère à Thiès et se greffe à la perfection. Enrichis par la bienveillance de nos chers confrères des Antilles, nous espérons posséder bientôt une très belle collection des meilleures variétés des arbres fruitiers des pays chauds. Multipliés ici par semis et par greffe, ces arbres précieux iront se répandre, non seulement dans tout le Sénégal, mais encore dans nos diverses missions de l'Ouest africain.

9. — Nous recevons souvent à Thiès la visite de hauts personnages : le 9 avril dernier, c'était la visite officielle de notre bon gouverneur, M. Clément Thomas. Il a été on ne peut plus aimable : il a promis son appui, il a visité le jardin, les jeunes manguiers greffés de la Martinique. Il a spécialement admiré la belle position qu'occupe la Mission, nos grands arbres, notre bosquet, qui ressemble au parc d'un grand château, et où se jouent par milliers des oiseaux au plumage éclatant. En se retirant, M. le gouverneur accepta avec reconnaissance un beau régime de banane, chose rare à Saint-Louis.

Nous avons reçu de même la visite du président de la Cour

d'appel, celle du chef du service judiciaire, celle du procureur de la République, à Dakar, celle d'un grand nombre de conseillers généraux.

10. — Jusqu'ici le saint ministère ne pouvait obtenir, à Thiès, de grands résultats. Le P. Abiven, toujours seul depuis la fondation et absorbé par la direction des travaux et l'organisation de l'école pénitentiaire, ne trouvait pas de moments libres pour se livrer à l'apostolat. Le P. Audren étant enfin arrivé le 30 janvier 1889, le P. Abiven, devenu plus libre, commença la visite des villages et fit même deux courses apostoliques dans le Baol. Recevant partout un bon accueil, même de la part du *Teigne*, roi du Baol, qui désire des missionnaires, traversant des contrées populeuses, notre confrère avait le cœur brisé de tristesse. Quelle abondante moisson pour l'Évangile! Mais hélas! dans ce grand royaume du Baol, pas un seul ouvrier!!! Cependant le Baol vient de conclure un traité avec la France. Ce traité, c'est un protectorat, c'est *une donation*; et les spahis montrent leur habit rouge dans le Baol, comme dans une terre française. N'est-ce pas le moment d'y fonder une mission, d'y planter la croix et d'en prendre possession au nom de Jésus-Christ?

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE GAMBIE

NOVEMBRE 1887 — NOVEMBRE 1889

1. Personnel. Mutations. — 2. P. Massart. — 3. Résultats du saint ministère. Catéchismes. Conversions à l'Hôpital. — 4. Etat de la paroisse. Offices. Processions. Dispositions des catholiques. Œuvres et associations. — 5. Ecoles. Succès aux examens. — 6. Rapports avec l'administration. — 7. Récompense obtenue à l'exposition coloniale de Londres.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin* (septembre 1887), quelques changements ont eu lieu dans le personnel de la communauté. Après la mort du bon et regretté P. Massart, en décembre 1887, le P. Diouf nous arriva de Fadioute, pour nous prêter, pendant deux mois, l'aide de son ministère. M. Le Bihan aussi avait fait un court séjour parmi nous, afin de permettre au P. Sène, alors supérieur par interim, et au P. Gleeson d'assister à la retraite annuelle donnée à Dakar. M. l'abbé Gigue, prêtre indigène, a passé également quelque temps ici pour aider le P. Sène, qui

se trouvait seul pour le saint ministère, pendant le Carême. Le F. Tobie nous arriva à la fin de janvier 1888, pour donner au F. Brandin un aide, devenu nécessaire à l'école.

Le personnel actuel de notre communauté se compose du P. Amann, supérieur et curé, des PP. Sène et Gleeson, et des FF. Brandin et Tobie, chargés des écoles.

2. — Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons eu la douleur de perdre le bon P. Massart, dont nous aimons à rappeler ici le souvenir. Il nous a quittés le 3 décembre 1887, en la fête de saint François Xavier, son patron, et un samedi. Il est donc allé, sans grand délai, nous en avons l'espérance, recevoir au ciel la récompense d'une vie si pleine de mérites. Tous ceux qui ont vécu avec lui, en effet, savent que cet excellent missionnaire était un ange de charité et d'humilité. Dans la vie de communauté, il pouvait servir d'exemple à ses confrères. Dans le ministère, les pauvres et les misérables ont eu ses préférences, d'une manière remarquable. Aussi sa mort a-t-elle donné lieu à une touchante et universelle démonstration de sympathie. On sait qu'à ce moment il se trouvait seul prêtre à Bathurst. Ses funérailles furent présidées par le premier chantre, et la foule qui remplissait l'église, dans le plus grand recueillement et au milieu des pleurs et des sanglots, assista à tout l'office des morts, puis l'accompagna à sa dernière demeure.

3. — Voici quelques chiffres qui indiqueront les résultats de notre ministère.

| Sacrements                    | 1887 | 1888 | 1889 (1) |
|-------------------------------|------|------|----------|
| Baptêmes. . . . .             | 127  | 72   | 74       |
| Premières communions. . . . . | 75   | 6    | 79       |
| Mariages. . . . .             | 6    | 1    | 6        |
| Enterrements. . . . .         | 35   | 20   | 10       |
| Total. . . . .                | 243  | 99   | 169      |

Il y a ici environ 1,500 catholiques, dont plus de 200 s'approchent des sacrements au temps pascal, et de 100 à 150 les jours des grandes fêtes.

Les catéchismes des adultes, confiés au P. Sène, se font pendant une heure tous les jours, et sont couronnés, chaque année, par plusieurs baptêmes et premières communions.

(1) Pour les neuf mois de l'année.

Les malades en ville ne cessent pas non plus d'offrir des consolations aux prêtres et à la Sœur qui les soignent. Ces deux dernières années, l'allocation de 1,300 francs faite par le gouvernement à la Mission pour le soin des malades et des pauvres, a dû être réduite de moitié par suite de la diminution des ressources de la colonie.

Outre les visites à domicile, il y a le service de l'hôpital, lequel, depuis quelque temps, n'offre pas beaucoup d'intérêt, et celui de la prison, où il y a souvent des conversions. En ce moment, plusieurs s'y préparent à recevoir le Baptême : ce sont 2 marabouts, qui ne font plus le salam, mais apprennent leurs prières; 4 protestants et 4 païens.

Trois nouveaux baptisés viennent de sortir cette année : l'un avait été condamné à vie; nous avons pu heureusement contribuer à sa libération. Ces pauvres gens se font les catéchismes les uns aux autres. Il serait d'ailleurs bien difficile au prêtre de les instruire par lui-même, car il ne peut y aller que le dimanche, et encore devrait-il se servir de quatre ou cinq langues pour se faire comprendre de ceux qui veulent devenir catholiques.

4. — Nos offices sont suivis avec beaucoup d'entrain et de piété. Pendant la mauvaise saison, quand les matelots et autres qui s'absentent le reste de l'année sont de retour, l'assistance est même bien nombreuse.

Mais ce qui distingue surtout notre paroisse, ce sont ces belles processions, que tout le monde admire. Celle que nous faisons au mois de novembre, pour les âmes du purgatoire, est particulièrement frappante par le recueillement et le grand nombre de ceux qui y prennent part.

Nos catholiques sont en général animés d'un bon esprit; ils ont même quelques qualités par lesquelles ils se recommandent particulièrement : leur attachement aux missionnaires; leur zèle et leur dévouement pour leur église. A côté de cela, il faut bien l'avouer, il règne ici une grande corruption. Les mariages sont rares; il n'y a guère que les vieux qui se marient. Il nous faut à tout prix créer des œuvres pour les jeunes gens : cercles catholiques, associations pieuses, car tous les missionnaires qui passent à Bathurst éprouvent la même impression : les jeunes gens sont trop abandonnés. Aussi plusieurs ont déjà tenté des essais d'association en leur faveur.

Le regretté P. Haas, qui avait tant de qualités pour faire réussir une œuvre de ce genre, quitta Bathurst quand il avait fini, à force de tâtonnements, de comprendre sur quelles bases il devait l'asseoir. Le bon Père fut vivement regretté de toute la population, mais principalement des jeunes gens. Ceux-ci, à la nouvelle de son décès, demandèrent un service à son intention. Le P. Haas réussit surtout avec la musique. Il obtenait de brillantes exécutions aux saluts du Saint-Sacrement. Les Noirs aiment beaucoup la musique.

Depuis le peu de temps que le P. Amann est ici, il a essayé de réunir les jeunes gens par ce moyen, et il a pu acquérir sur eux une certaine influence. Les ouvriers, quittant leur travail à cinq heures, se rendaient immédiatement à la Mission pour préparer le morceau de chant. Il y avait jusqu'à quarante chantres; grâce à eux, nous avons eu des saluts magnifiques. Ces mêmes jeunes gens vont aussi à la classe qu'il leur fait le soir. Mgr Picarda ayant suggéré l'idée d'une musique instrumentale, le P. Amann emprunta trois instruments à Saint-Joseph de Ngazobil, et ce premier essai réussit. Il serait à désirer qu'on eût quelques instruments de plus, afin qu'un plus grand nombre de jeunes gens pussent s'exercer.

Les associations seraient également utiles pour les personnes âgées, hommes et femmes. Le P. Gabriel en dirige une du Sacré-Cœur, composée exclusivement de Portugais. Elle ne fait que commencer. Le Père fait un règlement en ce moment. Les Volofs demanderaient aussi une association de ce genre. Ils ne quittent jamais la ville, tandis que les Portugais sont tous pendant sept mois sur leurs bateaux, et n'apparaissent plus à l'église. Les premiers forment une classe plus relevée; ce sont eux qui donnent le ton.

5. — Parmi les œuvres, les plus fructueuses de la Mission sont les écoles. Non seulement elles sont pour nous un moyen nécessaire de conservation pour la population déjà catholique, mais elles servent de porte d'entrée dans l'église à beaucoup d'enfants qui nous auraient échappé sans cela. Sur cinquante nouveaux inscrits cette année, il y avait vingt-trois non catholiques; leurs parents nous ont donné immédiatement la permission de les baptiser et de les élever dans la religion catholique.

Les deux Frères, aidés d'un jeune homme, font la classe à

environ 125 garçons; ceux-ci fréquentent l'école jusqu'à l'âge de 15 à 16 ans; les uns apprennent alors des métiers, tels que celui de menuisier, de charpentier, de maçon; les autres tâchent d'obtenir des places dans le commerce.

La communauté de Saint-Joseph de Cluny compte 5 religieuses; elles ont environ 130 filles; une des Sœurs soigne les malades. Nous n'avons pas d'internes, les Sœurs non plus, à part 6 orphelines, utilisées pour le service de la maison.

Nos deux écoles marchent de pair pour les succès, et avant celles des protestants. Voici, en effet, les résultats de nos succès en 1888, comparés aux leurs.

**Ecoles catholiques** : 362 enfants; élèves présentés aux examens 46; approuvés 46; subvention accordée 2,676 fr. 85.

**Ecoles mixtes des Wesleyens** : 528 enfants; élèves présentés 80; approuvés 47; subvention accordée 1,240 fr. 30.

**École mixte des anglicans** : 235 enfants; élèves présentés 56; approuvés 38; subvention accordée 936 fr. 25.

Le rapport officiel pour 1889 vient de paraître, et il nous est encore beaucoup plus favorable que celui de l'année dernière. Il est même on ne peut plus élogieux, à tous les points de vue, pour les écoles catholiques. Il établit la supériorité du personnel enseignant, « plus nombreux, plus stable, plus intelligent et surtout plus dévoué ». Il loue chez nous l'efficacité des méthodes et les soins vigilants donnés aux élèves. Il fait ressortir ensuite la direction intelligente donnée aux études, tandis qu'il constate en même temps le « manque d'ordre et d'organisation » dans les écoles protestantes, anglicanes ou wesleyennes.

Quant à la classification des écoles, selon les succès obtenus, et les gratifications accordées par le gouvernement, le rapport dit que « comme d'habitude, les catholiques ont obtenu la première place et une gratification de 3,079 fr. 35; la deuxième place est donnée aux Wesleyens, avec une gratification de 1,513 fr. 75; et la troisième reste aux anglicans avec une gratification de 1,217 fr. 50.

6. — Nos rapports avec l'administration continuent à être bons. Sir James Shaw Hay, qui venait d'arriver de Maurice à l'époque de notre dernier *Bulletin*; pour remplacer le gouverneur catholique Maloney, promu au gouvernement de Lagos, s'est montré très bienveillant envers nous. Quand il s'est agi de

faire la loi scolaire qui existe maintenant, il invita le P. Gleeson à lui prêter son aide; et, par les résultats mentionnés plus haut, on a vu qu'elle ne nous est pas trop défavorable.

Le gouverneur en chef de Sierra Leone, sir Samuel Ronce, est venu ici plus tard passer six mois pendant les guerres dans la rivière. Il nous a fait, durant son passage, l'honneur de présider notre distribution de prix. Il a comblé d'éloges les enfants qui avaient joué la petite pièce de circonstance, et a offert 40 francs aux deux élèves qui avaient obtenu le prix de bonne conduite. Les messieurs de la ville avaient donné les autres prix.

Le gouverneur actuel, M. Carter, est l'ancien trésorier; il s'est toujours montré aussi bien disposé pour la Mission.

7. — En terminant ce *Bulletin*, nous devons mentionner le beau tableau symbolique de l'exposition coloniale qui vient d'avoir lieu à Londres, accompagné d'une magnifique médaille du prince de Galles, encadrée dans une boîte de velours. C'est la récompense de nos travaux sur les langues indigènes, envoyés à cette exposition. Nous avons plaisir à en renvoyer tout l'honneur, avec nos remerciements les plus sincères, à nos confrères de la communauté de Saint-Joseph.

---

## NÉCROLOGIE

~~~~~

La maison de Beauvais a été bien douloureusement éprouvée dans le courant de ce mois par la perte de deux de ses membres :

Le P. Bangratz, profès de vœux perpétuels, emporté le 8 novembre, dans sa 73<sup>e</sup> année, par une attaque d'apoplexie ;

Le P. Conyngham, profès de vœux perpétuels, décédé le 17 novembre, dans sa 48<sup>e</sup> année, par suite de paralysie.

Un télégramme de Sierra-Léone, du 13 novembre, nous annonce aussi la mort du P. Lacut, décédé dans sa 32<sup>e</sup> année, après 1 an 7 mois de profession.

---

## LE P. ÉTIENNE MONTEL

DÉCÉDÉ A KITA (HAUT-SÉNÉGAL), LE 6 AOUT 1889

Le P. Étienne Montel, qui vient de s'éteindre doucement dans la paix du Seigneur, dans la Mission de Notre-Dame du Rosaire, à Kita (Soudan français), naquit à Saulnat, près Cellule, le 18 mars 1854. Envoyé de bonne heure à l'école primaire de Saint-Sauveur, alors confiée aux soins du bon F. Martin, il devint l'ami et le modèle de ses petits condisciples par sa bonne conduite et son ardeur au travail. La lecture des *Annales de la Sainte-Enfance* déposa dans son jeune cœur les premiers germes de la vocation apostolique. Les ayant un jour trouvées dans un coin de la maison paternelle, il se mit à en parcourir les pages avec avidité. Il en fut vivement ému et conçut dès lors le désir de se sacrifier, lui aussi, pour Dieu et pour les âmes dans les missions.

Cette généreuse pensée se fortifia dans son âme à partir du jour de sa première communion. C'était le Dimanche de la Passion, 2 avril 1865. Peu après, pour répondre à l'appel de Dieu, il sollicita la faveur d'être admis au petit scolasticat de Cellule. Son application à l'étude, sa fidélité à la règle, jointes à une franche gaieté, ne tardèrent pas à le faire aimer de ses directeurs et de ses confrères. Aussi fut-il bientôt admis à revêtir le saint habit de la Congrégation, qu'il reçut le 4 juin 1870.

Au grand scolasticat, comme plus tard, au noviciat, il se livra tout entier au travail de sa perfection, se proposant d'imiter les exemples de Notre-Seigneur. Des notes et résolutions qu'il prit lors de son ordination sacerdotale témoignent en particulier de son ardent désir d'acquérir la sainteté nécessaire au missionnaire, pour travailler efficacement au salut des âmes. Agir et souffrir, telle était la devise qu'il avait adoptée.

Admis à la profession en la fête du Saint Cœur de Marie, le 26 août 1878, il fut au comble de ses vœux en recevant son obédience pour la Mission de la Ségambie. Il était destiné pour Saint-Louis. Dès qu'il y fut arrivé, il se mit sans retard à apprendre la langue indigène, afin d'entrer, le plus tôt possible, en relation avec ses Noirs, qu'il chérissait déjà et qu'il désirait ardemment gagner à Dieu. Outre le ministère qui lui fut confié



à la paroisse, il fut encore chargé de la direction spirituelle des enfants des Frères, du cours de latin et de l'aumônerie de la prison. Il s'acquitta de ces différentes fonctions avec le plus grand zèle, si bien que tous, d'un commun accord, l'appelaient : *l'abbé bu bakh bi*, « le bon abbé ». Il l'était, en effet, se faisant tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ.

Mgr Riehl, qu'une mort prématurée devait bientôt ravir, désireux d'annoncer la bonne nouvelle aux Bambaras rachetés de la captivité et libérés à Saint-Louis, confia ce soin à notre zélé missionnaire. C'était en 1885. Tout heureux de ce choix, le P. Montel se mit immédiatement à l'étude de la langue de ces pauvres gens, et bientôt il fut à même de les entendre et de s'en faire comprendre. Il arriva même à posséder si bien les principes de cette langue, qu'il lui fut possible, au bout de peu de temps, de composer une grammaire avec exercices appropriés, suivie d'un lexique bambara-français, de près de 3 000 mots. Ce remarquable et précieux ouvrage, le premier publié sur cette langue, a été imprimé en 1887, à Saint-Joseph de Ngasobil.

Chaque jour, le P. Montel se rendait à l'île de Sor, où se trouvaient ses chers Bambaras. Ses premiers soins furent pour l'enfance. Du plus loin qu'ils l'apercevaient, les petits enfants, gagnés par sa bonté, accouraient au-devant de lui pour le saluer; ils lui prenaient la main, et l'accompagnaient tout joyeux jusqu'au lieu désigné pour le catéchisme. Il leur expliquait alors les premiers éléments de la doctrine chrétienne et tous étaient comme suspendus à ses lèvres. Des enfants, ces bonnes dispositions passèrent à leurs parents eux-mêmes; le moment de la grâce semblait venu. Aussi, voyant le désir ardent de ces bonnes gens de s'instruire des vérités de la religion, crut-il devoir adresser, à ce sujet, à Mgr Riehl, une lettre détaillée, que celui-ci joignit à un rapport qu'il adressa à la Propagation de la Foi. On y lit entre autres :

Les Bambaras sont nos amis, et si plusieurs sont devenus musulmans, c'est que trouvant l'hospitalité chez les Wolofs qui, à Saint-Louis, sont presque tous marabouts, ils finissent par en adopter les habitudes. Mais qu'on arrive à en grouper un certain nombre, à en faire des chrétiens, qu'on offre l'hospitalité à ceux qui viennent d'être libérés, qu'on leur fournisse du travail pendant qu'on les instruira, la mahométisme n'aura plus prise sur eux. Les protestants

qui sont ici l'ont compris, et voilà pourquoi ils s'efforcent de les gagner à eux.

Il faut donc se hâter, si nous ne voulons pas que les Bambaras exilés à Saint-Louis, deviennent dans un avenir peu éloigné, la proie du fanatisme mahométan et de l'hérésie, qui les écartent de la voie de la vérité; si nous ne voulons pas qu'au lieu d'être, pour leurs compatriotes, des instruments de salut, ils soient pour eux les apôtres de l'erreur et du mensonge. (Lettre du 9 janvier 1886.)

Vers ce même temps, une maladie de foie, qui déjà le minait sourdement, vint arrêter le P. Montel au milieu de ses travaux apostoliques; et il se vit contraint d'entrer à l'hôpital. Un séjour en France fut même jugé nécessaire pour rétablir ses forces abattues (sept. 1886). Ce temps, toutefois, ne fut pas perdu. Il en profita pour intéresser à sa chère Mission des personnes influentes, en leur exposant que, si l'on voulait implanter notre civilisation parmi ces peuples du haut Sénégal, placés sous le protectorat de la France, il fallait, avant tout, aider les missionnaires à s'y introduire. Il donna même, à ce sujet, au Salon bibliographique de Paris, le 28 janvier 1887, une conférence intéressante, qui lui valut un premier secours pour aider à l'impression d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue bambara.

Dès qu'il fut suffisamment rétabli, le P. Montel revint à Saint-Louis, et il reprit ses occupations ordinaires au milieu des Bambaras, qui le reçurent avec de vrais transports de joie (mars 1887). Il travailla avec une nouvelle ardeur à se perfectionner davantage dans l'étude de leur langue, pendant qu'il continuait à catéchiser ses néophytes, « car, disait-il, ils seront pour nous d'un grand secours pour attirer les autres ».

Cependant il avait trop compté sur les forces factices qu'il avait reprises pendant son séjour en France. Sa maladie de foie l'obligea à rentrer de nouveau à l'hôpital militaire de Saint-Louis, et bientôt même, sur l'ordre des médecins, à regagner une seconde fois la mère-patrie (février 1888).

La Providence ne l'avait, ce semble, fait revenir en France que pour lui donner l'occasion et la facilité de pousser, d'une manière plus active, à l'entreprise de la Mission du Haut-Fleuve. Avec l'approbation de la Maison-Mère, il alla en conférer avec le nouveau commandant du Soudan français,

M. Archinard, et le nouveau gouverneur du Sénégal, qui, tous les deux, se montrèrent entièrement favorables à ce projet. Le ministère de la Marine et des Colonies voulut bien lui-même, à la demande du T. R. Père, lui accorder sa protection et son appui. L'œuvre fut donc décidée, et Kita choisi pour le lieu de la première fondation.

Le P. Montel s'offrit aussitôt pour cette nouvelle et difficile Mission, en faisant généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie. Ses vœux furent exaucés ; et il fut choisi pour faire partie de la première expédition.

Partis de Saint-Louis vers la fin du mois d'octobre, sous les auspices de Notre-Dame du Saint-Rosaire, les apôtres du Soudan français mettaient pied à terre à Kita le jour même de la fête de la Présentation de la sainte Vierge, 21 novembre 1888.

Après les premiers travaux d'installation, l'on se mit à l'œuvre avec zèle. Le P. Montel, particulièrement chargé du ministère extérieur, parcourait tous les jours le village, cherchant à instruire ses chers Bambaras des vérités de la religion. Il était heureux de s'en voir entouré, et il les entretenait pendant des heures entières, leur faisant chanter des cantiques à la sainte Vierge, et priant avec eux.

Dès le mois de janvier 1889, il constatait que déjà 115 noms étaient inscrits pour les catéchismes, et que d'autres encore désiraient se faire instruire. Dieu bénit ces prémices, et le samedi saint de la même année bon nombre de ses catéchumènes furent jugés assez instruits et assez bien préparés pour recevoir le saint baptême. Par ailleurs, beaucoup d'enfants en danger de mort, baptisés par ses soins, s'envolaient pour ainsi dire chaque jour vers le ciel. Lui-même devait bientôt y aller jouir de la récompense due à son zèle et à ses travaux.

La dysenterie, en effet, ne tarda pas à se déclarer, et le conduisit, en peu de temps, au tombeau. Il s'éteignit doucement, dans la paix du Seigneur, le 6 août 1889, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, à onze heures du matin.

Voici les détails donnés sur ses derniers instants par le P. Guillet, supérieur de la Mission.

Jusqu'au mois de juillet, le P. Montel s'était très bien porté. Au commencement des pluies, nous avons tous été plus ou moins éprouvés ; lui seul avait été épargné. Le 22 juillet, cependant, il se

trouva un peu malade, et malgré nos soins il alla s'affaiblissant. Le 28 juillet, il dit encore la sainte messe. Ce devait être, hélas! pour la dernière fois.

Pour le suivre de plus près, le docteur l'avait fait transporter à l'infirmerie du poste. Dans la nuit du 4 au 5 août, il eut deux hémorrhagies. Je me rendis immédiatement auprès de lui. L'ayant trouvé beaucoup plus fatigué, je lui proposai de recevoir les derniers sacrements, ce qu'il accepta sans difficulté. Je lui fis ensuite renouveler le sacrifice de sa vie pour le salut des âmes, et des Bambaras en particulier. Je lui donnai enfin l'indulgence *in articulo mortis*. Une dernière hémorrhagie eut lieu; le Père perdit connaissance; je récitai alors, avec le F. Zénon, les prières des agonisants, et à onze heures notre regretté confrère rendait paisiblement son âme à Dieu.

Pendant son agonie, qui a duré à peu près une heure, il n'a fait que répéter ces paroles : *Amen*, ainsi soit-il, c'est fini! avec les saints noms de Jésus et de Marie, que, par intervalle, il disait pieusement avec nous.

Ses funérailles ont eu lieu le lendemain, 7 août, dans notre chapelle de Saint-Mathieu. Tous les officiers et les soldats présents au poste y assistèrent, ainsi que bon nombre de Noirs. Notre chapelle était trop petite pour contenir tout le monde.

Après la messe des défunts, nous avons processionnellement conduit le corps à notre communauté de Notre-Dame du Rosaire, et il a été enterré dans un des coins de la propriété, endroit choisi par nous comme devant nous servir de cimetière. Le poste s'est chargé de faire placer sur sa tombe une croix en fer, avec une plaque de cuivre, portant ses noms et prénoms.

Tous ces messieurs ont paru très affectés de cette mort; mais rien n'égale la peine qu'elle nous a causée à nous tous, ses confrères. Ce cher Père était un excellent religieux, un bon confrère, et surtout un zélé missionnaire.

S'il n'a pas été longtemps au Soudan, on peut dire cependant qu'il y a fait beaucoup. Il nous a donné à tous les premières notions du bambara, et comme la clef de cette langue, qu'il possédait presque à fond; enfin il nous a laissé sa grammaire et de nombreuses notes, fruit de ses laborieux travaux.

Matin et soir, malgré une chaleur insupportable, il faisait le catéchisme pendant des heures entières, sans se rebuter jamais. Deux ou trois fois la semaine, dans la soirée, il se rendait dans les villages environnants, et là, assis à l'ombre d'un grand arbre, entouré d'une foule d'enfants, il apprenait à tout ce petit monde à faire le signe de la croix, à réciter le *Pater* et l'*Ave*, et à chanter les louanges de Marie. Partout on le connaissait, et dès qu'il passait dans un village,

de si loin qu'ils pouvaient l'apercevoir, les enfants accouraient à toutes jambes pour venir lui donner une poignée de main et le saluer. Souvent, en passant dans les rues, on entendait l'un ou l'autre petit nègrillon, qui chantait de tout cœur le *Mbé i fo Marianne* « *Ave Maria* ».

On doit à son zèle beaucoup de baptêmes d'adultes, ainsi que de baptêmes d'enfants en danger de mort. Tout cela l'aura suivi et accompagné au tribunal de Dieu : *Opera enim illorum sequuntur illos*. Et du haut du ciel ce cher confrère n'oubliera pas l'œuvre des Bambaras, cette Mission du Soudan qu'il aimait tant, et à la fondation de laquelle il a tant travaillé!

---

## LE F. PHILOMÈNE HIRSCH

DÉCÉDÉ, A SAINT-JOSEPH DE LINZOLO, LE 6 JUILLET 1889

Le F. Philomène (Eugène Hirsch) était né à Wintershausen, diocèse de Strasbourg, le 2 février 1863. Il apprit à connaître la congrégation par un autre Alsacien déjà au noviciat des Frères, Jérôme Adam, qui lui exprimait souvent son bonheur de se trouver au Saint-Cœur de Marie. Désireux, lui aussi, de se donner entièrement au bon Dieu dans la vie religieuse, il fit sa demande d'admission, avec le plein consentement de ses pieux parents, et entra comme postulant Frère à Chevilly, le 4 janvier 1882. Reçu novice le 8 septembre de la même année, il émit ses premiers vœux juste deux ans après, le 8 septembre 1884.

Il ne tarda pas à être envoyé en mission, selon ses désirs, et fut destiné à la station de Linzolo. Il s'y est généreusement dépensé pour le salut des âmes et la gloire de Dieu, ainsi qu'on le verra par la lettre suivante du P. Augouard à Mgr Carrie.

Saint-Hippolyte de Brazzaville, 7 juillet 1889.

Monseigneur,

Le bon Dieu nous a donc pris notre cher F. Philomène! Quoique cette nouvelle ne fût point imprevue pour nous, elle nous a cependant causé une peine profonde. Tous, en effet, nous avons pu apprécier les qualités et les vertus de ce cher confrère, et nous reconnaissons que c'est une grande perte pour la Mission de Linzolo, à laquelle il s'était dévoué avec tant de courage et d'abnégation.

Pour moi, en particulier, c'est une véritable peine et je la ressens bien vivement. Le bon F. Philomène était parti de France avec moi, en 1884, et dès le commencement du voyage, je distinguai en lui des

qualités et des vertus qui ne se démentirent jamais plus tard. Un confrère du Gabon m'enviait même la perle que j'emmenais au Congo. De fait, au milieu des distractions et du laisser-aller des longs voyages sur mer, il se montra toujours un fervent et saint religieux, bon avec tout le monde et foncièrement pieux sans ostentation.

Aussitôt débarqué à Landana, nous nous occupâmes de former une caravane; et huit jours après nous prenions le chemin de l'intérieur. Le bon Frère, fatigué du voyage, ne se plaignit jamais; il supportait courageusement les rayons de notre soleil africain, aussi bien que les privations inhérentes à ces sortes d'expéditions apostoliques. Sans être acclimaté, il se mit à l'eau et aux racines de manioc (ce qui est un peu loin du vin et du beau pain de froment d'Europe); et jamais il n'aurait consenti à laisser faire pour lui la plus petite exception.

Mais ce fut surtout à Linzolo qu'il consacra toutes ses forces et toute sa vie. Isolé des autres Frères, sa position au milieu des Pères pouvait être délicate; mais jamais on n'eut à lui faire le moindre reproche à cet égard.

Placé dans une nouvelle Mission où tout était à faire, il se mit courageusement à l'œuvre et s'initia de lui-même à une foule de métiers, tant pour diminuer nos dépenses que pour accélérer les travaux de l'établissement.

Le plus grand éloge que je puisse faire de lui, c'est qu'il passa inaperçu, accomplissant ponctuellement sa règle jusque dans les moindres détails, et ne donnant jamais prise à la moindre observation. De fait, on n'eut jamais à le rappeler à l'ordre, et le registre des chapitres est vierge de remarques à son endroit.

D'un caractère doux et aimable, il se faisait tout à tous et nous égayait souvent par sa joyeuse aménité. Cela ne l'empêchait pas d'être très mortifié, et dans les incommodités inhérentes à la vie africaine, il fallut souvent le forcer à prendre un peu de repos dont il avait bien besoin. C'est ainsi que, lors de ma dernière visite à Linzolo, je lui imposai huit jours complets de délassement pour réparer sa santé qui commençait déjà à décliner.

En apprenant sa mort, l'un de nous ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah! le bon Frère ira au ciel tout droit, sans passer par le purgatoire! » Puisse-t-il en être ainsi et qu'il intercède auprès de Dieu en faveur de nos Missions de l'intérieur dont il est la première victime!

J'ai fait part de la triste nouvelle à la station de Brazzaville, et aussitôt M. le Résident est venu lui-même nous offrir ses condoléances. Ce matin, il est venu de nouveau à la Mission, avec les Européens de la station et ceux des maisons de commerce, afin d'assister à la messe de huit heures, que j'ai dite pour le repos de l'âme de notre cher défunt.

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Départs.** — Se sont embarqués :

Pour les *États-Unis*, le 12 août, le F. Celsus, de Rockwell (1);

Pour la *Trinidad*, le 20 octobre, à Queenstown, le P. Browne, revenu en France au mois d'août; et à Saint-Nazaire, le F. Salomon, rentré dans la congrégation;

Pour *Saint-Paul de Loanda*, le 6 novembre, à Lisbonne, le P. Charles Wunemburger (2);

Pour la *Sénégalie* : le 5 novembre, à Bordeaux, Mgr Barthelet, le P. Michel Planeix, rentré en France pour raison de santé en 1886, et depuis lors employé au Séminaire du Saint-Esprit; et le F. Rigobert, de la maison de Grignon; — le 10 novembre, le P. Muller, de la communauté de Langonnet, et les PP. Sollic, Lavandier et Vallet, nouveaux profès; — le 20 novembre, les PP. Rimbault et Le Gall, revenus depuis quelques mois pour cause de maladie. — Le P. Rimbault reste toujours attaché cependant à la mission de Sierra-Léone, dans laquelle il doit retourner au bout de quelque temps.

**Placements.** — Ont été placés :

A *Beauvais*, le P. Pillu, revenu de la Guadeloupe;

A *Cellule*, le F. Sixte, de la communauté de Grignon.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Maison-Mère.** — Le T. R. Père est allé, dans le cours de ce mois (du 13 au 20 novembre), visiter nos maisons de Bretagne. Il avait à voir la nouvelle installation d'une section du grand scolasticat à Langonnet, et à régler diverses questions concernant la communauté. Tout y marche avec une parfaite régularité, et les scolastiques sont très heureux dans cette paisible solitude. Ils sont au nombre de 61, en philosophie.

En revenant, le T. R. Père est passé par Saint-Ilan, dont la visite l'a comblé aussi de consolation.

(1) On avait omis, par mégarde, de mentionner alors ce départ.

(2) Ce Père était rentré de Huilla en 1887, par suite d'une arthrite au pied, qui l'a condamné à l'immobilité durant plus de deux ans. Il se trouve en ce moment assez bien remis; et les médecins ont déclaré que le séjour dans les pays chauds ne pouvait qu'être favorable à sa complète guérison.

**Noviciat des clercs.** — Le nombre des novices présents à Grignon est de 48. Dix autres se trouvent provisoirement employés en maison. C'est donc un total de 58 novices clercs.

Le 28 octobre a eu lieu, dans la chapelle du noviciat, une ordination faite par Mgr Duboin. Elle comptait 31 prêtres (dont un de Saint-Sulpice), 3 diacres et 2 sous-diacres.

**Sénégalie.** — Les nouveaux missionnaires destinés au Haut-Sénégal sont arrivés à Saint-Louis le 23 octobre et se sont embarqués pour Kita le 26, sur le chaland *Le Quien*, remorqué par le *Kayes*, vapeur de la force de 300 chevaux. Le gouverneur et les autres fonctionnaires se sont montrés pleins de bienveillance à leur égard. (Lett. du P. Guérin, 5 nov.)

**Zanguebar.** — Au mois d'août, nos Pères des stations de l'Intérieur (Tounoungouo, La Longa et Mrogoro), menacés par Bushiri, s'étaient repliés avec tous leurs chrétiens, sur Mhonda, et les avaient préparés à se défendre au besoin contre toute attaque. Grâce à Dieu, ils n'ont pas été inquiétés; et M. Wissmann ayant repoussé les Arabes insurgés, ils sont rentrés dans leurs stations vers la fin du mois de septembre.

**Australie.** — Les PP. Croagh et Schmidt sont heureusement arrivés à Ballarat dans les premiers jours d'octobre. L'arrivée de ce renfort a produit une impression très favorable pour nos œuvres. Mgr Moore tint peu après un synode diocésain, auquel prirent part le P. Reffé et le P. Lemire. Tous les prêtres du diocèse, venus à cette occasion à Ballarat, ont exprimé à nos confrères leur vive sympathie. (Lettre du P. Reffé, 11 octobre.)

---

AVIS. — Prière aux supérieurs des maisons de formation d'envoyer sans délai les *comptes rendus* du commencement de l'année religieuse.

**Bulletins.** — Les communautés du Niger et des Deux-Guinées sont priées d'envoyer leurs *Bulletins*, de telle sorte qu'on les ait à la Maison-Mère, ceux du Niger et du Gabon au mois de février, et les suivants au mois de mars et d'avril au plus tard.

Maison-Mère, 28 novembre 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.





*Zeveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fondation de la communauté de Saint-Pierre Claver à Philadelphie. — Acceptation de la paroisse de Tarentum. — **Bulletins des communautés Sénégal** (suite) : Kita. — *Sierra-Leone* : Freetown. — Boffa. — Sangha. — **Nécrologie.** Décès : M. Joaquim Moreira, scolastique, et du novice Frère Custodio da Costa. — Notices : PP Renault, Fusch et F. Calliope. — **Nouvelles des communautés.**

## MAISON-MÈRE

### ŒUVRES NOUVELLES AUX ÉTATS-UNIS

#### COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE-CLAVER A PHILADELPHIE

POUR L'ÉVANGÉLISATION DES NOIRS

PAROISSE DE TARENTUM, PRÈS PITTSBURGH

Ainsi qu'on l'a dit au *Bulletin*, n° 30, l'un des buts principaux du Très Révérend Père dans son voyage aux États-Unis, c'était de voir ce qu'il y avait lieu de faire pour développer les œuvres de la Congrégation dans ce pays, et surtout en faveur de l'évangélisation des noirs.

Une pieuse demoiselle, toute dévouée au salut de la race nègre, Mlle Drexel nous offrait pour cette œuvre, à Philadelphie, une maison et une chapelle, avec deux traitements destinés aux missionnaires qui y seraient employés. Le Très Révérend Père s'entendit lui-même, le 7 mai, avec l'archevêque, Mgr Ryan, au sujet de cette fondation, qui fut dès lors décidée.

La nouvelle communauté a été inaugurée le 1<sup>er</sup> août; elle se

compose, pour le moment, du P. Mac-Dermott et des FF. Celsus et Omer, envoyés l'un et l'autre de Rockvell. Elle a été consacrée, suivant le désir des Pères, à Saint-Pierre Claver, l'apôtre des noirs dans le nouveau monde.

— Avec l'autorisation de la Maison-Mère, nos Pères des Etats-Unis ont en outre accepté la desserte d'une nouvelle paroisse que leur a offerte Mgr Phelan. C'est la paroisse de Tarentum, non loin de Sharpsburg, sur la ligne du chemin de fer; la population en est déjà très nombreuse et s'accroît encore d'année en année.

Ce qui a particulièrement décidé à l'accepter, c'est sa proximité des autres localités que nous avons à desservir. Nos confrères se trouvent ainsi groupés dans un même district et peuvent facilement se voir et s'entraider. (Information du 11 juin.)

Le P. Otten, qui a été chargé de cette paroisse, y a été installé le 24 octobre, fête de Saint-Raphaël.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS



### COMMUNAUTÉ DE N.-D. DU ROSAIRE A KITA (SOUDAN FRANÇAIS)

OCTOBRE 1888 — DÉCEMBRE 1889

1. Consécration à Marie. Organisation. Départ de Saint-Louis. — 2. Arrivée à Kita. Bonne réception. Emplacement. Makhadianbouyou. Pays peuplé. — 3. Œuvre d'enfants à Bangassi. Installation et constructions. Départ du P. Diouf. — 4. Ministère. Baptêmes. Fêtes. Mariage chrétien. — 5. Ministère auprès des Européens. Service pour Mgr Picarda. — 6. Alertes. Incendie. Tornade. — 7. Bonnes dispositions des Indigènes et de l'administration. Le commandant supérieur, M. Archinard. Sa visite. — 8. Concessions faites à la Mission. Enfants donnés. Voyage du P. Guillet au BéléDougou. — 9. Ouverture de l'école. Seconde entrevue avec le commandant. Projet de fondation à Séguiri ou à Bamako. — 10. Mort du P. Montel. Arrivée de nouveaux confrères.

1. — En commençant le premier *Bulletin* de Kita, nous éprouvons d'abord le besoin d'exprimer toute notre gratitude à Notre-Dame du Saint-Rosaire, car elle s'est vraiment montrée la bonne Mère des Noirs, dans la préparation, la fondation et les

premiers commencements d'une œuvre appelée, nous en avons la confiance, à s'étendre dans tout le Soudan. C'est, en effet, dans le mois qui lui est consacré, le 19 octobre, que furent définitivement désignés les Pères et les Frères qui devaient avoir l'honneur d'être les fondateurs de la première Mission du Soudan français : les PP. Guillet, Montel, Diouf, Marcot, et les FF. Zénon et Isaac.

Il serait trop long de donner ici des détails sur le salut de départ et l'allocution admirable et touchante de Mgr Picarda à cette occasion. Qu'il suffise de rappeler que nous ne voulûmes point nous embarquer pour notre lointaine station sans nous consacrer d'une manière spéciale à Marie et implorer son secours. Le 20 octobre au matin, nous nous rendîmes en pèlerinage à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, récemment élevée à Sor, un des faubourgs de Saint-Louis. Deux messes y furent célébrées, et de nombreuses communions distribuées ; car beaucoup de catholiques de Saint-Louis avaient voulu nous y accompagner et joindre leurs ardentes supplications aux nôtres pour la réussite de la nouvelle œuvre.

A notre retour, Mgr Picarda nous réunit dans sa chambre, et, selon qu'il avait été réglé avec le T. R. Père, il nomma le R. P. Guillet supérieur, avec le titre de vicaire général dans cette région éloignée : Kita, en effet, est à près de 1300 kilomètres de la côte. Il désigna ensuite le P. Montel comme assistant de la nouvelle communauté. Puis il nous invita à l'union et à l'esprit de sacrifice. Ses paroles furent si touchantes que tous nous fondions en larmes. Hélas ! nous ne pensions pas que c'était pour la dernière fois que nous entendions la parole de ce regretté pasteur.

Le soir, nous prenions passage sur *la Cigale*, sauf le P. Diouf qui, étant à Joal, n'avait pas eu le temps de venir nous rejoindre. Monseigneur, les Pères de la communauté de Saint-Louis, les Frères des écoles, les Sœurs de Saint-Joseph, beaucoup de chrétiens de la ville de Saint-Louis vinrent nous accompagner à bord, nous faire leurs adieux et nous souhaiter heureux succès. L'heure du départ arrivée, il fallut se séparer non sans verser quelques larmes ; puis le bateau prit sa course, et nous emporta vers ce Soudan mystérieux, depuis si longtemps l'objet de nos vœux et de nos désirs. Nous ne donnons pas ici la rela-

tion de ce voyage qui sera envoyée aux *Missions catholiques* (1).

2. — Deux mois après notre départ de Saint-Louis, le 20 novembre 1888, nous entrons à Kita. En ce jour, l'Église célébrait la fête de saint Félix de Valois, un des fondateurs de l'ordre de la Merci, et nous invitait à réciter les premières vêpres de la Présentation de la sainte Vierge. Touchant à-propos pour nous, qui venions en si lointain pays pour apporter aux pauvres âmes de cette terre d'Afrique la vraie liberté des enfants de Dieu !

Les officiers qui se trouvaient en ce moment dans le poste vinrent nous souhaiter la bienvenue, et exprimèrent toute leur satisfaction de nous voir au milieu d'eux pour travailler à l'œuvre commune. Le commandant, le capitaine Patriarche mit à l'heure même trois chambres à notre disposition. Nous préférâmes n'en prendre qu'une, afin d'être en communauté. Le soir venu, nous trouvions une table, des chaises, des lits, douceurs que nous n'avions pas goûtées depuis un mois. Quant à nos enfants, ils durent loger dans le village. Le lendemain, fête de la Présentation de la sainte Vierge, nous avions la consolation de dire la sainte messe. Il y avait si longtemps que nous n'avions pas eu ce bonheur !

Après un frugal déjeuner, nous nous mettons en devoir de chercher un emplacement pour une installation du moins provisoire, et nous fixons notre choix sur un terrain assez grand (25 ares environ), complètement abandonné, et sur lequel se trouvent trois cases à demi renversées, mais capables cependant de fournir un asile suffisant à nos jeunes gens et à nos enfants. Nous allons en faire la demande au chef du village de Makhadianbougou, le vieux Madi Kéita, grand buveur de *dolo* (bière bambara). Il ne fit pas de trop grandes difficultés à nous accorder le terrain demandé. Pour récompenser sa générosité, le P. Guillet lui fit cadeau d'une magnifique pipe alsacienne à long tuyau, don du P. Guth. Le vieux en parut enchanté.

Nous tâchons d'ailleurs d'entretenir des relations amicales avec ce chef, ainsi qu'avec les autres chefs de village. Cela ne sera pas sans nous donner de grandes facilités pour l'évangélisation des indigènes. Le P. Montel en a visité plusieurs, leur a expliqué le but de l'arrivée des missionnaires dans leur pays ;

(1) Voir les *Missions catholiques* des 15, 22, 29 nov., 6 et 13 déc. 1889.

tous se sont montrés enchantés, et il n'en est pas un qui ne lui ait offert une poule en cadeau. Quelques grelots que le Père leur a remis ont suffi pour les contenter.

Mais revenons au choix de l'emplacement de la Mission. C'est un endroit admirablement central pour une œuvre paroissiale et pour les catéchismes. En effet, Makhadianbougou, dont le chef avait autrefois autorité sur tout le massif de Kita, se trouve être le centre de plusieurs autres villages qui se touchent. Au sud, c'est Morilabougou ou village de Marabout; puis c'est Sangaran Bougoula; à l'ouest, à trois quarts d'heure de marche environ, c'est Grafala; au nord et à un jet de pierre est le village de Linguékoto, du nom d'un arbre qui ombrage le lieu des réunions ou des palabres. On l'appelle aussi Toungara, du nom de la plupart des habitants. C'est là qu'il se fait une consommation extraordinaire de *Dolo*; et que le tam-tam résonne nuit et jour; mais les enfants viennent nombreux au catéchisme, et le premier adulte baptisé parmi la population de Kita est de ce village.

Plus loin encore, au nord à dix minutes environ, est le village peuplé et laborieux de Kosilabougou, où un coup de sifflet suffit pour attirer les enfants garçons et filles, portant un costume tout à fait primitif. Ils accourent et s'évertuent à qui mieux mieux à réciter le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, à chanter les mystères du Rosaire et les commandements de Dieu. Ah! si nous avions de quoi habiller tout ce petit monde! Plus loin, à quelques centaines de mètres, est Kéguéba, puis Farabala, puis Bokho.

Tous ces villages réunis renferment une population de plusieurs milliers d'âmes avec de nombreux enfants. Aussi pouvons-nous dire que le choix de Makhadianbougou, comme œuvre paroissiale et de ministère, est tout à fait avantageux sous tous les rapports, et il le sera bien davantage, quand nous pourrons avoir des religieuses à proximité, afin de visiter les malades, baptiser les enfants en danger de mort et ouvrir une école pour les petites filles. Une école de garçons externes s'y trouvera bien aussi.

3. — Mais si l'établissement de Makhadianbougou est sans rival au point de vue du saint ministère, il n'offre pas les mêmes avantages pour des enfants internes, ou rachetés de l'esclavage, que l'on doit former aux divers métiers et à l'agriculture. La

solitude et la tranquillité leur sont nécessaires. Nous allâmes donc à la recherche d'un terrain fertile et suffisamment retiré,

Nous choisîmes un endroit dont le sol excellent est arrosé par un ruisseau qui a de l'eau presque toute l'année et qui devient un torrent impétueux à la saison des pluies. Il est couvert de plusieurs grands arbres. Toutes sortes de plantes pourront y être cultivées; il a l'avantage de ne se trouver qu'à un kilomètre au sud du poste et à deux kilomètres de Makhadianbougou. Il est situé sur la route de Goubouko entre deux petits villages, à l'est celui de Bangassi et à l'ouest celui de Gouafoulabé. Nous n'avons demandé que 6 hectares qui nous suffirent pour le moment.

Aujourd'hui (juillet 1889), une grande maison de 20 mètres de long sur 4 de large, construite en pierre ferrugineuse et en argile, est entièrement terminée. Sa charpente en fer et son pavé en carreaux de terre cuite, nous ont été fournis par le poste. Le toit est en paille. Elle est divisée en six chambres, dont quatre servent de logement aux Pères et aux Frères. La pièce sud est le réfectoire; une autre forme la chapelle de communauté, en attendant que l'on puisse construire parallèlement à la maison une église dédiée à Notre-Dame du Rosaire, qui servira pour les enfants et la communauté. Au Sud, entre la chapelle future et la nouvelle maison, s'élèvent deux petites constructions en briques de 7 mètres de long environ, dont l'une sert de menuiserie et l'autre de magasin et de cuisine. Le plan comporte au nord une maison de 25 mètres, parallèle aux deux magasins, puis, sur l'alignement de cette future maison, nous avons construit en terre un bâtiment de 25 mètres de long, servant de salles de classe et de dortoir aux enfants de l'école. Parallèlement à cette construction, s'en élève une autre beaucoup moins grande, destinée au réfectoire. Un coup de vent terrible l'a renversée au moment où elle était presque terminée. Aujourd'hui elle est debout et restaurée.

La nouvelle communauté a été inaugurée le 15 mai 1889, avec le P. Guillet pour supérieur, le P. Marcot chargé de l'école, le F. Isaac de la menuiserie, et le F. Zénon du soin du matériel, de la cuisine et de la dépense. Telle est aujourd'hui la maison de Notre-Dame du Rosaire, au Bangassi.

Makhadianbougou fut pendant plusieurs mois le séjour

de tous les membres de la Mission. Nous y fîmes d'abord des paillottes, qui nous servaient de maison de communauté, de chapelle et de magasin. Mais la chapelle ne tarda pas à être insuffisante, à cause de l'affluence des indigènes. Il fallut songer à en élever une nouvelle, en terre, avec un toit en paille. Elle est terminée depuis plusieurs mois. Elle a 14 mètres de long sur 6 de large et 2<sup>m</sup>,50 de haut. De plus, nous reconnûmes bientôt la nécessité de laisser deux Pères à Kita, pour évangéliser et catéchiser la population environnante; il fallut leur construire un abri sûr contre la pluie, c'est ce qui est terminé aujourd'hui, Une maison en terre, recouverte en paille, s'élève parallèlement à la chapelle, du côté du sud. Elle peut avoir 9 mètres de long sur 5 de large et est divisée en trois compartiments. Pour tous ces travaux, nous avons dû mettre la main à l'œuvre et payer de nos personnes, mais aujourd'hui nous sommes assez convenablement logés, et nous pouvons nous occuper de nos œuvres, sans que nos santés soient trop exposées.

Le P. Montel est resté quelque temps seul avec deux enfants dans la paroisse de Saint-Matthieu, à Makhadianboucou, par suite du départ du P. Diouf, qui pris de rhumatismes tenaces, avait dû, d'après avis du médecin, regagner la côte. Ce cher confrère nous quittait le 26 avril 1889, à quatre heures du matin. Le P. Montel charmait alors sa solitude, en s'occupant de la traduction des épîtres et évangiles de l'année en langue bambara, en faisant le cathéchisme à ceux qui se présentaient, et en allant faire des courses dans les villages voisins, où il réunissait les enfants et leur apprenait les mystères de notre sainte religion.

Tous les dimanches, le personnel de la communauté de Notre-Dame du Rosaire vient assister à la messe à Saint-Matthieu, que chacun des Pères dit à tour de rôle. On y chante *le Credo*, des motets, des cantiques, puis on y fait une courte instruction en bambara.

4. — Notre ministère a déjà pu produire quelques fruits. Cinq ou six personnes en danger de mort ont été régénérées dans les eaux du baptême. Parmi elles, il faut noter une pauvre femme, prise comme esclave dans le Ouassoulou. Elle arrivait à Kita exténuée de fatigue, par suite d'une dyssenterie que les privations lui avaient sans doute causée. Un autre baptême à noter

est celui d'un pauvre jeune homme atteint d'hydropisie; ses maîtres l'abandonnaient et ne lui donnaient plus à manger. Nous le recueillons, l'instruisons, le baptisons et, le 31 avril, il partait pour un monde meilleur.

Le 19 mai, fête de Saint-Benoît le Maure, fut un jour mémorable pour la Mission. Nous avions quatorze adultes suffisamment préparés. Le P. Supérieur leur conféra solennellement le baptême avant la messe. Les officiers du poste avaient bien voulu accepter l'honneur d'être leurs parrains; chacun d'eux donna une dizaine de francs pour habiller son filleul. Dire la joie des nouveaux baptisés est impossible. Tous les enfants de l'école assistaient à la pieuse cérémonie, ainsi qu'une foule considérable. A midi une fête de famille réunissait tous les nouveaux baptisés; parmi eux se trouvait Alexandre Matthieu, le premier adulte de Kita qui ait reçu le baptême. Après l'hivernage, il attirera sûrement plusieurs de ses camarades. Le total de nos enfants baptisés est aujourd'hui de vingt et un, dont quatre rachetés de l'esclavage, le petit Michel, le petit André, Thérèse et Adélaïde, et sept autres que nous donna le Commandant supérieur, à son retour de Koundiou.

Nous nous sommes efforcés de solenniser le plus que nous avons pu nos grandes fêtes. Oh! que la messe de minuit nous rappelait bien la crèche de Bethléem! puis est venu l'*Alleluia* de Pâques, et enfin la fête tout intime, et si pleine de souvenirs pour nous, de la Pentecôte. Oui, nous avons demandé à l'Esprit-Saint lumière et force pour la continuation de l'Œuvre à laquelle il a bien voulu nous appeler.

Le 17 février nous amenait aussi une joyeuse fête. Nous célébrions le mariage d'Amata et de Jeanne, deux de nos enfants, qui nous avaient suivis, l'un de Dakar et l'autre de Saint-Louis. Tout le personnel du poste y assistait. Il y eut chants, communion des nouveaux mariés. Puis, à midi, repas de famille, auquel participent tous nos jeunes gens. Dans l'après-midi, chants assourdissants à notre porte, avec accompagnement de balafon. Ce sont nos jeunes gens qui ont loué un musicien du pays; ils voulaient nous donner une sérénade, et conduire, musique en tête, les deux nouveaux mariés dans leur nouvelle case. Beaucoup d'indigènes avaient assisté à cette cérémonie, toute nouvelle pour eux; elle ne fut pas sans leur faire une salutaire impression.



5. — Notre ministère n'a pas été infructueux non plus auprès des Européens; c'est ainsi que, le 26 décembre, le Père Supérieur administrait les derniers sacrements au lieutenant de vaisseau Davoust, commandant de la canonnière du Niger. Il mourut dans les plus vifs sentiments de piété et de religion. Le lendemain le P. Guillet et le P. Montel allaient le conduire à sa dernière demeure. Plusieurs officiers nous ont fait dire des messes pour quelques-uns de leurs parents défunts.

Mais une cérémonie bien douloureuse pour nous fut celle du service solennel pour le repos de l'âme de Mgr Picarda, que nous avons laissé assez bien portant à notre départ de Saint-Louis. Le 19 janvier, une dépêche nous annonçait la maladie de Sa Grandeur, et, le 23, une seconde dépêche nous apprenait sa mort. Ce fut pour tous une nouvelle bien inattendue et bien cruelle. Nous étions encore sous le souvenir de ses dernières paroles. Il fallut bien nous résigner et dire à Dieu : *Fiat voluntas tua*. Nous nous mîmes à genoux, récitâmes le *De Profundis*; le lendemain, les Pères disaient la sainte messe pour le repos de son âme et les Frères faisaient la sainte communion. Le samedi 26, à sept heures et demie, nous chantions un service solennel. Tous les Européens, invités par le P. Supérieur, se firent un devoir d'y assister. Notre petite chapelle était aussi bien ornée que possible pour la circonstance.

6. — Tels sont les faits les plus saillants de notre Mission naissante. Nous sommes aujourd'hui à peu près convenablement installés. Nous avons bien eu cependant quelques alertes. Ainsi le 14 mars, jour de l'arrivée du Commandant supérieur, le feu prenait, on ne sait comment, à la case qui servait de cuisine et se communiquait à la case voisine; mais, grâce à un prompt secours, les toits sont renversés, et le feu ne peut gagner ni la maison ni la chapelle, ni le magasin. C'était, sans doute, le démon qui voulait se venger des bonnes dispositions du Commandant.

Une des premières tornades a aussi culbuté une de nos constructions en terre; elle a été promptement relevée. La pluie passe bien quelque peu à travers nos toits en chaume, mais on a fini par se mettre suffisamment à l'abri pour pouvoir dormir.

7. — La population indigène est très bienveillante; chaque jour, elle se rapproche de nous. Le grain de sénevé est semé

dans les cœurs : quand il plaira à Dieu de le faire germer, il lèvera, grandira, et deviendra un bel arbre qui couvrira tout le Soudan, depuis le Sénégal jusqu'au Niger, depuis Kayes jusqu'aux monts Kongs.

L'avenir de la Mission semble, en effet, se montrer sous le meilleur jour. Le commandant supérieur, M. Archinard, est tout dévoué à sa prospérité. Déjà, par son bienveillant appui et sa haute influence, il n'avait pas peu contribué au succès de nos démarches auprès du ministère, pour ce qui concerne l'établissement de l'œuvre. A notre arrivée, il donna gracieusement toutes les autorisations pour nous faciliter l'arrivée de notre matériel. Il avait accordé franchise télégraphique au supérieur de la Mission pour correspondre avec lui ; il avait demandé franchise postale pour communiquer avec le préfet apostolique.

Le 14 mars, il arrivait à Kita. A sept heures un quart, nous nous rendons tous au poste. Les officiers sont en grande tenue ; les troupes sous les armes ; les artistes du pays sont là aussi, avec leurs instruments divers : tamtams, balafons, guitares, clochettes, etc., etc., et une foule innombrable de curieux. Enfin, le Commandant est signalé. Chacun prend sa place ; nous nous trouvons entre les officiers et la troupe. Le canon gronde, le tamtam retentit et les autres instruments de musique font entendre un vacarme infernal. Le commandant supérieur vient serrer la main aux Européens et à chacun de nous et donne rendez-vous au P. Guillet pour le lendemain.

Dès le soir, nous sommes avisés que le commandant serait de grand matin au Bangassi. Nous nous y rendons de très bonne heure. En effet, le commandant supérieur arrive avec tout son état-major. Nous le recevons à l'entrée de la propriété, nous visitons ensemble chacune des nouvelles constructions, puis nous parcourons tout le terrain à nous concédé.

8. — Tous ces Messieurs, mais surtout le Commandant, sont très bien disposés à notre égard. En nous quittant, celui-ci nous annonce qu'il nous amène sept petits esclaves libérés, six garçons et une fille, pris lors de l'expédition de Koundian et demandés comme contributions de guerre à des villages récalcitrants. Le soir, le P. Supérieur et le P. Montel ont un long entretien avec lui, et voici ce qui nous est accordé :

Une concession régulière des terrains que nous possédions au

Bangassi et à Kita; l'école des otages, avec quarante rations, pour nourrir les enfants. Nous devons construire, aux frais du poste, le bâtiment qui leur servira de logement. Une entière liberté nous est laissée. Deux ânes, pris à Koundian, nous sont donnés, ainsi que deux voitures; un cheval du poste sera à notre disposition pour nos courses. Nos bagages seront transportés gratuitement comme ceux des officiers, sauf, pour nous, à profiter des convois administratifs. Le commandant appuiera de toute son influence la demande d'une nouvelle fondation pour l'année prochaine. Il nous autorise à demander au ministère des outils, jusqu'à concurrence de la somme de 1000 francs.

On nous accorde, annuellement, à peu près la valeur de 4000 francs, à titre de subvention pour l'école.

Voici, du reste, le texte même de l'arrêté pris à cet égard :

### ORDRE

Considérant qu'il est avantageux, pour le bon fonctionnement des écoles indigènes, de leur assurer, lorsque cela est possible, l'unité et la continuité de direction, et qu'il est du devoir du Commandant supérieur d'entrer dans les vues du département, en facilitant le développement de l'OEuvre des Missionnaires qu'il a autorisés à fonder à Kita un établissement analogue à celui de Joal.

Le Commandant supérieur décide :

ARTICLE 1<sup>er</sup>. — Les missionnaires prendront la direction de l'école de Kita.

ART. 2. — Seront admis à suivre les cours de l'école : 1<sup>o</sup> à titre d'externes, tous les enfants dont les parents en feront la demande; 2<sup>o</sup> à titre d'internes, les enfants des chefs du Cercle de Kita, et les autres enfants pris parmi les meilleurs élèves, qui seront agréés par le Commandant du Cercle sur la présentation du Supérieur de la Mission.

ART. 3. — Les élèves internes de la Mission recevront jusqu'à nouvel ordre, la ration prévue par l'ordre n<sup>o</sup> 70 (article 4) (1).

(1) ARTICLE 4, Ordre 70. — Les élèves des écoles indigènes recevront au compte du service (vivres) la ration n<sup>o</sup> 3 ou la demi-ration n<sup>o</sup> 3, suivant leur âge. Les commandants de cercles détermineront le nombre des élèves ayant droit à la demi-ration ou à la ration entière d'après leur âge.

Des délivrances supplémentaires de denrées, y compris le sucre pourront être faites, à titre exceptionnel, une ou deux fois par semaine, au maximum, sur la demande des commandants de cercles, pour récompenser le travail et les progrès des élèves méritants, sans que les quantités ainsi délivrées dépassent, pour

ART. 4. — Des tissus d'échange seront mis à la disposition de la Mission, à raison de 50 pièces Guinée et 30 pièces calicot, par an, pour l'habillement.

ART. 5. — Les allocations en nature ou en espèces (800 francs) fournies par l'Alliance française, seront mises intégralement à la disposition du Supérieur de la Mission.

ART. 6. — La Mission recevra à titre de subvention une somme annuelle de 1800 francs, équivalente au total des salaires des interprètes, surveillants précédemment employés au service de l'école.

ART. 7. — La Mission se mettra en mesure d'établir le plus rapidement possible les locaux nécessaires pour l'école : les frais de main-d'œuvre seront supportés par l'Etat, après vérification, par le lieutenant-d'artillerie Bardol, des états du personnel employé. Une somme de 600 francs sera affectée annuellement à l'entretien des bâtiments.

Le supérieur de la Mission est seul chargé de la direction de l'école et de l'emploi des fonds, matières d'échange qui lui seront affectés. Il devra fournir à l'époque fixée, au Commandant du Cercle, le rapport prévu par l'article 7 (1) de l'ordre n° 70, pour être transmis au Commandant supérieur.

ART. 9. — Le Commandant du Cercle exerce les fonctions d'inspecteur de l'école.

ART. 10. Les élèves malades recevront, comme par le passé, les soins du médecin du poste, ainsi que les médicaments.

Kita, le 15 mars 1889.

*Le Commandant supérieur.*

L. ARCHINARD.

Le dimanche 17 mars, le Commandant supérieur devait assister à la messe avec son état-major. Mais une affaire imprévue le retint, l'état-major seul put venir. Le mercredi 20, le Père Supérieur et le P. Montel, répondant à l'invitation du Commandant, vont dîner avec lui. C'est là que fut décidé le voyage du P. Supérieur pour le Béloudougou, Bamako et Koulikoro. Il partait le lendemain matin, et était de retour à

chaque élève, la moitié des qualités prévues au tarif des rations (n° 2 et 3). Ils auront droit également à la ration de bois prévue pour la ration n° 1.

(1) ARTICLE. 7, Ordre 70. — Les commandants de cercles, où fonctionne des écoles, adresseront à la date du 1<sup>er</sup> mai 1889, au Commandant supérieur, un rapport d'ensemble sur l'école de leur cercle et sur les résultats obtenus ; le rapport sera accompagné d'un état détaillé des dépenses effectuées du 1<sup>er</sup> novembre 1888 au 1<sup>er</sup> mai 1889, d'après le classement adopté ci-dessus.

Kita le 21 avril, le soir du saint jour de Pâques, après un mois d'absence.

9. — Pendant cette absence du P. Supérieur, les travaux de construction furent poussés vigoureusement, et le 15 mai nous étions à même de recevoir les enfants de l'école. C'est depuis ce jour que nous avons deux postes à Kita : celui de Notre-Dame du Saint-Rosaire, au Bangassi, où est l'œuvre d'enfants, analogue à celle de Saint-Joseph de Ngazobil; et celui de Saint-Mathieu à Makhadiaubongou, auquel un Père est attaché pour le catéchisme et la Mission proprement dite, en attendant qu'on puisse lui adjoindre un confrère.

Le nombre des enfants reçus du poste est de 53, tous internes. Si, à ce nombre, nous ajoutons nos propres enfants, cela fait 59 pensionnaires. Les enfants reçus du poste ont beaucoup de défauts pour bien des causes, que nous n'avons pas besoin de citer ici; mais avec de la patience, ils arriveront à se réformer et à nous donner des consolations. Nos quatre petites filles et trois vieilles femmes qui nous ont aussi été confiées demeurent avec nos chrétiens ouvriers, dans des cases construites pour eux sur le bord de la propriété.

Le 27 mai, le Commandant supérieur était de retour de son expédition dans le Baleya, qu'il avait été pacifier et où il a donné une terrible leçon aux soldats pillards du cruel Samory. Ne pouvant visiter lui-même notre nouvel établissement de Notre-Dame du Rosaire, il y envoya son état-major, qui se montra tout étonné de la rapidité avec laquelle s'étaient élevées toutes nos constructions. Le P. Supérieur et le P. Montel eurent une seconde entrevue avec le Commandant supérieur. Il nous conseilla fortement de demander une nouvelle fondation pour Siguri, à cause des bonnes dispositions des habitants, et de la facilité que nous aurons de rayonner dans le Baléya, pays extrêmement beau et fertile, dont les habitants sont fétichistes. Il a promis de nous appuyer auprès du Ministère pour la demande d'un renfort de missionnaires et de religieuses. Le P. Supérieur a adressé à ce sujet un rapport à la Maison-Mère. Nous espérons que ces demandes auront un bon résultat. Toutefois, si l'on refusait Siguri à cause de certaines difficultés militaires, qui se sont élevées sur la frontière par suite de l'attitude de Samory, cela indiquerait que la Providence nous

veut à Bamako. Le Commandant a promis d'appuyer notre demande, qu'elle soit pour Siguiri ou pour Bamako.

Au moment où nous terminons ce *Bulletin*, le Commandant de Gnagassola recevait la dépêche suivante, qu'il devait transmettre au Commandant de Kita et au Supérieur de la Mission catholique.

« Prenez la petite Nana que vous ferez parvenir par première occasion à Mission catholique (Kita), qui doit comprendre des Sœurs, prochaine campagne.

« Prendre bonne note. »

La petite fille appelée Nana nous est, en effet, arrivée. Cela montre combien les circonstances sont favorables pour nos demandes au Ministère et pour nos projets de fondation. Il ne nous reste qu'à remercier Dieu et la sainte Vierge, qui nous comblent de leurs prévenances, et à recommander aux prières de tous nos confrères cette nouvelle mission dont nous attendions la fondation depuis 1884. Preuve de plus, que quand le moment de Dieu est arrivé, rien ne saurait mettre obstacle à ses desseins.

10. — Le *Bulletin* que nous venons de donner, daté du 8 juillet, a été rédigé par le regretté P. Montel. C'est un de ses derniers travaux, car il est mort peu de temps après, le 6 août, laissant de bien vifs regrets, comme on a pu le voir dans sa notice insérée au dernier *Bulletin*.

Un nouveau renfort a été envoyé à cette chère Mission de Kita et est arrivé à Saint-Louis, le 23 octobre dernier. Ce sont les PP. Sène, Abiven, Garnier et le F. Darius.

Le 26 octobre au soir, ils se sont embarqués pour Kita sur le chaland *le Quien*, remorqué par *le Kayes*, vapeur de la force de trois cents chevaux. Espérons que la divine Providence les aura fait arriver à bon port.

---

N'ayant pas encore reçu, à notre vif regret, les *Bulletins* de Carabane et de Sédhiou, nous passons à ceux de la Mission de Sierra-Leone.

---

## MISSION DE-SIERRA LEONE

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-EDOUARD, A FREETOWN

OCTOBRE 1887 — DÉCEMBRE 1889

1. Personnel. Le P. Frawley. — 2. Commencement de station à Sherbro. — 3. Bénédiction de la nouvelle église. Nouveaux objets du culte. — 4. Fêtes. Jubilé de Léon XIII. — 5. Écoles. Jalousie des protestants. Distribution des prix. Bienveillance du gouverneur et de l'administration. — 6. Nouvelles conversions. Mariage mixte. Effervescence méthodiste. L'armée du salut. Murray-Town. — 7. Mort du consul de France. — 8. Visites. Le P. Haas.

1. — La communauté se compose actuellement du R. P. Blanchet, provicaire apostolique, et des PP. Stoll et Lorber. Les PP. Feger et Boyce sont provisoirement au Rio-Pongo.

Le P. Frawley, atteint, comme on le sait, d'une maladie de poitrine, languissait depuis Pâques surtout, et s'acheminait peu à peu vers sa fin. Il a succombé le 2 août, à 10 heures du matin. Les funérailles furent célébrées le lendemain par le R. P. Provicair, au milieu d'une foule pieuse et recueillie, composée de catholiques et de protestants. Le journal protestant de Freetown a publié un article fort élogieux sur le cher défunt, universellement aimé et estimé de la population de Sierra-Leone. Nombreuses sont les âmes qu'il a converties dans ce champ du Seigneur, si bien préparé d'ailleurs par le bon P. Coyle, dont il s'est montré le digne émule.

2. — Le *Bulletin* a déjà mentionné l'abandon de la Mission de Libéria, où le fanatisme et le mauvais vouloir de la population rendaient absolument impossible l'action du missionnaire catholique. Sur l'avis de la Maison-Mère, le R. P. Provicair s'est mis en devoir de chercher un emplacement pour une autre station, à la place de celle de Monrovia. Il a fixé son choix sur la partie sud de la colonie anglaise de Sierra-Leone, appelée Sherbro.

Depuis longtemps, il était question d'entreprendre l'évangélisation de cet immense pays; mais, jusqu'à présent, il avait été impossible de donner suite à ce dessein. Le R. P. Blanchet s'y est rendu au mois de janvier, y a loué une maison et en est

revenu avec la meilleure impression. Plus tard, il y a envoyé le P. Feger, qui y a passé trois semaines.

3. — La bénédiction de la nouvelle église de Freetown s'est faite solennellement le dimanche 30 octobre 1887. La cérémonie a été de tout point belle et consolante. L'édifice religieux, gracieusement orné par les Sœurs de Saint-Joseph, avait un aspect imposant; et la foule, mais une foule impatiente de trouver place, une foule grossie à chaque minute, une foule *ex omni tribu et populo urbis*, suivait avec intérêt et piété la bénédiction de l'église et la messe célébrée par le R. P. Blanchet, assisté des PP. Lorber et Frawley, le sermon du P. Frawley, les chants exécutés par les jeunes gens et accompagnés par le P. Haas et dix soldats du 1<sup>er</sup> régiment des Indes occidentales. Ce monde ne se rassasiait pas du beau spectacle de cette splendide cérémonie, et l'expression de leurs sentiments se traduisait par ces paroles : *Sweet, nice, beautiful, divine!*

Honneur et merci à l'infatigable P. Blanchet qui, malgré ses soixante-trois ans, a dirigé allègrement les moindres détails de cette immense construction, et n'a rien négligé pour la rendre digne du Sacré-Cœur et de saint Edouard! Merci aussi à tous les bienfaiteurs!

Depuis son inauguration, notre église s'est enrichie des statues du Sacré-Cœur, de Notre-Dame des Victoires [et de saint Joseph; d'un magnifique chemin de croix en terre cuite, don du P. Ebenrecht et des élèves de Blackrock; d'un grand et puissant harmonium; d'un petit lustre et de six jolis bouquets de fleurs en métal, dus à l'industrielle charité du bon F. Dosithee. La statue de Notre-Dame des Victoires et l'harmonium ont été payés moyennant une souscription organisée à Freetown, par le P. Stoll. Les deux autels latéraux ont été faits en bois du pays, sous la direction du R. P. Blanchet, par un charpentier indigène, et sur le modèle de l'autel de Monrovia, don du P. Limbour. Ainsi se complète petit à petit la cathédrale catholique de Sierra-Leone.

4. — Nos fêtes sont toujours célébrées et suivies avec recueillement, non-seulement par nos chrétiens, mais aussi par les protestants et les païens. La présence des protestants se fait surtout remarquer aux offices de la Semaine sainte et le jour de Noël. En ces jours solennels, il nous faut toujours recourir à la



police, pour maintenir l'ordre aux abords de l'église, tant est grand le concours du peuple!

Avec les fidèles du monde entier, nous avons célébré de notre mieux le Jubilé sacerdotal de Sa Sainteté le pape Léon XIII; il y a eu messe solennelle célébrée par le P. Stoll, sermon de circonstance par le P. Lorber, et exposition du très saint Sacrement. Les fidèles, divisés par groupes, ont tous fait une heure d'adoration et récité les litanies et le Rosaire.

Le jour de la Pentecôte 1888, le R. P. Provicairc a administré la confirmation à environ 80 de nos fidèles.

5. — Dans la colonie de Sierra-Leone, il y a une soixantaine d'écoles, dont 16 à Freetown même, sous le contrôle du gouvernement.

Un inspecteur général, ancien ministre anglican, assisté d'un sous-inspecteur, un noir gradué, passe chaque année vers février ou mars dans chacune de ces écoles, et y fait subir aux élèves un examen strict et minutieux. Le résultat, publié dans un rapport adressé au conseil de l'Instruction publique de la colonie, et distribué, par le soin de ce conseil, aux directeurs et maîtres d'écoles, donne lieu à une allocution proportionnelle aux progrès constatés. C'est ainsi que nos écoles ont reçu, en 1887, une somme de 46 livres sterling et, en 1888, 51 livres.

Naturellement, en matière religieuse, et surtout financière, il y a toujours des mécontents. Les anglicans nous ont donc pris à partie dans le journal de Freetown, à cause de la supériorité écrasante de notre école de filles. Actuellement (août 1889), ces mêmes anglicans et les wesléyens se disent des choses plus ou moins aimables.

Nos distributions de prix et examens de fin d'année ont été présidés, en 1887, par le juge, assisté de l'avocat de la Reine; et, en 1888, par Son Excellence le gouverneur Hay, assisté du major Crooks, secrétaire colonial. Le gouverneur, dans un beau speech, a fait un grand éloge du R. P. Blanchet et des Sœurs, a rappelé en quelques mots heureux ce que l'inspecteur des écoles avait dit dans son rapport annuel, et s'est félicité d'avoir été appelé à présider la fête.

Le gouverneur, quoique protestant, nous a toujours montré la plus grande bienveillance, comme aussi ces messieurs de l'administration coloniale. Tous estiment le prêtre catholique,

et se montrent généralement empressés de nous rendre les services en leur pouvoir.

6. — Grâce à Dieu et à saint Edouard, le mouvement des conversions, signalé les années précédentes, ne s'est pas ralenti. Nous enregistrons chaque année de 60 à 70 abjurations, résultat consolant pour qui connaît Freetown, avec ses nombreux temples et sa légion de ministres protestants. Ce qui attire surtout vers notre sainte religion, ce sont les visites que nous faisons tous les jours dans les quartiers de la ville, et le soin que nous prenons de nos chrétiens, notamment en temps de maladie. Il faut ajouter aussi que la religion catholique est mieux connue et les préjugés considérablement affaiblis. Ils ne tomberont jamais complètement, fermentés qu'ils sont de toutes manières par les ministres protestants; mais il n'y a pas de guerre ouverte, tout se passe et se dit dans des réunions privées.

L'an dernier (1888), le journal de la ville a publié contre nous plusieurs articles à propos d'un mariage mixte, criant à l'intolérance papiste. Cette polémique, en définitive, a tourné à notre avantage, en ce qu'elle nous a fourni l'occasion d'expliquer et de faire mieux comprendre la doctrine de l'Église sur le mariage catholique.

Il y a eu, en l'année 1888, une certaine effervescence méthodiste, un ministre noir venu d'Amérique ayant essayé d'établir, à l'instar de ce qu'il avait vu aux États-Unis, *the Salvation Army et the Gospel Banner*. Tout s'est borné à plusieurs meetings dans lesquels le ministre, ou l'un de ses adeptes, pérorait pendant une demi-heure et faisait chanter : *Glory, Glory, Halleluiah!* Le ministre disait entre autres choses qu'il n'avait à rendre compte à personne de ses opinions religieuses, et qu'il croyait ce qu'il voulait.

Dans l'Église anglicane, les ministres noirs se sont révoltés contre leur évêque, parce que celui-ci avait voulu interdire l'un d'eux, ministre à Waterloo. Il a fallu, un dimanche, faire en règle le siège du temple, que le ministre en titre, incriminé, avait eu bien soin de faire barricader. La question n'est pas encore complètement vidée, les ministres noirs n'entendent pas être changés de poste au gré du *Bishop*.

Dans la petite station de Murray-Town que se partagent avec nous deux sociétés méthodistes, le bien se fait lentement.

Chacun des Pères y va à tour de rôle pour les offices du dimanche. Le R. P. Blanchet a reçu à la Mission plusieurs enfants de cette localité; par eux, espérons-le, il y aura quelque bien à faire plus tard.

7. — Notre brave consul français, M. Victor Baresté, chevalier de Saint-Grégoire le Grand, est mort le mardi 26 février 1889, aux îles Canaries, où il avait été envoyé en changement d'air. Sa mort est une perte sensible pour la Mission, à cause du bon exemple qu'il donnait en pratiquant régulièrement ses devoirs de chrétien et des services qu'il nous rendait de si bon cœur, surtout pour nos correspondances avec le Rio-Pongo. Nous avons célébré un service solennel pour le repos de son âme; l'église était littéralement pleine, tout le monde officiel s'y trouvait.

8. — Nous avons hébergé à différentes reprises les missionnaires de Lyon en route pour leurs missions de la Côte-d'Or et du golfe de Bénin, et les premiers missionnaires belges envoyés au Congo.

Nous avons aussi de temps en temps la visite des administrateurs des rivières françaises au nord de Sierra-Leone; celui de la Mellacorée, en particulier, est venu nous voir plusieurs fois, comme aussi le directeur des affaires politiques au Sénégal et les commandants des avisos de guerre français, *la Mésange*, *le Héron*, *le Basilic*, etc.

Quant aux missionnaires de notre Congrégation, il n'y en a pas eu beaucoup qui se soient arrêtés à Sierra-Leone; nous avons cependant vu en passant les PP. Lécuyer, Troxler et Bubendorff.

Au moment de clore ce *Bulletin*, nous recevons la douloureuse nouvelle de la mort du P. Jacques Haas. Pendant les deux années qu'il a été avec nous, il s'est principalement occupé de l'économat et du chant religieux. Il est bien regretté à Freetown, surtout par la Société chorale. *In pace locus ejus!*

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE BOFFA AU RIO-PONGO

OCTOBRE 1887 — DÉCEMBRE 1889

1. Changements dans le personnel. Épreuves de 1888. Personnel actuel. — 2. Ministère. Moyenne des baptêmes par année. Dispositions des indigènes. Mariages. — 3. Fêtes profanes et religieuses. Noël, la Fête-Dieu. — 4. Enfants, cultures. — 5. Visite du président de l'Alliance française au Sénégal. Examens. Distribution des prix. — 6. Éloges de l'Œuvre par le gouverneur du Sénégal. Subvention de 5000 francs pour une école de filles. Lettre du Directeur de l'Intérieur. Administration nouvelle des Rivières du Sud. Projet de fondation à Conakry.

1. — Quand parut notre dernier *Bulletin* (novembre 1887), le personnel de la Mission du Rio-Pongo se composait des PP. Raimbault et Sutter, des FF. Alexis et Jacques. L'année 1888 y apporta plus d'un changement. Au mois de juillet, le P. Féger et le F. Marie-Eugène arrivaient de Monrovia, qu'on venait d'abandonner, pour remplacer le P. Sutter et le F. Alexis. Le premier, miné par la fièvre, allait à Sierra-Leone en changement d'air, et le second se rendait en France, emportant les regrets des Noirs au milieu desquels il avait passé onze ans.

Un mois plus tard (août 1888), le F. Jacques avait une fièvre bilieuse hématurique. Le *kinkéliba*, qu'on étudie en ce moment à Marseille, le sauva (1); mais il dut se rendre à Sierra-Léone. Là il eut une rechute. Trois semaines après, il partait pour France, sur l'ordre du médecin colonial qui lui avait prodigué ses soins. Ce médecin, dévoué aux Pères et aux Sœurs, quoique protestant, était venu visiter le Frère jusqu'à cinq fois dans la même journée.

Le 20 octobre de la même année, le F. Marie-Eugène fut emporté par une fièvre pernicieuse. Sa notice biographique a paru, nous n'y reviendrons pas; mais on ne pourra jamais trop redire quelle perte ç'a été pour le Rio-Pongo, où ce Frère si gai, si bon, si charitable, avait rendu, grâce à ses aptitudes variées, les plus grands services (tome I, p. 787). Le P. Féger, nouvellement arrivé, lui aussi, était déjà malade quand le bon F. Marie-Eugène se mourait. Après huit jours de cruelles souffrances, il partait pour Sierra-Leone, sous la conduite du P. Lacut. Il se remit enfin; mais sa convalescence a été longue.

(1) C'était le dixième accès bilieux conjuré par l'usage de cette plante.

Le P. Raimbault resta alors seul de tout le personnel du Rio-Pongo. Heureusement le P. Lacut revint de Sierra-Leone au bout de dix jours, amenant avec lui le P. Sutter; un mois plus tard, il se rendait à Sangha pour reprendre l'œuvre du regretté P. Wira, mort depuis un an et demi.

Le P. Raimbault et le P. Sutter se retrouvaient ensemble à Boffa, mais cette fois sans aucun Frère. Cette situation critique se prolongea jusqu'au mois de mai 1889, époque où le P. Raimbault partit pour France. Il eut l'occasion de voyager sur mer, pendant huit jours, avec le fameux Dinah Salifou, le roi des Nalous, qui venait du Rio-Nunez visiter l'Exposition et dont les journaux ont tant parlé. Placé à table à la droite de la reine Phillis, il dut, pour la tirer d'embarras en face de son assiette remplie de viande, lui apprendre, séance tenante et à la joie des convives, comment on se sert du couteau et de la fourchette.

Après le départ du P. Raimbault, le R. P. Blanchet envoyait de Sierra-Leone le P. Féger et le P. Boyce; et, presque en même temps, le F. Jacques et le F. Valentin arrivaient de France. Le P. Sutter, chargé de l'intérieur, le P. Boyce et les deux Frères restèrent à Boffa, tandis que le P. Féger rejoignait le P. Lacut à la station de Sangha (1).

2. — On comprend aisément que, dans des circonstances si pénibles, où la maladie et la mort vinrent tour à tour nous éprouver, il nous fut bien difficile de nous occuper de l'œuvre des conversions d'une manière suivie. Toutefois nous pûmes faire 37 baptêmes pendant la terrible année 1888. Grâce au P. Lacut, qui a consacré tout son temps au ministère actif, ce nombre a été bien dépassé cette année.

C'est le P. Hassler qui fit le premier, en 1882, le catéchisme en soso, et, par conséquent, la première conversion d'adulte. Depuis lors, 410 baptêmes ont été inscrits sur nos registres, ce qui donne une moyenne de 45 à 50 par an. Et ce qui nous console et nous encourage, c'est que, parmi ces 410 régénérés, nous ne comptons encore que deux cas de véritable apostasie.

Les principaux mystères de notre sainte religion sont actuellement connus de la généralité des Sosos. Ils semblent bien convaincus d'une chose : c'est que sans baptême il n'y a pas de

(1) Le Bulletin de novembre dernier a annoncé depuis la mort du P. Lacut.

salut. Aussi s'empressent-ils de nous prévenir en cas de maladie grave. Depuis le commencement de la Mission, *deux* moribonds *seulement* ont refusé la grâce du baptême : le premier au P. Lutz, dont le souvenir ici est encore vivant; et le second au P. Raimbault, huit jours avant son départ. Dans cette circonstance, ce Père, qui était accompagné de quatre femmes, dont deux païennes, — et non des meilleures, — fut agréablement surpris de voir ces dernières essayer de toute manière à déterminer ce malheureux à accepter le baptême. Il y a tout lieu d'espérer qu'elles-mêmes ne voudront pas mourir sans être baptisées, si toutefois, pour les récompenser, le bon Dieu ne leur accorde pas cette grâce auparavant. D'ailleurs, presque tous les Noirs qui ne se sentent pas encore la force, d'embrasser notre sainte religion, proclament bien haut qu'ils nous feront appeler au moment de la mort.

Jusqu'ici neuf mariages seulement ont été célébrés dans le Rio-Pongo; l'absence d'une école pour les filles explique suffisamment ce petit nombre.

3. — A Boffa, nous sommes chez nous; il y a fête au logis un peu quand nous le voulons. Il est d'usage de célébrer toutes les fêtes patronales des membres de la Mission; nous y ajoutons la fête de saint Edouard, patron de l'église de Sierra-Léone, ainsi que du R. P. Blanchet, considéré ici comme le grand-père de nos enfants. Ces jours-là, il y a, le matin, quelques communions à la messe, pendant laquelle on chante; à midi, on ajoute un morceau de viande au plat de riz traditionnel, et, le soir, on va se promener. Il y a encore fête lorsque l'un de nous se signale par quelque prouesse, comme, par exemple, le P. Sutter qui, un beau jour, en plein midi, nous tua d'un coup de fusil une superbe biche, à quelques mètres seulement de la cuisine.

Parmi les fêtes religieuses, deux surtout, Noël et la Fête-Dieu, sont célébrées avec beaucoup de solennité. La messe de minuit attire toujours une foule considérable. Les plus nombreux sont les païens, et les moins édifiants les protestants. Pour la circonstance, nous avons un suisse en fonctions, qui se charge, *per fas et nefas*, de maintenir le bon ordre. Pères, Frères, enfants, tout le monde travaille à l'ornementation avec zèle et ardeur. Quelques mètres de cotonnade et du papier de couleur transformés en guirlandes et en oriflammes, des bougies et des

lanternes vénitiennes forment un *decorum*, peu riche il est vrai, mais trouvé splendide par les assistants.

Tout ce qu'il y a de sonnettes dans la maison s'agite en même temps que nos deux cloches, on hisse au sommet d'un palmier en face de l'école, une moitié de barrique convertie en une immense lanterne éclairant, sur son pourtour, quatre noëls magnifiques; on tire un coup de canon, et la messe commence. La communion ne se donne qu'à la seconde messe, pendant laquelle on chante des cantiques et des motets de circonstance. L'an dernier, n'ayant pas de Frères pour nous seconder, nous distribuâmes le chant en trois parts : aux sous-officiers, le cantique d'ouverture, *Minuit, chrétiens*; aux commerçants, l'*Adeste fideles*, et aux gens de couleur les autres cantiques du jour; ces derniers n'ont pas le moins bien réussi.

La quête d'usage rapporte de 60 à 70 francs; elle dépend surtout du nombre des Européens, qui ont pour habitude de donner chacun 5 francs.

Le jour de Noël, la Mission nourrit tous les catholiques qui ont pris part à la fête; c'est de tradition. Un bœuf y passe tout entier, parce que, outre les catholiques *in actu*, il y a les catholiques *in spe*, les voisins, les amis, les connaissances, les fournisseurs, les domestiques qui réclament, eux aussi, leur part dans la distribution générale. Heureusement pour l'économiste, ce bœuf est fourni par les commerçants. Nous avons ici toute facilité pour célébrer la Fête-Dieu. Notre propriété est couverte de longues et larges allées qui nous permettent d'élever, avec le reposoir, plusieurs arcs de triomphe. Tout cela, sans doute, est bien simple et bien modeste, mais nos catholiques en sont tout de même fiers. La solennité est annoncée de tous côtés quinze jours à l'avance, et, au dimanche marqué, Boffa se remplit des Noirs des environs. Le dais, l'ostensoir porté en triomphe, la croix, les oriflammes, les bannières, le chant et les fleurs, tout cela émerveille et touche le cœur. Catholiques et païens se retirent sous le coup d'une forte et douce impression.

4. — Les Bulletins précédents ont fait connaître en détail le règlement et le genre de vie de nos enfants. Ils sont tous internes et aux frais de la Mission. Leur nombre se maintient entre cinquante et soixante, chiffre que notre budget local ne nous permet pas de dépasser.

En attendant que les circonstances nous mettent à même de leur enseigner quelques métiers, nous les employons tous à la culture. Expérience faite, nous croyons maintenant qu'il est de notre avantage de nous occuper plus spécialement des arbres fruitiers et surtout du caféier. Le café du Rio-Pongo est très estimé et recherché sur les marchés d'Europe. Nous avons déjà plusieurs caféiers qui rapportent. Le P. Sutter s'est rendu, il y a quelques mois, vers les montagnes couvertes de ce précieux arbuste, et en a rapporté trois cents pieds qui poussent admirablement bien. Nous sommes persuadés que cette plantation, si elle est continuée, sera sous peu, pour la Mission, une précieuse ressource.

Depuis trois ans, la partie basse et moins fertile de notre propriété donne l'hospitalité à un troupeau de chèvres, de moutons et de porcs, qui vivent en bonne intelligence, sous la garde d'un boiteux et d'un aveugle. C'est assez dire que nous n'avons pas grand'peur des voleurs.

5. — Notre école a été inspectée l'an dernier par M. Hubler, président de l'*Alliance française* au Sénégal, et en même temps chef de l'administration des Postes et Télégraphes dans la colonie. Profitant d'un voyage dans nos contrées, nécessité par les besoins de son service, il vint faire passer un examen en règle à nos enfants. Enchanté du résultat, il admit, sur-le-champ, dans son administration, le seul de nos enfants qui pouvait alors nous quitter; il aurait voulu en avoir trois. De retour à Saint-Louis, il fit partout le plus grand éloge de notre école.

A la fin de l'année scolaire 1888, nous invitâmes l'administrateur de Boffa, un bon et brave Corse, à venir présider notre petite distribution des prix. Il accepta volontiers et vint, à l'heure marquée, dans sa plus grande tenue. Compliment, réponse de l'administrateur, examen, distribution des récompenses, tout cela se fit, en quelques heures, simplement et gaiement.

Au moment du départ, le Supérieur se leva et dit : « Mes enfants, vous allez recommencer vos vacances; pour les bien passer, vous n'avez qu'une chose à faire : mettre en pratique les bons conseils que M. l'Administrateur vient de vous donner. — « Vive M. l'Administrateur », crièrent soixante poitrines à



la fois, et, là-dessus, on se rendit au modeste dîner de la communauté.

6. — Le besoin urgent d'une école pour les filles nous fit tourner les yeux, pour obtenir des ressources, vers la colonie du Sénégal, dont le Rio-Pongo dépendait. A cet effet, plusieurs lettres furent adressées au Conseil général. L'une d'elles, appuyée par l'administrateur de Boffa, fut chaudement recommandée à la bienveillance de cette assemblée par le gouverneur lui-même, M. Clément-Thomas. Dans son discours d'ouverture au Conseil général, il s'exprimait ainsi, en parlant de nos écoles :

Il serait à souhaiter que nous pussions avoir partout des institutions semblables à celle de Boffa, dans le Rio-Pongo, que les missionnaires du Saint-Esprit entretiennent à leurs frais, et où ils cherchent, avec succès, à rivaliser avec l'influence anglaise par la propagation de notre langue. Vous avez déjà accordé, en 1887, à la mission du Rio-Pongo un subside de 5,000 francs qui a été consacré à l'érection d'une deuxième école de garçons à Sangha. Aujourd'hui ces missionnaires vous font un nouvel appel, dans l'espoir que vous leur procurerez les moyens d'élever une école de filles, ce qui leur permettra de compléter l'œuvre de régénération qu'ils ont entreprise. Ils sont dignes de votre intérêt. Vous ne leur refuserez pas votre concours.

Les conseillers généraux ont ensuite accordé 5,000 francs, à condition que nous nous chargions de la fondation et de l'entretien de cette école de filles. Cette somme était donnée comme encouragement, et une fois pour toutes. Nous aurions voulu quelque chose de mieux; c'est pourquoi le P. Raimbault revint à la charge et demanda, dans une lettre de remerciements, adressée au Directeur de l'intérieur, que cette allocation de 5,000 francs fût changée en crédit annuel inscrit au budget du Rio-Pongo. Il reçut de M. Quintrie, à la date du 18 avril 1889, une réponse bienveillante. Mais les rivières du Sud ayant été, peu après, administrativement détachées du Sénégal, le Conseil général refusa de s'engager pour l'avenir en faveur d'un pays qui, à partir du 1<sup>er</sup> janvier 1890, ne sera plus sous sa dépendance.

L'administration nouvelle, confiée à M. Bayol, ancien ami de la Mission, nous permettra bientôt, nous l'espérons, de commencer cette école de filles, attendue avec impatience depuis si longtemps. Des démarches ont déjà été faites pour obtenir à

Conakry, siège du nouveau gouvernement, l'emplacement de deux maisons séparées, l'une pour les Pères, et l'autre pour les Sœurs. On aurait donc à Conakry une nouvelle station, située sur le bord de la mer, dans un endroit sain et en communications fréquentes avec Sierra-Leone, le Sénégal et la France.

## STATION DE SAINT-JEAN-BAPTISTE, A SANGHA

SEPTEMBRE 1887 — DÉCEMBRE 1889

1. Personnel. Constructions. — 2. Ministère. Baptêmes. Conversions. Ecole.

1. — Après la mort du P. Wira (juin 1887), la station de Sangha fut provisoirement fermée. Une dizaine d'adultes se préparaient alors au baptême; ils se joignirent aux catholiques pour demander avec instances qu'un Père restât au milieu d'eux.

Pendant plus de six mois, le P. Rimbault n'ayant avec lui, à Boffa que le P. Sutter et deux Frères, y séjourna le plus longtemps qu'il lui fût possible. Tous les quinze jours, il prêchait à Boffa, y passait un jour ou deux pour tout régler et donner ses ordres, puis retournait à Sangha. De la sorte, une vingtaine de baptêmes ont été faits par lui dans cette dernière station. Au mois de juin 1888, au commencement des pluies, il y plaça un catéchiste. Le P. Lacut y alla au mois de décembre 1888.

Au mois de février 1889, le R. P. Blanchet, croyant malsaines les constructions faites par le P. Lutz en 1884, vint de Sierra-Leone avec une vingtaine d'ouvriers et fit construire une maison en pierre et à étage, dans l'espace de trois mois.

2. — A Pâques 1889, il donna la confirmation à tous les catholiques baptisés depuis deux ans. C'était une belle cérémonie.

Le P. Lacut a baptisé un homme moribond, revenu depuis à la santé, qui lui a déclaré avoir mangé de la chair d'une sorcière. Il a baptisé aussi une dizaine de personnes, hommes ou femmes, en danger de mort.

Après le départ du P. Rimbault pour France, mai 1889, le P. Feger est venu de Sierra-Leone prêter main-forte au P. Lacut.

L'école de Sangha compte une quinzaine d'enfants.

La classe est faite par un de nos anciens enfants de Boffa, le fils d'un grand chef, bon jeune homme estropié, et qui, par suite,

est pour ainsi dire agrégé à la Mission. Il est intelligent et capable. Au reste, le P. Raimbault lui avait donné pendant près d'un an des leçons particulières pour en faire un catéchiste et un maître d'école. — A Sangha, nous sommes tout aussi bien vus des Noirs qu'à Boffa.

Quand le commerce marche bien, il n'est pas rare de voir ici de deux à trois cents étrangers à la fois, qui viennent du Fouta-Djallon. Ils ne manquent jamais de visiter la Mission. Les Pères en profitent pour leur expliquer quelques points de notre religion. Lorsque nous pourrons (bientôt peut-être) nous installer à Timbo, la capitale de ce beau et immense pays, nous ne serons pas des inconnus.

---

## NÉCROLOGIE

---

Grâce à Dieu, nous n'avons pas à enregistrer de décès de membres profès dans le courant de ce mois. Mais nous devons annoncer cependant la mort de deux aspirants portugais.

Le premier, M. Joaquim Moreira, scolastique titulaire, est décédé dans sa famille, le 5 octobre dernier, après avoir fait sa profession *in articulo mortis* entre les mains du P. Wendling.

Le second, le novice Frère Custodio da Costa, est mort le 11 décembre, à Cintra, après avoir fait aussi sa profession sur son lit de mort et émis ses vœux perpétuels entre les mains du R. P. Eigenmann.

---

### LE P. DÉSIRÉ RENAUD

DÉCÉDÉ A ÉPINAL LE 19 JUILLET 1889

Désiré Renaud naquit dans la catholique Bretagne, d'une modeste et pieuse famille de Mauron, département du Morbihan, le 9 septembre 1836 (1).

Les qualités et les vertus les plus précieuses se montraient

(1) Son père, ancien soldat et excellent chrétien, était, dit-on, un véritable type de bonté, malgré la rigueur de commande dont ses fonctions de garde champêtre lui faisaient un devoir.

déjà en germe dans son jeune cœur. Dès l'âge de quatre ans, il avait dit : « Je serai prêtre. » C'était là son pieux refrain ; et ceux qui l'ont connu enfant se souviennent encore de le lui avoir entendu répéter bien souvent. Le 6 mai 1846, il avait le bonheur de s'approcher pour la première fois de la table sainte ; et, le même jour, il reçut le sacrement de confirmation des mains de Mgr de la Motte, évêque de Vannes.

Après avoir parcouru avec brillants succès les premiers degrés de l'enseignement primaire, chez les frères de Mauron, et pris quelques leçons de latin auprès d'un vicaire auquel il s'était particulièrement attaché, Désiré Renaud, dont la vocation s'affirmait de plus en plus, fut placé au collège de Ploërmel. C'est là qu'il connut pour la première fois la Congrégation, que le vénérable abbé de Lamennais y avait appelée, pour la direction de l'établissement et du noviciat des Frères. Les PP. Horner, Chenay et Moyon furent ses premiers maîtres, sans oublier le R. P. Collin, alors supérieur de la nouvelle communauté. L'élève était à bonne école, il sut en profiter.

Après avoir achevé sa troisième (août 1854), il se rendit, en compagnie du R. P. Barillec, à Notre-Dame du Gard, où il fit, en un an, sa seconde et sa rhétorique. L'année suivante, il alla faire sa philosophie à Gourin, sous la direction du P. Dullmann, dont il devait être plus tard, à la Martinique, le collaborateur fidèle et dévoué. A la fin de l'année 1856, il entra au scolasticat de théologie, alors établi à l'impasse des Vignes, à Paris ; et, deux ans plus tard, il commençait son noviciat à Monsivry.

Dès lors, son unique préoccupation, l'objet de ses constants efforts, ce fut son avancement spirituel et l'acquisition de la perfection religieuse.

Il reçut le sous-diaconat le samedi de la Passion, et la prêtrise le 26 juin 1859. Quelques mois après sa profession, le 25 août de la même année, le P. Renaud était envoyé comme professeur à la Martinique. Il fut successivement chargé de la sixième et d'un cours de mathématiques ; mais, bientôt, la chaire de seconde étant devenue vacante, il se trouva naturellement désigné pour l'occuper, en raison de ses talents, de son instruction solide et des brillantes qualités qu'il avait déjà montrées. Enfin, on lui confia, quelques années après, la classe de rhétorique et la préparation au baccalauréat.

Pendant les vingt années qu'il passa dans cette colonie, comme plus tard dans les diverses communautés de France où il fut employé, le P. Renaud sut allier le parfait accomplissement de la règle et l'exactitude aux exercices religieux, avec les multiples exigences de sa charge. Il était, avant tout, un homme de travail. Debout à quatre heures, après avoir offert le Saint Sacrifice, et fait son action de grâces, il se trouvait toujours le premier à l'oraison. Il disait ensuite son bréviaire, et commençait alors son travail de préparation à la classe, courbé sur sa table, la tête dans ses mains et les doigts dans les oreilles, cherchant la science avec la même ardeur qu'il mettait à la communiquer aux autres, et s'astreignant à apprendre lui-même par cœur les leçons de ses élèves.

Grâce à cette constante application, il avait acquis, en peu de temps, des connaissances profondes et méthodiques, jointes à une grande facilité d'élocution. Plein de dévouement envers ses élèves, il mettait en œuvre toutes les ressources de sa nature ardente et enthousiaste, afin de leur inculquer son amour de l'étude, son goût exquis pour les beautés des lettres et des sciences. Pour rendre clair un texte obscur, pour expliquer un passage difficile, pour graver dans la mémoire de ses auditeurs un fait important, il profitait des moindres circonstances qui pouvaient donner de l'intérêt à ses leçons : des rapprochements heureux, des allusions pleines d'à-propos, des traits pleins de finesse et de sel gaulois, voire même quelque tirade patriotique, ou quelque satire mordante ; tous les genres lui étaient bons.

Professeur modèle, ce cher confrère n'était pas moins bon religieux ; aussi, le R. P. Emonet, son supérieur de la Martinique, avait-il pu rendre de lui ce précieux témoignage.

Le P. Renaud a d'excellentes dispositions religieuses. Il s'applique sérieusement à avancer dans la perfection, et il est plein de dévouement pour la Congrégation et ses Œuvres. Il observe à la lettre tous les points des règles et constitutions. Il est exemplaire sous ce rapport de l'obéissance parfaite. Jamais je ne l'ai entendu faire la moindre objection quand il s'agissait d'accepter une nouvelle fonction, quelque chargé qu'il fût d'ailleurs.

C'était bien l'homme de dévouement, prêt à tout, voué à l'immolation de soi-même, de son temps, de sa peine et de sa volonté, jusqu'à cette sainte et joyeuse indifférence qui carac-

térise le parfait religieux. Mandé chez le supérieur, il accourait avec empressement, acceptait le sacrifice qu'on lui demandait et soulignait son acquiescement d'un : *Très bien, mon Révérend Père!* dont le ton décidé coupait court à toute explication,

Lors de l'arrivée des Pères au Séminaire-Collège de la Martinique, au milieu des embarras de l'installation, des incertitudes du début et des surcharges imposées par l'insuffisance du personnel, le P. Renaud avait trouvé moyen de remplir à la fois, avec ses fonctions de professeur, le pénible office de surveillant, à peu près à toutes les heures du jour. La nuit, il couchait au dortoir; sa piété lui faisait encore trouver le temps nécessaire pour s'acquitter de l'humble charge de sacristain, qu'il avait demandée; et il pourvoyait à l'entretien de la chapelle avec un zèle que l'on sentait animé par le feu de l'amour diviu.

J'ai le dos bon, disait-il quelquefois, en riant; le bon Dieu m'a donné des pieds agiles, des muscles solides, une santé florissante. c'est bien le moins que j'use tout cela à son service.

Tout cela, il devait l'user, en effet, jusqu'à le perdre entièrement. Dieu avait accepté le sacrifice de ses forces et de cette santé si bien employées. En 1870, après dix ans de séjour aux Antilles, il avait dû payer son tribut à la fièvre jaune. On vit en cette occasion tout ce que son cœur d'apôtre renfermait de trésors de tendresse, de besoin de sacrifice, de soif de dévouement. Aussitôt que l'on eût appris, à la Martinique, les ravages que le fléau causait à la Guadeloupe, le cher P. Renaud implora de ses supérieurs la faveur d'être envoyé au chevet des victimes; sa prière, à son vif regret, ne fut point exaucée.

Il reçut cependant ce qu'il appelait une compensation. Après avoir vu tomber autour de lui quelques-uns de ses confrères de la Martinique et des îles voisines, il se sentit pris à son tour. Son robuste tempérament eut bientôt raison du mal, et sa santé ne parut point d'abord trop ébranlée du coup qu'elle avait reçu, du moins, l'ardeur de son zèle n'en fut-elle pas amoindrie. Il continua pendant cinq années encore à remplir les charges de sa vie laborieuse, et à suivre, avec la plus constante fidélité, les rigoureuses prescriptions du règlement qu'il s'était imposé.

Cependant, vers la fin de l'année 1874, il se trouva tellement fatigué, que ses supérieurs jugèrent qu'un séjour de quelques

mois en France était nécessaire à son rétablissement. Hélas ! cette mesure devait lui être fatale. Débarqué en France le 17 décembre, au cœur de l'hiver et au sortir d'un climat torride, il ne prit pas garde à la transition et crut pouvoir jouir impunément de ce qu'il appelait « les douceurs de l'hiver ».

Il y a quinze ans, s'écriait-il, que je n'ai savouré la fraîcheur de l'air natal, quinze ans que mes yeux ne se sont réjouis à la vue de ces blancs flocons de neige... Il faut en avoir été privé pendant si longtemps pour comprendre tout ce que Dieu y a mis de beauté et de saveur...

Et il sortait tête nue, sans manteau, aimant à respirer, comme un enfant, le froid glacial à pleins poumons.

Ce fut à Chevilly qu'il ressentit, à la suite de ces imprudences, les premières atteintes d'un rhumatisme aigu qu'il devait porter jusqu'à la fin, comme la grande croix de sa vie. Ses jambes avaient enflé et il garda le lit pendant plusieurs semaines.

Enfin, après quelques jours passés en convalescence dans sa famille, il put repartir et arriver à la Martinique à la fin de mars 1875. Il y reprit, pendant sept années encore, son train de vie habituel, l'accomplissement de sa règle austère, et, malgré ses souffrances qui revenaient à intervalles fréquents, toute son activité et son infatigable ardeur au travail. Non content de remplir avec un soin assidu ses charges réglementaires, son zèle le portait à employer ses moindres instants de loisir au ministère des âmes. Directeur, au collège, des congrégations de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges, il sut entretenir dans ces œuvres précieuses la ferveur la plus édifiante. Ses jours de congé et de vacance se passaient en courses apostoliques, en prédications et confessions dans les paroisses du voisinage.

Dans l'état de santé où il se trouvait déjà, un pareil surcroît de fatigues ne pouvait manquer de l'abattre complètement. La goutte faisait des progrès, les articulations de tous ses membres s'ankylosaient douloureusement et la marche lui devenait de plus en plus pénible. Les médecins lui ordonnèrent de rentrer en France, et il débarqua à Saint-Nazaire, à la fin de 1881.

Le P. Renaud se trouvait depuis quelques semaines en repos à Chevilly, lorsqu'un terrible accident vint mettre le comble à ses infirmités. Appuyé sur un bâton, il descendait péniblement

les escaliers de l'infirmierie; arrivé sur un palier, il fait un faux pas et va rouler jusque sur le pavé du rez-de-chaussée. On le relève dans un état pitoyable. La cuisse s'était fracturée dans la chute, et le médecin dut avouer que l'accident était à peu près irrémédiable.

Voilà donc le pauvre Père cloué sur son lit pendant plus de deux mois, dans la plus complète immobilité, et la jambe entourée d'un appareil. Ce qu'il montra de douceur, de patience et même de gaieté pendant ces tristes jours, restera comme un souvenir de suave édification dans le cœur de ceux qui lui prodiguaient leurs soins.

Il passa le reste de l'année 1882 en convalescence au grand scolasticat, et de là il se rendit pour quelques jours dans sa famille. Mais son zèle ardent s'accommodait mal de cette inaction; il ne se fût pas même contenté de ce qu'il appelait une *fonctionnette*, équivalant à une sinécure; il lui fallait des élèves, il lui fallait une classe, il lui fallait tenir sa place quand même, et avoir une large part d'action et de peines dans l'œuvre à laquelle il avait voué sa vie.

Ses douleurs s'étant un peu calmées, il fut donc envoyé, sur ses instances, en octobre 1882, à l'institution Saint-Joseph de Mesnières, où il fut chargé de la direction d'une classe importante pendant une année entière. Mais le climat de Normandie ne lui était pas favorable, et il dut rentrer à la Maison-Mère. Enfin, après quelques mois passés à Merville, il fut envoyé, en octobre 1883, au collège de Rambervillers, pour y professer la philosophie et préparer les candidats aux dernières épreuves du baccalauréat ès lettres. Un mieux sensible se fit sentir aussitôt dans l'état de sa santé; et, si quelques crises aiguës venaient de temps à autre l'avertir que l'ennemi dormait, mais qu'il n'était pas mort, le vaillant soldat n'y prenait pas garde. Il en parlait à l'aise et avec un joyeux dédain. Lorsque des douleurs trop violentes l'obligeaient à garder le lit, il se levait à l'heure des classes, appelait les élèves dans sa chambre et faisait son cours à l'ordinaire. Il avait dû subir à plusieurs reprises de douloureuses opérations; ses doigts, ses pieds s'étaient déformés sous l'action du mal : tout cela ne l'empêchait pas de suivre la règle et de remplir ses charges, tant qu'il n'était pas retenu au lit par la plus absolue nécessité.



Au milieu de ces luttes contre le terrible mal, qui le minait lentement, le P. Renaud avait retrouvé, à force de piété, de charité et de dévouement à la volonté divine, toute l'ardeur de son zèle des anciens jours. Il faisait son cours avec un entrain communicatif; ses philosophes travaillaient avec courage, et le succès répondait aux efforts combinés du maître et des élèves. Ainsi, dans le cours de trois années consécutives où il présenta onze élèves aux épreuves universitaires, l'heureux professeur n'eut à enregistrer qu'un seul échec (1).

Les plus brillants résultats, non plus que les tourments de la maladie, ne l'empêchaient pas de se prêter, avec la plus charitable condescendance, à tous les petits services supplémentaires que l'on pouvait lui demander pour le soulagement de ses confrères. S'il est une besogne pénible entre toutes, dans la vie de professeur, c'est bien la surveillance des retenues. Mais l'agrément n'entre pas en ligne de compte dans les conseils d'un fervent religieux. C'est ce que le cher Père comprenait admirablement, et Dieu l'en récompensait, en lui faisant trouver joie et plaisir là où tant d'autres ne rencontrent que dégoût et ennui. Aussi s'offrait-il volontiers à endosser le fardeau de toutes les petites corvées qui paraissaient compatibles avec ses infirmités; et il faisait la surveillance de retenue avec la plus édifiante régularité.

Mais son œuvre de prédilection, celle où il avait mis tout son cœur, celle qu'il ambitionnait entre toutes avec une sorte de convoitise jalouse, c'était la préparation des enfants à la première Communion. Trois fois par semaine, pendant la saison entière, on les voyait passer, le soir, maître et élèves, le long des corridors du collège, dans un recueillement de plus en plus édifiant, à mesure qu'on approchait du grand jour; et puis, on entendait, dans une salle de classe, les demandes, les réponses, les explications animées et la voix du Père qui s'élevait, avec effort, au-dessus de celles des enfants, pour dévoiler bien clairs,

(1) Il comptait, du reste, pour le succès de ses élèves, beaucoup plus sur le secours d'en haut que sur ses propres efforts. A l'approche des examens, il organisait des neuvaines de prières et conduisait lui-même les candidats au pied des autels de la Sainte-Vierge et de Saint-Joseph. Un jour que la maladie l'avait empêché de faire la classe, on lui demanda s'il n'éprouvait pas quelque inquiétude au sujet de la réussite de ses élèves : « Point du tout, répondit-il; ils sont entre les mains du bon Dieu : c'est lui qui les préparera. »

aux yeux de leurs jeunes âmes, les grands horizons de la foi.

Pendant sept ans, le cher Père s'acquitta de cette mission, toujours avec le même zèle et le même affectueux dévouement. Et cependant ses forces décroissaient de jour en jour.

Aux vacances de 1888 eut lieu le transfert du collège Saint-Nicolas de Rambervillers à l'Institution Saint-Joseph d'Epinal. Vers la fin du mois de mai 1889, le P. Renaud, qui jusqu'alors avait pu, malgré ses souffrances, suivre à la fois les exercices de communauté et satisfaire à toutes les exigences de sa charge, tout entier, d'ailleurs, à l'enseignement de la philosophie et à la préparation des enfants à la première Communion, commença à ressentir de violentes douleurs d'entrailles. Bientôt il ne put supporter autre chose qu'un peu de lait. La maladie prenait un nouveau caractère, les douleurs montaient des membres à l'intérieur. Et le pauvre Père ne demandait aucun soulagement. Il fallut que le Père préfet de santé allât, de son propre chef, lui offrir ses services. Le malade ne songeait qu'à une chose : la peine qu'il imposait à ses confrères ; il fallait le remplacer quelquefois en classe et au catéchisme ; il était donc à charge à la communauté.

Arrive l'époque de la première Communion : il veut tenter un suprême effort : il se déclare mieux, le mal semble vouloir le quitter. Il lui faut ses chers enfants, il ira leur donner les dernières instructions pendant la retraite. Hélas ! son zèle le trompe, son ardeur lui fait oublier ses souffrances. Déjà il ne peut plus dire la sainte Messe. Encore une fois pourtant ; c'est le jour même de la première Communion, à 4 heures du matin, il se traîne péniblement jusqu'au saint autel, où il offre la Divine Victime pour les élus du grand jour. Ah ! qu'ils sont heureux les chers enfants !

Les fêtes de la première Communion des élèves devaient avoir lieu à l'église paroissiale d'Epinal, le jeudi 20 juin 1889. Le P. Renaud, nous l'avons dit, voulait conduire lui-même ses enfants à la Table sainte. Lui refuser cette consolation, c'eût été lui imposer un sacrifice plus cruel pour lui que toutes les peines que devait lui coûter le trajet. Après avoir suivi, dans toute leur longueur, deux rues de la ville, le P. Renaud, échauffé par la marche, entre le premier sous les froides voûtes de la grande église. Saisi d'un frisson glacial, il n'en continue pas

moins son pieux office avec une visible émotion. C'est lui qui fait placer les enfants et qui leur fait réciter les actes. Trop heureux s'il eût pu porter la parole et embraser toutes ces âmes de l'amour qui le consume pour l'Hôte divin qui va venir les visiter!

Le bon Père rentre épuisé au Collège, et le soir aux Vêpres, même fête, même course, même refroidissement, mêmes fatigues. Il dut enfin prendre le lit au retour et il ne se releva plus. Nous laissons ici la parole au P. Finck, qui fut son gardien le plus assidu et le plus dévoué jusqu'à la dernière heure :

Le 21 juin, lendemain de la première communion, le P. Renaud me fit appeler à cinq heures du matin : « Quelle terrible nuit j'ai passée! » me dit-il, aussitôt qu'il m'aperçut, et il me pria d'aller chercher le Frère infirmier. Le cher Père éprouvait des douleurs atroces dans un bras et une jambe, et il souffrit dès lors en véritable martyr jusqu'au dernier instant de sa vie. Il en vint à ne pouvoir plus faire un mouvement dans son lit. La goutte gagnait du terrain et monta bientôt à la gorge. C'est alors que, malgré le malade, on fit venir un médecin. Après la consultation, le P. Renaud, déjà inquiet, me dit : « Je serais assez content de mourir · il y a assez longtemps que j'offense le bon Dieu. J'espère qu'il me fera miséricorde. Cependant j'aurais bien voulu mourir après ma vieille mère, pour lui épargner la douleur de ma perte. » Je lui demandai alors s'il désirait recevoir Notre-Seigneur. Un sentiment de respect le retint : « J'en serais bien heureux, me répondit-il, mais je craindrais un accident, par suite du mauvais état de mon estomac. »

Bientôt les souffrances devinrent générales, et nous vîmes bien que le bon Père approchait de sa fin. Il commençait à devenir indifférent à tout ce qui se passait autour de lui. Enfin, le 18 juillet après le dîner, je fus appelé auprès de lui, et en arrivant, je trouvai que le lit était couvert de sang; une hémorragie s'était déclarée dans la gorge. Le moment fatal approchait. La faiblesse extrême du cher malade et le sang qui coulait abondamment par le nez et la bouche lui permettaient à peine de se faire comprendre. « Oh! je crois que c'est fini, balbutia-t-il avec peine. Le P. Ducloux et le Frère ont été bien bons pour moi, je le leur ai donné bien du mal. Je demande pardon à tous les membres de la communauté de toutes les peines que j'ai pu leur faire. » Puis il répéta, avec un nouvel accent de confiant abandon à la divine volonté : « J'espère que le bon Dieu me fera miséricorde. »

Le P. Sundhauser vient alors lui offrir les derniers sacrements, et

le bon Père dit qu'il les recevrait volontiers. Le médecin, encore appelé, constata qu'une congestion s'était déclarée, et que le P. Renaud n'avait plus qu'une demi-heure à vivre.

On lui donne alors les derniers sacrements en présence de tous les membres de la communauté qui se trouvaient libres à cette heure, et à trois heures de l'après-midi l'agonie commença.

Cependant, malgré toutes les prévisions, le cher Père ne devait pas être sitôt délivré de ses souffrances. Quand je revins après la classe, il avait entièrement perdu connaissance. Le médecin, mandé pour la troisième fois, ne fit que constater son état désespéré. Vers neuf heures et demie du soir, la plupart des membres de la communauté se réunirent auprès du mourant et récitèrent les prières des agonisants. Tout à coup, comme éveillé d'un profond sommeil, il reprend connaissance et me prie de l'aider à se mettre sur son séant; puis, tout étonné, il demande pourquoi tant de monde dans sa chambre. Je réponds qu'on était venu le voir. Le P. Supérieur avait annoncé par dépêche, au T. R. P. Général, l'état de notre cher malade et sollicité pour lui une dernière bénédiction.

Je profitai du moment de lucidité où il se trouvait, pour lui annoncer que cette faveur lui avait été accordée. Il en parut très consolé et témoigna sa vive reconnaissance. Bientôt après, il revint à son calme et sembla ne plus avoir connaissance. La nuit se passa ainsi. Les pulsations qui avaient toujours été régulières diminuèrent peu à peu et cessèrent par intervalles. Enfin, vers sept heures et demie la respiration diminua elle-même rapidement. J'envoyai aussitôt avertir le P. Supérieur qui arriva tout juste pour lui donner une dernière absolution. Le bon P. Renaud rendit le dernier soupir tout doucement, sans effort comme s'il allait s'endormir...

Si un nombreux cortège conduisant un homme à sa dernière demeure terrestre est la plus belle pompe des funérailles, on peut dire que le P. Renaud n'a pas manqué de cet honneur. La ville d'Epinal tout entière a vu passer avec un respectueux étonnement cette belle phalange de prêtres, de religieux, d'élèves, d'amis dévoués de notre œuvre, amis aussi du bon Père qui suivaient sa dépouille mortelle au cimetière.

Dans les jours qui suivirent, les témoignages de sympathiques condoléances affluèrent en grand nombre de tous les points du département et notamment de Rambervillers et des environs, où le cher défunt a laissé dans le peuple et dans le clergé un souvenir de profonde et respectueuse vénération.

---

## LE P. FUCHS

DÉCÉDÉ A BATA LE 30 MAI 1889

Le P. Sébastien Fuchs, né le 6 juin 1835, à Kaysersberg, diocèse de Strasbourg, entra le 10 octobre 1872 comme postulant au petit scolasticat de Cellule. Après y avoir terminé ses humanités, il alla faire sa philosophie et sa théologie à Notre-Dame de Langonnet, et passa enfin au noviciat de Chevilly, où il fut ordonné prêtre, le 18 décembre 1880.

Déjà, à cette époque, il était maladif et surtout faible de poitrine. On crut bon de l'envoyer dans les pays chauds, dans l'espoir qu'un climat plus doux pourrait le remettre. Il resta quelques années à Maurice, aidant les Pères, avec beaucoup de zèle, dans le saint ministère.

Rappelé au noviciat pour s'y préparer à ses vœux, il fit profession le 19 mars 1885. Peu de temps après, il fut envoyé au Gabon. Mgr Le Berre le plaça successivement dans divers postes : à Saint-Joseph des Bengas, à Saint-Paul de Donghila, à Bénito, selon que le demandaient les besoins des œuvres. Partout, le P. Fuchs se montra véritablement homme de zèle ardent, et religieux obéissant. Dans une de ses lettres Monseigneur disait de lui : « Je viens d'envoyer le P. Fuchs à Bénito. Ce Père est toujours prêt à aller partout où on l'envoie. »

Le P. Fuchs, comme tout bon missionnaire, s'était adonné avec soin à l'étude des langues indigènes. Il était même parvenu à composer plusieurs ouvrages en pahouin ; pour ces travaux, il savait utiliser les moments de repos que la maladie l'obligeait à prendre. C'est ce qu'on voit par l'extrait suivant d'une de ses lettres, montrant aussi qu'il avait eu le pressentiment de sa mort prochaine.

Je viens de recevoir votre bonne lettre, écrivait-il au Très Révérend Père. Merci. C'est à genoux que je devrais vous répondre pour vous en remercier. Hélas ! je souffre tant ! mais c'est pour Dieu. Cette pensée m'a soutenu jusqu'à présent, et, j'aime à le croire, elle me soutiendra encore à l'avenir...

Monseigneur vous a écrit pour vous faire part de ma maladie au Gabon. Grâce à Dieu, je suis assez bien remis. Mais ma convalescence a été payée cher. J'en souffre encore aujourd'hui. Il est vrai, Dieu me le compense d'un autre côté. Je viens, en effet, de finir le chemin de

croix en pahouin, de recopier le catéchisme et le dictionnaire français-pahouin. Je l'ai fait parce que j'ai quelque pressentiment que je ne ferai plus *long feu*, comme on dit au Gabon. Je pourrai donc en laisser un exemplaire à Donghila, comme j'ai laissé, à Bénito, les catéchismes bengas, kombès, les évangiles bengas, etc. Je me hâte d'ajouter que je suis content et heureux d'avoir toujours obéi, malgré toutes les difficultés que j'ai éprouvées. (Lettre du 6 janvier 1888.)

Le P. Fusch avait été chargé, en dernier lieu, d'opérer le transfert de la station de Bénito à Bata. Cela lui occasionna un surcroît de travaux. Ces fatigues le portaient à prendre de la quinine, plusieurs fois par jour, et c'est à l'usage immodéré de ce remède qu'on a attribué l'état d'affaiblissement qui a déterminé sa mort. Voici en quels termes Mgr Le Berre l'annonçait au Très Révérend Père :

« J'ai la douleur de vous annoncer le décès du pauvre P. Fusch, mort à Bata, le 30 mai, d'un état de fièvre, aggravé par la fatigue, etc. Il est mort d'une manière très édifiante, entre les bras du P. Ferré, et muni des derniers sacrements. »

---

### LE F. CALLIOPE HECHT

DÉCÉDÉ A CASSINGA (AMBOELLAS), LE 26 JUIN 1889.

Le F. Calliope (Charles Hecht), originaire de Barr, en Alsace, entra, comme postulant-frère, au Saint-Cœur de Marie, le 19 mai 1885. Il subit l'épreuve du postulat et du noviciat à la satisfaction générale.

Admis à la profession le 8 septembre 1887, il fut envoyé bientôt après en Portugal, pour être employé, comme cultivateur, à la communauté de Cintra, qui venait d'être fondée.

L'année suivante, il recevait, au mois de novembre, son obédience pour la Mission de Cimbébasie. C'est là, à Cassinga, qu'il a succombé, le 26 juin, aux atteintes d'une fièvre bilieuse rémittente. Voici ce qu'écrivit à son sujet le P. Schaller, supérieur de la Mission :

« Le F. Calliope avait d'excellentes qualités. Il était un grand observateur de la règle, demandant les moindres permissions. Plein d'ardeur et de dévouement, souvent il ne travaillait que trop ; il a fallu plusieurs fois le chasser du jardin, dont le soin lui avait été confié, il ne connaissait pas assez le soleil d'Afrique.

« Il aurait pu facilement se guérir, s'il avait consenti à prendre les remèdes qu'on voulait lui donner, un vomitif et un purgatif, avec de la quinine. Malheureusement, il les refusait tous avec une obstination qui devait bientôt lui être fatale. Au commencement de la maladie, il répondit : « Je ne le puis » ; et à la fin : « C'est trop tard ». Persuadé, avec tous les membres de la communauté, de la possibilité d'arriver encore à le guérir, même dans les derniers jours, j'ai été jusqu'à employer la violence, mais je n'ai pu arriver à lui faire rien prendre. On peut donc dire en toute vérité qu'il est mort, parce qu'il l'a voulu (1). Il a d'ailleurs reçu les derniers sacrements et fait ses vœux perpétuels sur son lit de mort. » (Lettre du 30 juin 1889.)

Le P. Galtier écrivait, en outre, à la date du 17 juillet :

« Le F. Calliope s'était montré toujours très obéissant et très soumis jusqu'au moment de sa maladie, où nous n'avons pu réussir à lui faire prendre de remèdes. J'ai fait avec lui le voyage de Lisbonne à Cassinga; je puis dire que durant ce temps il a toujours été pour moi un sujet d'édification. Il avait sans cesse à l'esprit quelques pensées pieuses qu'il avait retenues des conférences du P. Guyot, et il se plaisait à me les répéter au cours des conversations que j'avais avec lui. »

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en France.** — Viennent d'arriver à Marseille, le 22 décembre, les PP. Adam et Binger, revenant de Bourbon.

**Nominations et placements.** — Ont été nommés :

Supérieur de nos maisons de la *Réunion*, en remplacement du P. Adam, le P. Colrat (6 oct.).

Supérieur de la nouvelle communauté de *Saint-Pierre-Claver*, à Philadelphie, le P. Mac-Dermott (9 juin).

Ont été placés : à *Epinal*, le P. Muespach, pour y remplacer provisoirement le P. Nobilet, très fatigué (8 déc.).

A la *Maison-Mère*, le F. Oreste, de Merville (12 déc.).

A *Grignon*, le F. Octave, de Mesnières.

(1) Ce cas s'étant déjà présenté ailleurs, nous avons cru devoir, pour le bien commun, reproduire ici ce que dit le P. Schaller, afin de mettre en garde contre une semblable obstination à laquelle on peut être porté dans la maladie.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Maison-Mère.** — Dans le courant du mois de décembre, le T. R. Père est allé visiter les communautés de Mesnières et du Grand-Quevilly. Parti de Paris le dimanche 15 au soir, il y est rentré le vendredi matin. Il a profité de son passage à Rouen, où l'avait accompagné le R. P. Libermann, pour aller avec lui faire visite à Mgr l'Archevêque, qui se montre toujours d'une bienveillance toute paternelle pour nos communautés.

**Séminaire du Saint-Esprit.** — L'ordination qui a lieu habituellement aux Quatre-Temps de Noël a été avancée cette année au 30 novembre, par suite de circonstances exceptionnelles. Elle comptait quatorze prêtres, dont sept séminaristes et sept novices. Mgr Duboin, par qui elle avait été faite, est allé en faire une autre, le 21 décembre à Évreux, dont l'Évêque est depuis quelque temps assez malade.

**Sénégalie.** — Mgr Barthet est arrivé le 12 novembre à Dakar. Quelques jours après, il s'est rendu à Thiès (1), puis à Saint-Louis, où on lui a fait, le dimanche 17, une réception solennelle à l'église de la ville. Le 27, il a quitté le chef-lieu de la colonie pour aller visiter Rufisque, Gorée, Saint-Joseph de Ngasobil et les autres stations de la côte. Les PP. Strub et Ropars avaient été gravement malades, sur la fin de la mauvaise saison. Grâce à Dieu, ils vont beaucoup mieux.

**Congo français.** — Le petit vapeur de la Mission *le Léon XIII*, est parti de Brazzaville pour l'Oubanghi, le 29 octobre, ayant à son bord les PP. Angouard, Allaire et Moreau, avec vingt-cinq noirs. Ce bateau, paraît-il, va à merveille.

**Nos voyageurs.** — Nous avons des nouvelles de tous ceux de nos confrères qui sont partis pour les diverses Missions. Tous, grâce à Dieu, sont heureusement arrivés à destination.

(1) Au dernier Bulletin de Thiès, page 407, à la fin du dernier alinéa, il faut 2,000 francs (*deux mille francs*) au lieu de 20,000 francs.

Maison-Mère, 25 décembre 1889.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.





*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Décret approuvant l'œuvre de Cintra. — **Bulletins des communautés.** *Sénégal* (suite) : Sédhio. Ziguiochor. — *Vicariat des Deux-Guinées* : Sainte-Marie. — Libreville. — **Nécrologie.** Décès : F. Clément; MM. Wiesner, Brey et Chevalier, scolastiques. — **Notices** : PP. Bangratz et Frawley. — *Mouvement du personnel.* — **Nouvelles des communautés.**

## MAISON-MÈRE

### DÉCRET RECONNAISSANT L'ŒUVRE DE CINTRA COMME INSTITUTION AUXILIAIRE DU PATRONAT ROYAL PORTUGAIS

17 décembre 1889.

Ainsi qu'on l'a vu au dernier *Bulletin* de Cintra, le P. Eigenmann avait adressé au gouvernement de Lisbonne, en 1888, une demande de secours en faveur de cette œuvre, faisant valoir les services qu'elle pouvait rendre aux Missions portugaises, en préparant des catéchistes et autres auxiliaires pour les missionnaires.

Cette pétition, successivement soumise à la commission générale des Missions, puis à la commission consultative des affaires d'outre-mer, a été l'objet de rapports des plus favorables. En conséquence, a été rendu le présent décret, qui donne à notre œuvre de Cintra une existence officielle en Portugal, et lui assure en même temps de généreux subsides. La reconnaissance nous fait un devoir d'ajouter que ces heureux résultats sont dus particulièrement au zèle actif et dévoué de M. Pe-

droso, ainsi qu'au bienveillant appui de Son Excellence le Nonce apostolique à Lisbonne, Mgr Vannutelli.

Voici, d'abord, la traduction du rapport du ministre de la Marine soumettant le décret à l'approbation royale.

### Rapport au roi.

Sire,

Large et profonde a été l'action religieuse, patriotique et civilisatrice des Missions catholiques portugaises dans le continent africain. C'est à elles incontestablement qu'on doit, en grande partie, la consolidation et l'expansion de notre domaine colonial, dans ces parages où le prestige du nom portugais s'agrandit et s'ennoblit aujourd'hui, bien plus par les lumières de la civilisation que nous répandons que par la tradition héroïque des vastes pays que nous avons conquis. Ce n'est qu'en procurant la rédemption de ces peuples par la science, par la morale, par le travail et par la foi, que nous pouvons légitimer et défendre, comme il nous convient, nos très glorieux titres de souveraineté et de patronat.

Il est donc nécessaire et même urgent de chercher et de leur préparer un personnel intelligent et dévoué, qui, par une éducation morale, scientifique et professionnelle appropriée à son but, puisse répondre aux véritables nécessités pratiques de la formation laborieuse de ce nouveau monde, auquel nous avons ouvert le chemin des industries et des arts, des sciences et des lettres, et du commerce universel.

Donner aux Missions un caractère foncièrement national et éminemment éducateur et enseignant; faire du missionnaire non seulement un apôtre de la foi, mais un vrai croisé de la civilisation; non seulement prêtre d'une croyance spirituelle, mais vrai ministre de la religion du travail et du progrès; placer à côté du catéchiste le professeur et le maître; dresser auprès de l'église l'école et l'atelier, de manière à former simultanément des néophytes et des apprentis, des croyants et des ouvriers, des fidèles et des citoyens: voilà ce qui doit être le désir ardent et la préoccupation assidue de ceux qui veulent sincèrement procurer à cette société naissante tous les éléments de vie, de formation, de développement et de prospérité. Combattre efficacement, afin d'en triompher l'impiété, l'ignorance et l'indolence du païen; graver dans son esprit, à la lumière ineffable d'une religion de justice, d'amour et de charité, toutes les notions du devoir civique, de la solidarité sociale et de la dignité humaine; lui enseigner non seulement les maximes sublimes de la morale chrétienne, mais aussi tous les procédés du travail, toutes les ressources de l'industrie,

toutes les applications de la science, toutes les utilités de l'art, toutes les forces de l'intelligence humaine sur les éléments naturels : telle est la mission utile et véritablement bienfaisante à remplir dans ce vaste continent obscur et inculte.

C'est donc, à mon avis, une nécessité et un devoir de protéger des établissements d'éducation qui se destinent spécialement à former des maîtres, des artistes, des ouvriers et des agriculteurs comme auxiliaires de la Mission, ainsi qu'on le fait à l'école agricole coloniale, fondée à Cintra en décembre 1887. Selon des informations officielles et le sentiment de la *Junta Geral das Missoes*, dans cette école on travaille activement, on enseigne avec zèle, on moralise avec conscience, et l'on forme avec intelligence. Le personnel s'augmente en outre considérablement, les directeurs étant plus préoccupés des exigences de l'enseignement, des besoins du patronat, et du désir de favoriser les vocations, que des conseils d'une prudente administration.

Pour la bonne éducation professionnelle, l'habitation et la subsistance du nombreux personnel que cette institution compte déjà et qui tend à s'augmenter, il est nécessaire d'achever les constructions commencées en vue des ateliers d'arts et métiers; d'améliorer et d'agrandir les installations rurales; de faire l'acquisition de livres et d'objets mobiliers, d'instruments et de matériaux de travail; et il faut, en outre, qu'on puisse compter sur un fond certain de dotation annuelle.

C'est pour toutes ces raisons que la direction de l'école demande l'aide du gouvernement de Votre Majesté. Et considérant que les institutions de cette nature sont, dans le moment actuel, un élément de force pour la grande lutte africaine; et que, sous l'inspection et la surintendance de l'État, il n'y a pas à présumer que cette œuvre se détourne de sa fin utile et patriotique, j'ai l'honneur de soumettre à l'approbation de Votre Majesté le projet de décret suivant.

Secrétariat d'État des Affaires étrangères, de la Marine et d'outre-mer,  
le 14 novembre 1889.

Frederico RESSANO GARCIA.

### Décret royal.

Considérant le rapport du Ministre et Secrétaire d'État des Affaires, de la Marine et d'outre-mer, et après avoir entendu la *Junta Geral das Missoes portuguezas*, ainsi que la *Junta consultativa d'ultramare* et le Conseil des Ministres;

Et usant du pouvoir concédé au Gouvernement par le § 1<sup>er</sup> de l'article 15 du premier acte additionnel à la Charte constitutionnelle de la Monarchie,

Nous avons cru bon de décréter ce qui suit :

ART. 1<sup>er</sup>. — Est reconnue comme institution auxiliaire du royal Patronat portugais l'École agricole coloniale établie dans la paroisse de Saint-Pierre de Penaferrim, de Cintra, et destinée principalement à la formation de catéchistes, professeurs d'enseignement primaire et professionnel, maîtres d'arts et métiers et d'agriculture, désignés sous le nom de : *Auxiliaires des Missions d'outre-mer*.

ART. 2. — Est concédé à cette institution, pour la présente année économique, un subside extraordinaire de 5,000 contos de reis (27,777 fr.), et, pour les années suivantes, un subside annuel de 3,000 contos de reis (16,666 fr.) (1).

*Paragraphe unique.* — Le gouvernement inscrira dans les budgets respectifs des provinces d'outre-mer la somme pour laquelle chacune de ces provinces devra contribuer à cette dépense.

ART. 3. — En raison des articles précédents, l'École agricole coloniale demeure directement soumise à l'inspection et à la surintendance du gouvernement, qui pourra les exercer par l'intermédiaire de la *Junta Geral das Missoes*.

ART. 4. — La direction de cette école remettra tous les ans au gouvernement, par le Secrétariat d'Etat des Affaires de la Marine et d'outre-mer, le rapport et les comptes de sa gestion annuelle.

ART. 5. — La direction actuelle de l'école soumettra à l'approbation du gouvernement un projet d'organisation et de règlement de ladite école, comme institution auxiliaire du royal patronat portugais.

ART. 6. — Demeure révoquée la législation contraire.

Le même ministre et secrétaire d'Etat est chargé de l'exécution du présent décret.

Au Palais, le 14 novembre 1889.

LE ROI.

Frederico RESSANO GARCIA.

Comme le fait remarquer le P. Rooney en envoyant la traduction de ce document à la Maison-Mère, l'article 6 renferme en deux mots l'abrogation implicite des lois d'expulsion portées

(1) En Portugal, l'année budgétaire va du 1<sup>er</sup> juillet au 30 juin.

en 1834 contre les ordres religieux. Aussi les autres instituts se préparent-ils déjà à entrer dans le pays par la brèche que nous avons ouverte. D'après Son Exc. le Nonce apostolique, l'obtention de ce décret est un vrai triomphe pour la cause de la religion.

---

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

### SÉNÉGAMBIE

(Suite.)

#### COMMUNAUTÉ DE SAINT-JEAN, A SÉDHIOU

SEPTEMBRE 1887 — DÉCEMBRE 1889

1. Personnel. Mutations. Rappel des Sœurs à Saint-Joseph. — 2. Ministère. Ecole. — 3. Distributions des prix. Allocution de M. l'Administrateur et du P. Lacombe. — 4. Cérémonie d'ordination et de confirmation.

1. — En janvier 1887, la communauté se composait des PP. Lacombe, Ingweiller et Fal. Au mois de mai, le P. Ingweiller devait nous quitter, pour raison de santé, et aller passer quelque temps à Dakar, afin de s'y remettre. En janvier 1888, nous nous retrouvions les mêmes à notre poste; mais, au mois d'avril de cette année, le P. Ingweiller en fut définitivement détaché, pour aller fonder la nouvelle station de Ziguinchor; et, au mois d'octobre suivant, le P. Fal était appelé à Dakar. Quelque temps après, le P. Lacombe, supérieur, ayant été invité à assister à la retraite générale, reçut l'ordre de fermer de nouveau la Mission de Sédhiou, et de laisser les enfants internes à Ziguinchor. Il partit, confiant la garde de la maison au cuisinier. A son retour de Dakar (février 1889), il prit avec lui, pour l'aider, M. l'abbé Sébastien, qui fut remplacé peu après par le P. Ropars. Depuis lors, nous ne sommes que deux Pères à Sédhiou.

On a déjà vu dans nos *Bulletins* précédents que les Filles du Saint-Cœur de Marie, établies ici par le passé, avaient été rappelées à Saint-Joseph, en 1885. Nous avons beaucoup regretté leur départ, car elles étaient bien nécessaires pour l'œuvre.

2. — Pendant les années qui viennent de s'écouler, nous n'avons pas obtenu de bien grands résultats. Il y a eu cependant un assez bon nombre de baptêmes, et les communions pascales se sont maintenues entre 25 et 30.

Au mois de janvier 1888, l'administrateur de Sédhiou nous ayant proposé d'adjoindre à notre école celle de l'Alliance française, nous avons cru devoir accepter cette proposition. Nous avons, en effet, l'espoir de gagner par là quelques âmes à Dieu, et nous ne nous sommes pas trompés. Au mois de février, Mgr Picarda, de regretée mémoire, nous envoya aussi quelques enfants de Saint-Joseph, accompagnés d'un séminariste, M. Patton, pour se former à la vie pratique du missionnaire. Depuis lors, l'école a pris un essor vraiment surprenant. Il a suffi d'un mois pour réunir 80 enfants en moyenne, et le progrès s'est soutenu jusqu'à ce jour. La plupart de ces enfants sont de familles mahométanes, il n'y en a qu'une quinzaine de parents chrétiens.

3. — Depuis la fondation de cette école, nous avons eu deux distributions de prix assez pittoresques. La grande place de Sédhiou, ombragée par des arbres séculaires, qui nous mettaient entièrement à l'abri du soleil, nous tenait lieu de local. Là, sur une estrade ornée de guirlandes, faites avec des fleurs de la forêt, avaient pris place M. l'Administrateur du Cercle de Sédhiou, avec le chef du poste et les négociants de la localité. A défaut d'orchestre, la séance fut ouverte par les clairons du poste, par le tam-tam et le balafon (1) qui se faisaient entendre alternativement.

Après cela, M. l'Administrateur s'est levé et a porté la parole à la population accourue en foule, pour la remercier de l'empressement avec lequel on envoie les enfants à l'école, où ils apprennent notre langue nationale.

Après lui, le P. Supérieur, dans une allocution en langue indigène, pleine de feu et d'énergie, a montré l'importance de l'instruction et ses nombreux bienfaits. Les applaudissements réitérés de l'assistance ont prouvé qu'il avait été compris.

4. — Nous avons parlé plus haut d'un séminariste indigène,

(1) Cet instrument imite parfaitement le piano, et les sons, d'après les connaisseurs, en sont même plus doux.

M. Patton. Le 29 avril 1888, il a reçu ici, des mains de Mgr Picarda, les ordres mineurs. Cette cérémonie, inconnue dans un pays musulman et infidèle, avait attiré beaucoup de monde dans notre chapelle. Les fidèles qui ne l'avaient jamais vue, et les infidèles surtout étaient dans une admiration et un ébahissement indescriptibles. Cette cérémonie a contribué à donner à la population une haute idée du sacerdoce chrétien.

En cette même circonstance, après une retraite de trois jours aux premiers communians de Pâques, qui étaient au nombre de dix, Sa Grandeur administrait le sacrement de confirmation. Chose assez remarquable, au nombre de ces confirmands se trouvait une femme de soixante-dix ans, qui, après plusieurs années d'égarement, était rentrée dans la bonne voie.

---

## COMMUNAUTÉ DE ZIGUINCHOR

AVRIL 1888 — DÉCEMBRE 1889

1. Fondation de la station par Mgr Picarda. Arrivée du P. Ingweiller. État de la population. — 2. Ministère. Baptêmes. Offices. — 3. Ecole. — 4. Chapelle. — 5. Visites.

1. — On sait que par un traité de mai 1886 le territoire de Ziguinchor a été cédé par le Portugal à la France (1). Comme il se trouvait déjà, dans ce pays, un groupe assez important de catholiques, on résolut d'y transférer la station précédemment fondée à Carabane.

C'est le 22 avril 1888 qu'eut lieu la remise de ce village portugais à la France. Or, en ce jour mémorable, Mgr Picarda faisait précisément la visite de la Casamance. Sur l'invitation du commandant, M. Brosselard-Faidherbe, il célébra la sainte messe sur la grande place du village, sous une tente élevée pour la circonstance. L'effet de cette cérémonie fut excellent parmi la population (2).

La nouvelle station de Ziguinchor, on peut le dire, a été inaugurée ce jour-là même. Sa Grandeur avait décidé que le P. Ingweiller succéderait au prêtre portugais dans l'adminis-

(1) *Bulletin de la Société de Géographie*, 2<sup>e</sup> trimestre 1886, p. 267.

(2) *Bulletin*, n<sup>o</sup> 17, t. I<sup>er</sup>, p. 600.

tration de cette paroisse. A son arrivée, le Père n'y trouva pas de logement, et il fut obligé de demander à un commerçant l'hospitalité pour un mois. Dans cet intervalle, il put louer une case assez vaste, mais construite à la mode du pays; il s'y trouve encore en ce moment.

Le village de Ziguinchor compte 800 habitants, dont 400 chrétiens et autant de païens. Les chrétiens font tous baptiser leurs enfants, mais un peu tard. Les païens ou les *Ginti*, comme on les appelle ici, sont composés de Diolas et de Baïnongas, venus des environs. Ce sont les anciens esclaves de la grande famille Carvailho, libres actuellement.

Les gens de Ziguinchor qui sont baptisés, ne sont guère instruits dans la religion. Cela provient de ce que les prêtres portugais ne faisaient ici qu'une courte apparition, de temps à autre, pour administrer le baptême aux enfants qu'on leur présentait. Faisons remarquer, en passant, que l'administration de ce sacrement se payait, chaque fois, la valeur d'un esclave.

2. — A notre arrivée, les pauvres gens furent très étonnés de voir que les prêtres français ne demandaient rien pour le baptême. Depuis le mois de mai 1888 jusqu'à présent nous en avons fait 91; il y a eu, en outre, 4 adultes baptisés en danger de mort.

Par suite du manque d'instruction, l'assistance aux offices le dimanche, l'abstention des œuvres serviles en ce saint jour, ainsi que les autres pratiques religieuses, ne sont guère en usage chez nos chrétiens. Ils viennent plus volontiers à la bénédiction du Saint-Sacrement, le soir, attirés sans doute par les chants, et les quelques cierges et bougies qui brûlent sur l'autel.

Les jours de fêtes sont célébrés avec solennité, grâce aux écoliers qui nous prêtent leur concours pour le chant.

Les mariages à l'église ne sont pas encore connus ici. C'est que tous sont polygames, et, malheureusement, ce sont les notables du village qui, sous ce rapport, donnent le plus mauvais exemple.

3. — Ici, comme partout, il n'y a donc à compter que sur la jeunesse. Aussi, dès le début, avons-nous ouvert une école pour pouvoir donner plus facilement aux enfants l'instruction religieuse. Les parents ne sont nullement opposés à cet enseigne-



ment; ils sont eux-mêmes fiers de porter le titre de chrétiens, et ils en pratiqueraient à peu près les devoirs, s'il ne fallait pas renoncer à avoir plusieurs femmes.

Dès le premier moment, notre école fut fréquentée par 34 garçons, bien disposés et avides d'apprendre le français. Comme il n'y avait pas de case disponible au village, nous fûmes d'abord obligés de les réunir sous une galerie couverte en paille; mais, au bout de trois mois, M. l'administrateur nous trouva un local plus confortable.

4. — A l'arrivée du P. Ingweiller, la chapelle du village n'était guère dans un meilleur état. Elle était faite en terre, même jusqu'à l'autel et les degrés de l'autel. Mgr Picarda trouvant qu'il n'était pas convenable d'y offrir le saint sacrifice, le Père fut obligé, dans les premiers temps, de célébrer dans une case. Cependant, une année après, nous avons une petite chapelle, en crinting (lattes de bambou), mesurant 12 mètres de long sur 4<sup>m</sup>,50 de large. C'est surtout au zèle du P. Lacombe que nos chrétiens en sont redevables; car c'est lui qui a bien voulu nous fournir presque tous les matériaux provenant de l'ancienne case des Sœurs de Sédhiou.

5. — Comme Ziguinchor se trouve presque au centre, entre la haute et la basse Casamance, nous avons souvent, outre la visite du P. Lacombe, celle des commerçants de Sédhiou, se rendant à Gorée ou en revenant. Tous les mois le *Mirmidon*, petite chaloupe canonnière, faisant le service de la rivière entre Carabane et Sédhiou, fait également ici deux courtes apparitions. Cette petite chaloupe nous rend beaucoup de services, surtout pendant l'hivernage où les bateaux sont rares. Signalons enfin la visite du commandant de l'aviro l'*Ardent* et de celui de la *Mésange*.

---

Les deux bulletins qui précèdent ne nous étant pas parvenus à temps, nous avons dû les insérer après ceux de Sierra-Leone.

---

## VICARIAT DES DEUX-GUINÉES

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DU GABON

DÉCEMBRE 1887 — DÉCEMBRE 1889

1. Mouvement du personnel, santés. — 2. Saint ministère. — 3. Ecole primaire. Latinistes. — 4. Apprentis. Traits édifiants. — 5. Kroumens. Fêtes. — 6. Distribution des prix. Relations.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons, à différentes époques, reçu du renfort. Le 25 juin 1888, le P. Stalter et le F. Théodore revenaient au Gabon, amenant avec eux le F. Crépin, jeune profès. Le 4 novembre suivant, nous recevions les PP. Dissart, Reinlen et le F. Raymond, puis, le 7 janvier 1889, les PP. Delorme et Morvan. Bientôt, hélas! nous nous vîmes réduits à notre nombre ordinaire par les départs successifs du P. Troxler, du F. Gustave, et des PP. Picarda et Bichet. Bien plus, la mort venait en même temps faire des vides parmi nous : les chers PP. Poulard et Fuchs passaient de cette terre à une vie meilleure. — Le P. Picarda est déjà rentré dans notre chère Mission, conduisant avec lui les PP. Corlobé et Lévêque. Mais ce nouveau renfort est loin de suffire pour pouvoir opérer ici tout le bien désirable. Comme Notre-Seigneur, nous pouvons bien dire : *Messis multa, operarii autem pauci*.

2. — En effet, outre le ministère à Sainte-Marie, nous avons encore à visiter les malades dans les différents hôpitaux et à domicile, à plusieurs lieues quelquefois, ce qui n'est pas sans nous occasionner de grandes fatigues; mais ces visites sont toujours très fructueuses pour le ciel. On ne catéchise pas seulement, on baptise, on envoie une ou deux âmes au ciel et l'on revient heureux. Deux Pères ne seraient pas de trop à Sainte-Marie, pour remplir les fonctions du saint ministère; mais les exigences de nos stations ne nous permettent pas d'y consacrer plus d'un missionnaire. C'est le P. Delorme qui en est chargé. Il est vrai que Monseigneur, malgré ses nombreux travaux, ses 70 ans et ses 43 années d'Afrique, ne craint pas d'aller lui-même visiter ses chers enfants dans les villages environnants. Comme un simple prêtre, il instruit, baptise ou extrémise les

moribonds. Et les pauvres Noirs tout heureux s'écrient : « *Minisse mpolou : le grand missionnaire a baptisé frère, sœur, père ou mère, de moi ; moi content beaucoup.* »

Depuis le dernier *Bulletin* (décembre 1887) nous comptons : 315 baptêmes, 93 premières communions, 187 confirmations, 33 mariages, 357 enterrements.

3. — En dehors de ce ministère, nous avons une œuvre non moins importante et aussi pleine d'intérêt. Lorsqu'à 5 h.  $\frac{3}{4}$  du matin retentit le son de l'*Angelus*, on voit tout à coup se précipiter dans la cour un grand nombre de petits Noirs, vifs, alertes : ce sont les enfants de l'école primaire. Leur nombre varie entre 80 et 95. Le P. Klaine en est chargé depuis bien des années, supportant avec beaucoup de patience toutes les étourderies de ces négrillons. De cette école sortent un grand nombre de jeunes gens, qui sont aujourd'hui répandus sur tous les points de la colonie, et rendent, dans les diverses administrations, des services que tout le monde se plaît à reconnaître. Ils conservent, au milieu même de leurs égarements, un bon souvenir de la Mission.

Le P. Klaine est secondé, dans cette œuvre, par un novice Frère indigène, le F. Elme, ancien élève de Sainte-Marie, qui rend aujourd'hui de grands services pour la surveillance et l'enseignement de ces enfants.

Le petit séminaire indigène, après maintes interruptions, a été réorganisé de nouveau. Le 25 janvier 1886, le P. Buléon en reçut la direction, qui fut confiée l'année suivante au P. Monnier. Au mois de juillet 1889, le P. Buléon, rappelé de Sainte-Anne du Fernand-Vaz, en a été de nouveau chargé, le P. Monnier ayant le larynx fatigué et ne pouvant continuer à faire la classe. Ces chers latinistes sont, en général, animés de bonnes dispositions. Il est à regretter que leurs parents, pour la plupart païens, ou à peine sortis du paganisme, favorisent si peu le goût prononcé qu'ont leurs enfants pour la vie sacerdotale et religieuse. Quelques-uns ont déjà eu à lutter contre les vues trop humaines de leurs familles, qui voudraient en faire des messieurs, et non des prêtres-missionnaires ; ils sont sortis victorieux de la lutte, et se sont montrés dignes de leur belle vocation. Aussi avons-nous confié cette œuvre au Saint Cœur de Marie, pour qu'elle le favorise et lui fasse produire d'heureux fruits.

4. — La troisième section de nos enfants est celle des apprentis. Le P. Joseph Lichtenberger en a la direction. Les apprentis, au nombre de 50, sont employés selon leurs aptitudes à différents métiers : Ceux-ci sont menuisiers, cordonniers, forgerons ; ceux-là, jardiniers, boulangers, huiliers ; il est enfin jusqu'à des distillateurs qui ont fait, l'année dernière, 500 litres d'eau-de-vie de mangue. A la tête de chaque catégorie d'enfants se trouve un Frère, chargé de leur formation. Le F. Dioscore a les menuisiers ; le F. Ubald, les forgerons ; le F. Théodore, les huiliers et les distillateurs ; le F. Jean, les boulangers ; le F. Fernand, les jardiniers ; le F. Othmar, les cuisiniers ; le F. Crépin, les cordonniers ; le F. Austreimoine est chargé de la basse-cour, de la bergerie, etc.

Il ne faut pas oublier non plus le cher F. Henri, avec les 40 malades qu'il soigne ; il a aussi formé une petite compagnie d'infirmiers, qui lui viennent en aide et ne veulent le céder à personne, pour soigner une plaie, faire une tisane, garder un malade en danger de mort, afin qu'on puisse lui appliquer l'indulgence apostolique avant de rendre le dernier soupir.

Tous ces chers malades, revenus à la santé, comme les apprentis et les élèves, une fois sortis de la Mission, sont loin d'oublier les bons principes qu'on leur a inculqués. Ils les mettent en pratique toutes les fois qu'ils en trouvent l'occasion. En voici quelques exemples :

Il y avait, depuis un an, chez les apprentis, un jeune Pahouin, nommé Léon, qui, par sa bonne conduite et son application au catéchisme, avait déjà mérité la faveur de recevoir le baptême. Un jour, on lui annonce que son petit frère est gravement malade. Le voilà qui court aussitôt vers Monseigneur. — « Ah ! Monseigneur, s'écrie-t-il, laissez-moi partir ; sinon mon frère mourra sans baptême ! Moi seul connais l'habitation où il se trouve ; il irait en enfer. » — Sa Grandeur accède à sa demande et voilà qu'il arrive à la Mission de Donghila à la nuit tombante. Rien ne l'arrête. Le P. Stalter veut le retenir jusqu'au lendemain. — « Non, dit-il, cette nuit mon frère peut mourir. J'arriverai peut-être à temps pour le baptiser ; si, au contraire, il n'est pas trop mal, je l'apporterai moi-même ici dès demain. » — Le lendemain, en effet, on le voit arriver, après une course de deux ou trois heures à travers les brousses, portant sur son dos le petit malade. Il était harassé de fatigue ; mais, disait-il : « Le bon Dieu a gagné ; et quand mon frère sera au ciel, il priera pour

moi. » Quelques jours après, l'enfant mourait à l'hôpital de Sainte-Marie, et tous les apprentis accompagnèrent le cercueil jusqu'au cimetière en récitant le chapelet.

Un autre apprenti, sorti récemment de la Mission pour retourner dans son village, se trouve en présence d'une négresse très malade. Il veut l'instruire, la baptiser : on l'en empêche. Alors il a recours à Marie et récite le chapelet avec un de ses camarades, ancien apprenti comme lui. Pendant qu'ils invoquent la Très Sainte Vierge avec le plus de ferveur possible, la moribonde s'écrie : « Je suis perdue; portez-moi auprès de ces bons enfants du bon Dieu qui prient pour moi *la grande Dame du ciel!* » Docile à ses ordres, son mari et les autres Noirs qui s'étaient opposés à son baptême, la portent auprès de Nicomède, l'apprenti qui voulait la baptiser et qui l'avait déjà instruite. Celui-ci verse alors sur sa tête l'eau régénératrice, qui en fait une chrétienne. Mais la malade meurt la nuit suivante. D'où grand palabre. C'est le baptême qui a causé sa mort, s'écrient les Noirs. Nicomède est donc le coupable. Celui-ci plein de foi, s'écrie : « Non, non, ce n'est pas le baptême qui l'a fait mourir. C'est le chapelet qui l'a convertie, et c'est la croix qui va la ressusciter. » Et aussitôt il tire la croix de son chapelet, la suspend au cou de la morte, ou prétendue morte, qui s'écrie : « Je reviens de bien loin, où j'ai vu un monde infini de personnes toutes habillées de belles robes blanches et couronnées de fleurs éclatantes. On me revêtait de ce beau vêtement, lorsque j'ai senti comme un objet (*une croix*) qui me rappelait à la vie. » Plusieurs témoins ont affirmé la réalité de ce fait.

Ces deux exemples et tant d'autres, que nous pourrions encore citer, montrent le grand changement qui s'opère parmi nos pauvres Noirs. Partout autour de nous, aujourd'hui, on rencontre des jeunes gens sortis de la Mission, qui s'empressent d'appeler le missionnaire, dès qu'il y a quelque malade, et sont heureux de lui servir de guides dans les excursions apostoliques.

5. — A Sainte-Marie, il est certains ouvrages qui exigent des bras robustes, et que nous ne pourrions exécuter avec le seul concours de nos apprentis. C'est pourquoi nous engageons chaque année une quinzaine d'ouvriers venant de la côte de Krou. Ces Kroumans sont de bons travailleurs et ordinairement assez faciles à conduire; ils sont devenus comme indispensables à l'Européen pour les grands travaux. C'est le F. Albéric qui les commande, et ils lui obéissent parfaitement. *Flamberi*, c'est ainsi qu'ils l'appellent, a inventé pour se faire comprendre

d'eux, une langue inintelligible à tout autre, mais qu'ils saisissent à merveille. Aussi sont-ils très dociles à tous ses ordres.

6. — Un mot maintenant de nos fêtes. A Sainte-Marie, c'est de tradition, elles sont splendides. Vienne la Fête-Dieu, on voit courir par tous les sentiers une multitude d'indigènes endimanchés des plus voyantes couleurs; on se presse vers la Mission par la grande avenue des cocotiers, enguirlandée et pavoisée. Un arc de triomphe s'élève au bord de la mer et fait face à l'établissement, tandis que là-bas, au frontispice de l'église, flotte l'étendard du Sacré-Cœur, au-dessous duquel se détache en relief cette inscription : *Regi sæculorum immortalis, soli Deo, honor et gloria!*

Le Très Saint Sacrement est porté par le vénérable Pontife que tous vénèrent comme un père bien-aimé, et qui depuis quarante-trois ans prend part ici à cette fête, toujours plus belle et plus consolante. La procession s'avance, la musique entonne une marche triomphale, et le long de la plage on peut admirer ce long défilé, dont la vue nous rappelle les beaux jours de notre enfance. On arrive à l'église de Saint-Pierre. Là, du haut du perron, Monseigneur se retourne et donne, avec le Saint Sacrement, une bénédiction solennelle à la rade et à la colonie.

Une autre fête que nous voyons chaque année se renouveler avec une joie bien douce, c'est celle de saint Pierre. Ce jour-là, au retour de la messe pontificale qui se célèbre à Libreville, on voit arriver à Sainte-Marie un grand nombre d'anciens élèves qui viennent s'unir aux jeunes pour souhaiter la fête au vénéré Prélat. La fanfare oublie un moment ses graves accords et fait bientôt retentir ses joyeuses roulades. Monseigneur, entouré de tous les Pères et Frères présents à Sainte-Marie, reçoit les souhaits de ces chers enfants. Un jeune Noir lui lit un petit compliment au nom de tous ses camarades; puis, Sa Grandeur clôt la séance en donnant un bon conseil aux anciens, un encouragement aux jeunes et une grande promenade à tous.

6. — A l'occasion des distributions de prix, aux écoles de Sainte-Marie, il se fait, chaque année, un grand concours d'Européens et de Noirs. Le gouvernement nous allouant une subvention pour les livres de prix, nous avons cru devoir donner, depuis trois ans, un caractère plus solennel à cette petite fête,

qui, autrefois, se faisait plus simplement et comme en famille. L'an dernier un discours de circonstance a été prononcé par le P. Buléon; cette année, le P. Breidel a su, dans un entretien charmant, donner à nos enfants des conseils pleins d'à-propos, qui ont plu à tous les assistants.

Durant la distribution, la musique fait les frais de la fête, et ces Messieurs se retirent ravis d'avoir passé à la Mission quelques heures bien agréables.

Du reste, nos relations avec les diverses administrations sont très bonnes. Le nouveau gouverneur du Gabon, M. de Chavannes, ne laisse passer aucune occasion de témoigner à la Mission sa sympathie; et M. Fortin, commandant supérieur de la marine pour la colonie du Gabon-Congo, entretient avec nous les relations les plus cordiales.

Notre chère Mission des Deux-Guinées est donc visiblement bénie de Dieu; ses œuvres s'affermissent et deviennent de plus en plus prospères. Que de bien cependant encore à faire! mais, hélas! nos ressources et notre personnel trop restreint ne nous permettent pas de le réaliser! Voilà qu'il arrive presque chaque jour de l'intérieur des centaines de Pahouins; le Gabon est devenu le rendez-vous de toutes les tribus de cette côte. Comment subvenir à tant de besoins! Nous ne pouvons que nous dépenser de notre mieux et prier Dieu d'accomplir le reste! C'est ce qu'ont fait les saints prêtres qui ont fondé la Mission. Que le Saint Cœur de Marie aide leurs successeurs à marcher toujours sur leurs traces!

---

## MAISON DE SAINT-PIERRE, A LIBREVILLE

DÉCEMBRE 1887. — DÉCEMBRE 1889.

1. Accroissement de la population de Libreville. — 2. Bonnes dispositions des Noirs. Saint ministère. Résultats. — 3. Fêtes religieuses. — 4. Noces d'or de la Mère Louise, son départ pour la France. — 5. Nouvelle supérieure. Etablissement des religieuses. — 6. Annamites.

1. — Depuis quelques années, Libreville, devenue le centre de la colonie du Gabon-Congo, voit son personnel européen s'augmenter considérablement. Il semble que le gouvernement ait pris à cœur de développer de plus en plus cette jeune colonie; aussi élève-t-on partout autour de nous de bonnes et assez

élégantes maisons en briques et en planches pour les divers employés de l'administration. Pendant que l'on construit ainsi à Libreville, les populations de l'intérieur tendent en même temps à s'en rapprocher de plus en plus. A trois quarts d'heure de Saint-Pierre, nous avons maintenant, outre les villages pongoués, boulois, cap-lopez et akélais, de nombreux villages pahouins. Depuis trois ou quatre ans, douze de ces derniers sont venus s'établir près de la Mission. D'autres encore sont sur le point de quitter leurs lointaines forêts, « pour venir demeurer, disent-ils, près des Blancs, qui font de si belles choses et apprennent aux Noirs à devenir riches ».

2. — Ces pauvres Noirs, remplis de toutes sortes de faux préjugés, sont, il est vrai, d'abord bien sauvages ; mais voyant la peine que nous nous donnons pour aller les visiter et les instruire, ils comprennent peu à peu la cause de notre zèle et de notre désintéressement. En effet, comme saint Pierre Claver, le modèle des missionnaires, loin de demander quelque chose aux pauvres gens que nous évangélisons, nous devons encore venir en aide aux plus nécessiteux, et ils sont nombreux au Gabon : c'est le grand moyen de les attirer à Dieu. Grâce à cette charité, nous opérons chaque jour un plus grand bien parmi ces pauvres âmes abandonnées.

Notre ministère devient donc de plus en plus actif et fructueux. On peut en juger d'après le nombre des baptêmes et autres sacrements administrés dans ces deux dernières années, et dont nous donnons le relevé ci-dessous. Les missionnaires ne sont plus, comme autrefois, un objet de terreur pour les indigènes. Le bon Dieu fait peur aux méchants, dit la sainte Écriture ; mais les pauvres Noirs ne sont et ne veulent plus être méchants, lorsqu'ils ont appris les grandes vérités de notre sainte religion. Une vieille négresse disait un jour, en parlant des missionnaires : « Ce sont les grands amis de Dieu, et en même temps nos plus grands amis ; pourquoi alors ne pas les écouter et ne pas faire tout ce qu'ils commandent de bon ? En leur obéissant nous serons moins malheureux. »

Depuis quelques années, lorsque nous arrivons dans un village pour visiter les malades, on ne nous les cache plus autant ; souvent même on est heureux de nous les montrer. On vient de 3, 4, 6 et 8 lieues nous appeler pour les voir. Ces courses, que nous



sommes obligés de faire en plein soleil, n'ont rien de bien agréable; elles sont même parfois très fatigantes, car ici nous n'avons d'autre véhicule que la très humble monture de saint François d'Assise, ou bien une misérable pirogue d'emprunt, faite d'un tronc d'arbre creusé au milieu, pour passer les rivières, les criques, etc. Heureusement que dans ces cours d'eau, à l'exception des grandes marées, nous n'avons pas de fortes vagues, c'est à peu près le calme habituel des étangs et rivières d'Europe. On s'assied donc au fond de son embarcation, sur une pièce de bois qui sert de siège; on récite son bréviaire, son chapelet; on fait son examen particulier. A midi, on grignote un morceau de pain ou de manioc, un poisson sec, le tout assaisonné d'un peu de sel; on boit un verre de vin mélangé d'eau, ou de l'eau pure, si l'on n'a pas autre chose, et l'on arrive ainsi à un village pongué, boulou, akélais ou pahouin, plein de force et de courage. On baptise un, deux, trois et quatre Noirs malades. Ce ne sont pas, il faut l'avouer, les innombrables conversions faites par les apôtres et les grands missionnaires, mais les pauvres missionnaires des Noirs doivent être modestes et ne pas prétendre, tout en faisant leur possible, aux grands succès de ces illustres serviteurs de Dieu. Ils reviennent contents néanmoins de leurs courses apostoliques, car le Seigneur bénit ordinairement très abondamment tous leurs efforts. Dans les deux années écoulées depuis le dernier *Bulletin*, nous avons eu à Saint-Pierre, de décembre 1887 à octobre 1889 :

Baptêmes. . . . .	692	Mariages. . . . .	21
Premières communions. . .	75	Malades administrés. . .	219
Confirmations. . . . .	80	Visites aux malades. . .	2612
Communions pascales. . .	603	Catéchismes. . . . .	1505
Communions ordinaires. . .	8351	Instructions à l'église. . .	291
Confessions. . . . .	7400		

Malgré cette affluence de plus en plus nombreuse de Blancs et de Noirs à Libreville ou aux environs, notre petite communauté continue à aller son petit train, avec son même personnel et ses mêmes œuvres. Le travail, cependant, devient nécessairement plus grand, et il n'est pas rare que nous ayons chaque jour trois, quatre, cinq visites et plus, à faire à nos chers malades.

3. — Aux principales fêtes de l'année : Pâques, Saint-Pierre, fête patronale de Libreville, l'Assomption et la Toussaint, notre

vénérable Évêque et vicaire apostolique vient officier pontificalement dans notre église. Ces jours-là, Blancs et Noirs sont heureux et se retirent en disant : « Comme la religion catholique est bonne et belle ! » A la dernière fête du Très Saint Sacrement, où, selon l'habitude, la procession s'est dirigée de Sainte-Marie à Saint-Pierre, nous avons vu avec bonheur nos chrétiens et un grand nombre de païens y assister dans le plus grand recueillement. M. le commandant de la marine et plusieurs officiers tinrent à honneur d'accompagner le Très Saint Sacrement. Hélas ! des règlements défendaient de saluer le divin Maître par une salve de vingt-et-un coups de canon ; mais l'excellent M. Fortin, commandant de la marine, d'entente avec M. Sentis, commandant l'avis *le Basilic*, tous les deux bons chrétiens, firent fléchir ces règlements antichrétiens, et la salve fut donnée du bord du *Basilic*, au grand contentement des catholiques.

4. — Parmi nos fêtes, il en est une qui a été bien chère à tous, c'est celle des noces d'or de la Révérende Mère Louise, supérieure principale des Religieuses de l'Immaculée-Conception ; elle a été célébrée le 21 juin 1888, jour de la fête de son saint patron, saint Louis de Gonzague. Cette bonne Mère comptait, en effet, cinquante années de vie religieuse et quarante années passées en Afrique. Sa Grandeur, assistée des PP. Gachon et Picarda, voulut bien lui-même dire, à 8 heures, la messe d'action de grâces, à laquelle se trouvaient présents M. le Gouverneur et M. le Commandant de la marine. A l'Évangile, Monseigneur adressa à la nombreuse assistance une touchante instruction, dans laquelle il sut relever avec une grande délicatesse, pour ne pas blesser la modestie de la pieuse supérieure, tout le bien opéré par elle dans le vicariat, pendant quarante ans.

On était loin de penser alors que sept mois après, cette bonne Mère allait quitter le Gabon. Son âge avancé, la cécité dont elle était menacée, lui firent prendre la résolution, d'accord avec Monseigneur et sa Supérieure Générale, de laisser à d'autres mains la supériorité de sa communauté et de rentrer en France. Bien grande fut la peine des Noirs, lorsqu'ils apprirent cette nouvelle. Ils étaient si habitués à voir et à entendre cette vénérable Mère, qui était pour eux le modèle de toutes les vertus chrétiennes et religieuses, que la seule pensée de s'en séparer était pour eux un sujet de grande tristesse. Aussi,

le dimanche 31 mars 1889, durant la grand'messe qui précéda son départ, tous nos chrétiens firent entendre de longs sanglots. Ce fut une vraie procession lorsqu'elle quitta la communauté pour aller au débarcadère. Mère Louise pleurait, mais les pauvres Noirs pleuraient encore plus qu'elle. Une dizaine de pauvres femmes esclaves arrachées sur un navire négrier, et qui l'avaient accompagnée en 1848, de Dakar au Gabon, se jetèrent à son cou, lui donnant l'accolade d'adieu, désolées de ne plus la revoir et de ne plus recevoir ses bons et sages conseils.

Le gouverneur, le commandant de la marine et tous les commandants des navires en rade de Libreville se firent un devoir de lui faire cortège jusqu'au bateau qui devait la conduire à Dakar. Avant de s'embarquer, M. le gouverneur se tourna vers la foule des Noirs qui se trouvaient sur la jetée et leur dit : « N'oubliez pas de mettre en pratique tous les sages conseils que la Révérende Mère Louise vous a donnés pendant quarante ans, et soyez les imitateurs de ses vertus. »

5. — Ce fut seulement deux mois après que la nouvelle supérieure arriva au Gabon. Mère Anastasie comptait déjà de longues années passées en Afrique, dont cinq dans le vicariat des Deux-Guinées. L'établissement de ces excellentes religieuses est toujours très prospère ; il compte un personnel de 155 négresses partagées en trois catégories : 95 élèves, 30 apprenties et 30 malades. Dans ces derniers temps, ces religieuses ont encore été chargées des femmes annamites déportées au Gabon.

6. — A propos des Annamites, nous devons ajouter que la colonie a reçu, à la fin de 1887, 96 de ces pauvres déportés, tant hommes que femmes. Parmi ces infortunés, quelques-uns étaient bonzes, et à peu près tous les autres bouddhistes. Traités d'abord assez rudement, un grand nombre d'entre eux succombèrent bien vite sous le climat du Gabon : 43 furent ainsi emportés dans l'espace de quelques mois. Sauf trois ou quatre exceptions, tous reçurent le baptême avant de mourir, grâce surtout à deux interprètes, dont l'un était catholique.

---

## NÉCROLOGIE

---

Nous avons à annoncer la mort du F. Clément Hubert, décédé à Chevilly, dans sa vingt-unième année, le 1<sup>er</sup> janvier 1890, par suite de plaies aux jambes.

Nous avons perdu, en outre, dans différentes maisons, trois scolastiques :

1. — M. Wiesner est décédé à Porto, le 23 décembre, après avoir fait profession sur son lit de douleur, et édifié tout le monde par sa résignation à la volonté de Dieu. La mort ne l'effrayait pas ; il en parlait, au contraire, avec une visible joie. Il a été emporté par une phtisie galopante. (Lettre du P. Eigenmann du 24 déc. 1889.)

2. — M. Henri Brey, élève de seconde à Mesnières, a succombé le 21 décembre aux suites d'une fluxion de poitrine. Il est mort dans les meilleurs sentiments de foi et de confiance en Dieu. Né le 9 décembre 1870 à Reguisheim (Alsace), il devint clerc de Saint-Joseph et fut envoyé, en septembre 1887, à Notre-Dame de Langonnet, où il reçut le saint habit (19 mars 1888). Par suite de la suppression du petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, il fut envoyé à Mesnières le 27 août dernier. A Langonnet, comme à Mesnières, il se fit remarquer par une fervente piété et une grande application au travail. Il laisse à ses condisciples l'exemple d'un bon scolastique. (Lettre du P. Thiallier du 30 déc. 1889.)

3. — Enfin M. Louis-Pierre Chevalier est mort à Chevilly, le 7 janvier. La veille il avait commencé à délirer. On le fit donc veiller pendant la nuit. Après 11 heures, le délire devenant plus fort, le P. Gerrer s'empessa de lui donner l'absolution et l'extrême-onction, et le cher malade rendit son âme à Dieu, vers une heure du matin. C'était un petit scolastique de Cellule.

---

### LE P. BANGRATZ

DÉCÉDÉ A BEAUVAIS, LE 8 NOVEMBRE 1889

Jean-Baptiste Bangratz naquit à Marmoutier (Bas-Rhin), le 17 juin 1817. Son père était chirurgien. Sa pieuse mère mourut en lui donnant le jour.

Après avoir fait avec succès ses humanités au collège de Saint-Hippolyte et au petit séminaire, il entra au grand séminaire de Strasbourg où il passa quelques années avec notre vénérable Père, le T. R. P. Schwindenhammer, le P. Freyd et d'autres futurs membres de la congrégation.

Ordonné prêtre le 23 décembre 1843, il célébra sa première messe à Erstein, dans la paroisse de son oncle Frédéric Bangratz, chanoine honoraire et curé de ce chef-lieu de canton. Nommé bientôt après vicaire à Mulhouse, il se consacra pendant dix ans, avec un zèle admirable, au soin spirituel de la population ouvrière de cette ville. Mgr Rœss, qui l'estimait et l'aimait beaucoup, voulut récompenser son zèle en le nommant curé de Traubach-le-Haut (Haut-Rhin), et, au bout de peu de temps, curé doyen de Soufflenheim (Haut-Rhin).

Son caractère expansif et jovial le fit bientôt connaître dans toute l'Alsace; partout on l'avait en haute estime, car, sous cet air de bonne humeur, on remarquait sans peine un fonds sérieux, un jugement droit, une foi ardente, et une énergique volonté.

Depuis bien des années il aspirait à une vie plus parfaite dans l'état religieux. Enfin, en 1863, après vingt années de ministère paroissial, il dit adieu à sa cure cantonale, pour venir frapper à la porte du noviciat de notre institut.

Le T. R. P. Schwindenhammer, son ancien condisciple, lui conseilla, avant même de se porter postulant, de faire un essai préalable. M. Bangratz y consentit volontiers, et il écrivait quelque temps après qu'il était à Paris, au *jardin d'acclimatation*.

Le fait est que le noviciat dut paraître un peu rude à l'ancien curé-doyen. C'était l'année du transfert de Monsivry à Chevilly, et les travaux manuels étaient nombreux. Malgré ses rhumatismes et son embonpoint qui l'empêchaient de se courber, le nouveau postulant s'y adonnait de tout cœur. Chargé spécialement de sarcler les allées du jardin, « il les arrosait de ses abondantes sueurs » au témoignage d'un de ses confrères. Il en plaisantait d'ailleurs lui-même de bonne grâce : « J'étais curé cantonal, disait-il, me voici devenu *novice cantonnier*. »

Durant ce temps d'épreuve, il se voua encore, de la façon la plus édifiante, aux travaux du saint ministère. Lui qui, jusqu'a-

lors, n'avait guère parlé qu'en allemand, se mit à travailler le français avec ardeur, et il put bientôt prêcher à Villejuif, à Chevilly, à Bourg-la-Reine, à Thiais, et dans les forts d'Ivry et de Bicêtre.

Après une année de probation, M. Bangratz fut envoyé pour achever son noviciat dans nos maisons d'Allemagne, qui venaient d'être fondées. L'année suivante (1865), il revint à Paris pour faire sa profession, le jour du Saint-Cœur de Marie (27 août).

Retourné à Marienthal, il continua à déployer tout ce que son âme sacerdotale renfermait de zèle et de dévouement dans l'œuvre si difficile des prêtres démerités et dans celle du célèbre pèlerinage établies dans cette communauté (1). Expulsé avec ses confrères, *comme affilié aux Jésuites* (1873), il fut placé d'abord à Toulon, puis envoyé comme supérieur à Saint-Ilan. Là, comme à Toulon, il ne tarda pas à se faire apprécier pour son mérite, et aimer pour son heureux caractère. Il sut toujours se concilier, en effet, les diverses administrations religieuses, civiles, militaires et judiciaires avec lesquelles il fut mis en rapport. Et ce n'est pas là un mince mérite quand on pense aux difficultés que les colonies pénitentiaires ont eu à traverser en ces derniers temps.

Mais l'âge avançait, et le P. Bangratz approchait de soixantedix ans. Le fardeau du supérieurat lui pesait : il en fut déchargé le 26 août 1886. C'était, comme il le faisait lui-même spirituellement remarquer, une grâce particulière de son saint patron, saint Jean-Baptiste, dont on célébrait en ce jour la *décollation*.

Envoyé à Beauvais, il fut loin d'y prendre une retraite inoc-

(1) L'extrait suivant d'un journal allemand, *Sieg-Blatter*, du 27 novembre 1889, montre combien le souvenir du P. Bangratz y est encore vivant et vénéré. Après avoir donné quelques détails sur sa vie et sa mort, ce journal ajoute :

« Ce cher et zélé P. Bangratz a opéré pendant neuf ans, à Marienthal, un bien considérable. Aussi les nombreux pèlerins, qui ont l'habitude de venir annuellement à Marienthal, se souviendront-ils sans doute de lui avec reconnaissance. Dans les dernières années de sa vie, il a souvent témoigné le vif désir et l'espoir de revenir reprendre ses travaux à Marienthal. Mais ce pieux désir, dans les desseins du Très-Haut, n'a pas pu se réaliser. Assurément, ses nombreux amis ne manqueront pas de prier pour le repos de son âme. C'est la meilleure manière de lui témoigner leur reconnaissance pour tout le bien qu'ils lui doivent. Le lundi, 2 décembre, à 8 heures, il sera célébré à Marienthal un service funèbre pour le cher défunt.

cupée. Chaque matin, il allait dire la sainte messe au couvent du Sacré-Cœur, dont il confessait les religieuses, et avec elles bon nombre des Enfants de Marie de la ville. Des hommes aussi venaient le trouver dans sa cellule. Il entendait encore la confession des Sœurs de Saint-Joseph, ainsi que des Frères des Écoles chrétiennes. Il avait aussi groupé en une association les Alsaciens, Lorrains, Suisses, Luxembourgeois de Beauvais et des environs : les hommes chez les Frères, et les femmes dans notre chapelle. C'était son ministère de prédilection. Ces bonnes gens, de leur côté, tout heureux d'avoir trouvé, si loin de leur pays, un Père qui parlait leur langue et leur portait le plus religieux intérêt, lui avaient voué une vénération profonde et une confiance sans limites. Chaque année, quand revenait la Saint-Jean-Baptiste, ils se cotisaient pour lui offrir un modeste cadeau, qu'ils accompagnaient d'un compliment des plus flatteurs. Le bon Père était heureux, ce jour-là, et aimait à rappeler les années laborieuses, mais fécondes, qu'il avait passées à Marienthal.

Le P. Bangratz était encore sous-directeur de l'archiconfrérie de Saint-Joseph et prêtait, à ce titre, un précieux concours au Père Directeur, tant pour les affaires générales de l'Œuvre que pour la correspondance. Quel est, en effet, celui des associés qui n'a reçu de lui une de ces pages écrites d'une main ferme et dictées par l'esprit le plus judicieux? Il savait éclairer, diriger, consoler; il savait surtout inspirer la piété, parce que son âme en avait trouvé une source inépuisable dans sa foi ardente et son parfait esprit de sacrifice.

Un fait donnera une idée de son exactitude. Après sa mort, on a trouvé la collection complète des feuilles sur lesquelles il inscrivait chaque jour les messes qu'il avait dites. La veille de sa mort il avait encore marqué sur sa feuille combien il lui en restait à acquitter.

En 1887, il fut l'âme et le promoteur des belles fêtes qui eurent lieu à Chevilly, en l'honneur des noces de diamant du bon P. Burg. Il provoqua les adresses, les lettres venues si nombreuses d'Allemagne et d'Alsace. Il se rendit même à Chevilly à cette occasion et prit une part active à toutes les manifestations dont il aurait pu dire en toute vérité : *Quorum pars magna fui*. On parlera longtemps, à Chevilly, du fameux

panégyrique du P. Burg, prononcé par lui devant toute la communauté. Dans un mouvement d'éloquence entraînant, mais peu prophétique, il convia tous les assistants à célébrer ses propres noces de diamant, à lui, P. Bangratz, en... 1913. Hélas! il devait suivre en peu d'années le P. Burg, non pas dans ses noces de diamant, mais dans celles de la Jérusalem céleste.

Avant de l'appeler à lui, Dieu lui envoya quelques rudes épreuves. La famille Bangratz-Ungérer était très nombreuse et très unie. La divine Providence allait demander à son cœur de pénibles sacrifices.

Je viens de recevoir, écrivait-il le 13 décembre 1878, la triste nouvelle de la mort de l'une de mes sœurs : c'était l'aînée de dix enfants, dont je suis le plus jeune. Elle avait quatre-vingts ans et était veuve depuis vingt ans. Ayant perdu ma mère huit jours après ma naissance, cette bonne sœur m'avait servi de mère, dans les premières années de mon enfance. Sur sept fils, dont deux l'ont précédé dans la tombe, trois sont prêtres : ces trois seuls ont eu la consolation de l'accompagner à sa dernière demeure.

En deux ans il perdit, coup sur coup, sa sœur, un de ses neveux, ancien inspecteur d'Académie, trois autres, prêtres, l'un aumônier, les deux autres curés de Mulhouse et de Colmar. Sa foi et sa résignation l'aidèrent à accepter ces épreuves si déchirantes pour sa nature aimante; mais elle en fut néanmoins profondément troublée.

Une première attaque d'apoplexie, légère sans doute, survenue au mois d'octobre 1888, fut pour le bon Père un avertissement. Il fit alors une revue de toute sa vie au P. Limbour, son supérieur et son ancien confrère du noviciat. Une seconde attaque eut lieu le jeudi 7 novembre 1889. Il se rendait, selon son habitude, à la communauté du Sacré-Cœur pour y dire la première messe, quand une congestion le renversa sur le pavé de la cour. Transporté dans sa chambre, il revint à lui, et, grâce aux soins intelligents et dévoués du médecin de la communauté, on pouvait le croire hors de danger, lorsque survint une troisième attaque qui l'emporta, le lendemain matin, vers 1 heure.

Voici en quels termes le P. Kieffer annonçait ce décès au T. R. Père Général :

Nos espérances au sujet de la santé du P. Bangratz ont été déçues et les pronostics du médecin se sont trouvés faux : le cher Père a



succombé, ce matin (8 novembre), vers 1 heure, à une nouvelle attaque subite qu'il avait été impossible de prévoir. Comme je vous le disais dans ma lettre d'hier soir, le P. Bangratz allait beaucoup mieux; il avait même repris son humeur joviale, et il tournait en plaisanterie les divers accidents de son mal. Pas plus lui que nous, personne ne songeait à un dénouement prochain. J'avais chargé un de nos domestiques de veiller le malade. Comme ma chambre est contiguë à celle du P. Bangratz, je pouvais être averti au moindre danger. Effectivement, dans le courant de la nuit, je suis réveillé par le domestique : « Le P. Bangratz, me dit-il, ne remue plus. Je ne sais pas ce qu'il a, il est tout froid. » Je me lève, je lui mets la main sur le front il est glacé; je lui touche les mains : tout est froid comme la glace. Plus de doute : un suprême accès l'a emporté...

Le jour venu, la nouvelle de cette mort, si inopinée, a fait le tour de la ville. C'est un grand événement pour Beauvais. Le P. Bangratz était universellement estimé et aimé... (Lettre du 8 novembre 1889.)

La *Semaine religieuse* du diocèse rendit ainsi compte des funérailles qui eurent lieu le lendemain, 9 novembre :

Samedi dernier ont eu lieu à l'église de Saint-Etienne, sous la présidence de M. l'abbé Potier, curé de la paroisse, les obsèques du R. P. Bangratz, dont nous annonçons la mort dans notre dernier numéro. La messe a été chantée par le R. P. Kieffer, supérieur du Saint-Esprit, à qui M. le Curé avait gracieusement délégué ses droits dans cette circonstance. Un nombreux cortège de prêtres et d'amis entourait les restes du vénérable religieux. Les élèves du nouveau collège et leurs professeurs marchaient en rang derrière le cercueil, et deux d'entre eux portaient une magnifique couronne, témoignage touchant de leurs regrets.

On peut dire, ajoute le P. Kieffer, dans une lettre du 5 décembre, que le cher P. Bangratz n'avait que des amis partout où il a passé. Actuellement encore, nous recevons, de différents côtés, des témoignages de cette estime universelle qu'il avait conquise. Voici, d'ailleurs, la lettre que m'adressait Mgr Péronne, le jour même de la mort du cher Père.

« Très cher Monsieur le Supérieur,

« Je prends une bien vive part à la perte subite et inattendue que vous venez de faire de l'excellent P. Bangratz, que j'aimais beaucoup et qui est digne de tous nos regrets. Dieu choisit et rappelle ses élus au moment que sa Providence paternelle a fixé, pour le plus grand bien de ses élus : *Omnia propter electos*; et devant cette mort nous avons la consolation de pouvoir répéter ces paroles que l'Eglise met

à la bouche dans cette Octave des morts : *Beati qui in Domino moriuntur.*

Quelques jours après, il se passait un fait assez extraordinaire, que le P. Kieffer raconte en ces termes :

C'était le 20 novembre, vers deux heures de l'après-midi. Le P. Conyngham avait été enterré la veille, et le P. Bangratz dix jours auparavant. J'étais assis à mon bureau, préparant une classe de géométrie, quand tout à coup une sonnerie étrange se fait entendre au timbre d'appel de la cour : c'étaient trois coups distincts, prolongés, tremblants, et formant un son un peu étouffé. Je me lève en sursaut, me demandant : Qui donc peut sonner ainsi ? Cependant, mon cours devant bientôt commencer, je me remets au travail ; mais, à peine avais-je lu quelques lignes, les mêmes sons se font entendre. Cette fois, je consulte la liste d'appel, et quelle n'est pas ma surprise de lire vis-à-vis le numéro 3 le nom du P. Bangratz ! Un frisson me saisit et, pour la première fois de ma vie, je sens ce qu'on éprouve au contact du surnaturel.

Je voulus, toutefois, après ma classe, m'assurer si quelqu'un n'avait point sonné ces trois coups ; mais après une minutieuse enquête, j'acquis la certitude qu'ils ne venaient d'aucune personne de la maison ni du dehors.

Comment donc avaient-ils pu se produire ? Je ne le sais. Mais voici ce qui m'a fait penser que le cher P. Bangratz lui-même n'y était pas étranger.

Cinq ou six jours auparavant, M<sup>lle</sup> Madeleine Ricard, une pénitente du cher Père, m'avait prié de dire une neuvaine de messes pour le repos de son âme, parce qu'elle était, me dit-elle, fort tourmentée à son sujet ; ainsi que Marie Sinet, une autre pénitente du Père, à laquelle il aurait même apparu, lui demandant des prières. J'avais promis de dire cette neuvaine, mais j'avais dû la différer, car j'en avais déjà commencé une à une autre intention. Trois jours après, cette personne me rencontre et me presse de dire ou de faire dire ces messes, parce qu'elle était plus inquiète et tourmentée que jamais. Je les marquai aussitôt sur un billet, que j'envoyai à l'un des Pères, puis je n'y songeai plus.

Sur ces entrefaites arriva l'affaire de la sonnerie mystérieuse. Immédiatement mon intention se porta sur ces messes, et il me vint des craintes qu'elles ne fussent pas dites. En effet, le Père que j'en avais chargé en avait dit deux, puis avait suspendu la neuvaine pour acquitter d'autres intentions pressées. Or, le jour où la neuvaine du P. Bangratz avait été ainsi suspendue se trouvait être précisément le

mercredi 20 novembre, où retentit la sonnerie dont je viens de parler. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on reprit, dès le lendemain, la neuvaine interrompue.

De tout cela, j'offrirai une explication : c'est que le bon P. Ban-gratz, qui avait été d'une si grande exactitude pour acquitter les intentions de messes dont il était chargé, et qui, notamment, insistait toujours sur l'obligation de ne pas interrompre les neuvaines commencées, aura obtenu du bon Dieu, au moyen de son coup d'appel, la faveur de nous rappeler à l'observation de cette règle, au moment, sans doute, où elle devait lui profiter à lui-même.

---

### LE P. PATRICE FRAWLEY

DÉCÉDÉ A FREE-TOWN, LE 2 AOÛT 1889

Le P. Frawley naquit le 15 janvier 1853, à Mahoonagh, dans le comté de Limerick, en Irlande, d'une famille chrétienne qui fut heureuse de consacrer à Dieu plusieurs de ses enfants. Dès ses plus jeunes années, il se sentit fortement attiré vers la vie sacerdotale et religieuse. Cependant, après avoir reçu une bonne éducation primaire, il rencontra des obstacles qui ne lui permirent point de donner suite à ses pieux désirs. Il se vit forcé par les circonstances à entrer dans le monde, où il passa plusieurs années laborieuses, dans une maison de commerce, à Limerick.

Les témoignages du pieux directeur de sa conscience, Mgr Carbery, alors provincial des Dominicains d'Irlande et mort récemment évêque d'Hamilton, au Canada, montrent combien le jeune Frawley, à cette époque critique de sa vie, se conserva pur et plein de piété. Ils attestent aussi « quelle influence salutaire et quel véritable apostolat » il sut exercer sur ces nombreux jeunes gens qui, au milieu d'une ville populeuse, étaient si portés à oublier leurs devoirs religieux. Déjà, nous pouvons le dire, se révélaient en lui le missionnaire et l'apôtre.

Après ce retard forcé, il fut enfin admis au petit scolasticat de Notre-Dame de Rockwell, le 6 février 1875, alors qu'il était déjà âgé de vingt-deux ans; et c'est là que, l'année suivante, le 2 février 1876, il reçut le saint habit de religion.

Comme scolastique à Rockwell, pendant les premières années de sa formation religieuse, il se montra tel qu'on le connut plus tard au grand scolasticat et au noviciat. Sans avoir de brillantes

qualités intellectuelles, il possédait un jugement sain et pratique, et s'il passa presque inaperçu au milieu de ses confrères, il les édifia, du moins, par une vie pleine de ferveur et de régularité. Aussi, après sa profession, en 1884, fût-ce avec un vrai bonheur qu'il apprit que le bon Dieu, par la voix de ses supérieurs, le destinait à la difficile et pénible mission de Sierra-Leone. Pendant près de cinq ans, de novembre 1884 en août 1889, on le vit, à Free-Town, malgré les défaillances d'une santé toujours chancelante, se dévouer, avec un zèle infatigable, au ministère des noirs.

Voici le portrait fidèle qu'en fait l'un de ses confrères qui le vit à l'œuvre et partagea ses travaux.

A son arrivée dans la Mission, écrit le P. Raimbault, le P. Frawley se mit tout de suite à l'œuvre. Tous les jours il faisait, au parloir pour les femmes, et dans sa chambre pour les hommes, le catéchisme jusqu'à midi. Sa chambre ne désemplissait guère. Il était doux et affable avec tous, surtout avec les Noirs qui l'aimaient comme un père. Dans les discussions avec les protestants, il se contenait. Il discutait et enseignait avec cœur et conviction. Dans ses entretiens et instructions, il ne se ménageait pas ; il allait presque jusqu'au bout de ses forces. Il remplaçait dignement le P. Coyle. Les Noirs en parlaient beaucoup et avec grand éloge. Ils disaient de lui : *C'est un autre P. Coyle*. Le P. Frawley fit en effet beaucoup de conversions, surtout pendant les premières années de son ministère, où il avait encore une santé relativement bonne.

Pendant les derniers temps de sa vie apostolique, la maladie avait quelque peu modifié son caractère ; et, dans ses moments de grandes souffrances, il se montrait parfois moins affable envers ses confrères ; mais, chose admirable et qui est, on peut le dire, une grâce précieuse pour un missionnaire, il resta toujours le même avec ses bons Noirs, plein d'affabilité, de patience et de charité. (Notes du P. Raimbault.)

A l'expiration de ses premiers vœux, en août 1887, le P. Frawley fut admis aux vœux perpétuels. Il apprécia bien cette faveur, et sa lettre au T. R. Père à cette occasion est tout admirable de ferveur sacerdotale et de dévouement apostolique.

Il voulait pratiquer toutes les vertus du prêtre, et exercer son zèle, auprès de ses pauvres Noirs, au prix de n'importe quelles souffrances, de n'importe quels sacrifices ! (Lettre du 27 juin 1887.)

Un peu plus tard, quand lui vint l'autorisation de rentrer en France pour refaire sa santé, il écrivait au T. R. Père :

Avec votre bienveillante permission, je me propose de partir après les fêtes de Pâques, afin de pouvoir être de retour ici en octobre, au plus tard, et de continuer *jusqu'au dernier soupir de ma vie* cette œuvre si chère de la régénération et de la conversion de ces pauvres âmes. (Lettre du 28 janvier 1888.)

Ce sont là de beaux sentiments, et ce qu'il y a de plus beau encore, c'est de les mettre en pratique et d'y être fidèle *jusqu'à la mort*. C'est ce que fit le P. Frawley.

Il rentra en Europe le 7 mars 1888. Mais la pensée de ses pauvres Noirs le préoccupait sans cesse. C'est ainsi que pendant un séjour de quelques semaines à Blackrock, en juillet et en août, il ne parlait que de ses œuvres à Sierra-Leone. On peut dire qu'il en rêvait jour et nuit; et, au lieu de se laisser donner des soins, il ne pensait qu'aux moyens de recueillir des aumônes, et d'augmenter les ressources de la Mission.

Malgré son état de faiblesse et de surexcitation nerveuse et malgré les sages avis du supérieur et de ses confrères de Blackrock, on le vit entreprendre lui-même des démarches près de Mgr Walsh, archevêque de Dublin, et des Pères Jésuites de Gardiner-Street, dont l'église est la plus aristocratique de la cité métropolitaine. Ce bon Père voulait y donner un sermon de charité en faveur de sa chère Mission; et il obtint, en effet, la permission tant désirée. A Blackrock, on n'était pas sans de sérieuses inquiétudes : on craignait que dans son état il ne pût aller jusqu'au bout de son sermon. Dieu, cependant, bénit son zèle, et il réussit au-delà de toute espérance. Ses paroles émues firent une vive impression sur cet auditoire d'élite, et le bon Père, à sa grande satisfaction, recueillit plus de 800 francs.

Ce séjour en Europe ne fit au P. Frawley aucun bien appréciable; et, vers la fin de novembre de la même année, il rentrait à Freetown aussi faible et aussi fatigué que jamais. Le T. R. Père général avait insisté pour le retenir en Europe, mais le P. Frawley tenait à mourir sur la brèche. On crut devoir céder à ses vives instances.

« Pauvre P. Frawley, écrivait deux mois après au T. R. P. Général la Sœur Saint-Pierre, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph à Freetown, il nous est arrivé à l'état de cadavre ambulante, mais c'est bien qu'il nous soit revenu. Nous l'enterrerons à côté du saint P. *Coyle*, et on pourra les appeler les deux apôtres de Sierra-Leone! Ce pauvre

Père n'est revenu que pour travailler, et c'est ce qu'il fait. Il ne nous a pas encore vues, pour ainsi dire, tandis qu'il est toujours avec ses Noirs, et il est très aimable avec eux.

« Dans sa chambre, il les fait asseoir partout : sur sa malle, sur son lit, tandis qu'il ne reçoit aucune autre personne. J'ai envoyé deux enfants le voir, on l'a trouvé couché instruisant un noir, qui se tenait devant lui. » (Lettre de la Sœur Saint-Pierre, 4 janvier 1889.)

Une sainte mort devait couronner une vie si sainte et si apostolique ! Et c'est ce qui arriva en effet, quelques mois seulement après son retour dans la Mission.

« J'ai la douleur mon très révérend Père, écrivait le P. Blanchet de vous annoncer le départ du bon et saint Père Frawley. C'est hier matin, 2 août, qu'il a consommé son sacrifice, après avoir reçu, avec les dispositions les plus édifiantes, les derniers sacrements.

« Pendant les trois derniers mois de sa maladie, où il eut à garder le lit, mais le dernier mois surtout, le P. Frawley eût à endurer de bien grandes douleurs ; et dire tout ce qu'il a souffert pendant cette période serait impossible : « Dieu seul le sait ! » disait-il souvent lui-même.

« Hâtons-nous d'ajouter, continue le P. Blanchet, qu'il supporta ces souffrances avec une patience et une résignation qui nous ont bien édifiés et bien consolés. On sentait qu'il était heureux de s'offrir en victime et de souffrir pour les pauvres âmes de cette Mission qu'il aimait tant. En perdant le P. Frawley, cette Mission de Sierra-Leone a fait une grande perte. Le bon père avait tout ce qu'il fallait pour faire le bien, possédant à un haut degré toutes les vertus du missionnaire.

« La communauté a fait en lui une perte non moins grande, car nous avons perdu un bon religieux, et un excellent confrère. »

« Que le bon Dieu qui nous l'avait donné, nous le rende en nous envoyant bientôt un bon Irlandais pour le remplacer. Oh ! les Irlandais sont de bien bons missionnaires ! Puisse le Seigneur nous en envoyer beaucoup, comme les Pères Braken, Coyle et Frawley !... et Sierra-Leone serait converti. » (Lettre du R. P. Blanchet, 3 août 1889).

Oui, du haut du ciel, où ils jouissent, nous en avons la douce confiance, dans la compagnie de notre Vénérable Père, de la belle récompense du missionnaire, ils hâteront, par leurs prières, le moment de la grâce, et obtiendront du Sacré-Cœur de Jésus, la conversion de ces pauvres Noirs, auxquels ils avaient consacré leurs vies, et pour le salut desquels ils ont souffert tous les trois « *usque ad mortem.* » — R. I. P.

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours en Europe.** — Sont arrivés en Portugal, le 12 janvier, le P. Rolle, de la communauté de *Huilla*, et le F. Rodrigue, de la Mission de *Cimbébasie*.

Le 24 janvier, est rentré à la Maison-Mère le P. Walter, supérieur de la communauté de *Nossi-Bé*.

**Départs.** — Se sont embarqués :

Pour la *Trinidad*, le 12 décembre, à Southampton, le P. Maher, de la dernière profession du mois d'août.

Pour le *Sénégal*, le 5 janvier, à Bordeaux, le P. Kunemann, nommé au mois d'août supérieur à Cellule, mais qui n'a pu y rester à cause de sa santé (1).

Pour *Haïti*, le 10 janvier, à Saint-Nazaire, le P. Lestrohan, admis à la profession le 8 décembre.

**Nomination et placements.** — A été nommé supérieur de la communauté de *Bordeaux* le P. D'hyèvre, en remplacement du P. Lefeuvre, envoyé à l'île Maurice. (1<sup>er</sup> nov.)

Ont été placés provisoirement : à *Beauvais* le P. Binger, et à *Castelnaudary* le P. Adam, revenus de Bourbon au mois de décembre.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Notre-Dame des Victoires.** — C'est le P. Visseq qui a donné, cette année, le sermon de l'Épiphanie à l'office de l'Archiconfrérie, le dimanche de la solennité de cette fête, 12 janvier. Le sujet qu'il avait choisi offrait un intérêt particulier : c'était l'esclavage parmi les Noirs du Congo. Aussi a-t-il été écouté avec une vive attention. M. l'abbé Dumax, qui a fait ensuite les recommandations d'usage, n'a exprimé qu'un regret, celui que le prédicateur eût été si court; mais il lui avait été recommandé de ne pas dépasser vingt minutes.

Sur l'invitation du sous-directeur de l'Archiconfrérie, le R. P. Barillec a présidé l'office et donné le salut du Très-Saint-Sacrement. Le P. Gehrès et plusieurs Frères des deux com-

(1) Peu de temps après son arrivée à Cellule, ce Père a été gravement repris par la dyssenterie; on espère avec lui qu'il trouvera de nouveau sa guérison au Sénégal, comme il l'y a trouvée déjà une première fois.

munautés de Paris et de Chevilly étaient aussi allés y assister. La quête faite pour nos Missions a produit 57 fr. 80.

**Congo français.** — Le dernier *Bulletin* annonçait le départ des PP. Augouard, Allaire et Moreau pour l'Oubanghi, sur le petit vapeur de la Mission, le *Léon XIII*. Ce voyage s'est heureusement accompli. Le *Léon XIII*, dit le P. Augouard, marche à la perfection; il n'a mis, pour monter de Brazzaville à Saint-Louis de l'Oubanghi, que neuf jours et que trois jours et demi pour en descendre. (Lett. de Mgr Carrie, 9 décembre 1889.)

**Zanguebar.** — Mgr de Courmont est parti de Zanzibar, le 18 novembre, sur le boutre de la Mission, avec les PP. Charles Gommenginger et Le Roy, le F. Acheul et dix enfants, pour aller faire une exploration sur le fleuve Tana, qui descend des glaciers du Kénia, et voir s'il est possible d'y fonder une nouvelle station; jusqu'ici le voyage a été très heureux. A Lamou, Monseigneur a acheté une maison appartenant autrefois à un missionnaire anglican, pour en faire une procure.

Les nouvelles de nos stations de l'intérieur sont toujours bonnes. Malgré les alertes qu'elles ont eues à plusieurs reprises, elles ont été jusqu'ici préversées de toute attaque.

Dans sa dernière assemblée du 19 décembre, le Comité anti-esclavagiste allemand a voté à notre Mission du Zanguebar un nouveau secours de 30,000 marcks (37,500 francs).

**Maurice.** — Le P. Garmy est heureusement arrivé à Port-Louis, le 11 novembre, avec le P. Lefevre. A son retour, il a reçu une véritable ovation de la part des Noirs, au salut desquels il se dévoue depuis si longtemps. (Lett. du 23 nov.)

**L'influenza.** — Toutes nos maisons d'Europe et des États-Unis ont subi plus ou moins les atteintes de l'épidémie régnante. A Paris, grâce à Dieu, nous en avons peu souffert. Chevilly était resté indemne jusqu'au 2 janvier, mais ensuite la plus grande partie y a passé, et de même à Grignon. A Cellule, les cas ont été si nombreux depuis la mi-janvier, que l'on a cru devoir licencier le Petit-Séminaire jusqu'au 1<sup>er</sup> février.

Maison-Mère, 27 janvier 1890.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT · BARILLEC.





*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fête du T. R. Père. — Fête du 2 février. — Admissions à l'oblation et aux vœux. — **Bulletins des communautés.** *Deux-Guinées* (suite) : Saint-Paul de Donghila. — Saint-Joseph des Bengas. — Saint-Dominique de Bata. — Sainte-Anne au Fernan-Vaz. — Saint-François-Xavier de Lambaréné. — **Nécrologie.** Décès PP. Strub, Guillaume Quinn, Sundhauser, F. Amaranthe. — **Notices :** P. Conyngham, F. Clément, P. Quinn. — **Nouvelles des communautés.** — Avis.

## MAISON-MÈRE

### LA FÊTE DU T. R. PÈRE

La communauté du Saint-Cœur de Marie a été la première, cette année, à offrir les souhaits de fête au T. Rév. Père. Il s'y était rendu la veille, jour où l'on célébrait la fête du scolasticat, *Jesus docens in templo*. Il y chanta la grand'messe et, dans la soirée, présida une séance très intéressante, dont on lira plus tard le compte rendu au *Bulletin* du scolasticat.

Les Pères de la communauté profitèrent de la circonstance pour offrir leurs vœux au T. Rév. Père Général. Le P. Brunetti se fit leur interprète en prenant pour texte ces paroles de l'Écriture, dont il lui fit avec beaucoup d'à-propos l'application : *Dilectus Deo et hominibus cujus memoria in benedictione est.*

Le T. Rév. Père Général n'étant rentré à Paris que le soir assez tard, les Pères de la Maison-Mère ne purent lui présenter leurs vœux que le lendemain matin, jour même de la fête.

Dans le cours de sa petite allocution, le Rév. Père premier Assistant ayant fait allusion aux difficultés du temps présent, le T. Rév. Père y a répondu en rappelant une des charmantes paroles de saint François de Sales : « Touchez, Seigneur Jésus, telle corde de mon luth qu'il vous plaira, il ne sonnera jamais que cette seule harmonie : Oui, mon Dieu, oui, toujours oui, votre sainte volonté soit faite! »

Telles sont, a-t-il ajouté, les dispositions que je voudrais, en présence des épreuves que nous traversons, être celles de tous les membres de la congrégation ainsi que les miennes. Dieu, en effet, n'est-il pas assez puissant pour tirer le bien du mal même?

Ayant reçu ensuite les Frères, il leur laissa comme bouquet de fête ces autres paroles : « J'ai dit à l'obéissance : vous êtes ma sœur ; à la pauvreté, mon amie ; à la chasteté, ma souveraine ; à la charité : vous êtes ma voie pour aller à Jésus. »

---

## FÊTE DU 2 FÉVRIER

Bien que la fête de la Purification, anniversaire de la pieuse mort de notre V. Père, ait été renvoyée, cette année, au lundi 3 février, on a célébré cet anniversaire le 2, dimanche de la Septuagésime, à Paris et à Chevilly. Le T. R. P. Général, ainsi que plusieurs Pères et Frères de la Maison-Mère, sont allés, comme de coutume, faire un pèlerinage au tombeau de notre V. Père. Le P. Brunetti, qui est un des rares survivants contemporains de notre saint Fondateur, avait été chargé de faire la conférence d'usage. Dans un style imagé, après avoir montré combien notre vénéré Père avait été humble, il a développé comment se sont réalisées en lui ces paroles du *Magnificat* qu'on chantait au moment de sa mort : *Et exaltavit humiles.*

Voici quelques extraits de cette seconde partie de l'entretien :

*Dieu l'a glorifié au ciel*, où sa place est d'autant plus élevée, et sa gloire d'autant plus rayonnante que son humilité a été plus parfaite : la hauteur de l'édifice est proportionnée à la profondeur des fondements.

*Dieu l'a glorifié dans l'Église.* — Pie IX, de bienheureuse mémoire, en autorisant, le 1<sup>er</sup> juin 1876, l'introduction de la cause de béatification et de canonisation du serviteur de Dieu, permettait de joindre à

son nom le titre de vénérable. Sa réputation de sainteté s'est rapidement répandue chez les fidèles, ses écrits sont en de nombreuses mains et font les délices des âmes pieuses. Beaucoup de personnes se reconnaissent redevables de leur guérison au crédit du serviteur de Dieu, et les grâces et les faveurs spirituelles obtenues par son intercession sont sans nombre.

*Dieu l'a glorifié dans sa famille religieuse.* — A sa mort, elle comptait à peine une centaine de membres et une vingtaine de maisons. Aujourd'hui ce nombre a plus que décuplé. Elle possède plus de 1000 membres et 100 maisons. C'est le grain de sénévé qui, jeté en terre par le petit juif de Saverne et le pauvre acolyte épileptique d'Issy, est devenu un grand arbre dont les fortes racines se sont développées dans les larges profondeurs de son humilité.

*Dieu l'a glorifié en Afrique,* cette Afrique pour le salut de laquelle il a offert toutes les souffrances et toutes les humiliations de sa vie. En 1852, il n'y avait en Afrique qu'une vingtaine de missionnaires, épars et comme perdus dans les immenses vicariats de la Sénégambie et des Deux-Guinées. En ce moment, nous avons, tant sur la côte orientale que sur la côte occidentale africaine et les îles adjacentes, 250 ouvriers apostoliques et 55 communautés. Aux Missions de la Sénégambie et des Deux-Guinées ont été ajoutées celles de Sierra-Léone, du Haut et du Bas-Niger, du Haut et du Bas-Congo, du Cunène, de la Cimbébasie, du Zanguebar, de Mayotte et de Nossi-Bé. Postés à l'embouchure de presque tous les fleuves, seules routes au moyen desquelles on peut arriver jusqu'au centre du Continent mystérieux, nos missionnaires sont prêts à y pénétrer pour en faire la pacifique conquête. Personne, il est vrai, ne parle de ces intrépides voyageurs et de ces vaillants semeurs de la bonne nouvelle, et la relation de leurs courses et de leurs travaux ne leur rapportera pas un million. Ce sont des humbles, eux aussi; mais, ce qui vaut mieux, leur nom sera écrit au livre de vie. On a beaucoup parlé, dans ces derniers temps, d'une croisade antiesclavagiste. Un des premiers et des véritables initiateurs de cette croisade, nous le disons avec orgueil, c'est notre vénéré P. Libermann, et les meilleurs soldats de cette croisade ce sont ses enfants. Chez ces peuples assis à l'ombre de la mort, le moyen le plus efficace de les arracher à l'esclavage des hommes, c'est de les délivrer de l'esclavage du démon. *Veritas liberabit eos.*

*Dieu l'a glorifié dans nos maisons de formation.* — Lorsqu'arrivait à Notre-Dame du Gard la nouvelle que le Vénérable avait rendu le dernier soupir au moment où l'on chantait au chœur : *Et exultavit humiles*, nous étions en tout une soixantaine, *Pusillus grex.*

En ce moment, il y a dans nos maisons de formation six cents pos-

tulants, tant novices Pères et Frères que grands et petits scolastiques. Venus de tous les points de la terre, *ex omni tribu et natione*, ils s'y préparent dans le silence et la solitude et dans l'étude des sciences profanes et sacrées à devenir de fervents religieux pour être plus tard de zélés missionnaires...

Après avoir développé ces paroles : *Et exultavit humiles*, le P. Brunetti a terminé ainsi sa conférence :

Avant de nous séparer et en ce jour de doux et de fortifiants souvenirs, il ne nous est pas possible de ne pas adresser un regard de profonde et religieuse reconnaissance aux deux grands témoins de l'humilité de notre saint Fondateur, les PP. Schwindenhammer et Le Vavasseur, dont les portraits sont en ce moment sous nos yeux. Ils ont été ses deux plus actifs coopérateurs, et c'est avec raison qu'on les a comparés à ces deux oliviers placés à droite et à gauche du candélabre d'or, selon la belle expression du prophète Zacharie. Ne séparons donc pas dans notre amour et notre filial respect ceux que Dieu a si étroitement unis dans les liens de la charité.

C'est, du reste, de cette trinité terrestre de la congrégation que nous est venue la vie.

Le Vénérable en a été le cœur ;

Le P. Schwindenhammer en a été la tête ;

Le P. Le Vavasseur, le bras.

Il a plu à Dieu de nous les enlever successivement pour les récompenser et les unir dans la gloire, comme il les avait unis dans le labeur.

Mais voyez comme Dieu est bon pour notre famille religieuse ! Pour les remplacer, il a choisi celui que j'appellerais volontiers le disciple bien-aimé du Maître vénéré que nous honorons en ce jour, et qui, en reposant spécialement sur son cœur, y a puisé ce qu'il y avait de meilleur.

Il a choisi celui qui a fait son noviciat sous l'habile direction du P. Schwindenhammer, dont on a dit avec raison qu'il avait été envoyé pour achever l'œuvre de son Père : *Misit me ut perficiam opus ejus* ; celui qui a largement profité des admirables leçons d'ordre, de régularité et de méthode que ce maître consommé a laissées à ceux qui viendraient après lui.

Il a choisi celui qui, ayant été, comme assistant, le collaborateur du R. P. Le Vavasseur, a pu se pénétrer plus que tout autre des grands exemples de sainte ardeur et de surnaturelle énergie que l'évangélisateur des pauvres, *Evangelizare pauperibus misit me*, nous a légués en héritage.

Béniſsons donc Dieu de nous avoir donné un Père en qui se trouve l'intelligence organisatrice du P. Schwindenhammer et le bras vaillant du P. Le Vavasseur unis au cœur doux et humble du saint Fondateur.

C'est sa sagesse qui l'a choisi.

Que sa miséricorde infinie le soutienne et le garde à notre tendresse et à notre affection pendant de longues années!

## ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis, par diverses décisions de la Maison-Mère :

### Aux vœux perpétuels :

Le P. ROTH, supérieur de la cté de Bay-City (déc. du 22 mars);  
 Le P. SCHLOESSER, de la cté de Marienstatt (Arkansas) (8 nov.);  
 Le F. ISAAC Hervé, de la Miss. de Kita, au Soudan fr. (8 nov.);  
 Le F. SYLVESTRE Kattenborn, de la Miss. des D.-Guinées (30 déc.).

### Aux vœux de cinq ans (déc. du 8 nov.) :

Les FF. PRUDENT Mesnildray et VICTOR Sillère, de St-Michel;  
 Le F. LÉON Monsch, de la cté de la Guadeloupe;  
 Le F. ADOLPHUS Wolf, de la cté de Marienstatt (Arkansas).

### A la profession :

#### AU NOVICIAT DE GRIGNON, LE 8 DÉCEMBRE 1889 :

Le P. LESTROHAN Joachim, né le 14 mai 1867, à Camors, Morbih.  
 Jour de la messe mensuelle à offrir aux intentions du T. R. Père,  
 le 2 de chaque mois.

#### AU NOVICIAT DE CINTRA, LE 10 DÉCEMBRE 1889, LES FF. :

MIGUEL da Silva, né le 7 juillet 1863, à Sta-Maria de Novegieda;  
 GOÑCALO Gonçalves Gouveia, né le 11 juin 1866, à Castella-Bom.

#### A SAINT-JOSEPH-DU-LAC, LE 25 DÉCEMBRE, LE F. :

MARIEN Brandle, né le 31 déc. 1868, à Kirchberg (Suisse).

#### A BRAGA, LE 26 DÉCEMBRE, LES FF. :

VICENTE dos Santos, né le 8 nov. 1863, à Lisbonne;  
 JUSTINO Migueis da Silva, né le 7 sept. 1861, à Cortes.

#### A HULLA, LE F. :

THÉOPHILO Romão d'Abreu, né le 5 sept. 1868, à Loanda (Angola).

## A l'oblation :

AU GRAND SCOLASTICAT, LE 28 SEPTEMBRE 1889, MM. :

BARTHEL Ferdinand, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St-Paul.

A BLACKROCK, LE 8 DÉCEMBRE 1889, MM. :

LENNON Jean, du d. de Kildare, Irlande, p. de r. S. L. de Gonz.,  
O'GORMAN Thomas, du d. de Kildare, Ir., p. de r. S. Fr.-Xavier,  
ACTON Pierre, du dioc. de Tuam, Irlande, p. de r. S. L. de Gonz.

A PITTSBURGH, LE 8 DÉCEMBRE 1889, MM. :

POMASZEWSKI César, du d. de Posen, Prusse, p. de r. S. Jérôme,  
STRZELCZOK Boleslas, du d. de Posen, Prusse, p. de r. S. Adalbert.A LANGONNET, LE 1<sup>er</sup> NOVEMBRE, LES POSTULANTS FRÈRES :COENT François, du dioc. de Saint-Brieuc, en rel. *F. Abraham*,  
OLIVIER Pierre-Marie, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Ulpien*.  
LE PAPE Yves-Marie, du dioc. de Quimper, en rel. *F. Hervé*,  
GUIRIEC Joseph, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Janvier*,  
ROHFRITSCII Thiébaud, du d. de Strasbourg, en r. *F. Martinien*,  
DONVAL Alain-Eugène, du d. de Quimper, en r. *F. Hermogène*.

A CINTRA, LE 10 DÉCEMBRE, LES POSTULANTS FRÈRES

VAZ Daniel-Rodriguez, du d. de Pinhel, Port., en r. *F. Angelo*,  
PODAO Carlos Rodriguez, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Carlos*,  
GONÇALVES Antonio, du dioc. de Coimbra, en rel. *F. Gil*,  
GOMES Manoel Joaquim Eusebio, du d. de Braga, en r. *F. Abilio*.

A BRAGA, LE 26 DÉCEMBRE, LES POSTULANTS FRÈRES :

DO NASCIMENTO MILHEIRO Aug., du d. de Guarda, en r. *F. Albano*,  
SOARES QUEIVOGA Jean-Aug., du d. de Viseu, en r. *F. Augusto*.

## BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DE DONGHILA

DÉCEMBRE 1887 — DÉCEMBRE 1889

1. Personnel. Mutations. — 2. Ecole. Nombre d'enfants. Leur attachement à la Mission. — 3. Obstacles de la part des familles. Difficulté d'obtenir des mariages chrétiens. — 4. Visite des villages voisins. Mouvement d'immigration. Adoucissement des mœurs. — 5. Visites.

1. — A la date de notre dernier *Bulletin*, le P. Ferré quittait Donghila pour se rendre à Bénito, et le regretté P. Fuchs

prenait la direction de la station; mais bientôt la santé de ce cher confrère obligeait Monseigneur à le rappeler à Sainte-Marie. Le P. Jean-Marie Picarda lui succéda et dirigea notre communauté jusqu'au commencement de juillet 1888, époque du retour ici du P. Stalter. A la fin de l'année 1887, le P. Duron lui avait été adjoint : il était urgent qu'un confrère fût donné au seul Père resté ici jusqu'alors, avec le F. Isaure.

2. — Le manque de personnel fit languir pendant quelque temps l'école, qui est l'œuvre principale. A partir de l'arrivée du P. Duron, l'instruction religieuse, de même que les cours primaires prirent un nouvel essor; les cérémonies de la chapelle s'exécutèrent aussi avec plus d'ordre et d'exactitude.

Cette bonne marche de l'école ne contribua pas peu à augmenter le nombre des enfants. Aujourd'hui, elle est fréquentée en moyenne par quarante-cinq à cinquante petits Pahouins. Ils nous donnent beaucoup de consolations. Leur affection pour la Mission se témoigne souvent d'une manière très efficace. Ceux mêmes qui, par suite d'un coup de tête nous échappent, cherchent, au bout de quelque temps, à rentrer en relations avec nous; et, plus tard, lorsque l'occasion s'en présente, ils sont fiers de déclarer qu'ils sont les enfants de la Mission.

3. — Cependant il y a toujours à redouter leur inconstance. Le milieu dans lequel ils vivent est, en effet, pour ces pauvres Noirs, un danger des plus funestes : les railleries, les insultes, le mépris et une foule de petites persécutions exposent leur foi. Et c'est pour eux d'autant plus pénible que cela provient des membres mêmes de leurs familles; car, ici, chaque famille forme un village, gros ou petit, selon son importance.

Il nous faut donc chercher avant tout à éloigner ces enfants de chez eux. Nous le faisons dans la mesure de notre possible, en envoyant les plus grands de nos jeunes gens chez les apprentis à Sainte-Marie; et il n'est pas rare, qu'une fois sortis, ils s'établissent aux environs de la Mission principale ou à Libreville.

Nous avons fait l'année dernière l'acquisition d'un bon emplacement sur les bords de l'estuaire, et nous avons la confiance que nous le verrons un jour habité par nos chrétiens.

Une autre difficulté pour nos enfants, c'est la question de la dot, quand ils veulent s'établir. Le Pahouin, comme tous les

Noirs, achète sa femme; mais aucun peuple n'a établi une dot aussi élevée. Suivant les qualités de la fiancée ou le rang de sa famille, il est demandé de 1000 à 3000 francs en fusils, poudre, assiettes, coffres, sagaïes, couteaux, étoffes, habits, poules, moutons, chèvres, argent pahouin (1). Le tout forme un chargement de plusieurs pirogues. Et si encore c'était un compte réglé pour toujours! Mais, à chaque visite qu'on fait à son genre, celui-ci est obligé de donner en cadeau, soit un fusil, soit de la poudre, etc. Si le conjoint est généreux, les visites sont fréquentes; s'il ne l'est point, il risque de se voir enlever sa femme; car il est rare qu'elle ne prenne point parti pour sa famille contre son mari.

Vu ces usages, et surtout le montant de cette dot exorbitante, on conçoit la difficulté et la quasi-impossibilité, pour nous, de former des ménages chrétiens, au milieu de ces populations païennes. L'établissement de deux ou trois ménages absorberait tout notre budget. Nos jeunes gens, de leur côté, ne peuvent se procurer cette quantité d'articles nécessaires pour une dot. Et quand ce sont les parents qui les aident, ceux-ci entendent garder leur autorité tyrannique, et ils sont loin de consentir à ce que la fille soit enlevée à leur tutelle pour aller recevoir une éducation chrétienne.

Ici, il n'y a point d'esclaves proprement dits; mais, à certains points de vue, toutes les femmes le sont: on les marie, on les démarie, on les remarie, suivant les richesses qu'on en peut tirer, et sans s'inquiéter de leurs inclinations. Quel malheur donc de ne pouvoir arracher ces âmes à une telle oppression!

4. — En dehors de l'œuvre des enfants, nous avons un ministère qui, pour être plus pénible, n'en offre pas moins bien des consolations: ce sont les visites dans les villages situés dans le bassin du Cama et du Remboé. On est dans la joie quand, au bout de trois ou quatre jours, on a eu la consolation d'ouvrir le ciel à une ou deux âmes, quelquefois plus. C'est dans ces excursions que l'on peut parfois admirer les effets de la grâce divine. On voit des âmes sans aucune instruction, n'ayant jamais eu de rapports avec les missionnaires, se porter avec un élan extraordinaire vers les choses du ciel et demander

(1) Cet argent consiste en de petites tiges en fer, grossièrement taillées, de 0<sup>m</sup>.10 de long environ, et de 0<sup>m</sup>.003 d'épaisseur.



le sacrement de Baptême. C'est aussi durant ces excursions que les parents nous confient leurs enfants. Pour toutes ces raisons, il est bien regrettable que le nombre restreint de notre personnel et la modicité de nos ressources ne nous permettent pas d'entreprendre plus souvent ces voyages.

Le mouvement d'immigration qui a été signalé depuis plusieurs années est loin de se ralentir. Tous les ans, de nouveaux villages viennent s'installer dans les environs de la Mission. Les mœurs s'adoucissent ainsi peu à peu : il est rare d'entendre parler d'homicide et moins encore d'anthropophagie.

Cette affluence des indigènes de l'Intérieur a encore un autre avantage pour nous : c'est que les vivres sont abondants et relativement à bon marché. Ces bonnes gens sont en général plus travailleurs et plus simples que ceux qui ont déjà un peu goûté de la demi-civilisation de la côte. Ils ont une grande confiance dans les missionnaires, et toutes les fois que l'occasion s'en présente, ils ne manquent pas de témoigner de leur sympathie en notre faveur. Puissent ces bonnes dispositions préparer leur cœur à recevoir la lumière de la vie éternelle que nous sommes venus leur apporter !

5. — Nous avons de temps en temps la consolation de recevoir au milieu de nous Mgr Le Berre. C'est un jour de fête pour nous, pour nos petits noirs et même pour les villages voisins, chaque fois que notre vénéré pasteur apparaît dans le pays. L'année dernière, le P. Delorme accompagnait Sa Grandeur. Avec quelle joie il revit cette Mission fondée par lui, ses nombreux enfants et ses vieux amis !

Le P. Davezac passa aussi quelques mois avec nous, et nous fûmes très heureux d'offrir l'hospitalité à ce cher confrère.

Le F. Aubert, durant son séjour de huit mois à Donghila, nous a rendu de précieux services.

Le 25 octobre dernier, Monseigneur nous a envoyé le P. Morvan pour achever ici sa guérison ; le cresson de Donghila aura, nous l'espérons, d'heureux effets sur ses poumons fatigués.

Avant de terminer, ajoutons la récente visite de deux excellents officiers de marine, MM. Sentis et de Lanlay. Ces messieurs venaient alors de recevoir leurs remplaçants. Tout le temps de leur campagne, ils ont entretenu avec nous les meilleures relations.

---

## STATION DE SAINT-JOSEPH DES BENGAS

### AU CAP ESTÉRIAS

JANVIER 1888. — DÉCEMBRE 1889

1. Personnel. — 2. Saint ministère. — 3. OEuvre des enfants. Constructions.  
4. Visites. — 5. Pahouins.

1. — Le personnel de la station de Saint-Joseph se composait, au commencement de l'année 1889, du P. Troxler et du F. Théophane.

Le P. Troxler, épuisé par plusieurs années de Mission, s'est vu obligé de rentrer en France. Le P. Poulard, venu avec le P. Morvan pour le remplacer, n'a fait, hélas! dans la station qu'un séjour de quelques semaines. Une mort imprévue et foudroyante l'a enlevé à ses chers Noirs, le 11 avril 1889. Le P. Morvan, resté seul durant deux mois, a ensuite eu comme aide le P. Dissard. Après la retraite annuelle, celui-ci a reçu sa destination pour Sainte-Anne du Fernan-Vaz, et le P. Morvan, sérieusement atteint de la poitrine, a dû se rendre, quelque temps après, à Sainte-Marie.

Actuellement, le personnel de la station est ainsi composé : le P. Monnier, directeur et remplissant les fonctions du saint ministère; le P. Corlobé, nouveau profès, chargé du soin des enfants et du culte; puis le F. Théophane, chargé du matériel de la maison.

2. — Les résultats du saint ministère sont encore assez faibles chez les Bengas. La polygamie est, comme dans tous ces pays, le principal obstacle à leur conversion. Il en est un certain nombre cependant qui ont été baptisés et sont suffisamment instruits des vérités de la religion. Aussi, à l'heure de la mort, ne restent-ils pas sans appeler le missionnaire; en général, ils reçoivent les derniers sacrements.

Nous allons de temps en temps dans la rivière Mondah. Elle est occupée par deux tribus différentes : les Pahouins et les Boulous. Le missionnaire est toujours le bien venu chez ces pauvres gens qui, hélas! ne connaissent pas encore le vrai Dieu. Pour les mieux instruire et les gagner, il faudrait pouvoir les visiter plus souvent, ce qui nous est difficile, étant donné la distance qui nous sépare et le manque de personnel.

3. — L'œuvre principale, celle à laquelle nous nous attachons davantage, c'est celle des enfants. En ce moment, nous en entretenons trente-trois. Tous sont respectueux et bien obéissants; ils nous aident et nous procurent des consolations. L'eau sainte a déjà coulé sur le front du plus grand nombre de ces enfants; huit d'entre eux ont même eu le bonheur de faire leur première communion.

Signalons, à cette occasion, les constructions faites depuis notre dernier *Bulletin*. C'est d'abord une classe bien aérée, pouvant contenir soixante élèves; un parloir bien simple, mais très convenable; une case pour nos embarcations. Le tout est en bambous. Une magnifique voûte a également été faite au-dessus du sanctuaire de la chapelle.

Le dortoir des élèves, tombant de vétusté, demande aussi à être reconstruit, mais nos ressources ne nous permettent pas d'entreprendre immédiatement ce travail.

4. — Ici les visites sont assez rares. Nous avons eu cependant, cette année, celle de quelques officiers de la marine, en particulier du capitaine de vaisseau, commandant supérieur de la marine de nos côtes, M. Fournier; celle des Pères espagnols de Fernando-Po et de Corisco. Au commencement du mois de juillet, le P. Gachon, à son retour des rivières Mouni et Mondah, a bien voulu passer avec nous trois ou quatre jours.

Enfin la visite la plus chère aux membres de la petite communauté, c'est celle de Monseigneur; il est resté plusieurs jours, regrettant de ne pouvoir prolonger son séjour davantage en cette station, où règnent toujours l'air le plus pur et la solitude la plus agréable.

5. — Le lendemain de l'arrivée de Sa Grandeur, tous les chefs des villages Bengas se sont réunis à la Mission, pour examiner et trancher la question de l'admission des Pahouins sur leur territoire, qui était débattue depuis longtemps. D'un côté, ils redoutaient leur voisinage; mais, d'autre part, ils sont las des ravages faits dans leurs cultures par les sangliers. Leurs esclaves, autrefois nombreux, chassaient et détruisaient ces animaux. Mais, depuis ces dernières années, ces esclaves ayant disparu par la mortalité, etc., leurs forêts ne sont plus occupées que par des bêtes fauves.

La question consistait donc à opter entre les Pahouins et

les sangliers. Après bien des débats, leur choix se porta enfin unanimement sur les Pahouins, avec l'espoir que ceux-ci purgeront bientôt nos forêts des nombreux hôtes incommodes qu'elles recèlent, ce qui arrivera inévitablement, vu l'habileté des Pahouins à la chasse et leur grand attrait pour la chair de sanglier. On espère aussi que le contact de la Mission les adoucira et les civilisera peu à peu.

L'arrivée de cette nouvelle peuplade sur le territoire des Bengas rendra la Mission de Saint-Joseph bien plus importante. Sa population doublera et triplera dans quelques années. Nous l'espérons et le désirons de tout notre cœur.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-DOMINIQUE

### STATION TRANSFÉRÉE DE SAN-BÉNITO A BATA

SEPTEMBRE 1887 — DÉCEMBRE 1889.

1. Personnel. Mutations. — 2. Indifférence des Kombés pour la Mission. — 3. Désavantages de la position de San-Bénito. Transfert de la station à Bata. — 4. Mort du P. Fuchs. — 5. Arrivée du P. Davezac. — 6. Constructions nouvelles. Site. Population. — 7. Protestants. Avenir de l'œuvre.

1. — Lors du dernier *Bulletin* de Saint-Benoît-le-Maure, cette station était encore confiée aux soins et à la direction du P. Delorme, son fondateur. Les PP. Troxler et Fuchs, qui l'avaient aidé jusque-là dans l'œuvre de l'éducation des enfants et pour le saint ministère, s'étaient vus rappelés à Sainte-Marie quelques mois auparavant, pour remplir des postes devenus vacants par la mort ou la maladie de quelques autres confrères. Le P. Ferré fut peu après désigné pour aller seconder le P. Delorme, resté seul avec le F. Othmar.

Le personnel de la station était à peine au complet, quand tout à coup la maladie survint encore et donna lieu à de nouveaux changements. Le P. Delorme, gravement atteint de fièvre, se vit dans la nécessité d'aller refaire à Sainte-Marie, puis en France, sa santé fortement ébranlée. Au P. Delorme succéda le regretté P. Poulard, qui, lui aussi, dut bientôt après céder la place au P. Fuchs, venu de Saint-Paul de Donghila.

2. — Les Kombés, peu habitués jusqu'alors aux changements, virent partir leur premier missionnaire avec un véritable regret,

et quand, plus tard, ils apprirent qu'il ne revenait plus, ils cessèrent de s'intéresser aussi vivement qu'autrefois à la Mission. Une espèce d'indifférence et de froideur succéda à la sympathie et à la confiance qu'ils avaient précédemment témoignée. Plusieurs d'entre eux, poussés par quelques chefs du pays, mécontents de ce qu'ils ne recevaient point de présent, voulurent même retirer leurs enfants sous prétexte qu'à la Mission ils étaient toujours malades, souvent maltraités, et qu'enfin ils avaient à souffrir de la faim. Les convaincre de la fausseté de ces accusations ne fut pas difficile, et ces pauvres gens, étonnés et surpris de ce qu'ils avaient entendu et vu à la Mission, s'écriaient : « Ah ! Père, pardon ; je vois maintenant qu'on n'a pas bien parlé avec moi ; aussi, tiens, voilà mon enfant, garde-le toujours avec toi. » Et ils s'en retournaient enchantés, au grand désappointement des instigateurs, qui n'en devenaient que plus furieux.

3. — Malgré les résultats obtenus dans l'exercice du saint ministère, tant parmi les enfants que parmi les personnes âgées, la station de Saint-Benoît offrait néanmoins des inconvénients assez sérieux. Bénito n'était point un centre de population. Les espérances que l'on avait conçues n'avaient jusque-là reposé presque exclusivement que sur la tribu des Pahouins, qui devaient, pensait-on, descendre bientôt la rivière de San-Bénito et venir établir leurs nombreux et populeux villages jusque sur la côte, non loin de la Mission. De fait, les missionnaires auraient eu, dans ce cas, de quoi exercer véritablement leur zèle. Malheureusement, des guerres incessantes entre les Balengis et les Pahouins ont jusqu'ici empêché ces derniers de venir s'établir sur le littoral, et les en empêcheront encore longtemps et pour toujours peut-être.

A cet inconvénient, venait s'en joindre un autre, non moins gênant pour nos Pères : c'était l'abandon et l'isolement presque complet dans lequel ils se trouvaient, la majeure partie du temps ; car pas un bateau ne touchait régulièrement à ce point. De là, grande difficulté de communications, tant avec le Gabon, centre de la Mission, qu'avec l'Europe.

C'est pour remédier à ce double inconvénient que Mgr Le Berre, d'entente avec le T. Rév. Père général, jugea à propos de décider, au mois de janvier 1889, le transfert de cette station

à Bata, pays situé à une douzaine de lieues au nord de Bénito, centre tout à la fois et de population et de commerce. Déjà, précédemment, les indigènes avaient vivement manifesté le désir d'avoir auprès d'eux des missionnaires. Ce désir allait être enfin exaucé.

Le P. Fuchs, chargé en ce moment de la direction de l'œuvre de Bénito, reçut l'ordre d'aller faire le choix d'un terrain convenable. Il partait, en effet, le 7 mars, en compagnie du P. Gachon, envoyé tout exprès de Sainte-Marie du Gabon pour arrêter définitivement ce choix. Ce ne fut qu'après avoir visité, comparé et mûrement examiné les endroits qui pouvaient offrir le plus d'avantages, qu'on crut enfin devoir se fixer au centre du pays de Bata, dans la tribu des Mogandas. Un mois plus tard, l'acte d'achat du nouveau terrain concédé à la Mission était conclu par le P. Fuchs avec les principaux chefs du pays, et signé par eux en présence du résident français du poste militaire de Bata.

4. — Les arrangements préliminaires étaient dès lors terminés. On pouvait, en conséquence, se mettre sérieusement à l'œuvre et commencer la fondation de la nouvelle station. Le regretté P. Fuchs, ne consultant en cette circonstance que son ardeur et son zèle, prit cette tâche fortement à cœur et se mit à l'œuvre avec une activité et un entrain vraiment extraordinaires. Les pénibles et incessants travaux, auxquels il voulut s'astreindre, ne tardèrent pas à altérer sa santé, déjà bien affaiblie, et à faire craindre à ses confrères, la triste et douloureuse épreuve qui allait bientôt les frapper.

Ce fut le 10 mai 1889 que le cher Père, épuisé de fatigue, se vit enfin forcé d'interrompre ces travaux pour s'aliter. Il ne devait plus, hélas ! se relever. Déjà la faiblesse, l'épuisement, l'anémie étaient à leur comble. Le malade s'en aperçut ; il s'empressa de demander les derniers sacrements, qu'il reçut avec de grands sentiments de foi, de piété et de résignation, puis, armé de sa croix de missionnaire, il leva un instant les yeux au ciel, fit à Dieu le sacrifice de sa vie, et après avoir prononcé une dernière fois les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph, s'endormit très paisiblement dans le Seigneur, le 20 mai 1889, à trois heures et demie du soir. Son corps repose à Bata, devant notre modeste case d'habitation. Le P. Fuchs, nous n'hésitons pas à le dire, est véritablement mort victime de son grand zèle

et de son obéissance. Espérons que du haut du ciel il n'oubliera pas l'œuvre pénible à laquelle il se dévoua de tout cœur, et qu'il attirera sur elle les bénédictions du Seigneur.

5. — La petite communauté de Bata venait de subir cette douloureuse épreuve, lorsque nous arriva de Sainte-Marie le remplaçant du P. Fuchs, le P. Davezac. Ce cher confrère allait reprendre la route des Adoumas, quand, par suite de ce décès, il reçut l'ordre de se rendre à Bata. Son arrivée inspira à tous un nouveau courage. Bientôt on put se remettre sérieusement à l'œuvre, et commencer avec l'aide des indigènes de nouvelles cases en bambous, dans un excellent emplacement, sur le flanc d'une petite colline assez élevée au-dessus du niveau de la mer. C'est là, en effet, que se trouve en ce moment établie la nouvelle station de Bata, sous le patronage de saint Dominique.

6. — C'est un endroit charmant, et qui paraît en même temps salubre. On y jouit d'un air pur et d'une belle vue sur l'Océan. Tout autour, à de faibles distances, se trouvent de grands villages qui ne comptent pas moins de 1000 à 2000 âmes.

Par suite du grand commerce de caoutchouc, d'ivoire, d'ébène, etc., qui se fait à Bata, la population est très mélangée. C'est ainsi que tout près de la nouvelle Mission on peut compter jusqu'à cinq ou six tribus différentes, parlant toutes néanmoins la langue kombé.

7. — Ici, comme à Bénito, on rencontre des catéchistes noirs envoyés et soldés par les *Missions américaines*, ce qui fait que l'on trouve çà et là quelques indigènes se disant protestants; mais la grande majorité de la population, venue de l'intérieur et établie depuis peu sur la côte, semble n'avoir pas encore de religion bien déterminée. Elle paraît assez neuve, assez primitive, assez bien disposée même envers le Missionnaire catholique, qu'elle a déjà appris à connaître et surtout à distinguer des nombreux commerçants européens de la côte. Aussi plusieurs nous ont-ils déjà offert leurs enfants pour être élevés et instruits à la Mission. Malheureusement, n'étant pas encore suffisamment installés, nous avons dû nous abstenir jusqu'ici de les recevoir.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE AU FERNAN-VAZ

DÉCEMBRE 1887. — DÉCEMBRE 1889

1. — Ministère. — 2. Obstacles de la polygamie. Mesures prises pour la combattre. — 3. Obstacle de l'esclavage. Rachat d'esclaves. — 4. Soins des malades. — 5. OEuvre des enfants. — 6. Fêtes religieuses. Nouvelle chapelle. — 7. Travaux matériels. Constructions. — 8. Relations. Visite de Mgr Le Berre.

1. — Le premier *Bulletin* de Sainte-Anne donnait quelques détails sur la situation, la fondation et les débuts de la station, ainsi que sur les usages et les coutumes des peuples qu'elle est appelée à évangéliser. Il terminait en demandant au Seigneur de bénir ces premiers et humbles commencements. Cette prière a été exaucée.

Depuis les commencements de l'œuvre, en effet, il y a déjà d'inscrits sur nos registres 63 baptêmes, dont 18 à l'article de la mort. Ce nombre, quoique peu élevé, nous console bien de nos peines et de nos fatigues, quand on songe au peu de temps que les missionnaires ont passé au milieu de ce peuple, aux difficultés et préjugés que les pauvres Noirs ont dû vaincre pour présenter leurs malades au Père et lui confier leurs enfants. Nous aurions, peut-être, pu l'augmenter. Pendant un certain temps, en effet, une moyenne de 40 ouvriers indigènes ont travaillé à la Mission, suivant un règlement fixe, avec assistance à la messe et instruction tous les dimanches. On a donc pu les instruire suffisamment et les pénétrer des principales vérités de la foi; aussi, avant de quitter, ont-ils demandé avec instance la grâce du saint baptême, en faisant les plus sérieuses promesses. Cependant, nous n'avons pas cru pouvoir accéder encore à leurs désirs, et voici pourquoi.

2. — Comme dans la plupart des pays païens, la polygamie est ici un grand obstacle au zèle et aux efforts du missionnaire. Dans ce pays, on n'est pas chef de village à moins d'avoir un certain nombre de femmes; et les chefs sont même à peu près les seuls qui en possèdent, car ils sont les seuls qui aient assez d'esclaves et de marchandises pour en acheter. Si les autres parviennent, vers l'âge de vingt à trente ans, à gagner une dot suffisante, ils ne peuvent encore acquérir que des enfants de quelques mois, ou d'un an. On comprend donc qu'il faille être



extrêmement réservé pour l'administration du baptême, lors même que l'on rencontrerait les plus sérieuses promesses.

Si cet état de choses n'avait pu être changé, il aurait semblé inutile de rester plus longtemps dans cette région. En effet, les jeunes gens que la Mission aurait élevés, arrivés à l'âge d'homme, n'auraient pu contracter des alliances légitimes, et alors notre but de civilisation chrétienne n'eût été nullement atteint. Il fallait donc, dès le principe, savoir à quoi s'en tenir sur ce point important. A cet effet, nous résolûmes de réunir les chefs les plus influents, pour savoir d'eux s'ils consentiraient à laisser les missionnaires lutter contre ce grave abus. Grâce à Dieu, la plupart voulurent bien entendre raison, et nous pûmes ainsi racheter une douzaine de petites filles, de deux à huit ans, libres d'origine, mais rendues esclaves par ces alliances anticipées. Le premier pas était donc fait, et nous espérons pouvoir en racheter dans la suite autant que nos ressources nous le permettront. L'unique condition mise dans ces contrats, c'est que ces enfants ne pourront être mariées qu'à des jeunes gens sortant de la Mission catholique de Sainte-Anne. La plus grande liberté de choix leur sera d'ailleurs accordée; et, de cette façon, nous obtiendrons un petit noyau de familles chrétiennes. Jusqu'à présent, hélas! il n'a pas été possible d'avoir des religieuses pour leur confier ces pauvres enfants, et il a fallu en envoyer quelques-unes à la communauté des sœurs de l'Immaculée-Conception, à Libreville. Cet exemple de mariages chrétiens nous a, du reste, été donné par une de nos Missions les plus florissantes, le vicariat apostolique du Zanguebar, qui, de cette façon, a obtenu des résultats sérieux, et a pu étendre son action si loin et si facilement dans l'intérieur des terres.

3. — Un autre obstacle à notre ministère, c'est l'esclavage. Il ne faut pas croire, en effet, que parce que la traite de l'homme se trouve abolie dans les codes des gouvernements européens, elle n'ait plus cours, même sur les côtes du continent africain, partout où l'influence directe et immédiate du blanc ne se fait pas sentir. Au Fernan-Vaz, particulièrement, il n'y a pas de grands chefs qui n'aient 40, 60 et même 100 esclaves. La traite ne se fait point, il est vrai, sur des marchés publics, et les esclaves ne sont point traités avec cette rigueur que l'on remarque en d'autres pays; c'est de main à main, dans les pala-

bres, que les différents chefs se livrent leurs esclaves, pour prix de leurs procès de toutes sortes, dots de leurs femmes, etc... Mais leur pouvoir sur eux n'en est pas moins absolu, et l'édit de mort, inscrit dans leurs lois, est loin d'être lettre morte.

Contre cet arbitraire, on ne peut guère employer que la prédication de l'Évangile. Nos ressources, en effet, ne nous permettent pas d'étendre bien loin nos rachats. Cependant, déjà nous avons pu racheter six ou sept de ces malheureux, condamnés à mort. Nous les avons établis près de la Mission, et c'est sous nos yeux et sous notre protectorat, en attendant qu'ils soient baptisés et fassent une mort sainte, qu'ils passent tranquillement leur vie, en défrichant la forêt et en cultivant leurs jardins.

Ces rachats et cette manière de faire nous ont attiré la confiance et l'affection des plus malheureux surtout. Si les esclaves n'étaient pas ordinairement relégués si loin des villages, dans la forêt, si nous pouvions les aborder, leur causer plus facilement et les instruire, bien peu d'entre eux refuseraient notre ministère. Quand ce triste état de choses disparaîtra-t-il? Nous l'ignorons; mais, à voir les dispositions présentes des chefs à notre égard, il y a lieu d'espérer qu'avec le temps nous pourrions diminuer, sinon supprimer, les rigueurs d'une si malheureuse condition.

4. — Une chose qui a fort contribué à faire connaître et apprécier la Mission, c'est le soin que nous prenons des malades et l'insistance que nous mettons à nous faire appeler auprès d'eux. Il y a quelque temps, un homme de notre voisinage eut la main toute fracassée par l'explosion d'un fusil. Le P. Buléon se chargea de le panser. Il arracha les os brisés, ajusta les autres, rapprocha les chairs... enfin la cure fut complète et nous fit grand renom de science chirurgicale. Les PP. Bichet et Reinlen ont soigné à tour de rôle un pauvre lépreux dont le nez et les yeux étaient complètement perdus et dont les chairs de la tête tombaient en lambeaux. Nous lui avons fait construire près de notre maison d'habitation une petite case.

Ce dévouement frappe d'autant plus les indigènes qu'il est contraire à leurs habitudes, car, pour eux, tout lépreux est un malade abandonné, dont il faut se débarrasser au plus tôt.

5. — Cependant, c'est bien moins sur la conversion des chefs

ou la suppression de la polygamie, que sur l'œuvre des enfants que repose l'avenir de notre Mission. Depuis son origine, nous avons eu une moyenne de 35 à 40 enfants dans notre école. On leur enseigne sans doute les premiers éléments de la langue française, que plusieurs lisent et parlent déjà assez bien; mais nous tenons surtout à leur apprendre le catéchisme. Une quinzaine ont si bien profité de leurs leçons et nous ont tellement satisfaits par leur conduite, que la grâce du saint baptême leur a été accordée; nous espérons leur faire faire bientôt leur première communion.

6. — Ajoutons que ces enfants sont d'un précieux secours pour les cérémonies religieuses. Nos fêtes n'ont certainement pas l'éclat qu'elles pourraient avoir, si nous avions une belle église. Néanmoins, aux principales fêtes de l'année, nos enfants, qui ont appris suffisamment les messes de Dumont, exécutent avec beaucoup d'entrain les chants liturgiques. Tous nos Nkomis en sont dans l'admiration : aussi l'affluence est-elle grande ces jour-là.

Lors de sa visite à Sainte-Anne, Sa Grandeur trouvant notre chapelle en bambou trop petite et trop pauvre, autorisa le P. Bichet à essayer de se procurer des fonds en Europe, pour élever une demeure plus digne à Notre-Seigneur. Le Père fut assez heureux pour trouver une personne qui consentit à se charger de faire connaître cette œuvre et de recueillir les dons qu'on voudrait bien lui donner à cette intention. Nous désirions une chapelle simple, mais solide, et dont le prix ne dépassât point 15,000 francs. Aussi quel ne fut pas notre étonnement, lorsque nous apprîmes que cette dame avait recueilli des sommes beaucoup plus considérables! Sachant que cette chapelle était attendue pour le commencement de la saison sèche, c'est-à-dire au mois de mai, elle l'avait commandée immédiatement, sans nous prévenir, chez un des plus grands constructeurs de Paris. Lorsque nous fûmes avertis, les travaux étaient déjà commencés. Que faire? Il n'y avait évidemment qu'à se soumettre aux circonstances. Il était impossible de refuser. Que cette pieuse dame et ses dignes coopératrices reçoivent ici les sentiments de reconnaissance de tous les membres de notre petite communauté et que sainte Anne lui rende au centuple la gloire qu'elles auront contribué à lui procurer en ces pays lointains!

Malheureusement, à la fin de juin, nous apprîmes que le constructeur, ayant eu à exécuter de grands travaux pour l'Exposition, avait négligé un peu la nôtre, et que la chapelle promise ne pourrait arriver qu'en octobre ou en novembre, c'est-à-dire en pleine saison des pluies. C'est alors que le P. Bichet fut envoyé en France, tant pour se rétablir que pour en arrêter l'expédition.

7. — Disons un mot de nos travaux matériels dans l'intérieur de la communauté. Autour de notre maison en planches, sur colonnes en fer, que les Noirs appellent l'*Ombouiri n'itangani* ou la grande merveille, il a fallu nécessairement défricher. Ces travaux ont pris beaucoup de temps, et nous ont, vu notre petit nombre, évidemment empêchés de nous adonner au ministère des âmes, autant que nous l'aurions désiré; mais ils étaient nécessaires et nous nous y sommes mis avec ardeur avec le secours des indigènes. Aujourd'hui, nous avons une dizaine d'hectares de défrichés et en partie plantés de manioc, bananes, pistaches, etc; un jardin potager nous fournit des légumes pour notre table; ils sont loin, sans doute, de valoir ceux d'Europe; mais les pauvres missionnaires des Noirs ne sont pas difficiles et s'estiment encore très heureux de les avoir.

Parmi nos constructions, il faut mentionner en premier lieu deux cases en bambous de 15 mètres chacune, servant aux enfants, l'une de dortoir, l'autre de classe et de réfectoire. Il nous reste maintenant à élever le magasin et la chapelle que nous attendons.

8. — Nos relations avec l'extérieur sont fort restreintes, le Fernan-Vaz, se trouvant en dehors des lignes de commerce et ne renfermant que quelques factoreries anglaises. Les agents de ces maisons sont ordinairement bienveillants à notre égard; plus d'une fois, nous avons eu à leur demander leurs chaloupes à vapeur pour le transport de nos marchandises, et toujours ils les ont mises à notre disposition avec beaucoup d'empressement. Jusqu'ici l'autorité française n'a été représentée dans ces parages que par un poste de douaniers et quelques canonnières dont l'office semblait être de promener le drapeau national dans les eaux du lac, de peur qu'on ne l'oublîât. Au mois de janvier dernier, le gouvernement a fait construire, dans une île en face de la Mission, un poste militaire; mais on attend toujours ses habitants. Lors de la construction de ce poste, nous

avons eu l'honneur de recevoir M. Fortin, capitaine de frégate, commandant de la marine du Gabon-Congo. Les paroles élogieuses qu'il a décernées à notre œuvre, l'amabilité qu'il a eue pour tous, nous font un devoir de mentionner ici cette visite.

Mais celle qui nous a causé la plus vive joie a été celle de notre vénéré Vicaire apostolique, le 2 février 1888. Dans ces contrées, l'arrivée du *Grand Missionnaire* est toujours un événement, aussi à peine apprit-on la venue de Monseigneur, que de toutes parts abordèrent à la Mission de nombreuses pirogues apportant les chefs des villages environnants. Un salut solennel fut donné le soir, et Sa Grandeur adressa la parole à ces braves gens que notre chapelle ne pouvait contenir. Tous étaient heureux d'entendre leur premier Pasteur leur prêcher les grandes vérités de la Foi. Le souvenir de cette journée est resté gravé dans tous les cœurs; pour nous, nous fûmes bien encouragés, en voyant notre vénérable Évêque bénir les prémices de nos travaux, le jour même où l'on célébrait l'anniversaire de la précieuse mort de notre vénérable Père, qui souffrit et pria tant pour la Guinée. Daigne sainte Anne lui accorder la santé nécessaire pour revenir bientôt encourager et fortifier ses enfants!

Terminons ce *Bulletin*, par les mutations du personnel. Le 14 décembre 1888, le P. Reinlen arrivait pour compléter la communauté des Pères; il fut immédiatement chargé des ouvriers et d'une partie de l'économat. Quelques jours après, le F. Gustave rentrait au Gabon; le *Bulletin* a déjà annoncé son retour en France. Il fut remplacé, le 10 janvier 1889, par le F. Aubert; le 25 mai dernier, le P. Monnier, souffrant d'une laryngite qui l'empêchait de continuer la classe aux latinistes de Sainte-Marie, venait remplacer le P. Buléon, qui lui succédait dans les fonctions de préfet du petit séminaire du Gabon. Enfin, le 30 août, le P. Monnier, venu à la grande retraite, recevait son obédience pour Saint-Joseph des Bengas, et le P. Dissart allait remplacer, à Sainte-Anne du Fernan Vaz, le P. Bichet, rentré en France pour cause de santé. Ce cher Père, en effet, avait été très souffrant dans ces derniers temps. Par deux fois même, il s'était vu obligé de se rendre à Sainte-Marie, pour y recevoir de plus grands soins, et malgré l'avis des médecins, il n'avait pu se résoudre à partir, croyant sa présence nécessaire pendant la

construction de la chapelle. Ce n'est que lorsqu'il apprit qu'elle ne pouvait arriver qu'il se décida à rentrer. Espérons que son séjour en France sera favorable à sa santé, et qu'il sera bientôt de retour au milieu de nous et de tous ses chers N'komis de Sainte-Anne du Fernan-Vaz.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER (BAS-OGOWÉ)

DÉCEMBRE 1887. — DÉCEMBRE 1889

1. Personnel. Mutations. — 2. Acquisition d'une maison pour les Sœurs. Bâtimens ravagés par les termites. — 3. Ministère. Sept catéchistes. Baptêmes. — 4. Ecole. Epidémie. Accidents. — 5. Visite de Mgr Le Berre. Nouvelle cloche. — 6. Fêtes. Affluence de chrétiens.

Depuis notre dernier bulletin, la communauté a été successivement dirigée par les PP. Dahin et Picarda; elle se compose en ce moment de trois Pères et d'un Frère : le P. Lejeune, supérieur, économe, et chargé du saint ministère; le P. Pacé, qui a le soin des enfants; et le P. Lévêque, arrivé récemment. Le F. Raymond, remplaçant du F. Sophrone, a le soin du magasin, du jardin et de la basse-cour.

2. — En mai 1888, nous avons fait l'acquisition de l'ancienne factorerie Wœrmann, en vue d'y établir des sœurs. Il ne reste plus de cette factorerie que la maison d'habitation; le reste a été abattu pour agrandir nos bâtimens. Quant à la maison principale, elle pourrait encore, avec quelques réparations, durer une dizaine d'années, et servir au futur établissement des religieuses. Mais quand pourrons-nous les avoir? Nos ressources ne nous permettent pas d'en faire encore la demande: puis les moyens réguliers de communication sur lesquels on avait compté font défaut. Que Marie nous vienne en aide!

Malgré toutes les dépenses déjà faites, la station de Lambaréné n'est pas encore suffisamment bien installée. Notre maison d'habitation est d'abord trop petite. De plus les piliers en bois qui la soutiennent, dévorés par les termites, sont pourris, bien qu'ayant été déjà remplacés. Le dortoir des enfants et la classe auront bientôt besoin aussi d'être renouvelés. C'est pourquoi un Frère briquetier et maçon nous serait très utile, à moins qu'on ne se décide à faire ici comme à

Sainte-Anne, au Fernand-Vaz, c'est-à-dire à construire en fer.

3. — Par ailleurs, la station de Lambaréné est bien assise. On y fait un grand bien; il pourrait s'en faire bien davantage si l'on avait le personnel et les ressources nécessaires.

Une œuvre qui contribue puissamment au progrès de la religion dans l'Ogowé, c'est l'œuvre des catéchistes. Sans elle, tous nos efforts seraient souvent stériles. Nous avons ici, en effet, une forte lutte à soutenir contre la propagande protestante américaine, qui rémunère largement tous ses adeptes; elle aussi a ses catéchistes qu'elle envoie dans les différentes parties de l'Ogowé, pour enseigner l'erreur et la haine contre le catholicisme.

Depuis deux ans que l'œuvre des catéchistes est établie, nous avons vu nos baptêmes augmenter considérablement. Nous avons en ce moment sept catéchistes entretenus et payés par la Mission. Tous les mois, un Père fait une course apostolique de huit jours pour les visiter. Que ne pouvons-nous en avoir vingt à trente pour nous aider à instruire ces pauvres peuples! Ce serait assurément un coup mortel porté au protestantisme dans ces régions de l'Ogowé.

On a dû voir dans les *Annales apostoliques*, les résultats obtenus la première année. Voici ceux des années suivantes : en 1886, nous avons eu 64 baptêmes; en 1887, 71. Il n'y avait pas alors de catéchistes. En 1888, année où ils ont été établis, le chiffre des baptêmes a été plus que doublé et s'est élevé à 141; en 1889, à 115.

Le nombre des communions et des confessions a aussi triplé.

4. — Nos élèves sont en moyenne de 50 à 70, suivant les saisons. Ils reviennent en ce moment des vacances que nous avons données, contrairement à l'usage, à cause d'une épidémie de mauvaises plaies engendrées par une espèce de variole. En dehors de cette épidémie, nous avons eu encore à lutter contre l'inconstance et la cupidité des parents, qui nous réclament à chaque instant leurs enfants pour les envoyer à l'école protestante, où chaque élève, dit-on, est payé de 5 à 15 francs. A cela sont venus s'ajouter quelques accidents; un enfant, mordu par un gros serpent noir, en est réchappé, mais ce malheur a produit une fâcheuse impression sur la population païenne. Un autre élève est mort en l'espace d'une minute, étouffé par une manda-